

# REVUE de PRESSE

981 articles

1963 - 1968

## MALCOLM de CHAZAL



**Tome III**

Tristan de CHAZAL



# **REVUE de PRESSE**

**du**

**9 janvier 1963**

**au**

**17 décembre 1968**

**MALCOLM**

**de CHAZAL**

**Tome III**



# ADVANCE

9 Janvier 1963

## Choses hippiques

La saison 1962 a pris fin. Il faut préparer l'avenir.

Un point noir couvre toute la question hippique à Maurice : les chevaux claqués en fin de saison. Que faire pour remédier à cet inconvénient ?

On ne peut créer des catégories de chevaux. Nous n'en avons pas assez. On ne peut, par ailleurs, faire un pool des 18 meilleurs chevaux et les redistribuer afin d'équilibrer les écuries. Cela n'est pas possible, ni juste.

Pour l'année prochaine, excluant le nouvel apport d'unités, l'écurie Sauzier tient la palme avec Captain Trial, Proud Cry, Woodleigh, Inspired, Jet Bomber. L'écurie Rousset n'a rien de sensationnel, ni l'écurie Gujadhur. Une seule unité de valeur pour l'écurie Fabre : Winged Pharaoh. Et pour l'écurie Goupille : Scalded Cat et Prodigal (qui pourrait décliner). De l'écurie Henry, je retiens seulement Count d'Erlon.

Voici ce que je préconise pour résoudre le problème des courses. Avant d'aller plus loin, cependant, remercions M. André Koenig pour ses magnifiques handicaps, qui nous ont procuré des arrivées serrées. M. André Koenig est un des meilleurs handicapeurs que le *Mauritius Turf Club* ait eus. Mais il faut tout réviser au système des handicaps. Car en mêlant des cracks avec *top weight* à de lamentables canassons, nous claquons les cracks et ôtons tout intérêt à la course.

Comment obvier à tout cela, puisque nous ne pouvons établir des catégories de chevaux ?

D'abord, il faut accroître les pouvoirs du handicapeur. Trente-six heures avant l'affichage des programmes, il y aurait une réunion du handicapeur et des nominateurs où, de part et d'autre, on essaierait de s'entendre pour placer les chevaux de semblables valeurs dans une même course. Par *collaboration*, par une conférence de la Table Ronde entre le handicapeur et les *nominators* on tenterait d'avoir des courses HOMOGENES. Il s'agit donc ici d'une révolution dans l'ordre des handicaps. Ce « système » n'est applicable qu'à notre pays. Au *Mauritius Turf Club* d'organiser techniquement et pratiquement l'idée que je soumets.

Le handicapeur ici jouerait un double rôle : celui de mettre les handicaps et de servir de *liaison officer* entre les Commissaires et les *nominators*. Et nous aurions ainsi un classement indirect des chevaux par catégories.

Un autre point capital. Il est, à mon sens, urgent qu'on ait un *liaison officer* d'un autre ordre qui servirait d'intermédiaire et de lien et de soudure entre le public et les Commissaires, et dont la principale tâche serait de recevoir les réclamations, les suggestions, et qui serait un porte-parole, un agent de *collaboration* entre le public et les Commissaires.

Je suggère, d'autre part, que pendant la saison des courses, le *Mauritius Turf Club* ait un bureau en plein centre de Port-Louis et un autre bureau autant à Rose Hill qu'à Curepipe. Ces bureaux ne serviraient point

seulement de lieu de rencontre des turfistes mais seraient comme la conséquence même de la création d'un *liaison officer* entre le public et les Commissaires.

Je fais remarquer aux lecteurs que je ne suis pas un turfiste ayant des connaissances techniques, je ne suis qu'un

amateur de courses enthousiaste et un poète. Donc, c'est aux turfistes de métier eux-mêmes et aux techniciens de se prononcer.

J'émet des idées. Aux connaisseurs de les discuter ou de les rejeter.

# ADVANCE

12 Janvier 1963

## Le journalisme mauricien dans une impasse

Pendant les quelques jours qui séparaient Noël de la St Sylvestre, nos journaux étaient inondés d'avis de publicité. Le texte journalistique lui-même s'amenuisa. Le journalisme était débordé.

Ceci n'est ni bon pour les lecteurs, ni lucratif pour les publicitaires. *Car on lit peu une feuille où il n'y a que des avis.* Ici tout le monde perd.

Le commerce a augmenté, la population a augmenté, l'amour de lire a augmenté. Alors que le journalisme reste à ses deux feuilles comme avec la *Planters Gazette*, la *Dépêche*, *Le Journal de Maurice*, le *Radical*.

Timidement, on ajoute une feuille supplémentaire pour prendre l'excès de publicité. Beaucoup ne regardent même pas cette feuille supplémentaire. ça leur paraît du surajouté. Et cela complique pour le pliage chez les vendeurs. Là n'est pas la solution.

Techniquement, le journalisme est dans une impasse et demande une rénovation, — je dirai même une révolution. Il s'agit de trouver une autre formule, une nouvelle manière de voir. Il faut repenser le journalisme à Maurice. Et tout cela saute aux yeux.

Si techniquement tout demande à être refait, que dire du texte lui-même ? Pour ma part, et beaucoup sont avec moi, si ce n'est la majorité des lecteurs, on fait trop de politique dans les journaux. Les comptes rendus du Conseil Législatif sont kilométriques. Le reportage est lourd, ennuyeux, abusif et manque de vie. Tout cela prend trop de place. Et les femmes — Aïe ! les femmes — ne lisent pas cette « lourdeur ». On devrait être bref, vu l'exiguïté du journal ; dire l'essentiel et ôter le verbiage, la surcharge, l'édulcoré. J'avoue ici que je déplais aux hommes politiques, mais je parle du journalisme et je dois tout dire.

Le journalisme en ce moment n'est pas assez amusant, il manque totalement d'humour. C'est triste, sérieux, compassé et l'étranger, quand il lit un journal mauricien, le rejette peu après. Donc, il nous faut tout changer à cela et ne pas oublier que viennent des touristes à Maurice.

Il manque de journalistes professionnels à Maurice et je dirai qu'il manque des journalistes tout court. Le journalisme est en même temps un métier et un art. Disons que nous avons quelques hommes de métier, mais il y a chez nous peu d'artistes dans l'ordre journalistique.

Les chroniqueurs dans nos feuilles locales — et je n'ai pas peur de le dire — sont affreusement pâles, ce que le Créole appellerait *mingui*. Avides de tout sourire et de tout élan, ils se veulent intelligents et ils ennuient. Ce sont partout des articles compassés, triturés et retriturés, grammaticaux (et encore je ne conseillerai pas d'envoyer nos feuilles locales à des puristes de France) et surtout affreusement bavards pour ne rien dire. Tout cela prend de la place et pour le peu de substance, ce sont des mots et des mots à l'infini.

Par ailleurs, le peuple ne « rentre » pas assez dans le journalisme. En parlant de Tamby, de Retnon et de Soopaya au Bazar Central, j'opère ici une révolution, comme en faisant parler les pêcheurs de Mahébourg.

Parler à Maurice du journalisme comme de la « tribune de l'opinion publique » fait sourire. Le peuple ici lit le journal, mais il subit le journalisme, il ne l'impose pas.

Il y a donc tout à refaire dans le domaine du journalisme à Maurice : lui infuser un nouvel esprit, un nouveau sens des responsabilités. Les employés du journalisme militant devraient être mieux rétribués. Et cela pourrait se faire en augmentant le tirage. Et pour augmenter le tirage, mettre un sang nouveau dans le journalisme, faire appel à des jeunes, à des êtres nouveaux et dynamiques.

À mon sens, on juge un pays autant par sa façade extérieure qu'à cet aspect qui entre de plain pied dans la conscience d'un pays qui incarne le journalisme.

J'avoue que mes articles, qui pour certains — parce que je ne m'y veux pas intelligent — sont des galéjades, d'époustouflants *poutous* (*poutous* ou *macatias*, comme on voudra) ; j'avoue que mes articles vont au cœur des masses, touchant tous les plans et strata de notre peuple et s'adressent en même temps aux élites. Je ne veux pas me flatter, mais, en ce sens, je me sens journaliste, c'est-à-dire écrivain vivant.

Ce qu'il nous faut, ce sont des *journaux vivants*. Ça viendra, le peuple le veut, on attend cette fleur de notre terroir. Mais pour le moment, rien ne va plus, parce que le journalisme mauricien — il faut le dire — est devenu désuet, anachronique et dépassé.

Mettons le journalisme au pas de notre progrès et nous aurons ajouté un fleuron à la personnalité de l'île Maurice.



# ADVANCE

22 Janvier 1963

## Le Capital et le Travail

La Commission Balogh est partie. Ses *terms of reference* n'ont rien à voir avec ce que je vais dire. Mon idée n'a trait à rien de technique. Et il n'est pas de mon propos ni de retourner de vieux habits ni de mettre des pièces neuves sur de vieux habits.

Je ne tiens pas à être comme les autres et à penser comme les autres. Et je ne veux ni avoir raison ni me concéder des torts. J'aime mon pays. Et je veux apporter une solution à notre essentiel problème.

Après les dernières élections, où je fus battu à plate couture, je dis ceci dans les journaux : « Il faut qu'il y ait un colloque entre Messieurs André Nairac et André Raffray, d'une part, et Messieurs Forget et Walter, d'autre part, pour ne citer que deux représentants du Capital et du Travail. » Pourquoi ce colloque ? C'est simple. En mon opinion, le Capital et le Travail ne doivent pas s'opposer, mais s'entendre, pour le mieux-être de tout le monde.

Alors que d'aucuns préconisent la lutte du Capital et du Travail pour ma part je rejette cette idée de lutte qui est au détriment du pays comme un tout. Car tout tiraillement au sein d'une unique et même industrie va à l'encontre de notre prospérité et de notre bonheur national.

M. Balogh a très bien vu ce point. Car il préconise une collaboration, une entente entre toutes les parties intéressées. Mais M. Balogh ne dit pas *comment* arriver à cette entente. Et c'est ici que j'entre dans le domaine pratique.

Certaines personnes ont dit avec justesse que l'industrie sucrière à Maurice est une industrie nationale, puisque tout le monde en vit. Fort bien. Ce qui veut dire que bien que les biens sucriers ressortissent à l'ordre privé, *un esprit national doit se présenter au sein des Comités de direction de nos biens sucriers*. Pour arriver à ce but, le capitalisme sucrier à Maurice doit faire peau neuve. Ce propriétaire sucrier de 1963 ne peut plus avoir la même mentalité que le propriétaire sucrier de 1900 puisque, entre 1900 et 1963, tout a changé à Maurice, politiquement, économiquement et socialement.

Donc, je touche là le point où le bât nous blesse : une certaine manière de voir du capitaliste par rapport au travailleur et à l'argent.

La coexistence et la réciprocité du Capital et du Travail ne doivent pas être oubliées.

Mais je me refuse de prêcher. Car je prêcherais ici dans le vent. Personne ne m'écouterait, si je ne me mettais pas sur le *plan pratique*.

Voici donc ce que je préconise. D'abord, l'élargissement des Comités de Direction de nos grands biens sucriers pour prendre un représentant des travailleurs d'usine et un représentant des travailleurs aux champs.

Il y aurait alors collaboration pratique entre le Capital et le Travail au haut de l'échelle.

Et ensuite réviser tout le système de salaires. L'administrateur des propriétés sucrières touche 3 %, m'a-t-on dit, et pas les autres employés, sur le profit global annuel de la propriété. Et cela en sus de sa paie. Pourquoi cette exclusivité ? Donc, les employés en chef et les employés tout court jusqu'au bas de l'échelle devraient émarger, par pourcentages à régler, sur les profits. Et ce système aller jusqu'au *sirdar*. Nous débordons alors l'idée de COLLABORATION et arrivons au concept pratique de COOPÉRATION.

Si on accepte mon idée, il faut la pousser encore plus à fond. Après chaque campagne sucrière, la paie des ouvriers d'usine et des travailleurs aux champs devrait être révisée *afin de tenir compte de ces profits*. Et ainsi nous aurions un barème fluctuant, d'année en année.

Et un Lien solide et indéfectible aura été fait entre le Capital et le Travail, puisque nous serons arrivés alors pratiquement à ce point idéal qu'est le sens de l'intÉRÊT commun.

Je m'explique en dernier. Ce que je préconise est éminemment applicable à l'île Maurice, car au contraire des autres pays, toute la vie ici dépend d'une seule industrie, rendant possible de coordonner le plan que je préconise par l'extrême simplification du problème qui se pose à nous.

Si on refuse ma manière de voir qui est la collaboration et la coopération, ce sera la lutte du Capital et du Travail qui continuera au détriment de tout le monde.

Lecteurs d'*Advance*, propriétaires sucriers, députés et vous-mêmes, messieurs les ministres, pensez à ce que je viens de dire. Qui pourra me donner tort ? Si j'avais tort, ce serait à désespérer du genre humain.

Réconcilier le Capital et le Travail par une voie pratique est tout notre problème. Le résoudre, c'est jeter une manne à manger à tout un peuple.

# ADVANCE

30 Janvier 1963

## Françoise et Marilyn

On s'est interrogé sur le drame de Marilyn Monroe. Désenchantement, a-t-on dit. Et cependant ! Beaucoup de femmes sont belles. Mais on ne devient pas célèbre uniquement avec la beauté. N'était pas belle Greta Garbo. Ni Sarah Bernhardt. La beauté ne mène qu'à la beauté... Si on n'a pas ce « quelque chose » qui met plus bas la beauté comme des oripeaux. La beauté qui n'est que la beauté est une impasse. C'est le piège de Narcisse.

Marilyn Monroe avait ce « quelque chose ». Elle voulait vivre. Elle avait une âme. Or « avoir une âme », de nos jours, est bien dur à porter. C'est le véritable cilice.

Cette « âme », le monde a voulu la commercialiser. Et Marilyn Monroe entra dans l'engrenage de la vedette. Pas d'issue. Elle s'est échappée par le suicide.

Marilyn Monroe épousa un sergent quelconque. À ce moment, elle n'était ni connue, ni célèbre. Marilyn Monroe divorça et elle épousa un as du base-ball. Nouveau divorce. Et ce fut l'idylle avec Arthur Miller, l'auteur en vogue. Et la catastrophe.

Pourquoi ? Marilyn Monroe était perdue le jour que sa *vraie personnalité* était refoulée. Sa vie fut alors une vaste comédie. Comme elle était *sincère*, elle n'en put plus et se donna la mort afin de se retrouver par-delà la tombe. Pauvre Marilyn Monroe.

Non. Heureuse Marilyn Monroe qui enfin s'est retrouvée. Elle était gaie le jour de sa mort. Elle savait désormais qu'elle allait retrouver sa vraie vie.

\* \* \*

Pauvre Françoise Sagan ! Oui, pauvre Françoise Sagan ! L'intellectuelle est la seule femme sur terre qui est sûre de perdre sa vie. Car écrire pour la femme – à moins d'aimer par la plume – est un renoncement. Car l'intellectuelle rejoint la voie de l'homme, croise son chemin et bute contre sa pensée. Madame de Sévigné n'écrivait pas, elle « chochotait » sa fille par sa plume et ses écrits sont restés. Françoise Sagan est le monstre féminin. Car en tant que romancière elle n'éveille pas le cœur des hommes.

La « divine » Sagan est à son second divorce. Et elle a 30 ans. On annonce que ses millions se sont volatilisés. Elle était extraordinairement prodigue. Elle joue en ce moment le tout pour le tout au théâtre avec sa pièce *La robe mauve de Valentine*, où le rôle de Valentine est tenu par Danielle Darrieux.

Françoise Sagan a écrit son premier livre à 16 ans, parce que son cœur était desséché et nulle source n'en jaillissait. La « stérile » à 16 ans connut la gloire. Cette « gloire » maintenant est épinglée de deux divorces.

Comment retourner aux « eaux vives » quand la pente a été prise ? Pauvre Françoise Sagan que la gloire a prise tout entière et qui maintenant la charrie vers un perpétuel désenchantement !...

\* \* \*

N. de la R. – Dans *Le Figaro*, Jean-Jacques Gautier se déclare émerveillé par *La robe mauve de Valentine*.

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Février 1963

## Vers une féerie

Nous sommes aujourd'hui, à l'heure où j'écris, le mardi 22 janvier. Dans quelques jours, soixante touristes venant de l'île de la Réunion iront respirer l'atmosphère enchanteresse de la presque-île du *Chaland*. Et des Mauriciens prendront le chemin inverse et iront s'imprégner de l'odeur balsamique de l'île Sœur. Enfin une grande idée ! Félicitations aux organisateurs !

Mais je vois plus loin. Pourquoi ne pas constituer un *Consortium Touristique* Maurice – Madagascar – Réunion ? Et faire que les hôtels de ces trois pays aient une politique commune ? *Air France* est là pour être le catalyseur, puisque cette compagnie dessert magistralement ces trois pays.

Pour ma part, je verrais avec joie la *Maison de Madagascar* instituée à Maurice et la *Maison de l'île de la Réunion* créée ici-même. Qu'en pensez-vous, ô mes compatriotes ? Ces seuls titres annoncent tout un programme : une collaboration intense, avec réciprocité. Ainsi, en retour, il y aurait la *Maison de l'île Maurice* à la Réunion et la *Maison de l'île Maurice* à Madagascar.

Tout cela marche de pair avec les échanges culturels, car la langue française lie ces trois pays.

Avec la collaboration hôtelière dont il est question, on uniformiserait les tarifs. Et on aurait un guide touristique collectif. On ferait tout un échange de gérants. Et ce serait un vaste geste d'amitié.

Il faut stimuler le commerce entre les îles-sœurs et la Grande Ile. Il faut donc que les touristes fassent la navette.

Ce qui manque à Maurice en ce moment, ce sont des tarifs hôteliers réduits en morte-saison et des tarifs préférentiels pour long séjour. En attendant un glorieux projet touristique nous amenant des visiteurs des quatre coins de l'Univers, contentons-nous de la venue constante de villégiaturistes de l'île de la Réunion et de Madagascar. Il y a là encore un champ énorme à exploiter.

La prochaine fois que viendront d'autres touristes hebdomadaires par *tour spécial*, essayons d'intéresser nos groupements culturels à leur servir un programme intellectuel de choix.

Je vois très bien le grand salon de l'*Hôtel du Chaland* servant soit de salle de conférence ou utilisé pour une exposition de peinture mauricienne. C'est cela qui aurait un grand retentissement et servirait à notre prestige à l'étranger.

Il faudrait songer aussi à une fête en plein air dans le décor du *Chaland* avec des danses folkloriques et toute une mise en scène, lampions y compris, et avec l'appui d'un de nos fameux orchestres. Les Mauriciens et les Réunionnais pourraient alors fraterniser.

La réception si bien réalisée des délégués du *Congrès Sucrier International* a montré que les Mauriciens savent bien faire les choses. Pourquoi ne pas utiliser cette merveilleuse expérience ? Le tourisme ne pourra être une réussite qu'avec la collaboration de tous et de chacun. Et cela stimulera les initiatives et le goût de

servir. N'y a-t-il pas un grand geste d'humanisme au bout et qui dégèlera nos complexes et servira à notre épanouissement ?...

P.S. – J'avoue que j'irais plus souvent au *Morne Plage Hotel* (et beaucoup avec moi et de nombreux étrangers) si le tronçon de route qui lie l'hôtel à la route principale de la Rivière Noire était une belle voie carrossable et asphaltée.

Il faut dire les choses telles qu'elles sont. La *Mauritius Hotels Ltd.*, par ses nouveaux bungalows (maisons qui ressemblent à des « maisons de poupée », m'a dit une Française de passage à Maurice), la *Mauritius Hotel Ltd.* fait tout ce qui est en son pouvoir pour transformer ce lieu enchanteur qu'est la presqu'île du *Morne* et appeler les touristes chez nous. Si ce tronçon de route dont j'ai parlé était achevé bientôt cela ferait la joie de tout le monde, des Mauriciens et de nos visiteurs.

# ADVANCE

4 Février 1963

## Avec Kenneth Allsop à l'*Hôtel du Chaland*

Quand j'appris que ce grand journaliste londonien venait à Maurice, je me suis dit : « Enfin quelqu'un avec qui causer. »

Kenneth Allsop avait été à l'*Hôtel du Morne*. Il y avait vu mes tableaux. Frappé de l'originalité des toiles et des couleurs, il fit tout le trajet du *Morne* au *Chaland*, pensant me voir en ce lieu édénique qui jouxte Pointe d'Esny. Je n'y étais pas. Mais deux jours après, je vis Kenneth Allsop.

À première vue, on ne se croyait pas devant un Anglais. Type d'homme physique de la Basse-Bavière ou des grandes plaines de l'Italie du Nord. Visage distingué et très mâle, regard appuyé en même temps que libre à l'intérieur. Sous la courtoisie, on sent une profondeur et une dureté de la pensée. En tout, un homme qui a vécu. Un penseur vivant... et libre.

Je ne parlerai pas de moi-même et des gouaches que Kenneth Allsop a portées en Europe et qu'est-ce qu'il va en faire ? Mais je crois excessivement utile, au pays comme un tout, que l'interview que m'a accordée Kenneth Allsop soit donnée intégralement dans *Advance*. Et je suis sûr que mon ami Marcel Cabon, voyant la grande portée de cette interview, lui donnera la place voulue dans le journal qu'il dirige.

C'est aujourd'hui lundi 28 janvier. Par un ciel bleu pastel, je suis à l'*Hôtel du Chaland* et la mer vient à moi comme chaque fois pour m'accueillir et pour me dire : « Je t'attendais. Sans toi, tu sais, le *Chaland* fait la sieste, tu réveilles tout. »

Un *boy* vint à moi. Il me parla de quelque baliverne. Et la large main sympathique du gérant me parla (car il y a des mains qui parlent) : « Monsieur Allsop est là. » Ensemble, nous allâmes cueillir le grand reporter qui, torse nu, prenait une tasse de soleil avant les grands froids londoniens. Le B.O.A.C. part tout à l'heure. Vite une interview. Et sur la terrasse devant deux Coca Cola, émerveillés, nous causâmes.

Q : Pensez-vous Monsieur Allsop que la science et l'art seront toujours divisés ?

R : Non, je pense que la science se réfléchit de plus en plus dans l'art. Dans la sculpture, par exemple, surtout quand on se sert du métal. Et dans la peinture singulièrement, dans les dessins abstraits. Mais je crains qu'ici l'on ait passé aux aspects angoissants de l'art. En même temps que la science actuelle est la *Magie Noire* du vingtième siècle. Il y a là une force ingouvernable. Et ce côté malfaisant se reflète surtout dans l'art morbide, surtout en musique.

Q : Pensez-vous que l'homme marche vers une *super religion* qui ne serait pas une religion, mais qui serait un concept de l'homme et de l'univers liés et qui donnerait une nouvelle notion de Dieu ?

R : La religion réelle est la foi que l'homme a en lui-même, cette foi, en fait, qu'il doit découvrir.

Q : Si tel est le cas, pourriez-vous nous dire pourquoi l'homme actuel n'a pas foi en lui-même ?

R : L'écart en lui vient de ce que sa vision est en antagonisme avec l'état d'animal qu'est l'homme dans sa chair. L'homme est à la fois béni et maudit par son imagination. Il y a la vision de l'homme et ce sentiment de culpabilité et de remords, du fait qu'il ne peut atteindre les hautes altitudes qu'il voit et pressent. C'est encore plus grave chez l'artiste qui est en même temps l'homme le plus heureux de la terre et le plus malheureux de tous les hommes.

Q : Pensez-vous que l'Europe continuera à donner la direction à l'Occident dans la voie de la culture et de l'art ?

R : Probablement non. Je crois que nous vivons au temps le plus cataclysmique de l'humanité et un temps de profond bouleversement, une transition inévitable qui réclamera une concentration de plus en plus grande de nationalité et d'allégeance. Vient devant nous une forme de société totalement différente, si différente que l'humanité aura beaucoup à souffrir avant de s'adapter à cette transition.

Q : Pensez-vous que si l'homme met les pieds sur Vénus, la Lune ou Jupiter, il connaîtra quelque chose de fondamentalement neuf sur l'Univers ou augmentera sa somme de bonheur ?

R : Je ne pense pas que le bonheur ait rien à voir avec cela. Le bonheur est la grande illusion des temps actuels. C'est un bas-produit de quelque chose qu'est l'œuvre, par quoi l'homme se dédie et se consacre. En allant dans Vénus, l'homme n'apprendra rien sur lui-même, car la connaissance, il la trouvera dans l'espace intérieur et non dans l'exploration scientifique de l'espace extérieur.

Q : Ne pensez-vous pas que la violence n'est plus un moyen pour les États d'atteindre leurs buts ?

R : Oui. Cependant, on ne veut pas le reconnaître. C'est le paradoxe ironique de notre temps que l'État moderne a sous sa domination toutes les merveilles techniques et ne les utilise que tel un homme des cavernes avec sa massue.

Q : L'art aujourd'hui est devenu un *business*. Et le *business* – telle la décoration intérieure – a besoin de l'art. Ne pensez-vous pas que l'État dans le vrai sens devrait donner une chance aux artistes, leur procurer les moyens pour créer ? Par exemple, si l'Angleterre choisissait une île sur une de ses côtes et y organisait un paradis pour artistes et cela à la plus grande gloire de l'État...

R : Non. Car dans le cas qui nous occupe les artistes seraient tout le temps sous la pluie. Et puis l'art est aussi un *business*. Prenez Michel-Ange. Il a été un *business-man* qui a travaillé pour l'Église. Si c'est vrai à un certain point que l'artiste doit être aidé financièrement pour qu'il crée, il faut aussi l'*opposition*, puisque ce qui a une valeur vient d'un état de *friction*.

Q : Pensez-vous que Jésus-Christ aurait été Jésus-Christ si la Palestine était un de ces lieux remplis de gens uniquement faits pour l'accepter ?

R : Non. Jésus-Christ était un révolutionnaire, il était un homme en rébellion contre tout l'ordre établi.

Q : Si, par exemple, Jésus-Christ se présentait aujourd'hui en plein Times Square à Londres et s'il disait : « Je suis Jésus-Christ ! » est-ce que l'archevêque de Canterbury l'aurait invité à son palais ?

R : Non. Il aurait été considéré comme créant un *public nuisance*. On lui aurait probablement demandé de *keep the peace*.



Q : Ne pensez-vous pas que la poésie n'a aucune valeur si son but n'est pas la Connaissance ?

R : Oui. Je dirai spécifiquement une révélation de l'esprit humain.

Q : Est-ce que vous pensez que Jésus-Christ était un poète ?

R : Oui. Le plus grand de tous les poètes qui aient jamais vécu.

# ADVANCE

15 Février 1963

## Ollier

Dernièrement, j'étais à l'*Hôtel du Chaland* (Les gens ici croient que j'habite l'*Hôtel du Chaland* toute l'année. Quelle rigolade ! Me prend-on pour Onassis ou Rockefeller ?) quand un groupe très élégant de Français de Bretagne vint à moi et se présentant, me demanda : « Où pourrait-on se procurer une histoire de l'île Maurice ? » Je répondis : « Nulle part, cette sorte de denrée n'existe pas. » – « Quoi ? me dit le couple, vous n'avez pas une histoire de votre pays ? »... « Une histoire statistique, géographique et industrielle, oui. Mais une histoire vivante et folklorique, non. » Le couple étonné me dit : « Nous vous connaissons. Pourquoi à vos moments perdus, ne feriez-vous pas une histoire de l'île Maurice ? »

Je ne répondis pas. « Cette histoire que j'écrirais serait scandaleuse. Elle parlerait de la vie et point des chiffres. Elle nommerait les vraies valeurs et c'est là que serait le scandale. »

Dans l'ordre humanitaire, un très grand homme surplombe tout l'échiquier mauricien du passé. Je veux parler de Rémy Ollier. Une excellente biographie de ce tribun, de ce héros, est donnée dans *La Sentinelle* (le premier numéro) avec photographie à l'appui. Traits nettement européens, Rémy Ollier a eu pour père un Français, Benoît Ollier, Chevalier de St Louis, qui servit Napoléon.

Qui est Rémy Ollier ? Un de ces astres qu'on voit tous les cent ans, tous les deux cents ans, un être dont toute la vie est tendue vers le sacrifice, un de ces hommes qui, par le don de lui-même, a marqué notre histoire d'une gloire non-pareille. Il est dommage qu'on ne parle pas de la mère de Rémy Ollier. Tout grand homme renvoie vers le passé de sa race un geste de transfiguration.

Contre quoi, Rémy Ollier eut-il à lutter ? Mais d'abord contre lui-même. C'était un créole. Ollier eut un père Blanc.

Ollier sut respecter le sang français qui lui venait de son père et il aima le pays de sa mère comme nul autre homme. Voici un exemple frappant où l'*humanitarisme* couvre tout, efface les différences.

Je demande maintenant à vous tous mes compatriotes : « Combien de Rémy Ollier avons-nous en ce moment à Maurice dans tous les champs de nos activités ? Si des types d'hommes comme Rémy Ollier se multipliaient *et si l'esprit de Rémy Ollier* régnait un peu partout, y aurait-il un problème insoluble chez nous, en ce moment ? »

Je profite de l'occasion pour déplorer ce feu d'artifice de rues baptisées avec des noms qui, dans quelques lustres, seront oubliés.

Où est la rue Edgar Antelme, socialiste avant la lettre, le fameux « ami du peuple » ? Où est la rue Anatole de Boucherville qui eut tant à souffrir en raison de son libéralisme ? Mais où est la rue Rémy Ollier ? Je ne vois qu'une statue au *Jardin de la Compagnie* et le *Cercle Rémy Ollier*. Terrible, effroyable lacune. Chacune de nos cités – Port-Louis, Curepipe, Beau Bassin, Rose Hill, Quatre Bornes, Vacoas – devrait avoir une rue Rémy Ollier. Un pic altier à Maurice devrait porter le nom *Montagne Rémy Ollier*.

Des institutions sociales en tous sens devraient prendre ce nom illustre. Car Rémy Ollier est au cœur du socialisme à Maurice. Il précède Guy Rozemont, Emmanuel Anquetil, Seeneevassen. Rémy Ollier fut le premier flambeau du socialisme à Maurice. Gloire à cet homme !

Je m'adresse ici au Maire de Port-Louis, aux présidents des *Boards* de Beau Bassin-Rose Hill, de Quatre Bornes, de Curepipe : Messieurs, pour l'édification de la jeunesse, pour perpétuer le souvenir, pour donner l'exemple aux enfants, pour réjouir tous les cœurs mauriciens et pour notre suprême gloire, que cette année même qui sera peut-être celle de l'Indépendance, que tout un mouvement national soit mis en branle pour glorifier notre illustre ancêtre spirituel, le grand tribun, le héros que fut Rémy Ollier !

Autour de Rémy Ollier, tous les partis politiques peuvent tomber d'accord, et tout le monde se donner la main. Car autour des héros tous les cœurs se rejoignent d'un geste spontané.

Pour ma part, je considère qu'il est temps qu'un Grand Livre soit fait sur Rémy Ollier, avec nos meilleurs écrivains et les meilleures plumes de nos hommes politiques.

Les temps actuels réclament l'adhésion de tous les Mauriciens à un commun amour. Il nous faut œuvrer d'un seul cœur. Que le nom de Rémy Ollier soit une des clés essentielles de la communauté mauricienne que nous voulons édifier, au-delà des barrières, des races, des religions et des classes.

L'humanité a besoin de héros pour refaire son plein de courage, d'exaltation et de fierté. Rémy Ollier a honoré notre patrie. Rendons-lui la pareille par un geste exaltant de reconnaissance, par un commun accord, par un cri d'amour à l'unisson.

\*.\*.\*

N. de la R. – Mille regrets, Chazal. Chacune de nos villes a une rue Ollier. À Port-Louis, la rue Rémy Ollier, qui part de la Place Foch, est l'ancienne rue des Limites, où Ollier habita pendant quelque temps.

# ADVANCE

23 Février 1963

## Interview avec un turfiste inconnu

J'étais au Centre Culturel ce matin, quand quelqu'un vint à moi et me dit : « J'ai à te parler. » C'était mon ami X que je n'avais pas vu depuis fort longtemps. (À Maurice, beaucoup de personnes se rencontrent, mais il n'est guère qui se voient). Je dis à mon ami X : « Tu veux me parler des courses ? » – « Comment le savais-tu ? », me répondit X. Et puis gentiment X me dit : « Allons au Club de Curepipe. On y sera à l'aise pour causer. »

Je ne connaissais pas le Club de Curepipe. Joutant le lac de l'Hôtel de Ville de Curepipe est cet immense salon au plafond élevé, parquet à caissons avec des fenêtres qui sont comme des draperies de clarté, du haut au bas de l'édifice. Autrefois habitait là M. Henri Harel. La cour avec ses arbres voyageurs, ces quelques bosquets d'essences des forêts originelles, donne un sentiment d'évasion. Et de l'intérieur du bâtiment, bien au chaud et bien à l'aise, on croit revoir le Curepipe d'avant Sir Virgile Naz, le monde de la « mare aux joncs » et les « ouatoucs » et les goyaviers de Chine entrant jusque dans les parterres. Et ce monde, où les hortensias régnaient et où Curepipe avait odeur de cheveux humides.

Mon ami X est devant moi : gin-tonic pour lui, sherry pour moi. Et on cause. Des souvenirs s'égrènent et j'en viens au fait turfiste :

Q : Mon cher X, vous m'admettez que le *Mauritius Turf Club* a fait bien les choses cette année et que nous pouvons espérer avec les nouvelles unités une magnifique saison hippique.

R : Tout semble augurer d'une saison exceptionnelle.

Q : Ne pensez-vous pas que le *Mauritius Turf Club* et le *Mauritius Jockey Club* devraient fusionner et former un seul club ?

R : Cela n'est pas possible. Du fait même que chaque club a sa propre existence légale.

Q : N'êtes-vous pas d'opinion que les dames devraient jouer un rôle de plus en plus d'avant-garde dans l'organisation hippique actuelle ?

R : Cela dépend strictement des dames elles-mêmes et de leurs réactions.

Q : Croyez-vous que l'organisation actuelle des écuries est valable ou faut-il faire une cote mal taillée entre le mode ancien et le mode actuel ? Est-ce que vous avez des idées à ce sujet ?

R : Je considère qu'il faudrait que les propriétaires aient un intérêt matériel beaucoup plus accentué afin qu'ils soient plus indépendants des directives que peuvent leur donner les autorités du *Mauritius Turf Club*. Le turf est un sport de roi. Les propriétaires doivent se mettre en tête que pareil sport leur réclame des sacrifices.

Q : Pensez-vous que les Commissaires devraient s'attacher une autorité professionnelle-ès-choses hippiques – par exemple un entraîneur européen de valeur – avoir ainsi un *Steward* technique qui sous contrat aiderait les Commissaires dans leur jugement et leurs décisions ?

R : Je suis très partisan de cette idée. Mais d'autre part il ne faudrait pas annihiler les prérogatives des Commissaires qui deviendraient des fantoches entre les mains d'un dirigeant.

Q : Si par exemple des jeunes étaient envoyés en Europe pour s'initier aux *secrets* du Turf et à la haute technique, cela arrangerait-il les choses pour l'avenir ?

R : Théoriquement oui. Mais pratiquement et dans le domaine de l'application je ne vois pas la possibilité.

Q : Pensez-vous qu'un cheval comme Captain Trial devrait courir sous des noms multiples de propriétaires ?

R : Non. Sûrement pas.

Q : Pourquoi ?

R : Sentimentalement ça ne se tient pas. Et il y a une confusion, une confusion de casques. Et le tout manque de poésie.

Q : Ne pensez-vous pas que nous nous laissons aller du point de vue vestimentaire ? Et alors que les toilettes des dames ont gardé toute leur classe, les hommes rejettent tout habillement de gala aux classiques. Est-ce bon cela ?

R : Non. Parce que les courses sont un sport de roi. Et pour être logique avec moi-même, je considère que lors des manifestations hippiques, telle le *Maiden* – notre Derby national – où la tradition entre en jeu, il est tout naturel que ceux qui représentent le Club puissent par leur habillement indiquer l'importance de la manifestation.

Q : N'êtes-vous point d'avis que notre *Mauritius Turf Club* devrait inviter le *Club hippique de la Réunion* et le *Club hippique de Madagascar* à envoyer des représentants à nos classiques, et auxquels nous ferions fête ?

R : L'idée est excellente.

Q : Est-ce que le *Mauritius Turf Club* n'aurait pas avantage à avoir un terrain à la mer, pour refaire les unités abîmées et déglinguées.

R : C'est trop chaud à la mer et ce ne sera pas bénéfique. Le site idéal serait Curepipe à cause du climat.

Mon sherry s'irise dans la lumière de Curepipe qui voile et déshabille l'air et fait de l'atmosphère de notre seconde capitale comme un éventail-transparent. Mon ami X est un des premiers personnages, non du *Mauritius Turf Club*, mais du *Mauritius Jockey Club*.

L'île Maurice peut comporter deux hippodromes : l'un à Port-Louis et l'autre à Pointe d'Esny ou à Mon Choisy. Il est bon qu'il y ait émulation. Ayons deux hippodromes. Créons des jockeys mauriciens. Ayons un *stud*. Et faisons courir toute l'année sauf de décembre à mars. Élargissons le système des écuries. L'île Maurice évolue. Le sport hippique à Maurice doit lui aussi évoluer.

# ADVANCE

2 Mars 1963

## En marge de l'hôtellerie – Monsieur et Madame Dourouze

Il était deux heures de l'après-midi. Le soleil versant refaisait une nouvelle mer à la mer et les ombres faisaient avancer les filaos comme les projetant dans la mer. La lumière immobile bougeait comme dans le théorème de Zénon.

« Je vous présente Madame Dourouze. »

Hors de ces paroles se dégageait un visage de femme pétri de charme et de ce corrosif qui annonce le caractère et l'ampleur de l'intelligence.

Je fis une de ces remarques banales qui emportent l'adhésion féminine. Madame Dourouze me sourit et me dit : « J'adore votre île. J'y reviendrai. »

Elle revint. Entre-temps lisant *Sens-Plastique*, la face dans le sable et sous une grande ombrelle, elle me fit ce compliment qu'une autre femme, Irène Hamoir, m'adressait de Bruxelles : « Votre livre ? Il ne m'étonne pas. Car c'est pure évidence. Ce qui m'étonne c'est que personne ne l'ait écrit avant vous. »

Madame Dourouze est revenue. Elle s'appelle Pierrette. Elle est revenue avec Monsieur Dourouze, celui qu'on considère le premier hôtelier de l'Océan Indien. À eux deux, ils ont conçu et réalisé le nouveau grand hôtel de Tananarive. Visage fin tout en nuances, masque ironique et bienveillant, dont le sourire par lui-même est emblème d'intelligence, ce fut à Monsieur Dourouze d'énoncer telle perle quand parut mon opuscule *Les Courses à l'île Maurice* : « Il y a ici deux V, dit Daniel Dourouze, c'est vrai et c'est vivant. »

La *Mauritius Hotels* a commis une faute incalculable : celle de n'avoir pas retenu les services de Daniel et Pierrette Dourouze, à n'importe quel prix.

Je révèle ici un secret : le *Congrès Sucrier International* a été un immense succès (tout le problème ici était l'hôtellerie) grâce aux prodiges d'improvisation et d'organisation de Daniel Dourouze, qui vint ici un mois avant, prêté providentiellement par Monsieur Mochand, Directeur Général des Relais Air France. (Ici les autorités hôtelières pourront corriger mon assertion, mais on m'a dit que Monsieur Dourouze n'hésita pas à faire venir de la vaisselle par avion, pour parer aux éventualités).

Quand Pierrette Dourouze me présenta son mari, quelques jours après son arrivée, je lui demandai : « Comment voyez-vous nos hôtels ? » (Il s'agissait des hôtels de la *Mauritius Hotels*). « Il y manque tout parce qu'ils n'ont pas d'atmosphère. »

Tout notre drame hôtelier est là. Pierrette et Daniel Dourouze sont des poètes de la vie, et ils savent que *la poésie paie commercialement* et l'organisation artistique de l'hôtel résume l'hôtel.

On a commis une faute de laisser partir Daniel et Pierrette Dourouze. Il faut les faire revenir à *tout prix et à n'importe quel prix*.

Parlant des établissements de la *Mauritus Hotels*, Daniel Dourouze me dit : « Tout demande à être refait de fond en comble. Tout est parti sur un mauvais pied. »

Refaire l'hôtellerie à Maurice ça fera peut-être rire, mais seuls Daniel et Pierrette Dourouze et moi pouvons la refaire.

Nous étions dans le salon de l'*Hôtel du Chaland*. Un thé fumant réunissait quelques invités. En face de moi était Monsieur Mochand, le grand patron parisien, à ma gauche était Hélène Perrière. Daniel Dourouze (avec son sourire satanique, quel compliment !) semblait humer ma conversation avec la grande sociétaire de la *Comédie Française*.

Je me tournai vers Monsieur Mochand et je dis : « L'île Maurice attend deux hommes pour organiser à la fois l'hôtellerie et le tourisme. Monsieur Dourouze s'occupe de l'hôtellerie et moi du tourisme. »

Monsieur Mochand ne sourit pas. Il nous regarda gravement et il nous donna sa bénédiction muette.

L'autre jour un chauffeur de taxi qui me ramenait à Curepipe d'à partir de Plaine Magnien, me dit : « Monsieur Malcolm, pourquoi personne ne veut de vous à Maurice et cependant on dit que vous êtes le plus grand cerveau de ce pays ? » Je ne pris pas longtemps à répondre : « Comment voudrait-on de moi ? Mes idées sont révolutionnaires. Et c'est la mode des hommes de tous les temps de suivre méthodiquement leur train-train. »

# ADVANCE

7 Mars 1963

## Les racines du cœur

On a dit qu'« écrire pour la femme est le deuil de l'amour ». Sauf les lettres d'amour. Les *Lettres de la religieuse portugaise* le confirment. Quand la femme laisse parler son cœur, c'est un grand écrivain. Les femmes n'écrivent pas des *mémoires*, mais elles ont la mémoire du cœur. Et pour elles se ressouvenir d'un bonheur, c'est le vivre. Près de Booz endormi, Ruth dut retrouver un second souffle du cœur.

Mais quand la femme parle de l'homme, elle se transcende. Quand elle nous fait entrer dans la vie d'un grand homme, elle ouvre les portes de l'insaisissable. Lisez le livre de Antonina Valentin sur la *Vie de Picasso* et vous verrez que dans l'homme qu'elle décrit, le mystère Picasso n'est plus, Picasso est vivant.

Mais quand la femme se met à être intellectuelle dans ses écrits, c'est le monstre. Et les écrits de ces femmes de lettres n'intéressent que la psychiatrie.

\*.\*.\*

La femme avait 16 ans. Elle habitait chez ses parents. Elle fit un roman. Julliard le publie. C'était *Bonjour tristesse* qui fit le tour du monde. Pourquoi ? À cause des situations équivoques, des personnages équivoques et de l'état équivoque d'une fille de 16 ans se perdant dans tant de rouerie sexuelle.

Cette sorte de mets, faisandé, l'humanité l'a toujours aimé.

Mais quand il s'agit de porter l'équivoque au théâtre, l'auteur féminin est comme désemparé. Il dit trop et pas assez. Telle est *La Robe mauve de Valentine*, la pièce de Françoise Sagan et où Danielle Darrieux joue le grand rôle. Malgré les toilettes de Dior, la mise en scène somptueuse et tout le branle-bas de propagande, les critiques à Paris, en grande majorité, ont été sévères. « ça n'a pas de fond », dit celui-ci. « Le dénouement est banal et médiocre », dit celui-là. En fait, la critique est *contre*.

Et enfin le grand mot est lâché. Gabriel Marcel, grand critique de théâtre, est un des rares à vouloir défendre Françoise Sagan, auteur dramatique. Mais il reconnaît que sauf *Bonjour Tristesse*, auquel il a accordé son appui, le reste de l'œuvre de Sagan dans l'ordre théâtral ne tient pas.

Et je m'émerveille de la soudaine poussée de faveur de certaines vedettes de la plume, qu'on hausse au pavois, et qui, patatras, retombent. Ce n'est pas sur l'équivoque qu'on bâtit une grand-œuvre. Mais sur le nu, le simple et le vivant ; il y a peu d'auteurs sincères, authentiques et vrais.

Maurice Barrès tombe en ce moment de son piédestal. On le lit peu. Bientôt il sera oublié. Pour ses contemporains, c'était un dieu : par contre, Lautréamont, méprisé, méconnu, aujourd'hui ne fait que grandir.



Devant l'*Angélu*s de Millet, on s'extasiait au commencement de ce siècle. Ce tableau ne vaut plus rien aujourd'hui. Et montent les impressionnistes. Cézanne, considéré un fou par ses contemporains, est le dieu de la peinture actuelle, le maître des maîtres de l'art moderne.

Pour revenir aux femmes, les plus grandes n'ont rien écrit, rien fait, elles ont fait des hommes.

La femme a un rôle que Dieu lui a donné, d'être sous-jacente et à l'arrière subconscient de l'œuvre d'un homme. Les femmes ne paraissent guère dans la Bible. Cependant elles sont là. Lire la Bible *à travers les femmes*, c'est passer dans la Bible subconsciente.

Françoise Sagan a perdu le gros de sa fortune par prodigalité. Elle a cherché à se refaire au théâtre. Elle n'est ni Sartre, ni Montherlant, ni Claudel. Sans Danielle Darrieux, sa pièce s'effondrait. Ici la femme actrice sauve pour un temps la femme auteur.

Comme ces plantes qui n'ont que peu de racines, l'œuvre de Sagan ne peut durer. Puisque les racines du cœur sont faibles chez cet écrivain, tout le grand échafaudage intellectuel ne sert à rien.

De même que la terre reçoit les racines, ainsi de la terre tout monte. Et la mère nourrit la famille du suc de sa chaleur et de son sang. Françoise Sagan est devenue mère, mais mère sans mari. Deuil du bonheur, ô femme de lettres ! Mais laissons la suppliciée. Il s'agit maintenant pour Françoise Sagan d'entrer en elle-même aux sources du cœur et ressurgir.

Diogène promenait sa lanterne en plein jour et disait face aux passants ébahis : « Je cherche un homme. »

Françoise Sagan pouvait mettre dans les annonces matrimoniales : *Femme de lettres désabusée, 30 ans, cherche un homme*. Personne ne lui répondra. Car l'homme est une denrée introuvable depuis le jour de la chute où la femme a cessé d'inspirer l'homme et a décidé de le mener. De cette domination féminine dans l'ordre spirituel vient cette « castration », cette impuissance créatrice de l'homme moderne.

# ADVANCE

9 Mars 1963

## Hôtellerie et tourisme (I)

Dans un récent article sur Monsieur et Madame Dourouze, je citais des paroles de Daniel Dourouze, le premier hôtelier de l'océan Indien, qui nous avait été prêté par

M. Mochand, Directeur Général des Relais *Air France* : « Tout demande à être refait de fond en comble. Tout est parti sur un mauvais pied. » J'interprète le point de vue de Daniel Dourouze.

Le *Park Hotel* est une ancienne résidence de M. Tristan Mallac, édifice copié en tous points sur le château de Labourdonnais qui, si mon renseignement est bon, fut construit par un Monsieur Wiehé.

La résidence de M. Tristan Mallac engorgée sur la rue St. Clément à Curepipe ne se prête pas à l'hôtellerie moderne. Son archaïsme saute à l'œil. On y a ajouté tout un conglomérat de petites maisons. Le tout est hétéroclite, manque d'unité et surtout d'espace vital, de perspective.

Par-dessus tout, Curepipe est le dernier lieu à Maurice pour y créer des hôtels. Les étrangers détestent ce site pluvieux, morne, sans lumière, ennuyeux au dernier degré.

On a renchéri avec *Vatel* juché sur le perchoir du vieux magasin Guillemin.

Ce qu'il fallait faire, c'est un coup d'audace, trouver un immense terrain, loin des vapeurs humides de Curepipe et ensoleiller le tout avec l'art, dresser un grand ostensor vers le ciel bleu de notre île bénie. Et avec une grande flamme d'imagination, une exaltation, un mysticisme patriotique, associer le confort moderne à un hôtel folklorique. Et faire de ce Grand Hôtel, dans les cadres d'une originalité sans formes : un poème au monde dressé par les poètes de l'île Maurice.

Heureusement que quelqu'un a tenté ce poème sur une échelle plus restreinte, c'est M. Schaub à qui on doit artistiquement l'*Hôtel du Chaland* et que j'ai glorifié dans ma prose. Avec les pierres nues de l'*Hôtel du Chaland*, le blason des toits de chaume, on se sent dans les tropiques, au-delà du Simili-Europe ou des palaces d'Amérique. À l'*Hôtel du Chaland*, les touristes se sentent vraiment au-delà de la civilisation des robots. Mais l'*Hôtel du Chaland*, réalisé artistiquement par M. Schaub, manque une âme : nul visage féminin ne vous y accueille. Malgré les prodiges artistiques, le tout reste neutre. Et c'est là que les paroles de Daniel Dourouze prennent leur sens, quand, parlant des hôtels de la *Mauritius Hotels*, Daniel Dourouze dit : « Il y manque tout parce qu'il n'y a pas d'atmosphère. »

C'est ici que je veux mettre les points sur les i. Si je critique l'hôtellerie, c'est pour servir mon pays. Ma critique sûrement sera accueillie avec bienveillance et compréhension par la direction de la *Mauritius Hotels*, car en critiquant, à la suite de Daniel Dourouze, les établissements de la *Mauritius Hotels*, je sers la *Mauritius Hotels* dans ses intérêts présents vitaux et futurs en aidant la *Mauritius Hotels* à se retrouver, à refaire, à métamorphoser.

Lorsque la BOAC organisa le tour des grands journalistes européens pour solenniser le premier vol vers l'île Maurice, un journaliste anglais réputé dit – et son interview fut publiée à Maurice – que seul l'*Hôtel du Chaland* était valable parmi les divers établissements de la *Mauritius Hotels*. En louant la nourriture, ce grand journaliste anglais remarqua que le *service* y était mauvais. Cela tout le monde l'a constaté. Et on n'a pas à réclamer ces remarques d'un journaliste anglais pour le savoir. Donc dire dans ce journal que le *service* à l'*Hôtel du Chaland* est mauvais, c'est servir les intérêts de la *Mauritius Hotels*, en l'aidant à améliorer ce service. Faire ainsi, c'est agir en patriote.

À présent, peut-on voir les prix ? À Rs 47 pour un jour, l'*Hôtel du Chaland* est prohibitif aux Mauriciens et ferme la voie vers le tourisme. Personne ne peut payer ces prix, ni les Mauriciens ni les étrangers, sauf les millionnaires de Miami et de Long Island, de ceux forcés d'accepter ce prix en transit. Donc la *Mauritius Hotels* doit baisser radicalement ses prix pour attirer les touristes. Voici un autre point excessivement important et qui à mon sens prime tout. M. Kistnasamy Sunassee, que j'avais interviewé dans *Advance* il n'y a pas longtemps, était catégorique sur la nécessité d'avoir de petits hôtels le long de nos plages, des *guest houses* pour bourses moyennes, à un prix de £ 1 à £1.10, par jour, avec canotage et tout l'attirail balnéaire. Voici ce qui nous amènerait des touristes des quatre coins du monde ! Donc il faut agir et le Gouvernement devrait aider dans ce sens par des prêts.

Le tourisme à Maurice est en panne. L'impasse ici est flagrante. Ni l'île de la Réunion, ni Madagascar, ni le Sud-Afrique, ni l'Australie ne nous envoient des touristes, sauf au compte-gouttes. Or l'économie du pays, avec l'accroissement de la population, demande un élargissement. À cette fin, l'industrie du tourisme est tout indiquée afin d'alléger la balance commerciale du pays, exhausser notre économie et notre bonheur.

Et puisque l'hôtellerie est au cœur du problème du Tourisme, parler de l'hôtellerie avec un esprit de critique constructive est un rôle hautement patriotique et utile. J'espère que d'autres écrivains, peut-être plus versés que moi, me suivront dans cette voie. Je considère mon article sur Monsieur et Madame Dourouze et cet article-ci comme un départ. Je reviendrai extensivement sur la question.

# ADVANCE

12 Mars 1963

## Hôtellerie et tourisme (II)

Une des paroles les plus fortes qui aient été proférées au Conseil législatif l'a été par la bouche de l'Honorable Jagatsingh, à savoir, que l'industrie sucrière, bien que privée dans sa forme, est nationale dans son incidence et dans sa portée sur la vie du pays.

Dans le cas de la *Mauritius Hotels*, compagnie strictement privée, il se fait que le Gouvernement a participé à son développement, en lui prêtant une forte somme d'argent. Dans ces conditions, le Gouvernement et les contribuables sont intéressés à ce que cette compagnie obtienne des résultats. Car l'industrie hôtelière est au centre de l'industrie du tourisme, et l'industrie du tourisme est au cœur même de nos préoccupations actuelles du fait capital que notre population augmente à un taux effrayant, et il est de l'avantage de chacun et de tous à Maurice que le tourisme soit un succès afin d'exhausser notre taux de vie.

J'ai cité un chiffre : on réclame Rs 47 par jour (sans compter les vins, etc.) pour une personne à l'*Hôtel du Chaland*. Ce prix est inabordable aux Mauriciens comme aux étrangers, sauf pour ce qui concerne les millionnaires. Et le tourisme à Maurice ne peut dépendre de l'arrivée de quelques milliardaires problématiques. Cela coule de source.

Autre point : cela s'est passé devant moi, quelqu'un demande un Martini sec à l'*Hôtel du Chaland* et il a à payer Rs 3.50 (trois roupies cinquante) pour cet apéritif (\*). Une glace à la vanille : prix Rs 1.50 (une roupie cinquante). Et le reste à l'avenant. Cela tout le monde le sait. Aussi les Mauriciens ne vont à l'*Hôtel du Chaland* que l'après-midi, louant un costume de bain (s'ils n'en ont point un) et boivent un Coca-Cola et s'en retournent tranquillement chez eux, après avoir bu et mangé ce qui ne coûte rien : l'air de la mer. Comment les blâmer ?

On m'a dit qu'à Lorenzo Marquès, en Afrique du Sud-Est portugais, au *Grand Hotel* avec ses merveilleuses terrasses, on a deux fois plus en qualité et deux fois moins à payer, que par rapport à l'*Hôtel du Chaland*.

Tout ce qui vient d'être dit n'a nullement pour but de dénigrer. Ceux qui dirigent la *Mauritius Hotels* me considèrent leur ami et je me considère leur ami. Ma critique n'a d'autre but que de les aider et d'aider mon pays. Tout ce que je veux prouver, c'est que les prix réclamés par la *Mauritius Hotels* ferment le tourisme et, avec l'impasse où se trouve le tourisme, le commerce à Maurice souffre un manque à gagner et la balance commerciale du pays en souffre.

Je suis prêt à aider la *Mauritius Hotels*, avec mes lumières, en ne leur réclamant rien. J'ai un *guide folklorique* à leur disposition dans lequel se trouvent 24 (vingt-quatre) menus locaux où ne se présentent que les denrées strictement nationales avec des noms originaux et mauriciens à l'appui.

Je sais que la *Mauritius Hotels* ne prendra aucun compte de mon offre. Mais je l'offre quand même. Je sais que je ne suis pas un expert en hôtellerie. Mais qui se dit poète connaît tout, peut tout. Je l'ai prouvé par ma peinture : bientôt quatre expositions dans les plus grandes villes du monde (Paris, Londres, New York, Johannesburg) et *je n'ai aucun métier*. Ce n'est donc point avoir à donner mon opinion sur l'hôtellerie qui m'est difficile.

Et je continue. Une grave faute est d'avoir créé de petites constructions dites des *motels* au *Morne*. ça dépare les lieux. Ce qu'il fallait ici ce sont des constructions frustes, avec le confort moderne et tout inondées de poésie, dans le cachet local avec le vétiver et le ravenala. La faute, le manque de jugement réside en ceci que le *motel* tel qu'il est conçu chez nous est un *compromis entre le campement et l'hôtel* et cela n'a aucun sens, comme tous les compromis. C'est M. Kistnasamy Sunassee qui a raison. Il fallait créer des *guest-houses* de 8 chambres, au prix de £1 à £ 1.10 par jour par personne. C'est cela qui aurait amené des touristes.

Les habitants de l'île Maurice, pour ceux qui n'ont pas de campements - comme moi et vous tous qui me lisez, et qui n'avez pas de fortune – les Mauriciens ont droit aux loisirs au bord de la mer. Cela entre dans le cadre même des préoccupations de tous ceux qui ont à cœur le mieux-être de nos habitants.

Notre île est merveilleuse. Ses plages sont incomparables. Jusqu'ici ce bienfait des dieux, seuls les riches le goûtaient. Il fallait être millionnaire, être propriétaire sucrier ou gros actionnaire des compagnies pour avoir le plaisir de tremper ses pieds dans la mer et permettre à ses enfants de jouer avec des montagnes de sable.

Depuis, avec les autobus, ça a changé. Le peuple peut aller à la mer. Et le régime capitaliste outrancier ayant cédé le pas au socialisme, les portions de terrains, entre les villas des riches, ont été réservées aux pauvres pour leur délectation. Hurrah et bravo ! Il faut créer maintenant de petits hôtels et appliquer le plan de M. Kistnasamy Sunassee.

Pour ma part, j'accueillerai avec joie – et dans l'intérêt des hôteliers eux-mêmes – une enquête générale sur l'hôtellerie en vue de développer encore plus l'industrie hôtelière, de connaître ses besoins de voir comment l'aider et mille problèmes connexes. Cette enquête aurait comme but ultime : développer le tourisme, qui ne peut grandir que si le folklore est exalté. Dans ce comité d'enquête sur l'hôtellerie, je ne mettrais pas seulement des financiers et des hommes d'affaires, mais des écrivains, des poètes, des artistes, des femmes éclectiques, des penseurs et des patriotes.

Il est temps que l'île Maurice repense l'île Maurice. L'Hon. Jagatsingh a éminemment raison : l'industrie privée coupée des racines séculaires et fondamentales est un concept du capitalisme ancien. Un néo-capitalisme voit maintenant le jour où le Capitaliste n'a nullement comme tâche de traire la vache à lait, mais où il devient serviteur du pays au premier chef, où le capitaliste devient responsable par-devers le pays de son immense fortune. Comme tel le socialisme l'accepte, et pas autrement. À mon sens, le capitalisme bien compris ne s'oppose pas au socialisme : il l'épaula.

\*.\*.\*

P. S. – Je termine cette série d'articles intitulés : Hôtellerie et Tourisme, dans une dernière chronique, qui paraîtra vendredi, et où je conclus.

\*.\*.\*

(\*) Le prix du Martini sec a, depuis, été augmenté et porté à Rs 4.00 (quatre roupies).

# ADVANCE

16 Mars 1963

## Hôtellerie et tourisme (III)

Je conclus cette série d'articles intitulés : *Hôtellerie et Tourisme*.

Faute monumentale commise par la *Mauritius Hotels* : le simili Europe qu'elle offre aux étrangers, la cuisine imitée des grands palaces européens, tout l'ersatz des grands centres.

Voici comment l'*Hôtel du Chaland* pourrait être transformé. Seulement et uniquement des serveuses à la place des boys, – des jeunes filles coquettement habillées à la mode du pays, et non des boys costumés en marins. Une cuisine strictement locale : des curry, obtenus avec la « roche massala », des plats créoles, des exclusivités mauriciennes.

La cuisine du *Chaland* agrandie, le « salon » métamorphosé, élargi des deux côtés, toute une longère rustique établie comme buvette et *rest house* le long de la plage donnant sur la pleine mer, et surtout et par-dessus tout, une quantité innombrable de géraniums en pots et de bougainvillées jetés partout. Et c'est alors qu'une autre « touche » serait donnée à l'*Hôtel du Chaland* qui deviendrait un grand jardin sur la mer, un balcon de poésie. Des « serveuses » devraient pouvoir servir des boissons et apéritifs n'importe où sur le vaste ensemble du *Chaland* et de petits kiosques parsemés pour deux ou trois personnes donnant ainsi des lieux d'intimité là où il n'y a qu'une vaste neutralité des lieux.

À l'*Hôtel du Chaland* – si la *Mauritius Hotels* a un organisateur des divertissements – pourraient avoir lieu des régates, fêtes champêtres, des conférences et expositions artistiques, des danses folkloriques, etc., qui feraient la délectation des étrangers. À chaque grand événement – *Maiden*, fêtes nationales, etc. – l'*Hôtel du Chaland* croulerait sous les lampions et on donnerait des dîners en musique sous les badamiers.

Le *Park Hotel* devrait être liquidé. Et l'argent obtenu servira à la construction d'un hôtel à la pointe du *Morne*, au site appelé *Pointe Marron* donnant sur la vasque géante de la mer intérieure de la Rivière Noire, et où une piscine serait installée, un manège d'équitation, un aquarium, où des orchestres dans les grands jours feraient résonner les parois augustes de la *Montagne du Morne*. Le bâtiment du *Park Hotel* serait livré alors à d'autres fins, à servir d'auditorium, de salle d'exposition, de conservatoire, ou encore, avec les petits bâtiments à sa base, banalement comme école ou semi-université.

*Vatel* n'a pas d'avenir. Les étrangers détestent Curepipe. Il ne peut que servir passagèrement pour les étrangers en transit. Le *Baobab*, lui, est l'établissement extrêmement populaire de la *Mauritius Hotels*. Sa conception est excellente et peut même être imitée.

Pour ma part et répondant à ma vision poétique, en sus du *Chaland* et du *Morne*, un site s'indique comme le lieu rêvé pour un hôtel, à cause de l'immensité du territoire, des bains incomparables et des plages divines : c'est Belle Mare, joyau qui laisse loin derrière Tahiti. Belle Mare qui connaît le calme et la splendeur, dont les eaux vertes mariées de bleu sont comme des lèvres humectées de joie offertes à la vie, où tout vous accueille, la mer, le ciel, les terres, le chant perpétuel du vent.

Mon opinion est qu'ici le Gouvernement devrait faire construire un hôtel à ses frais, splendide avec toute la rusticité et le mauricianisme intégral, dans le thème le plus original qui soit, et dans le cri même de notre folklore. Et que cet hôtel serve de modèle et nous indique la voie !

Ce qui a manqué à la *Mauritius Hotels*, malgré tout son bon vouloir, c'est quelqu'un comme Daniel Dourouze qui, s'adjoignant des conseillers du folklore et de la vie mauricienne, eut coordonné, dirigé techniquement en vue de faire un grand tout homogène et disparate (avec chacun son cachet) du vaste ensemble des établissements de la *Mauritius Hotels*. À défaut de Daniel Dourouze, mon opinion est qu'un couple d'hôteliers suisses de valeur internationale soit engagé à cette fin et qui formerait un personnel, émonderait, et de même que nous avons un staff sur les propriétés sucrières, nous aurions un staff technique dans nos hôtels.

Pour que l'apport du couple d'hôteliers suisses soit total, il faudrait lui donner les pleins pouvoirs.

Sans aucune perte de temps, un film de propagande devrait être fait, qui serait comme un guide voyageur et visuel et qui, exaltant ce paradis terrestre qu'est l'île Maurice, appellerait comme un aimant des visiteurs de toutes parts. Ce film ne serait pas un film comme celui réalisé par M. Pulvenis. Il ne serait pas documentaire, mais fait de *tranches de vie*, avec nul but d'enseigner, mais comme des paillettes de vie jetées à travers le monde, comme preuve de notre authenticité et de la nudité de la vie de notre peuple, où le décor de nos pays sages est comme la robe d'une femme jetée sur un corps féminin à la fois autonome et intégrée.

Je donne maintenant la clé même de ma conclusion. Il faut *humaniser* la *Mauritius Hotels* par des sourires, une hospitalité spontanée, un accueil poétique afin de faire oublier aux étrangers que le but de leur réception est la roupie, et leur dire : « Vous payez mais nous vous donnons en grande partie notre amour ». Voilà en quoi consiste l'*humanisme* : la poésie mise dans le commerce, la chaleur humaine surplombant le geste froid de la roupie.

C'est ce qu'a voulu faire Tahiti avec ses *vahinés* : donner l'haleine embaumée des fleurs de frangipanes dans le bol de riz des mers bleues, le tout se reflétant dans le regard des autochtones enivrés de vie.

*L'île Maurice est vivante*. C'est cela que veulent voir les étrangers. Ne mettons pas entre eux et nous le paravent du simili Europe. Dénudons notre accueil, soyons nous-mêmes, tel que Charles Baudelaire nous a aimés. Les étrangers viennent voir les Mauriciens et la terre mauricienne, et non se replonger dans leurs visions antérieures. Ils veulent d'un dépaysement.

Un masque est sur les établissements de la *Mauritius Hotels* : l'imitation de l'Europe. Jetons à bas ce masque. Montrons-nous tels que nous sommes : de grands vivants de la joyeuse Terre, dans le feu de notre originalité.

L'île Maurice a une individualité. Que nos hôtels exaltent cette individualité et tout tournera rond. C'est tout ce que je voulais dire, que nos hôtels soient *nous* et que nous soyons *nous-mêmes*. Et la clé est donnée des réalisations futures.

\*.\*.\*

P.S. – Parlant largement pour l'ensemble du pays, en vue de cet *humanisme*, si j'avais à choisir un employé d'usine, un employé d'hôtel, un employé de commerce, etc., je m'appesantirais, en l'an de grâce 1963, beaucoup moins sur ses connaissances et son intelligence que sur sa *personnalité*. Car la personnalité supplée à tout : sans cela, on n'a rien.

# ADVANCE

22 Mars 1963

## En marge des prochaines élections

Les dernières élections législatives marquent le grand tournant de l'histoire de notre pays.

Avec sa fidèle alliée l'*Action Musulmane*, le Parti Travailleiste sortait grand vainqueur. Le socialisme à Maurice prenait les rênes des destinées grandioses de notre pays. Résultat ? Un bond gigantesque en avant. Le peuple est logé dans d'admirables cités ouvrières. La grande route Port-Louis - Phoenix s'ouvre. Les écoles se multiplient. Les œuvres sociales ne se comptent plus. Les syndicats deviennent légion. Des bourses sont accordées. Les ministres sillonnent le monde pour trouver aide, argent, réconfort, encouragement des quatre coins de la planète. Des lois, des lois, des lois sont votées au Conseil Législatif pour améliorer le sort des travailleurs. Le Parti Travailleiste a tenu parole. Il ne peut que sortir grand vainqueur aux prochaines élections qui, me dit-on, auront lieu en octobre. J'offre au Parti Travailleiste mon concours pour l'amener à la victoire.

\*.\*.\*

À Rose Hill, aux dernières élections, en deux endroits, devant une foule énorme, enthousiaste, exaltée, en tant que candidat à la députation de Rose Hill, je dénonçai avec flamme, précision et connaissance, les maux du capitalisme désuet à Maurice, toutes les prébendes, tous les frais parasites dont s'alourdit l'industrie sucrière, toutes les sinécures et l'hégémonie de quelques-uns et l'obscurantisme et le népotisme dont faisait preuve le capitalisme à Maurice. Le malheur fut que je ne fus pas élu. Mais des hommes, des femmes vinrent de toutes les parties de ma circonscription voter pour moi. Je n'avais pas d'autos. Je n'avais fait que deux meetings. Mais je sortis second avec plus de 1 900 voix. Salut à mes électeurs bien-aimés ! Salut à mes chers amis de Rose Hill ! Salut pour votre générosité et votre amour ! Merci pour le poète ! Merci pour celui qui fit mettre des affiches avec ces simples paroles : *Votez pour Malcolm de Chazal, l'ami du peuple !*

\*.\*.\*

J'ai cru dernièrement que la mentalité capitaliste à Maurice avait changé. J'ai cru que le capitaliste outrancier à Maurice avait changé son cœur en or pour un cœur de chair et que le capitalisme occidental marchait enfin vers la voie qu'avaient tracée Pie XII, Jean XXIII et leurs illustres devanciers. Je déchantais aujourd'hui. Mon illusion a été cruelle. Malgré le fait patent du socialisme implanté à Maurice, le capitalisme mauricien reste *Ancien Régime*. La féodalité financière ici a ses assises. La fibre chrétienne n'a pas pénétré au sein des affaires à Maurice. Et le drame est que les églises sont pleines de ces mêmes hommes d'affaires, pieux à l'excès, oubliant les paroles du Christ : *Tu ne peux servir Dieu et Mammon !*

Il a fallu donc qu'un prêtre catholique que j'estime et que j'admire se vit forcé de m'écrire : *Merci à un non-catholique qui montre la voie aux catholiques.*

\*.\*.\*



Une des premières choses que je tenterais de faire si j'étais élu au Conseil Législatif aux prochaines élections, ce serait d'obtenir que les travailleurs de l'industrie sucrière aient une part aux profits de l'industrie sucrière. J'ai mon plan. Je tâcherais alors de gagner mes collègues à cette idée.

Les paroles de l'Honorable Jagatsingh doivent constituer pour notre pays le premier précepte d'une Bible économique : « L'industrie sucrière mauricienne, du moment qu'elle agit sur la vie totale et indivisible du pays, ne peut plus être considérée d'ordre privé avec les normes anciennes, mais nationale. » C'est sur ce précepte que j'œuvrerai au Conseil Législatif si j'étais élu : je demanderai la part du pauvre dans la manne géante du riche. Et ici je suis sûr que mes vaillants amis du Parti Travailliste m'aideront.

\*.\*.\*

Je termine. Le mal du capitalisme mauricien c'est qu'il n'a pas de cœur, ne vit que de son *ego* et ne pense qu'à ses profits, sans considérer le poids de ses responsabilités envers le pays et sa *dette morale* pour tant d'argent accumulé.

Le capitalisme à Maurice a refusé les voies du Christ, il est aujourd'hui en antithèse avec la doctrine des Papes, il barre la voie au progrès. Il est antisocialiste et antihumain.

Mais là ne s'arrête pas ma récrimination. Étant obscurantiste et matérialiste, le capitalisme mauricien a barré les voies spiritualistes de l'artiste, en conspuant tout ce qui est grand dans ce domaine. Ainsi, outre de dénigrer les grandes valeurs spirituelles de ce pays dans l'ordre de l'art, le capitalisme mauricien a installé ses propres valeurs et a cherché à les imposer par tous les moyens. De sorte que la grandeur du pays a subi un coup d'arrêt et ont régné outrageusement de fausses valeurs.

L'argent s'est arrangé pour fermer la critique et ouvrir les valves de la louange pour les mers sans fin de la Médiocrité. Et à la misère physique s'est liée la misère spirituelle.

Le génie de l'île Maurice ainsi n'a pu jaillir.

Et je conclus. Je n'ai pas le moindre doute que le mois d'octobre de cette année verra une éclatante victoire du Parti Travailliste. Rien ne peut empêcher cette victoire. Car c'est l'avenir.

Tout le monde se réclamera du socialisme aux prochaines élections. Mais il y a ceux qui ont réalisé. Le Parti Travailliste ayant tenu parole, les électeurs lui feront confiance. Tel est le sens de ma prophétie.

\*.\*.\*

*Post-Scriptum* – Par la nomination de Madame Noëlle Chicorée, le Parti Travailliste s'enrichit, fait voir sa sincérité et sa générosité pour une dame qui a donné tout son cœur à la cause du travailleur. Je félicite le Dr Ramgoolam de ce choix. Par ce choix une nouvelle force est donnée au socialisme de ce pays.

# ADVANCE

30 Mars 1963

## Le Dr Seewoosagur Ramgoolam

C'était à la Municipalité. On s'était réuni dans le salon du Maire. Autour de la longue table du Conseil, les membres du Parti Travailleiste discourent des prochaines élections en réunion informelle. Au bout de la table siègeait le Dr Ramgoolam. Pour ma part, j'étais en retrait adossé à une fenêtre et je ne participais pas aux débats. Il y avait là mes collègues Walter, Teeluck, Balgobin, Forget, Delaître, Kooraram, et j'en passe, quand il me sembla que deux personnages dominaient les débats, le Dr Ramgoolam et mon ami Walter. Celui-ci pétillait, flambait, discourait avec maîtrise, intervenait dans tout et souvent révisait les causes. L'autre, le Dr Ramgoolam, à l'antithèse, dominait par l'humour. Je veux parler maintenant de l'autre Dr Ramgoolam que peu de gens connaissent à Maurice : le lettré, l'homme cultivé, assez élevé pour tout voir de haut, qui voit venir l'avenir, qui en même temps prévoit et qui a de l'audace. Ce qui fait le Dr Ramgoolam, c'est l'homme de culture et qui a de la culture. Tous nos grands visiteurs qui dînent avec lui s'en aperçoivent : il y a l'homme politique et l'autre homme aussi grand que le premier, et si le second n'existait pas, le premier ne serait pas.

Les débats duraient. Tous les regards étaient tournés vers un seul homme. Et c'est là que je me fis cette réflexion : « Si le Docteur Seewoosagur Ramgoolam, au lieu d'être un Mauricien, vivait dans l'Inde, cet homme aurait tout ce qu'il faut pour être un Ministre de J. Nehru. »

Le Dr Ramgoolam est le plus grand homme d'État que nous ayons eu. Si beaucoup sont des politiciens, lui est un politique. Et je prouve mon dire par ceci : que le Dr Ramgoolam sent et pressent ce que veut le peuple mauricien comme nul homme politique à Maurice. Quelles que soient les tendances en ce moment, il n'aura qu'à se présenter en scène dans les carrefours et sur les lieux publics, pour que les prochaines élections lui soient acquises.

Ce que fait le Dr Ramgoolam face au peuple, ce qui est toute sa force, c'est qu'il parle Directement au peuple. Il délie son esprit de tous chiffres, de toute argumentation abstraite et il parle vivement. *Sa présence fait confiance.*

Qui est le Dr Ramgoolam ? Je vais vous le dire. L'« autre » Dr Ramgoolam, Sir Rampersad Neerunjun me le révéla opportunément lorsque avec un groupe d'amis nous prenions le thé dans le grand salon de l'hôtel du *Chaland*. Mon ami Neerunjun me pardonnera mon indiscretion – s'il y a indiscretion – mais il me dit quand je le félicitai de sa culture française : « Ah, savez-vous que Ramgoolam et moi sommes les seuls Mauriciens à avoir longuement conversé avec Paul Valéry ? ». Et Sir Rampersad de me parler tout au long de Valéry.

Quand le Dr Ramgoolam est en Europe, outre les personnalités politiques (on pourrait dire : *ça c'est son job*) il rencontre régulièrement des hommes de premier plan dans les arts et les lettres. Sait-on que Elliott, Prix Nobel, et le plus grand poète anglais des temps actuels, est un de ses amis ?

De nos jours, on ne fait pas un homme d'État uniquement avec des connaissances politiques, (Gandhi, dans sa prison, discourait avec ses intimes de la valeur métaphysique des couleurs). Le Dr Ramgoolam est arrivé à son haut piédestal grâce avant tout à son humanisme, qui le fait entendre battre le cœur du peuple. Et j'ai

entendu des Hindous me dire : « Missié quand Docteur fine causé, nou écoute li ». Écouter dans le langage mauricien veut dire : « Nous le suivons, parce que nous l'admirons, parce que nous l'aimons ».

Qu'on se mette bien ceci dans la tête : ce n'est pas seulement ici à Maurice que le Dr Ramgoolam œuvre, mais autant et bien plus par ces rencontres avec les hautes personnalités européennes, où dans des colloques d'homme à homme, il nous a fait obtenir d'immenses bienfaits.

Qu'est-ce que le Dr Ramgoolam veut ? Y répondre, c'est prophétiser l'avenir de notre pays.

Ce que le Dr Ramgoolam veut, je crois pouvoir le dire : faire de l'île Maurice une seule nation, grâce à la tolérance qui est le don inné de l'Hindou et l'apanage de sa philosophie : tolérer la kaléidoscopie des races, des coutumes, afin de créer une harmonie où le mauricianisme sera la somme d'humanisme. Je crois que l'ultime but du Dr Ramgoolam, son œuvre intrinsèque, est de faire de l'île Maurice un exemple pour l'humanité, prouver que toutes les cultures, l'Occidentale et l'Orientale, peuvent s'allier dans une culture unique qu'est l'humanisme.

N'en déplaise à mes collègues, moi, accoudé à une fenêtre dans la grande salle de la Municipalité, et voyant discourir les gens, tous tournés vers leur *leader*, je me suis dit que le plus grand était ce *leader*, puisqu'il était le plus simple.

Quand le Dr Seewoosagur Ramgoolam sera Premier ministre, le pays lui fera une superbe résidence au lieu même qu'il désignera. Le Dr Ramgoolam y recevra ses invités – j'espère qu'il ne m'oubliera pas – et je sais qu'en vrai Hindou et en vrai Mauricien, l'homme restera ce qu'il était avant sa splendide réussite. Car le fort de la grandeur, c'est d'être inaccessible à la fausse gloire. Car la vraie gloire – il n'y en a pas d'autre – est *le respect de l'être humain*. Ce Dr Ramgoolam – vous voulez que je le nomme enfin – est un poète de la politique parce qu'il a de l'humour, signe qu'il est humain. Cet *humour*, c'est la bienveillance liée à la compréhension. Avec cela l'homme a le cœur et l'esprit en parfait alliage. Celui qui n'a pas de l'*humour*, pourrait avoir tout, l'Univers tout entier, qu'il n'aurait rien. L'*humour* est le sel de la vie. *Si le sel perdait sa saveur...*

# ADVANCE

5 Avril 1963

## L'américanisation de l'île Maurice

Le signe de l'« américanisation » de l'Univers, c'est le *Coca Cola*. Mais je disais dans mon opuscule *Les Courses à l'Île Maurice* (que personne n'achète : « C'est du parti pris », disait une charmante jeune fille), je disais donc qu'il y a tant d'affiches de *Coca Cola* à Maurice en ce moment que personne ne les voit. À vouloir forcer l'attention, on ôte l'attention. La meilleure réclame pour le *Coca Cola*, et ici j'attire l'attention de mon ami Pierre Hugnin (à ce sujet), c'est de retirer toutes ces affiches et mettre quelques grandes affiches à tous les grands carrefours de rues, avec ces quelques mots : *Malcolm de Chazal boit le Coca Cola. Buvez le Coca Cola pour devenir un génie*. Et comme je suis populaire à Maurice, le *Coca Cola* sera encore plus populaire.

Par l'« américanisation » de l'île Maurice je veux dire que notre pays passe de jour en jour et de plus en plus sous le règne de la QUANTITÉ. Pour un Américain, *biggest in the world* veut tout dire. En littérature, c'est le *best seller*. En peinture, c'est la cote monétaire du tableau. En fait d'architecture, c'est la dimension de l'édifice.

Un exemple de l'« américanisation » chez nous. Je regrette d'avoir encore à parler de moi. Mais il le faut bien. Car je ne peux séparer ma personne de mes idées.

Quelqu'un ayant dit devant moi que le défaut de mon petit livre *Les Courses à l'Île Maurice* était qu'il était trop court, je rétorquai tout de suite, des dames m'écoutant : « Si on accepte que la qualité d'un livre doit être jugée par sa quantité, à ce titre seules les femmes mastodontes trouveraient preneurs, et les petites femmes ne connaîtraient jamais l'hyménée. »

Le sens du record en sport, c'est justement le quantitatif par la compétition. Au *compétitif* s'associe le *comparatif*, être *plus* qu'un autre, ce qui ne signifie rien. Car je peux être *plus* que tous les Mauriciens et n'être rien. Ce dont il s'agit pour moi, c'est d'être moi-même. C'est alors que je suis quelqu'un et que j'ai une personnalité. Autrement, être *plus* ou *moins* c'est une manière d'imiter. Et si j'imité, je suis un gros zéro, un pur néant.

Battre des records, c'est une manière d'être, une mécanique, c'est rejoindre la classe des robots. Le *Mirage 8-36* ici bat des records, et le sous-marin B-418 et l'auto *Mercedes* (modèle torpédo pointue) fracassent les records.

Mister Camp Yoloff, Mister Quatre Cocos, Mister Brisée Verdière avec leurs muscles jaillissants n'ajoutent pas une parcelle au trésor de l'humanité. Et le twist n'apprend rien aux hommes que l'hystérie. Alors que le geste souple du cygne, le vol plané de l'aigle, ça c'est du sport. Ça ne cherche à briser aucun record. C'est le jeu de la vie. C'est l'onomatopée du mouvement. Et la Pavlova, qui n'était pas sportive, mais une sublime danseuse, dansait la *Danse du Cygne* en hommage au Créateur.

\*.\*.\*

L'île Maurice s'« américanise ». Elle prend un sens quantitatif de l'art. (Tout le monde me demande : « Combien avez-vous vendu de tableaux ? » comme si par le simple fait de vendre mes tableaux aux Mauriciens je devenais automatiquement un grand homme).

L'île Maurice s'« américanise » avec les affiches qui débordent de partout. Bientôt on en trouvera sur la route du *Morne* et en ces quelques lieux sacrés de notre pays.

Les affiches sont partout. L'île Maurice s'« américanise ». Les affiches sont partout *et les gens s'affichent*. « Voyez-moi, dira cet homme, voyez mes muscles. M'avez-vous vu en maillot de bain ? C'est extraordinaire, c'est époustouflant ». Et cette jolie femme en bikini, de dire sans même un geste, par simple dénudement suggestif. « Voyez mes formes, elles sont les plus belles du monde ».)

\*.\*.\*

L'homme inférieur et la femme inférieure font de l'exhibitionnisme mental et physique. Se faire voir à tout prix, c'est encore le système américain, où le commerce commence avec la saucisse et finit dans la vente d'un tableau. Et c'est l'exploitation de vedettes 99 % nues (le 100 % étant le « clou ») afin de faire « marcher » la vente du thon à l'huile ou l'élastique concentrique – plastique 684-R-M2.

Avec l'« américanisation » de l'île Maurice, adieu la poésie, et adieu la venue des touristes.

Pourquoi venir ici pour voir du *best in the world* ? Si bien que, me dit-on, on va construire tout un milieu touristique à Nosy Bé pour concurrencer Tahiti qui est en train de s'« américaniser » à grands pas.

L'île Maurice est en train de perdre son originalité, son cachet, et son folklore est en voie d'être commercialisé.

\*.\*.\*

Restent heureusement deux types d'humanités : le poète vivant et notre peuple si vivant. Que les élites s'« américanisent », il reste encore le poète et le peuple, sel de la Terre. Ce « sel », c'est l'enthousiasme.

On peut promener le touriste du Jardin des Pamplemousses aux terres de couleur de Chamarel. Il sait qu'il n'a rien vu. Pour ma part j'en suis très heureux. Je tiens à rester poète. Pour rien au monde je ne voudrais m'« américaniser », car je ne serais plus moi-même. « *Si le 'sel' perdait sa saveur* »...

# ADVANCE

13 Avril 1963

## Causerie avec Madame Robert Mallet

### à l'*Hôtel du Chaland*

Le jour avait un abat-jour. Le lapis-lazuli des mers avait cédé la place à un bleu gris irisé. Les filaos marchaient d'un geste déhanché. Dans le lobby de l'*Hôtel du Chaland*, une silhouette aux cheveux épandus se plaquait sur la fenêtre du restaurant : « Mais, je connais cette femme ! » C'était Madame Robert Mallet. J'allais vers elle. On s'est retrouvé comme avant. Et dans l'aura de sa personne, je vis Robert Mallet, l'homme de lettres exceptionnel et le plus grand conférencier qui ait visité notre île.

La coupe de fruits dansait dans mon regard. Et nous parlions de mille choses, quand je dis : « Ma chère Francine, voulez-vous me donner une interview pour le journal *Advance* ? »

Autour du café fumant, en pleine salle de restaurant, sur la nappe rouge striée, les questions et les réponses fusèrent.

*Q : Que fait Robert Mallet, votre mari, en ce moment ?*

R : Il est parti à Paris représenter Madagascar au Congrès des Universités de langue française.

*Q : Nous avons un ami commun, Jean Paulhan. L'avez-vous revu à Paris ? Que s'est-il passé pour son élection à l'Académie ?*

R : Je l'ai revu plusieurs fois cet hiver. Nous avons parlé de vous. Il m'a demandé de vos nouvelles et s'est enquis sur vos progrès littéraires. Il m'a demandé pourquoi vous ne venez pas à Paris et désirait que je porte un message de lui quand je viendrai à Maurice. Malheureusement, mon départ de Paris a correspondu à peu près à son élection. Et jamais homme n'a été plus occupé, plus entouré et sollicité. Tous ses amis se sont beaucoup réjouis de son élection qui était à peu près assurée.

*Q : Mais vous, ma chère Francine ? Je vois votre fils devant vous, un grand gosse de 17 ans, un homme enfin. – Quels sont vos projets ?*

R : Je viens ici faire deux conférences pour l'Alliance Française : une sur le *Nouveau Théâtre* et l'autre sur *Les Prix Littéraires*.

*Q : Parlez-nous de vos projets littéraires.*

R : Eh bien, j'ai justement l'intention de faire paraître en octobre au Pont Royal un album, assez important comme illustration, et dont on m'a demandé le texte que j'ai intitulé *La victoire de la femme* (Le tirage de départ est à 15 000 pour être étendu à 40 000, l'ouvrage est à grand format).

Les gens qui, à Maurice, ont entendu l'année dernière ma conférence sur les femmes connaissent un peu mes idées là-dessus. Je crois que l'œuvre de la femme est de créer des enfants, mais que justement pour qu'elle puisse faire des hommes dignes de ce nom, il lui faut acquérir une place adéquate dans la société.

Q : Il me semble, ma chère Francine, que la vie des grands hommes ne serait pas la vie des grands hommes sans certaines femmes. Touchez-vous ce sujet brûlant, essentiel et montant jusqu'au divin dans votre ouvrage ?

R : J'ai tenté de le faire. J'ai pris des exemples dans le passé, puisque je traite de la femme dans tous les temps et dans tous les siècles. Je n'ai pas parlé seulement de Français mais des hommes dans le monde entier.

Q : Vous êtes à Maurice pour trois semaines. Vous y êtes déjà venue l'an dernier à Pâques, et l'an dernier encore au mois de mai. Que pensez-vous qu'on devrait faire pour attirer les touristes en ce pays ?

R : Si les touristes sont comme moi, il faut surtout que les Mauriciens restent les Mauriciens et que l'île Maurice reste telle qu'elle est. Elle a assez de charme naturel sans en ajouter d'autre. Toutefois, j'apprécie que les hôtels y soient agréables. Et nous prenons, mon fils et moi, grand plaisir à nous baigner.

*Q : Je suis affreusement ennuyé de vous poser une question. Je dois vous dire que j'ai besoin d'une aide du dehors. Il s'agit de ma peinture. Aidez-moi à aider les Mauriciens à me comprendre. Considérez-vous, oui ou non, ma peinture comme un barbouillage ?*

R : Mais qui la considère comme un barbouillage ?

*Q : Les peintres à Maurice d'abord, à 99 %. Et le pays tout entier emboîte le pas.*

R : Je trouve votre peinture décorative. Dans votre œuvre qui est à la fois figurative et symbolique, j'aime surtout les larges à-plats des teintes heurtées que vous choisissez sans doute aux marges extrêmes du spectre.

*Q : Pensez-vous qu'un jour pas si éloigné l'île Maurice sera réunie à Madagascar et à l'île de la Réunion dans une fédération des Mascareignes et de la Grande Ile ?*

R : Je pense que sans se fédérer politiquement, elles sont amenées rapidement à se rapprocher culturellement.

Q : Où en est la mode à Paris ? Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Paris a toujours été reine de la mode ?

R : Je crois que ce n'est pas seulement parce que les femmes françaises sont coquettes, mais il y a eu au début une raison politique, parce qu'au grand siècle français, des poupées circulaient, habillées à la française et c'était le rêve de toutes les femmes qui pouvaient voir ces poupées, de s'habiller comme elles, et ce qui fait la fierté de la France c'est que sans contredit elle a gardé à ce point de vue, et de loin, la première place. La France a gardé, notons-le, une première place dans le domaine artistique.

\*.\*.\*

L'entretien est terminé. Les boys s'affairent. Et un d'eux bouscule un amoncellement de plantes vertes que le gérant a placées dans un immense vase de grès, au beau milieu du restaurant, et qui fait un merveilleux effet. L'heure est à la détente. Un bateau passe au loin. Et nage dans l'air une odeur de vétiver.

Francine Mallet tourne la tête de côté et regarde une gouache sur papier noir jaillissant des pierres nues à l'autre bout du grand restaurant. Et elle jette ces paroles dans le vent : « Il y a quelque chose de très nouveau dans ces gouaches claires sur papier noir, où le noir joue un rôle très important, non seulement du point de vue esthétique, mais probablement tel qu'on vous connaît ce noir joue un rôle plus profond. J'aimerais voir tout ce que vous avez fait depuis l'année dernière, car il me semble que vous vous

renouvez constamment. Je vois dans ce paysage en face de moi à la fois un paysage réel et un paysage de rêve. ».

L'île Maurice n'est plus ce monde isolé, coupé de tout et qui, comme Saturne, doit se nourrir de lui-même. Ô Mauriciens, désormais l'Univers nous voit ! Je cite : sont venus ici Robert Mallet, Merleau Ponty, deux sommités. Madame Francine Mallet est la messagère de cet esprit français sans lequel le monde serait diminué. Goûtons ces heures brèves de ces passages en éclair dont le sillage est tout l'éclair, invisible comme le parfum et cependant là...



# ADVANCE

8 Mai 1963

## Personnalités, pêche et yachting

Il faut féliciter le gouvernement d'avoir pris l'excellente décision de nommer un Directeur Général du Tourisme. Je ne connais pas M. John Schoonewagen. Je ne sais de lui que ceci : c'est un Hollandais de vaste expérience et de connaissances approfondies sur le sujet qu'il traite.

Mais je crois que Mme Robert Mallet a touché du doigt le cœur même de la question. (Voyez mon interview de Madame Robert Mallet dans un récent numéro d'*Advance*). « Si tout le monde était comme moi, je dirais que les Mauriciens doivent rester les Mauriciens et l'île Maurice demeurer telle qu'elle est. Votre pays a assez de charme, pour ne rien surajouter. » Tel parle Madame Mallet. Je livre ces paroles d'une exquise femme doublée d'un écrivain et d'une conférencière de talent à la méditation de notre nouveau Directeur Général du Tourisme.

\*.\*.\*

Je me permettrai maintenant de parler d'une autre personnalité. Il manquait un *chaînon* entre l'hôtellerie et les agents des grandes compagnies d'aviation d'une part et les visiteurs d'autre part. En même temps il fallait un préposé, un *introduceur* au pays comme un tout, tel un maître des cérémonies et un agent de liaison tout en un. C'est ce que la maison Rogers a réalisé en nommant M. Louis Espitalier Noël à ce poste délicat.

M. Louis Espitalier Noël est très connu à Maurice, pour son dévouement aux œuvres philanthropiques (où toute distinction de classes, de races, de couleurs, de religions est bannie). M. Louis Espitalier Noël a ainsi fait preuve d'un *humanisme* pratique et agissant (et qui vaut mieux que les bonnes paroles).

De plus – ce qui ne gâte rien et qui au contraire exalte – M. Louis Espitalier Noël (connue affectueusement comme Bouzic) est un artiste dont le chant a fait la joie de notre population si mélomane.

J'entre maintenant dans le vif de la question qui déborde la personnalité de M. Louis Espitalier Noël. Ce qui fait un homme dans le sens civilisé du mot, ce n'est pas seulement les bonnes manières, la parfaite éducation, le maintien, la tenue, une haute moralité – cela on le retrouve à doses variées chez beaucoup de gens – mais il y a un mot qui couvre tout cela et donne un ton à la personnalité et que j'appellerai *la classe*.

M. Louis Espitalier Noël, que ses amis appellent Bouzic, a de la classe.

Dans ce sens, la maison Rogers a fait un heureux choix dans la personne de mon ami, car avoir de la classe est chose très rare, et cette qualité permet, sans morgue, de brasser depuis le peuple jusqu'aux hautes élites. M. Louis Espitalier Noël est donc *the right man in the right place* et je lui souhaite tout le succès possible.

\*.\*.\*

Puis-je maintenant faire une suggestion ? À part le folklore qui est le parfum de notre pays, nous avons comme divertissements possibles pour les touristes le bain de mer, le *canoeing*, le *planking* et autres délices modernes. Mais il y a la pêche.

Au *Morne Hotel* nous vient régulièrement un grand amateur de pêche du Sud-Afrique, pour la pêche, dans les grandes eaux, du *black marlin*.

\*.\*.\*

Ne peut-on organiser de manière systématique et sur une échelle satisfaisante, à Maurice, la pêche en haute mer et dans nos lagons, afin de réjouir les visiteurs de tous bords et de les attirer chez nous et les faire revenir ?

Par ailleurs, je pense qu'un grand concours nautique pourrait avoir lieu annuellement, un « Tour de l'île » avec départ à Grand Baie, déjeuner au *Morne*, dîner et coucher au *Chaland*, et retour par l'est, avec déjeuner sur l'herbe, disons à l'Ile-aux-Cerfs.

Ce serait une compétition avec Coupe et tout le branle-bas.

Le *Grand Baie Yacht Club* pourrait peut-être organiser cela, avec la collaboration des hôtelleries. Toute la course serait filmée, en mer comme à terre. Ce serait une grande réjouissance. On aurait le pari mutuel. Et toutes les péripéties de la course seraient annoncées à la radio, suscitant un intérêt général dans la colonie. Et qui plus est, on inviterait à concourir des *yachtsmen* de la Réunion et de Madagascar.

Des files d'autos suivraient tout le mouvement en mer, de la côte, en caravansérail. Le *Tour de l'île Nautique* deviendrait un classique de notre vie nationale, comme le *Maiden*, le tournoi de la ligue de football, créant ainsi, et c'est ce qui manque à Maurice, les saisons, comme à Deauville, Cowes, Biarritz, Chantilly, Ascot, etc.

L'île Maurice s'est trop repliée sur elle-même. Qu'elle se retrouve ! Car les visiteurs viennent de partout. Mais de grâce gardons ce visage de la terre créole, ces merveilles du passé que la patine du temps n'a pas effacées, gardons même notre vocabulaire chantant comme l'Impératrice Joséphine disait : « Ah c'est droll ! » aux Tuileries.

Ce que nous croyons : nos faiblesses font notre force. Soyons nous-mêmes et l'Univers est à nous !...

\*.\*.\*

P.S. : Je viens de faire la connaissance du Directeur Général du Tourisme, M. John Schoonewagen, au *Baobab*. Après quelques paroles échangées, mon opinion était faite. Cet homme exaltera notre folklore, le mettra à l'avant-scène et ainsi rendra d'immenses services au pays dans le domaine du tourisme.

# ADVANCE

11 Mai 1963

## Courses 1963

Je l'appellerai Harry (il ne veut pas qu'on connaisse son nom). C'est un turfiste connu du Sud-Afrique qui a eu une écurie à *Clairwood* et à Durban. L'homme est affable, parle facilement, et intelligemment. Sa connaissance du cheval m'étonne.

Nous sommes dans un hôtel (il y en a tant à Maurice qu'on ne les compte plus) et nous discutons cheval face à des géraniums roses à senteurs de lilas dans le soir. Le calme inonde la splendide véranda. Harry, sous mes questions, parle.

« J'ai visité vos tribunes, me dit-il, vos écuries, mais excusez-moi, vous faites tout à l'envers ici. Vos chevaux ne sont pas nourris. Par exemple vous leur accordez un rapport de 3 à 5 d'avoine et de *bran*. Ce qu'il faut c'est 7 livres d'avoine et 2 livres de *bran*. Et les carottes ? Les chevaux en réclament. »

« Maintenant, me dit Harry, j'ai regardé sous le sabot de vos chevaux, qui traversent la route asphaltée. C'est plein de goudron sous ces sabots et de détritrus collés et de graviers. » Cette manière de faire les chevaux marcher sur l'asphalte a paru à Harry quelque chose d'affreux.

« Il faut permettre aux chevaux de vivre à l'air libre, me dit Harry. Les garder indéfiniment dans des *boxes* est délétère », ajoute notre visiteur.

« Et la mer ? Et les séjours à la mer ?

- Tous les jours à Durban, me dit Harry, les chevaux vont sur le *beach*, se faire les jambes en marchant dans l'eau et se rouler dans le sable. Vous auriez intérêt ici à créer des pistes sablées, des paddocks avec de grands amoncellements de sable, afin de permettre de s'y rouler les chevaux. »

- Décidément, mon cher Harry, vous êtes du bon côté. Je n'ai fait que recommander cela au *Mauritius Turf Club*.

\*.\*.\*

Harry maintenant discourt à perdre haleine sur l'intelligence du cheval et sa manière de courir en course. Et je retrouve dans sa voix presque mes propres paroles et ces *tips* que je donnais aux entraîneurs à Maurice sur le *racing* dans mon opuscule *Les courses à l'île Maurice*.

On transplante de grands plants en ce moment à Maurice. Je souhaite au *Mauritius Turf Club* de prendre connaissance de ce qui est fait en ce moment à l'*Hôtel du Chaland* où des plantes vertes ornent la grande salle du restaurant et le lounge. Je vois des monceaux de plantes vertes par toutes les tribunes du *M.T.C.* afin de donner quelque chose de vivant au geste terne du ciment.

Et ces tapis verts face au pavillon où trône mon ami Gaston Loumeau à chaque course ? Pourquoi ne pas y mettre de petits jardins qui répondraient en couleurs aux eaux de la vasque et ponctueraient les robes claires de femmes au prochain *Maiden* et même à la *Duchesse* ?

Voyez-vous cela, les grands multipliants « ornés » prestigieusement de bougainvillées, faisant un Noël sans fin dans le ciel de Port-Louis !

\*.\*.\*

Je reste irrévocable et impénitent, indéfectible opposant quant aux ridicules échafaudages qu'on appelle les *starting stalls*. Vouloir adapter la course aux lévriers aux courses hippiques a amené ces départs sans vie, où le rôle du *starter* se limite à presser sur un levier. Jusqu'ici il y avait collaboration entre le *starter* et le cheval. Et la course avait quelque chose d'humain. Adieu la vie et vive la mécanique ! Il ne reste qu'à mettre des jockeys en carton sur les chevaux et faire les chevaux courir avec une carotte mécanique géante devant eux ! Mais cela arrivera. Mais d'abord qu'on donne des carottes aux chevaux, comme le recommande mon ami Harry. Mais point de carottes blanches. On parlerait du préjugé de couleur.

\*.\*.\*

P. S. – Les courses commenceront le 25 mai. Mon cher Gaëtan Halbwachs, vous avez fait du bon travail depuis quelques années en faisant charruer la grande piste. L'herbe est plus touffue et plus vivante. Mais si on ajoutait à cela une « arroseuse » ? Je dis cela en passant. Est-ce possible ?...

# ADVANCE

16 Mai 1963

## Une « Semaine de la Courtoisie »

Il y a quelques années de cela, on avait institué chez nous la *Semaine de la Bonté* (La bonté est très équivoque, elle peut signifier en même temps faiblesse). Je préconise à la place une *Semaine de la Courtoisie*.

Ainsi de grandes affiches diraient ceci : *Soyez courtois, surtout avec les étrangers. Cela invitera plus de touristes à venir chez nous.*

Je suis d'opinion qu'une école devrait être créée à Maurice pour instruire les vendeurs et les vendeuses de magasins dans l'art si important de « savoir vendre » intelligemment et avec le sourire. Le vendeur de magasin à Maurice se tient presque toujours derrière le comptoir. Il attend que le client vienne à lui, il ne va guère au client. C'est dommage qu'à Maurice celui qui entre dans un magasin — fut-il Mauricien ou autre — se sente comme un étranger, alors qu'il devrait être accueilli.

Le vendeur de magasin ici ne fait aucun effort pour chercher à savoir ce que veut le client. Il ne fait qu'exécuter une commande de manière neutre. C'est dommage. ça fait du tort au commerce. Cette « neutralité » indispose le client.

Je me fais fort de dire — et je doute que quelqu'un puisse me contredire sur ce point — que telles boutiques, telles échoppes, tels magasins font de grosses affaires en grande partie par leur pouvoir psychologique d'attirer leurs clients, par leur manière générale courtoise et avenante d'accueillir et de traiter les acheteurs. *La psychologie ici est payante*. Donc, il est utile pour le commerce mauricien comme un tout et pour la colonie dans son ensemble qu'une école pour vendeurs, qu'une école commerciale soit créée, en vue d'entraîner les vendeurs dans des connaissances générales du commerce et surtout dans la psychologie de l'homme comme des masses.

Maintenant venons-en à la courtoisie de la route. Je ne crois pas être très méchant — la vérité n'est ni bonne ni méchante, elle est la vérité — quand je dis que *les Mauriciens ne savent pas marcher*, surtout dans les villes : tel groupe encombre le trottoir, ne prend aucun cas de ceux qui viennent dans le sens inverse. C'est une grave indiscipline et un manque de courtoisie flagrant.

Et que dire de la courtoisie de la route quand il s'agit de la circulation routière des autos ! Ici beaucoup semblent croire que la route publique est une voie privée : chacun se force un chemin, bouscule, brutalise, brinquebale sa voiture, klaxonne à bout portant, coince les passants, cherche à resquiller une place, s'arroge des droits. C'est la discourtoisie en essence. Il est inutile de dire — et cela tout le monde ici l'a sans doute déjà remarqué — que si on avait plus de courtoisie sur les routes à Maurice, on aurait moins d'accidents. La courtoisie, ici, devient une nécessité excessivement grave.

Dois-je m'étendre dans d'autres domaines ? Une forme de courtoisie est de ne pas parler trop fort dans un restaurant et ainsi d'imposer sa conversation aux autres et d'indisposer tout le monde. La courtoisie ici frôle le grand problème de l'éducation civique. Je ne veux pas m'appesantir sur ce point, car j'aurais trop à dire.

L'éducation civique réclame que le voisin ne nous corne pas les oreilles avec sa radio, qu'il ne nous impose pas ses chiens. Être civilisé, c'est être courtois. Et j'ai toujours cru que rire des autres à tout propos et hors de propos associe le manque de courtoisie à la bêtise (Oscar Wilde, je crois, disait qu'il y a deux choses dont on ne guérit jamais : la bêtise et la vulgarité — pour moi ces deux mots sont synonymes).

Les étrangers nous disent tous : « Pourquoi éternellement vous excuser ? » À la place des excuses, je voudrais voir la courtoisie régner à Maurice, ça remplacerait l'excuse.

Je crois que le catéchisme devrait contenir cette phrase : *Sois poli et tu serviras Dieu*. Avec la politesse, beaucoup de heurts peuvent être évités. Si les campagnes électorales se faisaient à Maurice sous le signe de la politesse et de la courtoisie, la politique chez nous prendrait un nouveau sens et tout le monde y gagnerait — et *l'Entité Mauricienne* et l'autre formule, *le mauricianisme intégral* y trouveraient leur compte.

Et le journalisme ? Je ne polémique jamais, car je serais courtois et ma courtoisie serait prise comme de l'ironie, et mon « ironie » serait blessante. Je préfère avoir tort, même si j'ai raison. J'ai d'autres chats à fouetter que d'avoir raison contre ceux qui ne me comprennent pas, par ignorance et parti pris ou inaptitude à se mettre à la place de l'autre.

J'oppose au rire l'humour qui est ce sel de la vie. Les gens qui rient de moi me semblent amusants, car au fond ils rient d'eux-mêmes. Ma courtoisie prend une forme poétique. Je crois qu'il y a mieux que la charité, c'est être humain.

Et je lâche le grand mot : pour être courtois, il faut d'abord avoir le respect de soi-même, on aura alors le respect des autres. C'est tout le thème de la dignité qui est en jeu, et qui ne dépend que de la *dignité intérieure*, seule forme de distinction, vraie, allant jusqu'à l'aristocratie de l'âme.

Être courtois, selon ce thème, c'est être vivant.

Qu'importe, qu'on prenne mon idée ou non, qu'on l'applique ou point. L'essentiel pratique ici est de dire que la *courtoisie paie*, pour l'individu comme pour la collectivité.

J'ai dit que pour que le tourisme à Maurice soit un succès, il faut que tous les habitants de ce pays, comme un tout, collaborent dans ce but

Donc une *Semaine de la Courtoisie* s'impose. Traitons ce sujet gravement et le pays comme un tout bénéficiera de ce qui est en fait un geste purement humain, un acte humanitaire. Seuls les hommes sont discourtois, la nature est courtoise : voyez vos jardins fleuris et tirez-en pour vous-même une conclusion. Vous verrez que la courtoisie est encore une forme d'harmonie.

# ADVANCE

27 Mai 1963

## La nouvelle année des 90 shillings

C'était en 1919. La première Guerre Mondiale venait de prendre fin. La demande de matières premières et de denrées de toutes sortes était phénoménale. Comme aujourd'hui, New York et Londres régnaient sur le marché mondial.

Sir Henry Leclézio était le leader incontesté des Mauriciens.

Il y eut une lutte épique entre Londres et New York. Pour « briser les reins » de New York, Londres eut cette idée géniale : il eut recours à l'île Maurice. Un télégramme vint de la part de la Métropole qui nous demandait de vendre notre sucre, toute une coupe, au prix extraordinaire de 90 shillings. Londres voulait jeter en bloc notre sucre sur le marché mondial.

Sir Henry Leclézio fit réunir tous les planteurs, leur présenta l'offre de Londres et émit l'opinion que notre pays devrait accepter cette offre inespérée. La quasi-totalité des planteurs opinèrent dans le sens de Sir Henry Leclézio. Les rares qui refusèrent d'appartenir au pool et qui se séparèrent, subirent une débâcle sans précédent. Leurs sucres furent vendus – et difficilement ensuite – au cinquième du prix.

L'année des 90 shillings a été pour notre bonheur et pour notre malheur. Tous les prix localement montèrent. Le pays s'accoutuma au *farniente*, au luxe. Et la roue revenant dans l'autre sens, cela nous laissa pattes en l'air, inaccoutumés à l'adversité, avec le goût des dépenses sur la langue. Le *Krach* suit le *boom*. C'est la loi inévitable de l'économie.

Depuis deux semaines, les sucres sur les marchés mondiaux montent en flèche. L'autre jour 60, puis 70, puis 79, puis 84 et enfin 89 et 91 ½ shillings. C'est le *boom* !

À quoi ou plutôt à qui est due cette hausse ? À Fidel Castro. La récolte cubaine a baissé de moitié. L'embargo sur le sucre cubain décrété à New York a forcé la Russie à prendre les sucres cubains. Un « vide » s'est créé sur les marchés internationaux. Ce vide ne pourra être comblé avant un an, même si des milliers d'hectares étaient mis sous culture de la canne à sucre au Sud-Afrique et ailleurs. Fidel Castro, qui a mécontenté les États-Unis, a joué dans notre main.

Cette coupe-ci – 650 000 tonnes, nous dit-on – aura un prix excellent. Mais pour 1964, le Pactole ! Veillons au grain. Craignons la pluie d'or ! Les prix vont monter. Le coût de la vie va atteindre des taux stupéfiants. Endiguons ce surplus ! Empêchons le luxe effréné ! Il y a un *contrôle* à exercer au moment de la disette. Il faut un *contrôle* contre l'inflation. Rappelons-nous les dix vaches grasses et les dix vaches maigres de l'Ancienne Égypte et le conseil de Joseph. Que notre Gouvernement se fasse d'immenses réserves avec l'argent en masse qui lui viendra des contribuables. Et surtout, – oui, surtout – que le surplus d'argent que nous aurons, *qu'on ne permette pas l'exportation de ce surplus à l'étranger*, et s'il le faut par une loi draconienne.

Et c'est alors que ces masses d'argent restant chez nous, pourraient être utilisées par le pays. Industries secondaires ? Oui. Mais surtout il faut une refonte de nos usines. On connaît mon plan des six usines. Une

centrale à la hauteur du *Mount* (pour prendre le Nord). Une centrale à la *Grand-Rivière Noire* (pour prendre le Sud-Ouest). Une centrale à la hauteur de *Beau Vallon* (pour prendre le Sud-Est). Une usine au bord de la mer, à la hauteur de *Souillac* (pour prendre le Sud). Une usine à *Highlands* (pour prendre le centre) et enfin FUEL agrandi (pour prendre l'Est-Nord-Est). Seul M. Fernand Leclézio dans le pays a vu juste et encore il n'a pas prévu assez grand. Nous aurons l'argent à gogo pour créer les six centrales, avec leurs usines de bas produits. Une grosse raffinerie pourra alors être construite à Port-Louis sur quai en eau profonde, avec des « bins silos » pour le stockage du sucre raffiné. Le tout devra être placé sur *Mer Rouge* comblé. Et l'embarquement bord à quai du sucre se ferait en vrac ou par ensachage automatique. Les docks seraient fermés. C'est alors qu'on appliquerait mon idée de l'arrêt de la production à l'usine à la masse-cuite qui, déversée dans des camions malaxeurs (tournés par le moteur du camion en marche et chauffés par les gaz d'échappement), irait vers la raffinerie. Ce plan d'ensemble, tôt ou tard, on l'appliquera. Mais avec l'année des 90 shillings, sa *réalisation* peut se faire immédiatement.

Qu'on applique mon plan ou non, ce qui est impérieux, c'est *qu'on empêche l'exportation de l'argent qui nous viendra en surplus de l'année des 90 shillings qui a commencé*. Cet argent revient au pays comme un tout, le revenu de 1964 est un Capital qui doit rester au pays. Ce Capital doit rester ici et doit être bien utilisé.

\*.\*.\*

Le *Wages Council* qui siège en ce moment est arrivé à un instant crucial de notre histoire. On ne peut permettre des profits astronomiques. Une part de ce Pactole doit revenir à ceux qui bêchent la terre et la travaillent à la sueur de leur front. Il y va d'un sentiment de justice, d'un sens de justice qui saute aux yeux, puisque la prospérité de nos jours est indivisible.

Je reviendrai sur toute la question. Un seul article de journal ne saurait suffire à ce grand tournant de notre histoire économique.

Mais voici l'avertissement. On va planter la canne à sucre partout dans le monde, à des taux accrus effrayants. C'est alors que la production s'accroissant démesurément, l'offre bientôt sera plus grande que la demande et viendra le *krach*. Le Gouvernement doit constituer des réserves. Les particuliers doivent constituer des réserves.

De grandes usines neuves seront construites dans le monde et le coût de production sera abaissé finalement à des taux excessivement bas. Ces grandes usines modernisées pourront « lutter » avec la baisse de la marée des prix des sucres. Que deviendra alors l'île Maurice avec ses « bobines » si on ne « fuelisait » pas le tout ? Nous serons alors en perte de vitesse dans le monde. Le porte-à-faux sera calamiteux.

L'extraordinaire bêtise de 1919 (la première année des 90 shillings) c'est qu'on permit aux capitalistes mauriciens d'exporter des sommes énormes, sommes qui leur permirent de vivre comme des nababs à Biarritz, Deauville et sur la Côte d'Azur.

Et ces mêmes capitalistes ne songèrent pas un instant à refaire leur capital d'usines, en les modernisant.

Folie ! Triple folie fut celle de 1919. En 1964 ça ne peut ni ne doit recommencer. Il faut veiller au grain. J'ai clamé dans le désert tant de fois et personne ne m'a écouté. Aujourd'hui, d'autres oreilles m'écoutent et elles sauront bien m'écouter.

On peut tout se permettre aujourd'hui, sauf un luxe qui est d'un autre temps : mépriser l'intelligence.

L'année des 90 shillings est revenue. Il s'agit d'être intelligents... et surtout charitables. *Je suis pour une entente entre le Capital et le Travail*. Mais il faut que le cœur ait un rôle... Donnez, Messieurs les Capitalistes, donnez, afin de sauvegarder l'avenir. Donnez, car cette fois vous aurez à dépenser votre argent ici-même. Donnez, soyez charitables envers le travailleur, car c'est alors que *la parfaite entente existera entre le Capital et le Travail*, dont tout le bonheur de notre pays dépend. L'année des 90 shillings nous met dans de Nouveaux Temps. Il faudra repenser notre contexte politico-économique. Car s'il faut avoir peur de



l'adversité, il faut avoir peur de la prospérité à outrance. Les deux sont délétères, car elles faussent la vision de l'homme et son comportement par devers la vie.

\*.\*.\*

P. S. – Cet article a été écrit mardi. Aujourd'hui jeudi, le prix des sucres a atteint £ 100 la tonne. Et on nous annonce que 10 000 tonnes de sucres mauriciens ont été vendues à £ 92 ½ la tonne. *Hip hip hurrah !* La danse véritablement commence.

Avec l'augmentation de culture, il n'est pas impossible qu'on produise 700 000 tonnes de sucre l'année prochaine. Entre le contingentement et ces 700 000 tonnes, nous aurons 325 000 disponibles sur le marché international. Et qui peut dire que rien ne sera changé aux prix du contingentement ? Surtout avec les bouleversements actuels comme le *Marché Commun*, en lequel nous pourrions entrer si nous obtenons l'indÉpendance à brève échéance !... L'espoir donc est devant nous. Je conseille aux capitalistes sucriers de brûler une bougie devant l'effigie de Fidel Castro, avec un bol de sucre comme offrande et peut-être un plat de camarons sur canapé. Il n'est pas trop tard : débaptisons un de nos chevaux de courses et appelons-le « Fidel Castro ». Cela nous portera bonheur.

# ADVANCE

30 Mai 1963

## Le sucre et l'indépendance

Dédié au Dr Seewoosagur Ramgoolam, chef-ministre,  
qui mieux que tout autre peut comprendre ma pensée politique.

\*.\*.\*

Tous les Mauriciens qui ont parlé de la question de l'indépendance, après avoir longuement commenté l'aspect politique du problème ne se sont pas assez appesantis, il me semble, sur l'aspect économique de ce sujet brûlant et capital.

C'est ainsi que je ne connais personne qui dans la presse ait parlé du lien entre l'*indépendance* et le *Marché Commun*. Sauf Mr Balogh qui n'est pas un Mauricien. Et Mr Balogh nous a dit en toutes lettres — notez que c'est un expert incontesté — que premièrement l'indépendance pour notre pays est à souhaiter et deuxièmement que aussitôt que nous obtiendrons l'indépendance nous pourrions entrer de plain-pied dans le *Marché Commun*.

Qu'est-ce que le *Marché Commun* ? Un consortium en vue de la prospérité et du développement de l'Europe d'abord, mais qui, élargi et prenant d'autres pays, ouvre la voie à la coopération universelle et au bien-être de l'humanité comme un tout. Le *Marché Commun* est donc un départ vers quelque chose de plus vivant, de plus vaste, vers un grand geste de l'humain par la coopération économique.

Le *Marché Commun* est donc un organisme vivant, un grand concept, une grande entreprise et qui est appelé à assainir le champ politique universel.

J'ai remarqué que ce qui est le plus difficile à faire à Maurice, c'est de convaincre les Mauriciens que *politique* et *économique* sont liées et que tout ce qui agit sur l'une agit sur l'autre et inversement.

Donc l'indépendance de l'île Maurice ne peut être traitée de l'aspect uniquement politique du problème. Aussi parlerai-je ici de l'aspect économique de l'indépendance tel qu'il est lié à la politique.

Il est inutile pour moi de dire qu'il n'y a pas d'*indépendance* sans *interdépendance*. Donc que l'île Maurice devienne indépendante, elle songera tout de suite à *s'affilier*. Le *Marché Commun* alors nous ouvrira les bras.

Mais comme au sein du *Marché Commun* tôt ou tard l'Angleterre s'affiliera — donc au sein du *Marché Commun* nous retrouverons l'Angleterre comme si nos liens avec elle continuaient, et chose extraordinaire, ces liens seront encore renforcés. Et comme le *Marché Commun* tendra les bras à l'Amérique, voilà l'île Maurice ayant obtenu l'indépendance renforçant ses liens avec l'Univers.

Donc nos querelles politiques concernant l'indépendance sont peu de chose auprès de *l'immense avantage qui découlera de l'indépendance, du fait de l'économie*.

Le côté stupéfiant de toute la question du problème, c'est l'aspect de l'indépendance qui concerne le capitalisme (qu'on note que moi-même en tant que travailliste et membre du Parti Travailliste je ne suis pas bêtement, stérilement et aveuglement CONTRE le Capitalisme, — ce serait la dernière idiotie, car le *Capital* et le *Travail* doivent coexister pacifiquement, et il est impératif pour le bien du pays qu'il y ait une ENTENTE entre ces deux forces, mais ce que je recommande c'est que le Capitalisme Mauricien (qu'il soit Blanc ou autre) s'amende, se régénère, devienne libéral, humain, chrétien et qu'il se réforme en étendue et en profondeur — le capitalisme sucrier est loin de rejoindre la doctrine sociale des Papes.

Je réenchaîne. Donc du point de vue du capitaliste mauricien, vu la manière que je présente la question, les capitalistes mauriciens eux-mêmes auront plus avantage que quiconque à ce que l'île Maurice obtienne son indépendance, car, si l'île Maurice s'affilie au Marché Commun, les capitalistes mauriciens seront les premiers à en bénéficier.

Voici ce qui vient considérablement renforcer la position du Parti Travailliste aux prochaines élections, puisque le Parti Travailliste prendra pour plate-forme électorale l'indépendance de l'île Maurice.

Qu'on ne me dise pas maintenant que l'île Maurice n'est pas mûre pour l'indépendance, et cela après deux siècles et demi de civilisation ; alors que notre peuple est un des groupements humains les plus doux, les plus disciplinés de la terre ! Si des pays infiniment moins développés que nous, et considérablement moins évolués (et avec contexte multi-racial comme nous) ont obtenu leur indépendance et en ont profité, comment penser que nous, Mauriciens, ne sommes pas dignes de l'indépendance ?

Autre point. Qu'il s'agisse du parti politique X, du parti politique Y, du parti politique Z, je remarque que toutes les listes électorales des partis comportent des candidats de toutes les communautés de l'île. Donc le sens du communalisme a vécu, *de l'aveu même des partis politiques*. Notre Conseil Législatif est composé d'hommes de toutes les communautés. Et un grand point est celui-ci : aux élections de 1959, c'est un Blanc authentique, sorti du milieu considéré le plus capitaliste de l'île, la communauté blanche, qui militait à Rose-Hill en 1959, aux dernières élections au sein du Parti Travailliste. (Que ce Blanc n'ait pas été élu, cela regarde les électeurs de Rose-Hill, mais ne change rien au fond du problème).

On peut donc penser que s'il ne fallait que ce seul exemple, tout Gouvernement futur contiendrait des Blancs (malgré leur état de minorité), des hindous, des hommes de couleur, des Musulmans, des Sino-Mauriciens, — tous des Mauriciens — ce qui signifie que la thèse que les minorités ici sont menacées ou sont appelées à être submergées ne tient pas debout. Nous sommes en plein dans la voie de la coopération et d'un mauricianisme vivifiant et opérant.

L'aspect politique de l'indépendance disposée, revenons à l'aspect économique du problème. C'est le SUCRE qui va dire le dernier mot.

Le monde augmente sa population. Des pays sous-développés regagnent la grande famille humaine des nantis et des pourvus. La demande en sucre de l'espèce humaine va augmenter. Et les moyens de production eux aussi. Avant qu'un équilibre soit atteint, la demande dépassera l'offre. Donc le marché du sucre sera prospère et nous avons de belles années devant nous.

Aussi notre indépendance s'écrit-elle au sein d'une prospérité accrue (bien entendu notre problème de surpopulation résolu).

Mais voici qu'aujourd'hui le prix du sucre a atteint £ 100 à la tonne. Les capitalistes pleurent et se lamentent sur le manque à gagner à cause du contingentement. Or si nous étions affiliés au Marché Commun, nos sucres, l'année prochaine, seraient TOUS couverts par des prix fabuleux. Aussi le capitaliste sucrier mauricien, qu'il le veuille ou non — à moins qu'il désire aller contre ses intérêts — ne peut sans se nier que souhaiter que l'île Maurice atteigne le stade d'indépendance au plus tôt. Quant à la taxation, indépendance ou non indépendance, le problème reste le même, le riche devra être taxé plus qu'il ne l'est

aujourd'hui, afin de permettre le développement de l'île et augmenter le niveau de vie de la classe laborieuse et pauvre. Cela entre dans le cadre du socialisme. Et l'avenir est au socialisme.

J'espère que par cet article — un des plus importants que j'ai écrits — beaucoup seront convaincus de la nécessité de l'indépendance. Ce que j'ai voulu faire dans cet article c'est de mettre la question de l'indépendance dans son vrai jour devant le pays.

Alors que les élections de 1959 ne nous mettaient que sur le parvis des *big issues*, les élections de 1963 nous y mettent, en plein. Je fais donc la prédiction suivante : *l'homme* au sein des partis aura autant d'importance cette année que le Parti lui-même. L'électorat ne dira plus seulement : « nous voulons des hommes *populaires* », mais « nous voulons des *personnalités*. Oui, nous votons pour le Parti, dira le peuple, mais nous voulons des *Hommes*. »

Car le peuple a conscience des *big issues*. Et sans les Hommes, rien ne peut être résolu.

Les élections de 1963 se joueront sur *les hommes au sein des partis*. Et ce sera signe que l'électorat mauricien devient de plus en plus éclairé. Et gare aux votes des femmes, qui lorsqu'elles votent, votent toujours sur l'homme alors que les hommes s'accrochent beaucoup plus au Parti !...

\*.\*.\*

P.S. TOUT ceci mène à dire que les *indépendants* auront une « chance » cette année.

# ADVANCE

4 Juin 1963

## Les *bootleggers* de Kenneth Allsop

*Il a des yeux gris acier, des yeux glacés, menaçants, fascinants comme ceux d'un tigre. Pendant une seconde, je me suis sentie mal à l'aise. J'ai dû lutter pour ne pas me lever et m'enfuir sans regarder derrière moi.* Ainsi parle Eléanor Patterson, du *Washington Herald*.

Qui est l'homme ? Al Capone, sans aucun doute le plus grand gangster qui ait jamais existé. Mais peu après le visage de Bouddha s'anime. Et Al Capone sourit « et ses lèvres épaisses s'entrouvrirent en un sourire d'enfant ».

Tels sont les *bootleggers*, ces corsaires terrestres de Chicago, qui sont un champignon poussant sur le fumier de la Prohibition.

Des Quakers, ces Puritains d'Amérique, n'avaient rien trouvé de mieux en louange à Jéhovah, lors de la première Grande Guerre que de prohiber l'usage de l'alcool pour toute l'Amérique. Cruelle expérience ! Car les Américains continuèrent à boire, mais de l'alcool clandestin, le fameux *booze*. Et les gangsters de l'alcool virent le jour, dont Al Capone fut l'épanouissement.

C'est cette histoire étrange que nous raconte Kenneth Allsop, rédacteur du *Daily Mail* qui nous visita récemment et dont *Advance* a publié une interview que je fis de l'écrivain de *Bootleggers*, car Kenneth Allsop est l'auteur de ce *Best Seller* qui raconte la vie des spadassins de l'alcool.

Merci, Monsieur Hardy Sénèque, de m'avoir fait avoir l'ouvrage à grands frais par avion ! (Je fais remarquer que ce fameux ouvrage est en ce moment en vente à la Librairie Sénèque).

Curieux hommes, ces *bootleggers* ! Avec un cœur de pierre pour le règlement de comptes entre gangs, ces gangsters avaient un cœur d'or en famille, époux-modèles, pères de famille exemplaires. Après leurs rackets, ils vivaient la vie paisible de bourgeois. Avec cela tirés à quatre épingles, courtois et même avenants, mais ils donnaient des pots de vin aux magistrats, aux juges, aux politiciens, à la police, partout où la société leur barrait la route. Ces gangsters de l'alcool avaient en même temps le monopole des maisons de tolérance et de jeu.

Voici Big Jim Colosimo, Sicilien, grand et grassouillet, à la moustache touffue, les mains couvertes de bagues, cigare aux lèvres, qui nargue la société. Mais voilà, la société avait besoin de ces gens, car malgré la Prohibition, elle entendait consommer de l'alcool. Et fournir de l'alcool clandestin était, en raison de la demande, un commerce, un métier, mais selon la loi, c'était défendu. Et sur le fumier de la Prohibition, croissaient les champignons vénéneux des gangsters.

Par une curieuse coïncidence, les *bootleggers*, à 90 % de leur personnel, étaient des Siciliens, des Irlandais et des Juifs. Mais les plus fameux étaient les Siciliens, du fait qu'ils venaient du pays de la Mafia. Ce n'était en fait qu'une transplantation des bandits de la *Main Noire* en Amérique.

Les *bootleggers*, ces hors-la-loi, avaient cependant un code d'honneur. Pas une seule fois, en plein règlement de comptes entre gangs, ne livraient-ils à la police leurs ennemis gangsters.

Les gangs, pendant les accalmies, se partageaient la ville de Chicago, en zones d'exploitation. Mais à la coexistence pacifique (quel euphémisme !) succédaient le tir des mitraillettes, la bombe, le couteau planté dans le dos.

La particularité des gangsters, c'est qu'ils se faisaient mutuellement des enterrements colossaux, avec cercueil en argent, chars de fleurs et passages bibliques gravés en repoussé. Car le Sicilien et l'Irlandais faisaient marcher de pair le crucifix et le revolver. Tous ces gangsters étaient profondément religieux.

Grâce à de prodigieux pots-de-vin (Al Capone offrit une fois 250 000 dollars à un juge) les gangsters étaient vraiment hors-la-loi dans le sens propre du terme. Ils achetaient les jurés, dirigeaient les élections, menaient la danse et réussissaient encore à passer comme des héros dans le pays de l'excentricité qu'est l'Amérique. Ce pays a eu toujours soif d'une chevalerie et les Américains faisaient de Al Capone, de Lucky Luciano, de Johnny Torrio, de George (Bugs) Moran, de Dion O'Banion, de Jack Mc Gurn, des corsaires à la Surcouf.

Al Capone qui avait tué 40 à 80 gangsters ennemis de sa main et commandé le meurtre de 400 de ses concurrents ne périt pas sur la chaise électrique. Je laisse aux lecteurs la surprise. Qu'ils lisent *Les Bootleggers* de Kenneth Allsop, qu'on trouvera à la Librairie Sénèque.

Et les femmes, me direz-vous, quel rôle jouèrent-elles pendant la Prohibition ? C'était alors la mode des blondes platinées. Couvertes de vision, endiamantées, phosphorescentes, ces « gangsterines » servaient de décor. Les *bootleggers* s'en entouraient. Et les femmes en étaient fières. Voyez-vous cela, vision et réputation ! Merveilleuse Amérique de Walt Disney, on y voit de tout dans ce Nouveau Monde. Il y a ici un *blues* qui dit *Chicago doit toujours avoir le meilleur même si c'est le pire*.

## ADVANCE

24 Juin 1963

### Basil Paul Lewis – Le jockey champion vous parle

*There is nothing that can make a bigger fool of a man than a horse.*

Basil Paul Lewis

\*.\*.\*

J'avais rencontré Basil Lewis et sa charmante épouse à Curepipe. Ils me furent présentés par un grand turfiste sud-africain de passage à Maurice.

Les deux courses qu'avait gagnées Lewis pour l'écurie Rousset le samedi 26 mai sur Antique Gold et Good Harvest m'avaient étonné. Et puis l'homme venait ici avec un grand prestige. Sa monte était intelligente, humaine, son jugement sûr, sa décision prompte. Je voulais causer avec cet homme. Je lui demandais une interview. Il accepta.

Jean Halbwachs me désigna sa demeure : maison coquette sous un grand multipliant, comme assise au flanc de la colline, à l'arrière des tribunes. Lewis m'accueillit gentiment et dans la douce lumière tamisée de Port-Louis face à un bouquet de cannas sur la table, la conversation prit son élan.

Q : Je comprends que votre photographie a paru dans les journaux de Durban en bonne place lors de votre départ pour Maurice. Pouvez-vous me dire comme se fait-il que vous vîntes à l'île Maurice ?

R : Grâce à un ami, Léon de Marigny, un agent d'assurance à Durban, un Mauricien. Léon de Marigny a depuis rejoint son frère à Johannesburg. Il est aussi le frère de Mario de Marigny, que les Mauriciens connaissent tous. C'est par Léon de Marigny que je rencontrai M. Philippe Rousset qui me demanda s'il ne serait pas possible pour moi de venir à Maurice pour la saison.

Q. Comment voyez-vous le Champ de Mars et sa piste ? Qu'est-ce qui pourrait être fait pour améliorer la piste ?

R. J'ai fait une suggestion à Dominique Kœnig. Je lui ai dit qu'il serait merveilleux si un réservoir pouvait être construit sur la pente de la colline Monneron, afin d'avoir assez d'eau et la pression voulue pour arroser la piste, pendant toute la saison au moins deux fois par semaine, afin de la rendre souple, ce qui serait excellent pour les chevaux qui ont de mauvaises jambes.

Q. À ce propos, M. Lewis, ne peut-on pas dire en cette conjoncture que si nos chevaux sont claqués c'est en raison directe avec la dureté de la piste ?

R. Mais oui certainement.

Q : Si, par exemple, le *Mauritius Turf Club* avait des établissements à la mer et qu'il envoyait les chevaux là-bas, pendant la saison et dans l'entre-saison, serait-ce un bienfait pour les choses hippiques comme un tout ?

R : Certainement. Je suis pleinement d'accord. Le séjour à la mer donne aux chevaux la *relaxation* indispensable et c'est comme des vacances pour les chevaux. Et ce point de vue est encore renforcé, au cas où des paddocks seraient établis à la mer, où les chevaux pourraient courir à l'aise et puissent baigner, sans qu'un jockey ne se mette à *push the horses and kick them along*.

Q. Ce séjour ferait-il du bien au caractère et au tempérament des chevaux et viendrait-il à améliorer le caractère d'un « rogue » ?

R. Définitivement. Cela améliorerait le caractère du cheval et ferait du bien au « rogue ».

Q : Parlez-nous de l'alimentation des chevaux.

R : L'alimentation du cheval est ce qu'il y a de plus important en rapport avec l'entraînement. Cela lui donne de la force. Le cheval doit être bien nourri. Et cela vous permet de faire travailler le cheval de la manière que vous le désirez. Bien nourri, le cheval « tient » le training et « tient » en course.

Q : Est-ce que vous considérez que les chevaux de course à Maurice sont bien nourris ?

R : Oui. À les regarder, ça suffit. C'est entièrement en faveur des entraîneurs mauriciens.

Q : Je comprends que vous êtes un jockey renommé du Sud-Afrique, mais que vous possédez en même temps une vaste connaissance sur l'entraînement. Dans ce domaine, quelle est, selon vous, dans un sens général, la meilleure manière d'entraîner un cheval, *the hard way or the soft working* ?

R : Je fais travailler un cheval *according to how he feels*. Certains chevaux aiment travailler ferme et dur et d'autres non. Je ne force jamais un cheval.

Q : En ce cas, vous traitez un cheval comme un être humain n'est-ce pas, et non comme une mécanique ?

R : Sans aucun doute.

Q : Qui selon vous est plus intelligent, le cheval, le jockey ou l'entraîneur ?

R : L'intelligence se fait voir chez un bon cheval et elle ne se fait pas voir chez un mauvais cheval. Mais il y a des cas où un mauvais cheval peut faire voir beaucoup d'intelligence : *There is nothing that can make a bigger fool of a man than a horse*.

Q : Il y a un jockey qui s'appelait Brooke, un jockey américain, un jockey-champion, qui pense que les jockeys peuvent parler aux chevaux pendant la course. Qu'est-ce que vous pensez de cela ?

R : Il a raison en tous points, c'est absolument véridique qu'on peut parler aux chevaux et les chevaux répondront à chaque parole que vous leur adressez.

Q : Durant une course, avez-vous un certain moment parlé tendrement au cheval, avez-vous adressé des mots tendres aux chevaux, afin de les inciter à faire de nouveaux efforts, comme si vous leur adressiez des mots d'amour ?

R : Oui. Un cheval répondra infiniment mieux aux mots d'amour qu'aux coups.



Q : Comme les femmes ?

R : Bien sûr.

Q : Par hasard, pourriez-vous nous dire quelle est la meilleure écurie en ce moment à Maurice ?

R : Je ne pourrais à ce stade formuler une opinion.

Q : Quelle est la meilleure unité de l'écurie Rousset ?

R : Je ne pourrais répondre à cette question qu'à la fin de la saison.

Q : Pourriez-vous m'expliquer pourquoi et comment vous avez fait *such a wonderful display* sur Sybarite.

R : Pour moi ce ne fut pas un *wonderful display*. Je pensais avant la course que Sybarite avait une chance.

Q : Quels sont les meilleurs chevaux au sein de toutes les écuries en ce moment à Maurice ?

R : Les deux meilleurs que j'ai vus à ce stade sont Prodigal et Scalded Cat de l'écurie Goupille. Un autre cheval pour lequel j'ai le plus grand respect est Winged Pharaoh.

Q : Pourquoi n'y a-t-il pas des femmes jockeys ?

R : Je dirais qu'avec des femmes et des hommes-jockeys se présentant en course, *the stewards will have a very busy and very hard time to keep racing straight as the saying goes : ladies first.*

Q : Que pensez-vous de la piste du Champ de Mars ?

R : J'aime cette piste, *very, very much*. Elle est petite *but a very testing course* quand les chevaux *finish up hill*.

Q : Pouvez-vous me donner votre opinion quant à la manière dont les courses hippiques sont menées à Maurice ?

R : *I think the stewards and officials are very, very efficient. Things are conducted very well and very straightforward. I also agree most heartedly with the very fair ways with regards to stables and to all the owners. I think this is and I have certainly found it to be the fairest conditions that I have ridden under.*

Je serre la main de Lewis et je m'en vais. De son box Amoretto m'envoie un grand regard d'amitié dans l'espace.

La courette que dirige Lewis est propre et coquette. L'ombre jette un regard de velours sur cet homme là-bas qui hache de l'herbe. Le soleil luit sur un immense monticule de sable. Je désigne du doigt. Lewis dit : « C'est du sable. J'ai fait transporter ici quatorze tonnes de sable aux frais de l'écurie Rousset, nos chevaux vont pouvoir s'ébrouer dans le sable. C'est nécessaire. » Et je surprends sur les lèvres de Lewis ces paroles informulées mais qui sont dans l'air : « Les chevaux sont de grands enfants. Ils aiment jouer. Ça va les amuser... et les rendre joyeux en course. »

# ADVANCE

29 Juin 1963

## L'hindouisme et moi

C'était au Bazar de Mahébourg, où les vagues du large entrent avec le bleu du ciel et baignent les concombres, les choux-navets et l'odeur verte des pommes d'amour mûres. Un homme est accroupi. C'est un *baboojee* (un *maraj*) qui vend des légumes. Et ses lèvres semblent bouger avec le vent de la mer, comme en prière vers l'infini. Ma présence fait comme de le réveiller d'un songe et il me sert allègrement. Tout à coup, il me fixe dans les yeux et il me dit : « Comment, Monsieur, faites-vous pour connaître la religion hindoue mieux que les Hindous ? » Je suis habitué de m'étonner de tout, car la vie est un miracle. Cependant ce pur hindou qui m'interpelle, homme de la plus haute caste de l'Inde, voici un compliment qui m'étonne jusque dans le plus fort de moi-même.

Qu'est-ce que l'hindouisme ? L'hindouisme ne comporte pas de sectes, de chapelles ; son rite est vivant. Quand l'Hindou au lever du soleil récite les versets du *Véda* face à un autel où flambe un feu et le visage tourné vers le soleil qui se lève, ce rite dépasse de fort loin l'apparence. C'est le rite de l'amour par le feu et la consécration de l'homme à ce FEU qui ne s'éteint pas, ce feu céleste qui ne consume ni ne détruit et qui est le corps de l'Amour. Même Dieu pour l'hindou n'est pas séparé de la vie. Et les rites de l'eau et du feu rejoignent la Grande Communion Cosmique. Et le feu et la lumière dans le regard de l'enfant rejoignent le feu et la lumière des étoiles. Dieu pour l'hindou est dans la vie. D'où la tolérance de l'hindou et son humanisme. Celui qui est dans la Religion Universelle n'a que faire des particularismes.

Et le *baboojee* de Mahébourg de me parler. Il avait vu en moi un frère. Sans doute m'aimait-il plus que son propre frère, car j'étais pour lui un frère en esprit.

Robert-Edward Hart pratiquait un hindouisme, mais qui se rapprochait du bouddhisme. Bouddha était un hindou, mais un hindou non-orthodoxe. Même si cela paraîtrait blasphème – le blasphème dans ma bouche est un cantique d'amour – je préfère Gandhi au Bouddha, car à mon sens Gandhi est plus humain. Bouddha a cherché à s'élever par la mystique, mais Gandhi avait les pieds sur terre, marchant dans la poussière des cités, et Gandhi n'était pas un contemplatif, il n'était pas un Yogi, mais un frère dans la pleine acception du terme qui nous touchait depuis la chair aux hautes régions de l'être.

Les Européens ont cherché en vain à *connaître* l'Inde. Car l'Inde, on ne la prend pas du dehors, *on la vit*. Et seul le sens d'universalité nous conduit dans le sanctuaire de l'Hindoustan.

Quand parut *Sens-Plastique* à Paris, une conférence sur mon livre se tint à St. Germain des Prés. Là était une élite représentative venant de tous les milieux. Et Mircea Eliade était là, un des plus grands exégètes du Yoga. On discourait à perte haleine, quand dans un des moments de répit, quelqu'un – j'ai oublié son nom – se leva et dit : « Malcolm de Chazal est de l'île Maurice. Là vivent une majorité d'Hindous. Il a sûrement été initié aux hautes sphères de l'Hindouisme. » On m'écrivit à ce sujet. Je niai. Car pour moi l'Hindouisme, on ne l'apprend pas dans les livres. On le retrouve en soi et dans la correspondance de l'homme et de l'Univers. La poésie nous y met, la divine et la seule poésie, celle qui fait communier l'âme humaine et la fleur de frangipane.

L'opinion de Jean-Paul Han à Paris, à savoir que *Sens-Plastique* était la seule poésie métaphysique que l'Occident ait connue, rejoignait au-delà de Schopenhauer et de Nietzsche, cette pensée extravasée qui dans le suc des *Védas* et des *Upanisads*, fait que l'homme n'est plus seul, puisque tout ce qui l'entoure est vivant, la fleur comme le ruisseau, la montagne comme le brin d'herbe, le cri de la tourterelle comme le baiser de la rosée dans la lumière.

Il a fallu attendre la fin du XIXe siècle pour voir les poètes de l'Occident parler de la montagne autrement que par pics et y ont vu un *autel naturel* dressé vers Dieu au sein d'une transcription du maté- (**\*sic dans le journal...\*)** un lyrisme et des métaphores de clinquant. Or, depuis les *Védas*, les Orientaux ont plongé dans le mystère des hauts riel (**\*sic dans le journal...\*)** au spirituel ; car pour l'Hindou tout est lié. Ainsi, l'Himalaya est sacré par son symbole qui est enté dans la chair.

La religion hindoue ne peut être mieux définie – je suis peut-être le premier à le formuler – que comme une religion naturelle qui monte jusqu'au Divin et qui ne coupe pas la Création de Dieu, l'univers du Créateur – donc qui part des fondements au sommet. Et en tant que poète vivant, je comprends l'hindouisme.

Les grands philosophes allemands se sont tournés vers l'Orient et y ont cherché l'inspiration. Qu'il s'agisse de Schopenhauer ou de Nietzsche, de Novalis ou de Jacob Boehm. Car tout part de l'Orient. Et Jésus-Christ n'aurait pas été Jésus-Christ si Abraham n'avait émigré de Ur en Chaldée.

Il y a l'exotérisme et il y a l'ésotérisme. La Bible juive a une face du dehors et une face du dedans. Le Christ a parlé en paraboles. Mais il avait un message ésotérique. Lire la Bible dans le sens littéral seulement, c'est perdre l'Essentielle Montée.

Le *baboojee* du Bazar de Mahébourg m'avait retrouvé. Et il parlait avec moi comme il aurait parlé à ses frères hindous les plus intimes. Car l'Esprit n'a pas de frontières. Il est partout où Dieu a élu domicile et ouvre la voie de toutes les visions.

# ADVANCE

8 Juillet 1963

## Sous le signe du tourisme – Interview de M. John Schoonewagen

Le Gouvernement a fait voir l'importance capitale qu'il accordait à la question du tourisme, en faisant venir chez nous un expert ès matières touristiques. Cet homme de choix est M. John Schoonewagen. On n'aurait pu mieux choisir. M. Schoonewagen a de la culture, un sens diplomatique inné, une fine courtoisie et ce qui couronne le tout une intelligence éveillée aux généralités.

J'ai demandé à M. Schoonewagen une interview pour les lecteurs d'*Advance*. La rencontre a eu lieu au *Baobab*, qui, par ma présence, est devenu le premier salon littéraire de l'île.

Entre le café et les croissants, nous avons parlé des choses qui pourraient être faites pour attirer les touristes à Maurice.

Q : Vous avez été à une école où le tourisme est enseigné en première place ?

R : J'ai été à pareille école en Hollande pendant neuf mois. Là, j'ai appris le principe basique, la manière dont on doit s'occuper des passagers, comment les rencontrer, comment agir avec les différents types de touristes.

Q : Que voulez-vous dire par « différents types de touristes » ?

R : Cela a trait aux classes de touristes couvrant du Premier Ministre ou du Chef d'État au paysan.

Q : En ce cas, M. Schoonewagen, cette école est en elle-même une école de diplomatie ?

R : Très certainement.

Q : J'ai une question très délicate à vous poser. Notez que vous n'êtes à Maurice que depuis trois mois, mais vous avez un esprit vif et éveillé et je remarque que vous êtes un excellent observateur. Voulez-vous répondre à cette question : est-ce que vous pensez que l'île Maurice, si le tourisme était bien organisé, pourrait devenir un but de voyages aussi fameux que Tahiti ?

R : Très certainement, je le crois, mais à cette fin, il nous faudrait faire le maximum d'efforts et ces efforts ne doivent pas être faits seulement par ceux qui sont directement liés à l'industrie du tourisme, mais cet effort doit être fait par toute la population mauricienne qui doit devenir *tourist-minded*. Comme la population ici n'a pas atteint ce point, il faudrait que quelque temps s'écoule avant que nous arrivions à cet idéal. En dehors de cela, il faudra qu'une grosse somme d'argent soit dépensée pour l'industrie du tourisme, pour des hôtels, des night clubs, et tout cela afin de créer *the normal tourist facilities*.

Q : Avez-vous l'intention de créer une école de tourisme à Maurice et d'entraîner des Mauriciens ?

R : J'ai cette idée. Mais je pense que bien des difficultés doivent être aplanies pour arriver à ce but.

Q : Est-ce que vous considérez que nos hôtels doivent imiter les hôtels européens de grande classe ou devons-nous nous reléguer à obtenir des types d'hôtels qui cadrent avec notre folklore ?

R : C'est véritablement le dernier type d'hôtel (hôtel folklorique) qui s'indique en général. C'est ce type d'hôtel qui attirera les touristes en ce pays. Mais nous pouvons résoudre le problème en ayant le type d'hôtel européen qui en même temps contiendrait des divertissements de couleur locale. L'île Maurice a une atmosphère exotique qui plaira à ceux qui ne sont pas venus ici. Ainsi nous pouvons attirer les touristes à Maurice en leur offrant des choses qu'ils n'ont pas chez eux. Si nous faisons de la propagande sur les hôtels et les divertissements etc., copiés sur ceux d'Europe, les touristes ne viendront pas à Maurice et préféreront aller à la Riviera et en d'autres lieux, où ils savent ce qu'ils vont y trouver, au lieu de prendre des risques.

Q : Quelle est votre opinion sur l'idée d'avoir des serveuses, un staff féminin au lieu de *boys* dans les hôtels ?

R : Je ne suis pas contre cette idée, pourvu qu'on ait des femmes *of the right type*. Quoi qu'il en soit, nous pourrions avoir des femmes comme *intermédiaires*. Des intermédiaires entre les *boys* et les clients, des *intermédiaires*, qui prendraient les commandes, qui conduiraient les clients à leurs tables, etc. Ces femmes en tant qu'*intermédiaires* créeraient des relations agréables et utiles entre l'hôtel et les clients.

Q : Considérez-vous que nous avons en ce moment un guide touristique approprié dans la grande tendance folklorique ?

R : Non. Nous n'en avons pas. Je prépare en ce moment de nouveaux dépliants.

Q : Ne pensez-vous pas que les menus dans nos restaurants et dans nos hôtels devaient être beaucoup plus du type local qu'europpéen ?

R : Ils devaient être plus d'ordre local, mais contenir aussi des plats européens. Un exemple à ce sujet. J'étais, ma femme et moi, à Haïti, il y a deux ans. Un hôtel fameux de Haïti, le *Castel Haïti* annonçant comme suit, en français :

*Cuisine française et créole*

*Orchestre folklorique haïtien*

*(Prix raisonnables)*

afin d'attirer les touristes. Puis-je ajouter que les conditions prévalentes à Haïti sont très similaires à celles qu'on retrouve à l'île Maurice, quoique du point de vue touristique, *Haïti is very much more developed than Mauritius*.

Q : Ne pensez-vous pas que de grands efforts devaient être faits pour stimuler la pêche ? Le tout dans le but de rendre le séjour plus agréable aux touristes ?

R : La pêche en haute mer pourrait être *the biggest attraction for tourists* spécialement pour les touristes venant de Rhodésie et de l'Afrique du Sud.

Q : Quel est selon votre point de vue le meilleur hôtel à Maurice ?

R : *The Chaland of course*. Mais *Vatel* est peut-être, dans un certain sens, meilleur, bien que plus petit. *Vatel* est, du point de vue des divertissements, plus attrayant. Mais on ne peut comparer ces deux hôtels. Ce sont deux différents types.

Q : Êtes-vous satisfait de la nouvelle ligne aérienne entre la Rhodésie et Maurice ?

R : Je trouve excellent le service direct qui a débuté en février. Je crois que nous devons penser à la Rhodésie en premier lieu pour la venue des touristes. Il y a bien sûr une ou deux grosses lignes aériennes du Sud-Afrique. Mais, *the passage fare* des nouvelles lignes de Salisbury (en Rhodésie) sont comparativement très favorables, spécialement *the all inclusive fare* qui comprend quinze jours de résidence avec hôtel compris.

Q : Je ne vous saisis pas parfaitement. Voulez-vous nous dire quel est ce « *all inclusive fare* » de Salisbury (Rhodésie) et quelles sont les conditions qui s'obtiennent d'à partir de Johannesburg par exemple ?

R : Le premier service (Salisbury, Rhodésie) est de £ 99.10 *including hotel accommodation* au *Chaland* ou au *Park Hotel*, pour quinze jours de résidence. Le second service (de Johannesburg) est de £ 106-*return*, mais ne comptant que le transport aérien seulement (c.à.d. coût de l'hôtel exclu).

Q : En ce cas, mon cher Monsieur Schoonewagen, l'hôtel du *Chaland* a concédé un tarif préférentiel pour les touristes de Rhodésie, le fait pouvant se ramener à ceci qu'au lieu que le client ait à payer Rs 45 par jour, le client dépenserait en fait Rs 20 à Rs 25.

R : *I do not know how this fare has been computed. Either the airline has lowered their fare or the hotel has done something similar with the prices in order to get this all inclusive fare for mutual benefit.*

Q : Pour conclure, M. Schoonewagen, pensez-vous que l'île Maurice comme un tout a vraiment ce qu'il faut pour attirer les touristes ?

R : *I am certain that it will be possible to make Mauritius into one of those countries where the tourist industry is important to the economy as it has all the natural facilities required for this.*

On aura lu l'autre jour dans une feuille d'*Advance*, un court extrait d'une lettre que m'adressait quelqu'un d'Europe qui avait été mêlé à l'hôtellerie à Maurice et où mon correspondant déplorait qu'aucune agence de voyage qu'il avait visitée ne parlait de l'île Maurice. Cette lacune, M. John Schoonewagen qui est nouvellement arrivé, la comblera, soyons-en sûr.

Faisons maintenant un résumé de nos moyens touristiques. Nos hôtels, malgré certaines déficiences que j'ai déjà nommées et qu'on peut facilement amender, ont de la classe. *Le Morne* et *Le Chaland* sont des lieux incomparables, et sont un atout sans prix aux mains de la *Mauritius Hotels*.

Notre pays est authentique et vrai et a un charme unique. Nos montagnes sont des rêveries en lumière, nos lagunes avec leur vert paradisiaque couvrent toute la gamme des joies. Notre peuple est vivant. Notre folklore est fait à la fois de simplicité et d'une séduction en profondeur. Que faut-il faire pour que le tourisme prenne à Maurice ? Mais laisser faire, aplanir les difficultés matérielles et laisser le charme agir. Et par cela je veux dire : ne rien forcer, accueillir sans envahir, *gagner les visiteurs en restant nous-mêmes*. Et l'île Maurice restant l'île Maurice et totalement l'île Maurice, le succès est à nos portes.

# ADVANCE

11 Juillet 1963

## Avec Mukesh

L'homme chante assis. Nuls gestes, un hiératisme, où comme hors d'une amphore se verse la mélodie. Ce chapelet de sons me rappelle la mer avec son râle et le leitmotiv des vagues, venant vers la grève dans une éternelle recommencée. On est bercé, entraîné. Et le visage s'illumine d'un charme, Mukesh a à la fois la voix qui berce l'enfant, et l'accent viril de l'amoureux. Se dégage du tout un de ces grands souffles qui nous viennent des fins fonds de l'Asie, mère des cultures et mère de l'humanité.

Pour comprendre Mukesh, il faut une initiation que le poète a d'emblée. Dans cette voix de Mukesh passe le cri du vent, le souffle ocré du soleil qui verse et surtout ce récitatif qui lancine et dont le *Bolero* de Ravel n'a capté que la périphérie, et qui est cependant inné au peuple de l'Orient. Car l'Oriental a un sens à lui de la prière : pour lui, chanter c'est prier. Et il n'est nulle forme d'art qui en Orient ne soit une forme religieuse de la vie.

Depuis Ram Gopal, nous n'avons pas eu mieux.

La troupe qu'introduisit A. S. Duggal est un pur enchantement. Salle comble au *Luna Park*. Je n'ai jamais connu un public plus attentif, plus compréhensif. Prise comme dans un suspense, la salle s'extasiait plutôt qu'elle n'applaudissait. Et j'ai senti quand commença à danser la grande étoile Shashi Mala, que tout le monde communiait dans une seule forme de l'art, l'éternelle, où la danse humaine n'est encore que le prototype de la danse cosmique et où de l'homme à l'étoile, c'est le même thème. La danse folklorique à trois, *The Santal Dance*, venue d'Assam et du Bihar, m'a littéralement captivé. Avec le trépignement des pieds, les corps qui se révoltent comme la fleur sous le baiser de la brise, ces virevoltements, ces saccados d'une puissance folle, c'est toute l'exaltation de la joie, et dans les feux des couleurs, la brutalisation des demi-teintes, ce fut le mariage du feu, de la lumière et de la forme humaine, qui dans le décor rouge de l'arrière-scène fut pour moi un tel dépaysement, que je peux dire que je n'ai jamais connu, en tant que poète, une telle sommité de la danse.

Et puis ce fut la prodigieuse panoplie. *La danse du serpent* est une allégorie. Et incroyable chose nous vîmes la séduction jouer et obtenir ce thème qui saisit : celui du *charmeur charmé*, la lutte des pouvoirs de l'homme et de la femme, où un troisième personnage, ici Shobha Devi vient placer au-delà du bien et du mal, ce *jeu des désirs* qui fait que la vie, de l'homme à l'astre, est une danse de l'amour, où le « troisième personnage » est comme l'éternelle remise en question entre deux notes, entre deux syllabes, entre deux lèvres prononçant le même baiser.

Dans *Ivresse*, Shashi Mala, éblouissante, mit dans le vertige de son corps toute la gamme des désespérances vers un impossible accomplissement.

Comment parler de tout ? De Shobha Devi, de l'incomparable Pradeep Shanker, des musiciens, de l'atmosphère enfin, qui fit que la scène et les spectateurs faisaient corps !

Mais je ne peux passer sous silence l'incroyable talent du mime, Madras Narayan Swami, qui dans des moqueries, son humour noir, ses caricatures désopilantes, a mis la salle en joie et en totale admiration. Et cet Opéra de Paris mimé à l'ultime perfection du talent !

La fête était sous le patronage du Dr et de Madame S. Ramgoolam. Des ministres : MM. Ringadoo, Osman, etc. D'admirables saris. Beaucoup d'élégance et de recueillement.

Le chauffeur de taxi qui me reconduisit à Curepipe s'extasiait et j'écoutais sa conversation aux doux rayons de la lune. « Missié, ça Mukesh-là ène grand dimoune. Mais ça bande danseuses, Missié, mo fine paye Rs 5 mo place, mo na pas regretté. »

Merci M. Hattea ! Bravo, et mille fois bravo, bravo pour toute la population et bravo pour vous-même ! L'île Maurice vous remercie. Je souhaite que vous ayez des émules.



# ADVANCE

17 Juillet 1963

## En marge de l'indépendance – Pour la création d'un sénat mauricien

Roger Pezzani faisait un jour une conférence à Londres devant un aréopage d'hommes d'élite. Pezzani avait un verbe percutant, persuasif et plein de sonorités heureuses. Voici ce que dit successivement Roger Pezzani : « Nous avons planté la canne à sucre à Maurice parce que c'est le produit qui dans les tropiques donne le plus gros rendement par arpent. Nous avons une population dense. Et nous avons à faire vivre tout ce monde. Seule la culture de la canne à sucre s'indique pour nous et nous mène à nos fins. »

Je ne sais si c'est Roger Pezzani ou quelqu'un d'autre qui a dit que les cyclones, c'est notre principale industrie secondaire, puisque sans cyclone pas de canne à sucre. Car le cyclone – c'est moi qui ajoute ceci – est l'arrosoir qui ramasse l'humidité et la jette sous forme de pluie, d'un seul coup, de janvier à mars, au moment même que la canne à sucre en a le plus grand besoin.

Notre plus grande pauvreté, c'est notre propre sol, qui n'a qu'un pied d'humus. Plus bas, c'est la glaise. À Cuba, il y a trois pieds de terre végétale. Notre seconde plus grande pauvreté, c'est le manque d'eau. La pluviométrie réduite est due à l'extirpation de toutes les forêts. (Aujourd'hui, nous cherchons de l'eau dans le sous-sol).

Sully disait : *labourage et pâturage*. Je dis quant à moi : FUMIER Animal et Reboisement sont nos deux nécessités vitales.

\*.\*.\*

Par ailleurs, la première chose à faire, c'est de nous nourrir à meilleur compte, en ne dépendant que de nous-mêmes. Le premier à Maurice, j'ai préconisé l'utilisation des entre-lignes de la canne à sucre pour la culture des plantes vivrières. Il faut revenir au MÉtayage, encourager à tout prix les petites fermes.

Mais avant tout, il faut Une politique de l'industrie sucrière ; pas de politique politicienne mais la politique du Sucre, qui fera de tout le pays une seule entité.

Nous avons un Conseil législatif. Il nous faut un sénat. Notre sénat serait la mise face à face des politiciens et des économistes, présidé par un *Ministre du Développement économique et de la planification*, où ce nouveau Ministère que j'ai préconisé ferait le lien entre la politique et l'économique Sous le Signe du Sucre. Notre sénat serait le contre-poids à la politique politicienne et viserait à une Entente entre le Capital et le Travail. Là, le député rencontrerait le technicien, et le ministre l'omnipotent propriétaire sucrier.

Sans un accord entre la politique et l'économie *sous le signe du sucre*, ce sera les tiraillements sans fin et l'à-peu-près.

Je ne sais si on prisera – ici-même, en l'année 1963, – ma proposition d'un sénat. Cette idée, telle que je la présente, n'a cours nulle part dans le monde. De Gaulle même n'y a pas pensé, car « son » sénat futur, il le veut uniquement technique, en marge de la politique, comme un organisme autonome. Mon point de vue est radicalement différent ; je préconise un sénat qui sera l'organe de coordination entre l'économie et la politique et à qui tous les vastes projets de notre Conseil législatif seraient soumis pour étude, le Conseil législatif statuant en dernier.

Notre politique alors serait totalement la Politique du Sucre, car quelles que soient les industries secondaires que nous pourrions créer, le sucre restera l'essentielle source de nos revenus, notre « pain » de chaque jour.

Nul organisme ne doit être créé dans un État, s'il ne répond pas à un besoin, à une nécessité vitale.

Entre les grosses usines et le Conseil législatif, il manque un *lien*. Ce sénat sera le lien. Qu'en pensez-vous, messieurs les politiciens ? Qu'en pensez-vous, messieurs les capitalistes ? Est-ce si sot que cela ?

Allons-nous innover ou suivre les autres pays, sans prendre aucun cas de nos idiosyncrasies et de ce particularisme extraordinaire qui fait que notre pays dépend d'une seule culture et d'une seule industrie à 99 % de ses revenus terriens ? Nul exemple de cette monoculture forcenée n'est obtenu dans le monde. Donc, ne saurait exister pour nous la politique comme une chose et le sucre comme une autre chose. La politique du sucre est donc notre seule politique, en vue de notre pérennité.

Le propriétaire sucrier et le politique donc doivent être un et indivisibles. Comment arriver à cela ? Mais par un jeu de contrepois : Conseil législatif et Sénat, afin d'arriver à l'équilibre et à l'harmonie.

# ADVANCE

20 Juillet 1963

## La Joconde et l'île Maurice

Quelqu'un devrait faire un relevé de tous les grands noms de Mauriciens restés inconnus et écrire aussi une *biographie secrète des grands, une Histoire Cachée de l'île Maurice* qui nous mettrait dans l'étonnement.

J'ai déjà parlé à plusieurs reprises de ce que fut mon lointain aïeul François de Chazal de la Genesté qui vint à Maurice (alors l'Ile de France) avec son frère Antoine-Toussaint de Chazal de Chamarel, en cadets de famille, fonder la longue continuité que furent les Chazal à l'île Maurice.

François de Chazal de la Genesté habitait Pamplemousses. Il avait de vastes concessions et il était membre du Conseil Supérieur.

Secrètement, mais implacablement, Chazal de la Genesté suivait parallèlement *une vie extérieure* consistant à s'enrichir, à s'occuper de ses vastes propriétés et *une vie intérieure* et profonde, ésotérique et magique. L'homme à Pamplemousses opérait la transmutation du plomb en or (qui est l'œuvre philosophale) et le *lapis animalis* (qui a trait à la transmutation des règnes de la Nature).

François de Chazal de la Genesté était aussi un transcendant alchimiste. Et dans sa maison des Pamplemousses, il initia à l'œuvre de la pierre philosophale le Dr Sigismond Backstrom, qui devint un des principaux piliers de la franc-maçonnerie universelle.

Selon René Guénon, le plus grand occultiste moderne, qui m'écrivit du Caire, François de Chazal de la Genesté fut le disciple du Comte de St Germain (le plus grand mage de tous les temps, avec Apollonius, de Tyane) et de la Genesté devint l'unique dépositaire de ses secrets. En tant qu'un des derniers *Rose-Croix* (d'où toute la franc-maçonnerie découle) François de Chazal de la Genesté est mort à Maurice sans laisser de traces (le but de *Rose-Croix* est d'effacer jusqu'au moindre vestige de leur sépulture).

Or il se fait qu'un renseignement capital sur mon ancêtre, c'est Arthur Martial qui justement me l'apporte. Ce renseignement Arthur Martial le découvre dans le livre du Dr René Allendy (*Paracelse, le médecin maudit*, Gallimard).

Qui est le Dr René Allendy ? C'est un Mauricien de grande renommée, mais totalement inconnu à Maurice, qui a écrit une célèbre théorie sur les Nombres. Le Dr René Allendy est le parent de la famille Antoine Harel.

Mais voici que se présente à moi un extraordinaire à côté de la merveilleuse aventure humaine.

En 1911, la fameuse *Joconde* de Léonard de Vinci était volée au Louvre. C'était le temps où vivait Gabriele d'Annunzio.

On prit deux ans pour retrouver *La Joconde*.

*La Joconde* serait restée à Paris chez un mystérieux M. Vincent L. Et ensuite on perd sa trace, et enfin c'est un certain Perrugia qui propose l'œuvre à un antiquaire florentin Alfred Geri. Perrugia, à demi-fou, explique qu'il a volé *La Joconde* pour venger l'Italie des vols commis par Napoléon, pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire.

Mais on finit par savoir, sans donner de preuves, que Gabriele d'Annunzio l'avait fait voler afin de la garder pour sa délectation.

Mais d'Annunzio s'en dégoûte. On le connaît par cette confidence qu'il transcrit dans *Portrait de Loyse Baccaria* : « Il me souvient quand le voleur sublime de *La Joconde* apporta dans ma retraite de la Lande le panneau qu'enveloppait une vieille couverture d'écurie, il me souvient de m'être mis à détester les mains molles de Mona Lisa contraint à les voir sous les yeux des jours entiers durant la spéculation métaphysique que m'avait proposée le ravisseur. »

Gabriele d'Annunzio n'a jamais voulu avouer, sauf par personnage de roman. Toutes les péripéties du vol et le reste demeurent un mystère.

Mais voilà où entre en jeu le rapport du Dr René Allendy, avec Gabriele d'Annunzio, le tout tournant autour de *La Joconde*. C'est M. Jean Gabriel Lemaire du Musée de Bayonne, qui donne cet éclaircissement :

« D'Annunzio travaillait à Arcacha à un essai sur Léonard de Vinci qui n'a jamais paru ; il avait un medium qu'il voulait faire voyager en état de transe et il voulait (c'était une femme) lui mettre en main un objet ayant appartenu à Léonard. »

« D'Annunzio était lié, à ce moment, avec le Dr René Allendy qui habitait les environs de l'Étoile et qui avait un cercle d'occultistes où fréquentait le frère du fameux ouvrier peintre qui travaillait à ce moment au Louvre et qui vola le tableau en le dissimulant sous sa blouse. »

« C'est par cette chaîne que le tableau lui parvint à Arcacha. Pour s'en débarrasser (car le scandale avait éclaté), il demanda l'avis d'Étienne, alors ministre de la guerre (et qui était le mari de Valentine de Saint-Point), celui-ci lui conseilla de s'en défaire en l'envoyant en Italie ; ce qu'il fit et c'est alors que le vol fut camouflé en découverte et que le tableau fut rendu, mais les Italiens auraient voulu le garder. »

Ai-je donc tort de dire qu'il y a une *Histoire Secrète de l'île Maurice* ?...

# ADVANCE

25 Juillet 1963

## Mahébourg l'enchanteresse

à mon ami Harold Walter

Le *Comité des Monuments Historiques* n'est qu'un des aspects de la question. Il y a des sites historiques qui demandent à être protégés.

Si le *Board* de Beau Bassin-Rose Hill « récupère » le jardin Balfour, du Centre de Curepipe on aurait dû faire un jardin : on en fera un conglomérat de gratte-ciels. *Pas un seul jardin à Curepipe, pas un seul parc.* Et la ville se développe. Où aller ? Nulle part. La cour de l'Hôtel de Ville de Curepipe n'a pas d'arbres. On y est en plein soleil. Oui, il y a le Jardin Botanique de Curepipe. Mais c'est excentrique. Nul n'y va. On aurait pu avoir un parc au haut du Trou-aux-Cerfs. Mais avec quel terrain ? Les maisons montent à l'assaut du cratère. L'utile avant tout, le pratique ! Adieu la poésie !... Adieu les parcs ! Et cependant que serait New York sans *Central Park*, et Londres sans *Hyde Park*, et Paris sans le *Bois de Boulogne* !...

Il y a le jardin Telfair à Souillac. Il faut « protéger » le jardin Telfair. Empêcher les cannes à sucre d'envahir ce haut lieu. Il faut « protéger » le jardin de la Compagnie à Port-Louis : on y coupe trop de branches. Il faut « protéger » le jardin de la Plaine Verte. On a songé à y mettre une cité ouvrière. Or la place ne manque pas ailleurs.

Il faut protéger les arbres, il faut protéger les sites. Et Crève Cœur ! Et la Vallée des Prêtres ! Et Chamarel ! Il y a mille choses à ne pas faire, pour que l'île Maurice reste l'île Maurice. Si on met les cannes à sucre partout... même dans des pots de chambre... où seraient les pots de fleur, le *franciscea* et l'*hibiscus*, le glorieux talipot et la grenadine et le *frangipane* odorant. Autant dire aux touristes : « Foutez le camp. On n'a pas besoin de vous. Vous ne permettez pas aux cannes à sucre de pousser. »

L'île Maurice se dénude. Les beaux lieux sont cernés de plus en plus par la grande herbe verte, l'ajonc sucré. La Rivière Noire n'aura plus de singe. Même plus de tandracs. Fini le coq des bois. La tourterelle s'en va. Plus de cris d'oiseaux.

J'ai parlé de la nécessité de constituer des « réserves » dans les gorges de la Rivière Noire, parmi les ébéniers et les derniers serins, le cerf qui brame et la source qui caquette. Pitié pour les arbres ! Pitié pour l'eau qui coule ! Pitié pour la rosée et le bruit doux de la brise dans les grands acacias. La poésie des cieus se meurt. Bientôt l'île Maurice ne sera plus l'île Maurice. On n'aura à donner aux touristes que des cannes à sucre pour brouter.

Et Mahébourg. Mahébourg qui résiste, ancrée dans sa rade comme un bateau qui défie le temps. Mahébourg l'enchanteresse ! Mahébourg la capiteuse ! Le seul endroit où vive encore la « douce France ».

Oyez, lecteurs, un poète va vous parler. On désaffecte les chemins de fer, en ce moment. Il faut raser la gare. Et de la Pointe des Régates prenant une bonne partie de l'anse immense et le plus à l'intérieur des terres qu'il est possible, faire un parc à la mesure de notre pays et de notre passé. Faire un autre *Pleasure Ground* mais plongeant dans l'Histoire, la proue vers l'avenir.

Qui va s'occuper de tout cela ? Vous, mon ami Harold Walter, vous le député de Mahébourg. Lancez la grande idée, d'autant plus que les chemins de fer vous concernent. Dotez l'île Maurice d'un parc multicolore tout bleuté par la Montagne du Lion, trempant ses orteils dans l'eau glauque de la baie de Mahébourg. Que le parc de Mahébourg soit tout le passé et tout l'avenir. Et que les avions qui passeront sur ce nid de verdure voient en palimpseste Labourdonnais (*Mahé* était son nom), et les corsaires, et tout le fulgurant passé. D'autant plus que Mahébourg (la troisième plus grande rade fermée au monde après Diego Suarez et la Baie de Rio de Janeiro), d'autant plus que Mahébourg est appelé un jour à devenir une grande ville, car cette baie est une clé de l'océan Indien. Voyez, mon cher Harold, à ce qu'elle en soit aussi l'étoile !...

# ADVANCE

6 Août 1963

## Deux prodiges

On connaît le processus. C'est l'*apport* ou l'*hypoplastie*. On endort quelqu'un jusqu'à la catalepsie et la léthargie et encore jusqu'au septième degré.

On suggère à l'homme – ou plutôt à son *double*, à son peresprit ou son astral – de passer dans le jardin et de cueillir une rose. Le « double » le fait, cueille la rose. Ensuite l'hypnotiseur ramène le sujet jusqu'à l'état normal de veille. Et la rose qui a été « dématérialisée » par le *double*, se rematérialise dans la main de l'homme. L'*apport*, – par un processus de dématérialisation et de rematérialisation – peut ainsi transporter des objets concrets à distance, sans aucun mode de locomotion dite physique. L'occultisme appliqué est ainsi une preuve irréfragable que la matière n'est pas la matière.

Dans l'Inde, les yogis font des prodiges si extraordinaires qu'ils font rêver les Occidentaux. Un homme s'auto-hypnotise lui-même, passe à l'état de catalepsie le plus profond, à la léthargie tellement totale que l'homme est comme mort, bien que vivant. Puis il se fait enterrer après qu'on lui a bouché les orifices. Et il reste ainsi six mois, un an sous terre, dormant d'un sommeil léthargique. Après le laps de temps, on le déterre. L'homme se déshypnotise à rebours et s'éveille vivant, prêt à sauter à la corde.

Ces prodiges sont naturels. Il ne s'agit que de manipuler l'inconscient.

Mais je crois que rien n'a été fait de comparable à ce qu'ont accompli Apollonius de Thyane et le Comte de St Germain.

Apollonius de Thyane se trouve en Asie Mineure. C'est le règne de Tibère ou de Titus ou d'un autre je ne sais.

Apollonius de Tyane discourt devant un vaste aréopage. Il parle d'abondance. Puis son visage se contracte, ses traits « distants » le font comme passer ailleurs. Il parle en transe, oubliant son discours. Il décrit dans le menu détail ce qui se passe à Rome. L'Empereur descend du Capitole. Les gardes prétoriennes sont au grand complet qui font un rempart à l'Empereur de leurs corps. L'Empereur avance, mais Apollonius de Thyane voit un homme dans la foule qui se rapproche. Il a la main sous son vêtement. Il y a une bousculade. La Garde prétorienne plie. Une ouverture. L'homme à la main cachée fonce dans l'ouverture. Il se précipite. Il frappe l'Empereur, qui est blessé, peut-être mort.

L'aréopage qui écoute Apollonius de Thyane parler en transe est atterré. Des mesures sont immédiatement prises par le proconsul en Asie Mineure. Et Apollonius de Thyane est gardé à vue.

Les nouvelles enfin viennent. L'Empereur est mort assassiné tel qu'Apollonius de Thyane l'a indiqué. Le « voyant » est transporté à Rome. Il va être jugé. Le tribunal est hermétiquement colmaté. Le nouvel Empereur est là qui veut voir l'homme. On parle. On plaide. Tout à coup, comme par enchantement,

Apollonius de Thyane *disparaît*, les portes étant closes. Miracle ! Quel miracle de nos jours a jamais atteint ce paroxysme ! Et Apollonius de Thyane est vu dans d'autres parties de l'Empire Romain, sans qu'on puisse mettre la main sur lui.

\*.\*.\*

L'autre histoire concerne le Comte de St Germain. On l'avait vu à la cour de Louis XV. Il était un commensal de la Marquise de Pompadour. Louis XV mort, le Comte de St Germain se présente de nouveau à la Cour. Il annonce à la reine Marie-Antoinette la Révolution qui vient et lui donne des conseils. La reine n'en fait aucun cas.

À la Cour, le Comte de St Germain rencontre une douairière, qui s'arrête devant lui : « Monsieur, lui dit la Marquise, j'ai connu votre père, vous lui ressemblez en tous points ». Le comte de St Germain sourit. Il avait l'élixir de longue vie. Il avait été l'amant de la Marquise quand elle avait vingt ans. La Marquise l'avait pris pour le fils de son amant. Elle s'était trompée. C'était l'amant lui-même qui était devant elle, le même homme mais celui qui détenait l'élixir de longue vie.

En 1860, le Comte de St Germain qui n'avait pas varié était à Vienne chez un Baron autrichien. Ils causaient, quand le Comte de St Germain dit : « Baron, je vous quitte. Je dois m'en aller. L'on me retrouvera, au vingtième siècle au Tibet ». Un violent orage éclata. Et le Comte de St Germain *disparut*. Madame Blavetzsky, la grande théosophe, déclare que le Comte de St Germain vit encore, et qu'il est caché au Tibet, au sein d'une Loge blanche.

Il n'y a pas de miracles. Il n'y a que des hommes qui ignorent les lois magiques de l'Univers. La vie est un miracle perpétuel. Apollonius de Thyane et le Comte de St Germain n'ont fait que retrouver ces lois magiques cachées au reste des hommes.



# ADVANCE

12 Août 1963

## Cosima et Richard Wagner

Elle était la fille de Liszt et de Madame d'Agoult, celle-ci polonaise par sa mère et française par son père. Elle n'avait aucune beauté resplendissante, mais une grande ardeur, une grande âme. On l'avait appelée Cosima puisqu'elle était née de l'idylle de Liszt et de Madame d'Agoult au bord du lac de Côme.

Liszt était l'ami de Richard Wagner à qui il présenta sa maîtresse, Marie d'Agoult. Cosima était alors une petite fille.

Les années passèrent. Cosima, fille de patricienne svelte et élégante, est à Berlin. Elle passe en Prusse-Orientale. À Königsberg, on joue *Le Hollandais Volant* de Richard Wagner qui commence son épopée. Hans de Bulow, un tout jeune aristocrate de 22 ans est au pupitre. C'est un ardent admirateur de Wagner. Cosima est éblouie par la musique de Wagner, qu'elle entend pour la première fois. Et elle regarde Hans Bulow. À travers la musique de Wagner, Bulow l'intéresse. Cosima éprouve une tendresse pour cet être si frêle et si beau qui dirige l'orchestre. Cosima d'Agoult se fiance et puis se marie à Hans de Bulow.

Wagner, lui, est marié à une actrice et il a une vie difficile avec sa femme : scènes de jalousie, reprises. En fait, la femme de Wagner ne comprend pas le génie de son époux. Elle s'attache à l'homme uniquement.

C'est alors que Wagner, après une idylle avec Mathilde Wesendouck, la femme d'un riche banquier suisse, c'est alors que Wagner rencontre Cosima, beaucoup plus jeune que lui. Leurs personnalités profondes se sont reconnues. Le reste est de l'histoire.

Wagner appelé à la Cour de Bavière par Louis II, un mélomane qui défie Wagner, le grand musicien attire le couple Bulow à Munich. C'est le divorce et Cosima épouse Richard Wagner. Qui avait-elle épousé, l'homme ou le musicien ? Il est difficile de répondre. Elle eut un mot cruel pour Hans de Bulow. Celui-ci, grand dans la souffrance et disant à Cosima : « Je te pardonne ce que tu m'as fait ». Cosima répond : « Il ne s'agit pas de pardonner, mais de comprendre ». Ce qui veut dire que Cosima d'Agoult, devenue la femme de Richard Wagner, pensait que seul au monde Richard Wagner la comprenait.

Quand Wagner meurt à Venise, Cosima est encore jeune. Elle ne se remarie pas et reste 45 ans à entretenir le culte du maître de Bayreuth. N'est-ce pas le cas de l'amour au-delà de l'amour, dont j'ai tant parlé ?

\*.\*.\*

Quand une femme – fût-elle la plus belle femme du monde – épouse un vendeur de clous, un magasinier, un fabricant de bas de soie ou un armateur, elle ne se sent pas gênée par le vendeur de clous. Elle n'aura qu'à parler « clous » toute sa vie avec son époux. Et si les clous se vendent bien, les époux seront très heureux.

Ce que la femme veut généralement, c'est d'être le centre de la vie du foyer et le centre de la pensée de l'homme. Elle réclame qu'on la déifie. Et le culte que son mari lui dévouera la satisfera pleinement.

Or Cosima ne pouvait être le centre de la vie de Richard Wagner. Il y avait son art. Et Cosima connut le bonheur total, l'absolu enchantement, en s'identifiant à l'esprit et à l'œuvre de son mari. Elle aimait donc Wagner au-delà de Wagner. Tels aiment les couples supérieurs. Et ce qui paraît héroïque pour d'autres n'est pour ces couples-là que le pain de tous les jours.

Que peut être la vie d'une femme mariée à un vendeur de clous ? Mais penser « clous » à longueur de journée, en attendant que l'homme cesse de parler des clous pour parler d'elle-même !

Tout ceci fait que l'amour est dans une impasse, puisque les époux butent contre les clous et la tra la la du culte du moi. L'amour aussi n'a pas une œuvre à accomplir. Hors du jeu des intérêts, rien. Il faut donc à l'homme se transcender dans une œuvre, et la femme suivant le geste de l'époux, le couple débouche alors sur le sens d'éternité et la vie a une issue.

La question maintenant reste posée : « Qu'eût été Cosima d'Agoult sans Wagner ? » Eh bien, c'eût été une autre femme. Car qu'on le veuille ou non, la femme par elle-même ne peut se réaliser. Elle ne peut se réaliser que par un homme. Et il y a le vendeur de clous, et il y a Richard Wagner.

Mais Richard Wagner, quoi qu'il lui soit advenu, avec ou non sa femme actrice, avec ou non Mathilde Wesendouck, avec ou non Cosima d'Agoult, Richard Wagner aurait été Richard Wagner envers et malgré tous. Car ce véritable grand homme se fait avec ou sans les femmes.

\*.\*.\*

La femme donc a un triste rôle. Si elle ne fait pas des enfants et si elle ne découvre pas l'homme qui va la révéler à elle-même, elle vit dans le vide.

L'homme ordinaire est dominé par les femmes : cela nous le savons. Mais Richard Wagner ne pouvait être dominé par personne. Car c'était un génial créateur.

Le héros, le prophète, le mage, le poète sont des hommes uniques sur lesquels aucune femme n'a de prise, parce que leur esprit transcende. Et la femme n'a d'aile pour atteindre pareils hommes qu'en s'identifiant à leur esprit. Tel fut le rôle de Marthe, de Marie, de Marie Madeleine repentie, de la Samaritaine, dans la vie de Jésus : monter avec lui, afin d'être un phare dans l'Évangile, rayonner par sa lumière.

L'homme est le guide, l'ordonnateur, celui qui donne la direction. Ce rôle lui a été dévolu par Dieu afin qu'il ait le commandement sur les femmes et même les peuples. Devant pareils hommes, les femmes se courbent. Car dans le plus intime d'elles-mêmes elles veulent d'un maître. En l'absence du maître, elles dominent, mais elles auront toujours la nostalgie de l'homme fort, car leur nature est d'obéir. Et obéir pour elles, c'est aimer.

# ADVANCE

20 Août 1963

## L'Évangile et les Évangiles

Je donne ici des opinions sur le message de Jésus, qui ne concernent que moi.

Une grande énigme est là. « Pourquoi Jésus n'a pas écrit, pourquoi n'a-t-il pas écrit son « Évangile ? » S'il l'avait fait, il n'y aurait pas eu de contestations aujourd'hui et qui ont voulu qu'Ernest Renan a *opposé* les quatre Évangiles entre eux et en a fait jaillir les contradictions. (Après Ernest Renan, parler de « parole d'Évangile » a un curieux sens).

Donc, pourquoi Jésus n'a fait que parler et n'a pas écrit ?

Je réponds à cette question. L'Esprit a dicté à Jean à Patmos l'Apocalypse, qui est le livre inspiré. Les Évangiles sont des paroles passées de bouche à bouche et racontées par Mathieu, Luc, Marc et Jean et ressortissent à la mémoire des hommes. Jésus lui-même n'a laissé aucun écrit.

Ce qui m'a toujours étonné est ceci. Comment l'écriteau mis sur la croix au Golgotha a quelque chose d'écrit et qu'on aurait pu rapporter tel quel, est présenté différemment par les quatre Évangélistes ?

D'autre part, puisque c'est l'Apocalypse qui est la continuité du Christ après sa mort, mais dans l'*ordre cosmique*, pourquoi ce livre a-t-il été scellé ? Le R. P. Teilhard de Chardin n'avait pas la clé de l'Apocalypse. L'eut-il eue qu'il n'aurait pas écrit *Le Phénomène Humain*.

Donc, l'Évangile, vieux de 2 000 ans (moins cent ans et plus, car l'Évangile n'a été produit que bien après la mort du Christ), l'Évangile écrit par d'autres hommes que Jésus reste un livre que chacun interprète à sa façon.

Et sur le tout il y a l'apport philosophique des anciens. (St Augustin était disciple de Platon, St Thomas d'Aquin était disciple d'Aristote.

Si l'Évangile avait été écrit par Jésus-Christ, la chrétienté n'aurait pas été ou aurait été « autre chose », comme une grande fraternité de peuples, sans église, sans temples et sans prêtres. Mais peut-être que cette forme de chrétienté *vient*, sous l'égide des juifs devenus chrétiens, des néo-chrétiens.

Ce qui étonne est encore ceci. Jésus-Christ était *original*. Tout chez lui était neuf et vivant. Je ne vois rien d'*original* chez les chrétiens par rapport à d'autres congrégations religieuses. On ne peut reconnaître un chrétien à *vue*, ni dans sa vie, ni dans ses mœurs.

Je crains que comme mode et processus de *fraternisation*, le christianisme n'a rien atteint dans la pratique. Si cela était, il n'y aurait pas eu de guerres fratricides entre chrétiens, et encore moins de guerres religieuses, où on s'est battu pour le Christ avec la dague et le canon.

Je ne crois pas que le cas Teilhard de Chardin restera isolé. Il y a aujourd'hui au pays de Luther un prêtre allemand qui, lui, a des idées *originales* sur la chrétienté. Et on ne peut empêcher les prêtres noirs de l'Afrique d'avoir leurs idées. Et quel sera le rôle de la science dans tout ceci ? Si le sens de la matière est muté, et comme la matière est le fondement de la vie, l'échafaudage métaphysique ancien doit s'effondrer. L'Évangile ne peut que devenir cosmique ou rester dans l'impasse sociale.

Quel rôle aura la *politique* qui évolue sur la pensée religieuse des peuples ? Mais une chose est certaine : les gens veulent d'une application pratique de l'Évangile, sans quoi les peuples créeraient *des* Évangiles. On rééditera l'Évangile dans des couleurs à l'infini, adaptées à chaque homme et non uniformisé. On n'aura plus des églises chrétiennes, mais *des* Christ à l'infini. Au lieu des églises chrétiennes, on aura *des* églises sans temples, et l'église ne sera pas de pierre, mais sera *dans l'Homme*.

C'est peut-être de cette *Église Intérieure* que parla Jésus à Pierre. « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ».

Or, cette *Église intérieure*, c'est elle en effet qui compte puisque les églises subissent l'épreuve du temps, et l'*Église intérieure* n'a pas de fin.

Les temps qui viennent verront beaucoup de ces hommes-églises, temples du Dieu vivant marchant dans les terres, comme l'a été Jésus lui-même.

# ADVANCE

29 Août 1963

## Hitler et Napoléon – une affaire de moustache

Hitler était un Caporal de première Guerre Mondiale. Napoléon, même Empereur, était appelé le « petit caporal ». Napoléon n'avait pas de moustache, mais avait une mèche qui lui tombait sur le front. Hitler avait une moustache.

Face à Napoléon sur les champs de bataille, il n'y eut rien, sauf l'archiduc Charles, qui ne se prosternait pas devant le tacticien, mais exaltait le stratège. (Toutes les batailles de Napoléon furent gagnées bien plus par la stratégie que par la tactique). Hitler eut une armée de généraux chevronnés contre lui. Et si Napoléon avait passé par l'école militaire de Brienne, Hitler n'eut aucun professeur de stratégie : c'était un autodidacte.

Quand l'armée allemande entra en France en 1940, *tout* l'état-major allemand était pour la stratégie classique : foncer par l'aile droite, envelopper et anéantir. Seul Hitler était *contre*. Il voulut qu'on défonçât le front sur la Meuse, et, en plein terrain accidenté, sans routes modernes, percer par les tanks. L'État-major lui cria « Folie ». Sa réponse était « Génie ». La France fut battue par Hitler uniquement, par le génie d'Hitler. Et les Français furent battus dans le domaine de l'intelligence, face au génie hitlérien.

Qu'a fait Napoléon ? Rechercher une guerre de mouvement, faire danser les troupes, et, au moment propice, percer par le canon en concentrant tous les feux sur un même point. Napoléon pratiqua la guerre du mouvement – la manœuvre, toujours la manœuvre – sauf à Waterloo où il fut vaincu car à Waterloo, Napoléon fit de l'anti-Napoléon ; il ne manœuvra pas, il revint à la guerre classique d'avant Napoléon et il fut vaincu. Le génie est toujours battu, sauf sur son terrain. Il doit innover, ne pas être.

On dit que Hitler a perdu la guerre en Russie, parce qu'il a dirigé ses troupes en mauvais caporal. On aurait aussi bien pu le dire de Napoléon, en Russie. Alors que tous deux, Napoléon et Hitler, furent vaincus en Russie par le froid.

Mais là où Hitler fut un âne, c'est en diplomatie. Et il n'eut pas Talleyrand, il eut Ribbentrop. Il ne fallait pas faire la guerre aux Russes, mais les rogner, les ronger. Et il ne fallait pas s'allier Mussolini : c'était un poids. La France vaincue, Hitler aurait dû s'asseoir et attendre et organiser l'Europe. L'Europe organisée, elle était inexpugnable.

Mais Napoléon, génie guerrier, était un piètre diplomate. Et Talleyrand le trahit.

Hitler eut une extraordinaire chance : il n'était pas mené par les femmes. Napoléon était mené par ses sœurs qui piaillaient. Il eut toute la famille sur le dos. La faute de la guerre d'Espagne, c'est Joseph. Et la pire

faute de Napoléon fut le mariage autrichien. Son beau-père se retourna contre lui à Dresde. Si Napoléon avait été aussi grand diplomate que capitaine, il aurait été le premier à faire les États-Unis d'Europe.

Qu'avait voulu Hitler ? Personne ne sait. Napoléon se voulait une dynastie. Hitler ne pensait pas à l'avenir. C'était ça son défaut : il n'avait pas de plan.

Je ne pense pas qu'Austerlitz est plus grand que la percée sur la Meuse. Mais ce que peu de gens savaient, c'est que Gamelin, généralissime des armées françaises, avait la parade – s'il avait été Napoléon.

Hitler avancé à Sedan, la Meuse forcée et la Champagne ouverte, Gamelin, au lieu de reculer, pouvait Foncer sur la gauche – ses troupes ici étaient très supérieures à celles des Allemands. Foncer en contre-attaque dévastatrice, il découvrait Paris, mais il enveloppait les armées allemandes par le flanc, et prenait à revers la tactique de Sedan. Gamelin ne fit pas le geste. Homme de l'école de guerre, il était rivé au classicisme.

Ah, si Napoléon vivait ! Il aurait sauvé la France !

Troublante analogie : deux hommes, Hitler et Napoléon, deviennent maîtres de l'Europe et tous deux échouent en Russie, après Charles XII de Suède, après tant d'autres !

La supériorité de Napoléon sur Hitler, c'est qu'il était sympathique.

Napoléon eut l'immense avantage comme César, comme Hannibal, comme Alexandre le Grand, de n'avoir pas de moustache. Hitler aurait dû faire raser sa moustache.

Pour moi, entre Hitler et Napoléon, il y a cette affaire de moustache. Ah, si Hitler avait fait raser sa moustache ! Ah si le nez de Cléopâtre...

# ADVANCE

9 Septembre 1963

## La belle et la bête (Courses 1963)

Le grand turfman – je tairai son nom – de passage à Maurice et qui se trouvait au Champ de Mars le jour du *Maiden* a dit à qui voulait l'entendre qu'il n'avait jamais vu un cirque aussi magnifique que celui où les courses se déroulent chez nous, chaque année. « On suit la course de partout, dit ce turfman, en tous sens et à tout moment. »

Par ailleurs, un couple distingué qui venait de Paris et qui a passé deux jours à Maurice a consacré une de ses journées à notre *Maiden*. Ce couple a circulé dans la plaine – il était très entouré, a voulu tout voir et s'est extasié.

Tout lui a paru pur enchantement, les robes multicolores se présentant comme grandes cocardes de lumière épinglées sur la colline Monneron, le feu d'artifice des gâteaux en étalage, la rumeur de joie fusant de partout et cette atmosphère d'entente d'un peuple en liesse.

« Rien de la sorte ne se trouve nulle part au monde ! » a dit ce couple. « Nous partons réjouis de ce coin de paradis sur terre. »

Oui, les courses hippiques à Maurice sont une apothéose. MM. les Commissaires du *Mauritius Turf Club*, acceptez cette carte de visite ornée d'un message qui vient du cœur !

Le départ est donné. Non le départ des courses, car il n'y a qu'une seule laideur au Champ de Mars, l'atroce Bête apocalyptique que sont les *starting stalls*, verrue mise sur la joue du Champ de Mars, effaçant bien des grains de beauté.

Mais le départ, c'est l'arrosage de la piste. Merci M. Basil Lewis de votre suggestion ! Il s'agit maintenant de refaire la piste après la saison hippique par apport massif de sable et de cendres de générateur afin de diviser le sol et de l'assouplir. Je suis, pour ma part, pour *planter du gazon* une fois la piste travaillée à fond par la charrue.

\*.\*.\*

Une leçon se dégage de la victoire de Saman, des courses éblouissantes d'Amoretto, du comportement de Mister California, en un mot des performances exceptionnelles de l'écurie Rousset. Qui a fait tout cela ? Paul Basil Lewis, champion jockey du Sud-Afrique, plusieurs fois vainqueur du *July Handicap*, entraîneur émérite qui va jusqu'à ferrer ses chevaux lui-même, les brosser, leur donner à manger de ses propres mains, les « dorloter » comme une mère son enfant.

P. Basil Lewis confirme toutes mes idées à savoir que le cheval est notre ami, un autre « nous-même », un frère, une créature qui a un cœur, des sentiments, une générosité sans bornes, et qui *aime être aimé* comme

tout homme et comme toute femme. Paul Basil Lewis aime ses chevaux et ses chevaux répondent à son amour. Le « miracle » que connaît, en ce moment l'écurie Rousset, cette résurrection, qui va le faire la première écurie de 1963, – c'est Paul Basil Lewis. Donc chapeau bas, et tirons-en une leçon.

Tout notre système d'écuries d'entraînement – de A jusqu'à Z – doit être reformé et le tout basé sur l'expérience de Paul Basil Lewis, qui dans le domaine du sport hippique, a été le plus grand ami qu'ont connu les Mauriciens. Car – j'ai longuement conversé avec Paul Basil Lewis – cet homme fait tout avec amour, avec enthousiasme, avec générosité. C'est le secret même de sa réussite de jockey.

Mon opinion c'est que le *Mauritius Turf Club* doit donner tous les pouvoirs à cet homme – s'il veut bien accepter de nous aider – pour choisir tous les nouveaux chevaux pour l'année 1964, tant au Sud-Afrique qu'en Angleterre avec un crochet vers Paris.

Par ailleurs, de plus en plus la nécessité se fait sentir – et c'est de l'intérêt des Commissaires eux-mêmes, du public comme un tout, du *Mauritius Turf Club* dans son ensemble et pour le bénéfice du sport hippique présent et avenir, qu'un expert incontesté épaulé le *M.T.C.* tenant le rôle de conseiller, et de *steward* technique. Paul Basil Lewis est tout désigné pour ce rôle, à moins qu'il préfère courir en piste. Si Paul Basil Lewis n'est pas disponible, je suis partisan qu'on fasse un contrat soit avec Charlie Smirke, ou Gordon Richards, ou Johnstone, qui se sont retirés du turf, pour nous aider en tant que Commissaire technique. Cette mesure, – si elle était appliquée – aurait l'appui unanime de tout le public.

Un dernier mot. Nos tribunes sont devenues totalement inadéquates pour les grands jours. Pas de place dans l'enceinte. On se perd dans la masse humaine. La population de l'île augmente. Les courses hippiques conservent leur prestige. Donc il y a trois choses à faire. Soit on casse le jardin à gauche avec sa vasque, on met de l'asphalte à la place des fleurs, on dépoétise les tribunes (et ceci serait une immense faute), ou on achète l'immeuble Gujadhur (le cher Mica n'acceptera pas), ou on déplace la rue derrière les tribunes, ou soit les écuries de leur emplacement et on agrandit à l'arrière. Cette solution est la seule qui s'offre à nous.

\*.\*.\*

L'île du Dodo peut maintenant être fière. Faute du dodo disparu, il y a la *Bête*. Oyez lecteurs, et connaissez votre privilège. Le *Jockey Club de France* a refusé les *Starting Stalls*. Le *Jockey Club* anglais pareillement. Les clubs d'Amérique idem. Partout on ne veut pas de *Starting Stalls*, sauf en Australie et à l'île Maurice. Hurrah ! triple Hurrah ! Hip Hip hurrah !

*La Belle et la Bête*, c'est le Champ de Mars et les *Starting Stalls*. Le Champ de Mars a sa verrue, et son tracteur qui déplace la « verrue ». Comme *humour noir*, c'est de l'*humour noir*, ou je ne m'y connais pas.



# ADVANCE

24 Septembre 1963

## Les « dévoyés » sublimes

On connaît le violon d'Ingres. Ingres se voulait musicien. Il apprit par d'autres qu'il était peintre. Mais il continua toute sa vie à se croire musicien, et il pensa que tout le monde se trompait sur son compte, sauf lui.

Paul Cézanne était fils unique d'un banquier. Son père l'avait destiné à lui succéder. Cézanne choisit d'être peintre. Ce fut un crime contre la bourgeoisie. Et à cause de cela, Cézanne fils fut traité dans sa ville de « fou ».

Toulouse-Lautrec, fils et héritier du Comte de Toulouse-Lautrec fut considéré un « raté » dans sa famille. Son père le déshérita et lui concéda une très petite rente avec laquelle Toulouse-Lautrec vécut à Paris et devint le peintre célèbre que l'on connaît.

Saint-John Perse, de son vrai nom Alexis Léger, était un Martiniquais qui avait réussi à Paris au Ministère des Affaires Etrangères et il façonnait la politique de la France. Puis vint la guerre de 1940 et la débâcle qu'on lui attribua. Alexis Léger s'en fut en Amérique. Là il se décida à écrire de la poésie et finalement il eut le Prix Nobel. Et nous savons qu'Alexis Léger a réussi dans deux métiers, mais lequel ?

Albert Einstein, parce qu'il était un cancre à l'école, fut considéré par ses parents comme un idiot. Finalement Einstein obtint une place à l'Office des Brevets de Zurich. Il aurait pu y faire carrière. Il préféra créer la *Théorie de la Relativité*. Cela ne lui rapporta que des ennuis. Einstein était pauvre. S'il n'avait pas réussi à créer l'ère atomique, on aurait parlé de lui comme d'un « fruit sec ». Einstein finit par dire, face aux mille tracasseries qui l'assaillirent comme homme de science : « J'aurais dû être cordonnier ».

Maria Callas est aujourd'hui au faite du succès. L'Univers se prosterne devant elle. À la *Scala* de Milan, au *Metropolitan Opera* de New York, à *Covent Garden*, à l'*Opéra* de Paris, on l'acclame, on l'adule. C'est la « divine Callas ». Or la Callas n'est pas satisfaite. Elle dit à qui veut l'entendre : « J'aurais dû être une femme de foyer, avoir des enfants ».

À l'apogée de la gloire, Marilyn Monroe se suicide. Elle a eu trois maris, l'adulation à ne savoir qu'en faire. Un corps de déesse, un charme fou. Mais Marilyn Monroe absorbe un tube de somnifère. Pourquoi ? Qui peut le savoir ? Même Marilyn Monroe elle-même l'ignore. Si Marilyn Monroe avait su *pourquoi* elle se suicidait, elle ne l'aurait pas fait.

Françoise Sagan, 16 ans, est célèbre. Elle tâte de tout : romans, ballets, théâtre... et, deux maris. Elle rejette les deux maris... moins un enfant. Françoise Sagan a un petit visage chiffonné. Elle a courtisé le vice, non dans sa chair, mais dans sa plume. Rien ne semble satisfaire Françoise Sagan. Que va essayer cette femme maintenant ? Elle a tâté un peu de tout. Généralement les femmes se cherchent elles-mêmes à travers un homme. L'ennemi avec Françoise Sagan c'est qu'elle cherche Françoise Sagan par Françoise Sagan. Rien

ne se passera donc avec Françoise Sagan, sauf que son visage se chiffonnera encore plus. La gloire rend les femmes bien petites.

Wagner avait commencé avec l'opéra italien, puis il trouva sa voie. Et Richard Wagner devint Richard Wagner. Le drame de cet homme, c'est que Wagner était une impasse pour Wagner. Wagner, secrètement, jalousait Napoléon, autant que Beethoven l'aimait et en vint à le haïr. La *Walkyrie*, le *Crépuscule des dieux*, l'*Anneau de Niebelungen*, ne sont peut-être que la nostalgie chez Wagner d'avoir été le guerrier qui est le seul dieu réel à l'est de la Sprée.

Greta Garbo, ayant atteint la renommée, et n'ayant plus rien devant elle qu'elle-même, décide d'abandonner l'écran et se cache, sous de grands chapeaux et des verres fumés immenses, de ce soleil factice qu'est le soleil de la gloire. Nostalgie ? Sans doute, désespérance de s'être faite et de n'avoir pas « fait » un homme.

Napoléon avait voulu d'abord se mettre dans les affaires et épouser Désirée Clary. Rivoli, Toulon, Montenotte, Marengo l'en empêchèrent. Wellington serrant la main de Blücher après Waterloo s'exclama : « Quelle affaire ! » Sur la route de Paris, Napoléon se tournant dans la direction de Waterloo, pleura. Sur qui ? Sur lui-même, sur sa destinée manquée ou sur la France ?

Le plus grand de tous les « ratés » fut Judas. Lui aussi pleura. Il eut sans doute le remords de n'avoir pas été un simple boutiquier.

# ADVANCE

2 Octobre 1963

## En marge d'une biographie – Ramgoolam et nous (I)

Les plus belles rencontres de la vie sont les rencontres entre les livres et les hommes. Parce qu'un livre, lorsqu'il est fait par un poète, est un être.

Je marchai vers l'*Hôtel National* samedi par un de ces jours où la lumière est comme un plumeau balayant le vent et laissant tomber des étincelles de lumière quand mon ami Ramloll m'accrocha dans la rue.

– Le livre de Cabon sur le Dr Ramgoolam, me dit-il.

– Ah !

Je serrai la main de Ramloll et m'engouffrai dans l'*Hôtel National*.

\*.\*.\*

Les courses hippiques à Port-Louis ont ceci d'extraordinaire qu'on y peut tout faire : parier sur les chevaux, ne rien faire, (ce qui est la chose la plus difficile au monde et la plus constructive) ou lire. Les *tribunes* du Champ de Mars sont mon cabinet de lecture préféré. Et là, sur un des bancs, juché comme sur une estrade, où, surplombant le tout, on est si vu que personne ne vous voit, je me plongeai dans l'ouvrage de Cabon.

Le temps passa. Le propre d'un beau livre est d'absorber le lecteur. Je lus, oubliant le temps, laissant cascader les courses entre deux lectures. Et le temps passa.

Mon cher Cabon, vous avez réussi un beau livre parce qu'en écrivant la biographie du Dr Ramgoolam, vous avez pensé à votre vie à *Brunepaille*, vous vous êtes intégré à votre sujet, vous l'avez vécu. Et l'époque de Belle Rive sera parmi les plus belles pages que vous ayez écrites : par leur simplicité, par leur nudité, par leur sincérité, par leur dépouillement. Le Dr Ramgoolam ne peut que vous remercier pour ce petit chef-d'œuvre. Et c'est du pur folklore. C'est par cela que le poète est grand.

\*.\*.\*

Si c'était moi qui avais écrit la biographie du Dr Ramgoolam, la première chose que j'aurais faite c'est, après un pèlerinage à Belle Rive, de ramener des photos à profusion, et j'aurais dessiné sur le vif ce lieu archibéni de notre terre natale. Car le Dr Ramgoolam, c'est Belle Rive et Belle Rive, désormais, est le Dr Ramgoolam.

\*.\*.\*

Et puis j'aurais « donné » cette maison de la rue Desforges, sous plusieurs faces, et cette fameuse école *L'Etoile Roman Catholic Aided School* où les premiers rudiments de la culture furent donnés à l'élève qui allait monter, pour nous, l'échelle de la renommée.

Il fallait insérer la photo du Dr Curé, oui. Et celle d'Anquetil, oui encore ! (Vous avez oublié la photo de Rozemont, mon cher Cabon). Et des pierres blanches en images marquant la carrière du Dr Ramgoolam. Pour moi, la photographie la plus émouvante de tout le recueil est celle présentant le Dr Ramgoolam avec Madame Ramgoolam et leurs deux enfants (1). Car tout homme – quelque grand soit-il – puise de son foyer le courage de vivre, l'enthousiasme et cet élan vital sans quoi la vie ne serait pas.

Belle Rive ! Celui qui avance de Mahébourg vers la Grande Rivière Sud-Ouest (ou vice versa comme les deux faces d'une médaille, les deux profils d'un même visage), passe d'enchantement en enchantement, surtout qu'ici le visage fait comme tourner dans le miroir des eaux. La montagne en encorbellement verse son épaule sur la route et caracolent les plants de vaquois et il y a une odeur de fumée dans l'air. C'est pastoral et c'est vivant. Qui n'a pas vu ici des gosses jouer avec de petits bateaux en ravenale et ces boutiques joutant la route qui donnent des yeux à la mer avec leurs fenêtres entrouvertes !

Belle Rive ! Près d'Olivia. Là a vécu le Dr Ramgoolam. « *De la petite gare d'Olivia à Curepipe, il y a un bout de route. Il fallait se lever matin, courir par les fondrières. En temps de coupe, le meunier de Beau Champ le prenait dans sa locomotive. C'était la grande aventure.* »

\*.\*.\*

« *C'était la grande aventure.* » Tout est évoqué.

Je revois le tout, en poète, en poète de la terre. Car j'aime mon pays par mes entrailles.

Mais le petit bonhomme qui allait à l'école se « savait » déjà. Il lisait. Il lisait à profusion.

\*.\*.\*

« *L'appétit de voir, d'écouter, de tâcher de comprendre était de plus en plus grand chez l'enfant. Et de ce que la vie et les livres lui offraient, il prenait le meilleur.* »

La phrase ici est balancée, elle est véridique. Mais la clé de tout le livre sur Ramgoolam, vous l'avez mise, peut-être sans le savoir, mon cher Marcel Cabon, dans ces quelques mots : « *Lui disait qu'il serait un jour le Gouverneur de son pays.* » Ramgoolam avait alors peut-être sept ans. Si cet homme, à l'âge de sept ans, n'avait pas pensé cette chose, aujourd'hui il ne serait pas ce qu'il est.

Mon cher Cabon, *nous devenons ce que nous sommes*. Ramgoolam à l'âge de 7 ans, c'est tout Ramgoolam des pieds à la tête. Il n'a fait que réaliser aujourd'hui ce qu'il était. Le rêve de la vie, c'est la *réalité* que nous avons connue quand nous avions sept ans. La vie ne fait que développer un filigrane déjà fait.

\*.\*.\*

(1) – *Action* publie ce matin un très bel article de M. B. sur Mme Ramgoolam dans sa page intitulée *Féminité*.

# ADVANCE

3 Octobre 1963

## En marge d'une biographie – Ramgoolam et nous (II)

Le livre de Marcel Cabon sur le Dr. Ramgoolam est pour moi un des panneaux d'un triptyque.

Le second panneau, le voici. Écrit par vous-même, mon cher Cabon, dans une condensation, il faut, à un texte lapidaire, une suite d'illustrations développant la vie du Dr Ramgoolam par l'image. Belle Rive, les environs, le littoral, la gare d'Olivia, le Collège Royal de Curepipe et, se suivant, la vie de Ramgoolam à Londres par l'image, les premières luttes politiques, le mariage, la vie à la rue Desforges, le tout agrémenté d'un texte parlant.

Il m'est impossible de concevoir qu'un homme qui a servi le pays comme le Dr Ramgoolam pense s'appartenir à lui-même. C'est pourquoi j'ai intitulé mes articles : *Ramgoolam et nous*. Si Hart est intégrant à Souillac, si Ollier est dans tout Port-Louis et à Mahébourg, Ramgoolam, c'est encore l'île Maurice et il fait partie de notre folklore. L'autre panneau, le troisième du triptyque, est d'écrire une Histoire Politique de notre pays. Personne ne l'a jamais fait. Point des statistiques, mais l'histoire d'une vie et de multiples brochés sur la trame du temps.

Je ne crois pas qu'on puisse séparer un homme des événements. Ramgoolam n'a été Ramgoolam que parce qu'il était Ramgoolam d'abord, mais ensuite parce qu'il a été une NÉCESSITÉ pour notre pays.

Le contexte multiracial de notre peuple le réclame. Par son esprit tolérant, il est digne d'être notre leader ! Par son esprit de mesure, son équilibre, c'est l'homme désigné pour assurer une harmonie et un esprit d'entente parmi nous.

Quand je lis sous votre plume, mon cher Marcel Cabon, parlant de l'élévation du Dr Ramgoolam : « Il a gardé la même lucidité, le même fond de tendresse, la même simplicité, la même hauteur de vues », et que vous le comparez à Rivet, c'est bien. Mais quand vous dites : « Il connut Tagore, Eliot, Gide, Valéry », c'est cela qui le place très haut, car ce qu'il faut à l'île Maurice, c'est la conjonction de la culture orientale et de la culture occidentale. Car sans culture, point d'élites. Toutes nos élites ici doivent fusionner mieux, doivent co-exister dans un principe d'harmonie.

Et vos propres paroles, mon cher Marcel Cabon, concernant le Dr Ramgoolam, sont une preuve inégalable qu'il est digne d'être notre leader, car il respectera toutes les cultures, aidera à les faire aimer toutes, car cet homme sait que la seule et vraie culture est par l'humanisme. Et cet humanisme, le Dr Ramgoolam le possède. Sa vie et ses actes en font foi.

\* \* \*

Mais je reviens au passé, puisque l'avenir est le débordement du passé dans l'éternel présent. Voici cette phrase : *Par les matins qui sentent l'étable entrouverte pour la traite des vaches, par les soirs qui sentent le massala, à l'heure des grands feux qui brûlent sous les marmites, un enfant qui fait des rêves d'avenir.* L'arbre monte, mais revient vers ses racines. Cette odeur des *soirs qui sentent le massala*, c'est encore l'odeur du pays bien-aimé. L'île Maurice rejettera-t-elle tout cela pour se mécaniser, pour devenir inhumaine ? Non, tant qu'il y aura des poètes en ce pays. Car par la plume tout reprend et le poète perpétue. Nos hommes politiques ne doivent jamais oublier une chose. Tels soirs à Londres, à Paris, sur la Côte d'Azur, un Mauricien pense à son pays et vient à ses narines la senteur du pays. Et toute son île natale revit devant lui. Un pays n'a une politique forte que si l'homme qui le dirige a la senteur de son pays dans ses narines et s'il aime son pays de son sang. Le Dr Ramgoolam a ceci de grand – et vous avez tenté merveilleusement de le dire, mon cher Marcel Cabon – que le sol de son pays est coexistant à la trame de sa pensée, au corps de ses idées. Et si intégré au sol de son pays, il pense la terre, il vit la terre dans chacune de ses pensées, c'est pour cela que le Dr Ramgoolam est un grand Mauricien. Il est NOUS. Et il finit par être NOTRE TERRE. Et par cela, la terre de son pays le glorifie et il glorifie la terre de son pays.

C'est pourquoi je dis que l'homme politique doit être amant de la terre, époux du sol vivace où il est né s'il veut être un grand politique. Dans ce sens, POÉSIE et POLITIQUE ne font qu'un. Un autre que vous, mon cher Marcel Cabon, aurait fait de la biographie du Dr Ramgoolam deux parties : l'homme d'une part et l'homme politique d'autre part. Ç'aurait été un parfait fiasco. Vous avez évité le piège. Vous avez voulu mettre la politique dans l'homme et l'homme dans la politique. Vous ne pouviez que réussir, parce que vous êtes un poète. Vous avez réussi, mon cher Cabon, parce que vous avez connu les mêmes souffrances que le Dr Ramgoolam. Vous avez connu le refus. (*Il y a vingt ans, on disait Ramgoolam comme on disait le diable. Comme cent ans auparavant on avait dit Rémy Ollier.*) Et vous avez pu écrire Belle Rive, parce que vous avez connu *Brunepaille*. Votre ouvrage est bon parce que vous l'avez vécu.

# ADVANCE

4 Octobre 1963

## En marge d'une biographie – Ramgoolam et nous (III)

Je voudrais maintenant émettre, en marge de la remarquable biographie de Cabon sur le Dr Ramgoolam, ces paroles que prononça notre ministre-chef devant notre Parlement : « Le pays appartient à la nation tout entière et non à un parti ».

Mais il arrive que le parti fasse corps avec la nation. Le parti alors devient une émanation de la nation. C'est comme telle maison qui devient comme le corps de l'homme qui l'habite et l'habit qui devient nous-même. Mais la comparaison est totalement inadéquate. L'appellation d'un parti finit par dépasser son nom.

Le *Parti Travailliste* que fonda le Dr Curé, l'homme des temps héroïques, est devenu « autre chose ». Il s'est fortifié depuis Curé, il est en pleine voie de devenir la nation elle-même. Et c'est là que j'entre dans le problème de l'homme. Le Dr. Ramgoolam a donné au Parti Travailliste son moule – par son esprit de tolérance, qui rend le Parti Travailliste NATIONAL, puisqu'ici chaque politicien s'y retrouve. Le Parti Travailliste, qui est socialiste, est devenu aujourd'hui HUMAINEMENT socialiste. Et il entre dans notre folklore. Quand un parti devient national, terrien, humain, tout en un, il incarne le pays.

C'est fort de cet *esprit national*, que le *Parti Travailliste* peut appeler tous les Mauriciens à lui, tout en restant lui-même. Le Parti Travailliste a obtenu une *personnalité*. Et ici je défie quiconque de contester ce que je vais dire. *Si le Parti Travailliste est devenu aujourd'hui ce qu'il est, c'est en grande partie à cause de la personnalité du Dr Ramgoolam.* Et cette personnalité réside essentiellement dans l'esprit de tolérance.

Je ne crois pas aux institutions séparées de l'homme. Qu'on ne me parle pas d'indépendance détachée de son contexte humain. Avec Ramgoolam et Beejadhur – s'il ne fallait citer que ceux-là – avec leur esprit de tolérance, il n'y a plus de problème politique que le sens de l'humain ne saurait résoudre. Un pays se fait, non par des abstentions, mais par des hommes. J'ai confiance dans l'avenir de l'île Maurice parce que j'ai confiance en Ramgoolam et confiance en Beejadhur. Leur *sincérité*, – et celle de ceux qui seront comme eux – est la garantie de notre avenir.

\* \* \*

Mais ce que peu de gens savent à Maurice, c'est que *toutes nos valeurs demandent à être retournées* et que rien n'est résolu seulement par une justice des intérêts. L'équité n'est pas une égalisation de valeurs, mais une échelle de hiérarchie.

L'ancien régime avait ceci de mauvais qu'il était *une oligarchie d'argent*. C'est de mettre l'argent au-dessus de tout qui a été mauvais. Sans ce principe d'argent qui a tout surplombé, il n'y aurait pas eu de

*préjugé de couleur* à Maurice. La faute du Blanc a été d'avoir fait *l'argent blanc*. Point tous les Blancs, heureusement. La meilleure preuve est qu'un Fernand Leclézio, que Cabon cite dans son livre, veut retourner l'échelle des valeurs. Et c'est l'esprit nouveau.

L'indépendance aura ceci de grand *qu'elle retournera l'échelle des valeurs*. Après l'indépendance, des hommes de la valeur du Dr Ramgoolam s'imposeront *plus vite*.

Au temps passé, il s'agissait d'être le fils du Duc de Bagasse ou de n'être rien. Demain, de grands hommes sortiront de nouvelles *Brunepailles*.

Et j'arrive à l'essentiel du livre de Marcel Cabon sur le Dr Ramgoolam. Cette biographie est une leçon de vie, un exemple de courage, de volonté, de sincérité, avec soi-même et avec les autres, d'élévation d'esprit.

L'élévation du Dr Ramgoolam ne s'est pas faite comme ça, par un coup de dés de la politique. L'homme ici mérite le rang qu'il tient. *He is at the top because he is the most deserving*. Mais mieux que tout, – et c'est le plus bel éloge que je puisse faire ici au Dr Ramgoolam – *le Dr Ramgoolam est l'homme même qu'il nous faut, parce qu'il incarne le pays*.

J'ai connu des gens qui étaient contre lui politiquement, mais qui admiraient l'homme.

À tous ceux qui doutent, je leur recommande de lire la biographie du Dr Ramgoolam par Marcel Cabon : ils sortiront convaincus.

Mais c'est peut-être bête de ma part et l'on m'accusera sans doute d'être sentimental alors que je ne suis qu'humain et « bêtement ». Je terminerai par une petite anecdote que raconte Marcel Cabon dans son livre. Il s'agit du *Cernéen* plus que centenaire, là où s'est étalée la politique absurde de N.M.U. C'est Cabon qui parle : « Hervé de Sornay me contant cette journée où, pérégrinant en Angleterre avec d'autres journalistes, il apprend la mort de son frère, survenue en suisse. Aussitôt la nouvelle connue, Ramgoolam se rend auprès de son compatriote ; et lui tient compagnie toute la journée, l'amenant déjeuner, visiter les musées, ne le quittant qu'à la nuit tombante. »

Que puis-je ajouter de plus ? C'est sur des faits comme ceux-là qu'on juge de vrais grands hommes.



# ADVANCE

5 Octobre 1963

## En marge d'une biographie – Ramgoolam et nous (IV)

Je ne peux à ce stade que déborder dans le présent et franchir vers l'avenir, car la biographie de Ramgoolam par Marcel Cabon est mouvante et ouvre une porte sur l'avenir.

Disons que quelqu'un trouve à redire au Parti travailliste et veuille diminuer l'œuvre du Dr Ramgoolam. C'est ici qu'un fait seul fait tomber les dernières préventions.

L'île Maurice n'était pas sur la carte du monde économique et financier sous l'ancien Régime. Pourquoi ? À cause de l'égoïsme du capitaliste chez nous qui ne se voulait qu'une vie en vase clos. La finance internationale veut le prestige international. Et l'on ne commence à COMPTER pour les grandes nations que si L'ON EST. Depuis 1959, le prestige de l'île Maurice s'est décuplé, s'est multiplié dans le monde. À qui doit-on cela ? Au Parti Travailliste et à l'homme qui est à sa tête : au Dr Ramgoolam.

Loin de vouloir se calfeutrer dans sa maison de la rue Desforges et dans son bureau officiel à Port-Louis, le Dr Ramgoolam a su se faire connaître et faire connaître notre pays des grandes capitales. On peut dire donc que le Dr Ramgoolam a servi autant – si ce n'est plus – notre pays à l'étranger qu'ici-même.

L'emprunt à Londres couvert – à 50 fois sa valeur et fermé en une minute est, j'en suis sûr, un record pour toutes les colonies britanniques et un record peut-être dans le monde (qui nous renseignera ?).

Et l'argument massif est là : si les grandes capitales et les grands pays font confiance – et de cette manière exceptionnelle à l'île Maurice, comment le pays, comme un tout, pourrait-il ne pas faire confiance à un homme *qui incarne et incarnera notre succès* ?

Tout le reste est littérature disait Verlaine.

Là j'ai donné l'essentiel.

Et savez-vous ce que cela signifie, lecteurs ? Cela signifie que l'Univers croit à notre équilibre politique, à notre bon sens, à notre courage (rappelez-vous *Carol* !) à notre industrie, à notre énergie, au génie national.

Il y a des choses qui doivent être dites, et très haut, car je suis très fier de mon pays ! Des étrangers de marque, des nationalités les plus diverses, pensent que l'île Maurice est un paradis de la coexistence pacifique. Et alors que nous croyons, – combien à tort – que nous n'avons pas une entité, les étrangers ne voient pas ainsi les choses et parlent de notre entente comme un des plus beaux exemples dans le monde.

On me trouvera atrocement bête, mais je crois aux signes. Sait-on que le serpent ne peut s'acclimater à Maurice ? Pourquoi ? Laissez-moi répondre. Parce que le serpent rencontre ici un tel pays béni qu'il n'a ni le climat physique ni le climat psychique qu'il lui faut.

Mais voici : le Mauricien a un défaut – et il doit s'en débarrasser – il ne fait que dénigrer son pays, tout en l'aimant. Ce n'est arrivé qu'à Londres ou à Paris, et que retrouvant un compatriote, le Mauricien a envie de se jeter dans les bras de l'autre.

Le livre de Cabon restitue le « climat » et nous dit que l'amour du pays est peut-être le plus grand amour après l'amour de Dieu et l'amour de la mère. Je ne saurais mieux dire en terminant cette longue conversation avec mes lecteurs que de dire à tous : lisez Cabon, il n'est peut-être pas parfait, il a ses torts comme nous tous, mais cet homme a écrit sur un de nos grands hommes, une œuvre du cœur, où, à travers Ramgoolam, on sent éclater l'amour d'un poète pour son pays. Lisez donc ce livre d'un patriote et sortez après sa lecture avec une plus grande foi dans votre pays.

Le Dr Ramgoolam est à la fois un ami, un compatriote, un homme comme nous-même - élevé si haut et monté si haut il est resté comme nous. Voyez en cet homme un emblème d'un glorieux demain. Ayons foi toujours, car tant que des hommes comme lui prendront la barre de nos destinées, il n'y a rien à craindre. Mais méfions-nous de nous-mêmes. Nous avons vu trop longtemps avec les lunettes du passé. Réajustons notre vue avec la vision des hommes nouveaux. De Belle Rive à l'Hôtel du Gouvernement, il y a cet homme. *Un exemple ? Oui. Une leçon d'avenir ? Oui. Mais mieux encore, une raison d'espérer, un acte de foi.*

# ADVANCE

18 Octobre 1963

## Aunauth Beejadhur, l'homme et le serviteur du pays

Le 21 octobre – date fatidique pour notre histoire – l'électorat de l'île Maurice va donner son verdict. Après avoir parlé du Dr Ramgoolam, dans des termes que l'on sait, je considère mon devoir de nommer un autre homme qui au premier chef a droit à la reconnaissance du pays.

Aunauth Beejadhur est un de ces hommes qui servent discrètement. Que de fois n'ai-je pas vus à *Advance* monter l'escalier qui gravit vers le premier étage tant et tant d'Hindous qui venaient demander aide à A. Beejadhur, quémander son conseil. Beejadhur inlassablement se mettait à la disposition de ses compatriotes. J'admirai cette « *patience de dévouement* », ce *sacerdoce politique*. Et je me disais : « Voilà un homme qui vraiment est à la disposition de ses électeurs ». À mon sens, on pourrait parler de Beejadhur comme une exception, un exemple à donner, un indicatif. On m'a dit – briserai-je ici la volonté de discrétion de mon ami Aunauth qui a toujours résolument refusé l'avant-scène – on m'a dit que cet homme *toute l'année* visite sa circonscription, se penche sur chacun à Rivière du Rempart, est *visible* pour tous et à toute heure. Et ici Beejadhur ne m'en voudra pas si je dévoile ceci : un jour je lui parlais du temps incroyable qu'il donnait aux hommes de sa circonscription et comment il pouvait « joindre les deux bouts » de son temps, lorsque mon ami Aunauth me dit ceci : « Malcolm, ce n'est pas seulement cela, j'ai une famille, une mère à ma charge, de grandes responsabilités financières envers les miens. Chaque voyage à Rivière du Rempart me coûte un taxi. L'argent que je touche comme député s'en va ainsi en mille dépenses. Et mon mandat de député ne me rapporte pratiquement rien ».

Je donne au pays cet exemple parfait de désintéressement.

Rappelons – nous qu'au moment où Beejadhur me parlait de tout ceci, il n'était pas encore ministre, et il n'avait que sa paie de journaliste et son cachet de député.

Que les autres députés-ministres m'excusent – ils sont mes amis, et ils ne m'en voudront pas de comparer – mais, à mon sens, le Dr Ramgoolam mis à part, Beejadhur est celui qui a le plus servi son pays durant ces derniers quatre ans de gouvernement travailliste.

Beejadhur a ceci d'extraordinaire qu'il fait *une unanimité autour de son nom*. Quand on nomme son nom, tout le monde est d'accord. Voilà un homme qui vraiment n'a pas d'ennemis. Je puis donc dire en toute paix et toute tranquillité, et en même temps en toute honnêteté, que Aunauth Beejadhur est une des clés maîtresses de notre soudure. Sa présence au Conseil est un signe de notre entente. Et son esprit de tolérance le classe comme un des premiers esprits de notre pays et un *signe de ralliement* de toutes les valeurs et de tous les hommes de bonne volonté.

# ADVANCE

28 Octobre 1963

## Le mythe Cocteau

Qui était Jean Cocteau ? Il me semble que personne ne sait, même pas Jean Cocteau lui-même. Si Jean Cocteau savait qui il était, nous n'aurions pas eu Jean Cocteau le poète.

Ma thèse est la suivante et elle est très audacieuse : Dieu n'a créé l'univers que pour prendre conscience de lui-même. S'il n'y avait pas d'univers, Dieu n'existerait pas. Ceci n'est pas du panthéisme, mais mode de voir de poète.

Tout poète crée comme l'arbre qui fleurit, afin que par sa floraison, l'arbre ait conscience du printemps.

Comme Dieu n'existe pas sans l'univers, le poète n'existe pas sans son œuvre. Quelle fut l'œuvre de Cocteau ?

Connaissez-vous le papillon ? C'est tout Cocteau. Il a beaucoup plu aux Français qui – sauf respect – passent avec joie du raisonnement dur et implacable au papillonnement, ce qui fascine, éblouit sans nourrir l'âme. Cocteau est un de ces êtres inutiles qui n'apportent rien à l'humanité. Je mets au défi tous les critiques de la terre, autant ici qu'ailleurs, de me dire que Cocteau a œuvré dans la voie de la libération de l'homme.

Ce qui me répugne chez Jean Cocteau, c'est son inversion sexuelle qui fait que la revue américaine *Time*, d'ordinaire si pudibonde et retenue, parlant de Raymond Radiguet, l'homme que lança Cocteau, l'édicte : « *the lover of Jean Cocteau* ».

On n'est pas prophète en même temps qu'inverti sexuel, car le cerveau ici est attaqué. Cocteau a été très « femme », et de la mauvaise façon, dans ses œuvres. Aussi Cocteau ne plaît pas aux femmes, qui aiment des cerveaux virils.

Cocteau a touché à tout, il a papillonné. Il a absorbé tous les sujets, sans être un maître dans aucun. *La Belle et la Bête* reprend un thème ancien ressassé jusqu'à la nausée. Et je suis sûr que l'enfant n'a jamais poussé des cris devant tels tableaux de Cocteau. Car Cocteau – et c'est cela tout son pouvoir de fascination – est le faux prophète, l'homme de la fausse innocence et qui œuvre pour la galerie. Sa trahison du surréalisme est notoire. Et la dernière trahison de Jean Cocteau est d'avoir demandé admission à l'Académie française, institution qu'il avait brocardée toute sa vie, qu'il avait piétinée avec rage.

Je crois que le monde en a assez des poètes, dont la plupart ne sont que des faquins, de faux bonhommes. On a hâte de voir surgir le poète-prophète, le libérateur.

Chaque époque amène ses hommes, je dirai ses dieux. Cocteau est fils de son époque où le robot mécanique règne côte à côte avec la mécanique poétique.

Cocteau n'est pas un mystificateur. Pire, c'est l'auto-mystificateur qui « joue un rôle », comme Picasso joue un rôle. Chez Cocteau, c'est le manque de sincérité, l'absence de la nudité, donc de l'authentique.

Quand la revue américaine *Time* dit que « *Raymond Radiguet was the lover of Jean Cocteau* », elle a tout dit. Co

## ADVANCE

7 Novembre 1963

### La destinée de M. J. M. G. Le Clézio (Une grande leçon mauricienne)

On annonce à Paris, comme une quasi-certitude que le livre de M. J. M. G. Le Clézio (en deux mots) obtiendra le Prix Goncourt.

Qui est M. J. M. G. Le Clézio ? C'est le fils du Dr Raoul Leclézio (en un mot), établi à Paris. M. J. M. G. Le Clézio est donc un Mauricien. Je ne connais pas le contexte de l'ouvrage de M. J. M. G. Le Clézio. Il n'importe. Ce qui est essentiel pour nous, c'est que M. J. M. G. Le Clézio est un Mauricien.

L'ouvrage de M. J. M. G. Le Clézio, *Le Procès-Verbal*, a été édité chez Gallimard, là même où *Sens-Plastique* a vu le jour et qui a donné pas mal de nuits blanches aux Mauriciens. C'est Jean Paulhan, maintenant de l'Académie Française, qui a donné l'imprimatur et qui a peut-être préfacé cet ouvrage. Car M. Jean Paulhan, de l'Académie Française, est le directeur littéraire de Gallimard, en même temps que le pape de la littérature française.

Quand *Le Procès-Verbal* de M. J. M. G. Le Clézio aura obtenu le Prix Goncourt et aura acquis une valeur incontestée en France et dans le monde, une première question se posera : *Qu'est-ce qui donne la gloire, l'île Maurice ou la planète ?* Se posera la question de la gloire locale et de la gloire qu'on obtient à Paris. N'oubliez pas que j'ai dit : « On ne peut être un grand homme en même temps à l'île Maurice et à Paris ».

Si M. J. M. G. Le Clézio revenait à Maurice, le Prix Goncourt dans sa poche, est-ce qu'on lui offrirait des banquets, est-ce qu'on lui ferait des ovations ? Je gage que non. Comme avec Loys Masson, il est tout à parier que le succès de M. J. M. G. Le Clézio passera inaperçu des Mauriciens, comme le livre de Madame Marcelle Lagesse, *La Diligence s'éloigne à l'aube*, de cette même Marcelle Lagesse à qui on n'a offert ni banquets, ni bouquets, ni ovations.

Mais j'ai ici ma petite histoire à raconter. Personne ne sait – je suis le premier à le révéler – que depuis qu'a paru *Sens-Plastique*, le cher Jean Paulhan, pape de la littérature française, a été littéralement mitraillé d'œuvres mauriciennes. C'est tout un chacun qui voulait se faire connaître de lui. Jean Paulhan n'a rien retenu. Il y a *Sens-Plastique* et il y a *Le Procès-Verbal*.

Soyez certains, lecteurs, que si Jean Paulhan a retenu l'ouvrage de M. J. M. G. Le Clézio, c'est sûrement une œuvre de grande valeur. D'abord les critiques et les jurys littéraires à Paris sont unanimes. M. J. M. G. Le Clézio sera-t-il salué par l'Europe tout entière du terme de génie ? Ce serait une catastrophe pour l'île Maurice, qui porte difficilement un génie reconnu. Qu'est-ce qui arrivera si elle avait à en supporter deux ?

Voyons maintenant ce qui se passe avec la littérature mauricienne. Elle est ensevelie sous une montagne de dictionnaires et de livres de grammaire. Elle étouffe de purisme. Elle est impuissante par trop de connaissance du français. Il y a deux choses entre être professeur de français et être un écrivain. Céline écrivait mal le français. Ni Alphonse de Lamartine, ni Pierre Benoit n'écrivaient l'orthographe. Pour ma part, je n'ai jamais pu écrire le français, mais *mon* français. Que voulez-vous, ma pensée se sent à l'étroit au sein des règles de grammaire et mon style nu rejette l'académisme, Littré et le reste.

Donc, pour que les Mauriciens se haussent au niveau de M. J. M. G. Le Clézio, il leur faudra d'abord *désapprendre à écrire*, s'évader de la grammaire, pour être eux-mêmes. Car on parle de M. J. M. G. Le Clézio comme d'un visionnaire, donc un homme qui ne masque pas sa pensée avec des mots.

\* \* \*

Il est intéressant de parler de cette famille Leclézio qui s'étend de Sir Henry Leclézio à Fernand Leclézio et qui aligne un chapelet d'hommes d'affaires et qui d'un seul coup a produit ce rejeton hors-série qu'est M. J. M. G. Le Clézio. Mais l'artiste couvait dans cette famille. Il y a le chanteur Leclézio que Max Moutia connaît bien. Fors le chanteur Leclézio, M. J. M. G. Le Clézio peut paraître comme « une génération spontanée », car il sort ici de la chaîne de penser de ses aïeux.

\* \* \*

Une leçon se dégage du tout. Pendant combien de temps les Mauriciens refuseront-ils d'accepter les Mauriciens ?

Avec le Prix Goncourt — apparemment M. J. M. G. Le Clézio l'a dans le sac, puisque son premier livre est étiqueté « La révélation de l'année », — avec le Prix Goncourt, l'île Maurice sort de sa gloire couvée, dont les pôles sont la Place d'Armes et les salons de Curepipe, et l'île Maurice passe au premier plan de la notoriété.

Est-ce que la famille Leclézio, qui est très puissante, haussera sur le pavois l'épopée de son digne fils ? Je ne sais. Mais l'île Maurice comme un tout devrait faire quelque chose, si ce n'était que d'inviter ce fils bien-aimé dans sa patrie et l'acclamer.

André Breton disait que l'Europe a fait son temps et que les grandes œuvres viendraient du Sud de la planète. L'île Maurice va se mettre à l'avant-scène non pas par sa récolte de cannes et ses 700 000 tonnes de sucre, mais par des œuvres qui n'ont pas le seul estomac comme but, qui ne sont pas qu'alimentaires. On ne vit pas que de pain.

Nous avons trop vécu de la gloire confectionnée par les tenants et aboutissants du capitalisme et où le SUCRE a sanctifié ou fait donner l'anathème.

Les valeurs maintenant se déplacent du sucre à autre chose. L'œuvre de M. J. M. G. Le Clézio est un signe.

Paul Cézanne était fils unique d'un banquier et que renia son père. Toulouse-Lautrec fut honni par Monsieur son père, par M. le comte de Toulouse-Lautrec.

D'où naît M. J. M. G. Le Clézio ? D'une famille riche et puissante.

Entre Sir Henry Leclézio (en un mot) et M. J. M. G. Le Clézio (en deux mots), quel chemin... Toute l'histoire de l'île Maurice est là, incarnée dans ces deux hommes, son évolution, ses idiosyncrasies, sa phénoménale puissance et son élan.

# ADVANCE

19 Novembre 1963

## Le rire

On a dit que tous les peintres d'aujourd'hui ne font rien d'autre que d'imiter trois grands maîtres : Picasso, Matisse et Braque. Au fond, Picasso, qui donne le départ lui-même, imite l'art nègre.

Mais où entre ici l'art du douanier Rousseau, avec le départ qu'il donne au naïf dans l'art ? Eh bien, Rousseau, en fait, imite les enfants. Et les enfants ? Les enfants n'imitent personne. Chaque enfant a son originalité, qui est tout son charme.

Chaque Mauricien qui tient la plume veut être un grand écrivain. Chaque Mauricien qui manie le pinceau veut devenir un grand peintre. Mais nul ici ne songe que la seule jauge de grandeur est l'*originalité*.

Qui, en notre cher pays, est original – soit de la plume ou du pinceau ? Quel est celui qui ici-même a un message personnel à donner ? Je ne vois qu'une vaste prétention, des complexes de supériorité géants.

Tout cela vient de ce que d'abord n'existe pas chez nous la critique. (La critique : Maurice oscille entre la louange excessive et l'assommoir). Et ensuite chaque écrivain et chaque peintre mauricien a son inconscient paralysé. La paralysie vient de ce que le peintre en peignant *se voit peindre* et de ce que l'écrivain en écrivant *se voit écrire*. C'est comme si un miroir était mis en esprit. Le miroir, c'est Narcisse. Associez à cela cette arrière-pensée qu'est le « *qu'en dira-t-on* » installé en plein geste créateur et nous avons le secret de l'impuissance créatrice de nos peintres et de nos écrivains. Le tout signifie : style stagnant, images cadavérisées, nul élan et la fabrication.

Pourquoi tout cela ? Parce que nos peintres et nos écrivains n'osent être eux-mêmes. Et pour le prouver, ils plastronnent.

J'ai remarqué à Maurice que les gens ont *peur* de marcher. Et je remonte à la peur de vivre, à la peur d'être soi.

Sur toute l'île Maurice flotte un rire continu. Tout être original, tout ce qui est vivant, suscite une cascade de rires. Le rire est un signe de complexe de supériorité. Et le complexe de supériorité est le signe de la bêtise.

On a parlé de génie. Mais sait-on que tous les hommes de génie se sont fait rire d'eux ?

Quand on eut affublé le Christ d'une couronne d'épines, d'un manteau écarlate et d'un sceptre dérisoire, les gardes romains le giflèrent, puis ils se mirent à rire. Jésus-Christ n'est que l'exemple suprême du rire adressé à tous ceux que l'humanité ne comprend pas.



Entre le robot social et le génie, il y a le rire. Écrivains et peintres mauriciens, voulez-vous être vous-mêmes ? Osez faire des choses qui susciteraient le rire. Face au rire, essayez de vous transcender. Si vous êtes plus forts que le rire, vous méritez le titre de génie. Point autrement.

Les médiocres se défendent par le rire. C'est une attitude. Mais on rira moins en ce pays, à mesure que les lys de la gloire fleuriront.

Jusqu'à présent, c'étaient les riches qui riaient des pauvres bougres. Les riches riaient du haut de leurs complexes de supériorité. Vient le moment où on va rire des riches. Vous savez comment ? C'est très simple.

Jusqu'à présent, la richesse consacrait. Elle pouvait à volonté créer ses dieux. Le fils du millionnaire était automatiquement un génie dès le berceau. Tout cela est fini. Pourquoi ? L'argent a perdu une de ses forces essentielles : le pouvoir de *nommer*. Quand un homme riche parlait, grâce à son prestige, on l'écoutait. Et la richesse consacrait.

Ce n'est plus possible aujourd'hui. Pourquoi ? Parce que nous avons eu *le socialisme*, qui a libéré les Mauriciens du complexe de la richesse.

Et quand l'homme riche désormais voudra faire de son fils un homme de génie, on lui rira au nez.

Le rire aura fait tête à queue. Le temps vient – et il est là – où *on rira des riches*.

Ceci fait, une grande contrainte sera retirée de l'esprit des peintres et des écrivains mauriciens. Ils seront alors eux-mêmes, parce que le rire aura changé de bord. Et les riches dont on rira seront eux-mêmes sauvés de leur complexe de supériorité.

Et tout sera pour le mieux de tous dans le meilleur des mondes.

## ADVANCE

30 Novembre 1963

### Marcel Cabon, l'écrivain

J'ai connu Marcel Cabon, par les franciscéas. C'était un sonnet, où Cabon exaltait ses premiers enthousiasmes. Et depuis, la personnalité de Cabon est attachée pour moi à ces fleurs mauves et blanches.

Et s'égrènent mes souvenirs. Le poète ne vaut que par cet au-delà des mots, où une essence nous est présentée. Il n'y a pas plus de relations entre *Villa Fomalhaut* et le Marcel Cabon que l'on voit tous les jours à Port-Louis qu'entre le poisson qui circule dans les profondeurs azurées de la mer et celui qu'on tire hors de l'eau.

Cabon m'a toujours fait l'effet d'un « déplacé ». Et ses yeux donnent ce regard craintif de celui qui se demande : « Qu'est-ce que je fais dans ce monde ? Qui m'y a mis ? » Le poète est toujours « étonné ». Par cet « étonnement », qui est son climat quotidien, viennent les grandes œuvres qui étonnent tout le monde.

Qui est Marcel Cabon ? Un écorché vif, qui n'a jamais fini de souffrir. Et l'homme qui se débat donne cet être hétérodoxe parmi la masse des bourgeois, que personne ne comprend. Il suffit que le poète se comprenne. Et n'a-t-il pas son œuvre pour s'expliquer, même si on la rejette ?

Le poète souffre – en expiation du bonheur des bourgeois. Il rédime, pour tous, les péchés qui sont commis chaque jour contre la vie. C'est la victime expiatoire.

Je crois que même si Marcel Cabon n'avait écrit que *Villa Fomalhaut*, il aurait glorifié l'île Maurice. Et que sur le temps éternel de notre île bénie, il aurait laissé un sillage impérissable. *Villa Fomalhaut* est une senteur, celle, par exemple, du jasmin de nuit au clair de lune. *Villa Fomalhaut*, c'est la maison du poète, le tabernacle de lui-même ouvert. Et de la couleur mauve du franciscéa, je passe à ce regard d'améthyste argenté qui se dégage de l'œuvre maîtresse de Cabon. La Femme ici passe et c'est encore son Idéal qui a pris visage de femme. Le poète courtise l'âme sœur, qui n'est heureusement que son œuvre. Aussi quand le *Livre de la Genèse* dit que Ève sortit d'une côte d'Adam, c'est à la fois le symbole de l'Univers sortant de la gauche de Dieu et l'œuvre du poète accouchée de la crucifiante joie de création.

Or, le poète a ceci d'extraordinaire : que ses enfants, cependant issus de lui-même, ont chacun leur intransigeante personnalité et leur rigueur, alors que toujours la même frappe est là, le sceau unique de celui qui façonna son œuvre tout entier. L'œuvre du poète est à l'image de Dieu, créant, hors de lui-même, l'univers, sans apport de femme.

La femme accouche l'enfant. Le poète accouche l'œuvre. Né de femme, le grand, le vrai poète n'a pas besoin de femme pour créer. Il n'a qu'une seule mère, la Souffrance.

Face à *Villa Fomalhaut*, *Kélibé-Kéliba* paraît comme sorti d'un autre homme, tant le rythme se diversifie. Car *Kélibé-Kéliba* remonte du ventre de la terre. Et le tambour ici rejoint le battement du cœur de l'Univers.

*Kélibé-Kéliba* est un de ces poèmes qu'aucune mise en musique ne peut agrandir, ni rehausser. Car ici nous touchons au poème qui EST musique. La forme et le fond ici sont liés. C'est un poème parfait.

Si Baudelaire est parfois plus grand dans ses poèmes en prose (en fait, les poèmes de Baudelaire ne sont que des poésies en prose alignées), Cabon a réussi dans *Villa Fomalhaut* le parfait poème en prose, qui place la création du poète au-delà de la littérature. De même si Verlaine ne nous a rien porté dans :

*Les sanglots longs*

*Des violons*

que de la pure musique, *Kélibé Kéliba* n'est que l'œuvre d'un musicien et échappe à tout contrôle critique de la littérature courante.

Parler d'un poète, il n'en est qu'une seule manière et c'est de l'exalter. Les mots que le critique pourrait dire forment la quintessence.

Donc, Marcel Cabon est avant tout, par-dessus tout, malgré tout et contre tout et contre tous, un POÈTE. Et tout poète comprend tout autre poète – d'où qu'il vienne, quelle que soit sa langue, sous n'importe quelles couches d'apparence, de dénigrement, de vilification qu'on l'aura recouvert. Tout poète véritable aime tout autre poète véritable. Car ils sont de la même race, du même rang, d'un même caractère impérissable.

Cabon est un poète. Par ce mot, j'ai tout dit.

## ADVANCE

6 Décembre 1963

### Interview au *Chaland* – M. le ministre Rajaonarivelo nous parle

M. le ministre Alfred Rajaonarivelo est de haute stature, visage ouvert, avec cette expression indéfinissable, mi-sourire et mi-grave, qui fait le charme des habitants de la Grande Ile.

La rencontre a lieu à l'*Hôtel du Chaland*, précisément dans le salon où le banquet offert à nos hôtes malgaches distingués a pris fin. Le Dr Ramgoolam, très entouré, est en pleine forme. On est entre amis et son humour fuse. Plus loin, le ministre Forget parle très sérieusement. Je cueille à la volée les ministres Walter, Mohamed, Ringadoo, Paturau et Osman.

On me présente Madame Rajaonarivelo, la charmante compagne du ministre, et le chef du Cabinet du ministre, M. Rakotoarisinina, et enfin M. J. P. Barboni, directeur de l'Office National du Tourisme de Madagascar. Et c'est M. John Schoonewagen à qui je serre les mains. Est là encore MM. René Maingard de Ville-ès-Offrans et Guy Hugnin.

L'*Hôtel du Chaland*, depuis quelque temps, a pris un cachet particulier. Là, dans ce site divin, ont lieu les grandes rencontres. Parmi les moineaux qui pépient et la voix du vent dans les filaos, les hommes sont plus près d'autres hommes. C'est le lieu rêvé pour nouer des amitiés. L'*Hôtel du Chaland* est devenu un lieu national et le site des grandes rencontres civiques et fraternelles.

Nous sommes là, le ministre Rajaonarivelo, son chef de Cabinet, M. Barboni et l'ami des Mauriciens, M. John Schoonewagen. Autour du café et des liqueurs, on cause. Et je commence à questionner.

Q : M. le ministre, comment voyez-vous le tourisme Madagascar – Réunion – Maurice sous l'angle d'une commune culture ?

R : Le terme culture est très large.

Q. Je veux parler d'un humanisme, naturellement lié à une formation française, mais de base autochtone.

R. Cette culture, telle que vous la voyez, est certainement le ciment qui lie les trois îles.

Je me tourne vers M. Barboni.

Q. Nos hôtels, à Maurice, comment cadrent-ils à ce qu'il nous faudrait pour que le tourisme soit un succès ?

R. Personnellement je considère que vos hôtels sont en avance sur les trois îles. Je veux parler de l'*infrastructure*.

Q : Qu'est-ce que vous entendez par *infrastructure* ?

R : Non seulement les hôtels, mais tous les équipements complémentaires. C'est précisément dans cette partie que Maurice semble plus au point que les trois îles.

M. John Schoonewagen est à ma gauche. Je lui pose la question : "*Do you agree with the statement of Mr Barboni ?*"

M. Schoonewagen me répond : "*I can judge as far as Tananarive is concerned. I think that Mr Barboni is modest in his statement, because I have experienced in Tananarive the service of one or two hotels, and specially a restaurant (the Colbert)*".

Je m'adresse maintenant au ministre Rajaonarivelo :

Q : Ne trouvez-vous pas, vu la qualité des femmes mauriciennes, qu'il manque un peu dans l'organisation générale d'un hôtel comme *Le Chaland* l'élément féminin ?

R : En effet nous avons remarqué que le personnel féminin est en nombre relativement faible. Mais j'ai constaté que celles que j'ai vues étaient à la hauteur de leur tâche.

Je demande à M. Schoonewagen ce qu'il pense à ce sujet, et le directeur général du Tourisme à Maurice répond : « Je confirme l'opinion de M. le ministre Rajaonarivelo. *I think that it is a pity that there is a lack of feminine touch in the hotels, chiefly in the restaurants.* »

M. Barboni ici vient dire son mot : « Il faudrait un personnel féminin, intermédiaire entre la direction et les clients, comme sur les avions avec les hôtesses d'accueil. »

Et je m'adresse au ministre Rajaonarivelo :

Q : M. le ministre, si nous faisons un consortium entre les trois îles, en vue de développer le tourisme, comment en voyez-vous l'organisme : une corporation sous l'égide de l'État, un club de fraternité avec des bureaux dans les trois îles, une propagande unique, l'échange d'administrateurs, enfin quoi ?

R. Ce que nous avons intention de créer, c'est une alliance touristique entre les îles de l'Océan Indien, c'est-à-dire Maurice, la Réunion, Madagascar et les Comores !

Cette alliance coordonnera les travaux en commun, harmonisera les méthodes employées pour la propagande extérieure, le circuit touristique, l'hébergement, les voyages à l'intérieur de chaque île, tout en laissant à chaque pays sa personnalité.

Je quête l'opinion de M. Schoonewagen qui me répond : "*I think that it is most important that in our publicity programme we bring something to the public that is attractive to them and we can only do that by maintaining the natural spirit or character of each individual island group.*"

Je m'adresse à M. Barboni :

Q : Ne pensez-vous pas qu'il serait hautement recommandable que le nouvel organisme dont parle le ministre s'occupe de faire un échange folklorique entre les quatre îles ?

R : C'est évidemment ce que nous cherchons : dans une partie de notre programme, nous allons développer non seulement le tourisme international, mais le tourisme inter-îles.

Je pose maintenant cette question capitale à M. Schoonewagen :

Q : Est-ce vrai, M. Schoonewagen, que le fait que vous avez envoyé à Salisbury l'orchestre Pouzet a eu un effet décisif pour intéresser les Rhodésiens du Sud à Maurice ?

R : *It had a more decisive effect than anything else we could have done in order to promote tourism to Mauritius in Rhodesia.*

M. Barboni, à ce point, nous dit ceci : « Justement, M. le ministre Rajaonarivelo a créé une troupe nationale folklorique qui a parcouru l'Europe en 1961, qui a eu beaucoup de succès et a certainement servi à la fois la propagande touristique pure et la culture. »

Je reviens au ministre Rajaonarivelo et je lui pose cette question :

Q : M. le ministre, ne considérez-vous pas que tout d'abord par une étroite collaboration entre des hommes comme vous et M. Barboni d'une part, et à Maurice M. Schoonewagen et disons moi-même d'autre part, nous devrions créer un *livre de départ* pour intéresser globalement les touristes aux quatre îles comme un tout ?

R : C'est la raison même de notre venue, « ce départ de collaboration » et qui pourrait se concrétiser par une publication commune et caractéristique de chaque pays.

Après que le ministre Rajaonarivelo eut parlé, M. Schoonewagen me dit ceci avec insistance : *"Confirming the minister, I am convinced that the only way we can develop tourism in this part of the world is through this alliance of the islands of the Indian Ocean"*.

Mais je veux pousser les choses plus à fond.

Q : M. le ministre, quelles sont les mesures générales que vous envisageriez pour simplifier et rendre facile l'entrée des touristes d'une île à l'autre – passeport, argent, visas, etc.

R : L'assouplissement des formalités en faveur des touristes. C'est une question qui viendrait justement devant l'alliance touristique.

Q : Vous partez, M. le ministre et vous nous avez parlé de créer une base d'alliance. Pourriez-vous brièvement me dire, si ce n'est pas un secret, comment vous avez pris contact avec le ministre Paturau et quelles sont les lignes générales de votre conversation et s'il y a eu accord de principe et au-delà ?

R : Il y a eu prise de contact entre les personnalités mauriciennes et nous-mêmes sur cette alliance à laquelle les personnalités mauriciennes sont favorables.

Q : Y aura-t-il une conférence pour établir les bases de l'alliance ?

R : Oui, en janvier 1964, on se réunira à Tananarive.

L'interview a pris fin. On a parlé de l'essentiel. Mais je vois plus loin les choses. Cette collaboration touristique, par l'alliance dont nous a parlé le ministre Rajaonarivelo, pourrait jeter les bases d'une collaboration plus vaste entre les trois îles : *une confraternité de l'Océan Indien*. Cela est nécessaire car la nature nous a groupés dans un même océan et les cœurs comme les rives peuvent se rejoindre.

L'interview du *Chaland* donc dépasse les bornes courantes et c'est une raison d'espoir et un grand regard vers l'avenir.

# ADVANCE

21 Décembre 1963

## Grande Catherine

Elle était une petite princesse allemande de la cour d'Anhalt-Zebst, pendant qu'Elizabeth I<sup>re</sup> gouvernait la Russie, en tant que fille de Pierre le Grand.

Un jour, comme dans les contes de fées, un messenger vint de Moscou. Elizabeth de Russie s'était rappelé qu'elle avait été fiancée à l'oncle de la jolie charmante. C'est ainsi que vint la Grande Catherine que Voltaire appela *Catherine le Grand*, et qui accéda au trône grâce à son mariage avec l'héritier de la couronne de Russie, qui devint Pierre II.

Qui était *Catherine le Grand* ? Un esprit assez moyen, malgré l'opinion de Grimm, de d'Alembert, mais une forte volonté, en même temps qu'un être possédant une puissance de dissimulation illimitée et un esprit étrangement calculateur.

Sensuelle, la femme l'était. Mais elle avait étouffé son cœur. Et elle avait avec cela une ambition sans bornes et une passion de gouverneur.

Catherine avait connu, avant qu'elle devînt impératrice, la férule d'Elizabeth qui était sur le trône des Romanoff. Ce fut le rude apprentissage.

Alors que dans la vie courante, pour ce qu'il s'agit de son ménage et le gouvernement de sa maison, la femme ordinaire n'a pas de frein, le frein quand une femme monte sur le trône, comme Catherine II, et quand elle jouit d'un pouvoir illimité, le frein alors devient ses amants.

Après avoir écarté son mari, Pierre II, et avoir pris les rênes du pouvoir, le bureau de travail de l'impératrice eut alors à confronter l'alcôve.

On a parlé de Napoléon qu'il avait fait de ses frères des rois. Je ne sache pas qu'il ait mis une de ses maîtresses sur un trône.

L'état inverse est venu chez une femme, et c'est le cas de Catherine la Grande.

Son premier amour sérieux fut Poniatowsky (avant cela elle eut Saltikoff). À Poniatowsky, elle ne donne même pas une partie de son cœur, mais la fleur de ses sens avant qu'ils ne deviennent fruit.

Et elle était déjà dans les bras d'Orlof et déjà impératrice quand subitement le trône de Pologne devint vacant. Catherine II y installa un ex-amant, le fit roi. Et encore Poniatowsky eut à avoir la main forcée. Et cela se fit aux yeux de l'Europe effarée. L'alcôve du Palais d'Hiver, d'Orienbaum et de Tsarskoié-Selo se prolongea jusque dans le trône de Pologne. Ceci prouve comment, même en politique, la femme ne peut se séparer de son sexe. *Tota mulier in utero*, dit la sagesse millénaire des manieurs de conscience.

Grégoire Orlof était un homme ordinaire, un roturier qui sut mater la hautaine impératrice on sait où. Ceci fait, il disposa de la femme pour un temps. C'est lui qui, aidé de ses quatre autres frères, mit Catherine sur le trône de Russie. Grégoire Orlof s'enrichit. Catherine II, impératrice de toutes les Russies, ne peut rien lui refuser. Et les quatre frères Orlof suivirent le pas. Alexis Orlof, frère de Grégoire devint même Grand Amiral de la flotte, alors qu'il n'avait jamais commandé un bateau. Le curieux, c'est qu'il gagna une victoire avec l'aide de mercenaires étrangers comme co-capitaines.

Mais tout changea avec Potemkine. On a conservé la lettre de Catherine à ce butor, à ce détrousseur de filles, à ce débauché. L'impératrice ici n'est plus qu'une fille quelconque que son amant fouette. Nous sommes en plein masochisme.

Potemkine a vraiment régné. Il engueulait Catherine en l'appelant « petite mère ». Et Catherine en avait une peur atroce.

La vie de la Grande Catherine est une épopée lyrico-sexuelle, où l'alcôve et le bureau impérial sont dans une hilarante confusion.

L'extravagance bientôt pour Catherine n'a plus de limites. Un jour, elle donne congé à ses gens après s'être fait adresser un menu dans sa chambre, et tel qu'elle l'entendait. Mais elle voit que le dîner est trop copieux. Elle sort de ses appartements, traverse les grandes salles. Personne. Oui, personne, sauf un factotum dans une encoignure. Elle s'adresse à ce valet, l'invite dans ses appartements privés pour partager son repas. L'homme était jeune, naïf, glouton. Catherine lui pose quelques questions sur le Gouvernement de l'Empire. L'homme répond, intelligemment. Sans culture, il a du bon sens. Et là, dare-dare, ses gens étant absents, elle en fait son amant... et le garde.

Le factotum devient son favori, l'homme en titre, et passe de l'alcôve au bureau et du bureau à l'alcôve.

Si Catherine II a gouverné un vaste empire, la femme sur le trône a été gouvernée par son sexe. C'est naturel. *Tota mulier in utero.*

*Catherine le Grand !* s'est exclamé Voltaire.

*Catherine le Grand* fit des bêtises à l'infini dans le gouvernement de ses peuples et de sa vie privée. Mais elle eut de la chance. *La chance* se présenta ici par des hommes de valeur qui rectifièrent sa politique. Mais on n'a retenu que la Grande Catherine. Mode élégant des hommes de tout accorder aux femmes. Cette « galanterie, c'est l'histoire ».



# ADVANCE

8 Janvier 1964

## Le diable et Gogol

C'est l'histoire d'un homme possédé par son œuvre, parce qu'il tire de lui-même ses personnages et que ses personnages finissent par l'envoûter.

Gogol était hanté. Il ne s'intéressait pas aux femmes. On ne lui connaissait aucune maîtresse. Il ne s'était pas marié.

Peu à peu, il tomba dans les filets d'un prêtre, le Père Mathieu, qui tenta de l'arracher de son œuvre. Je ne crois pas qu'on ait, dans toute la littérature mondiale, le cas d'un poète qu'un prêtre « actionnait ». Si Claudel est un pitre dans ses excès religieux, nul prêtre ne « tint » sa plume.

Gogol était un personnage inouï. Ami de Pouchkine, Pouchkine aussi l'actionnait. Et Gogol écrivait des lettres à tous ses amis pour que ceux-ci lui nomment ses défauts.

Ayant écrit de purs chefs-d'œuvre que sont : *Le Nez*, *La Calèche*, *Le Portrait*, *Le Manteau*, *Tarass Boulba*, *Un Ménage d'autrefois* et *L'Histoire de la querelle d'Ivan Ivanovitch et d'Ivan Kikiforavitch*, Gogol juge qu'il n'a rien fait, que rien n'est bon de toutes ses œuvres, malgré leur prodigieux succès. Gogol brise avec la société. Où va-t-il ? À Paris. Il est un des premiers à savoir que l'on ne peut vraiment connaître son pays qu'en allant à l'étranger. Et des trottoirs de Paris, parmi le remue-ménage des rues parisiennes, à travers cette vie fourmillante, Gogol voit les coupoles dorées de Moscou et les moujiks.

C'est de Paris que le suprême chef-d'œuvre *Les âmes mortes*, voit le jour.

Cette œuvre est un drame. Mais Gogol ne le sait pas ; c'est Pouchkine qui lui ouvre les yeux. En croyant se moquer des moujiks et créer une satire, Gogol suscite une immense commisération pour la Sainte Russie.

L'œuvre de Gogol, *Les âmes mortes* a ceci d'extraordinaire que l'auteur la crée comme Cervantès fit *Don Quichotte*, sans plan préétabli. C'est une manière de faire jouer l'inconscient.

Mais ici entre en jeu le prodigieux état d'auto-envoûtement dont j'ai parlé. Gogol crée un personnage qu'il nomme Tchitchikov. Laissons de côté l'intrigue. Il y a ici Tchitchikov qui, grâce à l'utilisation de l'inconscient, est encore Gogol, mais que Gogol va découvrir.

Gogol avait la hantise du diable. Je ne parle pas du personnage grotesque, avec une corne sur la tête, des pieds de bouc, avec une longue queue et qui est le Méphistophélès goethéen, plus Priape et le symbole de la sensualité. Le diable de Gogol, et qu'il voulait exorciser, était bien plus intéressant.

*Les âmes mortes* dûment écrite, Gogol a une illumination. Il voit dans une lueur que le diable n'est pas un personnage, mais qu'il « se manifeste principalement dans la platitude et la sottise quotidiennes. Et que le

Diabre était plus brave que les hommes. Rasé de près. Vêtu avec décence. » Enfin que le diable était Tchitchikov.

Le malheur pour Gogol était qu'il vivait en un siècle lorsque Sigmund Freud n'était pas né. Autrement « Tchitchikov » serait devenu alors pour Gogol le refoulement.

Mais voici le drame de Gogol. Pas assez poète, ses personnages de roman ne le délivraient pas de lui-même, mais revenaient à lui et l'envoûtaient. C'est ainsi qu'il tombe sous l'emprise du Père Mathieu, jusqu'au jour où il rejeta le Père Mathieu par ces paroles : « Allez-vous en !... Laissez-moi !... Je ne peux plus vous entendre !... Vous me faites trop peur ! »

Je me permettrai maintenant – puisqu'il faut que celui qui écrit ces lignes donne sa version et conclue, ceci est ma règle d'or – je me permettrai d'expliquer le Diable.

Cette jeune fille est hantée. Ses parents s'affolent. On va voir le prêtre. On cherche à exorciser la petite. Elle fait des choses inouïes. Puis, on va voir un psychiatre, qui dit : « Mariez-la ». Le mariage « compliqué » au lieu de délivrer. Le diable possède cette fille, mais comment retirer le diable ? D'abord, qu'est-ce que c'est le diable ? On retrouve ce mot dans l'Évangile et même dans la bouche du Christ. Qu'est-ce que c'est le diable ?

Jean-Paul Sartre dit : « L'enfer, c'est les autres ». Mais si l'enfer était soi-même ? Si le diable était nous et rien que nous ? Pas un personnage fabuleux, mais nous-mêmes ? Ce qui fait que se délivrer du diable, c'est se délivrer de nous-mêmes ?

Notez qu'il n'y a pas de diable chez l'enfant. *Le bon petit diable* de la comtesse de Ségur a trait aux « diableries » de l'enfant, à ses espiègleries qui ne sont que sa vitalité.

Le diable, vous voulez savoir qu'est-ce ? C'est Napoléon lui-même par son mauvais génie, voulant mettre l'Europe à feu et à sang, à cause de Napoléon. Le diable de Napoléon (et non CE diable de Napoléon), c'est lui-même.

Tous les excès ont trait au diable – du fanatisme religieux au fanatisme tout court. Quand le diable hante Luther, ce n'est pas un personnage fabuleux qui le hante, c'est lui-même.

Le diable de Hitler, c'est Hitler. Le diable de Savonarole, c'est Savonarole. Le « diable », pendant les guerres de religions, était dans les deux camps. Le diable multiplié par le diable donne les convulsions de l'humanité. *L'excès dans le bien donne le diable, comme l'excès dans le mal donne le diable. Le bien et le mal se rejoignent dans le corps de leurs excès.*

Et moi-même je suis le diable, quand je veux être plus que Malcolm de Chazal. Et la personne qu'est Malcolm de Chazal est alors hantée par elle-même. Quand Malcolm de Chazal est traître à Malcolm de Chazal, il est le diable.

Gogol a eu tort de chercher le diable – ailleurs qu'en lui. Il se serait alors exorcisé. Mais aurait-il écrit ses livres ?...

\*.\*.\*

P.S. – J'avais terminé cet article quand j'ai pensé à Freud. Puisque quand l'homme est hanté par lui-même, il a peur de lui-même, le diable ainsi est la Peur de soi. Mais comment se délivrer de la peur de soi ? Ça, c'est une autre affaire et mérite un autre article.

# ADVANCE

23 Janvier 1964

## Une réforme du *Mauritius Turf Club*

Si l'on se souvient, il y eut, il y a quelques années de cela, une énergique intervention de M. Jules Koenig, et si je me souviens bien, appuyée par M. Gaëtan Duval, quand il fut question, au Conseil législatif, du *Mauritius Turf Club* et de ses activités. M. Koenig était en faveur d'un *libéralisme* dans les affaires du turf. La voix de M. Koenig n'a pas été entendue.

Il est temps de reprendre de bout en bout cette question épineuse du turf à Maurice.

Nous ne sommes plus en 1900 où seuls les Blancs avaient des écuries. Aujourd'hui il y a les écuries Brunel et Gujadhur.

Le *Mauritius Turf Club* peut se considérer un club privé, selon la lettre, mais dans l'esprit de la lettre, le *Mauritius Turf Club* a des activités publiques et dépend du public. Et comme tel, le *Mauritius Turf Club* est redevable au public de sa gestion, puisque les fonds qu'il encaisse viennent du public.

Club privé selon la lettre, dans l'esprit de la lettre le *Mauritius Turf Club* est une institution nationale.

La première réforme à appliquer voudra donc que les Commissaires ne soient pas exclusivement des Blancs. Devraient être Commissaires des hommes comme Henry Ythier (qui a démontré sa connaissance des courses), des enthousiastes comme Gaëtan Duval, des passionnés et des techniciens comme Radha Gujadhur.

D'autre part, le *Mauritius Turf Club* ne devrait pas être un club fermé, mais ouvert à l'élite de la population dans toutes les communautés. Ceci, je l'appelle la réforme par le haut, qui naguère aurait fait de Raoul Rivet le Président du *Mauritius Turf Club*.

Il est stupide de parler d'Entité Mauricienne si le *Mauritius Turf Club*, institution nationale, est en marge de notre société multiraciale et qu'il est exclusivement un club de Blancs. Il est inutile de parler de « fraternité » d'une part et par ailleurs d'exclure ses frères là où leur place est indiquée.

Je suis sûr que dans ces suggestions que je fais, et cette réforme que je réclame, j'aurai, si je la demande, l'adhésion intégrale de MM. Jules Koenig et Gaëtan Duval.

Et puis, qu'est-ce que ça signifie ces buvettes multiples aux Tribunes, ce cloisonnement qui donne la buvette de Gaston Loumeau, la buvette de la Flore Mauricienne et *la buvette des Blancs* (exclusivement réservée aux Blancs) ? Ce « cloisonnement » ne doit-il pas tomber ? Et si le *Mauritius Turf Club* décidait, cette année même, de fusionner ces trois buvettes et de faire *une seule buvette* où tous les Mauriciens seraient admis, ceci ne ferait-il pas beaucoup pour rassembler tous les Mauriciens dans une même famille et effacer le douloureux passé et ouvrir la voie à la réconciliation nationale ?

D'autre part, il est temps que la communauté musulmane ait une écurie personnelle. Et que les Indo-Mauriciens aient deux écuries au lieu d'une seule. Et que, du coup, on donne deux écuries à la communauté de couleur. Notre piste est assez large pour « prendre » trois autres écuries. Nous aurions alors beaucoup plus de chevaux et de meilleures courses.

Il ne s'agit pas d'amoinrir l'activité des Blancs au *Mauritius Turf Club*, mais d'y faire entrer tous les éléments de la population, d'associer toutes les élites.

Je sais que les Blancs ne prendront aucun compte de mes suggestions. Fort bien ! Mais je sais, d'autre part, qu'un grand mécontentement règne à Maurice pour ce qu'il s'agit du *Mauritius Turf Club* et ce mécontentement a déjà pris la forme d'une motion en règle au Conseil législatif. On peut ignorer mes suggestions, mais on ne peut les ignorer pour encore longtemps. Et ce qu'on refuserait de faire *gracieusement* aujourd'hui, on le fera plus tard sous la pression des événements.

En faisant entrer des personnalités en vue de la population de couleur (pour commencer) au sein du *Mauritius Turf Club*, les Blancs montreront en 1964 qu'ils ont mis de côté le préjugé de couleur. Et ce sera un grand pas en avant.

Mais comme je n'aime pas mâcher mes mots, je mets le *Mauritius Turf Club* au pied du mur et je réclame une réforme de cette institution. C'est oui ou c'est non. Il n'y a pas d'échappatoire. Comme le *Mauritius Turf Club* est une institution formée uniquement de Blancs, la parole est aux Blancs.

Et qu'on ne vienne pas dire que je suis un fou, dont on ne doit prendre aucun compte. Car derrière moi, il y a tous les turfistes de l'île qui réclament la réforme du *Mauritius Turf Club*, par ma voix.

\*.\*.\*

P.S. – Ce qui est pire. Quand on dit que les Blancs uniquement régissent le *Mauritius Turf Club*, nous ne touchons pas à toute la question. Ce qu'il faudrait dire, c'est que quelques Blancs, et toujours les mêmes, régissent le *Mauritius Turf Club* depuis trente ans et le *Mauritius Turf Club* devient ainsi un petit cercle ultra fermé. C'est ici que la réforme aura tout son sens, en universalisant le turf à Maurice.

# ADVANCE

**24 Janvier 1964**

## **Le salut du pays est dans un homme**

Le gouvernement de coalition est dans une impasse. Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas arrivé au nœud gordien, au point central.

L'Opposition réclame trois Ministères. L'Opposition réclame des garanties. L'Opposition réclame, réclame, réclame...

Fort bien ! Que le Dr Seewoosagur Ramgoolam donne sa démission de ministre-chef. Que son Excellence le Gouverneur appelle M. Jules Koenig et lui demande de former un gouvernement. M. Jules Koenig ne réussira pas à former un gouvernement. Que son Excellence le Gouverneur appelle alors M. Sookdeo Bissoondoyal et lui demande de former un gouvernement. M. Sookdeo Bissoondoyal ne réussira pas à former un gouvernement. Que son Excellence le Gouverneur appelle M. A. R. Mohamed et lui demande de former un gouvernement. M. A. R. Mohamed ne réussira pas à former un gouvernement.

Tout le pays alors saura que seul le Dr Seewoosagur Ramgoolam PEUT former un gouvernement et que le Dr Seewoosagur Ramgoolam est donc indispensable et que tout repose sur un homme. Et puisqu'il faut que le pays ait un gouvernement, le Dr Seewoosagur Ramgoolam sera rappelé par le Gouverneur, qui lui donnera les pouvoirs.

Tout cela se ramène à dire que sans le Dr Seewoosagur Ramgoolam, le pays en ce moment est impuissant.

Il est donc du devoir de M. Jules Koenig et de son parti de se rallier au Dr Ramgoolam.

Si quelqu'un connaît une autre solution où le Dr Ramgoolam serait exclu, qu'il le dise. Sinon, que le pays comme un tout fasse confiance à cet homme. C'est le plus grand homme d'État que nous ayons eu et qui soit à la mesure internationale. À aucun moment de son histoire, l'humanité n'a été sauvée par des partis, mais par des hommes. L'homme en question, l'homme du moment est le Dr Ramgoolam. Rallions-nous autour de lui.

Les partis s'en vont et la patrie reste. Il est temps que nous ne pensions plus aux partis, mais à la nation. Et qu'on laisse tomber le spectre du communalisme pour le salut de tous.

Mon opinion est la suivante : soit le Dr Ramgoolam ou rien. Ou lui ou le chaos économique et politique.

## ADVANCE

31 Janvier 1964

### Les Hindous et l'industrie sucrière (I)

Il y a deux lustres ou plus, un Indo-Mauricien qui était appelé à une brillante destinée, écrivait un livre intitulé : *Les Hindous à l'île Maurice*. Dans ce livre, cet Indo-Mauricien décrivait la grande œuvre accomplie par sa communauté pour l'édification de notre commune patrie.

J'ai nommé M. Aunauth Beejadhur, mon ami et confrère, le meilleur ministre que nous ayons eu.

Dans son ouvrage *Les Hindous à l'île Maurice*, M. Beejadhur faisait une étonnante révélation. Sur la propriété St Antoine, dans le nord de l'île, un planteur et propriétaire d'usine, M. Edmond de Chazal, cent ans avant la venue du Parti Travailleiste, créait le *premier hôpital et la première école sur une propriété sucrière*, et cela, avec ses propres deniers.

Qu'advint-il de M. Edmond de Chazal, propriétaire de St Antoine ? Il subit l'assaut de l'oligarchie capitaliste. Il fut honni, vilipendé. Si le mot existait alors, on l'aurait traité de communiste. Le tout fut aggravé du fait que concurrentement, M. Edmond de Chazal et toute sa famille se convertirent aux doctrines d'Emmanuel Swedenborg. Un temple swedenborgien fut édifié à St Antoine. C'en était trop. Si on consulte *Le Cernéen* de ce temps, on verra que M. Edmond de Chazal était en polémique avec Sir Célécourt Antelme, le représentant accrédité de l'oligarchie !

Quel mal avait commis M. Edmond de Chazal ? Il avait été libéral et humain envers les Hindous des propriétés sucrières. Et cela, on ne pouvait le lui pardonner.

La famille de Chazal a ceci de curieux qu'elle est très indépendante d'idées. Elle a été donc en marge de « l'évolution mauricienne » (tel que la comprenait Adolphe Duclos). De ce libéralisme et de cet esprit d'indépendance (signe d'une forte personnalité bien trempée) est venu le mythe du « moutouc Chazal », qui a trouvé son efflorescence dans un de ses fils les plus originaux, dans cet authentique génie qu'on honnit et méprise en ce moment à Maurice.

Edmond de Chazal a été donc, avant la lettre, un des premiers pionniers du « Travailleisme » à Maurice. (Une plaque commémorative devrait être placée à St Antoine, comme souvenir et en manière de reconnaissance).

Le livre d'Aunauth Beejadhur donc est un livre annonciateur. Il est temps donc que nous parlions de la tactique des planteurs de l'industrie sucrière et du rôle des Hindous dans la prospérité de l'île.

Pendant bientôt cent cinquante ans, les Hindous, par le salaire modique qu'on leur accordait, par leur frugalité, par leur labeur et leur docilité, par leur loyalisme, ont changé leurs sueurs en fortunes inespérées pour quelques-uns. Pendant cent cinquante ans, le laboureur hindou n'a pas récriminé.

Les Hindous sont devenus propriétaires de lopins de terre. Certains leur en veulent de ce qu'ils ont acquis et depuis dix ans on parle de la menace hindoue !

Voyons les faits. Il a fallu que l'Honorable Rajcoomar Gujadhur ose enfin réclamer pour les Hindous pour qu'il y ait une levée de boucliers. Au Conseil législatif, M. Rajcoomar Gujadhur, appuyé par M. Lallah, les deux premiers députés hindous, demanda qu'une juste part soit accordée aux petits planteurs hindous dans l'extraction des sucres. Le tout fut repris par le Dr Seewoosagur Ramgoolam, qui eut gain de cause. Si, aujourd'hui, les planteurs hindous ont remonté la pente, à qui le doivent-ils ? Uniquement et en dernier au Dr Ramgoolam. Si le Parti Travailleiste n'avait pas réclamé, les Hindous seraient encore comme avant.

Le « système » d'avant avec l'Ancien Régime ne connaissait que la loi de l'offre et de la demande qui est la loi la plus inique qui soit : au laboureur hindou, on disait : « Je te paierai tant. Si tu n'acceptes pas ce que je te donne, pars. Je n'ai pas besoin de toi. Et si tu restes, tu travailleras selon le nombre d'heures que je te dicterai ».

Tout cela a pris fin, grâce au Parti travailleiste.

Depuis dix ans que le Parti travailleiste dit son mot, il y a eu les organismes de marchandage pour les laboureurs de l'industrie sucrière, il y a les Cours Industrielles, le *Minimum Wages Board*, la réglementation des heures de travail. Le *Central Board* est une réalité. Avec le *Rapport Balogh*, il y aura le contrôle des balances. L'Hindou sur les propriétés sucrières n'est plus l'*under-dog*. Il dresse la tête. Et le propriétaire sucrier a à compter avec lui

Mais la Réaction n'a pas désarmé.

Car un autre Edmond de Chazal s'est présenté depuis dix ans, et qui ne cesse de réclamer et d'œuvrer pour le laboureur hindou. J'ai nommé M. Fernand Leclézio qui est seul contre tous dans l'industrie sucrière. Allez à F.U.E.L. Regardez par vous-même. Dernièrement, un chef-employé de propriété sucrière de La Réunion était à Maurice. Il avait été visiter F.U.E.L. Il me dit au retour : « Quelle merveille d'usine ! C'est grandiose ! Et quelle organisation ! Et ces maisons d'employés ! Monsieur, le propriétaire de cette sucrerie est vraiment un grand Mauricien ! »

Edmond de Chazal, Fernand Leclézio, deux bornes blanches. Les deux sont honnis par l'oligarchie. La dictature sucrière continue.

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Février 1964

## Les Hindous et l'industrie sucrière (II)

Le passé et le présent se rejoignent dans deux noms : Edmond de Chazal et Fernand Leclézio, à un siècle d'intervalle. Mais comme je le disais dans mon dernier article, la dictature sucrière continue.

Ce que le rapport Balogh n'a pas dit, c'est le fait capital suivant. Dans une industrie qui résume 99 % de notre production, un monopole effrayant veut que 50 % des terres, et les plus riches, et « toutes » les usines appartiennent à dix familles. Ce régime du trust est non seulement délétère au pays, mais foncièrement immoral. Pourquoi immoral ? Parce qu'il va à l'encontre de la justice distributive et qu'il enrichit outrancièrement quelques-uns au détriment de la masse et qu'il empêche l'argent de circuler. Mieux encore, par ce système capitaliste outrancier, de vastes sommes d'argent sont drainées hors du pays vers le Sud-Afrique et la Rhodésie et causent une grave hémorragie dans le corps national.

Comment amener un remède à cet état de fait ? Mais par une « réforme agraire », dont j'ai esquissé les grandes lignes.

Tout le système de ventes d'actions des propriétés sucrières doit être contrôlé ; tous les frais parasitaires comme les courtages onéreux devraient être abolis ; on doit créer une « Bourse Ouverte » de l'industrie sucrière sous contrôle d'État ; la *Banque Commerciale* doit être réformée ; et le *Syndicat des Sucres* doit disparaître et être remplacé par le « Pool de l'Industrie sucrière » que j'ai préconisé. Et surtout et avant tout, arriver à une révision totale de la taxation afin d'étêter les gigantesques profits ; hausser au niveau européen le droit sur les héritages ; imposer une taxe sur les revenus expédiés aux Mauriciens à l'étranger. Ces réformes ci-dessus ne sont qu'un premier pas vers *une reconversion de l'industrie sucrière et la restructure de son contexte financier*. Le pays ne saurait subsister et assurer son avenir que par cette totale refonte.

Je ne plaide pas ici pour les Hindous en tant que communauté. Les Hindous à Maurice ont des porte-parole infiniment plus accrédités et qualifiés que moi. Ce qui m'intéresse, c'est l'Hindou en tant que travailleur. (Mon amour pour le peuple hindou est une chose à part. Cela relève de mes sentiments personnels et de mon admiration pour son idéologie).

Or, l'Hindou en tant que travailleur n'a pas eu son dû, même aujourd'hui. Il est temps que le propriétaire sucrier fasse du laboureur hindou son premier allié et son ami et qu'il le traite en frère, en agent de sa fortune, en remerciement de ce qu'il a fait pour lui et de ce qu'il continue de faire. Il y a encore trop d'exigence et pas assez de collaboration et de fraternisation de la part du propriétaire sucrier par déverser le laboureur hindou, clé de voûte de sa fortune.

Pour ma part, le taux de 2/3 de l'extraction ne me satisfait pas. Il faut tout réviser, vu la considérable réduction des frais de fabrication des usines se modernisant. Une « table ronde » des usiniers et des planteurs est impérieuse. L'initiative est à l'Hon. Boolell, ministre de l'Agriculture.



J'ai voulu me résumer dans ces deux articles. Il y a encore tout à dire, mais tout cela n'a pas place dans ce journal. (Il s'agit de tout mettre dans un livre. Ce livre, je l'ai écrit. Il attend d'être édité). Mais je termine sur un fait capital qui a échappé à tous. Parlez à des gens, dans la rue, dans les bureaux, dans les couloirs du Conseil même. Tel vous parlera de *politique* à longueur de journée. Et ce gentil politicien qui met la bouche en cœur pour dénoncer le parti qui lui est opposé, en parlant de politique ne mentionnera même pas les mots *industrie sucrière* : « Cela concerne les administrateurs », dit-il, « les employés d'usine, le laboureur hindou, les bureaux de Port-Louis ». Pauvre homme ! Ce malheureux ignore qu'il ne saurait y avoir de politique à Maurice qui ne soit POLITIQUE SUCRIÈRE, car du sucre chez nous tout dépend.

C'est sur ce point que je me sens de force de tout changer à la politique locale, justement en associant la politique à l'économie, ce que personne ne fait ici.

On a parlé bêtement et idiotement de minorités et de majorité, pour donner une fausse figure de l'île Maurice hystérisée dans une lutte soi-disant de communautés se dressant les unes contre les autres, alors que le seul conflit est celui du Capital et du Travail.

Mais s'il fallait parler de minorités et de majorité, je dirai que l'échiquier dans le contexte politico-économique est le suivant : *d'une part, la majorité, qui est politiquement FORTE, est économiquement FAIBLE, et d'autre part, les minorités, qui sont politiquement FAIBLES, sont économiquement FORTES* (rappelez-vous le régime des dix familles). Conséquemment, dans l'équation totale, personne ne menace personne, puisque le jeu est équilibré. Et l'INDÉPENDANCE vient à son heure.

Mais ne demandez pas à ceux qui possèdent beaucoup d'accepter un changement, car le *statu quo* sert leurs intérêts. Mais qu'ils cessent de crier que les Hindous menacent le pays puisque, entre le propriétaire sucrier et le laboureur hindou, nous savons en faveur de qui la balance pèse. Que les privilégiés jouissent de leurs privilèges, mais qu'ils ne disent pas qu'ils sont menacés. Ça fait rire. C'est vraiment guignolesque.

\*.\*.\*

Mais je dis à ces privilégiés qui sont nos compatriotes, et donc nos frères : « Chers amis, essayez de repenser le pays. Adaptez-vous aux temps actuels. Tentez d'être comme mon ancêtre Edmond de Chazal, dont Aunauth Beejadhur a parlé dans son livre *Les Hindous à l'île Maurice*. Réformez-vous, refaites vos idées. Vous voulez survivre ? Soyez libéraux. Mais n'accusez pas les autres d'être la cause de vos malheurs hypothétiques. Bon Dieu, nous ne sommes plus en 1900 avec les redingotes, la canne à bout d'argent, la grande morgue, les expressions offensantes comme le *moutouc Chazal* et de traiter de fous ceux qui ne pensent pas comme vous, car ça se retournera contre vous. Le laboureur hindou est votre meilleur allié, votre allié naturel, en tant que clé de voûte de votre prospérité. Faites-lui la juste part. Ne gardez pas toutes les terres pour vous, augmentez le taux d'extraction aux planteurs. Soyez larges et généreux. *Donnez afin de conserver*. Soyez intelligents. Et soyez intelligents en devenant libéraux. Et surtout cessez ce petit rire moqueur que vous avez envers un certain génie. Ce n'est ni joli ni seyant en 1964. Car ce génie vous aime. C'est vous qui ne l'aimez pas. Ce génie ne vous veut pas de mal : il vous veut du bien. Et peut-être que parmi ceux qui sont dans votre sein, c'est lui le seul qui vous serve et qui vous serve le mieux. Il vous dit vos vérités et c'est par cela qu'il est votre ami. Écoutez ce qu'il vous dit, car lui seul veut et peut vous sauver. »

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Février 1964

## Les Hindous et l'industrie sucrière (II)

Le passé et le présent se rejoignent dans deux noms : Edmond de Chazal et Fernand Leclézio, à un siècle d'intervalle. Mais comme je le disais dans mon dernier article, la dictature sucrière continue.

Ce que le rapport Balogh n'a pas dit, c'est le fait capital suivant. Dans une industrie qui résume 99 % de notre production, un monopole effrayant veut que 50 % des terres, et les plus riches, et « toutes » les usines appartiennent à dix familles. Ce régime du trust est non seulement délétère au pays, mais foncièrement immoral. Pourquoi immoral ? Parce qu'il va à l'encontre de la justice distributive et qu'il enrichit outrancièrement quelques-uns au détriment de la masse et qu'il empêche l'argent de circuler. Mieux encore, par ce système capitaliste outrancier, de vastes sommes d'argent sont drainées hors du pays vers le Sud-Afrique et la Rhodésie et causent une grave hémorragie dans le corps national.

Comment amener un remède à cet état de fait ? Mais par une « réforme agraire », dont j'ai esquissé les grandes lignes.

Tout le système de ventes d'actions des propriétés sucrières doit être contrôlé ; tous les frais parasitaires comme les courtages onéreux devraient être abolis ; on doit créer une « Bourse Ouverte » de l'industrie sucrière sous contrôle d'État ; la *Banque Commerciale* doit être réformée ; et le *Syndicat des Sucres* doit disparaître et être remplacé par le « Pool de l'Industrie sucrière » que j'ai préconisé. Et surtout et avant tout, arriver à une révision totale de la taxation afin d'étêter les gigantesques profits ; hausser au niveau européen le droit sur les héritages ; imposer une taxe sur les revenus expédiés aux Mauriciens à l'étranger. Ces réformes ci-dessus ne sont qu'un premier pas vers *une reconversion de l'industrie sucrière et la restructure de son contexte financier*. Le pays ne saurait subsister et assurer son avenir que par cette totale refonte.

Je ne plaide pas ici pour les Hindous en tant que communauté. Les Hindous à Maurice ont des porte-parole infiniment plus accrédités et qualifiés que moi. Ce qui m'intéresse, c'est l'Hindou en tant que travailleur. (Mon amour pour le peuple hindou est une chose à part. Cela relève de mes sentiments personnels et de mon admiration pour son idéologie).

Or, l'Hindou en tant que travailleur n'a pas eu son dû, même aujourd'hui. Il est temps que le propriétaire sucrier fasse du laboureur hindou son premier allié et son ami et qu'il le traite en frère, en agent de sa fortune, en remerciement de ce qu'il a fait pour lui et de ce qu'il continue de faire. Il y a encore trop d'exigence et pas assez de collaboration et de fraternisation de la part du propriétaire sucrier par déverser le laboureur hindou, clé de voûte de sa fortune.

Pour ma part, le taux de 2/3 de l'extraction ne me satisfait pas. Il faut tout réviser, vu la considérable réduction des frais de fabrication des usines se modernisant. Une « table ronde » des usiniers et des planteurs est impérieuse. L'initiative est à l'Hon. Boolell, ministre de l'Agriculture.

J'ai voulu me résumer dans ces deux articles. Il y a encore tout à dire, mais tout cela n'a pas place dans ce journal. (Il s'agit de tout mettre dans un livre. Ce livre, je l'ai écrit. Il attend d'être édité). Mais je termine sur un fait capital qui a échappé à tous. Parlez à des gens, dans la rue, dans les bureaux, dans les couloirs du Conseil même. Tel vous parlera de *politique* à longueur de journée. Et ce gentil politicien qui met la bouche en cœur pour dénoncer le parti qui lui est opposé, en parlant de politique ne mentionnera même pas les mots *industrie sucrière* : « Cela concerne les administrateurs », dit-il, « les employés d'usine, le laboureur hindou, les bureaux de Port-Louis ». Pauvre homme ! Ce malheureux ignore qu'il ne saurait y avoir de politique à Maurice qui ne soit POLITIQUE SUCRIÈRE, car du sucre chez nous tout dépend.

C'est sur ce point que je me sens de force de tout changer à la politique locale, justement en associant la politique à l'économie, ce que personne ne fait ici.

On a parlé bêtement et idiotement de minorités et de majorité, pour donner une fausse figure de l'île Maurice hystérisée dans une lutte soi-disant de communautés se dressant les unes contre les autres, alors que le seul conflit est celui du Capital et du Travail.

Mais s'il fallait parler de minorités et de majorité, je dirai que l'échiquier dans le contexte politico-économique est le suivant : *d'une part, la majorité, qui est politiquement FORTE, est économiquement FAIBLE, et d'autre part, les minorités, qui sont politiquement FAIBLES, sont économiquement FORTES* (rappelez-vous le régime des dix familles). Conséquemment, dans l'équation totale, personne ne menace personne, puisque le jeu est équilibré. Et l'INDÉPENDANCE vient à son heure.

Mais ne demandez pas à ceux qui possèdent beaucoup d'accepter un changement, car le *statu quo* sert leurs intérêts. Mais qu'ils cessent de crier que les Hindous menacent le pays puisque, entre le propriétaire sucrier et le laboureur hindou, nous savons en faveur de qui la balance pèse. Que les privilégiés jouissent de leurs privilèges, mais qu'ils ne disent pas qu'ils sont menacés. Ça fait rire. C'est vraiment guignolesque.

\*.\*.\*

Mais je dis à ces privilégiés qui sont nos compatriotes, et donc nos frères : « Chers amis, essayez de repenser le pays. Adaptez-vous aux temps actuels. Tentez d'être comme mon ancêtre Edmond de Chazal, dont Aunauth Beejadhur a parlé dans son livre *Les Hindous à l'île Maurice*. Réformez-vous, refaites vos idées. Vous voulez survivre ? Soyez libéraux. Mais n'accusez pas les autres d'être la cause de vos malheurs hypothétiques. Bon Dieu, nous ne sommes plus en 1900 avec les redingotes, la canne à bout d'argent, la grande morgue, les expressions offensantes comme le *moutouc Chazal* et de traiter de fous ceux qui ne pensent pas comme vous, car ça se retournera contre vous. Le laboureur hindou est votre meilleur allié, votre allié naturel, en tant que clé de voûte de votre prospérité. Faites-lui la juste part. Ne gardez pas toutes les terres pour vous, augmentez le taux d'extraction aux planteurs. Soyez larges et généreux. *Donnez afin de conserver*. Soyez intelligents. Et soyez intelligents en devenant libéraux. Et surtout cessez ce petit rire moqueur que vous avez envers un certain génie. Ce n'est ni joli ni seyant en 1964. Car ce génie vous aime. C'est vous qui ne l'aimez pas. Ce génie ne vous veut pas de mal : il vous veut du bien. Et peut-être que parmi ceux qui sont dans votre sein, c'est lui le seul qui vous serve et qui vous serve le mieux. Il vous dit vos vérités et c'est par cela qu'il est votre ami. Écoutez ce qu'il vous dit, car lui seul veut et peut vous sauver. »

## ADVANCE

3 Février 1964

### Les Hindous et l'industrie sucrière (III)

Il y a deux lustres de cela, j'étais en visite sur une propriété sucrière. Le propriétaire de l'usine parlait avec un groupe de gens. On commentait la campagne du Dr Maurice Curé. Le propriétaire sucrier, un homme excessivement riche, avait des mots amers et durs pour qualifier la politique du Dr Curé. Et devant un étranger qui était là, le propriétaire sucrier dit : « Vous voyez, Monsieur, tout allait bien. Cet homme, le Dr Curé, est venu tout gêner. Il est venu gêner nos bons Malabars. »

Quant à moi, je ne pouvais m'empêcher de regarder, du côté des camps, cette misère étalée.

« Nos bons Malabars ! » Comme tout a changé depuis !

Le Dr Maurice Curé a fondé le Parti Travailleiste. Depuis, il y a eu Emmanuel Anquetil, Guy Rozemont, Guy Forget, Harold Walter. *Le Parti Travailleiste n'a pas été formé par des Hindous*. Les Hindous ont seulement adhéré au Parti Travailleiste.

Trois noms ressortent en lettres d'or : Maurice Curé, Emmanuel Anquetil, Guy Rozemont.

Aujourd'hui, on dit que le Parti Travailleiste est le parti des Hindous. On écarte résolument les hommes de couleur.

Mais ce qui m'étonne, c'est comment « Nos bons Malabars » ont complètement changé en si peu de temps ? Qu'est-ce qui s'est passé dans l'intervalle ?

Sur l'échiquier économique, au lieu de posséder 36 % des terres, les Hindous ont monté d'un cran. La communauté indo-mauricienne possède aujourd'hui 50 % des terres. Mais alors que les usines Le Val et Union Flacq appartiennent à des Hindous, toutes les usines sucrières appartiennent aujourd'hui à un petit groupe de capitalistes blancs. Mais quand nous parlons des Hindous, faisons bien attention : des capitalistes hindous ont surgi et si on va au fond des choses, on verra que la somme des terres possédées par les petits propriétaires hindous n'a pas augmenté.

D'une part, il y a déplacement de richesse qui a donné le gros propriétaire terrien hindou. Mais d'autre part, il y a ceci – et c'est un événement capital : *la communauté blanche a été appauvrie au profit de quelques-uns des leurs ; aujourd'hui dix familles de la population blanche possèdent 50 % des terres, et les meilleures, et toutes les usines*. Et 90 % des Blancs, de propriétaires fonciers qu'ils étaient, sont devenus aujourd'hui des prolétaires, de petits fonctionnaires, de modestes employés. Les Blancs, pour la plupart, sont entrés dans le domaine strict du Travail.

Porter le capitalisme au domaine communaliste n'est plus possible aujourd'hui. Il y a le Blanc pauvre et il y a le Blanc riche. Il y a l'Hindou pauvre, et il y a l'Hindou riche. Et ainsi de suite.

L'affrontement des communautés dans le champ politico-économique est donc stupide et inepte. Ce qui existe réellement, c'est la disparité de fortune entre les très riches et les très pauvres. Amener une répartition juste des richesses c'est sur ce point qu'œuvre le Parti Travailleiste. *Donc, il n'y a aucune raison pour que le blanc pauvre n'adhère pas au Parti Travailleiste, qui seul aujourd'hui peut sauvegarder ses intérêts et le protéger et l'aider, et améliorer sa position.*

Mais voilà, c'est N. M. U. qui, au *Cernéen*, a tout gâché. N.M.U est l'homme qui a effacé d'un trait de plume : « Nos bons malabars » et a mis à la place : « La menace hindoue ». N. M. U., qu'il l'ait voulu ou non, était un raciste. Il a vu Blancs d'une part et Hindous d'autre part. C'est justement ce qu'il ne fallait pas faire. Et avec N. M. U., le terme « Nos bons Malabars » effacé, est venu le communalisme.

Cependant, le communalisme que N. M. U. a voulu, n'est qu'une crise de croissance. Les yeux s'ouvriront. Et si je ne me trompe, parmi les Blancs eux-mêmes, parmi les gros capitalistes blancs, un nouvel esprit est en train de naître peu à peu. Tel administrateur a des paroles qui étonnent et tel gros propriétaire blanc veut *la collaboration avec les Hindous*.

Mais un fait demeure : Si le Parti Travailleiste n'avait pas vu le jour, nous n'aurions pas eu ces transformations sur les propriétés sucrières, dont l'Hindou bénéficia. Le Parti travailleiste a donc été le grand libérateur, l'esprit nouveau.

Ce qu'il nous faut maintenant, c'est changer de fond en comble certaines de nos institutions. Et surtout éclairer le peuple, lui faire comprendre que le communalisme dessert à la fois chaque communauté en particulier et toutes les communautés comme un tout. Et apprendre au peuple que ce qu'il faut réduire, c'est, d'une part, le capitalisme outrancier et, d'autre part, la misère du peuple. Et étêter d'une part, exhausser d'autre part. Et faire entrer l'esprit nouveau.

Ni Maurice Curé, ni Emmanuel Anquetil, ni Guy Rozemont n'ont voulu la mort du Capitalisme, mais une juste répartition des richesses. Comment arriver à cela ? Mais par un équitable régime de taxation. Pour le reste, il faut le travail en commun, la collaboration de tous et un esprit nouveau qui ferait tomber l'hydre du communalisme qui dessert tout le monde et chacun.

Dans un petit pays comme le nôtre, vivant d'une seule industrie, les intérêts du Musulman ne s'opposent pas aux intérêts du Blanc, les intérêts des Hindous ne s'opposent pas aux intérêts du Créole. Tous les intérêts sont connexes et tout joue comme un tout.

Mais ce qu'il faut effacer – et radicalement – c'est la fausse notion qu'un homme, peut-être fantastiquement riche, vive de ses richesses sans prendre aucun cas du dénuement des autres. Ce temps est révolu.

À ce point je voudrais, coiffant les superbes chroniques de Hervé Masson-A. dans *L'Express*, dire ceci : On parle de l'indépendance de l'île Maurice. Certains sont pour, d'autres sont contre. Mais qui a pensé qu'avec l'indépendance appliquée à l'île Maurice, jamais au cours de son histoire l'île Maurice n'aura eu autant besoin d'une interdépendance des communautés dans l'ordre économique. L'indépendance de l'île Maurice implique corollairement le resserrement des intérêts. Or, ce qui empêche ce resserrement des intérêts, cette interdépendance indispensable, c'est les super-riches, les très riches qui fructifient sur la misère du peuple, et qui ainsi créent une opposition entre le riche et le pauvre et faussent tout l'échiquier politico-économique local.

La première tâche qui nous confronte donc, afin de préparer l'indépendance, est d'appliquer un régime de taxation adéquat, le tout lié au changement radical de nos institutions.

Il y a eu Maurice Curé, Emmanuel Anquetil, Guy Rozemont. Ce fut la première étape. Et gloire à ces pionniers ! Mais la seconde étape est là, avec Ramgoolam, Forget, Walter. Il s'agit maintenant de refaire le contexte mauricien, de reconstruire la cité

nouvelle. Avec l'indépendance et l'interdépendance liées, nous serons au but !

## ADVANCE

5 Février 1964

### Les Hindous et l'industrie sucrière (IV)

Dans mon dernier article, je brossais à grands traits le problème de l'indépendance, associé à mon sens au problème de l'interdépendance des intérêts et disais : point l'un sans l'autre. Vouloir autrement, c'est le gâchis.

Mais je disais qu'alors que le Blanc pauvre, par exemple, au sein de ses intérêts, ne saurait être opposé à l'Hindou pauvre dans le corps de ses intérêts ; j'ajoutais que ce qui barre la route et fausse toutes les perspectives, c'est l'écart démesuré existant entre le riche et le pauvre à Maurice, et qu'il fallait étêter d'une part le capitalisme outrancier et exhausser d'autre part le pauvre hors de son état de dénuement. Et je disais que la manière d'opérer serait donc la taxation, qui porterait sur l'épaule du très riche et allégerait l'épaule du pauvre.

Fort bien ! Mais comme la taxation poussée dans ses extrêmes n'est pas à recommander, sauf dans les cas désespérés, je dis donc d'abord au très riche : « Réformez votre économie ; devenez libéraux. Adaptez-vous. Pensez aux autres ». Car, dites-vous bien, l'égoïsme économique aujourd'hui ne paie pas, car le monde est solidaire ; et je me sers ici d'une de mes propres pensées qui, si je me rappelle bien, est comme ceci : « Celui qui veut trop tirer le drap à soi, risque de tomber du lit ». Mais comment doit se faire cette réforme de l'industrie sucrière ? C'est simple. Il s'agit d'une RÉFORME AGRAIRE. J'en ai assez parlé. Mais il faut y revenir.

Aujourd'hui, de Port-Louis à Forest Side, nous sommes face à un problème angoissant. De Roche-Bois au Bois des Pins à Curepipe, les agglomérations tendent à se rejoindre, formant une seule cité, de la Montagne des Signaux au Trou-aux-Cerfs.

Ainsi une effroyable anomalie va jouer. D'une économie agricole et rien qu'agricole, nous nous sommes « construit » un peuple de citadins. La campagne se dépeuple au profit des villes, amenant des problèmes extraordinairement complexes. Avec les cités tentaculaires sur fond agricole, nous avons tout faussé de notre problème démographique.

Après la surpopulation, ce déplacement démographique est notre grand problème.

Or qui est fautif ? Mais ce n'est pas difficile à voir : tout vient de la grosse propriété agricole, des biens fonciers, géants, qui ont causé le déplacement du peuple vers les villes en effaçant la PROPRIÉTÉ MOYENNE. Il faut donc tenter de faire machine arrière. Comment ? Mais par une RÉFORME AGRAIRE, telle que je l'ai préconisée.

Voyons d'abord la mauvaise manière. Le Gouvernement mauricien suscite un emprunt de Rs 200 000 000 à New York ou à Londres et décrète la réquisition des 1/3 des terres sous culture des propriétés à usine. Un comité adéquat décrète les compensations. Puis, on morcelle les terres

réquisitionnées et chaque lot est offert en vente au plus offrant dans la masse du pays. Je n'aime pas les méthodes forcées. Ça désaxe l'économie. Et pour mille autres raisons évidentes.

Mon plan, c'est que *volontairement* les propriétés à usine créent une distraction de 15 % à 20 % de leurs terres et qu'elles les louent sur la base du *hire purchase*, avec toutes les garanties à l'appui. De cette façon, la propriété moyenne renaissant, la campagne se repeuple.

Or – et c'est ça qui est cruel – le gros propriétaire sucrier, résolument décidé d'aller contre ses propres intérêts, n'entendra pas suivre mes idées, il gardera tout et « laissera venir ». Et le Gouvernement sera obligé d'agir.

Et le Gouvernement, forcé d'agir, appliquera à la fois la forte taxation et la réquisition des terres contre compensation. Et avec la forte taxation et parallèlement à elle nous passons à « l'économie dirigée » que j'exècre, car elle empêche le libre jeu de l'économie et au principe humain substitue une mécanique.

Tout ce que je viens de dire fera-t-il réfléchir les capitalistes ? Peuvent-ils être encore sauvés contre eux-mêmes, et malgré eux ? Et puis-je être le sauveur de ces très riches dont je ne suis pas l'ennemi, mais le meilleur ami, car en les sauvant de leur politique outrancière, je sauve le pays comme un tout ? M'écouteront-ils ? Voudra-t-on croire enfin que la pire chose à faire est *d'opposer* le Capital et le Travail au lieu de les réconcilier ? Parfois, j'espère et parfois je doute. Je doute à cause de la bêtise humaine. Car qu'est-ce que la bêtise humaine, si ce n'est l'égoïsme qui aveugle ?

Il y a un paradoxe qui vaut le poids d'or en ce moment à l'île Maurice : DONNER AFIN DE CONSERVER. Nous sommes en un temps où la générosité paie.

Je rêve d'un état de fait pour notre pays, où non seulement le communalisme sera devenu un fossile, mais où le capitalisme, devenu intelligent, tendra la main au pauvre. Si tous les capitalistes avaient l'esprit chrétien, ce serait déjà fait.

Je ne vois aucune raison pourquoi un Fernand Leclézio ne puisse pas s'entendre avec un Guy Forget. Et qu'un André Nairac n'ait pas les mêmes vues qu'un Seewoosagur Ramgoolam sur les points essentiels. Et qu'un Raymond Hein collabore avec Harold Walter. Et qu'un Maurice Paturau s'entende avec le Dr Chaperon (ce qui est déjà fait). Il n'y a pas un « monde » entre Guy Rozemont et le Père Laval, entre Emmanuel Anquetil et le Père Dethise, entre Maurice Curé et certains Blancs libéraux de la Place d'Armes.

Ce qui manque, c'est le colloque que j'ai demandé entre le Parti Travailleuse et des Capitalistes d'avant-garde.

Je crois à la réconciliation nationale. Mon article sur le *Mauritius Turf Club* n'est pas contre le *Mauritius Turf Club* et surtout pas contre les Blancs, puisque je suis moi-même un Blanc et je ne puis renier ma communauté et mes aïeux. Quand j'écris sur le *Mauritius Turf Club*, je n'attaque pas le *Mauritius Turf Club*, mais je lui demande de se réformer en vue de ses propres intérêts.

Je ne suis contre personne. Pareillement, je ne suis pas *contre* les gros capitalistes blancs. Je leur demande de réformer toutes leurs institutions et de s'adapter au socialisme en marche. M'écouteront-ils ? Je doute. Pourquoi ? Parce que je suis Malcolm de Chazal. Si un autre l'avait dit, peut-être qu'on l'aurait accepté. Mais puisque c'est moi, on regimbera. Finalement, par moments, je me demande si pour le bien du pays, il n'est pas impérieux que je dépose la plume, afin de permettre à mes compatriotes de penser librement. Mais, d'autre part, si je dépose la plume, je me trahirai. Et, finalement, je trahirai ma propre patrie. Donc, je continue.

# ADVANCE

19 Février 1964

## Sur une interview de M. Maurice Paturau

M. Maurice Paturau, ministre du Commerce et de l'Industrie, a donné une interview à *L'Express*, qui, je dirai, n'est rien moins qu'éblouissante. La réputation de M. Maurice Paturau n'est plus à faire. Cet homme s'est imposé de lui-même, par son équilibre et par son imagination.

Toute l'interview que M. Maurice Paturau a donnée à *L'Express* repose sur cette idée maîtresse :

« Pour les capitaux, je crois qu'il est nécessaire que l'ensemble du pays décide dans l'intérêt général quel pourcentage des profits doit être réparti en dividendes, en réinvestissements dans l'industrie-mère et en investissement dans les industries secondaires. »

On ne pourrait mieux parler de la nécessité d'un **CONTRÔLE DES CAPITAUX**. Ceci est une idée totalement neuve. Bravo, M. Paturau ! Mais je me demande comment les gros capitalistes vont « prendre » votre idée, qui s'insère dans le socialisme le plus authentique. Permettez-moi de discourir sur cette idée et d'y mettre un prolongement.

Pour qu'il y ait *contrôle des capitaux*, il faut qu'on sache où se trouvent les capitaux. Nos compagnies sucrières sont des sociétés anonymes. Il faudra donc « personnaliser » le Capital, avoir un décompte des gros capitalistes. Les bureaux de l'*Income Tax* sont là, qui pourraient nous renseigner.

Le pays aimerait savoir dans une note officielle, adressée à la presse, quels sont ceux à Maurice, dans toutes les communautés, qui ont un revenu net de Rs 200 000 à monter – et le chiffre exact. Nous apprendrons alors que tel gros capitaliste a eu en 1963 un revenu net de Rs 5 000 000. Cet homme, que fait-il de son argent ? Le place-t-il à la Banque à Maurice ou l'exporte-t-il au Sud-Afrique ou en Europe ?

Le *contrôle des capitaux* amènera forcément l'État à avoir un œil dans les mouvements bancaires. Et si je comprends bien la maîtresse-idée de M. Paturau *quel pourcentage des profits doit être réparti en dividendes*, cela implique un certain contrôle d'État sur les compagnies sucrières dans le domaine financier.

Mais arrivons alors au grand élargissement de l'idée de M. Paturau et que j'exprime ainsi : l'industrie sucrière étant la source de toutes nos richesses et la mère nourricière du pays, le gros capitaliste n'est plus comme avant, en marge du pays, mais devient *co-responsable avec l'État*. Et ce qu'il faut alors, c'est une coopération entre le capitaliste sucrier et l'État. Un organisme doit jouer. À la place du Sénat purement d'ordre politique qu'ont voulu MM. Le Breton et Boullé, nous aurions alors cet organisme à la fois politique, technique et économique que j'ai préconisé récemment dans *Advance* et où, autour du tapis vert, le Capital et le Travail, le producteur sucrier et le député, le financier et le ministre se rencontreraient. Le Bureau du Plan cher à M. Paturau s'intégrerait et découlerait alors de cet Organisme Central qui serait comme le balancier et l'équilibrant de notre vie nationale. Et cet Organisme Central serait la contrepartie de notre Conseil législatif.



L'avantage de ce Sénat d'un nouveau genre, c'est que tout en étant politique, il échappe à la politique, car il ne serait pas élu, il planerait au-dessus de nos discussions et des remous de la politique. Cet Organisme serait à la fois notre élan et notre frein. Il servirait de sauvegarde et de garantie pour ceux-là qui en demandent, quand l'Indépendance nous sera accordée.

Je vois dans tout ceci le salut du pays, non par une vague idéologie visant à réunir les communautés, mais par la création d'un terrain de rencontre qui œuvrera pour l'entente, pour la collaboration de tous les intérêts. D'autre part, si cette mesure sage, juste et pratique, est inapplicable à d'autres pays, elle est valable et inestimable pour nous qui vivons d'une industrie unique. Cet organisme central rassemblant toutes les énergies dans un effort unique, c'est alors que nous serons au but, puisque les grands compartimentages qui font notre perte auront cessé.

# ADVANCE

26 Février 1964

## Les attardés

Connaissez-vous François Mauriac ? L'autre jour, j'ai relu *Thérèse Desqueyroux*. Style vraiment éblouissant, mais dans l'ordre littéraire. Le personnage central, Thérèse Desqueyroux, est une mise en scène intellectuelle magnifique. Mais on ne voit pas vivre le personnage. C'est admirablement fabriqué et c'est tout.

Et si je prends Valmont, des *Liaisons Dangereuses*, je retrouve chez Choderlos de Laclos cette même confection. Valmont est un type social. On ne le voit pas. On ne le touche pas. C'est une fiche morale.

Voici le chef-d'œuvre de Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, et Julien Sorel est sur le même modèle. Stendhal veut prouver une thèse. Et Julien Sorel est de la même trempe que le Disciple de Paul Bourget.

Je préfère encore *Madame Bovary*. Mais Emma Bovary s'insère dans une panoplie sociale. En découle le « bovarysme », geste attardé d'un romantisme macéré dans une plus grande dose de mélancolie.

*L'Enfer* de Dante, par contre, ne m'apprend rien. Tout cela est du biblisme en boîte de conserve.

*Les Misérables* de Hugo est une œuvre construite, épinglée sur une tôlerie. Jean Valjean est un bouffon sorti des méninges augustes d'un grand égoïste. Tout cela n'est pas humain. Ça sent la thèse et la contre-thèse. Hugo n'a visé qu'à l'hugolâtrie. Il l'a obtenu.

Werther est un ivrogne de lui-même C'est l'auto-onanisme qui va jusqu'au suicide. Werther aurait été un très mauvais mari et un pire amant. Et *Faust* ne prouve rien, n'amène à rien. Et Paul Valéry, avec son *Nouveau Faust*, part d'une inanité.

Tout cela, c'est de la littérature et ce n'est pas vivant.

Jean Giono n'a pas su « animer ». Il raconte du dehors. Il ne surgit pas du sein du personnage. Il le brode du dehors.

Plus sincères sont Raymond Roussel, Julien Gracq. *Au fond, il n'y a qu'un personnage, c'est nous-même.* Pourquoi camoufler, ô romancier !

Tous les personnages d'Anouilh, c'est Anouilh. Mais Anouilh fait jouer des marionnettes. Il tire des ficelles. C'est tout le théâtre actuel, sans valeur dans le temps éternel.

Sur toute la littérature en général, on peut mettre le mot FAILLITE. Parce que nul auteur ne sait ANIMER.

Il ne s'agit pas de devenir Pygmalion. Il faut être poète.

Le roman poétique, le conte poétique, la nouvelle poétique n'existent pas. Personne n'en fait.

Le grand Edgar Poe a cherché – ô magique auteur ! – à animer. L'a-t-il réussi ? Je ne le crois pas. Mais son effort est grand.

M. Gustave Le Clézio cherche à animer ses personnages. C'est un poète qui s'ignore.

Mais est-ce que Claudel a animé quoi que ce soit ? Ses théâtres, c'est du catéchisme sur scène. Sartre ne fait le théâtre que par impuissance. Ses pièces sont d'horribles prêches. Et Montherlant n'aura rien donné au monde que Montherlant. Giraudoux est plus grand, car lui au moins, Giraudoux, cherche à dépasser Giraudoux.

Je ne connais de théâtre valable que la vie du Christ, non racontée par les Évangélistes, mais quand Jésus parle. Ici seulement, nous sommes au-delà de la littérature.

Tous les écrivains écrivent pour la galerie. Dans Saint-Simon même, on sent qu'il s'adresse à un auditoire. Madame de Sévigné était une admirable « phraseuse ».

*Les Lettres de la Religieuse Portugaise* sentent le ton de leur temps, d'une effroyable préciosité, où les mots sont une glue où patauge l'esprit.

Le seul théâtre vivant, c'est les enfants qui jouent. Le « conte de fées » résume tout. Et la Bible, revue, est un conte de fées.

De Mauriac à Giono, de Dante à Shakespeare, ce sont des attardés.

On ne veut plus de la littérature en boîtes de conserve. La crise du roman part du fait qu'on a assez de la fabrication en mots empruntés au dictionnaire. Il faut des mots neufs, une pensée renouvée. De la sincérité, de l'authenticité, de l'élan. En un mot, l'humanité demande des œuvres qui soient des confessions, un style nu, des paroles nues, un verbe dépouillé.

À bas les conserves ! À bas les saucisses en boîtes ! À bas les singes de Chicago dans leurs réceptacles de zinc ! À bas les menteurs, les faussaires, les affabulateurs ! La littérature est morte. Quelque chose d'autre prendra sa place. Et cela en conjonction avec la venue du Nouvel Homme.

## ADVANCE

3 Février 1964

### Réquisitoire des grands écrivains – En marge de *Paul et Virginie*

Une jeune femme de l'aristocratie française, Maggy de Lostende, dont le père est l'amiral de Lostende, autrefois attaché naval à Londres, et qui est lui-même propriétaire du château de Montaigne, m'a raconté, lors de son passage à Maurice, comment ses parents reçurent un jour André Maurois, dans leur château de Montaigne : « Un homme prétentieux, me dit Maggy de Lostende, grand phraseur, cherchant à briller et à s'imposer. Avec cela vide, et totalement ennuyeux. » C'était l'opinion d'une femme racée, intelligente, véritablement éclectique.

Que sont les grands hommes ? Bien souvent de très petits hommes, rampants, mesquins, veules, cherchant à tout prix à « arriver », à épater, prodigieusement attachés à leur moi, farcis d'égoïsme.

Tel était Bernardin de St Pierre, et pire parce qu'il se réclamait de la vertu et voulait jouer aux personnages édeniques.

L'innocence de Virginie fait rire. Quand le fameux *Georges Philippon*, immense bateau touriste, fut pris par le feu, proche la côte de la Somalie, les femmes qui avaient été surprises en pleine nuit et qui étaient en chemise, soulevèrent leurs chemises sur leur tête, face aux hommes dans les petites embarcations, afin de se protéger du soleil. Or, Virginie ne veut pas se dévêtir devant les matelots, afin d'être sauvée. Et Bernardin, sur ce seul geste, fait son œuvre, exaltant la pureté sous la forme de la pudeur. Mais quand est-ce que la pudeur était un signe de pureté ? Qu'est-ce qui est plus obscène, la *Vénus* de Milo ou la femme en bikini ? Il est dommage que le bikini n'avait pas été inventé au temps de Bernardin. Virginie aurait peut-être été sauvée. Je dis « peut-être », puisque Virginie n'aurait sans doute pas endossé le bikini. Mais Virginie n'avait-elle pas des sous-vêtements ? Décidément, Bernardin manquait d'imagination.

Ce qu'il fallait, c'était dévêtir Bernardin, le mettre à nu.

On a vu depuis que c'était un affreux bonhomme. La question, dès lors, se pose pour tous les écrivains et les artistes : peut-on être tel dans la vie et tel autre dans son œuvre ?

Nous avons vu ce qu'est Maurois. Nous savons ce qu'a été Bernardin. Nous n'ignorions pas l'infâme coureur que fut Chateaubriand et qui, plongé au sein de ses vices, osa écrire *Le Génie du Christianisme* pour se couvrir de fleurs.

Hugo fut un des plus grands égoïstes que la terre ait comptés, monstrueux avec les hommes, avec les femmes, avec ses fils. Alors que le comte de Lautréamont est la sincérité même et que Hölderlin embaume

le plus haut parfum d'authenticité, que Rimbaud eut la grandeur de laisser tomber la plume quand il sut qu'il n'avait plus rien à dire et qu'il avait été à la limite des mots.

On ne comparera bientôt plus Hugo à Lautréamont ou à Rimbaud. Hugo est un impuissant auprès de ces deux géants. On peut tout dire sur les surréalistes, mais la plupart vécurent leurs œuvres. Et il est impossible de penser aux prophètes juifs, précurseurs de Jésus, sans nommer leur absolue authenticité, leur engagement totalissime. Sans cette sincérité, la Bible ne serait uniquement qu'un livre d'histoire, concernant un tout petit peuple de sémites, et la nation juive n'aurait pas marqué l'humanité.

Qu'il s'agisse de Simone Weil, de Marie Laurencin et même de Simone de Beauvoir, ces femmes-écrivains ou artistes ont tenu à vivre une vie conforme à leurs œuvres. Elles n'ont pas scindé leur personnalité en deux.

Les pires hommes qui rompent l'humanité, ce sont ceux qui offrent une œuvre qui n'est pas conforme à leur vie.

Et je viendrai à Bernardin, parce que *Paul et Virginie* touche au plus près notre pays. Bernardin avait une vengeance à tirer contre la vie. Les femmes dont il abusait et qu'il utilisait, ont été pour lui une épine, car la femme ne saurait donner à un homme que la part de vie qu'il lui communique. Et Bernardin était un profond égoïste. Aussi « fabriqua-t-il » la vertu et les beaux sentiments, afin de séduire l'humanité. *Paul et Virginie* a arraché des pleurs. Mais quels pleurs ? Nous sommes ici en plein masochisme, que Bernardin a exploité à fond pour faire pleurer afin d'exciter la pitié. Ceci est un moyen bas en littérature. C'est le côté facile. Autre chose est d'exalter.

Virginie avec sa robe, Virginie avec ses dessous, Virginie nue – qu'importe ! C'est le *procès de la pudeur* qu'il s'agit de faire.

La fleur n'a pas de cache-sexe. L'oiseau ne réclame pas un bikini. L'eau n'a jamais voilé son sexe par pudeur. Et le feu n'est pas moins pur, en se dévêtant devant nous.

L'impur est aussi bien le chaste que l'inchaste. L'impur, c'est le tourbillon dont les jambes virevoltent pour cacher son sexe. L'impur, c'est le cyclone, avec le cache-sexe du brouillard et du vent vicieux. Nulle part dans la vie n'existent le chaste et l'inchaste, sauf quand l'harmonie est viciée. Le BIEN et le MAL – associés au chaste et à l'inchaste – c'est nous qui les avons inventés. La morale tient à l'homme, la nature ne la connaît pas, sauf quand les éléments sont viciés par la faute de l'homme.

Virginie est une invention de Bernardin, vicieux et égoïste et qui, pour se cacher, se met derrière le manteau de la vertu. La pudeur de Virginie est un masque que Bernardin a mis sur lui-même.

Démasquez le faux bonhomme et disons que *Paul et Virginie* est un des livres les plus faux que l'humanité ait connus. Le jour vient où la critique littéraire ne s'arrêtera pas au livre, mais associera le livre à l'homme dans sa vie privée, afin d'avoir une critique globale. Il restera alors très peu d'écrivains valables.

Bernardin avec *Paul et Virginie*, irait au fumier de la littérature. Et l'île Maurice aura à chercher un autre mythe pour se grandir. Et peut-être alors elle retrouvera sa vraie âme.

# ADVANCE

7 Mars 1964

## Hart et les capitalistes

Robert-Edward Hart, descendant d'une famille noble irlandaise, les Keating, avait un profil racé, une tenue d'aristocrate, des manières princières, un langage châtié, une courtoisie à nulle autre pareille. Sa présence par elle-même était un joyau.

Si sa conversation était souvent superficielle – du moins pour un homme comme moi – le penseur était très versé vers l'occultisme. Et son plus beau fleuron est d'avoir compris la pensée hindoue, témoin son *Cycle de Pierre Flandre*.

Hart était aussi bavard que moi, avec cette différence qu'il prenait un long temps pour dire une petite chose, et il avait des manières de prince de parler, alors que moi je parle comme un laquais. Ce qui m'intéresse, c'est le fluide, « tenir » la salle, lui, il papillonnait. Ça m'amusa de l'interrompre. Aussi, souvent je le gênai dans la conversation.

Hart avait ceci de grand qu'il ne vivait pas comme un bourgeois. Sa vie a été une vie d'artiste. Le malheur de Hart est qu'il croyait comme Mallarmé à la valeur des mots. Il s'en gargarisait. Il s'en enivrait. Et surtout – c'était son grand défaut – il s'écoutait parler.

Hart ne saurait passer comme un grand poète, de la valeur d'un Lautréamont, d'un Rimbaud, d'un Baudelaire. Il n'était même pas à la hauteur d'un Leconte de Lisle. Hart m'a infiniment plus intéressé par sa vie que par son œuvre. Et c'est là un grand compliment que je lui fais.

Robert-Edward Hart était le neveu du Baron Villiers Hart de Keating, un homme portant beau sous la redingote et le haut-de-forme. Le Baron Hart de Keating était journaliste. Et Robert-Edward Hart lui-même était apparenté aux familles les plus riches de ce pays. Cependant, il mourut dans la misère.

Il a fallu que notre grand Émile Labat, ce prince du cœur et cette vive intelligence, lui construisît une demeure en se faisant aider par quelques mécènes, dont un de mes parents qui n'était pas riche alors. Et ce fut la Maison du Pauvre, la maison du poète, la maison de corail, la vision juchée sur la falaise, qui, aujourd'hui, grâce à Guy Forget, est devenue musée et propriété nationale (ainsi ce geste de Guy Forget le place à part, comme un serviteur de l'esprit).

Hart a « végété » comme répétiteur, passant de maison en maison, vivant de peu ou de rien. Il eut enfin une place à l'Institut et grâce à Monsieur Richard, « son second », qui faisait le gros de la besogne, Hart put se consacrer à son œuvre. De son bureau à l'Institut, on voyait les grandes frondaisons et le pic bleu du *Pouce*.

Hart a tout sacrifié à son œuvre. Il n'a récolté que l'amertume. Sa communauté ne pouvait se moquer de lui, à cause de ses airs princiers et de son extraordinaire courtoisie. Mais j'ai entendu quelqu'un, un soir dans une grande maison de Curepipe, après que j'eusse loué Hart, se tourner vers moi et dire : « Ne me parlez

pas de Hart. Il n'a jamais été foutu de gagner sa vie ». L'aune de Hart était mesurée par ce capitaliste à la roupie.

À la Maison de Corail, à *La Nef*, à Souillac, Hart voyait toutes les communautés, sauf la sienne, à des rares exceptions. Sa communauté l'avait renié, comme la communauté de couleur renie aujourd'hui Marcel Cabon. Et lui, l'esprit large, s'entourait d'Hindous, d'hommes de couleur.

Je ne peux dire que ceux-là eux-mêmes aimaient Hart. Mais on l'admirait. Cette admiration sans amour était peut-être pour Hart la secrète blessure.

Hart ne m'a jamais aimé, surtout depuis *Sens-Plastique*. Il avait étudié *Petrusmok* à fond ; le livre était bourré de fiches. Mais, plagiant l'opinion sur Baudelaire, il disait de *Petrusmok* : « des diamants dans une poubelle » – parlant du style.

Hart et moi nous étions aux antipodes : lui avec sa distinction et moi avec mon laisser-aller ; lui avec ses vêtements de prince, et moi habillé comme un bouvier, lui mâchant ses mots et moi parlant avec le style rocailleux des torrents. La grande différence entre moi et Hart, c'était l'humour. Je n'ai jamais vu Hart se moquer de lui-même. C'était sa grande faiblesse, il se prenait trop au sérieux !

Un jour, Robert-Edward Hart, à *La Nef*, me dit : « Mon cher Malcolm, je suis au bout. Voyez ma nourriture : des macaronis froids et quelques rares bouts de viande. Il me manque Rs 100 par mois pour être heureux. ».

La communauté blanche ne bougea pas. Il eut les Rs 100, mais par la *Société des Écrivains Mauriciens*. (Un moment, on lui coupa la rente et il s'effondra). Cette misère de Hart est, à mon sens, le plus grand drame que notre Histoire ait connu.

Quand John Sutherland, premier représentant du *British Council* vint à Maurice, il voulut envoyer Hart à Londres. Sa femme, Mary Sutherland (une Française) s'aperçut que Hart n'avait rien : deux chaussettes trouées, deux chemises, guère de pyjama. Hart a fini par vivre dans deux shorts et deux chemises-veston kakis.

Cependant, la salle de *La Nef* était la résidence d'un roi : le moindre meuble ici avait une personnalité. Car Hart était né prince et il est mort en héros.

Quand le cérémonial funèbre porta les restes du poète national de *La Nef* au cimetière de Souillac, sauf de rares membres de la communauté blanche, il y avait là surtout des Hindous et des hommes de couleur.

Hart est inséparable de l'histoire de notre pays, mieux que Toulet, parce qu'il y a vécu. Étant Mauricien au fond et beaucoup plus « hindouisant » qu'Européen, il me semble qu'il est un symbole et un emblème de la grande fusion qui vient, si demain nous avons une université, qui consacrerait et forgerait cette fusion. Je suggère qu'au lieu d'Université Mauricienne, qui ne signifie rien, on l'appelle « Université Hart de Keating ». Ici, je suis sûr, les Hindous seront les premiers à applaudir. Car Hart a aimé la pensée hindoue à nulle autre pareille. Il était en esprit plus oriental qu'occidental. C'est sans doute pour cela que sa communauté lui a tourné le dos et que les capitalistes ne regardaient pas de son côté. On n'a jamais aimé Hart, car sa vie était une offense. L'homme souriait en souffrant et cela personne n'a pu lui pardonner. Car là il était très grand.

## ADVANCE

20 Mars 1964

### Gustave Le Clézio - Le poète et le voyant

J'ai pu avoir enfin le livre de M. Gustave Le Clézio, dont l'apparition en Europe est comme une comète de première grandeur et qui, à lui seul, aurait pu décrocher à la fois le *Goncourt*, le *Renaudot*, le *Femina* et ce ne serait pas assez. Signe symptomatique, c'est Jean Giono qui vote pour lui, c'est Robert Kaners qui le porte aux nues, c'est *Gallimard* qui l'édite. Premier livre, livre stupéfiant et titanesque.

On a comparé Gustave Le Clézio, qui est non pas arrière-petit-fils de Sir Henry Leclézio, mais de son frère Eugène, on a comparé notre compatriote, en Europe, à William Blake, à Lautréamont. Ce n'est pas assez. Qui est Gustave Le Clézio ? Je pense que je suis seul à pouvoir y répondre ! Pourquoi ? Parce que Gustave Le Clézio, si je m'exclus, est le seul homme en Europe, en ce moment, à comprendre la poésie et à chercher à atteindre cette délivrance de l'homme par identification. C'est tout *Sens-Plastique*.

Comme je l'ai dit à la radio, Gustave Le Clézio est le plus grand écrivain révolutionnaire des temps actuels. Son but, son effort est totalement au-delà du surréalisme, qui est un jouet d'enfant auprès de sa pensée.

Par un incroyable geste d'ironie – et c'est tout son livre à ses débuts – et pour se moquer de la société, ce n'est pas Adam Pollo, le héros du livre de Le Clézio, qui est fou, mais la société elle-même. Pourquoi ? Parce que la société est en plein au sein de l'illusion, dans le monde des apparences. Et si Adam Pollo s'isole sur une colline, c'est pour échapper à la société. L'exil sur une colline est donc une allégorie. Au fond, ce qu'Adam Pollo veut faire, c'est se libérer des mythes de la société.

La femme Michèle ici est un prétexte comme un *resounding board*, quelqu'un qui donne la réplique. Ce qu'Adam Pollo cherche, c'est la délivrance par la poésie, la libération de l'homme. Quand Adam Pollo l'atteint vers la fin, la société le croit fou.

Nous sommes ici au-delà de Lautréamont. Car Lautréamont, Baudelaire, Edgar Poe, Rimbaud, les surréalistes tentent de s'appuyer sur le plateau du mal de la balance morale afin de faire échec au bien. Et William Blake, par le *mariage du ciel et de l'enfer*, cherche à échapper au sens de la morale. Tel l'a voulu aussi Frédéric Nietzsche : se porter au-delà du bien et du mal.

Je ne dis pas que M. Gustave Le Clézio a réussi ce dépassement du bien et du mal. Mais il est dans la bonne voie, là où l'homme n'est ni moral, ni immoral, ni amoral, mais purement poète et enfant. Et face à l'homme-enfant qu'est Adam Pollo, la société croit celui-ci fou, parce qu'il ne répond à aucune norme sociale : il est désacclimaté de la société et la société le voit comme un être en dérive, perdu à la pensée, à lui-même et au monde, alors que cet homme est dans la vie.

Tout ce qu'Adam Pollo cherche, c'est l'*identification* – et c'est tout *Sens-Plastique* – où l'homme est à la fois lui-même et la pierre, lui-même et l'animal, lui-même et la fleur, lui-même et la montagne, où il est enfin pleinement dans la vie, échappé au monde des apparences. Et au-delà de l'être social, le poète est né ! C'est la métamorphose, mieux encore : la transcription qui fait des lois de l'homme qui est *né à nouveau*, l'homme même de l'Évangile, le vivant.



Sans trop comprendre, – sauf Robert Kanters à un certain point – les grands critiques en Europe ont pressenti que se présentait avec M. Gustave Le Clézio un des plus grands visionnaires de tous les temps. Les mots utilisés en France au sujet de M. Gustave Le Clézio sont : *un voyant extraordinaire*. Ici, le sens de l'écrivain est dépassé et le thème de littérateur s'abolit.

D'après ses propres paroles à la radiodiffusion parisienne, M. Gustave Le Clézio cherche un dépassement de l'homme et de l'Univers et, forcément au-delà du MYTHE, à retrouver la réalité intangible de l'homme et de Dieu réunis où l'Univers entre dans cette double vision. Tâche sublime et but même de la poésie. Les prochains livres de M. Gustave Le Clézio seront un point de mire, un geste annonciateur. Lui et quelques autres sont aux extrêmes avant-gardes de la pensée.

Arthur Rimbaud a cessé d'écrire à 17 ans, en donnant son testament qu'est *Une saison en Enfer*. M. Gustave Le Clézio, qui a 23 ans, prend la relève, là où au-delà de la folie des hommes se présente la transfigurante Aurore, le Grand Matin du renouvellement de l'humanité.

# ADVANCE

9 Avril 1964

## Brunepaille ou Cabon l'exilé

Rien n'est durable, rien n'est valable, rien n'est grand qui ne repose sur le folklore. Car le folklore tient à la terre, par quoi la poésie a ses racines.

*Brunepaille* est le livre le plus simple de Cabon, celui qu'il a écrit avec son sang, où remonte son enfance comme une liqueur au sein d'un arbre pour donner le fruit dans *Brunepaille*. Cabon est ici au plus près et au plus vrai de lui-même.

L'homme ici se dépouille des artifices de la littérature et cherche à mettre à nu sa pensée. Et la confession de Cabon – ô miracle ! – rejoint le folklore. Nul comme lui n'a présenté le peuple mauricien, car il l'a vécu. Tout grand poète est à la fois peuple et élite. Et Cabon est resté « peuple » et c'est là sa grandeur. À *Advance*, il se confond avec le moindre typographe, en même temps qu'il jaillit par sa transcendance. Anselme, dans *Brunepaille*, était son copain. Il a connu les Clancier, les propriétaires du lieu, avec la belle Madeleine, mais il touchait au gros peuple dans ses vagabondages ;

– *Zagarna, Zagarna*

– *Bée, bée*

– *To pitit pou moi.*

– *To menti*

– *A nous parié ?*

– *Ça qui tovlé*

Maurice Bedel, de l'Académie française, se lamentait que l'écrivain mauricien n'ait pas été aux viscères de la terre. L'écrivain à Maurice est un « étranger ». Il a comme une honte de parler de son pays. *Le Polyte* de Savinien Mérédac est une merveilleuse fabrication. Cabon, lui, laisse parler son cœur et écrit avec ses yeux d'enfants. *Brunepaille* est une confession minutieuse d'un pur poète de la terre, Jean Giono raconte la paysannerie. Cabon la voit par sa plume. C'est Daudet, moins la littérature. Et l'on « voit » Tannebocque sous le vieux tamarinier, auprès du ruisseau qui coule, chanter sa sirandane aux tout petits enfants :

– *Di l'eau pendant ?*

– *Coco*

– *Nénez madame anglais en bas la terre ?*

– *Carotte.*

Et ce cher Anselme qui va devenir fou d'Elvina et en mourir, Anselme s'en allant vers les Salines pour devenir tailleur de pierres (ici on dit « tombaliste », ce qui réjouit les Français du fond de l'âme), nous le « voyons » marchant de ses grands pas de grand gosse et chantant à tue-tête :

*Pierre Mangalon*

*Dire moi qui ton état :*

*Mon état tailleur de pierres*

*Dans l'allée des filaos*

Et dire que cette allée existe toujours ! Mais elle-même disparue, Mangalon durera toujours dans les foulards de notre folklore !

Le folklore, c'est lui ce *sans-quoi-rien-ne-vaut* – même du plus grand pays. Et Cabon ramène ce folklore à lui, des tréfonds de la terre créole. C'est dire que le poète est grand qui fait une pareille chose.

Nous avons le séga. Mais il y a aussi ce folklore que reprend l'écrivain. Si P'tit Frère chante Chamarel, il y a aussi ce poème de Cabon sur l'Armistice. Mais le poète transfigure tout. Voici l'arbre, cette intégration du gosse dénicheur d'oiseaux où l'arbre est encore un bateau pour l'enfant. L'arbre, c'est le poète Cabon mis à nu et se confessant innocemment. Que peut-on demander à un poète de plus que d'être un gosse ? Et cette « Carriole au clair de lune » où tous deux voyagent dans l'âme de l'enfant et que l'adulte reprend ! Et ce canal qui devient un grand fleuve que chevauche l'imagination de l'enfant ! Et tous ces personnages dans *Brunepaille*, taillés dans le diamant de la connaissance et qui s'animent à nos yeux, de l'abbé au « loup-garou » !

C'est Anselme le samedi soir face aux plants de « lafouche » et son âme remplie de joie, qui hurle dans la grisaille du soir :

*Gouvernère fine empêché*

*Mozambiques met malakoff.*

*Zalousie, coco, zalousie !*

Et cet amour d'Anselme pour Elvina, dont la mère était une traînée et ce dicton créole : *Pitits lichiens missié Tambalo manze dizef* et qu'on a déformé ensuite : *titin balo manze dizef*.

Ni Hart, ni Léoville L'Homme n'ont pu atteindre au-dedans des choses de la terre mauricienne. Tout est raconté par eux du bord de l'intellectuel. Marcel Cabon, lui, a opéré une *intégration*. Son livre *Brunepaille* n'est pas l'effet d'une osmose. Ceci serait en deçà de la vérité. Cabon a vécu avec le peuple. Mais combien ont vécu avec le peuple et qui ensuite sont devenus des bourgeois ! Cabon a ce mérite inestimable – et c'est cela son titre de gloire – que montant l'échelle – *il est resté peuple* et il a su « rendre » le peuple tel qu'il est par sa plume. Celui qui fait cela est poète.

Le curieux dans tout ceci, c'est que les élites mauriciennes ignorent le livre de Cabon mais les enfants y goûteraient. On m'a dit que Camille de Rauville voudrait faire éditer *Brunepaille* et en faire un classique pour les écoles. Il y a mieux : faire un concours de compositions sur *Brunepaille*. (N de la D. – Cela a été déjà fait à des examens en décembre dernier). On apprend ici-même qui était Édouard II d'Angleterre et qui fut la première maîtresse de Louis XIV et qui est le Général de Malartic. Il est temps que l'écolier sache qui est Anselme et qui est Pierre Magalon, personnages fabuleux de notre pays.

Car ce qu'il faut inculquer à l'écolier avant tout, c'est l'amour de la terre, l'adoration fanatique de son pays. L'écolier qui a aimé la terre mauricienne, grâce à un poète, grandira en patriote et sera digne fils du sol. Il y

a le patriotisme tout court – nous connaissons cela – mais il y a le patriotisme véritable, qui est l’amour du sol natal, sans quoi rien ne vaut.

S’il faut forger une âme à l’île Maurice, c’est une œuvre comme *Brunepaille* qui peut en être le creuset.

Le drame de notre pays, c’est qu’il y a un fossé entre le peuple et les élites et qui n’a jamais été comblé depuis 200 ans. Je suis pleinement d’accord avec Camille de Rauville et avec le merveilleux article de Marie-Thérèse Humbert (paru dans *L’Express*) qui demandent à cor et à cri une bibliothèque mauricienne des études sur la littérature mauricienne. Parmi les grandes œuvres de la littérature mauricienne, je mettrais *Brunepaille* en premier par sa simplicité, par sa grandeur, par son odeur du sol natal, par cette imperceptible saveur et qui ferait que *Brunepaille*, lu à New York, à Londres, à Paris, à Hambourg par des Mauriciens donnerait le GOÛT même de notre pays, ce je ne sais quoi, ce rien qui est tout, où le charme de la terre créole n’est encore qu’un vain mot, car il y a encore mieux quand on pense à son pays à l’étranger : cette volupté mêlée aux larmes qu’on retrouve dans les écrits de Hervé Masson où les senteurs du frangipane se soudent aux acres relents du barachois, où l’île Maurice coule dans nos cœurs avec une infinie nostalgie.

Mais le poète est le supplicié : de Hervé Masson à Cabon il y a *l’exilé*, le premier loin de son pays, le second dans son pays renié par les siens, les hommes de couleur. Mais sans ce supplice pas de poésie. Le poète doit être seul et peupler sa solitude. Cabon exilé a créé *Brunepaille*. Cabon compris, il n’y aurait rien. Le poète doit payer. À ce taux, il est le trésor de la terre.

## ADVANCE

21 Avril 1964

### Les reines de beauté – Je vous présente Miss Irlande

Vatel des beaux jours. D'immenses fleurs de lotus cascadant sur un fouillis d'anthuriums rouges parmi les fougères et de grandes feuilles extasiées.

Je me penche sur l'exquise jeune femme et lui demande une interview.

Belle des belles aux cheveux noirs d'ébène comme un casque sur son visage vif, inondé de ses yeux éclairés, Marlène Mc Keown est de Belfast. C'est le charme celte, qui me paraît mâtiné d'espagnol.

L'étonnant est de rencontrer dans la fourmilière humaine hystérisée, une femme aussi simple et non énamourée de sa beauté.

Marlène parle, nullement perdue en elle-même.

— J'aime les combats de taureaux, j'aime les fados portugais, j'aime le Président Kennedy.

— Et Maurice ?, lui demandé-je.

— J'aime l'île Maurice.

Et c'est dit avec le cœur.

En un mot, Marlène Mc Keown est amoureuse de la vie. Une femme aussi belle, c'est extraordinaire, puisque l'on s'attendait qu'elle soit amoureuse d'elle-même.

Intermède : Alain Permal avec ses gestes libres, sa voix chaude et qui a un séga dans la voix, Alain Permal chante ! C'est le sortilège. Toute l'atmosphère change. Et dansent les chandelles.

Marlène Mc Keown parle.

— J'ai fait du cinéma à Londres, dit-elle. L'étonnement de ma vie est de me trouver à l'île Maurice. Après le *beauty-contest* de Miami, en Floride, j'ai été en Ecuador. J'ai entendu le *flamingo* parmi les arbres enchanteurs du Brésil. Après La Réunion et Madagascar, j'irai à Paris.

— Et après ?

— Après ce sera Dublin. Je regagne la vie. Je ferai de la photographie d'art.

J'adore le *modeling*.

Voilà une qui n'a pas perdu la tête.

— Auriez-vous épousé l'Aga Khan ?

Elle se met à rire :

— I have never thought of that.

Et elle ajoute :

— Non, je n'épouserai que l'homme que j'aurai aimé.

Je demande à Marlène :

— Comment choisit-on les reines de beauté ?

— Good looks, yes. Deportment, yes. But there is intelligence, personality and charm.

Bravo ! Miss Irlande est un exemple.

— You know, I read. I like to read science fiction.

Charmante fille, qui s'intéresse à tout, qui est belle et garde sa tête sur ses épaules.

— Elizabeth Taylor, me dit-elle, je l'admire dans sa beauté plastique. Mais

la femme... ne m'en parlez pas. I would never break up a marriage.

\*.\*.\*

Bestel chante ses mélopées. Des couples dansent. Des Mauriciens et des Mauriciennes sont mêlés aux étrangers. Atmosphère extra-territoriale, puis revient Alain Permal et l'île Maurice ressurgit.

Lulu Pouzet laisse tomber une cascade de notes. Les bougies clignent de l'œil Bouzic Noël fait des efforts désespérés pour hausser encore le diapason de la salle. Moi, dans mon coin, je parle peinture avec Jacques Bestel. Clément Ulcoq s'affaire, attentionné à tout.

Tourisme ? Oui, tourisme. Vive l'avenir ! Tant que nous aurons Alain Permal, il n'y a pas à désespérer.

Je me tourne vers mon voisin et je lui dis : « Il faut trouver une partenaire à Alain Permal. Celle-ci trouvée, l'île Maurice touristique sera au but. »

# ADVANCE

5 Mai 1964

## Les courses 1964

Un vent nouveau souffle sur le *Mauritius Turf Club*. Tout le monde s'en réjouira. Le *Mauritius Turf Club* prend une voie qui est appelée à le rendre populaire. Je m'en réjouis et tous les turfistes avec moi.

Ce renouveau, ce bon vouloir ne sauraient être mieux démontrés que par les décisions capitales prises par le *Mauritius Turf Club* tout dernièrement.

D'abord, une réforme radicale a été apportée à l'achat des chevaux : six unités sud-africaines nous arriveront en juin et seront prêtes pour la fin de saison. Cela étend nos chances, pour toute l'année, d'avoir des courses excellentes.

Et puis ce qui change tout, mais du tout au tout, c'est l'arrosage de la piste pendant toute l'année. Nous aurons alors une piste à nulle autre pareille, du velours et de la soie qui évitera le claquage. Et puis encore, c'est cette décision de faire courir dans le sens contraire, sur la piste, tous les chevaux, le lundi et le samedi, renforçant les jambes des chevaux, équilibrant la bête elle-même.

Je suis persuadé que les Commissaires eux-mêmes sont aujourd'hui plus perméables aux critiques et qu'ils désirent sincèrement faire l'impossible pour faire plaisir à tout le monde. Dans ce sens, je pense qu'il y aurait avantage pour tout le monde si juste avant la première journée en mai, les Commissaires au complet, pouvaient donner une conférence de presse et annoncer au public leurs projets et se laisser questionner. Cette conférence annuelle amènerait la première grande coopération entre le *M.T.C.* et le public. Mais tout cela doit être fait à gestes ouverts, entre amis. Et les Commissaires doivent pouvoir subir la plus sévère critique sans broncher et, mieux même, provoquer la critique.

Puisque le claquage est notre grand problème, je pense, pour ma part, que le *Mauritius Turf Club* devrait, dès maintenant, songer à créer une « succursale hippique » à Belle Mare. Je veux parler de la remise en forme des chevaux par les bains de mer, le trot à l'air libre, la désacclimatation, le repos et les vacances (pour reprendre les paroles mêmes de notre cher Basile Lewis). Il est inconcevable que nous laissions calfeutrer nos chevaux pendant de longues périodes. Je crois que Radha Gujadhur et Jean Larché en connaissent quelque chose à ce sujet, l'un en aidant les chevaux à se « refaire » à Curepipe, et l'autre à Pointe d'Esny.

Encore un point. Nous n'avons pas de lads. Nos palefreniers manquent de métier. Basile Lewis, notre grand homme du turf, étrille lui-même ses chevaux, et grand jockey il sert lui-même de palefrenier à ses bêtes. Il faut donc « rééduquer » nos palefreniers, envoyer un ou deux à Durban, et leur faire apprendre leur métier, ou bien arriver à la grande question que tout le monde a sur les lèvres. Quels que soient le bon vouloir des Commissaires, leur zèle et leur élan, ils ne sont que des amateurs. Tout le turf mauricien est fait d'amateurs. Et le seul qui arrive à la hauteur du professionnel, parmi les Mauriciens, est Paul Clarenc. Mais Paul Clarenc s'est désisté. Donc il nous faut un professionnel pour être le technicien officiel du *Mauritius Turf Club* et épauler les commissaires dans leur lourde tâche.

J'avais pensé à un Ray Johnstone, à un Gordon Richards, à un Charlie Smirke, qui nous viendrait sous contrat, et qui surveillerait la mise en condition de nos chevaux, aiderait aux achats, serait un conseiller technique pendant la course, proposerait des plans de développement – en un mot, referait notre turf, pour le mettre au niveau des grands clubs.

Je suis pour le folklore afférent au *Mauritius Turf Club* (ce folklore a été toute l'essence et le parfum de mon livre *Les courses à l'Île Maurice*) et si ce serait un impardonnable oubli du passé de cesser l'annonce du départ des courses au clairon, il est en même temps inadmissible que nous n'assimilions pas tout le progrès que l'homme a obtenu ailleurs pour améliorer les courses elles-mêmes. Il s'agit pour nous de garder le folklore et de devenir modernes. Cela n'est possible qu'avec un technicien. Les Commissaires épaulés d'un technicien, tout marcherait sur du velours.

Par ailleurs, je ne cesserai de m'insurger contre le fait que grâce aux *starting stalls* nos courses sont devenues des courses aux lévriers. Les *starting stalls* sont une invention des Australiens. Le Sud-Afrique n'en veut pas. Ni la France. Ni l'Angleterre. Ni l'Amérique. À mon sens, les *starting stalls* ont rabaissé d'un quart l'attrait des courses à Maurice. Les journaux à Maurice devraient faire un *Gallup* pour savoir ce que le public pense de cette « mécanique ». Et si le public n'en veut plus, que le *Mauritius Turf Club* satisfasse le vœu du public et envoie ces « machines » à un musée des atrocités.

Encore un point faible chez nous, le manque de chroniqueurs hippiques et ce fatras de clichés (Fire Engine a un quart de seconde de plus dans son ventre par rapport à ses concurrents dans la *Duchesse*). Cependant, dernièrement, il y a eu amélioration : des jockeys comme Basile Lewis ont été interviewés. Il reste à interviewer les palefreniers. Et enfin, finalement, demander une interview aux chevaux eux-mêmes. (Basile Lewis et moi-même sommes les seuls à croire à Maurice que les chevaux *parlent*).

Par ailleurs, il me semble que les tribunes doivent être égayées. Outre les jolies femmes dont nous ne sommes pas privés, il manque à la cour des tribunes des bougainvillées en masse, un lieu pour enfant, un concours de beauté, un prix de consolation pour l'homme le moins bien habillé, etc. Des photographes circulant dans la foule contribueraient à « continuer » la course dans les grands cinémas. Et outre un geste des Commissaires venant serrer la main de tout un chacun, demandant des conseils, prenant des avis. C'est cela qui serait totalement dans le ton.

La *Coalition* est aujourd'hui à l'ordre du jour à Maurice. Bientôt on s'embrassera dans les rues. Pourquoi ne pas « coaliser » turfistes, Commissaires, jockeys, chevaux, journalistes, palefreniers, rouspéteurs et enthousiastes ? Car qu'est-ce que le turf ? C'est tout autant le crottin de cheval, que le parfum des beaux yeux, le ciel bleu, et ce remue-ménage grandiose qu'est la joie du peuple. Mais, en fait, quand va-t-on « réorganiser la plaine » afin qu'elle devienne une grande foire ? Où sont les cris de jadis : *Adrien gagné ! Dilo dilo, deux verres ène sou*. Où sont les neiges d'antan !

\*.\*.\*

P.S. – Étant par hasard en visite au bureau de mon ami Robert de Senneville, Commissaire du *Mauritius Turf Club*, j'ai vu sur sa table un catalogue des *Thoroughbred Yearlings* à être vendus à Johannesburg. J'ai appris de M. de Senneville que le *Mauritius Turf Club* allait faire acheter par ses agents au Sud- Afrique quinze yearlings.

Ces yearlings seraient confiés à deux entraîneurs sud-africains qui les feraient courir pendant la saison août à novembre 1964, au Sud-Afrique, pour le compte du *Mauritius Turf Club*. Puis ces chevaux seraient expédiés à Maurice en décembre et seraient stationnés à Mangalkhan, où le *M.T.C.* a un terrain à l'Allée Brillant.

Un centre d'entraînement va être ouvert à Mangalkhan pour l'entraînement de novembre à mars et, où pendant l'entre-saison et toute l'année, des chevaux pourraient trouver du repos et des soins. Cela ouvre la voie à un entraîneur permanent. Plus tard des lads mauriciens pourraient être formés là pour devenir des jockeys.



Les Commissaires du *M.T.C.* envisagent d'autre part de se rendre acquéreurs d'un bout de terrain sur le flanc et au bas de la colline Monneron pour la marche des chevaux vers la piste et l'exercice, évitant ainsi la dangereuse marche sur l'asphalte. Bravo, plusieurs fois bravo, pour ces mesures opportunes !...

## ADVANCE

25 Mai 1964

### La littérature mauricienne

*L'Express* a publié un article récemment sous la signature de M. Jacques Mootoosamy. Français très strict, même classique. Décidément, après M. Modun et le Dr. Ghurburrun parlant un français impeccable au Conseil du Gouvernement, voici K. Hazareesingh, docteur en Sorbonne et le français devient pour l'élite hindoue à Maurice, comme une « seconde nature. » Qui a dit que le français à Maurice est menacé ? Il est temps que cesse ce mythe. L'hindi n'a jamais concurrencé le français, ni le français l'hindi. Leur souche est la même, c'est la langue aryenne. Et nos deux langues nationales s'épaulent. Elles se compénétreront et se conjugueront d'autant mieux quand il y aura une université.

Mais venons à M. Mootoosamy. M Mootoosamy est un être très intelligent, plus intelligent que la majorité de nos écrivains. M. Mootoosamy comprend que les mots n'amènent qu'aux mots et qu'il faut dépasser les mots. M. Mootoosamy parlait dans *L'Express* de deux poètes mauriciens parmi les meilleurs : Jean-Georges Prosper et Joseph Tsang Mang Kin. M. Mootoosamy pense que la littérature mauricienne mérite mieux que ce qu'elle a. Il a raison.

Prenez Yves Ravat, mon ami de toujours. Depuis des années, Ravat fait tout pour n'être pas Yves Ravat. Yves a peur d'être Yves ravat. Entre Yves Ravat et lui-même, il y a les mots. Yves Ravat n'est Yves Ravat qu'à des moments où vraiment il m'enchant et je l'applaudis. Connaissez-vous de Yves Ravat ce petit conte qu'il écrivait il y a quelques années et qui s'intitulait *En forêt* ? Dans des éclaircies, un grand poète est là et qui se présente dans le genre évocateur : on voit les camarons baigner dans l'eau glauque et cristalline d'un cours d'eau, parmi les feuilles de songe. C'est un tableau. Que peut l'écrivain faire mieux que ces tableaux. Tout le reste est littérature. Le curieux – et le drame – c'est que Yves Ravat *le sait*. Et cependant, il s'obstine à courir après les mots. C'est navrant et c'est tout le drame de la littérature mauricienne de ne pouvoir s'échapper des mots. Jean-Georges Prosper mérite un grand prix de littérature en Europe pour avoir dit : « Les corps des Noirs sont des soleils d'ébène ». Bien que *ébène* et *soleil* approchés, c'est du pur *Sens-Plastique*, la métaphore incandescente de Jean-Georges Prosper mérite mille hurrahs !

La peur d'être soi caractérise toute la vie mauricienne. Tels écrivains mauriciens qui sont les plus grands de ce pays sont, hélas ! prisonniers de leur grandeur. J'aimerais dans tous ces cas paraphraser *l'Oraison Dominicaine* et à la place de *Délivrez-nous du mal* dire *Seigneur, délivrez-moi de moi-même*.

L'écrivain mauricien est souvent impuissant, parce qu'il *se voit écrire*. Et les mots alors caracolent à l'avant, au lieu d'être dans le sillage.

Marcel Cabon a fait dernièrement des œuvres remarquables, parce qu'il semble s'être oublié. Dans un sens, Marcel Cabon a été longtemps le bourreau de lui-même. Depuis quelque temps, il oublie la grammaire où il a passé maître et son style comme sa vie se renouvellent.

Tenez, j'aime par-dessus tout chez l'écrivain Magda Mamet, ces moments mêmes quand elle se laisse aller et qu'elle flotte par la pensée au lieu de se laisser pousser par les mots. Les mots et les femmes, ça ne marche pas de pair. La femme s'attache aux mots, autant que son cœur y met.

Un écrivain au style déshabillé, c'est bien Marcelle Lagesse. Je la classe immensément au-dessus de Françoise Sagan, qui n'*aura* jamais un homme. L'homme n'est ému que lorsque le style de la femme est nu.

André Masson est peut-être le plus prestigieux écrivain de ce pays. Cependant, je crois que l'œuvre capitale d'André Masson n'a pas encore été écrite. Ce n'est pas le roman qu'il lui faut, mais l'essai. Si *Le premier livre des clés* avait été un essai, il flamboierait maintenant en France.

Et voici ce qui est super important : trouver sa manière, son moule.

Le « très grand » Prosper sera l'homme de la nouvelle et des contes. Marcelle Lagesse deviendra totalement elle-même dans de minuscules contes poétiques comme des gemmes. Pour Magda Mamet, ce sera peut-être le théâtre. Yves Ravat, lui, veut le dialogue dans les formes surannées et en même temps très à l'avant-garde.

Comme la femme la plus belle du monde ne « va » pas à toutes les robes, il y a des femmes qu'on aime à voir en bikini (pardon, sans bikini), et il y en a d'autres qu'on aime voir en robe de bal.

La littérature est femme. Elle aime qu'on la courtise. Mais, de grâce, mes amis, ne dites pas à cette « femme » : « J'eusse voulu que tu m'aimasses », mais « Je t'aime, mon coco ». C'est plus vrai, plus vivant et plus pur.

On ne « gagne » pas la littérature avec des mots, mais avec des mots venus du cœur et qui est le corps de l'enthousiasme, où les mots halètent et laissent passer l'Esprit. Écrire est un acte d'amour.

# ADVANCE

6 Juin 1964

## La gloire du patois créole

*Un jargon barbare et corrompu, absolument inutile hors des étroites limites de Maurice et tout à fait inapproprié comme médium d'instruction.*

(MM. Frere et Williamson).

\*.\*.\*

Connaissez-vous P. R. P. ? Il écrit au *Mauricien*. Style dru, détaché, comme dansant. Peu d'images, mais beaucoup de verve, surtout quand le sujet l'intéresse. Et, avec cela, du jugement et plus qu'un grain de sel de l'ironie.

P. R. P. a traité récemment de ce sujet ardent de la lutte de races, qui est peut-être la plus grande plaie de la planète. Mais vendredi dernier (N. de la R. : 22 mai), il m'a infiniment plu avec un article de fond touchant le patois créole.

Allons tout *de go* de notre propre opinion. Et brusquons les choses. L'année dernière, j'écrivais un *Guide touristique et folklorique de l'île Maurice*, que j'ai depuis brûlé, où, dans un chapitre sur le patois créole, je consacrais quelques pages au célèbre juron créole commençant par la lettre B... et que j'expliquai en détail. Cette chose extraordinaire, ce juron a pratiquement disparu aujourd'hui. L'île Maurice ne jure plus. Est-ce en raison d'une perte de vitalité ?

Alors que la langue courante reste statique, le patois créole chez nous éternellement s'enrichit et se renouvelle. Son « sel » est son humour, son ironie.

Les langues, comme les plantes, meurent pour faire place à de nouvelles langues. La langue meurt quand elle se civilise. Le latin est mort par excès de culture. Le français aura le même rôle si les écrivains se « civilisent » trop. L'affinement d'une langue tôt ou tard amène « sa disparition ».

Ce qui fait un écrivain, un grand écrivain et lui donne son immortalité, c'est que sa langue est *au-delà de la langue*. *Et l'esprit de la langue* est international et couvre tous les temps.

Ce qu'on ne remarque pas à Maurice, c'est que la langue française ici s'abâtardit. Ce n'est pas que nous éludions le *r*. Le régionalisme français connaît un peu ça et d'autres entorses à l'euphonie. Mais à Maurice, la langue française a perdu sa précision. Alors que le patois créole sait ce qu'il veut dire et le dit. Si un orateur sur l'estrade politique, parle en français, son parler est alambiqué, lourd et n'atteint pas le but. Parlant le créole, l'orateur ici est direct et percutant. Il ne s'arrête pas en chemin. Il ne prend pas de

périphrases. Pourquoi ? Parce que le patois créole est une langue des raccourcis, la langue poétique même, le « sel » de notre pays.

J'ai dit et redit que je n'écrivais pas le français, mais *mon* français. Personne n'a compris sauf peut-être les gens du peuple.

Or, l'étonnant avec mes articles dans *Advance*, c'est que mes écrits même les plus ardues, traitant de sujets métaphysiques, sont compris par le peuple, alors que l'élite intellectuelle de la plus haute volée n'y comprend goutte. Pourquoi cela ? Pour la simple raison que, en tant que poète, j'écris dans la langue assimilable au peuple et compréhensif par le peuple. Parlant de choses supposées haut dans les nues, c'est encore de la terre que je parle. Et le peuple trouve son paradis au ras de la terre. Pour le peuple, la poésie est tout.

C'est ainsi que notre peuple très vivant a un langage vivant. Tout peuple n'a que le langage qu'il mérite.

Nos écrivains ont ce grand défaut que P. R. P. rachète : ils ne sont plus assez proches du peuple. Ils s'appauvrissent de cet éloignement.

Jean Giono a fui Paris et la civilisation, et vit à Manosque. Picasso est proche du Cap Ferrat. Hart n'a trouvé de repos qu'à Souillac. Einstein s'essouffait dans sa maison rose de Princeton. Ah ! tenez, Marcel Cabon a tout compris : il a fait de Pointe-aux-Sables son refuge après avoir passé toute son enfance à Brunepaille et longtemps vécu à la Vallée des Prêtres.

La civilisation tue la langue. La vie proche de la terre lui donne vie, vigueur, humour et joie.

Notre français, tel que nous le parlons, souvent me fait honte. Alors que je ne rougis jamais de notre patois.

Je ne sais pas s'il faut enseigner le patois créole dans notre université. Je n'écrirai pas un livre en patois. Car il me faut malgré tout une discipline. Et ici nulle règle.

Mais je sais ceci : nulle langue sur la terre n'est plus riche que notre patois en tant que forme et véhicule poétique. Et cette langue dit absolument tout ce qu'elle veut dire, crée éternellement des verbes, ruisselle de métaphores inouïes et finalement est la gaieté même. La joie ici conditionne tout et décide si la langue est vivante ou non.

Je suis très pessimiste sur le parler français à l'île Maurice, qui est terne, mort, qui est une langue qui bâille avec son air traînant. Nous disons avec l'Impératrice Joséphine, qui était une Martiniquaise : *droll* au lieu de *drôle*. Mais ce n'est pas ça, c'est l'esprit que nous mettons dans la langue qui me déplaît : cette arrogance de « petit Français » prétentieux, qu'on retrouve encore dans la langue de certains de nos écrivains.

*L'Île de la Prétention* va vers un français qui se veut précieux. Et on ne dit pas « parisien », mais « PEURISIEN », on veut mieux parler le français qu'à « PEURIS ». Et ces mêmes gens, qui sont plus « Peurisiens » que les Parisiens, méprisent le patois créole.

Ce qui est à craindre, c'est que le patois créole se « *peurisianise* ». Ce serait la fin du bouquet. Nous aurions alors perdu notre âme nationale et ce qui fait notre ciment et notre joie. Pour récolter quoi ? Une langue sans queue ni tête, amputée de sa marche sublime et de sa tête glorifiée. Le jour que le patois créole ne sera plus, adieu l'île Maurice ! Nous serions alors d'horribles francophones, des crustacés de la langue amorphe sur le rocher de l'océan Indien. Alors qu'aujourd'hui l'île Maurice peut s'enorgueillir d'une âme et d'une originalité en propre, d'une puissance et d'une foi. Avec nos ségas et nos plats créoles, l'embrun de nos plages, le « sel » de nos montagnes couronnées de folklore, notre peuple joyeux et notre langue qui est une des plus colorées du monde, l'île Maurice a *tout* à donner au monde.

Croyez-moi, mon cher P. R. P. le patois créole est notre richesse nationale. C'est lui – et seulement lui – qui fera de l'île Maurice avec toutes ses communautés, un seul pays, une unique nation.

On a voulu faire de l'île Maurice une nouvelle Bretagne, une autre Normandie, un second Bordelais. Fi ! On n'imité pas la France ? Et le résultat pour beaucoup, c'est que l'île Maurice s'est *peurisianisée*. Laissez-moi rire. Ce n'est pas ça notre pays. Mais c'est le colloque dans une boutique de Chinois, quand le soleil verse à la Rivière Noire et que le parler créole fuse et flamboie. L'île Maurice alors *vit*. Peut-on dépasser la vie ?

# ADVANCE

12 Juin 1964

## Un film mauricien

Une page a été tournée, une belle page d'histoire. *La Semaine Bernardin de Saint-Pierre* n'est plus. Faisons une projection vers l'avenir.

J'étais assis à ce gala à *Vatel*, au sein d'une frondaison qui faisait d'une salle à Curepipe une forêt. Dansait le folklore réunionnais. Surgissait le séga créole. Reconstitution d'un bal de la Grande Époque. Le chant et les rires, le champagne et les sourires, tout cela tournait comme de grandes girandoles, mais quelque chose jouait en moi. Et je me disais : Pourquoi tout cela prendrait-il fin puisque le folklore est éternel et ici rien ne s'arrête et rien ne finit ? Pourquoi ne pas poursuivre sur le grand élan ?

Marcelle Lagesse était à ma droite et Guy Lagesse était à ma gauche. Faisant jouer machinalement le parchemin où s'étalait le menu et scintillait tout un jeu de sirandanes, j'exposai là mon plan à l'auteur de *La diligence s'éloigne à l'aube* et à cet espoir qu'est Guy Lagesse. « Il ne faut pas s'arrêter là, leur disais-je. Il faut continuer sur la lancée. Je rêve d'un film, d'un *Paul et Virginie* qui serait fait par nous, sauf les deux principaux rôles, peut-être, et avec l'appui sûrement d'un cinéaste de métier. Et me tournant vers Guy Lagesse, je lui dis : « Vous ferez la mise en scène. » Et me tournant vers Marcelle Lagesse : « C'est vous qui ferez le scénario. Et on recommencerait *Paul et Virginie* non dans un théâtre, mais dans les grands décors de l'île Maurice. »

M. et Mme Gaëtan de Rosnay nous ouvriraient les portes de leur château de la *Villebague* où séjourna Mahé de La Bourdonnais. Le château de Bel Ombre nous serait ouvert. On viderait les coffres chez les anciennes familles de l'île Maurice et on en retirerait tout ce qu'il faut pour reconstituer les décors d'antan. On ferait le film *Paul et Virginie* non dans des sites de carton-pâte à Paris ou à Hollywood, mais au sein de nos prestigieux paysages humectés de ségas et de la mélodie éternelle de nos monts et le balancement de nos plages, au sein de nos bocages et des ivresses de nos coteaux et de nos plaines.

Ni Guy Lagesse, ni Marcelle Lagesse ne m'ont répondu. J'ai senti leur acquiescement du fond d'eux-mêmes. Et je suis sûr que ces deux artistes, prêtant leur concours, nous serions au but. Le matériel ? Mais on formera une *Compagnie Mauricienne du Film* (Compagnie privée et pour qui ce serait un honneur d'y participer). Cette compagnie serait peut-être un gros succès financier. On en a vu de pareilles en Europe dont les plans ont surclassé les produits hyper-alambiqués d'Hollywood.

Et nous aurions parallèlement un Comité Artistique du Film partant de la gauche, des peintres aux écrivains les plus droitiers.

Sur le tout, il y aurait l'élan et l'enthousiasme, une kyrielle de talents qui ne demandent qu'à collaborer avec *La Semaine Bernardin*. Et le tout serait à la gloire de l'île Maurice, servirait le tourisme au plus haut point, mettant en valeur nos richesses de toutes sortes et tant de talents ignorés et obscurs.

*Paul et Virginie* filmé irait porter le sourire de l'île Maurice dans toutes les parties du monde.

Qu'en dites-vous, lecteurs ? Et vous tous, les Mauriciens ?

Après ce premier film (1964), nous aurions le second film (1965). Je suggère pour l'occasion *Le diligence s'éloigne à l'aube* de Marcelle Lagesse, livre imprimé à Paris et qui reprend les étranges jours du passé.

\* \* \*

Le grand chanteur réunionnais, dont j'ai oublié le nom, scandait les stances douces-amères de *Mon Doudou* et l'odeur âcre et salin de *Mon mari pêcheur*. Et je pensai à l'île Sœur, le bercail réunionnais.

Mais pourquoi n'associerions-nous pas l'île de la Réunion à nos projets et pourquoi ne pas faire une *Compagnie Mixte du film de l'Océan Indien* ? Et exhausser le concours et créer des liens encore plus vivants entre les deux îles ?

Si Mme Macé ou son amie, dont j'ai oublié le nom, trouvent ce numéro d'*Advance* par hasard dans un hôtel de St Denis ou si quelqu'un le leur porte, je dirai à ces charmantes personnes qui étaient parmi nous pour le festival *Paul et Virginie* : « Chères amies, vous avez des époux. Ils sont influents. Parlez-leur de cela et convainquez-les. Et revenez-nous. »



## ADVANCE

19 Juin 1964

### Pour faire de La Citadelle un musée folklorique

17 juin 1964

à Monaf Fakira, Maire de Port-Louis.

Cher ami,

De votre bureau, à la Municipalité par la lumière étrange de Port-Louis, — ou est-ce d'un autre angle ? — vous pouvez voir se profiler, sur le printemps tropical actuel, la masse imposante de la *Citadelle*.

Pourquoi *Citadelle* ? Est-ce que ce nom vient de ce que les Français y créèrent un fortin ou est-ce depuis que, au dernier siècle, les Britanniques y construisirent le Fort Adelaïde ?

Une chose est certaine, la *Citadelle* invite la poésie.

Si je comprends bien, c'est grâce à votre initiative que le Gouvernement a accepté de verser au dossier de la Municipalité ce legs qui domine tout le vieux Port-Louis.

Qu'en faire ? Vous avez peut-être votre idée, vous et vos amis. Je ne suis qu'un poète. Je pèse très peu dans la balance des valeurs. Mais il y a une valeur où je règne en maître incontesté : c'est le domaine de la poésie. Va-t-on livrer la *Citadelle* à ce qui passe, à ce qui est fictif, faire un lieu pour restaurant-promenade, un banal jardin-promenoir qu'on sèmera de bouteilles de *Coca-Cola*, d'épluchures de bananes, de boîtes de sardines vides, ou fera-t-on de la *Citadelle* un haut lieu de poésie, une rencontre folklorique sans pareille ? Je vous connais, mon cher Monaf Fakira, et je suis sûr que vous et vos collègues opteront pour la seconde solution.

Que faire de la *Citadelle* ? Mais un musée folklorique !

Là, dans de grandes salles, avec de merveilleux retraits, cet immense édifice bercera notre passé. Et ce passé ressurgi fera une grande projection sur l'avenir et fera comprendre à tous ici que nul pays ne vaut sans sa TRADITION. Et couper la tradition d'un pays, c'est arracher les racines de la plante, l'amputer vers le bas, retirer les fondements de toute une nation.

Ce *Musée Folklorique* ne couvrirait pas la seule époque française, mais donnerait comme un tout l'histoire de notre pays, comment de Mahé de Labourdonnais, il s'est prolongé jusqu'à nous. Toutes les communautés y trouveront ici leur richesse, leur sens de la vie, leur apport au Grand Monument National qu'est notre pays.

Port-Louis ainsi glorifierait tous nos ancêtres et serait, avec la *Citadelle*, un phare sur l'avenir.

De la Chambre des Corsaires et des Trésors, nous passerions à l'époque actuelle, via les grands bouleversements artistiques.

La *Citadelle* deviendrait ainsi un *Musée Vivant*, livre à mille visages, éléments de la fusion future, panégyrique de nos grands accomplissements et pages d'un Grand Livre tourné vers l'avenir.

Qu'en pensez-vous, mon cher Monaf Fakira ? Pareille œuvre n'est-elle pas digne d'un grand Maire ? Et l'œuvre véritablement de tout un pays en marche ?

Tout à vous.

\*.\*.\*

N. de la R. —Déjà, Félix Laventure avait eu une idée semblable, quand il était maire.

## ADVANCE

22 Juin 1964

### Biographie de Rémy Ollier (I)

Le livre de Marcel Cabon sur Rémy Ollier est, à mon sens, un chef-d'œuvre. Il respire toute la terre natale. Là, Cabon vraiment s'est transcendé. Il a à tel point vécu ce qu'il a écrit, qu'il nous donne à voir, mieux : ressuscite le pays, redonne l'île Maurice, l'extirpe de l'inconscient. Et sa biographie de Rémy Ollier, qui est un livre d'Histoire, est en mon opinion le meilleur livre d'histoire que nous ayons eu puisqu'en raccourci toute l'île Maurice est là.

Je ne vais pas dans ces chroniques « reprendre » Cabon, car je ne ferais que le copier et me rendre ridicule. L'image a été donnée. Elle est « fixée » et cela suffit. Je ne peux maintenant qu'intéresser le lecteur à lire son livre. Toute ma tâche sera donc de susciter l'intérêt pour cet ouvrage. Donc, je remonte certaines des pièces maîtresses que contient ce livre et je relate laconiquement. Mes chroniques ne sont qu'une mise au point.

Le livre de Cabon sur Rémy Ollier mérite une reconnaissance nationale. Par sa mesure qui évite les écueils du racisme, par son grand jet de réconciliation, par le grand tact avec lequel Cabon a écrit son livre, cet ouvrage devrait non seulement devenir un livre d'or de nos bibliothèques, mais aussi un CLASSIQUE dans nos écoles et qui aura pour effet de soulever le patriotisme.

Je le répète : ce livre arrive à son heure ? Pourquoi ? Parce que c'est un hymne à la réconciliation nationale. Et comme tel il se recommande au pays comme un tout, à tous les Mauriciens, à tous les hommes de bonne volonté.

\*.\*.\*

Quand on ouvre le livre de Marcel Cabon sur Rémy Ollier et puis quand on le referme, après s'être désaltéré à cette source, on se demande comment un pareil homme a pu naître à l'île Maurice, parmi nos mesquineries, nos turpitudes quotidiennes, notre grand laisser-aller (pour ne pas dire notre je-m'en-fichisme) et notre profonde lutte raciale, axée sur le préjugé de couleur. Car le préjugé de couleur, Rémy Ollier ne l'avait pas.

Et puis, après avoir refermé ce délicieux livre de Marcel Cabon plein de charme en même temps que de puissance, on peut se dire que Marcel Cabon a œuvré sur l'actuel, car Ollier est aussi neuf en 1964 qu'en 1845. En fait, rien n'a changé. Ou plutôt, tout a empiré depuis le temps que vivait Ollier. Au temps de Rémy Ollier, il y avait les mulâtres ou les métis et les noirs. Aujourd'hui il y a des gradations infinies d'hommes de couleur et on a dû même inventer le mot « frontières ». Et si le créole ou le gros peuple reste indemne de « gradations », la population de couleur, elle, est déchirée en elle-même et ne présente un front uni qu'en apparence.

On a mal compris Ollier. Ce n'était pas un sectaire. Il avait aussi des amis parmi les Blancs libéraux. Je n'ai qu'à citer Maure, Laborde, Gaillardon, Tascavin et d'autres. Et Ollier n'hésite pas à défendre Dorliac, un Français domicilié à l'île Maurice lorsqu'il est illégalement incarcéré et il a gain de cause. Dorliac est libéré. Il y a surtout Émile Bouchet, un avocat blanc de grand talent qui défendit Ollier dans ses procès et en

raison de cela connut la misère la plus atroce parce qu'il fut rejeté par les Blancs. À noter que lorsque Bouchet, un Blanc, défendit Rémy Ollier, la population de couleur en gros avait déjà abandonné Ollier.

Donc, voici un homme qui est pour nous une grande leçon de vie en 1964. Le livre de Marcel Cabon sur Rémy Ollier vient à son heure. Et on ne peut que remercier Guy Forget d'avoir aidé Cabon à éditer ce livre.

J'ai dit que rien n'a changé, mais que tout a empiré depuis ce temps où Ollier réclamait l'union de tous les Mauriciens. Depuis ce temps, l'orgueil s'est exalté. Et cette aristocratie de fortune que dénonçait avec force Rémy Ollier sévit non seulement parmi les Blancs en 1964, mais a gagné les gens de couleur. J'ai connu une dame de la population de couleur qui disait devant moi, nommant une dame plus brune qu'elle : « Elle n'est pas de ma qualité ». À l'aristocratie de fortune, donc, que dénonçait Ollier, s'est associée aujourd'hui l'aristocratie de la peau chez les hommes de couleur. De sorte qu'on ne sait plus où l'on en est. Tout cela me fait croire que Rémy Ollier a vécu en vain, puisque les choses ont empiré depuis sa venue. Certes, la population de couleur a acquis droit de cité depuis Ollier et grâce à lui. Mais la vie magnifique et extraordinaire de Rémy Ollier n'a pas servi d'exemple. Ollier était pour la chute de toutes les barrières. Chez le Blanc, il ne conspuait pas l'homme, mais le principe du colonialisme qui l'actionnait. Il n'attaquait pas des personnes ou une communauté, comme un tout, aveuglément, et s'attachait à libérer la population de couleur de l'injustice. Il servait l'homme partout où il se trouvait.

Un soir, revenant chez lui, Ollier est sauvagement assommé. Il ne reconnaît pas ses agresseurs. Cela n'empêche qu'il garde sa sérénité. Il n'accuse personne.

Ce qui me frappe chez Ollier, c'est sa noblesse. Il était grand, élancé, aristocrate de manières. Il s'habillait élégamment. Il avait le port de la tête haut. Son visage de tribun, qui orne dans le bronze le Jardin de la Compagnie, face à La Chaussée, présente un homme sûr de soi, poussé par son idéal. Mais nul mépris dans son regard, nulle morgue ; peut-être un peu de désenchantement ! Ses biographes le présentent comme un homme énergique, brûlant d'un feu intérieur, ayant le plus total mépris des conséquences, allant de l'avant. Mais tout ce qu'on dira d'Ollier ne vaudra pas ces quelques mots – c'est ainsi que je conclus après avoir lu le livre de Marcel Cabon : OLLIER AVAIT LA FOI, cette foi en soi qui rejoint la foi en Dieu, sans quoi on ne fait rien de grand.

À mon sens, on peut être aussi bien un grand homme dans une petite île que dans un grand pays et d'autant plus grand que l'île est petite. Ollier aurait pu avoir une stature internationale, s'il avait vécu pendant la Révolution française. Mais est-ce que la fleur du myosotis sous la rosée est moins grande et belle que le transcendant lys ou l'hibiscus éclatant ? Sous le regard de Dieu, il n'y a ni grand ni petit. Le « grand » ici est qualitatif. Et Ollier avait l'étoffe d'un héros de Plutarque et il a vécu comme tel.

## ADVANCE

23 Juin 1964

### Biographie de Rémy Ollier (II) –

### L'ambiance

Mahébourg ! Non le Mahébourg d'aujourd'hui. Là vit un homme qui est chevalier de Saint Louis. C'est le père de Rémy Ollier.

Benoît Ollier a servi Napoléon. Il est las des batailles. Le capitaine d'artillerie s'établit à Mahébourg, précisément à Beau Vallon, Dauban, proche de la rivière Champagne.

La mère se nomme Julie Guillemeau, fille d'un médecin français. Par là vient l'ascendance de couleur. Julie Ollier joue un rôle effacé. Deux femmes « manquent » dans le livre de Cabon : la femme et la mère de Rémy Ollier. Les biographes, apparemment, en ont peu parlé, laissant tous les feux de la rampe sur Rémy Ollier.

Ollier eut quatre sœurs, dont deux épousèrent des frères Sapet et une autre fut l'épouse d'un Monsieur Berthelier, qui vécurent en France. Mais de la femme d'Ollier, les biographes n'ont pratiquement rien laissé, sauf qu'elle s'appelait Louise-Adrienne Ferret et qu'il en eut le coup de foudre à une distribution de prix. De Rémy et Adrienne Ollier naissent deux enfants : Sidonie, une fille, et Ogé Louis Benoît, un garçon, baptisé par le Père Laval. La question maintenant est posée : qu'est devenue la progéniture de Rémy Ollier ? A-t-on des photographies du père et de la mère d'Ollier et de son épouse ? Il manque à Maurice un Musée Rémy Ollier – puisque je suis totalement avec Cabon, quand il dit que l'île Maurice n'a pas encore produit un homme de la stature de Rémy Ollier.

Ceci dit, retrouvons l'homme connu à travers un filigrane.

Ollier était un « désacclimaté ». Par son père, il tenait à la France et par sa mère il avait une totale attache avec l'île Maurice. Né à Mahébourg, au bord de la rivière Champagne, ayant ouvert ses yeux d'enfant à la rade de Mahébourg, le terroir l'a marqué. C'est-à-dire qu'à Port-Louis, à la rue d'Entrecasteaux, aux Salines, chez sa sœur, Madame Sapet, Ollier reste encore Mahébourgeois, ce qui veut dire qu'il est doublement Mauricien. Car Mahébourg est le cœur du pays. Et quand Ollier bat la campagne, très loin vers le littoral, sur son cheval blanc *Pacifique*, il cherche à s'évader vers les champs et les vergers, vers les pays à l'odeur de bigarade, vers le frangipanier et l'odeur nue du filao.

Car Ollier est un de ces hommes qu'on ne peut comprendre séparés de la terre natale. Aussi nul homme mieux que Cabon n'aurait pu nous donner *Ollier-le-poète* et c'est peut-être ainsi que son livre aurait dû être intitulé. Avec une maestria, un don profond de l'évocation, Marcel Cabon a brossé des décors, mais dans la première partie de son livre sur Ollier, qui fait ressurgir et ressusciter l'île Maurice, comme seul un poète peut le faire. Le biographe qui sait évoquer ainsi est doublement biographe.

Sur ce décor de fond et de merveilleux tranche le visage de Rémy Ollier : sur un décor vivant se présente un des hommes les plus vivants que Maurice ait connus : un héros de la terre, avec l'amour du sol à un tel point que c'est lui, l'amour de la terre mauricienne, qui a poussé Ollier à ses hautes altitudes.

Ce qui est extraordinaire chez Ollier, c'est qu'il a fait tous les métiers : vendeur de lard et de clous (lorsque l'aisance que connut son père disparut et qu'on eut à le « placer » à Port-Louis) ; Ollier fut apprenti bourrelier chez M. Baget, il a donc tiré l'alène ; il a tenu un magasin sur La Chaussée (peut-être face même où son buste a été placé) ; et finalement après avoir été instituteur, Ollier devint journaliste avec *La sentinelle*. Ollier avait des aptitudes financières de premier ordre. C'est grâce à lui que *La Chambre de Commerce* fut fondée en 1849 et *La Chambre d'Agriculture* en 1853.

Voilà un homme qui était profondément réaliste, qui s'intéressait et s'occupait des moindres événements de la cité et qui cependant était mû par de grands principes et voyait en même temps long, large et en profondeur – et très au loin.

On peut se demander dès lors : *Qu'est-ce qui serait devenu de Rémy Ollier s'il avait été un Blanc ?* La réponse est claire : *il aurait combattu les hommes de sa propre race et aurait pris parti pour les hommes de couleur*, car il était au-delà des races et des préjugés et les hommes de couleur étant des persécutés, il aurait défendu les hommes de couleur – même étant un Blanc.

## ADVANCE

24 Juin 1964

### Biographie de Rémy Ollier (III) – L'époque

L'île Maurice du milieu du XXe siècle a connu un temps héroïque.

Il y a l'affaire « Jeremie ». Qui est Jeremie ?

Jeremie n'est qu'un prodrome à Sir John Pope Hennessy. Jeremie a été envoyé à Maurice pour appliquer la loi anti-esclavagiste. Il est honni dès le début par l'« aristocratie d'argent », qui tient à ses intérêts. Ollier prend parti puisque Jeremie prend parti pour la population de couleur. Trois Blancs libéraux osent ne pas combattre Jeremie : c'est Maure, Laborde, Gaillardin, Tascavin. Mais finalement Jeremie doit quitter la colonie. Il est à noter qu'autour de Rémy Ollier ont gravité des hommes exceptionnels. Voici Berquin.

Homme de couleur, fils du Chevalier de Berquin et d'une métisse – Berquin est né à la Nouvelle-Orléans, il a été page, à la cour de Charles X, il est insulté par un compagnon à cause de ses origines. Il soufflette le « dénigreur », mais après un duel où il tue son insulteur, Berquin est à l'île Maurice, il a dû fuir.

Berquin crée le journal *La Balance*. Il a comme collaborateurs Évenor Hitié, Lisis Letord, L. B. Vilbro, tous trois secrétaires de Jeremie. Mais, nous dit Cabon dans son livre, des Blancs adhèrent aussi à *La Balance*.

Berquin obtient une renommée. Il sera bientôt à même de rayonner sur la colonie. Cela ne doit pas être. Et un jour le flot populaire, poussé par les ennemis de Jeremie, se déchaîne contre *La Balance*. Les dés sont jetés. Berquin connaît la prison et, finalement il est expulsé en tant qu'étranger.

Berquin était l'aîné de Rémy Ollier. Cela marqua Ollier.

Un autre grand nom : Jean Le Brun, un prêtre de l'église réformée. Que voulait Jean Le Brun ? Rien d'autre que d'instruire les Noirs. Ceci fut vu comme un crime. Une bande « d'obscurantistes qui se sont donnés rendez-vous sur la Chaussée, vocifèrent et lancent des immondices sur Jean Le Brun et ses élèves de couleur ». Pourquoi ? Parce que le Gouverneur et la Gouvernante avaient invité Jean Le Brun et ses élèves de couleur à un goûter à l'Hôtel du Gouvernement. Le point de vue de l'aristocratie de fortune est que le traité de capitulation frappait les mulâtres d'incapacité civile et par le fait le Gouverneur Farquhar n'aurait pas dû agir comme il l'avait fait.

On croit rêver devant pareille énormité.

C'était le temps des palanquins : le père Laval voyageait sur un âne, Jean Le Brun avait son poney que lui avait donné le Gouverneur, et Rémy Ollier battait la campagne sur son cheval blanc *Pacifique*. Heureux temps ! Époque héroïque !

On ne peut parler de Rémy Ollier sans évoquer le Père Laval. Car tous deux ont souffert du même mal, le préjugé de couleur, dont ils voulaient délivrer leur pays.

On n'aura jamais assez écrit sur le Père Laval. On a voulu le garder strictement dans le champ religieux. Il y a aussi le point où la religion déborde dans le social.

Il s'agit de savoir comment les Noirs obtenaient, une fois morts, l'absoute. Rémy Ollier assistait aux funérailles des Noirs, qui se faisaient *devant la Cathédrale*. (À cette époque, le corps d'un Noir n'entrait pas à l'église.) « *Le cercueil était posé sur deux pierres, entre la fontaine et l'église. C'est là que le prêtre venait les bénir* ». C'est-à-dire que le préjugé de couleur était entré dans les mœurs religieuses. Et au cimetière de l'Ouest, en ces temps, les Blancs étaient enterrés au sud et les Noirs au nord – comme si Nord et Sud ont un sens lorsqu'il s'agit de Dieu et qu'une des directions mène plus vite au paradis.

Maintenant il faut le dire : Rémy Ollier n'a pas seulement souffert de l'intransigeance des Blancs – cela, il pouvait encore le supporter – mais aussi de l'abandon de centaines de gens de la population de couleur, tel ce Bruils qui entache toute notre histoire.

Moïse Bruils était un ambitieux. C'était un homme de couleur, extrêmement intelligent. Si bien que ses amis se cotisèrent pour l'envoyer en Europe étudier le droit. Mais là il « bifurqua » et fit de la littérature. (On a dit que c'était lui et non Félicien Mallefille qui aida Alexandre Dumas père à écrire *Georges*).

Revenu à Maurice, il fit du journalisme. Mais la personnalité de Rémy Ollier, qui tenait toute la scène à lui, exaspérait Bruils. Bruils finit par opposer Ollier et à devenir son ennemi. Aidé par les Blancs, dont Sir Cécilcourt Antelme, il fonde *L'Esprit Public*, journal appuyé par *Le Cernéen* et qui attaqua *La Sentinelle* d'Ollier. Les hommes de couleur, grâce à Bruils, se faisaient entre eux la guerre. Et l'aristocratie de fortune en profita. Bruils insulta la population de couleur en disant que ce n'était qu'« une masse inintelligente et brute ». Bruils mit aux nues *Le Cernéen*. Mais il y eut une levée de boucliers parmi les hommes de couleur qui enfin rejetèrent Bruils.



## ADVANCE

25 Juin 1964

### Biographie de Rémy Ollier (IV) – Le héros

Il va nous falloir maintenant conclure et nous résumer.

Au temps d'Ollier, n'existait pas le Conseil législatif comme aujourd'hui, avec des membres élus. Le Conseil du Gouvernement, comme on l'appelait, n'était fait que de nominations. L'île Maurice ignorait alors le suffrage des masses ou le suffrage tout court.

Ollier, donc, pour être un homme politique, ne pouvait qu'être journaliste. Mais dans l'histoire de tout le journalisme à Maurice, on n'aurait pas pu trouver un homme plus dévoué, avec un aussi grand courage et l'esprit de persévérance et cette indéfectible foi dont j'ai parlé. Le journalisme alors était châté. On n'usait pas de gros mots – si on le faisait, au bout était le duel.

Ollier écrivait comme on parle. Il ne se reprenait pas, il écrivait vite tout en causant avec quelqu'un. Et son style était dépouillé d'artifice : il s'adressait directement, et avec une totale sincérité. Mais il écrivait comme on écrivait de son temps : très manière XVIIIe siècle, avec de grandes pirouettes et des chassés-croisés. (N'oublions que par son père et sa mère Ollier était aux quatre-cinquièmes Français).

Mais dans la moitié du XIXe siècle, à lui seul et comme journaliste, il constituait toute l'opposition. C'est un tour de force exceptionnel et nomme la qualité de cet homme.

Les Blancs et les hommes de couleur formaient deux mondes étanches. Ollier a cherché à les faire se rejoindre, en faisant tomber les bastions de la féodalité.

Cependant, on rêve comment lui, si grand homme, n'a pas réussi, plus d'un siècle après sa mort, à faire tomber le préjugé de couleur d'un clan. (En fait, il a augmenté depuis Ollier). Cela tient à notre tissu d'orgueil qui n'a pas désemparé. La morgue d'aujourd'hui est partout. Le complexe de supériorité nous tient. Et la prospérité du pays nous y aide.

Mais on peut se demander comment Ollier se serait comporté devant Rozemont. Malgré leurs différences de culture, Ollier se serait jeté dans les bras de Rozemont. Mais Ollier, en 1964, aurait poussé un grand cri et il aurait dit aux Mauriciens : « Réconciliez-vous ! » Aristocrate de manières, de maintien et de pensée, Ollier, qui a été l'anti-démagogue, se serait servi aujourd'hui du langage de la raison et il aurait tendu une main amie à tous les Hindous comme à tous les Créoles et, extraordinaire chose, il se serait en même temps proclamé l'ami des Blancs.

On aurait vu Rémy Ollier, s'il vivait en 1964, impeccablement vêtu, lever sa lorgnette sur la course du Maiden et lui-même ayant peut-être une écurie. Rémy Ollier-1964 aurait écrit des livres, il serait sportif, très ouvert à toutes les idées et Raoul Rivet l'aurait beaucoup intéressé.

\*.\*.\*

Le testament d'Ollier ? Mais il court encore. On ne l'a pas encore ouvert : c'est tout l'avenir du pays. Ce sont vos idées, Marcel Cabon, et ce sont les miennes. Un Pierre Renaud, un Hervé Masson auraient été des amis de Rémy Ollier - 1964, mais aussi Hart l'aurait été. L'esprit d'Ollier est partout en 1964, mon cher Cabon, chez tous ceux qui, aujourd'hui, veulent la réconciliation des Mauriciens.

Le testament d'Ollier est notre héritage commun. Ollier nous nourrit depuis plus d'un siècle. Même si on l'oublie, il est là. Il est l'esprit de l'île Maurice en marche, notre soutien et notre foi.

Qu'importe si sur les plateformes électorales, personne ne parle d'Ollier ? Il est là. Qu'importe que ces masses d'hommes et de femmes qui passent sur la Chaussée, face au buste d'Ollier, ne regardent pas vers le grand tribun et même ignorent qu'il est là ! Il est là. Il est là dans tous nos conciliabules, dans les pentes et soupentes de notre inconscient. Il est là quand nous nous déchirons pour un rien. Et il dit : « Halte-là, vous êtes des frères ! »

Ollier a donné un exemple. Sa mort le tient en vie, comme tous les héros. Mais Ollier ne pourra qu'être détesté par tous ceux qui placent leur intérêt personnel au-dessus de l'amour du pays et qui glorifient la couleur de la peau comme un étendard et défient l'argent parce qu'il donne du prestige.

Ollier – et c'est là toute sa grandeur – est un symbole. Sa légende est impalpable, c'est par là qu'il est grand.

Pour certains, qui ignorent Ollier, il est bon qu'on cite ce commentaire de Marcel Cabon : « Ollier ne cessera de préciser que ce n'est pas contre la population blanche qu'il est en guerre, mais contre certains personnages de la population blanche dont l'opinion a fait loi trop longtemps. » Comme nous sommes loin des paroles de Jacques Nicolas Foisy, procureur général à l'île Maurice, qui s'écrie : « Que voulez-vous ? Nous sommes vos maîtres. Tant que le sang nous coulera dans les veines, nous maintiendrons ce préjugé. » Voilà où le préjugé de couleur est glorifié !

Ollier n'était pas seulement de son temps, mais projeté dans l'avenir.

Laissons toutes ces œuvres dans le temps que fut la création de la Municipalité de Port-Louis grâce à Ollier, des Bourses d'Angleterre, grâce à Ollier. Mais il y a le rayonnement qui ne peut venir que d'un poète.

Beaucoup pensent qu'on est poète seulement si on écrit des vers. À mon sens, ne sauraient être poètes que ceux qui sont profondément « humains ». Et le grand mérite de Marcel Cabon dans son livre sur Rémy Ollier, est d'avoir fait voir qu'Ollier était profondément humain et en ce sens un POÈTE DE LA VIE, qui voyait toutes les nuances de la vie, toutes les tendances de l'âme et qui savait connaître un homme par d'autres valeurs que celles que lui accorde la société.

Ollier, ainsi, vivant aristocrate, était aimé par le peuple ; il était à la fois l'homme de la terre et le brillant tribun serré dans sa redingote et son maintien a dû faire battre bien des cœurs. Mais Ollier l'homme a disparu, personne ne nous dira ces mystères qu'un héros suscite dans les cœurs.

Une colonne brisée au cimetière de l'Ouest, qui regarde très haut dans le ciel vers le paille-en-queue. Des dalles de pierres face au basalte bleu du Pouce. Un souvenir ? Non, une présence.

Ollier est vivant.

Ollier est mort face à la vie, brusquement, comme une vague qui se brise et appelle une nouvelle vague.

Ses funérailles furent grandioses. Cabon nous les raconte tout au long.

Certains crurent qu'il fut empoisonné. Mme Ollier elle-même l'a cru. Le Père Laval tenait la chambre. Alors, c'est le Père Giles, bénédictin anglais, qui fit le service. Et Ollier, la main dans celle d'Émile Vaudagne, trépassa en demandant à Vaudagne de continuer son œuvre.

Qui était Vaudagne ? U disciple et c'est tout. Les grands hommes sont seuls.

Mais il y a un fait extraordinaire, inouï, inconcevable qui marque notre pays d'une ineffaçable tâche : sauf La Sentinelle, aucun journal à Maurice ne parla de la mort du héros.

Silence, oui ! silence, mais chargé de sens. Il y a des vies qui rendent muets. Ollier était un poète. Il a été crucifié par la société et souvent par les siens. Il est ressuscité. Tout 1964 parle de lui parce qu'il est devenu la conscience du pays. Il a tellement aimé l'île Maurice que l'île Maurice est entièrement lui.

## ADVANCE

7 Juillet 1964

### Arbre, mon ennemi !

Une « voix » donnait dans la radio ce soir-là à Curepipe. Un homme parlait, c'était un Mauricien, mais aux trois-quarts Londonien. J'ai nommé M. Alfred Latham-Koenig qui est en ce moment à Maurice. Max Moutia l'interviewait.

Comme un grand déclic qui joue – j'étais dans le salon de *Vatel* – je crus ne pas bien entendre. Mais une grande résonance mit en moi comme les larmes du poète.

Que disait-il M. Alfred Latham-Koenig ?

Rien et tout. Il annonçait la mort des arbres. L'île Maurice ne sera bientôt plus qu'un vaste territoire meublé de cannes à sucre, avec des villages et des villes accrochés ça et là, des montagnes dont toute la coupe sera sous la canne à sucre. Ce sera le *Désert Vert*.

Pitié pour les arbres, mes chers compatriotes ! Pitié pour nous-mêmes ! Mais d'où vient cette haine pour les arbres ? N'est-ce pas encore la haine de Dieu ?

J'attends le jour où un Conseiller municipal bien intentionné dira : « Pourquoi le *Jardin de la Compagnie* ? Ça touche la vue. Les oiseaux y piaillent. On ne peut même pas entendre le bruit joyeux des autos. Et puis, c'est laid, cette verdure. Le Bon Dieu est un triste bonhomme. Nos gratte-ciels, oui ! Ça, c'est tapé. Mais les arbres, c'est chose parfaitement inutile. Oust avec le *Jardin de la Compagnie* ! Cette horreur a assez duré ! » À la place du *Jardin de la Compagnie*, que mettra-t-on ? C'est tout trouvé : un parc pour autos. La ville de Port-Louis a affreusement besoin de cela. Les hommes désirent passer avant les arbres. Bravo, M. le Conseiller municipal ! Bravo pour le *night club* au *Jardin Robert-Edward Hart* ! Mais au fait, pourquoi ne pas passer le bulldozer à la Plaine Verte. (La Plaine Verte était verte jadis ; aujourd'hui elle est grise). Pas un arbre ne doit rester à Port-Louis. Dieu a très mal fait les choses. Oust avec les arbres ! Ne sommes-nous pas maîtres chez nous ?

J'espère que, d'ici quelque temps, un grand député au Conseil du Gouvernement présentera une motion à l'effet que le *Jardin des Pamplemousses*, qui fait la honte du pays, soit désaffecté. C'est trop fort ! Prendre tant de terrain quand il y a tant de pauvres à nourrir. À bas le *Jardin des Pamplemousses* ! Qu'on efface cette sinécure ! À la place, une cité ouvrière ou un champ de patates.

Le *Jardin Botanique de Curepipe* est du superflu. Qu'on buldoze tout cela ! À la place, terrains de football et champs de basket-ball !

M. Simonet, ce charmant et intelligent président du *Board* de Curepipe, a infiniment tort de créer des plates-bandes dans la cour de l'Hôtel de Ville de Curepipe. Ça coûte cher et cela ne profite à personne. Qu'on loue ce terrain inutile à des vendeurs de hamburger et de saucisses de Francfort. Ça donnera un revenu extra au *Board*.

Ah ! j'oubliais le *Jardin Balfour* à Beau Bassin et le *Jardin Telfair* de Souillac ! Ça n'a aucun sens. À bas ces inutilités !

L'amusant de tout ceci, c'est que lorsque tous les arbres à Maurice auront disparu, la pluie se fera rare. Et on boira l'eau de mer. On fera la cuisine à l'eau de mer. On confectionnera du soda water avec l'eau de mer. On irriguera nos champs de canne à sucre avec l'eau de mer ? Les femmes se feront friser les cheveux à l'eau de mer. Et pourquoi pas ? Ne sommes-nous pas l'île du Dodo ?

Pauvre île Maurice qui hait les arbres ! Je ferai remarquer à mes amis, s'ils veulent bien ouvrir la Bible, qu'on y parle d'un certain « arbre de vie ». À mon sens – mais je suis un mécréant – on ne peut en même temps haïr les arbres et aimer Dieu. (Peut-être qu'un théologien nous donnera son opinion à ce sujet).

Nos routes n'ont plus d'arbres. Plus de vergers. Plus de cours ombrées peuplées par les oiseaux. On est au moment de tuer tous les baobabs à Maurice et d'assassiner les talipots ! Quand tout sera fait, on sera forcé de remplacer les arbres naturels par des arbres en plastique. Ça fera plus joli ! Pourquoi pas, puisqu'on a des fleurs artificielles ? M. Alfred Latham-Koenig jette un cri. Parle-t-il dans le désert ? Faut-il créer une conférence d'hommes, un Club des Amis des Arbres ? Ou faut-il que les touristes nous disent : « De qui vous moquez-vous ? Vous nous dites de venir à Maurice et que c'est l'Île de Beauté ? Mais vous n'avez pas d'arbres ! Vous avez enlaidi tout, nous partons ! »

La question est grave. Est-ce que le Gouvernement va « bouger » ? Pour ma part, je ne vois qu'une solution. Nul arbre ne devra être coupé sans la permission de l'Autorité, qui exigera en même temps que les propriétés sucrières plantent des arbres le long de leurs routes privées. Et ensuite une prime à être donnée aux créateurs de vergers.

Mais puisque la politique de l'eau et la politique des arbres sont liées, laissons l'esthétique et voyons la pratique. L'arbre est primordial. De sa présence dépend notre pérennité.

L'État d'Israël existe et revit par ses arbres, qui ramènent l'eau dans le désert israélien. Suivons cet exemple et réagissons. L'île de la canne à sucre sans les arbres ne pourra être l'Île du Sucre. Par quoi attirera-t-on la pluie ? Par la prière dans les églises ou par un édit dressé par les capitalistes, comme au Moyen Âge, et demandant à Madame la Pluie de tomber, si elle ne veut pas qu'on lui joue un mauvais tour !...

# ADVANCE

13 Juillet 1964

## L'idole

Je voyageais en auto sur la belle route cimentée qui conduit de la Plaine Magnien à l'*Hôtel du Chaland*. Le chauffeur à mes côtés regardait passer un avion, grand cétacé dans la vasque inversée du ciel. Des bulldozers grondaient dans les champs meurtris. Des hommes ça et là, comme des Pygmées, s'affairaient. La machine nettement avait dépassé l'homme en donnant une fausse mesure à la vie.

Cependant, le chauffeur regardait de ses yeux émerveillés ces deux robots et me dit : « Quelle puissance que l'homme ! Mais comment l'homme a-t-il pu arriver à détenir ce pouvoir ? »

J'ai répondu laconiquement : « Vous croyez que c'est pour son bonheur ! » et j'ai passé à autre chose.

Tout le monde l'a dit : « L'homme du XXe siècle est prisonnier du robot ». Mais ce qu'on n'a pas assez dit, c'est ceci : l'homme lui-même est devenu un robot.

Dans un livre qui sera publié à Paris, je l'espère, cette année, entre autres choses, je parle de la *religion profane*. L'indifférence aux religions d'aujourd'hui, ce n'est pas exactement comme l'a dit Nietzsche, parce que « Dieu est mort ». Non, Dieu n'est pas mort, il a pris un autre visage. La religion de l'auto, la religion de la vedette, la religion du sport ont canalisé l'enthousiasme humain. Le besoin éternel du culte est resté, mais on a changé de drogue.

Des jeunes parleront de l'inter-gauche, du centre-avant, du *goalie*, comme des dieux. Brigitte Bardot a son culte comme naguère à Rome il y avait le culte de Vénus. L'amour de l'auto est infiniment plus grand aujourd'hui que l'amour humain.

Le robot a tout pris. Il est devenu Dieu.

Mais les religions sacrées et les religions profanes n'ont-elles pas toujours été interchangeables ? L'alchimie était d'ordre sacré à Thèbes et à Memphis dans l'Antique Égypte. On a fait depuis la chimie, qui est l'aspect profane de la matière. Mais le sacré revient car on parle à nouveau de l'alchimie.

Le culte du moi peut prendre chez la femme la forme profane du culte de ses hanches, du culte de ses yeux, du culte de sa robe. S'auto-adorer prend des formes à l'infini. *L'idole, c'est nous*.

On s'aime à travers les autres. Le robot, c'est l'idole multiforme.

Et l'on peut dire, que l'homme ne change pas, il change d'idoles.

La mythologie, la physique ne s'expriment que par des totems. Le fétichisme est partout.

Dans la famille chacun se fait de l'autre un fétiche. Et les jeux d'amour-propre, c'est le besoin d'*idolisation*.

Et ce sont toujours les mêmes idoles : ces grands mythes de la vie.

L'Hindou a parlé de la *maya*. Il a raison. La *maya* c'est l'idole plantée partout.

L'homme qui n'a pas d'idoles en lui-même, que celui-là jette la première pierre. C'est ainsi, qu'en parlant d'aimer Dieu, nous n'aimons que nous-même. L'idole, c'est nous. Seul l'enfant n'a pas d'idoles. Ses jouets ne sont pas des idoles. Et la raison ? Mais c'est simple : l'enfant est projeté vers la vie, il sort de lui-même. Libéré de lui-même, il n'a pas d'idole *intérieure*.

Walt Disney veut faire tomber les idoles. Il n'a pas pu. Picasso est fabriquant d'idoles comme personne. Les artistes, les poètes actuels ne sont que des marchands d'idoles.

L'artiste n'est pas né qui nous fera voir au-delà du *monde des apparences*. Nous attendons encore l'artiste qui est un homme-enfant. Ça viendra. C'est lui la contre-partie de notre monde de robots.

# ADVANCE

20 Juillet 1964

## Le journalisme dans une impasse

Depuis 25 ans, les avis publicitaires dans les journaux à Maurice ont doublé de volume. Plus de la moitié du journal aujourd'hui traite d'avis commerciaux...

La politique, elle, a fait des bonds depuis 25 ans. De cette autre moitié du journal, elle occupe les deux tiers. Il ne reste donc qu'une fraction de journal pour les nouvelles venant de l'étranger, pour les nouvelles locales autres que celles concernant la politique ; pour les besoins élémentaires de la culture et de l'information ; pour le délassement, la curiosité du lecteur.

Aussi étant par une large part uniquement dévoués au commerce et à la politique, les journaux à Maurice ne sauraient intéresser les femmes en général. Quant aux enfants, ne m'en parlez pas, un journal à Maurice est pour eux du charabia. Or répondez-moi lecteurs. Tout cela est-ce bon pour la jeunesse qui monte, pour ceux qui seront les éducateurs de demain et les maîtres de l'avenir. Or, dans ce tout, alors que les avis publicitaires ont augmenté et que la politique absorbe tout, le format des journaux, lui, est resté le même, tel qu'il était au siècle dernier. Est-ce convenable ?

La presse a un rôle d'instructeur, en plus que de l'informateur. La presse en Europe nous donne de tout. Elle est là pour relever le niveau intellectuel du pays. En d'autres mots, elle est là pour servir l'*Homme*, autant les hommes que les femmes et les enfants.

Pour ma part, quand j'écris dans les journaux, je considère que je joue un RÔLE. Je fais extrêmement attention à ce que j'écris. Car je sais que je suis écouté et lu. Je veux à tout prix que mes paroles aillent en plein dans la jeunesse et servent mon pays.

Je ne suis pas un écrivain politique. Je reconnais que la politique est capitale. Tout tourne autour d'elle. Mais pourquoi, par exemple, ne pas *condenser* les reportages des réunions de l'Assemblée législative en donnant l'essentiel des débats, sans longueurs ? D'autant plus, que lorsque le compte rendu est court, tout le monde le lit. Et cela sert à la fois l'intérêt des députés et laisse la place à autre chose. Et mieux encore, plus le compte-rendu est court, plus il est présenté de *manière claire*.

Maintenant il me semble que dans l'ordre de la politique, si les grandes et hautes questions intéressent tout le monde, les conflits personnels n'intéressent personne. Que ceux qui ont des conflits entre eux fassent comme l'homme de l'Évangile et aillent s'expliquer chrétiennement avec le voisin. Ainsi, les journaux, organe public, n'ont que faire avec les querelles d'ordre personnel. Aussi émondons de ce côté.

Les journaux devraient élever le prix des avis publicitaires afin de récolter la même somme et augmenter la place disponible. (Les avis publicitaires sont faits en très petits caractères dans les journaux d'Europe. Qu'on fasse de même ici).

Pour ceux à Maurice – et ils sont nombreux – qui ne peuvent s'acheter des revues, des publications étrangères, ceux-là devraient, en payant dix sous leur feuille, trouver à lire dans la feuille locale sur les



grands événements du monde et l'orientation de la pensée actuelle. Le journal deviendrait ainsi un agent d'instruction et d'éducation pour la famille du petit travailleur pauvre, pour la masse du peuple.

Maintenant si le sport est nécessaire, quand même on a donné au sport une trop large place dans les journaux. Si les écrivains mauriciens pouvaient disposer d'une fraction de l'espace dévolu aux sports dans les journaux, ils sortiraient de l'ombre où ils sont aujourd'hui. Mais dans l'état des choses actuelles, les plus grands écrivains de notre pays sont moins connus que le plus effacé parmi les vedettes sportives. Ceci n'annonce rien de bien, car c'est placer le muscle au-dessus de l'esprit, c'est créer des complexes. J'admets que le muscle est nécessaire, mais qu'il garde sa place.

La femme mauricienne, en général, lit les petites nouvelles. L'incroyable popularité du *Radical* sous Félix-Louis Morel jadis, venait justement de ce que ce journaliste donnait une large place aux petites nouvelles.

Et puis, l'information dans nos journaux n'est plus assez diversifiée. L'anecdote politique prend tout. Les moindres mots que profère un politicien sont épinglés en lettres d'or. Alors que je ne vois jamais l'interview d'un artiste ou une rencontre avec un homme du peuple.

Ce qui m'étonne le plus, c'est l'incroyable phalange de visiteurs étrangers qui touchent à Plaisance et dont personne ne fait aucun cas.

Il y a un an ou plus, je me trouvais au *Chaland*. Il y avait là M. Mortimer, le grand journaliste anglais. Mais plus loin à une petite table un homme grand, fort distingué, qui le matin avait une fort originale manière de se raser : il appelait un *boy* du *Chaland*, et là en pleine lumière, face à la mer et en plein vent, le *boy* tenant le miroir, le *gentleman* se rasait avec des gestes de Lord.

J'étais très occupé en ce temps-là. Je ne fis qu'apercevoir de loin ce véritable aristocrate.

Puis un jour, ouvrant un journal de Londres, je sus que ce gentilhomme était Cecil Beaton, ex-photographe de la Reine et un commensal de Buckingham Palace.

Cecil Beaton était venu à Maurice. Personne ne l'avait interviewé.

Récemment *Paris-Match* consacrait de nombreuses pages en couleurs à Cecil Beaton, et enregistrait ses commentaires sur la Cour britannique.

Pour nous, quelle occasion manquée ! Et ce n'est pas la seule !

Il me semble qu'il est temps – on ne peut plus attendre – que nous fassions du GRAND JOURNALISME.

Le tourisme bat son plein à Maurice en ce moment. On lit les journaux mauriciens dans le lounge du *Chaland*, au *Morne Hotel*, à *Vatel*, dans les clubs, partout. L'étranger verse sur notre histoire son regard inquisiteur, nous lit, tend à nous juger. Nous devons donc mettre le journalisme mauricien à la page. Je ne parle pas d'une réforme, mais d'une reconstruction. Qu'en pensez-vous, lecteurs ? Suis-je aussi idiot que ça ? Et ce que je viens de vous dire ne contient-il que des sottises ?...

\*.\*.\*

P. S. – Les journaux se sont multipliés à Maurice récemment. Je ne suis pas contre ça. Mais ne faudrait-il pas multiplier les feuilles de chaque quotidien, ou faire comme j'ai dit : émonder ? Ou tous les deux à la fois ?

Pour tout vous dire en un mot, les journaux à Maurice ont trop d'articles *alimentaires* et n'ont pas assez de cet *aliment* de l'esprit, qui fortifie et grandit l'homme. Trop de place est faite ici à la *matière* et une trop faible place à l'esprit, à la poésie, à l'art, au folklore, etc.

## ADVANCE

28 Juillet 1964

### Personne ne l'avait vu rire

« *Le monde a un urgent besoin de poésie. Nous avons des faiseurs de vers.*

*Mais où sont les poètes ? »*

Nouvel article, aussi remarquable que le premier, par M. Jean-Baptiste Mootoosamy, dans *L'Express*, et intitulé *L'Obstacle*.

Vraiment, il n'y a rien à ajouter à ce qu'a dit M. Mootoosamy, sauf de revoir le tout d'une autre manière, de reprendre tout au commencement. C'est ce que je fais.

M. Mootoosamy est comme tous les vrais poètes : il ne fait pas de la poésie.

Je le disais à Yves Ravat : les plus grands poètes du monde n'ont pas fait des vers, ni écrit des poèmes. Il y a Kafka qui est un poète de la vie parce qu'il refuse les conventions sociales. Lautréamont n'a jamais écrit des vers et cependant c'est un authentique poète par ceci qu'il rejette les notions apprises.

L'obstacle ? Mais c'est toi, Caïphe ! L'obstacle ? C'est toi, Pierre qui voulus tenter Jésus, en le poussant à faire une réussite matérialiste de sa vie : *Retire-toi de moi, Satan !*

L'obstacle, c'est le père de Cézanne, c'est la femme de Gauguin, c'est les parents de Toulouse-Lautrec, c'est la mère de Rimbaud, comme c'est le beau-père de Baudelaire, c'est l'épouse de Mozart et c'est encore le frère de Beethoven – l'obstacle, c'est l'homme dressé contre l'homme.

L'obstacle, c'est la société comme un tout.

Mais, mon cher M. Mootoosamy, *l'obstacle en soi*, à l'île Maurice, c'est le rire. Depuis 200 ans le rire n'a fait que sonner de Flacq à Belle-Mare, de Souillac à Grand Gaube, de Beau Bassin à Brisée Verdière. On a ri ah ! comme on a ri ici de certains hommes !

L'obstacle, c'est quand quelqu'un dit qu'il neigera sur le *Pieter Both* – et on rit. Pourquoi rit-on ? Nul ne sait.

On a ri de Cézanne. On a ri du douanier Rousseau. On a ri des premiers peintres impressionnistes. On a ri de Wagner. On a ri de tant de gens qui ont bouleversé et révolutionné le monde.

Le curieux – et le clou – c'est qu'on rit des enfants. Alors que les enfants rient de quelque chose – l'enfant rit de joie comme le ruisseau rit et comme rit la lumière. Les adultes, eux, rient comme rit la machine, d'un *RIRE HYSTÉRIQUE*.

On le frappa dans le Prétoire, on lui ficha en tête une couronne dérisoire ! On lui faucha la face de soufflets et puis l'ayant affublé d'un manteau écarlate, – la soldatesque rit.

Après deux mille ans d'un règne oppressant où le christianisme s'est forcé un chemin par l'épée, en Afrique, en Asie, les indigènes se mettent à rire à leur tour. Car, dites-le-moi, M. Mootosamy, n'est-ce pas risible cette idée de coloniser Mars alors que des gens partout manquent de nourriture ? N'est-ce pas risible que des femmes fassent voir leurs seins, alors qu'elles cachent leur hanche ? Le nu partiel n'est-il pas une bouffonnerie ?

N'est-ce pas comique, cette peinture abstraite qui veut expliquer l'image, en abolissant l'image comme si on voulait prouver Dieu par le néant ?

N'est-ce pas que tout le monde est bête, sauf le poète et l'enfant ? Et cependant on rit du poète et on rit de l'enfant !...

L'obstacle, cher M. Mootosamy, vous voulez que je vous dise ce que c'est ? Eh bien, l'obstacle, il est d'abord en nous. L'obstacle extérieur, je le concède, aide les grands hommes à se réaliser. Mais celui qui n'a pas vaincu l'obstacle intérieur est enchaîné et rien ne le sortira de là.

Le « Libéré », je vais vous le nommer.

Les soufflets, les rires, l'outrage n'ont eu aucun effet sur l'homme de Nazareth dans le prétoire. Parce que, *LIBRE EN LUI-MÊME*, nulle contrainte extérieure n'avait plus aucune prise sur lui. C'est ça qu'il faut acquérir, cette *LIBERTÉ INTÉRIEURE*. L'homme alors est un poète. Et pas autrement.

Personne ne lui avait appris rien. Libre en lui-même, l'homme de Nazareth obtint toute la connaissance ! Voulez-vous que je vous dise ce que je pense de Jésus ? Mais c'est le poète véritable, l'homme rare, introuvable, qui n'écrit pas des vers mais cependant est un poète, un « Poète de la vie ». Jésus a parlé. Il n'a pas écrit des vers. Il a parlé au nom de l'Esprit. Livre prodigieux, de poésie, la Bible n'est pas un livre de poèmes, mais un *LIVRE DE VIE*.

Si quelqu'un me demande : « Mais comment se libérer ? », je lui dirai : « Je ne dispose que de deux colonnes de journal pour écrire. Et puis, pourquoi donner aux hommes la manière de se libérer ? Ils n'y croiront pas. »

Mais il est bon de se rappeler ce qui suit. Chez les Coptes et autres sectes à forme ésotérique, il y a une légende sur le Christ, qui veut que l'homme était de belle prestance, et avait deux caractéristiques : il avait les cheveux couleur bordeaux, et personne ne l'avait jamais vu rire. N'est-ce pas que tout est là ?...

# ADVANCE

3 Août 1964

## *Nominators et Commissaires*

Pour une fois, je suis du côté des jockeys. Je n'ai jamais pu comprendre pourquoi les *Nominators* doivent donner des instructions aux jockeys (le mot *Nominator* est un anglicisme) avant les courses. Comment les *Nominators* peuvent-ils connaître de quelle manière va se passer la course ? Dire au jockey : « Vous ferez ceci ! Vous ferez cela ! », c'est traiter le cheval aussi bien que le jockey comme des robots, c'est paralyser l'initiative du jockey, c'est livrer la course pieds et mains liés au hasard. Et si *tous les Nominators* donnent des instructions, la course est une course d'« instructions » et se joue avant la course. Encore si on donnait des « instructions » élastiques et même très élastiques... *Si cela arrivait... si tel cheval faisait ceci... si ceci se passait au 2, au 4, etc.*

Disons que je suis un parfait naïf et que je ne connaisse rien aux courses (*ah ! vous savez, Malcolm est un poète. Qu'il parle de Sens-Plastique et fiche la paix « aux gens »*). Mais voici : j'ai quelqu'un pour me donner raison.

Avez-vous entendu parler de Fred Darling ? De l'avis des connaisseurs, c'est peut-être le plus grand entraîneur que le monde ait connu.

Fred Darling avait son champ d'entraînement privé, où il entraînait les chevaux de plusieurs écuries. On lui confiait les plus grands *cracks* pour qu'il les formât.

Darling avait une méthode dont il ne s'est jamais départi. Il entraînait les chevaux. Il entraînait aussi les jockeys à connaître les chevaux qu'ils allaient monter.

Avant chaque classique, il appelait le jockey désigné pour tel *crack* et lui disait : « My lad, vous connaissez votre cheval. Je vous ai tout appris sur lui. Vous connaissez ses faiblesses et sa force. Je vous ai tout appris aussi sur ses concurrents, leur manière de courir, leurs habitudes, leur « animus » même. Tout cela, vous le savez. Et aussi, je vous ai tout appris sur les jockeys qui vont vous être opposés avec leurs défauts et tous leurs traits de génie. *My lad*, gardez tout cela dans le crâne. Mais une fois que vous serez en course, oubliez cela et courez la course. Ce n'est pas moi qui monte en course. C'est vous. Il y a vous et il y a les autres. Courez comme le jockey de valeur que vous êtes. Faites ce que vous déciderez de faire à la vitesse de l'éclair. Agissez. Si vous faites des bêtises, je ne vous dirai rien. Si vous gagnez, tant mieux. *Go, my lad.* »

Le jockey alors était libre. Mais attention, l'inconscient a son rôle. Et c'est Darling aussi qui courait sur le cheval, mais à l'arrière, dans l'inconscient du jockey.

Mais dire au jockey : « Vous ferez ceci ! Vous ferez cela ! », à l'avance, est pour moi un non-sens. Et j'ai Fred Darling, le plus grand entraîneur de tous les temps, pour me donner raison.

\*.\*.\*

Voici tout ce que j'avais à dire aux *Nominators*. Mais voici ce que j'ai à dire aux commissaires du *Mauritius Turf Club*, qui sont comme les *Nominators*, tous mes amis.

Chers amis, tout ce qui se passe en ce moment : rouspétances, criaileries, mauvaise humeur, n'ont qu'une source et qu'une cause : le problème de la COMPÉTENCE.

Je vous accorde tout, mes amis les Commissaires, tout, vous m'entendez bien : absolument TOUT, sauf d'être des experts en matière de courses.

Vous faites de votre mieux ? Je suis d'accord. Vous avez comme fin le bonheur de tous ? Je suis d'accord. Vous êtes des passionnés des courses ? Je vous l'accorde encore. Je vous accorde tout, mes amis les Commissaires du *Mauritius Turf Club*, sauf de croire un instant que vous connaissez les courses infiniment plus que moi ou les autres amis du turf. Car votre connaissance, quelque grande qu'elle puisse être, est relative. Vous êtes des « Amateurs ». D'excellents amateurs, vous le voulez ? Je suis d'accord : d'excellents amateurs. Mais quand même des amateurs.

Mais en matière de courses, on accepte les amateurs partout dans le monde. Et le *Mauritius Turf Club* est à sa place. Mais ce que le *Mauritius Turf Club* devrait faire – et je dirai : avant le *Maiden* – ce serait d'obtenir qu'un expert en courses hippiques vienne à Maurice et qu'il soit le *stipendiary steward* du *Mauritius Turf Club* – autrement dit le conseiller technique du Club.

Une course est courue dans l'ordre ? Tout s'est bien passé ? Fort bien ! On affiche le résultat. Mais quelque chose s'est passé : des cross, des pulls, des baisses de forme spectaculaires, ou encore des irrégularités que seul un expert peut voir. Vite on se tourne vers le *stipendiary steward*. On le consulte. On l'écoute et on décide.

Le *stipendiary steward* n'est pas là pour se substituer aux Commissaires, qui ont l'entière responsabilité de la décision. Mais le public, sachant qu'un expert guide et conseille les Commissaires, tout le monde sera satisfait. Et tout tournera rond.

C'est alors qu'on pourra envoyer à la vieille ferraille le monstrueux robot que sont les *starting stalls*. Les *starting stalls* n'ont rien arrangé. On a voulu faire une « égalité » dans le départ. C'est une forme de handicap déguisé qu'on a obtenue entre bêtes rétives et chevaux calmes. L'incertitude reste au départ, malgré les *starting stalls*. Pourquoi donc à la place de l'incertitude pas le robot, ne pas revenir à l'incertitude vivante qu'est le départ aux rubans, valable à Laurel Park aux États-Unis, à Newmarket, à Chantilly et en Europe ?

Vous voyez, Messieurs les Commissaires, vous n'avez pas de meilleur ami que moi. Si vous m'écoutez et si vous faites venir un *stipendiary steward*, tout est réglé quant à la question des courses.

Quand le *stipendiary steward* viendra, présentez-le aux jockeys en ces paroles que je vous suggère : « This is Mr X... He is an expert. He knows all the tricks of jockeys. Mr X... is a good friend of all Mauritians at large. Please behave and be good boys. Otherwise... »

# ADVANCE

5 Août 1964

## Sookdeo Bissoondoyal sous un jour nouveau

Rarement paroles plus sages, plus constructives sont venues de la bouche d'un ministre ! M. Sookdeo Bissoondoyal est en passe de devenir un de nos meilleurs ministres et un vrai homme d'État. La coopération, dans l'esprit de M. Sookdeo Bissoondoyal, s'élargit et prend une expression inégalée hors des cadres purement situés, des intérêts matériels et immédiats, pour devenir un acte de fraternité, ouvrant la voie à la communion des différentes communautés qui constituent notre échiquier national. La coopération serait, selon les paroles de M. Sookdeo Bissoondoyal, un acte de charité que l'île Maurice se ferait à elle-même. On ne saurait mieux dire. Pour ma part, je voudrais revenir sur une idée qui m'est chère : faire de toute l'île Maurice une seule et vaste coopérative, en mobilisant l'industrie sucrière en faveur de cette même charité, chère à M. Sookdeo Bissoondoyal. Car voyez-vous, la nature même de notre industrie unique se prête à cela.

La plupart des grosses propriétés à usine ont fait de leurs administrateurs quasiment des co-proprétaires déguisés en leur allouant chaque année 3 % du revenu net de la propriété qu'ils administrent, en sus de leur paie généreuse et d'autres avantages peu ordinaires.

Voici ce qui s'obtient au pic de la hiérarchie. Plus bas, les employés d'usine et aux champs ont des boni assez copieux. L'employé de propriété sucrière n'est pas à plaindre, mais son sort très inférieur, toutes proportions gardées, à celui de l'administrateur, qui, dans une courte carrière, peut se faire une fortune.

Il faut casser tout ce système et mettre l'administrateur comme les employés de propriété sucrière sur le même pied. Il faut « intéresser » directement tous ceux qui dépendent de l'industrie sucrière – tous les employés permanents - jusqu'au *sirdar* et au marqueur, les intéresser à la propriété-mère dont ils dépendent et obtenir une œuvre de sécurité sociale faisant des employés permanents des co-proprétaires par des *preferential shares* statués au pro-rata de la paie de l'employé et abolissant en même temps toutes formes de boni qui sont pure gracieuseté d'ordre « tout à fait aléatoire et hasardeux ».

Une fois l'employé devenu co-proprétaire du bien et une fois assuré chaque année, en sus de sa paie régulière, de recevoir une quote-part aux profits, l'employé serait aussi intéressé au bien sucrier et à sa bonne marche que le propriétaire sucrier lui-même. Et l'efficacité de l'industrie sucrière, comme un tout, serait considérablement haussée.

Ceci fait, allons plus loin. L'impression que j'ai – et c'est mieux qu'une impression, une quasi-certitude – est que l'industrie sucrière en ce moment est une mine d'or pour les propriétaires.

Aussi, je suis contre toute fixation a priori de gages. Mon opinion est qu'on doit éviter le plus possible des interventions de l'État au sein de l'industrie sucrière. Je suis en faveur de la propriété privée, selon le mode américain, d'après lequel l'État n'intervient que dans des cas exceptionnels.

Mais le propriétaire sucrier à Maurice, pour éviter que l'intervention de l'État devienne chaque jour de plus en plus poussée, doit lui-même opérer les réformes qu'il faut.

Le barème de la paie du laboureur doit être infiniment souple, constamment réajusté par le propriétaire sucrier, adapté aux prix du sucre et au coût de production, évitant ainsi l'échelle rigide et des constantes.

Aussi chaque six mois, toute l'échelle de paie serait révisée.

Mais puisque je doute que le propriétaire sucrier est assez intelligent à Maurice pour comprendre les buts lointains de ses intérêts face à la politique, il est donc indispensable qu'une commission de contrôle des livres des propriétés sucrières soit constituée, et au plus tôt. Et que cette commission soit extra-politique et purement faite d'experts. Mais tout cela n'aurait pas été nécessaire si les propriétaires sucriers avaient fait les premiers pas et si, depuis une dizaine d'années, ils avaient opéré leurs propres réformes. Est-ce trop tard ? Je ne le crois pas.

L'autre grande idée qui me vient est de souder les petits planteurs aux grosses propriétés à usine, justement selon cette pensée chère à M. Bissoondoyal, autrement dit la coopération poussée aux extrêmes limites, jusqu'à devenir un réflexe, une institution nationale.

Telle propriété à usine ayant 25 petits planteurs de plus de 100 arpents... Ces petits planteurs de la propriété à usine deviendraient, par fédération, un seul bien. Par exemple, à la place de F.U.E.L, il y aurait Flacq United Estates and Small Planters Federated, où les petits planteurs siègeraient au Comité de Direction et où il y aurait une politique globale de coopération et de coexistence financière et technique. Il n'y aurait alors plus de litiges entre petits planteurs et gros planteurs.

Il n'est plus possible aujourd'hui de procéder à des replâtrages, d'obtenir des cotes mal taillées, de mettre en œuvre des plans timides et partiels.

Il faut reconstruire l'Industrie Sucrière comme un tout sur de nouvelles bases.

Il nous faut un nouveau ministère. Ce nouveau « Ministère » serait le « Ministre de l'Industrie Sucrière » qui ne céderait en importance qu'au Premier. Ceci rencontre, je pense, la grande idée de M. Sookdeo Bissoondoyal, dans le vaste champ de la coopération nationale.

Ce ministre de l'Industrie sucrière, qui pourrait-il être ? Ne serait-ce pas vous l'homme désigné, mon cher Bissoondoyal – vu vos idées, et vu le fait que vous êtes en passe de devenir un de nos grands hommes d'État ?

Jamais au cours de son histoire, l'île Maurice n'a eu autant besoin d'hommes.

Et je pense aussi à Aunauth Beejadhur qui a prouvé sa valeur et qui ne peut servir. À quand des ministres d'État pris en dehors de la politique, pour utiliser tant de vraies valeurs ? Qu'en pensez-vous, M. de Smith ?

# ADVANCE

11 Août 1964

## Football

Je crois que c'est Julian Huxley (ou est-ce Aldous ?) qui disait que lorsqu'il ignore totalement un sujet, il se met tout de suite à écrire sur ce sujet et à envoyer un grand papier à la presse européenne.

Je n'ai vu qu'un match de football. C'était au Stade Georges V à Curepipe. Notre équipe nationale jouait contre une formation étrangère. Ça m'a profondément ennuyé. Pourquoi ? Mais c'est simple, nos équipiers semblaient chacun n'avoir qu'un désir : se faire voir par la galerie, trôner.

Il n'y a rien de mauvais dans le football mauricien, sauf que tout est mauvais. Comme dans la politique, chacun veut jouer à son jeu personnel.

Je ne crois pas qu'on sauvera le football mauricien autrement qu'en changeant la mentalité mauricienne.

Le Mauricien est profondément individualiste, ce qui l'amène à être vantard, présomptueux, et par extension, profondément comique par moments. Personne en ce doux pays ne dira « J'ignore cette question. » À Maurice tout le monde connaît tout. Aussi ai-je dit quelque part : puisque les Mauriciens connaissent tout dès leur berceau, pourquoi les écoles ? Et encore pourquoi créer une université, en un pays où chaque être qui naît a la science infuse, par hérédité ? J'ai dit donc que quelques minutes suffiraient pour toute une vie. Par exemple, le professeur qui serait l'excellentissime connaisseur n'aurait qu'à apprendre à l'élève, le présent du verbe *connaître* comme suit : JE CONNAIS, TU CONNAIS, IL CONNAÎT, (ici nous bifurquons) NOUS CONNONS, VOUS CONNEZ, ILS CONNENT (je ne parle pas de l'abréviatif dans ce dernier cas).

J'ai été étonné d'apprendre que tout le monde à Maurice est expert en football. Mais quand il s'agit de jouer, tout le monde joue pour soi, sauf le *goalie*, par exemple, dont la position est très équivoque (je ne pourrais moi-même dire s'il joue pour les autres ou s'il joue pour soi, peut-être qu'il joue pour jouer).

Le football lui-même est très équivoque. Si un habitant de Mars venait parmi nous, il se demanderait qu'est-ce que cela signifie de taper sur un ballon, sans aucun but (car les goal posts ne sont pas un but. On ne peut dire qu'un poteau est un but. Les enfants, quand ils jouent, ont pour but le jeu lui-même ! Le poteau du goal, lui, est un BUT ABSTRAIT).

En fait, tout jeu de compétition nous mène à l'abstrait. Un record est une abstraction. Cela ne signifie rien, sauf que l'homme est *plus fort* qu'un arbre, en ce cas, on pourrait dire qu'un leveur de poids est *plus fort* que Gauguin et que Stanley Matthews vaut un Lord Byron.

Les Anglais ont créé le sport pour être un jeu, surtout de gentlemen et exhausser l'esprit d'équipe, la fraternité, le fair-play, les nobles qualités de l'homme. Ainsi l'entendaient les Grecs qui associaient les Olympiques aux grands cénacles philosophiques et métaphysiques.



L'homme de 1964 a séparé le sport de l'esprit du sport. Il en a résulté la compétition sportive. Nous connaissons le reste : l'émeute déchaînée sur le stade de Lima.

L'impasse où est entré le sport aujourd'hui et simplement le football et, surtout chez nous, c'est que le sport, au lieu de développer les hautes qualités qu'ont voulu les Anglais lorsqu'ils inventèrent le sport, c'est tout l'inverse : le sport crée l'esprit individualiste.

Que faire d'un homme qui à 17 ans, a bu le nectar de la louange, a été hissé sur le pinacle de la renommée par le simple fait que c'est un botteur émérite ? Le sort de la vedette sportive est cruel. Car du complexe de supériorité qui l'a enivré, il passe au complexe d'infériorité, avec l'oubli des masses.

Le sport, tel qu'il se présente aujourd'hui et tel qu'il fausse la personnalité, en élevant le muscle sur les autels de la renommée, le sport crée des « personnages mythiques ».

Tout autre serait le sport si le vrai esprit sportif revenait. Alors la jeunesse pourrait être glorifiée comme les langues d'Ésope ; le sport a deux aspects : il y a l'homme et il y a la machine sportive, l'homme de la première Olympiade à Athènes, et le robot humain dans les stades actuels, lequel prévaudra ?... Mais quoi qu'il en soit, au stade où nous sommes, et tel que le sport se présente, le sport n'est pas le moyen même de la *dépersonnalisation* de l'humanité ?...

# ADVANCE

13 Août 1964

## Si j'étais riche...

Quelqu'un me disait récemment : « À Maurice, les gens qui ont de l'argent n'ont pas d'idées, et les gens qui ont des idées n'ont pas d'argent. »

Me trouvant dans la seconde catégorie, je dis donc : « Si j'étais riche... »

Si j'étais riche, je ne fréquenterais pas les riches. Effet de contraste. Avec les pauvres, on se sent plus riche qu'on est. Et c'est important. Donc, j'irais vivre avec les pauvres. Où ? Au bout de la Vallée des Prêtres, où ni Paul ni Virginie ne sont montés, parmi les paille-en-queue et les fougères (Marcel Cabon était pauvre, il a eu à se contenter du bas de la Vallée des Prêtres). Au haut, vers le contrefort rocheux, j'aurais là un immense parc naturel où j'inviterais les singes à venir. (Le singe nous guérit de la civilisation, car rien ne ressemble autant à un homme civilisé qu'un singe). Puis j'appellerais les oiseaux à moi en les nourrissant à heures fixes. J'aurais beaucoup d'orchidées, quelques plates-bandes seulement auprès des murs de ma maison.

Au bas de la Vallée des Prêtres, je ferais mettre un grand panneau publicitaire, comme suit *Malcolm de Chazal est là-haut. Ne venez pas l'embêter*. Et dans la maison sur la montagne, j'inviterais des amis comme Ravat, certains *boys*-poètes des restaurants mauriciens avec leurs familles, Hervé Masson (quand il viendra à Maurice) et surtout Maria Callas à qui je demanderais de venir passer quelques jours à Maurice à mes frais (sans Onassis naturellement).

Puis, j'aurais un autre « nid d'aigle » au haut du *Pouce*, sur le plateau regardant Port-Louis. (Mais pour cela il faudrait qu'on me permette d'introduire un hélicoptère à Maurice). Ici je n'inviterais personne, seuls des serviteurs. Car là, j'aimerais peindre.

Après cela, j'achèterais une maison à Port-Louis, comme ces maisons hantées, avec un grand mur et un patio. La maison devra être très vieille. Si elle n'est pas vieille, je la vieillirais, comme on le fait pour les tableaux.

Ensuite, je m'arrangerais pour avoir une île – de préférence l'Île aux Aigrettes – sur laquelle je construirais une maison face à la Montagne du Lion. Ici je ferais des cocktails à ma façon, par un cocktail de gens et des plus hétéroclites, comme un *boy* de la *Flore Mauricienne* (très cultivé), face à quelques-uns des nombreux « génies » dont notre île fourmille, le tout assaisonné de danseurs de séga. J'y introduirais ici le premier *bikini mental* comme objet de curiosité et *l'art d'être nu sans se déshabiller*.

\* \* \*

Diogène eut tort de vivre dans un tonneau. Jésus-Christ riche n'aurait rien changé à Jésus-Christ. Mais voilà, Jésus-Christ était pauvre parce qu'il était un chômeur. Personne ne voulait l'employer.

Diogène eut tort de vivre dans un tonneau. On peut être riche et poète. Et Diogène n'était pas un poète.

On peut à Maurice manger des camarons sur canapé. Mais à condition que les canapés et les camarons ne nous dévorent. Ça, c'est l'art du poète.

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Septembre 1964

## Avec M. Pierre Simonet

Curepipe est une ville triste, endeuillée toute l'année. La pluie, la pluie, la pluie..., sauf les beaux jours d'été, lorsque Curepipe est inégalable.

M. Pierre Simonet, président du *Board* de Curepipe, aime les fleurs. C'est un passionné des jardins. Avec cela, net, souriant, amical. Il manque à M. Simonet une chose : être député. Le *Parti Mauricien* a manqué ici une occasion d'avoir un député respectable, si aimé de tous et si incoerciblement dévoué et, en sus, ce qui ne gâte rien, intelligent.

J'ai été interviewer M. Pierre Simonet, face aux grands portraits des anciens maires et dans cette lumière baveuse de Curepipe.

Depuis quelque temps, la cour de l'Hôtel de Ville de Curepipe s'est transformée : jet d'eau réveillé sur le miroir d'eau, vasques nouvelles, plates-bandes nouvelles roulant à terre, donnant comme un nouveau sourire à la ville. Et le lac avec sa minuscule île prendra bientôt un nouveau ton. Et l'Hôtel de Ville lui-même, ex : *Malmaison*, résidence de Moka transplantée en plein Curepipe et qui est devenue une maison historique, un museum vivant de notre passé, l'Hôtel de Ville prend un nouveau visage. Le planton m'avait dit : « M. le Président est occupé. Attendez un petit moment, Monsieur ». J'ai attendu. Des gens comme je n'en avais jamais vu au haut du grand escalier attendaient. Des gens du peuple, de petites gens, de toutes les communautés, attendaient M. Simonet. Et c'est cela qu'il faut faire : faire en sorte que la Maison du Peuple soit la maison du peuple. Et c'est ce qu'a fait M. Simonet.

À peine le *shake-hand*, il a engagé la conversation.

Il ressort de l'interview que j'ai eue avec M. Pierre Simonet trois choses. D'abord du point de vue des finances. Il découle du nouveau programme une démocratisation de la taxation. Je donne ici les propres paroles de M. Simonet :

« Le nouveau système de taxation, suite à la nouvelle loi, est infiniment plus rationnel et juste que l'ancien barème. Car ça a réparti plus équitablement le fardeau de la taxation, allégeant les bourses moyennes et faisant payer plus fortement les valeurs importantes. Le résultat dernier a été que le pauvre à Curepipe, aujourd'hui, peut être considéré comme totalement détaxé. »

Ensuite, il y a cette grande idée de créer un *vaste théâtre* à Curepipe. « Il nous faut un demi-million de roupies, me dit M. Simonet. Nous avons un terrain à l'arrière de notre Hôtel de Ville et qui se prête magnifiquement à l'édification de ce théâtre. Pour ce qui est des fonds, le tout est en négociations. Notre Hôtel de Ville est trop petit pour accueillir les foules lorsque se présentent des conférenciers mauriciens et étrangers de marque ».

Le troisième point dont me parle M. Simonet est le plan de création de deux jardins nouveaux à Curepipe : le premier sur la butte de Malherbes, donnant sur un vaste panorama vers les montagnes du centre et vers les Trois Mamelles et le Corps de Garde à l'ouest. « J'ai fait des demandes auprès de M. le ministre Gaëtan

Duval à ce sujet, me dit M. Simonet. M. le ministre Duval nous a concédé un grand terrain à Malherbes. Mais il y a aussi un terrain vague à la rue La Croix, ajoute M. Simonet, où face à une agglomération, nous créerons de vastes jardins ».

Mais d'autres réalisations ont été obtenues dans tous les domaines par M. Simonet et son groupement de Curepipe. Je cite de mémoire : un *Citizens Advice Bureau* (un bureau de l'information) ; une maison de retraite ; un service d'ambulance ; des terrains de jeux et des jardins d'enfants : une deuxième garderie à Curepipe et finalement une *gare d'autobus*, en projet de création, à l'arrière du marché de Curepipe.

Un point noir au tableau – et cela ne vient pas de l'administration de Curepipe : le tout-à-l'égout. J'ai demandé à M. Simonet s'il pensait que le système du tout-à-l'égout à Curepipe « marcherait », surtout dans cette section qui fut l'ancienne Mare-aux-songes.

J'ai cru trouver sur les lèvres de M. Simonet un « certain sourire » à la Françoise Sagan. Mais je me suis peut-être trompé. Le sympathique Président du *Board* de Curepipe m'a répondu laconiquement. « Il y a des cas de *pollution* avec les rares connections faites. Je ne peux formuler une opinion, me dit M. Simonet, n'étant pas moi-même un expert. Le tout-à-l'égout était nécessaire. Mais est-ce que ça marchera idéalement dans tout Curepipe, je n'en sais rien ».

M. Simonet revient ensuite sur le point capital de la *démocratisation de la ville*. Il cite un exemple : « La salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Curepipe était réservée à ceux qui avaient de grands moyens. Seules les grosses bourses y avaient accès pour les mariages, etc. Aujourd'hui, la salle des fêtes en location est à la portée de tous ». Et M. Simonet insiste sur d'autres points connexes : « Nous avons donné des fêtes, des auditions musicales, afin de faire de la cour de notre Hôtel de Ville, la véritable Maison du peuple, la Maison commune de tous les Curepiens ».

Je parle du Trou-aux-Cerfs. « Mais c'est comme un point culminant sur Curepipe, me dit M. Simonet. Ce lieu est magnifiquement situé. C'est comme un balcon ouvrant sur une vaste partie de l'île. Un poste d'ambiance exceptionnel. Il y a ici un promenoir inégalable. Nous avons l'intention de créer un petit restaurant sur le rebord du cratère et puis des terrasses ornées de fleurs. On ne peut cependant tout faire d'un seul coup. Nous procéderons par étapes. »

Je parle à M. Simonet des Arcades, qui représentent la plus haute réalisation à Curepipe. M. Simonet me dit : « Tout l'honneur revient à MM. Currimjee qui ont conçu le plan privément et l'ont admirablement réalisé. Le *Board* de Curepipe ne peut que leur être infiniment reconnaissant. »

Puis je reviens au projet d'un *Grand Théâtre* à Curepipe, avec salle de conférences, salle d'exposition, auditorium. « C'est une chose primordiale, me dit M. Simonet. Les Curepiens – et c'est un paradoxe – ont à se déranter pour assister à des pièces de théâtre ailleurs. »

Puis, avant que je le quitte, M. Simonet me dit tout le bien qu'il pense du nouveau ministre, M. Bissoondoyal, et il s'exprime en ces termes : « Il n'y a pas de doute que nous sommes entièrement satisfaits. Nous avons toujours eu son entière collaboration, et je crois qu'il donnera une grande impulsion à tous les organismes. » Outre son intelligence et son esprit d'initiative, M. Bissoondoyal s'intéresse passionnément à toute la question des villes.

## ADVANCE

15 Septembre 1964

### Quelques poètes

Ludwig von Beethoven, l'immortel auteur de la *Sonate à Kreutzer*, faisait, il y a un siècle, une musique révolutionnaire. On lui reprochait de ne pas savoir écrire de la musique. Un grand critique fulminait à Berlin et disait que Beethoven devrait prendre des leçons de composition avant de s'aventurer à écrire de la musique.

Beethoven ayant été mis au courant de ces foudres, envoya un court mot à un grand journal berlinois, reconnaissant que le critique en question avait parfaitement raison et il ajoutait : *toute personne qui veut écrire de la musique doit d'abord apprendre la composition musicale – sauf Ludwig von Beethoven.*

Beethoven était un génie et un précurseur. Il pouvait tout se permettre et même de mal écrire la musique.

Le poète peut tout faire. Les autres n'ont aucun droit.

\*.\*.\*

On raconte que le consul Crassus aimait tellement les arbres qu'il allait jusqu'à les embrasser cent fois par jour et les arroser de vin. Crassus était un poète. Voyez-vous des bourgeois faisant la même chose ? On les prendrait pour fous et on les enfermerait.

\*.\*.\*

J'ai entendu un de nos poètes dire que Charles Baudelaire avait raté son poème sur l'*Albatros*, parce qu'il s'était servi du mot *brûle-gueule*. Ce mot casserait la colonne vertébrale d'un poème mineur. Avec l'*Albatros*, le mot « brûle-gueule » est un étendard claquant au vent.

\*.\*.\*

À une réunion du Cominform à Budapest, où se présentaient des milliers de délégués communistes, Pablo Picasso fut appelé en scène et on lui demanda de faire un discours. Picasso commença un strip-tease, et au moment de faire descendre son pantalon, il se ressaisit, mais avançant vers le rebord de la scène, il bomba la poitrine et la fit voir à la foule. Ce fut le délire, Picasso est un génie. Il peut tout se permettre, même d'être ridicule.

\*.\*.\*

On a parlé du bikini-une-pièce. C'est assez ridicule avec une femme de peu de personnalité. Mais si Brigitte Bardot se présentait seins nus en robe de bal à l'Opéra, il y aurait une émeute à la porte. Brigitte Bardot peut tout se permettre parce qu'elle est Brigitte Bardot. Et même si elle marchait toute nue sur les Champs-Élysées, tout Paris irait la voir. Seules les femmes qui ont *l'esprit nu* peuvent porter des bikini-une-pièce. Les autres femmes n'ont aucun droit.

\*.\*.\*

Le douanier Rousseau « ne sait pas peindre – a-t-on dit – il est gauche, il est bête. C'est un niais ». On ne rit pas cependant devant les tableaux du douanier Rousseau. Pourquoi ? Parce que le douanier Rousseau est le douanier Rousseau. On rit du singe, parce qu'il ressemble par moments à une chatte et qu'il joue comme un chien et que par d'autres moments il agit comme un homme. On rit des « singes » humains. Et ceux qui rient d'un génie, se dénoncent eux-mêmes comme des singes singes.

Ainsi on ne peut imiter le douanier Rousseau sans devenir soi-même un singe. Le génie est inimitable. Donc, il peut tout faire. Les autres hommes n'ont aucun droit.

## ADVANCE

22 Septembre 1964

### Le Père Laval et le *Mauritius Turf Club* – Admettez les Créoles au *MTC*

Je ne veux d'aucune manière soulever un sujet épineux.

Vu ma position assez exceptionnelle – je suis un Blanc, mais rejeté par les Blancs, je suis travailleur, donc renié par toute ma communauté, – ma position me permet de servir d'arbitre, d'autant plus que je ne suis pas catholique et même pas chrétien. Le Père Laval est pour moi quelqu'un qui a servi éminemment les Noirs, et qui n'avait pas le préjugé de couleur.

L'histoire de l'île Maurice traite avant tout de l'émancipation d'une classe amoindrie, piétinée, rejetée, bannie. Le Père Laval a défendu cette classe au nom de la religion catholique.

Aujourd'hui, en 1964, le Père Laval n'appartient pas seulement aux catholiques, mais à *tout le pays*. Il est un symbole.

En décembre, dans la plaine blonde du Champ de Mars et face aux montagnes passant au violet, au bleu pastel, une grande cérémonie aura lieu pour commémorer le centième anniversaire de la mort du Père Laval.

Face à ce grand cérémonial où se présenteront *toutes les communautés* de la population mauricienne – se dressent les tribunes du *Mauritius Turf Club* qui est aussi un glorieux accomplissement et aujourd'hui une partie intrinsèque de notre folklore.

On a dit – et on n'a pas eu tort – que ce qu'ont fait les Blancs jadis en persécutant le Père Laval, ne devrait pas être retenu sur les descendants de ces mêmes Blancs.

Mais, malgré tout, un *geste* doit être fait pour réconcilier les frères jadis divisés et le Père Laval est là pour tendre ses bras aux deux communautés et les réunir dans son sein par un geste d'amour.

Le devoir du *Mauritius Turf Club* donc est de prendre l'initiative d'appeler des hommes de couleur dans son sein et faire voir à la face de l'île Maurice que le passé est le passé et que nous avons l'intention, nous les Mauriciens, de nous réunir au-delà du préjugé de couleur et de constituer une grande famille.

À la face de tout le pays, ce geste grandiose soulèverait le *Mauritius Turf Club* à un pinacle et les Blancs en ce pays en retireraient un immense profit.

Il n'y a pas une seule personne sensée en ce pays qui ne sache que ma suggestion repose non seulement sur un principe que le Père Laval a voulu établir, mais dont le monde actuel ne peut se passer.



Rémy Ollier, le Révérend Jean Lebrun, Seeneevassen, Rozemont, le Père Laval – notre patriotisme est un tout. N'effeuillons pas notre palmarès. Lions le livre d'or de notre histoire.

Si, en décembre, le peuple mauricien apprend, en même temps que la célébration de la mort du Père Laval, que le *Mauritius Turf Club* a ouvert ses portes aux élites des communautés hindoue, musulmane, créole, une page sera tournée sur notre passé et les jours qui viendront auront ceci de neuf que, dès ce moment, la NATION MAURICIENNE se constituera au-delà des mots et des intentions, pour devenir un fait vivant.

## ADVANCE

25 Septembre 1964

### Le Père Laval et moi

Mon cher Cabon,

Enfin quelqu'un m'a donné un titre digne de moi ! La trouvaille est de *Syndicaliste*, qui me nomme ce « *grand Noir de Malcolm de Chazal* ».

Ça fait infiniment mieux que le titre de *Cafre blanc* dont je m'étais gratifié.

Dans le passé, il y avait deux titres qui couvraient tout à Maurice : le summum de la gloire était d'être appelé un *grand Blanc* ou un *grand Noir* et le titre de « *grand Noir* » était infiniment plus prisé par le peuple, parce qu'il était dépouillé de la notion d'argent et donnait la valeur intrinsèque de l'homme.

Je ne vois pour le moment que *deux grands Noirs* authentiques à 100 % dans notre Histoire : le Père Laval et moi.

Mais ne pensez-vous pas, mon cher Cabon, que certains hommes de couleur ne visent à rien autre, aujourd'hui, après avoir été blanchis par l'argent, que d'être appelés *de grands Blancs* ?

Pour ma part, je suis comblé de joie. Entre être appelé un *génie* en Europe et un *grand Noir* à Maurice, j'opte sans hésitation pour ce dernier titre.

À vous, en toute amitié.

# ADVANCE

2 Octobre 1964

## Hitler était-il fou ?

On a associé la folie au génie. Bien à tort. Il y a génie et génie. Comme il y a *L'idiot* de Dostoïevski et l'idiot courant, qu'on rencontre à chaque instant dans les rues et qui est l'homme pourri de complexe de supériorité.

Tout terme est ambivalent. Il y a ainsi l'homme intelligent qui coupe les cheveux en mille et il y a l'homme de synthèse, le divin poète, dont l'intelligence consiste justement à ne pas en avoir.

Hitler était à la fois bête et intelligent – selon ses crises. Car il était fou. La grande affaire, et que quelques-uns savaient que, alors qu'il était caporal, il avait été traité en asile d'aliénés. C'est pour cela qu'il fit abattre le Général von Schleicher et quelques autres qui étaient au moment de parler.

Là où Hitler était fou, c'est lorsqu'il se crut un stratège. Lorsque le Général Guderian plaça devant le Führer le plan de Sedan ; percer par la Meuse et les Ardennes, là Hitler fut intelligent. Car tout l'état-major allemand condamnait le plan de Guderian qui était super-génial. Hitler alla contre tout l'état-major et rejeta le plan classique qui date de von Moltke et qui fut appliqué en 1870 (avec un total succès) et en 1914 (lequel manqua de réussir). Et grâce au fait que Hitler appuya le plan de Guderian la France fut vaincue dans une guerre éclair.

Notons que si Charles de Gaulle avait été à la tête de l'état-major français à la place de Pétain, ç'aurait été une tout autre affaire.

Car le vrai génie est de Gaulle et non Guderian ni Hitler.

De Gaulle avait prévu la guerre moderne dans son livre *L'armée de métier*, que Guderian fit sien.

Passé Sedan et la défaite française, commença Hitler le fou.

Car Hitler alors se crut Napoléon. Monsieur Adolf Hitler, ex-caporal, se veut grand capitaine, à l'exemple de César, d'Hannibal, d'Alexandre le Grand. C'est alors qu'il *se substitue* à l'état-major allemand.

Le plan de la campagne de Russie, il le fait. Basé sur quoi ? Hitler fait la guerre en économiste. Pour lui, ce qu'il faut prendre, c'est le Caucase : « La Russie sera à genoux, si on lui prend son pétrole » – « Non, disent les généraux allemands, la guerre c'est la guerre : il faut battre les troupes adverses ».

Aussi puisque malgré tout il faut marcher sur Moscou et Leningrad, on fait trois offensives, on affaiblit tout le front au lieu de foncer sur un point et y mettre toutes ses forces.

Mais le plan de l'état-major allemand, lui, était parfaitement génial : percer dès la frontière russe, par un coup de butoir et envelopper toutes les armées russes avant qu'elles puissent reculer et faire la guerre d'usure.

Nous connaissons le résultat : échec devant Moscou, et enfin le cul-de-sac de Stalingrad.

Pendant que la guerre se poursuivait en Russie, Rommel est rappelé d'Afrique et on lui donne le mur de l'Atlantique à défendre, mais sous le général Rundstedt.

Manche. Adolf Hitler alors caporal stratège fait la même bétise qu'en Russie. Il lui prend une lubie : les Anglais vont attaquer sur le Pas de Calais. La lubie devient idée fixe. On essaye de le raisonner. Rien à faire. C'est l'homme infallible.

Le débarquement anglo-américain a lieu en Normandie.

Hitler à Berchtesgaden dort. Ordre de ne pas le réveiller. Or Hitler s'est « arrogé » tous les blindés. Personne ne peut les utiliser sans son ordre. Hitler dort sur son « nid d'aigle ». Les blindés ne peuvent entrer en action. Mais tout n'est pas perdu. Une immense armée, des corps d'élite sont à pied d'œuvre au Pas de Calais. « Faisons les descendre la Normandie » dit l'état-major, – « Non, dit Hitler. les Anglais attaqueront sur le Pas de Calais ». Il s'entête. Une semaine, deux semaines, trois semaines, un mois. Une grande armée est restée là sur la Manche à ne rien faire, pendant que la défaite allemande à l'Ouest se consomme.

Dans son « bunker » à Berlin, alors que les Russes avaient dépassé les faubourgs de la capitale allemande, Hitler avait des visions. Il parlait d'armées-fantômes qui perçaient pour le secourir. L'homme délirait.

C'est le sort de pseudo-grands hommes d'être rendus fous par leur entourage, par la force destructive de la louange. L'homme flatté à outrance se croit un dieu. Son complexe de supériorité devient démence. Mais qui pouvait mettre le Führer, le maître du Reich et de l'Europe à l'asile d'aliénés en 1941, 1942, 1943, 1944 ? Le fou Hitler dirigeait l'Allemagne et on le savait fou.

Quelqu'un lui résista. Ce fut le Général Choltitz, gouverneur de Paris sous l'occupation.

Les Alliés fonçaient sur Paris. Ordre de Hitler de détruire Paris de fond en comble. Choltitz refusa. Il savait que Hitler était fou.

Hitler était fou, mais s'il avait gagné la guerre ? À vous de répondre, lecteurs. L'aurait-on défini fou ?

Il y a deux manières d'être fou : d'être fou sans argent et ne détenir aucune puissance, et d'être fou avec beaucoup d'argent et beaucoup de puissance. On aurait « enfermé » Hitler pour moins. Mais fou au pouvoir, on le laissa diriger.

On a dit que Jésus de Nazareth était fou. A-t-on changé d'opinion depuis ? Puisqu'on fait exactement le contraire de ce qu'il disait de faire.

Pour moi : un jour, on définira la folie par un seul terme générique : L'ABSENCE DE POÉSIE CHEZ L'HOMME.

À présent je pose un problème aux lecteurs de ce journal : « Pourquoi les enfants, tant qu'ils restent enfants, ne sont jamais fous ? » Serait-ce parce qu'ils sont les SEULS POÈTES et que c'est bien la société plus tard qui les rendra fous ?

# ADVANCE

6 Octobre 1964

## Lettre ouverte à M. le ministre Maurice Paturau

Mercredi 30 septembre

Monsieur le Ministre,

Je lis avec stupéfaction dans la presse d'aujourd'hui que Rs 15 000 – ont été dépensées par l'Office du Tourisme (le quart de son budget) pour insérer des articles de MM. Raymond Marrier d'Unienville, Auguste Toussaint, G. André Decotter, Amédée Poupard et P.O. Wiehe, dans la *Revue Française*.

Il est question ici de lois, de guerre, de course, de la culture française, du Collège Labourdonnais, de la recherche scientifique dans l'industrie sucrière.

Est-ce que ces sujets sont aptes à amener un touriste de plus dans notre pays, alors que le touriste s'intéresse avant tout à notre FOLKLORE ? Dans ces articles de la *Revue Française*, pas un seul poète. Rien que des statistiques. Est-ce avec cette sèche documentation qu'on amènera les touristes à Maurice ?

Encore s'il était question d'Alain Permal, de « Lulu » Pouzet, de Mademoiselle Ducasse, des plats créoles, du séga à la Rivière Noire, de nos plages, de la pêche, de la lumière et du peuple mauricien ! Non, des statistiques ! Et 15 000 sont dépensées.

Or, M. le ministre, je vous raconte une étrange histoire, bonne à faire dormir debout.

Un soir, chez *Vatel*, mon ami John Schoonewagen s'approche de moi et me dit : « *My dear Malcolm, could you do us a pamphlet, like a fairy tale for tourism in Mauritius* ». J'acceptai de grand cœur. Aussitôt dit, aussitôt fait. Des jours passèrent, puis M. John Schoonewagen m'annonce que mon texte ruisselant de FOLKLORE avait été refusé par le Comité du Tourisme.

Depuis, j'ai bien décidé que cela n'allait pas se passer comme ça, aujourd'hui par votre entremise je fais appel au pays comme un tout, à tous ceux qui me lisent dans *Advance* et à mes amis les ministres

travailleurs et je dis :

« Pour combien de temps se moquera-t-on de moi encore ? Voici un homme qui a du génie à en revendre, qui est un poète de réputation internationale, qui est porté aux nues par l'homme de la rue et qui se voit refuser un texte, sans explication !... »

D'une part, Rs 15 000 dépensées hors des fonds de la colonie pour arriver à quoi, Dieu seul sait. Et d'autre part, un esprit de valeur inter-continentaux comme le mien, qui est considéré indigne de servir son pays dans un domaine où il est maître.

La question que je vous pose, M. le ministre, est celle-ci : est-ce le Comité du Tourisme qui règle la politique du tourisme à Maurice ? Si tel est le cas, je demanderai à M. Marcel Cabon de publier *in extenso* (ça prendrait deux articles de journal) mon texte sur le tourisme et ce sera au pays de juger. Si ce n'est pas le Comité du Tourisme qui règle la politique du tourisme à Maurice, mais vous ou M. Schoonewagen ou les deux à la fois, je vous demanderais de relire mon texte et de me répondre publiquement dans la presse. Faute de quoi, je verrai mes amis les ministres travailleurs et je leur demanderai de soulever la question à l'Assemblée législative.

On ne peut parler autrement de l'Office du Tourisme que comme d'un scandale national.

Mademoiselle Marjorie David, enthousiasmée par l'île Maurice et ses sites et son parfum, est scandalisée lorsqu'elle se présente au *Government Tourist Office*. « Les illustrés ne parlaient que de la France et de l'Angleterre. Sur Maurice, rien que de sommaires renseignements. »

À l'étranger, c'est pire. M. Bernard de Rosnay, qui s'est occupé d'hôtellerie, m'écrivait, d'Europe, que dans les bureaux de voyages, à Paris, à Londres, à Genève et autres lieux, il n'y a pas un seul opuscule sur Maurice, point un seul dépliant. Rien. Rien, absolument rien.

Un correspondant d'*Advance – Observer* je crois – s'est élevé sur le scandale d'une île Maurice totalement inconnue dans les bureaux de voyage du monde entier alors que l'Office du Tourisme a été créé chez nous depuis CINQ ANS.

Je connais personnellement M. John Schoonewagen. Il a été pour moi un ami intime. Il me boude totalement depuis quelque temps, sans doute parce que j'ai critiqué l'Office du Tourisme dans le privé : je le fais ici ouvertement.

À mon sens, M. John Schoonewagen a des vues brillantes et qui rencontrent totalement les miennes. Mais voilà, M. Schoonewagen est-il libre d'agir ? Lui accorde-t-on des fonds ? Et SUIT-on ses idées ? Tout est là.

Cette lettre ouverte, adressée à vous, M. le Ministre, déborde votre personne, est destinée à *tous* les Ministres du Gouvernement de Coalition.

Est-ce que le Dr. Ramgoolam acceptera encore longtemps que nous gâchions tous nos *atouts* et privions le pays de sommes énormes que le tourisme aurait pu nous rapporter si la propagande touristique était faite sur Maurice dans le monde entier ?

Qu'on refuse un texte de moi, fort bien ! J'y suis habitué. Je suis honni, vilipendé, craché au visage moralement, par le pays tout entier. Mais il y a d'autres écrivains, un Marcel Cabon, un Ravat, une Magda Mamet, un André Masson, une Marcelle Lagesse, pour ne citer que ceux-là qui pourraient servir le pays.

Notre situation économique se détériore. Notre population augmente. Mais il y a encore le tourisme, aide de la onzième heure.

C'est une question de vie ou de mort. Il faut agir. Et vite. Et vigoureusement. J'offre mes services au pays pour faire un prospectus magistral, total, folklorique et poétique, et à fond, et qui engloberait tout. Ma plume est au service du pays. Et mon intelligence... Et mon enthousiasme.

Et j'offre de le faire *pour rien* et donner gratuitement ma foi à mon pays.

La parole est à vous maintenant, M. le ministre. Ne gardez pas le silence. Le pays vous écoute. Et aux ministres, comme un tout, à agir. Pas une minute à perdre. Et aucune échappatoire.

Bien à vous.

## ADVANCE

12 Octobre 1964

### Le tourisme - Question primordiale

Je me trouvais à l'*Hôtel du Chaland* dans un coin, à droite, vers le fond, quand perdu en moi-même, je fus « réveillé » par une conversation que tenait un couple accompagné de leurs enfants, deux jeunes filles de 15 à 17 ans.

Le père disait à peu près ceci :

- Nous irons pour nos vacances de fin d'année en Amérique du Sud.

Les deux jeunes filles prirent un air boudeur.

Le père reprit :

- Et pour les vacances de Pâques l'année prochaine, nous repartirons pour l'Europe, Cannes ou Nice.

C'est alors qu'une des deux jeunes filles, parlant au nom des deux dit : « Papa, tu peux partir avec maman pour l'Amérique du Sud, tu peux partir pour la France. Moi et elle (et elle désigna sa sœur), nous irons toutes deux, à l'île Maurice et point ailleurs. Nous irons à l'île Maurice et point ailleurs qu'au *Chaland* ».

La maman sourit – est-ce avec un air entendu, je ne sais si le père regarda ses filles avec un air amusé. De petits moineaux voltigeaient sur les tables. Le chaume du toit lançait un grand sourire vers le ciel bleu. L'air avec la lumière se donnant le bras, entraient de toutes parts. La joie était dans l'air. Et les boys servaient des langoustes-Thermidor, des coqs au brandy (spécialités de la maison).

Plus tard – car je ne suis pas curieux de nature – j'appris incidemment que le monsieur distingué, la charmante dame et les adorables jeunes filles étaient des gens importants. Le père était ambassadeur d'une grande nation, venu de loin. Je ne dirai pas le nom de ce grand pays dont le monsieur distingué était l'ambassadeur et auprès de quelle puissance il représentait son pays.

Tout le tourisme et son problème aigu est là. Les étrangers viendraient à Maurice en foule si seulement ils savaient que l'île Maurice existait.

Quelqu'un m'a dit que dernièrement un homme était venu de New York, pour un trop court séjour à Maurice. Il était en transit.



L'Américain, pendant les vingt-quatre heures qu'il resta à Maurice s'extasia : « *Marvellous country. Incomparable beaches. A true paradise.* » Puis il ajoutait : « *It is astounding that we, Americans, know nothing about that island* ».

L'île Maurice pourrait être un Tahiti et même dépasser Tahiti (Marcel Cabon a fait toute une causerie là-dessus à la radio), si seulement le Gouvernement de l'île Maurice voulait faire de la propagande aux quatre coins du Globe.

Je suggère, pour ma part, qu'un Ministère du Tourisme soit créé, à part entière. J'ai l'homme désigné pour ce ministère, et ce n'est pas moi.

Ce nouveau ministre ne devra pas être un homme politique, afin d'être totalement libre.

Des bureaux mauriciens du tourisme devraient être créés à Tananarive, St-Denis, Johannesburg, Durban, Capetown, Salisbury (Rhodésie du Sud), à New Delhi, à Sydney (Australie), à Paris et Londres, à New York et San Francisco, à Rio de Janeiro et Buenos-Aires, à Rome et à Madrid, à Berlin et à Moscou, au Pakistan, et à Nairobi, à Tokyo, pour ne citer que ces lieux.

Notre ministre du Tourisme à part entière, serait à la fois résident et itinérant, afin de visiter les « succursales » et donner des directives et susciter l'émulation.

Notre *Comité du Tourisme* hétéroclite – et totalement inutile et qui n'est là que pour donner des coups de frein et aucun élan – devra être dissous.

Un budget adéquat pour le Tourisme – budget extraordinaire et supplémentaire – devrait être voté tout de suite. Et un *staff*, fait d'êtres intelligents, enthousiastes, généreux et actifs, créé de toutes pièces.

Nous n'avons pas de *Guide Touristique Vivant*. Il faudra en constituer un, tout imprégné de notre folklore.

Et vogue la galère !

L'île Maurice ne peut se payer le luxe d'attendre que, comme Sœur Anne, viennent les touristes. Il faut aller vers eux. Pour les touristes – et comme nos plages sont toute notre richesse, – il nous faut une ROUTE CIRCULAIRE ET PÉRIPHÉRIQUE, longeant toutes nos côtes, à les toucher.

Il nous faut simplifier les questions de douane pour les touristes et les formalités d'entrée.

Il nous faut accueillir les touristes avec un souvenir mauricien et notre charme créole, rester nous-mêmes. Et leur offrir des plats créoles, des ségas non concoctés et civilisés et organiser des tournées Cook dans les villages et les petits ports de pêche.

Et surtout ne pas interférer dans la vie des touristes et les laisser vivre comme ils le veulent – nu-pieds, avec des chapeaux de paille, et même manger avec leurs doigts à table, si ça leur plaît.

À bas les livres d'histoire ! À bas le développement de la canne à sucre ! À bas les camarons à toutes les sauces, sans canapé et avec canapé ! Mais de la papaye à foison (le célèbre *pawpaw* que les touristes adorent) des pommes-jacot, des fruits de Citère, des bananes en dessert, en chatini, en compote.

Organisons la pêche et laissons les pêcheurs manger leurs propres poissons.

Laissons les touristes se baigner en bikini, en sous-bikini, en ultra-bikini ou en *mono-kini* ou entrer en robe de bal ou en complet veston dans la mer, à leur gré.

Laissons vivre les touristes et fichons-leur la liberté. Et la patrie mauricienne est sauvée.

\*.\*.\*

*P.S.* – Dimanche, j'étais à Belle Mare. Le peuple pique-niquait. Des autobus rouges un peu partout. Un groupe de jeunes, en robes bleu, vert, jaune, écarlate, dansaient devant la mer, ajoutant le battement des flancs aux battements de flots. Ça, c'était le séga. Le reste est batifolage et perte de temps.

*2e P.S.* – M. Guy Sauzier, représentant de la Chambre d'Agriculture à Londres, ex-parlementaire mauricien distingué, m'a dit dernièrement à *Vatel* que lorsque des hôtes de marque sont accueillis par lui à son *London Home*, sa femme a l'exqu Coast de leur servir des menus totalement mauriciens : carri de volaille, chatini de tamarin et de coco, muluctani, et le reste. Je gage que M. Guy Sauzier, ardent patriote, se fait aimer à Londres autant pour son intelligence que pour ces marques d'attention.

## ADVANCE

21 Octobre 1964

### Le tourisme – Une femme m’écrit

Une femme m’écrit – *voix de la femme, voix de Dieu* – approuvant mes idées dans le champ du tourisme. La dame est une Anglaise, l’exquise compagne d’un Mauricien distingué... et important. Et elle-même a une large audience. Ce qui signifie que l’opinion de cette femme a du poids.

S’appesantissant sur la valeur primordiale du tourisme pour nous – *the development of tourism is of utmost importance for the future of this island* – la dame ajoute ceci : *Mauritius gains vociferous admiration from all visitors* (et elle souligne le mot *all*).

Et voici la phrase lapidaire qui m’approuve totalement : « *Everyone that I have yet spoken to, who has come here, has consented unfavourably on the lack of publicity, the paucity of information as to attractions and facilities available locally.* (Le mot *everyone* est souligné dans le texte).

La dame continue ainsi : « *Recently an English industrialist told me he was impressed with Mauritius as a place that could easily replace the present inadequate possibilities for his compatriots for holidays abroad.* »

La dame m’écrit qu’elle avait voulu protester publiquement sur la manière que le tourisme « *is handled in Mauritius* ». Mais ayant lu mon article dans *Advance*, elle m’offre son appui. Voici qui est bien dit ! Or, nous savons, par expérience millénaire, que lorsque femme veut, même l’Office du Tourisme doit vouloir. Si ce n’était que par galanterie. (Un gentil *salam* à mon ami M. Schoonewagen).

Des femmes ont changé la face du monde en tout temps. Deux ou trois lettres de femmes de cette sorte, et la patrie mauricienne est sauvée.

Merci, Madame ! Merci à Monsieur votre mari, qui partage vos vues. Et merci à vous deux pour votre double amour pour notre pays.

# ADVANCE

26 Octobre 1964

## Du Guignol au merveilleux (I)

Le mauvais goût le plus atroce a côtoyé la féerie la plus authentique. La *Nuit du Séga* tient de la bastringue et d'une épopée. Il y a ici de tout : une honte et la glorification de l'île Maurice. La honte, c'est notre immense orgueil qui nous a fait édifier un spectacle à la Hollywood défigurant le *Vieux Morne*. La gloire, c'est d'y avoir mis une touche de poésie de valeur inégalable.

La honte, c'est cette horrible foire, mélange de badauds et de bourgeois, allant à la poésie comme au pique-nique au bord de la mer, avec des boîtes de sardines, le Coca-cola et les couples bras-dessus, bras-dessous. L'immense et extraordinaire poésie, c'est *Kélibé-Kéliba* l'incomparable.

Deux hommes ont sauvé le *show* : Marcel Cabon et Guy Lagesse, que je mets ex-aequo. Quant au reste, je demande pardon aux paille-en-queue. Et je supplie le *Vieux Morne* d'accorder miséricorde aux Mauriciens pour l'avoir si mal compris.

Depuis quelque temps, j'avais eu une « appréhension » sur la fête du *Morne*. Un lundi, lorsque les préparatifs étaient en gestation, j'avais été à l'*Hôtel du Morne*, je me rendis sur les lieux de la fête, je me fis expliquer le tout. J'eus un grand dégoût, une immense rancœur que *Mon Morne* allait être défloré.

Tout compte fait, j'adressai un papier à Marcel Cabon pour *Advance* avec cet en-tête : « *Le Grand Guignol de la Nuit du Séga* ». Je parlai au nom de la poésie, de mon île mythique et fabuleuse, *Petrusmok*, et je disais à peu près ceci : « Ne défigurez pas le *Vieux Morne*. Respectez la poésie de ce lieu. Vénérez votre île. Ne lui mettez pas un maquillage, effacez le khôl et le rouge à lèvres. Laissez l'île dans sa beauté première. Ne faites pas un spectacle à la Hollywood dans un de ses plus beaux sites poétiques. » En d'autres mots, je disais : « Laissez l'île Maurice à l'île Maurice et laissez le charme du pays agir. N'attirez pas les touristes par un spectacle honteusement bourgeois. »

Puis, je me suis ravisé. Pourquoi gâter une fête ? Donnons à l'île Maurice sa chance. Et j'ai déchiré le papier, après l'avoir lu à quelques amis.

Je regrette maintenant ce changement de décision. Le papier « *Le Grand Guignol de la Nuit du Séga* » aurait dû avoir été publié. J'aurais fait ensuite mes excuses à Marcel Cabon et à Guy Lagesse. Ce sont deux poètes et ils m'auraient compris.

La « honte », c'est cet affreux désir d'épater – très mauricien – comme on entonne un visiteur de camarons sur canapé et de Château Yquem. C'est le plastronnement qui, au haut de forme, substitue le « chapeau » du *Morne*.

Le 24 octobre 1964, entre 7 heures 30 p.m. et 23 heures 30 p.m., mon île bien-aimée a été américanisée par des bourgeois mauriciens en mal de renommée.

Si Jean Cocteau avait pu voir ce *show*, il aurait embrassé Marcel Cabon (comme l'a dit le Premier Ministre, le Dr. Seewoosagur Ramgoolam, après *Kélibé-Kéliba*). Et Rimbaud, s'il revenait, aurait traité Guy Lagesse comme son frère en poésie.

Il fallait faire venir des visiteurs de tous les bouts du monde – de Tokyo à Chandernagor, de San Francisco à Pékin – pour voir jouer *Kélibé-Kéliba* et la rétrospective de l'île Maurice orchestrée par Marcelle et Guy Lagesse et ensuite demander pardon à nos visiteurs de leur avoir infligé le « poutou » du reste, l'ineffable comédie et le burlesque.

Un homme ressort dans l'organisation, M. le Surintendant de Police McCaffery. Service d'ordre à nul autre pareil. Courtoisie des policiers, et même distinction : présence et effacement.

Un maître organisateur – et en même temps qui a « eu l'idée », pour son heur et son malheur – M. Marcel Lagesse, considéré le plus grand artiste de ce pays, M. Marcel Lagesse s'est trouvé comme le plus grand organisateur qui puisse être : pas une faute, pas un accroc, le tout a marché à la baguette et même trop à la baguette. Le *show* a eu un immense défaut : celui d'être trop symétrique, d'être trop parfait, d'être trop long comme un régiment qui marche au pas interminablement. Ordre, mais manque de laisser-aller, comme ces femmes trop bien habillées et qui manquent de naturel. Disons-le tout de go : ce *show* respirait la perfection, donnant même l'impasse de la beauté.

Mais je conclus sur ce premier « chapitre » de mon article. On a cru attirer les touristes à Maurice en « forçant » leur vision. Or la poésie ne se cueille qu'au coin du coteau, dans l'anse fleurie du *Pieter Both*, dans une image de Yves Ravat, dans le regard d'une femme se faufilant sur la montagne bleue.

On ne force pas l'amour, comme on ne force pas la poésie. Les deux sont gratuits. Or, MM. les organisateurs de la *Nuit du Séga* ont voulu commercialiser la poésie de notre île, mettre la poésie en boîte comme on « embarque » le corned beef à Chicago. Cela « n'ira pas ». J'avertis mon pays qu'on fait fausse route. Je m'en fiche de ce qu'on pensera de mon écrit. Demain, je continuerai, en parlant de la suprême merveille qu'est *Kélibé-Kéliba* où sur le visage de honte de mon pays se profile la transfigurante aurore. –  
(À suivre)

## ADVANCE

27 Octobre 1964

### Du Guignol au merveilleux (II)

Le chauffeur qui me conduisait au *Morne*, au retour, me dit « Monsieur, pourquoi a-t-on appelé cela *La Nuit du Séga* ? Il n'y avait que *Kélibé-Kéliba* et l'histoire de l'île Maurice par Mme Lagesse. Qu'avait *La Nuit du Séga* à voir avec tout cela ? »

Oui, voici un homme qui avait tout vu, qui avait tout compris, qui avait tout jugé.

Juste avant la « fête », un ami me raccrocha et me dit, en désignant la foule, les étoiles ponctuant le *Morne* : « Un nouveau départ pour l'île Maurice. » Je lui serrai les mains et m'en allai. « Oui, un nouveau départ pour l'île Maurice, mais pas comme vous le pensez, cher ami », marmonnai-je en moi-même.

Le nouveau départ, c'est que dorénavant il n'y en aura plus uniquement que pour quelques-uns.

Sur le « tout » surplombe, avec Guy Lagesse, ce poète de la terre qu'est Marcel Cabon, l'homme des profondeurs de notre sous-sol spirituel et qui rejoint certaines cimes.

Voici un homme – je veux parler de Marcel Cabon – qui est haï, profondément haï par la population de couleur de cette île, montré du doigt par les Blancs et qui se hisse au pinacle du *Morne* le 24 octobre 1964.

Marcel Cabon – en tant que poète de la terre mauricienne, transcendant un Robert-Edward Hart et un Léoville L'Homme – Marcel Cabon est aujourd'hui relégué comme un pestiféré à la Pointe aux Sables, vivant, pour n'être pas seul, avec trois petits négrillons qu'il a adoptés. Et cependant, en même temps que Guy Lagesse, il n'y avait que lui au *Morne* le 24 octobre 1964. *Il était toute l'île Maurice, son symbole, son suc, sa transcendance imagée.*

Et il sut trouver son interprète dans une jeune fille qui sort comme des eaux fraîche et pure, exaltée, rythmée, authentique : la délicieuse fille de mon ami Yves Ravat.

Pas une faute de goût dans la mise en scène de Roland Houbert, qui épousa étroitement le texte de Marcel Cabon et qui, comme Luc Legris, rendit l'âme du poème en découvrant sa chair.

Demain, quand les dernières assiettes brisées auront été enlevées, le dernier verre rejeté tiré du sable, restera cette saveur *Kélibé-Kéliba*, avec Marie-Josée Ravat dansant, ses formes pures unies à l'ensorcelant visage du *Morne* versant vers la foule et donnant sa bénédiction.

*Kélibé-Kéliba* est une œuvre digne du site grandiose qu'est le *Morne*. C'est une consécration d'un très grand poète, les noces d'un poète avec la terre mauricienne, une sanctification.

Et vint la création étonnante et splendide, mise en œuvre et orchestrée par Guy Lagesse.

Guy Lagesse ne tient rien de son ambiance. Il est Guy Lagesse pour d'autres, mais pour moi il n'est pas Guy Lagesse. Il est un frère de celui qui créa *Petrusmok*, il est un habitant de l'Île de Poésie.

J'ai cru rêver quand j'ai vu passer les décors sur la montagne, faisant revivre notre île historique. Je me demandais vraiment si je voyais ou si l'inconscient n'avait pas projeté des images sorties du roc et n'avait rembobiné l'histoire du temps.

Comment, avec de si faibles moyens, dans une si petite île, un homme par sa *magie* a-t-il pu susciter tant de joie ? D'où cet homme a-t-il fait sourdre un si incommensurable amour pour son pays ?

Couplé à Marcelle Lagesse, qui est comme son « répondant », Marcelle Lagesse, la « fée », le plus grand écrivain femme de notre pays, Guy Lagesse a changé les paroles de Marcelle Lagesse en une pensée en couleurs, incarnée, rêvée, extravasée, donnée à voir. C'est une maestria incomparable et quand j'ai vu cette fantasmagorie, j'ai poussé des cris de joie en moi-même.

Cette rétrospective animée de Guy Lagesse – le Walt Disney de notre pays, le metteur en scène le plus extraordinaire que nous ayons eu, – raye de lettres de feu le Livre de Gloire de notre pays.

Filmé, télévisé, propagé dans le monde entier, voici le tract vivant qui aurait attiré les touristes.

Et je demande au Dr Ramgoolam, qui a été à la fête, de faire l'impossible pour que d'ici le 31 octobre, où tout le spectacle sera redonné, de faire venir par avion, même à grand frais, des cinéastes de France et d'Angleterre afin de filmer *Kélibé-Keliba* et la *rétrospective historique* pour les salles de cinéma du monde entier.

Je ne sais si cela est possible. Le Dr Ramgoolam seul jugera. Mais je demanderai à M. Mc Cormack de faire l'impossible pour que quelque chose reste, par le film, de ces transcendantes réalisations.

\*.\*.\*

*N. de la R.* – Plus de 2 000 places avaient été vendues hier après-midi pour la prochaine *Nuit du Séga* qui aura lieu samedi.

## ADVANCE

28 Octobre 1964

### Du Guignol au merveilleux (III)

L'avion tournoyait sur les têtes, s'habillant de feux verts et rouges. Une authentique poétesse était à mes côtés et nous parlions poésie comme on respire. Là-haut, la nuit bleue. Et cette grande foule hagarde, prenant la poésie par les yeux au lieu de la prendre par la peau.

Et j'eus pitié pour mon île.

Il est temps, après ce *show* à la Hollywood, qu'on rende le vieux *Morne* aux singes et aux paille-en-queue. Il est temps qu'on efface les cicatrices partout dans l'île, où notre utilitarisme a installé ses totems.

Pitié pour l'île Maurice, ô vous tous les bourgeois, afin qu'au *Morne* viennent des étrangers aptes à goûter chez nous, dans les eaux de nos criques, l'élixir de la vie !

Ô *Petrusmok*, mon île bénie, on en veut à mort à ton visage de rêve, à tes hanches plus pures que celles du soleil en feu ! Ô *Petrusmok*, mon île bien-aimée, on cherche à te violer !

Et j'en viens à cette comédie à tous crins qu'est la *commercialisation du séga*.

Ce peuple créole « costumé » se trémoussait sur le plateau de la scène du *Morne* le 24 octobre 1964. Et ce beau et immense peuple, ne se trouvant pas chez lui, forçait. Il y avait par moments dans ce séga commercialisé, du *twist*, du *black-bottom*, des gestes de bielles et de manivelle. Le séga se mettait à la vue et au su de tout le monde, dévêtu. Et flottait l'obscène.

De grâce, qu'on ôte cette ordure. Ces malheureuses gens ne méritaient pas ça – ces Rs 700, ces Rs 300, ce guignol du séga, atroce et putride.

Le séga se danse par « marée noire » sous les grands tamariniers, au bord des villages, quand la danse est « mûre ». On ne le concocte pas à l'avance, on ne le sert pas comme du whisky sorti d'une bouteille de White Horse. Le séga se donne. Il ne se prend pas. On le cueille comme une fleur de nénuphar dans les grands soirs.

Tourisme à l'américaine ? Ô dégoût ! Tourisme aux préparatifs fabriqués ? Quelle honte et quelle stupidité !

Le séga ne se boit ni ne se mange sur le coteau du *Morne*, comme un festival de la chair, avec, à deux pas, un bon dîner. Le séga, c'est l'âme folklorique de l'île Maurice. On l'a violé au *Morne*.

Il faut un redressement – à tout prix et le plus vite possible – faire demi-tour, volte-face.



Je ne peux admettre que *mon* île Maurice soit bouffonnée dans le monde et que le ridicule tombe sur nous à cause des bourgeois en mal de grandeur.

Je fais appel à tous les poètes authentiques de l'île Maurice. Ceux qui écrivent et ceux qui n'écrivent pas, tous ceux qui « vivent », pour qu'il y ait un redressement.

On ne peut continuer de mettre à l'avant-scène des valeurs dépassées. Il faut que tout recommence à zéro.

M. Guy Lagesse doit fonder une nouvelle « confrérie ». Sinon sa place n'est plus à Maurice. Il devra quitter ce sol et glorifier l'île Maurice, dans d'autres pays.

L'île Maurice, jusqu'à tout dernièrement, a été la propriété exclusive de quelques bien-pensants. Il faut que ça cesse.

Il y a deux îles : l'île Maurice et *Petrusmok*. Il faut qu'ils fassent un.

Rendons le *Morne* au *Morne*. Rendons le *Morne* aux « jacots » et aux paille-en-queue. Laissons reflurir l'âme de notre pays où la canne à sucre a mis ses rictus.

Quoi qu'il en soit, en tant que poète, et quel que soit le prix que ça pourra me coûter, je me mettrai obstinément en travers de toutes les mascarades que les bourgeois mauriciens en mal de grandeur inventeront pour se donner de l'importance.

Chacun a sa croyance, et ma croyance à moi est la Poésie. Je crois en la poésie comme je crois en Dieu, car les deux s'identifient...

À la moquerie, j'opposerai l'humour. Au rire, j'opposerai la critique corrosive.

Sans deux hommes – il n'y en a pas trois – la fiesta du *Morne* aurait été un four. Sans ces deux hommes, tout aurait été perdu. Ils ont racheté. L'un, Marcel Cabon, aimé seulement des siens, de sa famille, de ses enfants, est rejeté par les autres, est un exclu, considéré, en outre, comme une vile vipère, un être immonde, un déchet, une ordure. Et c'est cette « ordure » qui, le 24 octobre 1964, a glorifié l'île Maurice. Heureux les vaincus, car ils ont la victoire ! Heureux les poètes suppliciés, car ils héritent et leur héritage est éternel !

La fête ayant pris fin – du moins pour moi – et commençant les danses et les pastèques et le White Horse (non celui du spectacle) hululant dans la nuit, je suis parti, comme le singe du *Morne*, horrifié et ébloui.

À quelques pas de mon auto, dans la nuit violette, un séga impromptu s'était formé, on dansait dans la nuit verte d'étoiles, dans l'air embaumé. Le parfum de mon île revenait. Le séga ici s'ébattait. L'île Maurice légendaire et protohistorique, folklorique et divin revenait. Le rythme était la *cadence même*. C'était le *séga nu*, lavant mes yeux de l'obscène. Et je partis exhilarant, refait, confiant. L'île Maurice vivra. Car elle est l'île des poètes et du plus merveilleux peuple du monde. L'île Maurice vivra, car le poète et le peuple font tout ici, toute sa vie, son âme, son corps, sa toutité.

## ADVANCE

7 Novembre 1964

### Le poète face à lui-même

C'était le lundi 12 octobre – une date mémorable dont je me rappellerai – j'avais été toute la journée au *Morne*, inspecter les travaux concernant *la Nuit du Séga*.

J'étais dans la grande salle du restaurant de *Vatel* quand tout à coup fut annoncée à la radio une causerie de Jean Cocteau.

Je prêtais l'oreille. Cocteau, dans une admirable voix nuancée, définissait le rôle du poète, à la fois révolutionnaire et discipliné. Les paroles s'égrenaient comme ces sons dans la nature qui se répercutent et se renvoient à eux-mêmes leur harmonie.

Et Cocteau finit par ces paroles qui résument le poète et qui me donnèrent un sursaut : *les noces mystérieuses du conscient et de l'inconscient* et il me nommait sans dire mon nom.

En 1947, il y eut deux réunions mémorables à mon sujet à Paris. Un premier groupe, entièrement fait de surréalistes et de leurs proches, se réunissait sur la rive gauche. Leur conclusion était qu'au-delà de Raymond Roussel dans *Poussière de soleils*, j'avais obtenu le mariage du conscient et de l'inconscient, qui, en tant que somme de la pensée, ne saurait en aucun cas être dépassé ! Ce qui se ramenait à dire que *Sens-Plastique* portait la poésie à un aboutissement.

Peu après, une autre réunion eut lieu – cette fois sur la rive droite – et qui englobait les penseurs, écrivains, artistes de tous les bords et où tous les débats furent sténographiés. La maîtresse-pensée qui jaillissait venait de Mircea Eliade, l'expert universel sur la pensée de l'Inde et le yogisme, qui postula que je devais avoir été initié. C'était absolument faux. Je n'ai pas eu de maître. Selon certains, à cette réunion, seuls le haschich, l'opium eussent pu donner à un homme comme moi les visions que j'avais connues. Encore faux.

Et voici le 12 octobre, où Jean Cocteau, à la radio, reprenait le thème : *les noces mystérieuses du conscient et de l'inconscient*. Lorsque Jésus marcha sur les eaux, il était dans cet état. Lorsque le Maître ressuscita Lazare, il était dans cet état – l'état poétique du rêve-éveillé, à la fois là et absent, présent et en même temps partout, et qui nous permet d'être dans l'Univers comme un tout et être en nous-même. Et qui nous permet d'être dans l'autre personne que nous aimons et être en nous-même concurremment et de conjointre le monde intérieur et le monde extérieur dans l'INSTANT IMMÉDIAT MIRACULÉ – d'être « comme » Dieu, d'être poète dans la totale acception du terme.

Tout le reste est fariboles, concupiscences des lettres, ratiocinations, fabrications et malaises de la plume. Seul demeure cet ACTE, cet instant où l'homme s'identifie à tout, où on est un dieu, « comme » Dieu.

*J'ai dit :*

*Vous êtes des dieux*

(paroles du psalmiste que reprend Jésus)

Et alors la pensée est TOTALE, immortelle, éternelle, irrévocable. Et le poète frappe de son sceau l'éternité.

La liaison du conscient et de l'inconscient donnant au poète le pouvoir de tout faire, il s'ensuit que je peins comme je me promène, que j'écris comme je prends une tasse de thé, que je vis comme j'écris, que je respire comme je pense. Le poète est un tout : il n'y a pas l'écrivain et l'homme, il n'y a pas le peintre et l'homme qui va au *Chaland* ou qui déambule au *Bazar Central*. Le poète est un tout. C'est l'homme. *Ecce Homo*.

Frédéric Nietzsche, dans son *Ecce Homo*, passe à côté. Car le poète n'est pas le surhomme, mais l'homme totalement équilibré, simple et nu : le divin naïf, le fort et le puissant, parce qu'il ne se voit pas PLUS que les autres hommes, ni supérieur à quiconque, il ne piétine personne, il ne diminue quiconque en vue de s'exhausser. C'est l'homme qui, au-delà du complexe de supériorité et du complexe d'infériorité – ni orgueilleux, ni humble, - est parfaitement lui-même, comme le muguet est muguet et rien que muguet, comme le pommier est pommier et rien que pommier, et comme l'oiseau de paradis est oiseau de paradis et rien qu'oiseau de paradis.

Les « noces du conscient et de l'inconscient » dont parle Cocteau donnent l'homme fidèle à lui-même, strictement tel que Dieu l'a fait en vue de sa mission, simple parmi les simples, nu parmi les nus, fort parmi les forts, l'authentique des authentiques. Et c'est l'homme original à tous crins, parce que totalement lui-même.

Arrivé à ce point, les défauts sont des qualités et tout parle en faveur de l'homme.

À mon sens – mais ici je vais me mettre en opposition avec l'universelle pensée de l'humanité – Jésus-Christ avait des défauts. Si Marie sa mère mangeait mal, Jésus devait manger mal, en raison de l'hérédité qui ne pouvait être effacée entre Jésus et Marie sans dissoudre leurs liens. Si Marie sa mère avait un déambulement dans la démarche, Jésus devait lui aussi avoir un déambulement dans sa démarche.

Homme parmi les hommes, fils de la race de David, Jésus devait avoir les défauts comme les qualités de la race juive.

Pour le poète, ses défauts le propulsent. Et je termine sur cette note éminemment gaie.

Les femmes qui ont du charme ne doivent jamais cacher leurs défauts, mais les mettre à l'avant-scène comme une apothéose de leur beauté.

Sur ce thème, mes peintures très souvent ne sont faites que de défauts. Ces « défauts » font tout leur charme.

En littérature, je ne sais pas écrire. Ici encore des « défauts » à l'infini. C'est tout le charme de ma prose néanmoins : *Écrire mal comme Chazal* est un immense titre pour moi à Paris.

Pour les Mauriciens qui séparent mes défauts de mes qualités et examinent celles-là à la loupe, ils font voir leur incommensurable bêtise.

Pourquoi le bourgeois est-il un monstre ? Simplement parce qu'il n'a que des qualités. Pouah !...

## ADVANCE

21 Novembre 1964

### Une poétesse – Marie-France Armstrong

Les femmes ne sont jamais plus charmantes que lorsqu'elles parlent pour ne rien dire. Et si elles écrivent, de n'accoucher que de « riens ».

\*.\*.\*

*Après la pluie*

*Quand ton visage ressort du ciel*

*Et que tes regards retournent vers tes yeux*

*Comme des oiseaux vers leur nid*

\*.\*.\*

Où toute intelligence abolie, la femme est vraiment femme et divinement sotte telle que les hommes les aiment le mieux.

\*.\*.\*

*Je joue au mur que ta chair éternise*

*Moi qui suis pleine de loups*

*Doux sur la neige*

\*.\*.\*

Et où des choses dont elles ne savent pas elles-mêmes le sens, sortent du charme de leur esprit médiumnique :

\*.\*.\*

*Le temps n'a qu'un royaume*

*Le royaume n'a qu'un temps*

\*.\*.\*

Toute poétesse qui se met à être intelligente aura peut-être le prix Nobel, mais moi, ça m'ennuie.

Pour un critique ordinaire, Marie-France Armstrong est mallarméenne dans le sillage de Valéry. Écoutez ceci :

\*.\*.\*

*L'ardeur d'un tailleur*

*Sans miséricorde*

*Qui ne connaît que l'audace*

*De l'aiguille amoureuse,*

*Au beau matin des toiles*

*Me retient prisonnier*

*D'un tombeau sans alarmes*

\*.\*.\*

Mais c'est autrement dit. Ainsi aurait écrit Mallarmé, *s'il avait été femme*.

Marie-France Armstrong, Française mâtinée d'espagnol, écrit aussi en anglais. Il y a ici comme le même parfum puisé dans deux différentes fleurs :

\*.\*.\*

*À city of white gardens*

*And flowers that fell from the moon*

*To the music of boats,*

*Making love slowly in the fountains*

\*.\*.\*

Mais l'essence de la poésie de Marie-France Armstrong devient dense comme des vers enfantins boursoufflés d'humour, quand la poétesse joue avec des images comme une petite fille :

\*.\*.\*

*Et le chapeau-nuage*

*De la tour un peu triste*

*Se soulève au passage,*

*Du vent engendarmisé !*

\*.\*.\*

Ces petites « animations », c'est ça qui va au cœur de la poésie...

Voici, entrelardée entre deux images :

\*.\*.\*

*La rue aux bouches-bées*

\*.\*.\*

qui rappelle les contrevents ouverts à midi dans un village d'Espagne, où les rideaux font comme des cils qui battent aux paupières des auvents.

Et l'humour revient avec ces versets :

\*.\*.\*

*Le curé humide avance*

*Sur un air de chapelet*

\*.\*.\*

le tout culminant sur ce catéchisme en lumière :

\*.\*.\*

*Au loin, un train se glisse*

*Plein de petits péchés*

\*.\*.\*

La poésie féminine, c'est de l'IN-PENSÉE, l'autre versant de la pensée mâle et qui épouse la pensée mâle, comme l'air la fleur, comme l'aube la lumière. Tel le veut la loi des compléments.

\*.\*.\*

Mais il y a l'autre aspect de la poésie féminine, lorsqu'elle se détache de l'homme, et comme une houle autonome, elle vient frapper contre la barque de l'esprit de l'homme.

C'est le cas, lorsque la femme est FEU.

Écoutez ces stances d'exaltation, à la fois fureur et retenue :

\*.\*.\*

*Je viens rouler*

*Contre tes rêves*

*En creusant dans les draps*

*Des puits longs comme la nuit.*

*Tu achèves*

*Ce que je commence,*

*Un sourire incertain*

*Au pays de mes yeux.*

\*.\*.\*

Souvent les hommes écrivent lorsqu'ils sentent un vide en eux. La femme écrit quand elle a un trop-plein.

# ADVANCE

2 Décembre 1964

## The City of Port Louis

À Monaf Fakira, maire de Port-Louis

Par la grâce de Sa Majesté Elizabeth II, la ville de Port-Louis a obtenu un statut de cité. À la fin de l'année prochaine, sous le mairat de M. Rima, un « self-made man », la cité de Port-Louis sera en grandes réjouissances, pour fêter son élévation.

Mais une triste nouvelle m'est venue : des esprits certainement plus forts que le mien ont conçu un plan mirifique de mettre des lions, des tigres, des pythons, des jaguars, des lynx, des hippopotames et des rhinocéros à l'intérieur des murs de la *Citadelle*, afin de constituer un jardin zoologique, qui sera un cirque de très mauvais goût. Décidément on en veut à la poésie de ce pays. Voyez-vous un genre de cirque permanent au haut de la *Citadelle*. Qui ira voir cela ? Pas moi, bien sûr.

J'ai proposé qu'on fit de la *Citadelle* un musée folklorique apte à attirer les touristes. Les étrangers ne viennent pas à Maurice voir des lions en cage et des ours entre quatre murs. Ils peuvent voir ça partout dans le monde. Mais les touristes viennent ici se plonger dans notre présent humecté de passé. Le musée folklorique au haut de la *Citadelle* leur donnera un merveilleux diorama et cela servira en même temps aux habitants de cette île comme un Livre d'Histoire dont on tourne les pages.

Donc, l'inauguration de ce musée folklorique serait le « clou » et la clé de voûte des grandes fêtes introduisant la ville de Port-Louis à l'état de Cité.

Le jardin zoologique, si on veut en créer un, sa place est dans l'enfoncement de la montagne vers le *Pouce*, parmi les bois et les sources, dans un lieu propice aux animaux.

Les Portlouisiens ont la mer à côté d'eux, face aux grandes rues de la capitale. Nul ne peut en profiter. Pourquoi la Municipalité, en même temps que des jeux d'enfants, n'a-t-elle pas des jeux pour grandes personnes sur les eaux, je veux parler de barques de plaisance qui amèneraient les citadins dans la rade les dimanches et les jours de fête – de coquets bateaux avec de jolis noms, capitonnés et doux, aux flancs aimables, et décorés d'oriflammes, qui feraient de notre port une seconde Venise – menant à Pointe aux Sables vers le sud et à Baie du Tombeau vers le nord ?

Mon opinion est que tout le flanc de la montagne jusqu'à Château d'Eau, devrait être transformé en un Grand Parc, accueillant aux oiseaux, pourvu de bancs et de kiosques à la Virginie. Et où tout Port-Louis s'en irait en famille, les après-midi d'été gober le frais dans la grande conque de la montagne.



Notre ville va devenir Cité. Elle réclame des jardins. Laissons respirer la ville vers le haut de la montagne. Faisons du cirque du *Pouce* une cité forestière qu'on pourrait appeler *Port-Louis-là-haut*. Quel joli nom !

D'autre part, qu'on arrête la saignée des noms anciens. Nos rues étaient un Livre d'Histoire. Il y a la rue *Monsieur*. On en a fait *Monsieur Street*. Bientôt entre *Monsieur* et *Street* on mettra le nom d'un conseiller municipal.

De Monsieur, frère du roi, qui rappelle notre passé, on passera à *Monsieur Bourgeois Street*, pour commémorer le passage sur terre du grand conseiller municipal, Frédéric Bourgeois.

La Cité de Port-Louis est faite de plans d'histoire qui s'imbriquent. Il ne saurait donc y avoir un acte plus glorieux pour commémorer l'épopée de la ville que ce Musée Folklorique, haut sur Port-Louis, regardant vers la mer et la montagne et surplombant la ville comme un sanctuaire et un haut lieu de nos grands accomplissements.

## ADVANCE

11 Décembre 1964

### L'île Maurice et les Roses-Croix

J'extraits de la revue *Planète* (N° 17) cet article qui a pour titre « *Qui est rose-croix ?* ». Sous la dénomination *Sociétés secrètes*, voici ce qu'il y est dit d'un membre de ma famille et de l'île Maurice. (L'article est signé Serge Hutie).

« Toutes sortes de traditions et de légendes courent au sujet de ces mystérieux rose-croix : initiés supérieurs ; possesseurs de la pierre philosophale. Ce qui est exact, c'est la place essentielle accordée à l'alchimie par les livres et manuscrits rosicruciens authentiques du XVII<sup>e</sup> siècle. Le nom même de rose-croix est tiré du fondateur légendaire de l'ordre : Christian Rosenkreuz.

Les rose-croix selon la tradition, ont accès à tous les trésors qu'offre la possession du *Liber Mundi*, du « Grand Livre de la Nature », car ils sont à même de comprendre les « signatures » qui y ont été inscrites à l'origine. On peut imaginer que la société Rose-Croix a été, dans le passé, une société secrète de chercheurs et de savants, fort en avance sur le savoir et les pouvoirs de leur temps, soit par leur travail exceptionnel, et peu soucieux de divulgation.

Y a-t-il une postérité de la Rose-Croix ? Les vrais rose-croix auraient quitté l'Europe à la fin de la guerre de Trente Ans vers 1648, pour se retirer en Orient. Rien de certain n'a pu être appris là-dessus.

On découvre toutefois, à la fin du XVIII<sup>e</sup>, le passage de rose-croix sur le chemin de l'Orient, à l'île Maurice, où le comte de Chazal, compagnon du comte de Saint-Germain et ancêtre du poète contemporain Malcolm de Chazal, admit un certain Sigmund Backstrom (dont les manuscrits alchimiques sont conservés à la Bibliothèque de la Société de recherches philosophiques de Los Angeles) dans l'ordre de la Rose-Croix. »

Il s'agit de François de Chazal de la Genesté, conseiller à l'Ile de France, propriétaire de Crève-Cœur, Ripailles et autres terres, qui mourut à Pamplémousses sans laisser de traces et qui épousa Jeanne Jacqueline Cordey d'Armans, cousine de la fameuse Charlotte Corday.

J'ai évoqué François de Chazal de la Genesté dans *Petrusmok*.

L'extraordinaire, c'est que tandis que les touristes arrivent à Maurice par milliers, *l'histoire secrète* de l'île Maurice s'ouvre graduellement en Europe.

Pour moi, l'étonnant – et je m'en suis quelque peu expliqué dans *Petrusmok* – c'est l'extraordinaire *filiation spirituelle* de ce François de Chazal de la Genesté, dépositaire des secrets du comte de St Germain, avec l'auteur de *Sens-Plastique* après une saute de nombreuses générations, comme si l'au-delà avait tissé des êtres dans une trame qui remonte et retombe dans l'Inconscient Cosmique.

Il y a Bernardin de St Pierre, *Paul et Virginie* et son romantisme fade, et il y a la chair de l'île Maurice et puis il y a cette *âme intangible* que j'ai voulu rendre dans *Petrusmok*, et qui n'était pas de la *Nuit du Séga* et que l'Europe et l'Univers commencent à connaître, telle cette allusion décisive, dans la revue *Planète* que j'ai citée, dont le message parcourt les cinq continents.

Pour combien de temps encore les Mauriciens se boucheront-ils les yeux et les oreilles à l'*Autre Histoire de l'île Maurice* qui aujourd'hui commence à surgir et demain sera monnaie courante dans l'Histoire grandissime des peuples et le patrimoine de l'humanité ?

## ADVANCE

21 Décembre 1964

### À qui appartiennent les montagnes de Maurice ?

Si la question m'était posée, je répondrais : « A moi ». Mais ça ferait rire tout le monde : on est si bête dans ce pays. Le poète possède tout, même l'Univers. Mon ami Yves Ravat me disait, l'autre jour, que le poète est *le rival de Dieu*. Quelle trouvaille !

Ayant épousé mon île en justes noces par l'acte magique qu'est *Petrusmok*, l'île Maurice est ma femme devant Dieu. Et personne ne peut me faire cocu. Donc, l'île Maurice m'appartient quant à son essence et à son âme, quant à son corps poétique. L'île physique est une propriété de la Couronne. Cette partie est à tout le monde. Et ici je ne revendique rien. Je n'ai pas quatre sous en banque, je ne possède rien. *Mon royaume n'est pas de ce monde*, dit Jésus. Et il s'y connaissait !

Mais à qui sont les montagnes ? Les usines sucrières appartiennent à des compagnies par actions. Les champs de cannes à sucre, de même. Pareillement les docks, les autobus, les magasins. Les cours d'eau appartiennent à l'État, comme les routes, comme les *Pas Géométriques*. Mais à qui sont les montagnes ? Par exemple, *le Pouce*, à qui appartient *le Pouce* ? Si demain je créais une maison au haut du *Pouce*, est-ce que l'État me délogerait ?

À qui appartient la montagne du *Morne* ? À Monsieur Cambier ou à l'État ? À qui est le *Grand Malabar*, le *Pieter Both*, la montagne du *Rempart* ?

Si demain, j'avais un hélicoptère et que je décidai de me poser sur un haut plateau, sur un pic de montagne, en aurais-je le droit ?

Nous savons que le soleil est à tout le monde, aux Russes, aux Américains, aux Chinois et aux Corses. Mais la Lune pourrait un jour devenir colonie des États-Unis ou de la Russie. Et où un habitant terrien allant y habiter ne serait plus terrien, mais lunaire ou loufoque.

La Terre, dans cent ans, pourrait avoir ses colonies de Mars, de Jupiter, de Saturne, la Terre devenant alors la Métropole du « système » planétaire, le Port-Louis d'autres astres continents.

Mais à qui sont les montagnes de l'île Maurice ?...

Si j'écrivais une lettre à mon ami Rostowski, Secrétaire Financier, et que je lui demandais de me louer à bail le *Pieter Both*, que me répondrait-il ? Peut-être qu'il me dirait qu'il ne sait pas à qui le *Pieter Both* appartient et qu'il aurait à en référer à « l'Attorney Général », M. le ministre Jules Koenig, qui fouillerait dans les dossiers poussiéreux pour savoir si *légalement* les montagnes de l'île Maurice appartiennent à l'État ou à personne.

Pour ma part, je crois que le Gouvernement devrait faire passer une loi sur les montagnes, empêchant qu'on les *bulldoze*, qu'on coupe les forêts sur le versant des montagnes pour y mettre de la canne à sucre, en un mot que les montagnes de l'île Maurice soient décrétées « Monuments historiques » et protégées en conséquence. Et cela en raison du tourisme. Quand les déprédateurs auront tout coupé, tout nivelé, tout violé à Maurice, il restera quand même les montagnes et la mer.

On ne peut « vider » la mer. Il ne faut pas que nos montagnes deviennent chauves ; cette calvitie n'irait pas avec la beauté de l'île.

Car à ce taux de déprédation quelqu'un un jour dira : « *La boule du Pieter Both fait vilain*. Faisons tomber la boule. » Et on fera tomber la boule. Mais cela ne changera rien au fond des choses. Car la « boule » du *Pieter Both* est dans *Petrusmok* et ce livre, nul n'aura le pouvoir de l'effacer. Le temps change. Le poète *est*. C'est le seul qui n'écrit pas sur l'eau et dont l'œuvre ne va pas en fumée. Car le poète représente le verbe Éternel. Il est le délégué de Dieu. *Le rival de Dieu*, m'a dit Yves Ravat. « Rival » si l'on veut, en tant que concurrent par le même amour de l'Univers et en tant qu'amant de la vie.

Mais à qui appartiennent les montagnes de l'île Maurice ? Demandons-le aux enfants et ils diront : « Á nous et à Dieu », ce qui, pour l'enfant, est la même chose. Car l'enfant, est « gratuit », il n'a pas le sens de la propriété.

# ADVANCE

30 Décembre 1964

## D'extraordinaires statistiques concernant le tourisme

Si le tourisme est bien mené, dans quelques années il nous procurera les Rs 125 000 000 que pourrait nous donner la base navale.

Le tourisme est maintenant le Revenu N° 1 des échanges internationaux : Rs 150 000 000 000 (cent cinquante milliards de roupies annuellement).

Mais le facteur essentiel de ce *boom* touristique est que le tourisme a passé des classes riches aux bourses moyennes, et c'est un déplacement en masse.

L'Évêque Giuseppe Garneri, de Suse, a dit, en parlant du schéma sur l'Église et les temps modernes au Concile du Vatican, que le tourisme a une valeur œcuménique, donc d'universalité et que, en tant que phénomène humain, le tourisme est promoteur d'humanisme. L'extraordinaire chose – et c'est la première fois qu'un tel événement s'est produit dans le monde – le tourisme en France n'a pas donné les effets escomptés, parce que, disent les agences touristiques, les prix en France sont les plus élevés du monde, le service est défectueux et l'amabilité coutumière envers les étrangers a baissé – avec ça et là des pointes de grossièreté. *Paris-Match* dit ceci : « Nous, Français, avons la réputation, aujourd'hui, d'être le peuple le moins accueillant du continent européen ». Cependant, dix millions de Français voyagent à l'étranger.

Par ailleurs, la propagande touristique est intensive en Italie, mais après avoir été séduits par les agences promotrices de tourisme, les étrangers se voient en face d'une flibusterie de prix, d'un véritable coupe-gorge.

Par contre, l'Allemagne de l'Ouest et l'Espagne ont beaucoup profité du tourisme, avec une augmentation de 15 % en Allemagne et de 30 % en Espagne. L'augmentation en Espagne est due en large part à la *courtoisie exemplaire*, inégalée sur le continent. Les agences touristiques en Espagne clament sur les toits que de « bonnes manières » amènent les touristes et les mauvaises manières les éloignent.

Il y a pour nous dans ce court article une leçon sur le tourisme engageant l'effort de toute une population. Ajoutez à cela *la liberté* : le droit des touristes de voir ce qu'ils veulent, d'aller partout, dans les palais comme dans les chaumières, de goûter le charme d'un pays sans affiches à l'américaine, sans organisations sophistiquées, sans trompettes ni tambours.

Je ne veux maintenant, pour m'expliquer, qu'une analogie.

Les jolies femmes n'ayant que leur beauté pour plaire, useraient d'artifice pour tenir l'homme : clinquant, bijoux, fard, cajoleries intempestives et tout le charabia de leurs robes à *sex appeal*.

La femme qui a du charme n'a pas besoin de cela : il lui suffit d'être et de pouvoir agir par ce simple fait de la nudité de son visage et de son expression. La beauté face au charme est un défaut calamiteux. La beauté ne « tient » que pour un temps. Le charme est pour toute la vie.

Ainsi l'île Maurice – naguère l'île de Beauté – n'a pour tout appoint que son charme créole. C'est ça qui enivre les étrangers : cette naïveté qui est tout le jardin d'Éden sur les eaux.

On veut faire de l'île Maurice une « coquette ». On perd son temps. Le charme surnagera et les bourgeois mauriciens n'y pourront rien. Heureusement !...

# ADVANCE

7 Janvier 1965

## Lettre ouverte à M. John McCormack

Cher M. McCormack,

Je vous demanderai de ne voir dans cette lettre que des remarques d'un ami, mais dans un ton ferme.

J'eus deux occasions de vous rencontrer : la première fois où vous me fûtes présenté à *Vatel*, la seconde fois où j'eus l'avantage de converser avec vous dans les tribunes du *Mauritius Turf Club*. Dans les deux occasions, je vous fis remarquer qu'un scandale existait à la *Mauritius Broadcasting Corporation* et que nous, écrivains mauriciens, n'accepterions jamais d'être traités par-dessus la jambe.

Reprenons tout dès le commencement, voulez-vous ?

À mon sens, depuis la formation de la *M.B.C.*, les choses ne se sont nullement améliorées, mais tout au contraire, elles ont grandement empiré.

Du moins au temps du *Mauritius Broadcasting Service*, nous avions la paix. On ne nous suppliciait pas avec les fantastiques horreurs d'une publicité à la manque. On avait la paix. Et on pouvait écouter la divine Maria Callas, non sandwichée entre le pâté de foie gras et le jambon de Chicago. On avait la paix et on pouvait écouter la radio.

Aujourd'hui, on n'a de cesse qu'on ne nous houspille, qu'on ne nous crucifie avec des produits de beauté, l'excellence du cirage X et des asperges Z, le tout dans un méli-mélo inconcevable et dit avec le mauvais goût le plus atroce.

Les étrangers doivent bien rire de nous. Le séga ? Du *Morne*, où il a trôné, on le reprend pour vendre des poutous à faire passer tel fromage. Là encore, les étrangers doivent rire, eux qui pourraient croire que le folklore est resté pur de tout mercantilisme.

Mêlez au tout un français abominable et un anglais qui n'est ni Yorkshire, ni Yankee, ni cockney, marmotté par des speakers mauriciens qui avalent leurs mots et ajoutez-y la sauce des accompagnements de musique dignes du plus haut *humour noir*.

Tout ça ne peut durer. Et surtout pour cette raison :

Pensez-vous, mon cher Monsieur Mac Cormack, qu'un homme comme Marcel Cabon, écrivain racé et critique de valeur, ira encore longtemps à la radio toucher Rs 4 par minute pour ses chroniques ? Comparez cela à ce qu'on touche à la Réunion et à Madagascar et dites-moi, M. Mac Cormack, si l'écrivain mauricien n'est pas totalement méprisé à la *Mauritius Broadcasting Corporation* ?



Ce n'est pas le fait de former de grandiloquents comités de la radio qui changera rien au scandale qui attend la télévision si les choses continuent à être ce qu'elles sont.

Vous êtes un homme énergique, à la fois intelligent et diplomate, un expert et un parfait gentleman. Vous saurez comprendre.

Pour ma part et je l'ai dit à un de vos assistants, M. Pierre Marion de Procé, mon excellent ami, au prix de Rs 4 par minute, je tire la révérence à la *M.B.C.* Il s'agit, pour moi, d'une question de dignité.

Soit la *M.B.C.* relève les cachets des écrivains mauriciens ou la *M.B.C.* devra cesser de compter sur eux. La plupart des journalistes à Maurice constituent une confrérie d'écrivains.

Si tous tournent le dos à la *M.B.C.*, ce sera du joli. En 1965, personne ne peut se payer le luxe d'avoir la presse neutre. Ça ne sert de rien d'encaisser des sommes vertigineuses pour torturer le public mauricien avec le bifteck en boîte. Pour avaler ce purgatif, il nous faut une compensation.

Tout est mauvais à la *M.B.C.* de A jusqu'à Z : les speakers, les programmes, le *yan-yan* du parler, le soporifique et l'époustouflant ennui des chroniques.

Il faut tout changer à la *M.B.C.* et mettre les écrivains et les poètes hommes et femmes à l'avant-scène – et les PAYER.

Sinon, la télévision sera un four.

À vous, en toute amitié.

## ADVANCE

12 Janvier 1965

### Bravo, H.M.S. *London*

Les travaux de l'équipe du destroyer *London* font réfléchir. On a vu l'hélicoptère du bateau aller et venir dans le sud de l'île. Le peuple s'est émerveillé. L'équipe du destroyer *London* a accompli des prodiges à Jurançon. Et cela stimule l'imagination du peuple.

Pour ma part, je trouve absurde qu'on prenne tant de temps pour se déplacer à Maurice. Le *United Bus Service* et la *Vacoas Transport* devraient s'adjoindre une flottille d'hélicoptères de 10 à 20 places pour véhiculer les gens pressés.

Ainsi, on ferait Port- Louis - Curepipe et vice-versa en cinq minutes. *Time is money*, dit le dicton anglais. Et qui ne paierait pas Rs 5 au lieu de 55 sous pour passer de Port-Louis à Curepipe en cinq minutes au lieu de trois quarts d'heure par autobus ? Si les compagnies d'autobus s'adjoignaient une filiale : *The Mauritius Helicopter Service (M.H.S.)*, tout le monde applaudirait.

M. Claude Lagesse a un avion privé – le premier à Maurice. Belle initiative ! Mais ce n'est pas l'avion qu'il nous faut, mais l'hélicoptère.

Ainsi, avec des hélicoptères, on pourrait construire un hôtel à l'île Plate et des « bungalows » au haut du *Pouce*, des *seaside resorts* sur l'île aux Aigrettes et l'île aux Bénitiers. Avec des hélicoptères, on raccourcirait toutes les distances.

Il est bête qu'un touriste ait à prendre trente minutes de Plaisance à Curepipe, au sein d'un véritable gymkhana automobile. Il est bête que lorsque quelqu'un – Mauricien ou touriste – veut aller pêcher à la Rivière Noire, il doive perdre deux heures sur la route.

Je pense que le voyage de Son Excellence Sir John Rennie dans l'hélicoptère du H.M.S. *London* est un signe. Comme le voyage de l'Honorable Harold Walter dans le même hélicoptère pour faire un 'survey' *Bravo, Harold ! You are the right man !*

La police devrait avoir ses hélicoptères pour régulariser le trafic, de haut, comme dans les grands pays, et diriger les fourgons de la circulation.

Des promenades en hélicoptère pour touristes agrémenteraient le séjour des touristes.

Et puis, les hélicoptères serviraient énormément aux journalistes. La plupart des interviews ici se font par téléphone. Les journalistes donnent des nouvelles, « vissés » à leur bureau. C'est anachronique.

Nous sommes au siècle de la vitesse. La télévision, très bien ! Mais que penser d'un pays où on n'avance que comme des *carapates* ?...

# ADVANCE

20 Janvier 1965

## *Le Bazar Central*

Haut lieu du folklore mauricien, le *Bazar Central* va disparaître.

Il fallait s'attendre à cela. L'utilitaire gagne tout. On va amputer Port-Louis de son charme et émasculer sa poésie.

Mais l'amusant ici – l'atroce gouaille – c'est qu'on se fout des étrangers aujourd'hui même qu'on cherche leurs dollars, leurs livres sterling, leurs francs et leurs rands, pour arrondir notre budget et exhausser le pays économiquement par le tourisme.

C'est atrocement bête de jeter à bas le *Bazar Central*. C'est idiot parce qu'à ce taux, l'île Maurice ne vaudra rien pour le tourisme. Ce que les gens bêtes ne voient pas c'est que le *Bazar Central*, dans sa forme actuelle, avec son toit surbaissé, ses cris grouillants, ses couleurs chamarrées, sa naïveté ont une puissance de charme, et que pareil charme est un capital comme est un capital la moue d'une jolie vedette, comme est un capital les Lieux Saints, à la fois pour la poche des Jordaniens et des Israéliens.

Or, en abattant le *Bazar Central*, nous abattons un *Good-will* dans le champ touristique.

Le grand journaliste Kenneth Allsop, écrivain fameux au *Daily Mail* et créateur du best-seller *The Bootleggers*, s'étonnait grandement qu'on allait effacer de l'Histoire ce joyau qu'est la Municipalité de Port-Louis.

Maintenant, c'est le tour du *Bazar Central*. L'étonnant encore, ce n'est pas qu'on va abattre le *Bazar Central*, mais que personne n'a regimbé dans la presse au nom du passé, au nom du tourisme, au nom de la décence, au nom de l'avenir.

On s'en fout littéralement. Ça dit long sur la veulerie qui, en ce moment, gagne l'île Maurice tout entière.

Le *Bazar Central* est le forum national. C'est le lieu sacré du peuple, son salon, son parloir, son arrière-cour et sa vaste véranda sur la vie.

Après le *Bazar Central*, détruit, il ne restera qu'à abolir le *Jardin de la Compagnie* et y mettre un parc d'autobus.

On débaptise, en ce moment, chaque rue de la capitale. À ce taux, d'ici quelque temps, TOUS les Conseillers municipaux siégeant en ce moment à la Municipalité de Port-Louis auront LEUR RUE. C'est merveilleux, hilarant et guignolesque !

Ce qui est important puisqu'on va raser le *Bazar Central*, c'est que le nom disparaisse. Sans son ambiance et son âme, le nom *Bazar Central* n'a plus aucun sens. Gardons cette appellation pour nos livres d'Histoire, où dans l'an 2000 on pleurera sur le passé. Et que, à la place du *Bazar Central* on donne le nom d'un des conseillers municipaux actuellement en exercice, le plus ou le moins en vue.

Mais je rappelle à mes compatriotes que dernièrement un Américain de classe est venu à Maurice, un homme très important. On lui a demandé quelle était la chose ou le fait qu'il retiendrait en souvenir quand il reviendrait dans son pays. Il a répondu : « Avoir mangé des rotis chez Manilall au *Bazar Central* ».

Nostalgie, ô Nostalgie ! Nul peuple, nulle nation ne peut vivre sans racines, que sont le passé légendaire et la tradition. On ôte cela. Tant pis.

Mais c'est crucifiant de songer que des étrangers connaissent mieux notre pays que nous. Et apprendre ce que ce pays a de grand et de vivant par des « oiseaux de passage » qui portent avec eux le suc et le parfum d'une île, sur lesquels les habitants de ce pays crachent avec mépris et qu'ils ne voient même pas, perdus dans l'encens de l'utilitarisme et le plus total rejet de la poésie. Tout cela en dit long sur notre avenir.

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Février 1965

## Atrocités et Exquisités

L'autre jour, je marchais le long du lac de l'Hôtel de Ville de Curepipe. Un regard à droite et je crus rêver. Le *Board* de Curepipe a vraiment ici touché au miracle du mauvais goût et de l'anti-poésie. Il y avait sur le petit îlot, au milieu du lac, des saules pleureurs qui s'épandaient sur les eaux donnant une cataracte de verdure. L'atmosphère du lac était rehaussée. La poésie ondoyait les eaux. On a effacé cela. Qui ? Dieu seul sait.

À la place, deux fûts de métal, deux embranchements, deux tubes de néon. Miséricorde !

Qui règle l'esthétique au *Board* de Curepipe ? Qui a commandé cette « atrocité » ? Il faudrait le savoir – pour rire.

Il ne manque maintenant que d'émasculer le Trou-aux-Cerfs de sa poésie. Comment ? En louant le haut pour des panneaux publicitaires lumineux.

Ainsi de Port-Louis à Curepipe, on serait supplicié par des annonces lumineuses monstres clamant des produits américains au cœur de nos flamboyants étés.

\* \* \*

Par contre, il y a des exquisités. C'est cette longue file d'arbres-fleurs dont on a semé la route, de Phoenix à St-Jean, une pure panoplie qui se mariera bientôt au bleu des montagnes.

Qui est responsable de ce tapis de joyeusetés ? Il faut connaître le nom de cet homme et crier : *Hurrah !*

La tuerie des arbres continue. Sauf pour les Pas Géométriques le long de la côte – aucune loi ne stipule que l'arbre coupé doit être replanté.

Anciennement les *multiples verts* de ce pays enchantaient les visiteurs étrangers et surtout les peintres. Vient l'*Ile Grise, monoteinte, monocorde, monotone.*

\* \* \*

Plus de mangues ou quelques-unes à 80 sous – quand il y en a. Les letchis s’abolissent. Plus de fruits. Bientôt plus de fleurs. Les légumes, oui, mais assaisonnés d’insecticides. L’*Ile de Beauté* s’en va. Qui nous protégera de nous-mêmes ? De notre geste de scorpion ?

\* \* \*

Reste le peuple. Mais on veut l’« américaniser ». Le parler « se civilise » dans le peuple – perdant ses clameurs, sa dent de lait de soleil, son état d’enfance. Le *robot* ici arrive à grands pas.

\* \* \*

A l’autre bout du monde, il y a deux ans, dans le pays le plus féroce ment mécanique, au pays même du ciment et du *ready-made*, un homme s’exclamait : « L’homme d’État doit être poète »... C’est John Kennedy, un des plus purs hommes d’État que le monde ait connus.

On a voulu lier le roi au prêtre. C’était l’idéal des Égyptiens. Tout ça est en deçà. Car Lautréamont l’a bien vu qui a parlé du poète comme l’homme des essences et des causes.

L’île Maurice est l’île de poésie, mais où sont les poètes ? Ceux qui font des vers ? Mais ce sont des anti-poètes, car ils se barbotent dans les mots.

Le poète vivant souffre l’agonie face à la petite île du lac de l’Hôtel de ville, face au massacre du saule pleureur, remplacé par l’abominable néon.

Qui règle l’esthétique au *Board* de Curepipe ? Nous aimerions le savoir. Car, enfin, de qui se moque-t-on ?

# ADVANCE

19 Février 1965

## Un Musée Français

L'Indépendance mettra fin à tout un monde qui ne reviendra plus. Il s'agit de conserver le souvenir.

« Lé temps français » qui était « lé temps margoze » parce que c'était le temps de l'esclavage, a eu aussi son bon côté : tout un romantisme défunt est là avec les crinolines, la calèche et la chaise à porteurs, les pantalons rayés des esclaves, le grand chapeau colonial, le parfum des révérences qui se retrouvent encore dans la forme des robes et les dentelles et les guipures.

Comme un flacon conservant un fond de parfum et qui fait rêver du passé, nous devrions avoir notre *Musée Français*.

Je suggère que l'État achète un château du temps des ritournelles, *La Ville Bague* (où habitent les Gaëtan de Rosnay), ou le *Château de Belle Ombre*, faisant face aux ruisseaux de la Savane.

Et là, on referait l'ambiance du temps des sourires et des baise-main, à la fois dans le corps des salons et le parc exotique, faisant revivre pour les générations futures la *Dolce France*, parmi les jamboses et les citronniers.

Le passé, c'est encore les racines dans l'inconscient des peuples, qui refleurit avec les printemps nouveaux. Le culte du passé féconde le bel avenir. Le temps tourne comme un carrousel sans fin. Et aimer le passé légendaire, c'est bâtir l'avenir.

Le *Comité des Souvenirs Historiques* est un genre de dodo, pur squelette et sans plumages. Nous voulons d'une action. Et je suggère un *Musée Vivant*, qui serait un lieu de pèlerinage national.

En même temps, le *Musée Français*, dont je préconise la création, servirait aux habitants de l'île comme un livre d'histoire et amènerait en foule les touristes.

Le passé est un livre dont chaque chapitre a trait à un battement de cœur de l'humain.

Faire les enfants des écoles aimer leur pays implique DONNER À VOIR. Et quelle plus belle école que la vie ; surtout quand le livre d'images, c'est le pays lui même qui en tourne les feuillets ?...

# ADVANCE

2 Mars 1965

## La démocratisation de l'art

Une des conséquences de la Révolution française a été de multiplier la bourgeoisie, en étêtant la noblesse et en créant au-dessus de la paysannerie le Français moyen.

Le bourgeois est l'homme moyen, l'homme neutre, l'homme utilitaire par excellence.

Frédéric Nietzsche a dit qu'avec la venue de la démocratie s'est effondré l'art.

Pourquoi ? Parce que, avec la démocratie, entre en scène *l'art moyen*, celui qu'on enseigne dans les écoles.

De plus, avec la démocratie, les Mécènes s'éclipsent.

François 1<sup>er</sup> reçut Léonard de Vinci et l'hébergea dans un château. Louis XIV dînait en aparté avec Molière. Les ducs et les marquis faisaient prendre les grands esprits dans leurs carrosses et les recevaient avec force honneurs à leur table. L'aristocratie se considérait le protecteur naturel des penseurs et des artistes.

Tout cela a changé : la démocratie a effacé la noblesse et a installé à sa place une autre noblesse, celle de l'argent. On est roi à Chicago par les saucisses. Le prince du boudin frit s'ouvre les portes des plus grands salons d'Europe.

La démocratie, hélas, dans le domaine de l'art, amène le nivellement.

Avec le Français moyen est venu l'art moyen.

\*.\*.\*

À Maurice, le bourgeois est roi. Et cela tout le monde le sait. Le Marquis de Filtre-Presses cependant a ceci de grandiose qu'il donne son opinion à tort et à travers dans le domaine de l'art. Le bourgeois mauricien juge. Il se veut connaisseur. J'ai deux anecdotes ici à raconter ou plutôt à répéter.

À Maurice vint un peintre chevronné, Hugues de Jouvancourt ; c'était un décorateur émérite, un fin dessinateur.

Avec Hervé Masson, il fit une exposition à l'Hôtel de Ville de Curepipe. Fiasco. Pas une toile ne fut vendue, ni par Hervé Masson, ni par Hugues de Jouvancourt.

À quelque temps de cela, j'allai rendre visite à Hervé et à Sibylle Masson à la rue Meldrum.



Hervé Masson brossait à tour de bras de fameuses cochonneries : des filaos astiqués, peignés et peints au peigne fin, des mers bleu – bleu-bleu, telles que les aiment les Mauriciens, des ciels au blanc d’œuf battu en neige, et surtout des campements, oui des campements, ressemblant à ceux de certains propriétaires.

- Que faites-vous là ? demandai-je à Hervé Masson.
- Je fais de l’art bourgeois.
- Mais c’est une sale horreur.
- Tant pis ! me répondit Hervé Masson. J’ai besoin d’argent.

Et, prenant une grande lampée de rhum et avec un sourire inimitable, Hervé Masson continua son « travail ».

Hervé Masson fit une exposition de ses « chefs-d’œuvre » à l’Hôtel de Ville de Curepipe. Tout le monde s’écria : « Comme c’est joli ! » Et Hervé Masson vendit pour Rs 1 700 de tableaux. Chiffre extraordinaire qu’il faudrait multiplier par trois pour rendre le climat d’aujourd’hui.

Et je termine sur la deuxième anecdote.

Le peintre français XX expose ses toiles à l’Hôtel de Ville de Curepipe. C’est un peintre académique, art très photographique. Il y a foule. Tout le monde achète.

Des hommes sont face à quelques toiles.

Un des hommes dit :

- Tu achètes ?
- Oui. Mais j’hésite entre ces deux-là.

L’autre homme se dandine, prend un air très important. Et la perle suivante est débitée.

- Pourquoi hésiter ? dit-il. Il y a deux tableaux. Prends celui de gauche. Il a un plus beau cadre.

Je rapporte textuellement le propos. Mais ce n’est pas à y croire.

## ADVANCE

10 Mars 1965

### Deux ânes savants – Descartes et Pascal

Deux monumentales âneries ont été proférées par Descartes et Pascal, piliers de la gloire nationale française.

Descartes a dit : « *Je pense, donc je suis* ». Ce n'est pas la pensée qui fait que l'homme existe, mais la sensation. La pensée est une abstraction. Seule la sensation existe : le goûter, le toucher, la vue, l'ouïe, l'odorat – et le « sixième sens », qui résume les cinq sens. L'enfant est vivant parce qu'il ne pense pas, il sent. À l'école, on lui apprend à penser, on le détruit.

L'autre ânerie a été proférée par Pascal : « *L'homme est un roseau, mais un roseau pensant* ». L'excellence de l'homme ne vient pas de ce qu'il pense, mais de ce qu'il peut arriver à *ne pas penser* et en même temps faire de grandes choses. J'avoue que lorsque je peins et que j'arrive à *ne plus penser*, c'est alors que je peins véritablement. L'art naïf – même la peinture du douanier Rousseau – est trop intellectuel. On ne peut me faire une pire insulte que de dire de moi que je suis *intelligent*. C'est en apprenant à ne pas penser et en permettant à ma conscience de distiller uniquement des sensations que je suis devenu ce que je suis.

Le mal qu'a causé Platon à l'humanité est d'avoir fait croire au genre humain que les IDÉES étaient à l'origine de toutes choses. Alors que seule l'image est réelle et l'image est pure sensation.

C'est ainsi que les hommes en sont venus à ne plus pouvoir aimer : ils pensent trop. Ce qu'il faut faire pour connaître une fleur, c'est de cesser de la penser et de la vivre, donc de communier avec elle. Et par la communion, s'abolit la pensée. Et la pensée abolie, on est *dans* la fleur et la fleur est *en* nous. Il y a ici tout le secret de l'amour et de la vie. Et, dois-je le dire, tout le secret de *Sens-Plastique*, qui ne contient aucune pensée, pas la moindre idée, mais qui est fait de pures sensations.

Donc, Descartes et Pascal sont deux ânes savants, qui abrutissent l'humanité. Nul des deux n'était poète. Et l'esprit français s'est détruit lui-même depuis quatre siècles avec Descartes. Heureusement, la France a eu Lautréamont, Baudelaire, Rimbaud. Ces derniers rachètent.

À l'appui de ce que je viens de dire est la révolution qui s'opère en ce moment à Paris avec les deux expositions d'art naïf.

À cette occasion, un des plus grands critiques français a osé proclamer cette vérité : « Seul l'enfant est créateur ». C'est une véritable révolution dans le pays de Descartes et de Pascal. « Seul l'enfant est créateur ? » Dans ce sens *TOUS* nos peintres mauriciens devraient brûler leurs tableaux. Car cela ne vaut rien. Si c'est vrai que *seul l'enfant est créateur*, on devrait se ruer au *Morne Hotel* et au *Chaland* voir mes tableaux, car je suis seul à Maurice à peindre comme l'enfant. À ce propos, une chose amusante à relater.

Un certain M. Ryan, multimilliardaire du pétrole, faisait un séjour à l'*Hôtel du Chaland* dernièrement. Quelqu'un lui désigna mes tableaux accrochés sur la pierre nue. "*De Chazal ? dit-il, I would not have given a cent for all this. It's childish.*"

Tout ce qui touche au sens de l'innocence est *childish*. Et Jésus lui-même était *childish* quand il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent. »

Heureusement qu'on en vient à cette vérité. Et pour y atteindre, il faut désapprendre à penser et arriver à *l'esprit nu* de l'enfance.

La Bible n'a pas un atome de logique. C'est pourquoi elle est VRAIE. Tout ici baigne dans le paradoxe, donc au sein de la magie.

Le Christ n'était pas logique. On l'a rendu logique par les dogmes. Le Christ a parlé en paraboles et c'est le langage des enfants.

« Seul l'enfant est créateur », a dit le grand critique parisien, à propos des expositions d'art naïf dans la capitale française.

Tout cela rejoint la Bible qui est un *Livre Absurde* vu selon les normes logiques de la pensée actuelle – cependant que c'est le *Livre de vie*.

## ADVANCE

12 Mars 1965

### Les Mauriciens

### dont un capitalisme centenaire a fait des parias

C'était dans l'ancienne campagne Guimbeau aux pelouses en terrasses ponctuées d'admirables massifs de canna. Vieille maison coloniale, du style de l'Hôtel de Ville de Curepipe, ex-*Malmaison*, transportée de Moka à Curepipe.

Les Maxime Guimbeau avaient offert leurs salons pour une causerie littéraire (Maxime Guimbeau lisait beaucoup et c'était un fin esthète). Il y avait là Loys Masson, qui allait expliquer ses *Autres Nourritures*. On écoutait religieusement.

Peu après, j'apprenais que Loys Masson quittait l'île Maurice. Un article de lui avait paru dans *La Revue des Deux Mondes*. Masson travaillait à la *Banque Commerciale*. Il en avait assez. À Paris, il a fait une splendide carrière. Resté à Maurice, pour « réussir », il lui aurait fallu se convertir à la religion des « grands de l'île Maurice », lever la bannière capitaliste. Loys Masson a préféré s'exiler. C'était, en fait, un expulsé.

« Expulsé » de même fut Hervé Masson, qui travaillait au *Board* de Curepipe. Hervé Masson a maintenant un nom en Europe.

La question qui se pose est celle-ci. En 1965, ère de la décolonisation, est-ce qu'un homme de réelle valeur a une chance quelconque de se réaliser à Maurice ? Je dis : Non. Sauf dans mon cas, tous devront s'exiler. À une conversation privée à la *Maison de Corail* à Souillac, Robert-Edward Hart m'a fait comprendre qu'il n'aurait pu en aucun cas s'opposer à l'élite capitaliste sans se détruire.

Les gens riches ici pendant 200 ans ont imposé une dictature de l'esprit. Rires, gouaille, moqueries et l'arme infailible de traiter de « fous » tous ceux qui ne sont pas de leur opinion. La dernière mise en scène avec *N.M.U.* a été de traiter tous les opposants de communistes. On cherchera à amoindrir par des sobriquets. Ainsi André Masson travaillant à *Advance* était appelé par *N.M.U.* *Mootoomasson*. (Les capitalistes qui ne sont pas de son bord ont appelé Fernand Leclézio, mon excellent ami, *Knockdéo*. C'est très humoristique. Ils m'ont raté de près. Ils auraient dû m'appeler *Malcolmsingh*, parce que j'écris à *Advance*. J'aurais été très honoré. J'aurais aimé signer de ce nom mes articles à l'avenir. Si Marcel Cabon me le permet.)

*What's in a name ?* Mais voilà, les capitalistes ont tout fait depuis 200 ans pour forcer quelques esprits de première grandeur à quitter cette île.

C'est Félicien Mallefille, qui travailla au *Figaro* et fut l'amant de Georges Sand. C'est Brown-Sequard, trop grand pour notre petit patelin. C'est Joseph Rivière qui n'aurait rien fait s'il était resté à Maurice.

Les exilés ? Ce sont eux qui font parler de l'île Maurice ailleurs.

*Le Cernéen* a nommé Tom Mayer, dont le pinceau flambe à Covent Garden. Il y a Jean Fanchette, le grand passionné de lettres. D'autres s'en vont, comme d'autres sont partis.

La dictature capitaliste de l'esprit, là où la gouaille ne porte pas et où l'homme attaqué s'en moque d'être traité de fou, la dictature capitaliste a alors la fameuse phrase : « Nous lui casserons les reins ». Ce qui veut dire encore : « Nous le prendrons par le ventre, nous l'affamerons. »

Mais le drame de Hart résume tout. Rober-Edward Hart de Keating était apparenté à quatre familles les plus riches de l'île Maurice. Ces quatre familles avaient peut-être le quart de l'île.

Quand John Sutherland et sa femme allèrent le voir pour lui demander de faire une tournée en Angleterre aux frais du *British Council*, ils virent qu'il n'avait pas de chaussettes, une seule godasse, guère de mouchoirs, point de chapeau. Il vivait dans un short à la *Maison de Corail*, avec une chemise-veston et c'est tout. Il mangeait des macaronis bouillis, parfois un peu de viande hachée. Ceux qui allaient chez lui, lui portaient à manger.

Voilà le cas d'un homme apparenté aux quatre des familles les plus riches de ce pays. Jugez du reste.

À l'heure actuelle, dix ou douze familles possèdent 50 % des terres de ce pays et les meilleures, et *toutes* les usines, un casier hypothécaire énorme, des propriétés immobilières sans limites et un portefeuille géant par des placements dans d'autres pays.

Et on ose parler de charité chrétienne et d'œcuménisme, d'humanisme, de grandeur d'âme, etc.

D'une part, il y a Robert-Edward Hart qui ne mangeait pas à sa faim et vivait misérable et, d'autre part, il y a ces nababs, ces Crésus, ces géants de l'industrie.

Que faut-il faire ? Il ne s'agit plus que d'adresser une supplique au Pape et de demander à Sa Sainteté de sauver l'île Maurice de l'île Maurice.

L'Église catholique va devenir une Église des pauvres. Il en était temps...

\*.\*.\*

N. de la R. – Une interview de Malcolm de Chazal, par M. Pierre Marion de Procé, passera à 20 hres ce soir, sur les ondes de la M.B.C. Elle porte sur un article d'Hervé Masson paru dans *L'Express*.

## ADVANCE

22 Mars 1965

### Interview de l'évêque Trevor Huddleston

Je l'avais rencontré grâce à Donald Chessworth, son cicerone et son ami. L'homme est avenant, visage ouvert, port noble, manières aisées, très humain. Émane de lui une certaine sérénité. C'est le chrétien selon l'esprit. J'ai nommé le Bishop Trevor Huddleston, qui a charge d'un vaste diocèse au Tanganyika (dont le nouveau nom est Tanzanie).

J'avais rencontré l'Évêque Huddleston (je ne le présenterai pas, les journaux ont parlé de lui) à l'*Hôtel du Chaland*. C'était une après-midi bénie versant vers le soir. Je parlai à l'homme de plain-pied. Il m'intéressa. Je pensai lui demander une interview, mais l'homme était attendu à dîner au Réduit (notons en passant que parmi tous les Gouverneurs que nous ayons eus, nul n'est un plus bel intellectuel que Sir John Rennie). Donc l'Évêque Huddleston étant attendu au Réduit, ce n'est que le dimanche suivant que je le « cueillis » après un déjeuner en ce même *Hôtel du Chaland*. Donald Chessworth était là. Dans le « salon » face à la mer bleutée, cavalcante et sonore... j'interviewais l'Évêque Huddleston.

Les réponses qu'il fit à mes questions sont capitales, car elles vont du racisme au Sud-Afrique à l'œcuménisme à Rome.

Notons, afin de donner plus de poids aux paroles de l'Évêque Huddleston, qu'il a professé comme Évêque 12 ½ ans à Johannesburg et cinq ans au Tanganyika.

*Q. : Pensez-vous que l'Afrique comme un tout a pris la bonne direction ?*

R. : Je ne peux généraliser dans ce cas, surtout puisqu'il s'agit d'un continent de la dimension de l'Afrique et de son immense diversité.

*Q. : Ne pensez-vous pas que l'Afrique dans son ensemble n'a rien à faire avec l'appellation « sauvage » ?*

R. : Certes.

Q. : Pourquoi ?

R. : Parce que le mot « sauvage » dans le contexte de l'Afrique a une désignation de mépris.

*Q. : Je comprends que la religion chrétienne comme un tout perd du terrain en Afrique. Si tel est le cas, pourquoi ?*

R. : Je ne suis pas d'accord sur ce point. Il y a aujourd'hui autant que 50 millions de chrétiens en Afrique et la croissance de la religion chrétienne, proportionnellement parlant, y est plus rapide que n'importe où dans

le monde. Si la religion chrétienne paraît rétrograder, la raison en est qu'elle s'astreint dans des jours post-coloniaux à laisser tomber l'habit culturel européen.

Q. : *Ce qui veut dire, n'est-ce pas, que le clergé cherche à s'adapter au mode de penser et de vivre des Africains ?*

R. : Je présenterais le cas quelque peu différemment et je citerai le fait que dans mon diocèse le clergé est constitué presque entièrement d'Africains. Le malheur est que, à travers des circonstances historiques, la culture européenne a été identifiée de manière trop serrée avec la religion chrétienne. Notre problème actuellement est de retrouver la culture africaine et de « christianiser » celle-ci.

Q. : Est-ce que les femmes en Afrique, depuis la venue de la décolonisation, chercheraient par hasard à être plus indépendantes que jadis dans leurs manières de penser et de vivre ?

R. : Il se fait que je vis dans une partie de l'Afrique qui est dans le mode « matrilinéaire », c'est-à-dire que lorsqu'un homme ici se marie, il s'en va habiter dans le village de sa femme, et dans ce cas le frère le plus âgé de la nouvelle mariée a autorité sur la nouvelle famille. Ces choses ont cependant tendance à disparaître et cela surtout avec ce que j'appellerais la « rééducation » de la femme en Afrique.

Q. : Que fait la religion chrétienne en Afrique aujourd'hui pour aider à la lutte contre le communisme ?

R. : Nous, religieux, ne sommes pas en Afrique pour combattre le communisme, mais pour prêcher l'Évangile.

Q. : Est-ce que le Sud-Afrique en ce moment ne fait pas justement la chose qu'il faut pour défaire ce que vous faites vous-même comme prêtre ?

R. : L'*Apartheid* est en contradiction totale avec l'Évangile. Et le fait même qu'un certain nombre de chrétiens acceptent l'*apartheid* a une répercussion néfaste sur toute l'Afrique, faisant du tort à la religion chrétienne comme un tout sur le continent africain et lui causant le plus grand mal.

Q. : Avez-vous suivi complètement et exclusivement le travail fait à Rome par les Pères de l'Église au Concile ?

R. : De la manière la plus complète et la plus extensive que je l'aurais pu faire loin des lieux en Afrique.

Q. : Est-ce que vous pensez que le Concile du Vatican a touché à la racine de nos grands problèmes ? Ou y a-t-il une tâche encore plus essentielle à accomplir ?

R. : Ce que vous dites n'a pas encore été fait. Il y a encore la possibilité que dans la session finale (la quatrième) du Concile, les choses dont vous parlez soient réalisées.

Q. : Est-ce que la religion chrétienne comme un tout devrait revenir à Pierre, à ce moment avant que Paul prît charge ?

R. : Je ne reconnais pas de division entre Pierre et Paul.

Q. : Mais vous admettez que l'état présent de l'église est quelque peu différent du temps quand les premiers chrétiens vivaient dans et autour de Jérusalem et se réunissaient en communautés et mettaient tous leurs biens en commun ?

R. : C'est bien différent, je l'admets, mais le monde comme un tout a lui aussi changé. Q. : Est-ce que le nouveau dogme de la « collégialité des Évêques » aidera l'œcuménisme ?

R. : L'ensemble du travail du Concile du Vatican aidera plus dans ce sens que n'importe quoi qui aura été fait durant les cinq derniers siècles. Il n'y a aucun doute que le Pape Jean en convoquant un Concile a plus fait pour l'œcuménisme que n'importe quelle action entreprise par des chefs chrétiens.

Q. : Quelle est, selon vous, la tâche qui va s'imposer aux laïcs dans les jours qui viennent, face à la prêtrise ?

R. : Il s'agit de combattre l'indifférence et d'associer la question religieuse à nos problèmes majeurs. Ceci ne peut être accompli par les prêtres seuls. Donc l'intervention des laïcs est capitale.

\*.\*.\*

Message d'un nouvel humanisme en marche, telle serait la tâche de notre visiteur. Pour ma part, je crois que tous les problèmes sont dépassés. Ce n'est pas une refonte du christianisme qu'il nous faut, mais un *autre christianisme*, celui de demain, et qui dépasse le colloque que j'ai eu avec l'Évêque Huddleston.

Ce *nouveau christianisme*, à mon sens, sera au-delà des temples. Il y a eu l'Église et il y a eu l'homme. On a mis jusqu'ici l'Église au-dessus de l'homme. Le *nouveau christianisme* mettra l'homme au-dessus des églises. Et ce sera la *Grande Révolution*. Tout cela est dans la Bible, surtout dans l'Apocalypse. Mais on a passé à côté. L'humanité, depuis 2 000 ans, est sortie de la Bible. Il s'agit d'y revenir.



## ADVANCE

29 Avril 1965

### Le Premier Mai ou le Nouvel Alléluia

On a dit que Jésus était un socialiste. Et que le socialisme date de l'an 33, de la mort du Christ. On ne s'en apercevrait pas. À voir ce qu'ont souffert les travailleurs dans les mines, les heures de Travail à la *Belle Époque* quand se pavanait la *Belle Otero* dans des bras princiers.

Le christianisme a ceci d'atroce, qu'il a accepté l'immense misère du peuple face à des Crésus sans sourciller, sans réagir. Le Christ était un socialiste, a-t-on dit. Oui, Pierre à Jérusalem pratiquait le socialisme. Mais le christianisme a tourné le dos au socialisme depuis 2 000 ans. La fête du 1<sup>er</sup> mai ne date que de peu de décades.

Que voyions-nous à Maurice au siècle dernier ? Une bonne travaillant pour Rs 10. Un charpentier pour Rs 1.75 par jour, un commis pour Rs 100 par mois.

À côté d'un manque de nourriture, un surplus effrayant parmi les riches. Dans les églises on voyait des gens cossus suintant dans la fortune face à des êtres en haillons.

Tout cela a duré jusqu'à ce que le Parti Travailleiste entre en jeu.

Je suggère au Dr Chaperon et au Dr Ramgoolam de faire une exposition-conférence des accomplissements du Parti Travailleiste et de faire voir au peuple par des images d'où nous sommes sortis et où nous avons atteint.

Depuis que le Parti Travailleiste est au pouvoir – depuis si peu de temps – tout le visage de l'île Maurice a changé.

Le Parti Travailleiste – mon parti – a un seul tort, c'est d'être trop modeste, d'avoir comme honte de sa générosité et de sa grandeur, au lieu de claironner sur les toits ses réussites spectaculaires.

Le socialisme à Maurice a relevé la dignité de l'homme. Ce qui a été fait dans le domaine des maisons est sensationnel.

Mais puisque depuis 250 ans l'île Maurice n'a travaillé que pour les riches, tout est encore devant nous.

Pour ma part, je ne place pas la politique en avant-scène, mais l'économique.

Le plus grand problème qui nous confronte – et de très loin – est la nécessité d'une RÉFORME AGRAIRE. Ou les grosses propriétés devraient appliquer le plan que j'ai préconisé pour la *décentralisation* des terres, et ouvrir aux menues bourses la propriété agraire, ou tôt ou tard le Gouvernement sera contraint d'opérer

lui-même la *décentralisation*, en faisant un gros emprunt à New York ou à Londres afin de réquisitionner 1/3 de terres des grosses propriétés à usines et les éparpiller parmi le petit peuple.

Si ceci n'était pas fait, notre politique n'aurait pas d'issue, car elle ne changerait rien à l'état fondamental du peuple.

À côté, un paradoxe criant est ceci que bien qu'étant un pays agricole, la plus grande partie de nos habitants vivent dans les villes et les gros bourgs. Et vient une mentalité bourgeoise délétère à nos destinées.

Si le 25 décembre avait été le jour du peuple, au lieu d'être celui des nantis, il n'aurait pas fallu de 1<sup>er</sup> mai. Car Jésus était charpentier. On doit donc le fêter le 25 décembre pour les riches et le 1<sup>er</sup> mai pour les pauvres.

Nul pays ne peut vivre sans des élites, comme nul pays ne peut vivre sans le peuple.

Les élites dirigent le peuple comme le peuple donne la poussée vitale aux élites. Quand les élites et le peuple sont d'accord, le pays est florissant et la classe moyenne s'adapte aux deux pôles de la société.

L'île Maurice est un pays extraordinairement uni dans son peuple. Ici sous la varangue de la boutique du Chinois, Justin, Mamode, Fu-Fu, Rengasamy, Sookdeo parlent entre copains dans le divin dialecte créole. À l'heure du rhum, et même avant, on communique dans un même amour du pays. Or rien ne changera quoi que ce soit à cela car ça part alors des entrailles de la terre.

Les élites ? Elles se forment. Les anciennes élites, c'est le passé, elles ne pourront jamais revenir.

Au-dessus des partis politiques il y a une élite majestueuse, mirifique à Maurice. Je cite un cas. Chez mon ami, R. R., sur la côte ouest de l'île, j'ai dîné dernièrement avec une vraie élite, hommes et femmes de ce pays de toutes les communautés, qui se sentaient un amour commun pour notre île et une joie incomparable d'être des Mauriciens.

Les étrangers qui viennent chez nous sont éblouis que tant de races différentes arrivent si bien à s'entendre.

Donc, l'élite nouvelle sera grandiose et magnifique – elle l'est déjà – et le peuple est inouï de poésie et de magnificence magique.

Le 1<sup>er</sup> mai est la fête du peuple. Mais ne l'oublions pas, le 1<sup>er</sup> mai est aussi la fête de notre NOUVELLE ÉLITE.

Et quand le peuple et les élites s'entendent, le pays est sauvé, et c'est notre cas.

À mon sens, le 1<sup>er</sup> mai 1965 annonce un vertigineux tournant d'abord par l'écrasement du préjugé de couleur et ensuite par un *certain humanisme* associé à la culture. La grandeur de notre pays vient de ses écrivains et de ses poètes, de ses peintres et de ses penseurs, où par le contact entre les diverses communautés, un *humanisme mauricien vivant* naîtra, et loin de se tenir suspendu au-dessus du peuple, S'INTÉGRERA AU PEUPLE. Car le peuple est le propulseur. Et l'élite oriente et même dirige. La terre de Palestine est aussi dans le Christ que le Christ est dans la terre de Palestine.

Le SOL fait le peuple et le peuple EST LE SOL.

Sol sacré de notre pays, le 1<sup>er</sup> Mai ne peut qu'en proclamer la consécration répétée.

Ce qu'il nous faut maintenant, pour certains, c'est de retrouver ce VRAI CHRISTIANISME, lorsque Jésus était charpentier et que toute la chrétienté des premiers temps était socialiste.

Ces temps se sont éclipsés depuis bientôt 2 000 ans. Ça reviendra lorsque le 25 décembre rejoindra le 1<sup>er</sup> mai et vice-versa, nous serons au but. L'Église Catholique nouvelle se veut l'Église des pauvres. Le Premier de tous les pauvres était Jésus. Ce qui manque à la politique, c'est d'être une *politique du cœur*. Rozemont faisait une politique du cœur, Ollier faisait une politique du cœur.

Mettons du cœur dans le 1<sup>er</sup> mai afin qu'il soit en Alléluia.

# ADVANCE

6 Mai 1965

## Après une exposition (I)

Deux femmes sont à l'*Hôtel du Chaland*, dans le grand restaurant, face à une gouache de Malcolm de Chazal.

L'une d'elles :

- Qu'est-ce que veut signifier ce tableau ?
- Quoi, tu ne vois pas ?

L'autre :

- Je vois des « supposés » arbres.
- Et puis ?
- Mais cet homme ne sait pas dessiner.
- Tu ne vois pas trois arbres-fées.
- Qu'est-ce que c'est que les arbres-fées ?
- Mais il y a là trois personnages, comme des jeunes filles qui dansent en avançant.
- Des arbres qui sont des jeunes filles ?
- Oui, des arbres qui sont des êtres.

L'autre a envie de rire.

- Pour moi un arbre est un arbre et une jeune fille est une jeune fille.

La première dit :

- Mais ces arbres sont magiques, ces arbres ont des formes de femmes. Ces arbres ont des hanches, un buste, une chevelure. Ces arbres dansent de joie.

L'autre rit :

– Tu es folle. Malcolm est en train de rendre fou ce pays.

\* \* \*

En 1947, paraissait *Sens-Plastique*. Le monde se demande encore aujourd'hui qu'est-ce que peut signifier ce livre.

Un homme cependant l'avait découvert, bien avant Paulhan, avant Breton ; c'est Marcel Cabon. Il avait compris la féerie du livre et que c'était de la poésie quintessenciée et qu'il y avait là *la clé du monde*.

Des années passèrent puis l'auteur de *Sens-Plastique* se mit à peindre. Des gens ici – André Legallant, Georges Téléscourt et d'autres – cherchèrent à donner une interprétation de cette peinture.

Une femme coupa court à toutes ces interprétations. Cette femme était Madeleine Mamet, la *Sophia* du *Mauricien*. Madeleine Mamet découvrit que ma peinture était *Sens-Plastique* illustré, et elle parla dans mon cas de l'équivalence de la plume et du pinceau. Madeleine Mamet et Marcel Cabon avaient compris. Pour le reste du pays, je suis un fou.

\* \* \*

L'adorable niaiserie des gens ici est de mesurer ma peinture à l'aune qu'ils appliqueraient à la peinture de Serge Constantin, de Lagesse, de Boullé. Ici Yves Ravat a mis le point. Constantin, Boullé, Lagesse peignent des arbres. Moi je peins des arbres-fées. Ces peintres mauriciens font de la peinture. Moi, je fais de la féerie, de la poésie.

Je comprends que les bourgeois veulent d'un tableau d'arbres où les arbres sont des arbres. L'arbre que peint Constantin, l'arbre que peint Boullé, l'arbre que peint Lagesse, ne marche pas, ne rit pas, ne converse pas. Les arbres de mes amis sont de beaux décors à une esthétique. Mais ces arbres *ne vivent pas*. Moi, je peins des arbres *qui vivent*. C'est ainsi que les enfants comprennent ma peinture. Car l'enfant aime les arbres *qui vivent*, les arbres qui parlent, les arbres qui sont des êtres.

Si demain on créait un immense hall séparé en deux et que d'un côté on mettait les œuvres de Michel-Ange, de Léonard de Vinci, du Titien, de Holbein et que de l'autre côté on mettait les œuvres de Malcolm de Chazal et qu'on faisait venir deux mille adultes de toutes les parties du monde et deux mille enfants de 4 à 8 ans, tous les adultes iraient sans exception dans la salle où seraient exposés les tableaux des grands maîtres et tous les enfants sans exception iraient dans la salle où seraient exposées les œuvres de Malcolm de Chazal.

J'entre maintenant dans le fond de la question.

J'ai posé à Jean-Baptiste Mootosamy cette question : « Si Jésus-Christ s'était mis à peindre, aurait-il peint comme un enfant ou comme un technicien, comme Malcolm de Chazal ou comme Michel-Ange ? »

La réponse est : « Si Jésus-Christ avait peint, il aurait peint comme un enfant ». Et cela pour se conformer à ses paroles : « *Je te loue, ô Père, maître du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux gens intelligents et de ce que tu les as révélées aux enfants.* »

## ADVANCE

7 Mai 1965

### Un affront du Conseil de Curepipe aux Lettres mauriciennes

Je lis dans *Le Cernéen* d'aujourd'hui sous le titre *Pas de rue Marcel Cabon à Curepipe*, la décision du *Board* de Curepipe de rejeter une motion de M. Romriky Ramsamy qu'une rue de Curepipe porte le nom de Marcel Cabon. Il y eut onze voix *contre* et quatre *pour* (Madame Yvette Walter, le Dr R. Bhageerutty, MM. H. Nahaboo et Ramsamy). *Le Cernéen* ajoute : « *Il n'y a pas eu de débat* ».

À mon sens, Marcel Cabon n'aurait pu avoir un plus grand honneur : être rejeté par ses compatriotes. Mais il s'agit ici d'un poète. Et je défends la poésie.

Hart a été cloué au pilori de la pauvreté. Aucune rue de Curepipe ne porte son nom. Il a fallu Guy Forget pour l'honorer.

Marcel Cabon avec les *Contes de Brunepaille* est notre grand poète du terroir. Son nom est entré dans la terre créole. Et il est une de nos plus pures gloires. À la *Nuit du Séga*, au *Morne*, il n'y avait que lui.

L'affront qu'on lui a fait à Curepipe ne le touche pas. Mais c'est la poésie qui s'en va. Le moindre politicien aujourd'hui a sa rue. Ses frères en politique le consacrent.

Mais il est temps que les poètes dressent la tête. Ce qui a été fait au *Board* de Curepipe est sans exemple. Cette « vénérée » institution dira-t-elle maintenant *pourquoi* elle a « refusé » la motion de M. Ramsamy ?

Chez Marcel Cabon, il y a l'homme et il y a le poète. On peut ne pas aimer l'homme, mais le poète est grand et c'est une gloire nationale.

Mon opinion est que l'attitude du *Board* de Curepipe, en voulant toucher Marcel Cabon, donne un soufflet à tout ce qui est grand à Maurice dans l'ordre de la culture. Et le soufflet va à tous les poètes de ce pays.

L'Histoire enregistrera.

Celui qui sort grandi, c'est Cabon. Si Rivet vivait, il lui dirait : « Réjouissez-vous ! »

Mais maintenant, que vont faire les poètes ? Garder le silence ? Non. Il est temps que nous, les poètes, nous fassions savoir au-delà des frontières les affronts qu'on nous fait.

Je connais quelques-uns qui s'en chargeront.

\*.\*.\*

P.S. – J'adresse à l'instant deux lettres : une au *Journal de l'île de la Réunion* et une autre au *Courrier de Madagascar* pour faire connaître au-delà de nos rives comment nos grands penseurs et nos poètes sont traités dans leur patrie.

D'autre part, j'apprends que M. Romriky Ramsamy a décidé de déposer une motion à l'effet que le nom de Loys Masson soit donné à la rue qui ne portera pas le nom de Marcel Cabon.

# ADVANCE

11 Mai 1965

## Après une exposition (II)

Gaëtan de Rosnay ne pouvant situer ma peinture et voyant très bien qu'elle n'appartenait à aucune école, même à l'art naïf, Gaëtan de Rosnay me dit : « Tu fais de la peinture enfantine ».

Grave erreur ! Car l'enfant n'est pas enfantin, il est sérieusement enfant. Les gens enfantins – appelons-les des enfants terribles – sont ceux qui créent des fusées et la bombe atomique. Car ça, c'est bête. À quoi cela sert-il d'aller dans Mars, si notre propre terre, nous ne la connaissons pas ? À quoi sert la bombe atomique, sinon comme joujou de déments ?

Un bon point pour Gaëtan de Rosnay, c'est qu'il avait reconnu que je n'utilisais pas le *trompe-l'œil*. Et quel est le peintre qui ne se sert pas du *trompe-l'œil* – de Vinci à Picasso, de Michel-Ange à Rembrandt ?

Je peins à plat. Je ne me sers pas de chevalet. Qui fait ça ? Je ne fais jamais de retouches. Qui fait ça ? Et puis... et puis... et puis. Tout cela me regarde.

\* \* \*

Maria Callas, la « divine », fit une confession à New York récemment, après qu'elle eut chanté *La Tosca*, au *Metropolitan Opera*. Elle dit ceci : « J'ai commis une grande faute : j'ai cherché à intellectualiser ma voix. Je l'ai perdue ». Maria Callas avait une voix sauvage, qu'elle livrait à l'instinct. Elle a intellectualisé sa voix, elle l'a abolie.

Le douanier Rousseau est le premier des peintres naïfs. Mais quelle « intellectualité » dans ses œuvres, quel immense geste de raison ! On voit ici le petit homme intelligent qui habitait Paris, cette métropole de Descartes. L'art naïf du douanier Rousseau est une demi-fabrication. Or, il ne faut pas « fabriquer ».

Voyez ces « chaussures » de ma dernière exposition. Elles sont déformées. Mais quelle déformation ! Celle qui donne l'élan. Celle qui « anime » la chaussure, qui la fait vivre, qui en fait un « être ». Il y a là une peinture d'instinct, un laisser-aller de la main, allié à une LIBERTÉ de l'inconscient, et la chaussure vit.

Voudrait-on m'imiter qu'on ne le pourrait pas. L'essence même du génie est de ne pouvoir être imité. Le génie est à exemplaire unique. Imiter un génie, c'est se condamner automatiquement à l'impuissance.

Aussi, prendre la jauge qui mesure Rubens et s'en servir pour me juger est un non-sens. Avec quelle aune mesurera-t-on le génie s'il a une jauge unique ? Pour me juger donc il faut autre chose et non me comparer aux peintres anciens et contemporains, il faut faire appel à l'enfant.

Gaëtan de Rosnay disait que ma peinture est une peinture enfantine. Il s'est trompé. Car l'enfant n'est pas enfantin. Certains enfants sont rendus « enfantins » et deviennent des enfants terribles, grâce à la société,



qui fausse l'instinct de l'enfant, le déforme, cherche à le rendre « social » – car l'enfant, à l'état pur, n'est pas social, il est vivant.

Nul ne peut redevenir enfant une fois qu'il est devenu adulte. Le mieux qu'il puisse faire, c'est de redevenir *comme* un enfant. Retenez ce *comme*. Car l'enfant manque de maîtrise. L'adulte qui peint *comme* un enfant retrouve la peinture de l'innocence et *en plus* la maîtrise. Point la technique, mais la maîtrise. C'est mon cas !

\* \* \*

Il y a quelque temps, je devisais avec Serge Constantin. Voici, à peu près, le cours de notre dialogue.

MOI : Dites-moi, cher ami, qu'est-ce que vous pensez de la peinture des enfants ?

LUI : C'est la peinture des peintures, l'art absolu.

MOI : Et qu'est-ce que vous penseriez d'un adulte qui peindrait *comme* un enfant ?

LUI : Mais il serait un dieu !

\* \* \*

Au *Centre Culturel* récemment on exposait les œuvres d'un poète mauricien qui peint *comme* un enfant. Le poète n'y était pas. Il était *plus* que présent dans ses tableaux.

La foule bigarrée, cette fois, ne rit pas. On regardait, l'air recueilli. Mais quels sont ceux qui comprennent vraiment ? De rares hommes, une bonne dizaine de femmes et *tous les enfants*.

On rapporta le fait au poète. Il est satisfait. Il a toujours dit que seuls les *purs* peuvent le comprendre. Et par les *purs*, il entendait les êtres libres. Car sans la liberté intérieure du poète en question, les œuvres de ce poète, ni en littérature, ni en peinture, n'auraient vu le jour.

Mais comment être libre en soi-même ? Ça, c'est une autre question. Il s'agit d'une qualité *d'aimer*, qui disparaît de plus en plus de ce monde, devenu de plus en plus un monde de robots.

# ADVANCE

21 Mai 1965

## Hitler, stratège

Si Napoléon revenait et qu'il prît connaissance de la stratégie d'Hitler durant la dernière guerre mondiale, qu'en aurait-il pensé ?

Une chose est claire : Hitler et Napoléon se retrouvent dans la campagne de Russie. Même sous-estimation de la puissance russe, mêmes fautes dans l'utilisation du temps. Mais ce qui est extraordinaire, c'est que la faute de Waterloo se retrouve à Krakov, là où se passa la plus grande bataille de tous les temps.

La France vaincue grâce à Guderian et à l'impéritie de l'état-major et de la tactique française, la France vaincue, Hitler regarde autour de lui. À gauche l'Angleterre qui s'arc-boute sur son empire et qui possède la maîtrise des mers. Bientôt Hitler s'aperçoit qu'on ne peut faire le blocus économique de l'Angleterre qui a ouverture vers l'Univers, et enfin que l'Angleterre ne peut être envahie.

L'idée ne lui vient pas de passer sur le corps de l'Espagne, afin d'atteindre Gibraltar et fermer le verrou de la Méditerranée.

Mais comme tous les esprits faux qui font les choses à contresens, Hitler après l'échec devant Moscou et Leningrad, l'Ukraine entre ses mains, Hitler veut atteindre les Russes par Bakou, leur fermant le pétrole. Et dans ce but, ses armées s'avancent dans le Caucase. L'idée, après Bakou, est de foncer sur le Moyen-Orient, et prenant à revers les armées de Montgomery, de donner la main à Rommel dans les déserts de la Tripolitaine.

Mais pour cette fin, il faut que l'aile marchante et ensuite les arrières de l'armée s'engouffrant dans le Caucase, soient protégés. Dans ce but, le général Von Paulus avec la VIe armée fonce sur Stalingrad.

Ici échec. Les Russes résistent, dos à la Volga, il fallait lâcher prise. Le caporal Hitler s'entête. Des armées russes se forment sur les ailes, prêtes à prendre dans une pince l'armée d'élite de Von Paulus. On en parle à Hitler. Il s'entête.

Puis c'est l'offensive russe sur les deux ailes. L'armée allemande est encerclée. Paulus et Von Manstein demandent à Hitler de permettre que la VIe armée allemande soit dégagée par sa propre offensive vers l'ouest. Mais pour cela il faut se dégager à Stalingrad. Hitler s'y oppose. Et c'est l'hécatombe. La grande victoire de Stalingrad ne vient pas des Russes, mais de l'entêtement de Hitler.

Le duc de Marlborough, l'ancêtre de Churchill, fut un des plus grands capitaines de tous les temps. Il plaçait ses hommes, ordonnait tout, puis, comme la bataille s'engageait, il s'enfermait dans une hutte ou une auberge à proximité du champ de bataille, et là, *il pensait la bataille*, comme hors de lui-même.

À chaque instant, les courriers venaient lui annoncer les développements. Et il donnait les ordres. La bataille de Malplaquet s'est passée ainsi dans le cerveau du duc de Marlborough. Napoléon, lui, était extérieur. Il pensait la bataille au sein même de la bataille, mais le résultat est le même. Marlborough et Napoléon, leurs deux « manières » sont comme les deux faces d'une médaille.

Le bouffon Hitler, lui, était à Berchtesgaden ou à Rastenberg en Russie Orientale. Là, il ne pensait rien que lui-même. Loin des lieux, le Caporal Hitler donnait des ordres selon ses lubies. Et on connaît le reste.

Au grand capitaine, il ne suffit pas de penser, mais il lui faut penser *dans* la tête du général qui lui est opposé, de *devenir l'autre*, comme s'il était l'autre, autrement dit de penser doublement soi et l'autre, être deux tout en étant un.

Et cela Hitler ne pouvait le faire.

Le monde a été sauvé parce qu'un homme ordinaire, petit caporal dans l'armée du Kaiser, se voulut Napoléon.

Si Napoléon avait connu les folies d'Hitler, il aurait ri. Mais Hitler avait un point sur Napoléon et sur beaucoup d'hommes : il n'était pas influencé par une femme, ni par sa famille ni par les autres femmes.

Sans les femmes, l'Europe avec Napoléon aurait été une autre Europe.

Or, c'est bête de raisonner ainsi. Car si Hitler avait été influencé par les femmes, il n'aurait pas été Hitler. Qu'aurait été Hitler ?

Il aurait été lui-même : un homme quelconque, peut-être rendu plus fou par les femmes, mais inoffensif pour l'humanité. Mais c'est l'Allemagne qui l'a fait, en lui transférant ses rancœurs et ses déconvenues après le traité de Versailles.

Conclusion : il y a des hommes qui SONT et ceux qu'on FAIT.

# ADVANCE

27 Mai 1965

## La télévision locale

J'ai l'avantage depuis quelque temps de « regarder » la T.V. à l'*Hôtel National* que dirige excellemment mon ami, M. Michel Joachim.

La T.V. ne remplit pas son but à Maurice. On s'en moque, en rond, en carré, en zigzag, des dessins animés qui sont des bouffonneries américaines, inaptes à nous satisfaire.

Nous avons assez souffert de la civilisation du chewing-gum pour avoir à avaler encore les dessins animés, qui sont juste dignes des Yankees, ces super-robots des temps modernes.

*Ce qu'il nous faut, ce n'est pas d'être affilié à Washington, mais d'obtenir des bandes de Paris.*

Le peuple mauricien ne comprend rien de l'anglais de la T.V. – surtout quand cet anglais est le *twang* américain, nasillard et nauséux.

Les appareils de T.V. ne se vendent pas parce que les bandes sont en anglais. Si Paris nous fournissait des bandes, tout changerait. Et la T. V serait changée. Et la T.V. serait un succès. On vendrait des appareils en kyrielle.

Nous ne voulons pas être « américanisés » par la T.V. locale. Nous voulons garder notre culture... et nos goûts.

Tout cela est dommage parce que, avec Mesdames Ghurburrun et Ohsan, nous avons des atouts. Ces personnes parlent un anglais et un français impeccables, sans accent. Et avec cela fraîcheur et grâce, charme, et cet à-côté de la voix féminine qui rend la vie acceptable.

Il faut « mauricianiser » la T.V. locale, et à fond. Garder notre cachet, l'essence de notre génie national, et faire ruisseler le tout de folklore, et pour cela faire appel aux artistes mauriciens.

La T.V. mauricienne est un produit importé, comme les sardines portugaises ou le beurre d'Australie. Il ne faut pas que notre T.V. soit une boîte de conserves.

Les dessins animés des Américains sont un vomitif, un écœurement de mauvais goût, une turpitude. Que tout cela cesse ! Autrement, la T.V. chez nous n'a aucun avenir.

# ADVANCE

10 Juin 1965

## La vie d'Einstein

Dans la vie d'Einstein, rien ne retient. Einstein a eu, si l'on peut dire, *une vie abstraite*.

Et le but que poursuit cet homme explique sa vie.

Einstein était à Berne, petit employé à l'*Office des Brevets*, lorsqu'il rencontra une mathématicienne célèbre. Einstein à ce moment n'est encore rien. Il n'a même pas un diplôme d'université. Pour quelqu'un qui ne comprendrait rien à rien et qui jugerait cet homme, c'est le début de la vie d'un raté. Car Einstein semble hors la vie. Il est abominablement naïf, il a le regard perdu dans le rêve.

Cependant celle qu'il doit épouser, la fameuse mathématicienne, a reconnu le maître. Via les mathématiques, elle s'amourache d'Einstein, et naturellement – le cas est classique – elle se fait épouser par lui.

Einstein est-il heureux ? Il fait deux enfants à la « mathématicienne », qui semble exulter.

Mais voilà, la *Théorie de la Relativité*, c'est la gestation pendant ces courtes années de mariage. Et lorsque la « théorie » est au moment d'éclorre, la mathématicienne est folle de jalousie. Tout finit mal. Et c'est le divorce. Devant le juge, avant de prononcer le divorce, celui-ci pose la question à Madame Einstein. « Mais Madame, pourquoi divorcez-vous ? » Et la femme d'Einstein de répondre : « Parce que Monsieur Einstein ne comprend pas ma mathématique » autrement dit : il s'en moque. Il y avait de quoi.

Einstein plus tard a épousé sa cousine. Il a été parfaitement heureux. La femme, la seconde, était notoirement bête. Mais tout se résume dans l'anecdote suivante.

Un jour, un groupe de journalistes était venu interviewer Einstein sur la *Théorie de la Relativité généralisée* qui visait au « Champ unifié », lorsque, ne voyant Einstein ni à l'Université de Princeton, ni aucune part dans la ville, le groupe de journalistes s'achemine vers la maison en briques roses d'Einstein sur Mercer Street.

Le maître n'était pas là. Madame Einstein No 2 se présente. On commence à causer. Les journalistes se voyaient devant la femme la plus niaise qu'ils aient connue. Et ils s'étonnaient comment l'homme le plus intelligent de la terre avait pu vivre avec cette femme, lorsqu'un des journalistes, ne sachant que dire, posa au hasard cette question : « Madame, est-ce que vous comprenez Monsieur Einstein ? »

La femme, sans avoir à réfléchir, dit : « Monsieur Einstein, le mathématicien ? Non. Mais Monsieur Einstein l'homme, oui ».

Tout est là.

Pour ma part, je dirai que la vie d'Einstein était une vie vide sauf pour cette femme niaise. Car la mathématique telle que la voyait Einstein avec les chiffres et les formules ne mène à rien. Dieu n'a pas créé l'Univers avec une formule en alignant des chiffres. L'Univers n'a pas été créé avec une équation, mais par la *loi de l'Amour*.

Il a manqué à Einstein *l'humanisme*, celui du poète.

Quand même, Einstein a su comprendre, en cherchant le « champ unifié » que c'est vers la synthèse qu'est la vérité.

Et Einstein a visé vers un but qui ennoblit cet homme.

Einstein concevait trois sens de Dieu, répondant à trois catégories d'hommes : ceux qui par l'anthropomorphisme mythologique, cherchent à donner à Dieu le visage de l'homme de société ; puis ceux pour qui Dieu est le Dieu de la Peur ; et enfin ceux qui s'orientent vers un Dieu abstrait, lié à l'harmonie de l'univers et qui suscitent chez l'homme un sentiment esthétique.

Ces trois formes de Dieu, le poète les rejette. Car le seul Dieu que le poète accepte est le *Dieu de l'enfant*.

Einstein, dit-on, a été le père de la bombe atomique – qu'il l'ait reconnu ou non par sa formule de l'équivalence de la matière et de l'énergie qui a tout déclenché et ouvert l'ère moderne du robot.

Sans doute. Car Einstein jouait avec le feu. Il voulait, comme ses émules, forcer la vie.

Le poète ne force rien. Il est l'homme de la métaphore, le révélateur, l'homme de synthèse.

Et, par le fait, il est dans la vie.

La seconde femme d'Einstein n'a pas réussi à remettre son mari dans la vie. Pourquoi ? Ça, c'est une autre affaire. Sans être mathématicienne comme la première femme, la seconde devait peut-être trop flatter le maître. Et peut-être elle avait la peur de perdre le cœur de l'homme, en le sortant de sa mathématique !

Il y a une analogie entre toutes les femmes : *l'alchimie du cœur* dont elles seules ont la clé.

La première femme d'Einstein et la seconde femme d'Einstein eurent ceci en commun que chacune cherchait le cœur de l'homme par des méandres. Car l'esprit chez la femme est *un moyen pour atteindre le cœur* alors que l'esprit chez l'homme est *un aboutissement du cœur*, – sauf chez le poète où tous deux sont liés.

# ADVANCE

24 Juin 1965

## Picasso et les femmes

Sauf exceptions, le rôle de la femme dans la vie des grands hommes est de servir de témoins.

Picasso s'est marié plusieurs fois, et à chaque fois avec ses maîtresses. Certes, les femmes l'ont quitté, bien que le Maître ait dit à chaque fois : « On ne quitte pas Picasso ! »

Antonina Valentin a écrit un livre magistral sur Picasso. Mais c'est du dehors. Et la femme-biographe ici crée un peu l'homme de légende. Les défauts de Picasso sont dans ce cas des « vilainies » qui haussent la haute personnalité du Maître. Mais peut-on dire la même chose avec cette extraordinaire biographie de Françoise Gilot qui a été l'avant-dernière femme de Picasso ? Je ne le crois pas. Car, cette fois, le Maître de Vallauris est épinglé dans son féroce égoïsme.

Il est très différent pour un Maître d'être raconté du dehors comme le fait Antonina Valentin et d'être vu par une femme qui a partagé la vie d'un homme et qui se met à dévoiler les secrets du ménage, pour ne pas dire les secrets de l'alcôve.

Affreux mauvais goût de la part d'une femme qui, en vue de créer un *best-seller*, met à nu les « perversités » d'un homme fou de peinture. Surtout quand on pense que Françoise Gilot, ex-Madame Picasso, a eu deux enfants de Picasso, dont une Paloma est une belle jeune fille éveillée.

Quel a été le tort de Picasso envers Françoise Gilot ? C'est d'être Picasso. Si Picasso, qui est, malgré tout, un homme délicat, avait dit aujourd'hui : « J'ai épousé une bourgeoise, j'ai eu mille fois tort ! » qu'en aurait pensé Françoise Gilot ?

Il était inadmissible que Picasso, vu son art, eut pu vivre en bourgeois.

Picasso avait ses manies. Il ne se levait jamais avant midi. Et commençait le cérémonial. Picasso prenait son petit-déjeuner au lit et, en même temps, lisait les journaux, compulsait son courrier.

Et commençait le rite du pessimisme : « Personne ne m'aime. Je suis seul. Je suis détruit par la société. » Et mille autres choses encore. Et pire : Picasso ne veut pas quitter le lit. « À quoi bon vivre ? » dit-il. « Je suis lassé de la vie »... Et enfin il tire une jambe, va au jardin. L'humeur est exécrationnelle, non contre sa femme, mais justement contre la vie. Tout cela se comprend. Tout artiste se sent seul. Tout artiste se sent délaissé. Mais Picasso est adulé, prôné dans le monde entier. Mais voilà, Picasso n'est pas bête. Il sent dans tout cela le snobisme. Et surtout, il *sait* qu'on ne le comprend pas.

Mais à deux heures, à trois heures de l'après-midi tout a repris. Et tout le caractère change. Le Maître devient le Maître. Et c'est la vie vertigineuse du peintre jusqu'à deux et trois heures du matin dans la fantasmagorie de l'atelier.

Une femme est-elle capable de suivre un pareil régime ? Et l'ironie de Picasso et son instinct dominateur qui a une extraordinaire emprise sur toutes les femmes qui ont vécu avec lui ? Avec cela cette terrifiante vitalité ! Mais tout cela n'a pas été fait pour Françoise Gilot.

Mais ce que je ne peux pas comprendre, c'est ceci : comment une femme comme Françoise Gilot, qui sans Picasso ne serait rien, exactement rien, a l'audace de parler des « sacrifices » qu'elle a consentis pour le Maître : manque de sommeil, servitudes du ménage et tout le tra-la-la. Comme si pour avoir l'honneur de vivre en la compagnie d'un grand homme, la femme ne devait pas *payer* de quelque façon son étourdissante chance. Ici Françoise Gilot, en se mettant en avant, est profondément bête et, vu du domaine de l'art, lamentablement ridicule.

Car Françoise Gilot oublie une chose : en vivant auprès de Picasso, Picasso *l'a fait vivre*. Auprès d'un bourgeois, elle aurait crevé de monotonie. Au moins aujourd'hui elle a quelque chose à dire et la jolie feuille verte se glorifie du papillon.

Nous entrons maintenant dans le vif du sujet et je serai ici sans équivoque.

Picasso, n'ayant pas rencontré de femme à sa taille, a dû en changer comme la tragédienne Rachel changeait d'amants, espérant un jour trouver l'HOMME.

Picasso a été collectionneur de femmes comme d'autres collectionnent des timbres. Non pas Barbe-Bleue, il les tuait. Lui Picasso, les élève en bibelots. Et on commence à comprendre aujourd'hui que toutes les femmes de Picasso sont dans ses toiles. Au lieu des tiroirs de timbres, il y a les tableaux de Picasso.

Et Picasso a sans doute pensé qu'il fallait vivre avec toutes ces femmes, pour donner un sens à la forme humaine sur ses toiles.

Il y a le bourgeois qui épouse une femme et a ses maîtresses. Mais tout cela, ce n'est que harems sans conséquence.

Picasso, lui, est différent. Il transmue. Et la femme, même s'il a été malheureux en ménage, lui a servi à quelque chose.

*Drôle de mentalité* dira-t-on, et qui n'est pas prête à plaire à toutes les femmes !

Picasso s'est servi de Françoise Gilot dans le but de l'art. Françoise Gilot s'est servi de Picasso dans sa biographie pour se donner de l'importance. Grosse différence.

Les grands maîtres gagnent sur tous les fronts. Picasso a ceci de mâle : qu'aucune femme ne l'a dominé. Et son art est resté intact. Là où les femmes passent, c'est l'hécatombe. Il faut savoir leur résister. Et ici Picasso a été un maître. Les femmes ici me comprendront.



# ADVANCE

13 Juillet 1965

## Sans méchanceté – Comment devenir un génie...

Dédié à mes compatriotes

- 1° Se prendre terriblement au sérieux et en même temps jamais au sérieux ;
- 2° Si on rit de vous dans les rues, ne jamais rire des autres – ils n'en valent pas la peine ;
- 3° Quand on est dans un restaurant, avoir autant d'amitié pour les boys que pour le patron ;
- 4° Ne fréquenter que des femmes extrêmement intelligentes ou des femmes extraordinairement bêtes – afin de s'aérer l'esprit ;
- 5° Ne pas penser que l'habit nous vêt, mais penser que c'est nous qui vêtons l'habit ;
- 6° Bavarder pour cacher sa pensée, et parler de clous aux vendeurs de clous et de saucisses aux vendeurs de saucisses ;
- 7° Avoir beaucoup d'ennemis, pour être sûr de ses amis ;
- 8° Oublier qu'on a un visage, afin que personne ne nous voie ;
- 9° Avoir foi en soi avec la même intensité qu'on a foi en Dieu ;
- 10° Ne jamais s'analyser : ça rend bête ;
- 11° Ne jamais se regarder dans un miroir, afin de ne pas se tromper sur soi ;
- 12° Chercher toujours à créer quand l'esprit est vide ;
- 13° Ne connaître son importance que par l'opinion qu'ont de nous les enfants ;
- 14° Aimer l'argent tout juste pour qu'il ne nous aime pas trop ;
- 15° Dire « oui » aux hommes et « non » aux femmes – on a la paix des deux côtés ;

- 16° Ne jamais dire que l'œuf est venu avant la poule ou que la poule est venue avant l'œuf – et connaître ainsi que le temps n'existe pas ;
- 17° Avoir peur quand les gens nous aiment *trop*, car c'est signe que nous allons perdre notre liberté ;
- 18° Être fier de ses œuvres, et pas de soi ;
- 19° Avoir plus peur de soi que des autres – ça donne du courage ;
- 20° Ne créer que lorsqu'on n'a rien d'autre à faire – on a alors l'esprit libre ;
- 21° Dormir avec ses idées : au matin elles deviennent des images ;
- 22° Développer ses manies : c'est le propulseur du génie ;
- 23° Traiter les femmes comme des enfants : on en fait des alliés ;
- 24° Ni s'élever ni s'abaisser - rester homme ;
- 25° Trembler d'être compris par les bourgeois, car ce serait signe alors qu'on n'est rien ;
- 26° Voyager en soi-même et se déplacer le moins possible ;
- 27° Se défier si on est inspiré par les femmes de peur de l'*ego* ;
- 28° Être bouche bée toujours, afin que vienne la fée ;
- 29° Savoir que le riche appauvri se conduit comme un pauvre, et que le pauvre enrichi se conduit comme un riche ;
- 30° Ne s'agenouiller devant personne, par peur du narcissisme ;
- 31° Craindre le bonheur, car c'est le deuil de la joie ;
- 32° Ne jamais croire au dieu des autres mais à son propre dieu ;
- 33° Haïr les mendiants, car ce serait autrement aimer la société ;
- 34° N'être ni bon ni méchant, car cela tout le monde peut le devenir ;
- 35° Se méfier de sa main gauche quand la main droite n'est pas d'accord ;
- 36° Savoir que Jésus-Christ était un juif donc devenir juif par tous les moyens ;
- 37° Ne jamais permettre à aucune femme de marcher dans notre pas ;
- 38° Paraître toujours surpris, afin que personne ne puisse lire en nous ;
- 39° Se réveiller le matin en pensant qu'on n'a pas commencé de naître ;
- 40° Fuir les gens propres qui ont des regards sales ;

41° N'être ni ange ni bête, mais tous deux à la fois ;

42° Barricader la porte-arrière du cœur : c'est la voie de l'envoûtement ;

43° Ne prendre compte des critiques que lorsqu'on a changé de manière ;

44° Ne jamais biaiser ça coupe le souffle du génie

# ADVANCE

16 Juillet 1965

## Les femmes ont-elles une âme ?

Les Anciens ne pensaient pas que les femmes eussent une âme. Ça arrangeait leurs affaires. C'était au Moyen Âge.

On m'a dit que beaucoup de théologiens au temps de la féodalité ne pensaient pas que les femmes avaient une âme.

Pour ma part, je ne crois pas que, au départ, personne ait une âme. L'âme, on l'acquiert. Et si on perd son âme, c'est qu'on ne l'a jamais eue.

Avoir une âme, c'est avoir un nom en Dieu (l'Apocalypse parle de celui « qui a un nom dans le livre de vie de l'agneau »).

Pour avoir une âme, il faut que l'« arbre de vie » fructifie en nous. Il faut se donner, vivre dans la gratuité. L'homme calculateur ne peut avoir une âme. Il a seulement le « corps du double » qui survivra et lui donnera une immortalité relative.

Avoir une âme, c'est témoigner que Dieu est vivant. C'est témoigner par sa vie que Dieu existe. C'est être « comme » le Tout-Puissant.

Celui qui a une âme a le SECOND BAPTÊME, ce « baptême de feu » dont parle l'Évangile.

Donc, les femmes *aussi* ont une âme – l'âme féminine qui est contrepartie de l'âme masculine.

Et je définirai la femme qui a une âme comme celle qui laisse la liberté à l'homme. La femme jalouse n'a pas une âme, mais « un esprit de feu », c'est un être ardent, mais qui ne brûle pas du vrai jeu de l'amour.

Car il y a un FEU dont l'âme est faite. C'est ce FEU qui se trouve sur la tête des apôtres à la Pentecôte, le feu du St Esprit qui donne le vrai baptême d'immortalité.

# ADVANCE

22 Juillet 1965

## L'entité mauricienne

*Dédié à mon ami Sir Seewoosagur Ramgoolam,*

*l'architecte du mauricianisme intégral.*

Comment sceller notre union ? Je fais quelques suggestions.

Il y a notre système éducatif qui manque lamentablement d'humanisme.

Ainsi l'Histoire enseignée dans nos écoles n'embrasse rien d'universel – ce qui cependant aurait été essentiel pour souder nos différentes communautés et donner aux élèves une ouverture sur le monde.

Dans le contexte de l'Histoire généralisée, seraient enseignées les dernières thèses qui empêchent de croire à la supériorité d'aucune race sur aucune autre race de l'espèce humaine.

En second lieu s'impose une campagne religieuse au sein des églises contre le préjugé de naissance et de l'épiderme, etc.

La radio et la T. V., au lieu de chercher à nous américaniser, devront tendre à une rencontre et à des échanges incessants des cultures.

Devrait disparaître ce concept de pourcentages partout, à savoir que chaque communauté, dans les sports, les comités, les célébrations, devrait avoir un pourcentage de représentation.

Tout compartimentage devrait cesser quant à nos gloires nationales, telles les étiquettes qui placent la gloire de la communauté au-dessus de la gloire de la nation.

Les journaux devraient exclure de leurs articles et de leurs communiqués des termes comme ceci : M. Un Tel, de la communauté de couleur ; M. Un Tel, de la communauté indo-mauricienne.

Il devrait y avoir une codification de la langue créole.

L'héritage de l'Inde et de la Chine devrait être enseigné dans toutes les écoles, parallèlement à la culture européenne. Et l'art oriental être confronté harmonieusement avec l'art de l'Occident.

En ce moment, nous n'avons pas un Musée National qui donnerait le panorama de nos cultures. Il faut combler cette lacune.

Je conclus. L'entité mauricienne commence à l'école et elle s'épanouit par le haut avec les élites. Pour avoir une nouvelle élite, il faut réformer tout notre système éducatif.

À cheval sur l'Orient et l'Occident, notre régime d'éducation doit tenir des deux. L'expérience ici nous mènerait à un nouveau type d'homme, qui servirait de modèle à l'humanité. N'est-ce pas suffisant pour nous enorgueillir et nous aiguillonner ?

# ADVANCE

29 Juillet 1965

## Le soleil et l'homme solaire

*Mariner II* après s'être approché de Mars, se perdra dans le Cosmos. Saurons-nous quelque chose de plus sur Mars ? Certes, mais en surface.

Chaque astre est un individu (tout *Sens-Plastique* est là). Et on ne peut connaître un individu en se fourrant la face dans la face de la personne. Il faut du recul, et d'ordre spirituel. On ne pourra connaître ce qu'est Mars, qu'en ayant la connaissance du Cosmos comme un tout. Ainsi on ne connaît un individu que *globalement*, ou pas du tout. Et on aime *globalement*, ou c'est rien.

Et puis on voudra connaître le soleil.

La science vous dit que le soleil est un bûcher de flammes. La science moderne a assimilé le soleil à une bombe atomique au ralenti. Les Égyptiens croyaient que le soleil était un dieu. Et ils en firent le dieu Osiris qui meurt et ressuscite comme Jésus. (Ignorant que la Terre était ronde et voyant le soleil s'éclipser à l'horizon, les Égyptiens croyaient que le soleil mourait, et qu'il ressuscitait au matin).

Il y a le soleil de Josué qui arrête sa course.

Pour moi, auteur de *Sens-Plastique*, le soleil est un individu, comme la fleur est un individu, comme la pierre est un individu.

Et le soleil est un individu qui est habité. Comme Dieu est un Individu qui est habité – d'où le ciel et les anges.

Nous sommes tous habités par des milliers d'individus qui sont nous-même. D'où nos changements d'humeurs à l'infini.

Le soleil contient des hommes solaires, comme la Terre contient des hommes planétaires. Nous ne communiquerons pas avec le soleil par notre être planétaire, mais par notre être solaire.

Par le « troisième œil », diront les Hindous.

On arrivera à communiquer avec le soleil, sans les fusées.

Quand ? Mais quand les hommes sur Terre seront des poètes. Car le poète est l'homme solaire.

## ADVANCE

31 Juillet 1965

### Le cœur du robot

Monsieur X s'est marié. Il a longuement réfléchi avant de faire sa déclaration. Il a pesé le pour et le contre. Il a tout soupesé. Il s'est décidé, parce qu'il a fini par se dire : « Je n'ai rien à perdre. Elle ne peut me causer des ennuis. » Après la lune de miel, qu'il a trouvée assez fade, il a vu qu'il avait bien choisi. Sa femme était économe.

Depuis, M. et Mme X ont eu trois enfants. Maintenant les enfants ont grandi. On les a mariés comme se sont mariés les parents.

J'ai vu M. X l'autre jour dans la rue. Cet homme est calme, satisfait. Il est vrai qu'il n'a de regards pour personne. Un ami commun m'a parlé d'une conversation qu'il a eue avec M. X. Voici à peu près le dialogue. M. X s'appelle Joson.

- Joson, dit l'ami commun, tu me donnes l'impression d'avoir une conscience tranquille.
- Comment ne l'aurais-je pas ? dit Joson, je n'ai fait de mal à personne.
- Mais le bien ?
- Je me suis occupé de ma famille.
- Mais cela est naturel.
- Tu le crois. J'aurais pu ne pas être aussi bon pour mes enfants.
- Mais en faisant du bien à tes enfants, tu te fais du bien à toi-même.
- Comment cela ?
- Mais tes enfants sont un peu toi.
- Oui, mais j'aurais pu me payer plus de plaisirs, à leurs dépens.
- Mais si tu n'avais cure de ces plaisirs ?
- J'aurais pu leur donner de mauvais exemples.
- Mais crois-tu que les exemples des parents servent à quelque chose ? Généralement, les enfants ne font pas le contraire de ce que font les parents ?



- Enfin, j'ai été un honnête homme !
- Qu'entends-tu par être un honnête homme ?
- Je n'ai pas volé. Je n'ai pas menti. Je n'ai pas commis l'adultère. Je n'ai pas calomnié...
- Bon, tu n'as pas fait tout cela. Mais qu'as-tu fait ?...

Ici, Joson ne put répondre.

- As-tu aimé ? demanda l'ami à Joson.
- J'ai aimé ma femme et mes enfants.
- Crois-tu que c'est suffisant ?
- Eh bien, j'ai aimé mon prochain.
- As-tu aimé ton boy, ta servante, la vendeuse de pistaches du coin, le marchand de pains ?

Joson ne put répondre.

\*.\*.\*

J'ai rencontré Joson dans la rue hier. Il avait une drôle de figure. Sa femme l'a quitté. Joson est seul. Il y aura divorce. La femme dit : « J'ai épousé un homme sans cœur. Il avait un cœur de machine. Ça marchait trop bien, je le quitte. »

# ADVANCE

9 Août 1965

## L'anti-ego

J'avouerai que la peinture des autres ne me cause aucune joie. Un Van Gogh dans ma chambre m'amuserait pendant quelque temps, et puis j'en aurai assez. Aucune musique ne m'emballe, sauf le folklore. *La Sonate à Kreutzer*, au bord de l'eau, quand vogue une barque sur la mer azurée, a un certain charme. Mais pour moi c'est encore trop intellectuel. Je préfère la musique des couleurs. Et quand je peins, je suis comblé.

Pour goûter l'art, je dois produire l'art. Je ne goûte parfaitement que ce qui jaillit de moi. Ainsi Dieu goûte la vie qu'il crée. Et me viennent des échos de mon art dans le regard d'une femme, dans la modulation des gestes de l'enfant.

Les gens ne m'intéressent pas. 90 % des Européens sont des bourgeois, et encore je suis généreux.

Mais ce qui ne me déçoit jamais, c'est l'eau qui coule et chante. Il y a ici musique, sculpture et tableau. Mais ce que je crée est infiniment plus fabuleux que ce qui se trouve autour de moi. L'artiste – s'il est poète – recrée. Et cette re-création lui donne de la joie.

Il y a l'*ego* et il y a l'*anti-ego*. Ici, à Maurice, les gens ne me comprennent pas, tous m'accordent un gigantesque *ego*. Non, j'ai un *anti-ego*.

Tout me déçoit, sauf moi. Je parle ici du créateur. Et où l'homme crée pour lui-même ses propres émerveillements. Où l'homme se donne à lui-même de la joie.

Le poète n'accepte pas d'être dépendant. Ainsi de dépendre d'un autre pour connaître des joies.

Je ne suis pas ému devant les œuvres des autres. Van Gogh m'amuse. Il ne peut pas m'enrichir. Ce qui m'enrichit, c'est moi-même. Je ne puis être riche des autres, mais de moi-même.

Voici une femme. Je la recrée. Ce qui m'intéresse chez cette femme, c'est cette re-création. Le poète transfigure. Son amour n'est que transfiguration. Le poète n'aime personne, *il aime l'amour*. Et il n'est pas déçu. L'homme, qui a l'*anti-ego* est ainsi invulnérable. Car pour l'attaquer, il faudrait briser l'image en lui.

Tous les hommes sont seuls. Le poète est seul avec sa création. Mais il arrive que tel poète a transfiguré une femme et la femme s'est identifiée à cette image transfigurée d'elle-même et elle entre dans l'Univers du poète.

Cela a été le vœu et le but de tous les vrais artistes, de tous les poètes véritables. Sans cette re-création, on verse dans l'ennui. Car où que nous nous tournons, c'est l'impasse – sauf cette *re-création*. Tout l'art est contenu dans ce mot : *re-création*. Car nous tenons alors l'*ouverture*. Quelle ouverture ? Mais cet infini que le poète porte et qui fait que le poète est inscrit sous le signe de la *délivrance*.

## ADVANCE

11 Août 1965

### Un trésor du folklore – Le *Namasté* de Marcel Cabon

Un beau livre. Le livre d'un poète. Écrit avec un certain enthousiasme, avec une certaine consécration. Le style est chatoyant, vivace et gai. Et l'humour retenu fuse entre les lignes. Livre d'un poète. Et qui n'aurait pu être écrit que par un poète.

Maurice Bedel disait qu'aucun écrivain n'avait donné ce qu'il appelait un roman des îles. Marcel Cabon comble cette lacune. *Ameenah* de Charoux est un roman français qui a pris la terre mauricienne comme excuse et prétexte. Cabon, lui, écrit un roman de la terre mauricienne, le premier et le seul qui ne soit pas plaqué sur l'île Maurice, mais qui est l'île Maurice.

On pourrait reprocher au livre de Cabon l'abus des verbes à la suite et des incidentes et surtout des parenthèses. Mais cela vient sans doute d'une pensée touffue, inondée d'images et qui se libère.

*Namasté* est parmi les livres de Cabon le plus vrai et le plus sincère qu'il ait jamais écrit. *Namasté* porte une somme de folklore que personne n'a touché. Et ce livre de poète est comme un poème, un roman-poème. Et ceci est exceptionnel.

Livre d'un seul personnage, « Ram ». Ce « Ram », c'est Marcel Cabon transposé.

Événement littéraire s'il en est un, *Namasté* nous guérit de *Paul et Virginie*, qui est un des livres les plus faux que je connaisse, rempli de pleurnicheries et de guimauve.

Le poète a le pouvoir d'évoquer, de rendre vivant, de faire voir. Et je ne crois pas pouvoir faire un plus bel éloge du livre de mon ami que de dire que ce livre porté à Londres ou à Paris donnerait aux Mauriciens à l'étranger le souffle de leur pays, le parfum de leur île, le baiser de la patrie insulaire et nostalgique. Le poète donne à VOIR, il peint dans le total sens du « terme ». Le poète est aussi souverain.

Marcel Cabon est un poète du sol. *Namasté* est encastré dans la terre mauricienne. *Namasté* en donne le sel et la saveur. À mon sens, *Namasté* transcende les *Contes de Brunepaille*. Mais sans ce dernier, le premier n'aurait pu être écrit.

Je n'hésite pas à dire que *Namasté* est un livre classique de l'atmosphère indienne à Maurice et même de l'atmosphère nationale. Ce livre, qui est le livre du village mauricien, du petit village même, n'aurait pu être écrit que par un homme qui, bien que de la première élite, a vécu près du peuple et surtout l'a aimé.

Mais voyez ces images. Parlant du langouti : *Si ample, avec ses deux grandes ailes que l'on aurait dit que le bougre allait s'envoler comme un paille-en-queue.* Au sujet du Divali : *Et c'est comme si la terre se*

*mettait au cou une guirlande d'étoiles. Et cette image si simple et si vraie : Et la lune levante se jette dans le seau d'une petite trousse-pète qui revient de la fontaine.*

Dans un grand fourmillement d'images, qui se croisent et reviennent, par une magie et une suscitation, Marcel Cabon dans *Namasté* a réussi à faire vivre la terre mauricienne avec son peuple, sa gaieté et sa nervure. Ceci est énorme. *Car cela, personne ne l'a fait.* Tout le reste est littérature. Il a manqué à la terre mauricienne son poète. Et ici je m'incline.

Dans *Namasté*, enfin Marcel Cabon est à nu. Et le poète ici s'identifie à ce qui fait l'essence du pays. L'homme ici devient folklore. Il s'abolit afin que la patrie mauricienne se retrouve. Un Mauricien qui aime son pays ne peut faire autrement que d'aimer ce livre.

J'acclame ce livre comme le plus grand cadeau qu'un poète puisse faire à ce que nous avons appelé l'Entente Mauricienne. Car dans *Namasté*, Ram est essentiellement lié au village. Il n'y a plus de communautés. Il y a la terre mauricienne comme un tout.

Livre classique, *Namasté* est un beau livre. Car, en sus d'être le livre d'un poète, c'est le premier et le seul grand livre de la fraternité mauricienne. Et le poète ici remplit le grand rôle de faire communier la terre et l'homme. Rôle immense.

Les dessins de Nagalingum sont candides, poétiques et exquis. Je suggère que le Bureau du Tourisme fasse rééditer ce livre en France, à ses frais, et le mette à la disposition des touristes dans nos hôtels.

*Namasté* est un poème d'amour. Il entre dans les fastes de notre folklore, comme un maillon essentiel des épousailles de la terre mauricienne et de ses habitants. Et ici je suis sûr de ne pas me tromper.

Écrit par un poète, livre de poète, nous sommes ici heureusement au-delà de la littérature, chose la plus haïssable au monde. Au-delà des mots, il y a ici une essence.

\*.\*.\*

N. de la R. – La *Fédération des Clubs de Jeunesse* de Triolet organise une signature de *Namasté* par l'auteur et l'illustrateur.

Cela se fera la semaine prochaine au Centre social de la localité, après une courte causerie de notre rédacteur en chef sur la genèse de son œuvre.

# ADVANCE

20 Août 1965

## Questions insolubles ?

- 1) Si la loi d'attraction qui lie les astres s'abolissait d'un seul coup, que deviendrait la matière ?
- 2) Si Jésus-Christ n'était pas mort sur la croix, serait-il mort comme tout le monde et aurait-il ressuscité ?
- 3) Puisque l'Univers est équilibré, l'Univers, comme un tout, pèse-t-il quelque chose ?
- 4) Le jaune est-il conscient qu'il est jaune ?
- 5) Qui est la reine du troupeau ?
- 6) L'eau change-t-elle de conscience quand on la met dans un vase ou qu'on la laisse couler ?
- 7) Qui est plus beau, l'homme ou la femme, vus de l'angle des animaux ?
- 8) Est-ce que la forme d'un objet a du poids ?
- 9) Est-ce que les caractères d'une imprimerie sont intelligents ?
- 10) Adam et Ève, avant de devenir homme et femme, étaient-ils frère et sœur ?
- 11) Si une cascade éternellement se renouvelle, où est la cascade elle-même ?
- 12) Si le néant existe, qui l'a créé ?
- 13) Si l'eau ignorait la soif, comment pourrait-on la boire ?
- 14) Si nous portions notre mètre terrestre dans une autre planète, aurait-il la même mesure ?
- 15) Peut-on parler de l'âge des couleurs ?
- 16) Est-ce que la Nature a des adjectifs ?
- 17) Si Dieu avait créé deux choses « égales », est-ce que l'Univers existerait ?
- 18) Qui était plus rusé dans le jardin d'Éden, la femme ou le serpent ?
- 19) Les animaux ont-ils comme nous un sens de l'artificiel ?

- 20) Les couleurs que le peintre manie ont-elles de l'imagination ?
- 21) Job sur son fumier était-il masochiste ?
- 22) Le « trompe-l'œil » existe-t-il dans la nature ?
- 23) Puisque la Nuit n'a pas été créée, coexiste-t-elle à Dieu ?
- 24) Les femmes jalouses sont-elles jalouses de l'amour ou de l'homme ?
- 25) Si un ange venait sur terre, qui le recevrait, les riches ou les pauvres ?
- 26) Dieu a-t-il deux manières de donner la vie, à un homme ou à un oiseau ?
- 27) Pourquoi seule l'humanité connaît des changements de sexe ?
- 28) Dieu nous écoute-t-il plus vite quand nous lui disons « tu » ou quand nous lui disons « vous » ?
- 29) L'oiseau en cage devient-il civilisé ?
- 30) Pourquoi seuls les animaux ont des orchestres sans chef d'orchestre ?
- 31) Qui est plus ivre, le soda ou le whisky ?
- 32) Les couleurs ont-elles un sens de distance ?
- 33) Qui est plus prisonnier de l'autre, l'eau ou le robinet ?
- 34) Quand la lumière valse, quels sont ses partenaires ?
- 35) L'oiseau devant un tableau d'oiseaux, reconnaît-il son semblable ?
- 36) Quand le feu se sent mourir, que devient la lumière ?
- 37) Si l'artificiel se convertissait et devenait naturel, qu'est-ce qui se produirait ?
- 38) Le soleil voit-il la terre ou est-il ébloui par sa propre lumière ?
- 39) Si les habitants de Mars venaient sur terre, nous prendraient-ils pour des humains ?
- 40) Si la mort est de la pure inconscience, peut-on être conscient de sa propre mort ?
- 41) Si Jean-Baptiste avait baptisé avec l'eau de la Mer Morte, cela aurait-il changé quelque chose au fond du baptême ?
- 42) Qui s'écoute parler, sauf l'homme ?

## ADVANCE

2 Septembre 1965

### Edmond de Chazal ou l'originalité

*À l'île Maurice, il y a deux types de gens :*

*les Mauriciens et les Chazal. (Dicton qui a cours à Paris).*

Si vous allez sur la route de Goodlands, peu après Goodlands, vers Grand Gaube, vous verrez un superbe manoir face à une pelouse ensoleillée. Là, habitaient mes aïeux avant qu'ils ne vinsent à Vacoas : *Mesnil-aux-roses, Maison du Général*, où résident mes amis M. et Mme Rostowski et d'autres maisons qui ont été démolies et qui formaient le camp Chazal, et ensuite à Curepipe à La Sablonnière (maison d'Evenor de Chazal qui frappait ses armoiries sur sa calèche) et qui a été le berceau de la famille Louis Espitalier-Noël.

Les Chazal appartenait à la noblesse de robe. On retrouve les ruines de leurs châteaux dans l'Auvergne et le Loiret (Marcilly, la Morandin, la Genesté, la Sablonnière, etc.)

La famille Chazal a fait l'histoire de ce pays. Depuis Chazal de Chamarel et François de Chazal de la Genesté. Ce dernier, ami du Comte de St Germain et le depositaire de ses secrets, maître de la pierre philosophale, titanesque initié qui a lancé la franc-maçonnerie dans le monde via le Dr Sigismund Backstrom – ce François de Chazal de la Genesté est ainsi, de très loin, le plus grand Mauricien qui ait jamais vécu.

Depuis ce temps et sans doute de toujours, deux traits caractérisent les Chazal : un extraordinaire courage moral, c'est-à-dire une volonté inflexible et le refus de suivre l'opinion de tout le monde et d'être un robot.

J'en viens à mon aïeul Edmond de Chazal.

Diplômé des grandes écoles françaises, homme d'une totale indépendance d'esprit, bien vite il se mit à dos toute la société mauricienne. L'oligarchie lui courut sus. Ouvrez le livre d'Aunauth Beejadhur *Les Indiens à l'île Maurice* et vous verrez que mon ancêtre, en créant la première école et le premier hôpital sur une propriété sucrière, a été le premier des bienfaiteurs des Hindous. (Aucune rue ne porte le nom de ce grand libéral, en un temps où il fallait être courageux pour être libéral. Rien ne fait savoir au pays le nom d'un de ses plus grands patriotes.)

Mais la coupe déborde lorsque par un capitaine de bateau anglais venant prendre ses sucres, Edmond de Chazal prit connaissance des doctrines d'Emmanuel Swedenborg, et lui et sa famille, en grand fracas, quittèrent l'Église Catholique et fut créé le premier temple swedenborgien à l'arrière du manoir de St Antoine. La coupe déborde et ce dernier geste d'indépendance ligue toute la société mauricienne contre ma famille. Et depuis ce temps, les Chazal ont été en porte-à-faux sur le pays.

Que l'île Maurice ignore un de ses plus grands fils, qui a lutté héroïquement contre les capitalistes réactionnaires, cela n'est pas étonnant, puisqu'il était de l'intérêt des capitalistes que cet homme ne fût pas connu par les générations qui montaient.

Mais ce qui ne peut surprendre, c'est qu'un Mauricien, descendant d'Edmond de Chazal, est aujourd'hui le seul et unique Blanc à Maurice membre du Parti Travailleiste. Je me nomme.

Et se produisit la lutte épique de mon ancêtre avec la Banque Commerciale, présidée par M. Deglos. Et c'est la polémique qu'Edmond de Chazal eut avec Sir Cécicourt Antelme, chef de l'oligarchie. Edmond de Chazal a écrit de nombreux ouvrages et des essais sur les questions sociales, politiques et économiques à Maurice. Allez à la *Bibliothèque Carnegie* et vous serez édifié.

Et j'en viens à l'originalité.

L'originalité, le don divin de création, on ne la ramasse pas dans la rue. Ça ne se gagne que par le courage, l'authenticité, l'élévation des idéaux et des mœurs et surtout par le parfait mépris de l'opinion publique, qui, dans le passé, s'identifiait à l'opinion des riches. L'originalité est une ascèse, une atroce brûlure à l'âme, qui glorifie. Il est dit à Paris à tous ceux qui vont à l'île Maurice : « À Maurice, il y a deux types de gens : les Mauriciens et les Chazal. » Ce dicton est là. Il faut la légende.

Le sang Chazal sans cesse donne sa moisson. Il y a Chantal de Chazal qui nous vint récemment et qui suit la grande originalité de ses ancêtres.

À Nairobi on dit couramment : « Tom M'Boya mène Kenyatta et Chantal de Chazal mène M'Boya ». Ce n'est que naturel : l'originalité Chazal fructifie.

L'oligarchie mauricienne – au temps où le terme communiste n'existait pas pour déprécier un homme – a depuis deux cents ans parlé du « moutouc » Chazal, qui est l'originalité considérée comme un crime. Moi, je dis : « J'ai pris le moutouc, je l'ai nourri. Il est devenu un boa constrictor. C'est ça, le génie. »

Devant la flamboyante épopée d'un Mauricien maître de la pensée universelle, quel est celui qui ne voudrait posséder le « Moutouc » et qui n'envierait le nom Chazal ?



# ADVANCE

9 Septembre 1965

## En marge de la Conférence de Londres

Depuis lundi, tous les leaders des différents groupements politiques sont réunis autour du tapis vert à *Lancaster House*, cherchant à donner une nouvelle constitution à l'île Maurice.

Nul génie – qu'il vienne de Mars ou d'une lointaine galaxie pour nous aider, ou fût-il un demiurge – ne saurait nous donner une constitution basée sur le communalisme et, le perpétuant, croire ainsi nous sauver et nous faire fructifier.

Car ce serait vouloir concilier le progrès et le retour à une subdivision du pays en classes et en catégories. Ce qui est un non-sens et une ânerie. Les garanties données aux minorités ne peuvent être une consécration du communalisme.

Le communalisme doit être écarté.

Un nouveau point – et c'est ce que tout le monde a perdu de vue – c'est que la nouvelle Constitution doit être assez progressive dans l'ordre socialiste pour nous permettre de réformer tout l'échiquier économique.

À quoi cela nous servirait-il de faire un bond en avant dans le champ politique si l'économie devait rester réactionnaire ? Donc, il faut que la nouvelle Constitution donne assez de pouvoirs à nos dirigeants politiques pour qu'ils puissent se mêler de l'industrie sucrière et la réformer de bout en bout. Entre la nationalisation de l'industrie sucrière et l'état féodal actuel de cette industrie, il y a un grand pas à franchir.

Le malheur de notre pays, c'est que les partis politiques sont en train de se multiplier. La grandeur de l'Angleterre et celle des États-Unis, c'est qu'ils ont été et ne sont régis que par deux partis politiques. Et cela sert le pays. Avec de nombreux partis politiques, il y a marchandage et combine.

L'autre malheur qui nous confronte, c'est qu'on fait entrer la religion et la couleur de la peau dans la politique. Comment éviter cela ? Car différent des autres pays, nous avons à la fois le *communalisme de la race* et le *communalisme religieux*. Comment bâtir une nation avec pareille subdivision ?

À mon sens, il faut créer quatre quartiers électoraux uniquement. Nord, Sud, Est, Ouest, avec quatre listes électorales. Qu'on mette le nombre de députés qu'on voudra dans chaque circonscription. Mais avec quatre listes électorales, tout sera fusé et le *communalisme de la race* et le *communalisme religieux* auront à disparaître.

Plus nous subdivisons le pays en circonscriptions électorales, plus nous divisons notre patrie. Plus nous simplifions et condenseons l'échiquier électoral, plus nous amenons à l'union. La subdivision du pays aide à la prolifération des partis politiques. La condensation mènera à deux ou trois partis seulement.

L'île Maurice est une toute petite île. La subdiviser en circonscriptions électorales nombreuses, c'est la mettre en miettes, c'est la porter au chaos.

En mon opinion, depuis une dizaine d'années les hommes politiques, loin de chercher à unir le pays, ont tout fait, dans leurs harangues et par leur conduite, pour le diviser. Ces politiciens, qui ne sont pas des politiques, se sont servis du fumier de la division afin qu'eux-mêmes puissent croître comme des champignons sur le malaise qu'ils ont créé.

Donc, le plus grand mal du pays est en premier lieu la POLITIQUE ELLE-MÊME, telle que nous la concevons et telle que nous l'avons pratiquée.

De sorte que depuis dix ans, grâce aux hommes politiques et uniquement grâce à eux, le communalisme à Maurice n'a fait que croître et prendre des bonds géants.

Il nous faut donc une constitution qui ne puisse servir aux politiciens, à leur jeu de division, à leurs marchandages, à leurs manigances et leurs coteries. Depuis dix ans, le pays a été une préoccupation secondaire et la politique a passé au premier plan.

Avoir l'indépendance ou avoir l'association ne sont que deux mots creux, si le sens politique des politiciens reste le même comme avant.

À la conférence de Londres, on cherchera à donner un nouveau statut au pays. Il faut qu'une chose soit réalisée : *l'abatement du communalisme*... L'obtiendra-t-on ? J'en doute.

Tout ce à quoi on peut s'attendre, c'est à un tissu de compromis, ménageant les susceptibilités des races, donnant une apparence d'entente. Et l'on clamera ensuite comme un grand accomplissement une constitution en arlequin.

Les prix du sucre tombent. L'industrie sucrière mondiale se mécanise, faisant baisser partout le coût de production. Mécaniser l'industrie sucrière à outrance à Maurice, nous ne pouvons le faire.

Car cela impliquerait le chômage. Et en même temps la population ne fait que croître, touchant à des niveaux incontrôlables.

Donc, pessimisme sur toute la ligne.

Par ailleurs, la base anglo-américaine ne sauvera rien. Elle ne fera qu'augmenter nos problèmes : hausse du coût de la vie, fausse prospérité et ses méfaits. Ce n'est pas L'ARGENT artificiellement apporté qui peut sauver un pays, mais le TRAVAIL et L'UNION.

Chaque politicien à *Lancaster House* saura-t-il penser au pays d'abord et à la politique ensuite ? Tout est là.

Mais une chose est certaine. Et cela, que tous les politiciens mauriciens à Londres se le disent : le pays comme un tout a les yeux tournés vers eux et on leur rendra au pair ce qu'ils auront fait ou défait.

La politique a ceci de bon qu'on peut rejeter un homme qui a démerité. Le politicien n'est pas à vie. On le met en selle et on le désarçonne.

Si par un hasard – ce que je souhaite n'arrive pas – les politiciens à Londres ont fait servir leurs intérêts étroits et ceux de leurs partis à l'encontre de l'intérêt supérieur du pays, tomberont le plus grand nombre aux prochaines élections, quelle que soit la constitution nouvelle qui aura été donnée au pays.

Donc, une épée de Damoclès est sur la tête de nos représentants à Londres. Gare à la roche tarpéienne. Nos représentants à Londres ont des juges à Maurice et c'est tout le pays. À chacun sera rendu selon ses œuvres. Et si ceux qui sont à Londres ont failli, viendront de NOUVEAUX HOMMES qui auront placé l'amour du pays au-dessus des sordides intérêts des individus en place et des partis.

Car le monde marche aujourd'hui vers L'UNION. Ceux qui œuvreront contre l'union seront irrévocablement perdus.

\*.\*.\*

P.S. Ce que je n'admets pas et que je n'admettrai jamais est ceci : comment peut-on concilier l'esprit communaliste avec l'intérêt supérieur du pays, surtout aux temps actuels ?

Autant mettre l'arc-en-ciel en petits bouts et vouloir obtenir la lumière ? Et « décréer » l'Univers et chercher l'œuvre du Créateur ?

## ADVANCE

16 Septembre 1965

### Points de vue – L'INDÉPENDANCE, nécessité humaine et historique (I)

Voici les arguments contre l'indépendance.

Si l'indépendance nous était accordée, (1) on jetterait à terre la statue de la Vierge au Monument de Marie, Reine de la Paix, et on la remplacerait par la statue de Gandhi ; (2) les Hindous forceraient les autres Mauriciens à porter des langoutis ; (3) ce serait le chaos économique, la pagaille et la misère pour tous.

Le monde marche vers l'œcuménisme et vers une entente absolue entre les religions chrétiennes et non-chrétiennes. Ce n'est pas à Maurice qu'on irait dans le sens inverse. Sur le plan de la tolérance religieuse, les Hindous ont fait leur preuve. Les Hindous croient à un *synchrétisme*, et ils n'opposent et ne rejettent aucune religion de la terre. Donc dire que la statue de la Vierge sur la montagne sera jetée à bas et remplacée par une statue de Gandhi est un non-sens.

Les Hindous à Maurice ne portent plus de langouti. Ils auraient donc à recommencer à en porter eux-mêmes avant de l'imposer au reste des habitants de ce pays.

Pour ce qu'il s'agit du chaos économique, l'avenir pour nous ne saurait être pire avec les bas prix actuels du sucre, la hausse du coût de production.

L'Angleterre n'est plus un pays riche. Elle ne peut plus nous aider économiquement. C'est une folie de croire que l'Association prolongée avec l'Angleterre nous amènera des bienfaits. Ce temps est révolu, lorsque l'Empire britannique existait et que l'Angleterre était le banquier de l'Univers et regorgeait d'or.

L'Angleterre étant devenu un pays pauvre, associés à l'Angleterre nous devenons parent pauvre. Aussi voici une question réglée.

Donc qu'il s'agisse de la religion persécutée, du langouti, du marasme économique, tous ces arguments tombent à l'eau.

Allons au cœur de la question. À qui peut le *statu quo* politique profiter ? À un petit groupe de gros capitalistes – qu'ils soient Blancs, Hindous, Sino-Mauriciens ou Musulmans.

L'Indépendance les menace de nouvelles taxes, du dégonflement de leurs sacs d'or.

Donc tous les capitalistes, sans exception, sont *contre* l'Indépendance. Et cela nous éclaire. Si les capitalistes sont *contre*, c'est qu'il y va de leur intérêt, autrement ils seraient pour.

C'est par opposition, si l'indépendance n'est pas du goût des capitalistes, ça doit forcément *servir* les travailleurs. Mais voyons comment.

La politique et l'économie à Maurice sont sur deux bords. Avec l'état actuel des choses, la politique ne peut se mêler du fonctionnement de l'industrie sucrière et courber ses abus. Si bien que la propriété privée est ici un État dans l'État. Souvent d'ordre fort occulte, mais d'autant plus dangereuse que ces forces sont occultes. Le capitalisme à Maurice depuis deux siècles a tout régenté : le ventre, l'esprit, l'opinion.

*Advance*, lorsqu'il est créé, a été le premier journal socialiste de ce pays. J'ai exprimé dans *Advance* des opinions sur la question économique que je n'aurais pu exprimer nulle part ailleurs. Face au libéralisme d'*Advance*, Noël Marrier d'Unienville (N.M.U) s'est dressé, traitant le Dr S. Ramgoolam et la masse des Hindous qui le suivaient, de crypto-communistes. Or nous savons que Sir S. Ramgoolam est un modéré. La presse anglaise tout entière l'a clamé.

L'Indépendance n'introduira pas le communisme à Maurice. Ce qui introduira le communisme, c'est le refus d'orienter le pays sur la voie du progrès, amenant les rancœurs. Et cela le Dr Ramgoolam l'a dit à Londres à l'interviewer de *France-Presse*.

Donc si on veut que le communisme soit écarté de Maurice, qu'on fasse justice à la notion de progrès.

L'argument massue des opposants de l'Indépendance et qui résume tous leurs griefs, c'est que l'Indépendance acquise, les Hindous domineraient ce pays. Comment le feront-ils ? En dérobant les propriétés sucrières et les prenant pour eux ?

Pour que pareille chose arrive, il faut que le communisme batte son plein à Maurice. Mais là encore – et si cela était – les propriétés sucrières dérobées n'iraient pas aux Hindous, mais à l'État, et l'État c'est tout le pays, Hindous, Chinois, Blancs, hommes de couleur, Musulmans.

On peut contrôler les propriétés sucrières avec l'Indépendance – et cela pour le bien de tous – mais on ne peut *dérober* les biens privés.

Avec l'Indépendance donc, les Hindous ne peuvent PRENDRE le pays.

On a dit que, avec l'Indépendance, les Hindous domineront politiquement. Par le *Congress* ? Non, ça c'est écarté. Pour que les Hindous dominent le pays politiquement, il faut que le *Parti Travailleiste* soit d'abord dissous, que TOUS les Hindous se liguent sous une seule bannière raciale contre le reste de la population.

Or que voyons-nous ?

Division partout parmi les Hindous : 1°) *Le Congress*, 2°) le Parti de Bissoondoyal, 3°) le Parti des Tamouls. Et il y en aura d'autres. Et qui plus est, MM. Koenig, Duval, Fakira et Devienne et d'autres du *Parti Mauricien* clament sur les toits que BEAUCOUP d'Hindous sont avec eux.

Aussi comment les Hindous pourraient-ils dominer le pays, puisqu'ils sont eux-mêmes divisés, et ne s'entendent pas politiquement ? Donc la « menace hindoue » qu'a créée de toutes pièces N.M.U. comme un épouvantail, a été un mythe visant à nul autre but que de maintenir le statu quo, de continuer le règne des privilégiés.

Série de mythes, suite d'inventions qui partent de la « menace religieuse » à la « menace hindoue », s'agrémentant de la « menace du langouti », de la « menace de chaos économique », et de toute une liste d'épouvantails en qui beaucoup de Mauriciens crédules ont cru.

Grâce à ces épouvantails, des politiciens ont divisé le pays, avec une seule fin – qu'ils l'aient voulu ou non – de

continuer l'emprise capitaliste sur l'île Maurice, de faire durer indéfiniment le « bon vieux temps », le paradis capitaliste des bourgeois cossus.

Donc j'ai arraché le masque.

Demain je traiterai des bienfaits de l'Indépendance.

# ADVANCE

17 Septembre 1965

## Points de vue – L'INDÉPENDANCE, nécessité humaine et historique (II)

Qu'est-ce que l'indépendance ? Dans le monde actuel où on marche de plus en plus vers l'union des races, des parlements, des pays, de la culture, où la planète comme un tout marche vers l'HUMANISME, peut-il y avoir d'Indépendance sans INTERDÉPENDANCE ?

Non, avec l'état actuel des choses et d'évolution de la planète, nulle indépendance n'existe nulle part sans interdépendance.

Madagascar, qui a eu son indépendance, dépend des capitaux français, en même temps qu'elle est liée à la culture française.

Aucun pays en Europe n'a une indépendance entière, puisque tous les pays d'Europe vivent les uns des autres et certains pays encore sont liés par le *Marché Commun*.

L'île Maurice devenue indépendante *dépendra* des autres pays. Donc nul homme à Maurice avec l'indépendance ne pourra imposer ni une dictature économique ni une dictature politique, appuyée par des frères de race.

Ce qu'amènera l'Indépendance, c'est l'ENTENTE, et pas le chaos. Le chaos, nous l'avons actuellement avec l'émiettement des intérêts, les divisions de castes et de races, les idiosyncrasies multiformes de la vie mauricienne. Et l'île Maurice présente un état arlequin sans soudures. On est à Maurice, au mieux, un conglomérat. Sans l'Indépendance rien ne changera et tout ne fera que s'empirer, face à la planète qui marche à l'union.

Pour devenir un seul et unique peuple, il faut l'Indépendance. Il n'y a pas d'autre moyen. Car alors nous serons une *Nation*. Autrement intégrés ou associés à la Grande-Bretagne, *nous continuerons à nous coloniser nous-mêmes*. Et où par absence de *nation*, chaque groupe veut grimper sur le voisin et s'imposer aux autres.

Maintenant touchons le point mondial. Des sauvages en Afrique ont eu l'Indépendance. Des pays arriérés ont eu l'Indépendance. Nous, avec deux siècles de culture et de civilisation, sommes-nous indignes de l'Indépendance et devons-nous continuer à être nourris au biberon par l'Angleterre et être la risée du reste de l'Univers ?

Si nous sommes indignes de l'Indépendance, c'est que nous ne valons rien. En sus d'être des indisciplinés, nous sommes indignes à tout jamais d'être une nation. Et cela, je ne l'accepterai jamais parce que j'aime mon pays.

Associés à une Angleterre qui s'appauvrit de plus en plus et qui elle-même va *dépendre* de l'Europe (l'entrée dans le *Marché Commun* est une nécessité vitale pour l'Angleterre, et en ce cas elle devra abandonner économiquement le *Commonwealth*), associés à une Angleterre économiquement chancelante, que va devenir l'industrie sucrière mauricienne ? Alors qu'avec l'Indépendance *tout l'Univers deviendra notre tuteur*. Et nous ouvrirons les bras aux financiers de Wall Street, comme aux banquiers de Tokyo à Bonn, d'Ottawa à Moscou. Avec l'Indépendance nous entrons dans la danse des nations. Nous sommes intégrés non à la Grande-Bretagne mais nous sommes *intégrés à l'univers*. Nous faisons un tout avec l'Univers, au lieu d'être une parcelle d'Empire qui a cessé d'exister.

Argument massue, avec l'intégration avec la Grande-Bretagne, nous sommes un parent pauvre et honteux, mendiant et faible, quémandant des fonds à la Métropole et que nous n'aurons pas. Alors qu'avec l'Indépendance, cesse notre isolement, notre monnaie nouvelle a cours dans toutes les capitales, et nous pouvons enfin développer notre pays – alors que les capitalistes mauriciens depuis 200 ans n'ont pensé qu'à eux, et n'ont rien fait pour hausser la vie du pays. (Il a fallu le Parti Travailleuse avec ses moyens restreints pour tout changer, depuis si peu de temps du visage de cette île).

Et vient maintenant l'argument final. L'île Maurice indépendante rejoindra alors la Grande Afrique dont le développement n'a fait que commencer et qui est appelée à être le Continent le plus riche du monde. D'autre part avec cette fédération, c'est la seule manière que nous avons d'écouler notre surplus de population, alors que l'Angleterre nous ferme ses portes. Que nous nous unissons en fédération avec l'Est-Afrique ou avec Madagascar, ou avec les deux à la fois, le *but* est là. Est atteinte alors avec l'Indépendance, *l'indépendance* dont j'ai parlé.

Et je termine.

Que nous le voulions ou non, nous arriverons à l'Indépendance. Pour notre plus grand bien. Essayer d'arrêter la marche inéluctable vers l'Indépendance, ne peut que desservir le pays dans ses sources vives.

Je donne la main à Hervé Masson-A par-delà les mers. Je presse la main de Sir Seewoosagur Ramgoolam à Londres. J'invite l'Hon. Greenwood de nous accorder l'Indépendance. Et surtout je demande à M. Jehan Zuel, rédacteur en chef par intérim d'*Advance*, de publier ces deux articles immédiatement, afin qu'ils puissent se trouver à temps sur la table de la Conférence constitutionnelle à Lancaster House.

Surtout ne pas oublier Lord Taylor et ses conseillers. Et même la presse anglaise. Merci.

\*.\*.\*

P.S. J'ai envoyé deux articles, l'un au *Courrier de Madagascar*, l'autre au journal *Le Monde*, de Paris, mais infiniment plus forts. Dans ces deux articles je donne ma version de la cause des émeutes à Maurice, où je mets tout le blâme sur les politiciens. Dans l'article du *Monde* je soulève toute la stratégie mondiale de l'océan Indien liée à la conférence constitutionnelle de Londres.



## ADVANCE

7 Octobre 1965

### Sous le signe de l'Entente Nationale – L'indépendance et la réforme agraire (I)

Je veux sauver mon pays, lui donner sa dernière chance.

L'Indépendance doit nous unir et non nous diviser. Mais pour qu'il y ait entente, il faut que fleurisse le principe de justice, gage de l'harmonie.

J'ai prêché combien de temps dans le désert. Mais maintenant que l'Indépendance nous a été accordée, et que nous tournons définitivement une nouvelle page et recommençons le Livre de notre Histoire – ma voix dans le champ neuf de la perspective qui vient peut être écoutée.

\*.\*.\*

Tout le drame de l'Algérie a été que quelques colons français ou « pieds noirs » possédaient la quasi totalité des terres. Et l'Algérie est un pays agricole. Si les « pieds noirs » avaient été libéraux et n'avaient pas accaparé toutes les terres, ils n'auraient pas tout perdu. Et ils seraient restés en Algérie, *car les paysans algériens qui auraient détenu des terres, liés aux colons par de mêmes intérêts agraires, les paysans algériens auraient appuyé les « pieds noirs »* et la révolution algérienne n'aurait pas eu lieu, et les « pieds noirs » seraient restés et n'auraient pas tout perdu.

Cet exemple a un thème infiniment plus éclatant avec la Révolution française.

On a dit que Rousseau et les Encyclopédistes, par leurs idées libérales, ont créé la Révolution française. C'est faux. La Révolution française est partie de la terre. Les bourgeois, à Paris, Philippe Égalité et autres *jappeurs* ont été les outils d'une révolution dans la masse, parce que les nobles détenaient toutes les terres. Ces terres que quelques paysans détenaient étaient sous location des seigneurs, auxquels les paysans devaient redevance. Existait avant 1789 en France, l'état féodal de la propriété terrienne. Ça ne pouvait continuer. Les paysans en France ont suscité la Révolution, les bourgeois ont été la main. Très peu de grands cerveaux l'ont fait, d'où l'immonde Terreur et Robespierre et le reste.

Et quand vint Napoléon, la vente des biens des émigrés fut maintenue. Et commença véritablement le paysan français. Et alors que les nobles avant 1789 étaient seuls gros propriétaires des biens agraires, en plein XIXe siècle se présenta *la grosse propriété paysanne* sans châteaux naturellement (qu'est-ce qu'un paysan peut faire d'un château, il faut le blason, et le paysan n'en a cure, et fuit le panache).

Louis XVIII revenu en France, fut *forcé* de maintenir la vente des biens des émigrés. Eut-il agi autrement, qu'il aurait perdu son trône !

L'Angleterre a opéré, il y a longtemps, sa réforme agraire. L'Inde l'a fait depuis l'Indépendance.

Et maintenant j'exprime mon opinion quant au communisme.

À chaque fois que le régime communiste prend pied dans un pays, il redistribue les terres. Exemples : la Russie Soviétique et les propriétés immenses des grands ducs et boyards passés aux paysans russes. Et c'est la Poméranie, la Prusse orientale quand traversèrent les armées communistes russes. C'est toute la politique économique de la Chine communiste concernant les terres. Enfin c'est Cuba où les propriétaires hollandais et les grands trusts sucriers ont été expulsés sans compensation, par pure expropriation, qui est une félonie.

Voici mon verdict – et le Créateur ne m'a pas donné un esprit génial pour rien – le communisme fructifie sur la propriété agricole et foncière EXCÉDENTAIRE. Rien ne pousse autant les peuples à se jeter dans les bras du communisme que lorsque la propriété agraire est entre quelques mains. Car tout part de la terre. Et c'est naturel. Privez l'homme de la terre et vous le privez de tout. Toute révolution communiste a la terre et les biens fonciers comme fondement.

Vous voulez éviter le communisme ? Redonnez à l'homme la justice agraire.

Demain je traiterai, à la lumière de ce qui précède, de notre problème agraire, l'essentiel problème.

## ADVANCE

8 Octobre 1965

### **Sous le signe de l'Entente Nationale - L'indépendance et la réforme agraire (II)**

L'instabilité chez la communauté créole et les hommes de couleur à Maurice, c'est qu'ils sont des employés, des artisans, des fonctionnaires, et que cette classe si exceptionnelle dans le domaine de la culture et de la civilisation, ne possède pas de terres.

Les Blancs – colons de jadis – ici n'ont rien fait pour pousser les Créoles à la possession des terres. Au contraire, ils les ont écartés de la terre par peur que les émancipés et les métis les coiffent. Ça a été toute la politique du XIXe siècle à Maurice : écartier les Créoles de la terre à tout prix.

De ce préjugé d'argent, est venu le préjugé de couleur. Et de rien d'autre. L'argent menacé chez les Blancs – ou le croyant tel – les Blancs ont soulevé le drapeau de la peau, le tabou de la race, insufflant ainsi un complexe d'infériorité chez l'homme de couleur et le créole.

Le créole et l'homme de couleur écartés de la terre, cette communauté n'a jamais pu s'élever sur l'échelle de la richesse – puisque la terre donne tout. Et une oligarchie d'argent s'est installée chez les Blancs, avec un complexe de supériorité inouï et une morgue sans limites.

Donc complexe d'infériorité d'une part et complexe de supériorité d'autre part – le tout reposant sur l'argent et le prestige que donne le bien foncier.

Puis sont venus les Hindous. Les Blancs capitalistes et gros propriétaires de terres ne se sont pas méfiés d'eux. Les Blancs, alors qu'ils ont écarté les Créoles des terres, les Blancs ont fait tout pour attirer les Hindous sur les terres et les appeler à devenir des propriétaires fonciers. Résultat : l'Hindou s'est enrichi. Et quand N.M.U. lève l'étendard de la menace hindoue, on pourrait lui demander : « Qui l'a créée – si cette menace existe véritablement, – si ce n'est les Blancs eux-mêmes, qui ont tout fait pour aider les Hindous à acquérir des terres ? » Aujourd'hui les capitalistes blancs craignent les Hindous. Ils n'ont pas voulu aider l'homme de couleur, ils ont écarté les Créoles des terres, ils ont aidé l'Hindou. Aujourd'hui les intérêts des Hindous et les intérêts des capitalistes blancs sont indissolublement liés. Je veux aider maintenant mon pays à souder cette alliance économique pour le bien de tous et en même temps donner leur dernière chance aux hommes de couleur et aux Créoles, par une alliance générale et un plan général de construction, que j'exposerai maintenant.

Ce qu'il faut, c'est que le Mauricien – et surtout le Créole – revienne sur les terres. Mais comment ? Car avec l'accumulation des habitants dans les villes, tous nos problèmes se compliquent et deviendront bientôt insolubles.

Ce qu'il faut, c'est une décentralisation des terres, accompagnée par une centralisation à outrance des usines. Processus réversif.

Tel capitaliste blanc ayant en son seul nom 2 000 à 3 000 arpents de terres, se condamne de lui-même avec l'Indépendance à ce qu'on lui réquisitionne une grosse partie de ses terres avec compensation. (Que fera-t-il de cet argent, qui, avec le prix actuel des actions, ne vaudra pas lourd ?).

Et les terres réquisitionnées au gros propriétaire terrien, on les allouera par vente à l'encan en petits lots. Et c'est alors que le Créole et l'homme de couleur auront leur dernière chance : réintégrer les terres, devenir propriétaires agricoles, s'ils le veulent. Tout le monde pourra acheter ces terres en petits lots.

Mais là encore, le réquisitionnement n'est pas une politique idéale, car c'est la carte forcée. Il faut essayer d'éviter ça dans l'intérêt de tout le monde, mais il faut une RÉFORME AGRAIRE.

Et j'en viens à une réforme volontaire acceptée et libre que les Blancs capitalistes, gros propriétaires, feraient eux-mêmes. Comment ? Mais par le système HIRE-PURCHASE que j'ai déjà exposé en plusieurs fois dans la presse. Je n'y reviendrai pas.

Ici les capitalistes blancs feraient leur propre réforme, dans l'intérêt du pays comme dans leur propre intérêt. Le feront-ils ? Qui peut le dire ? Depuis quelque temps la communauté blanche de ce pays se divise en deux groupes : les libéraux ou les progressistes, et les conservateurs ou les réactionnaires. Les premiers veulent filer l'écoute et les seconds comptent maintenir leurs privilèges à tout prix. Que sortira-t-on de tout cela ? Je ne sais. Mais en tant que Blanc, travailliste, libéral, poète et penseur – considéré autant génial dans le domaine de la peinture que dans celui de la littérature – je veux aider ma communauté et sauver leur pérennité à Maurice dans le strict champ de l'Indépendance et de la justice distributive.

Mon devoir est de lancer ce dernier avertissement aux Blancs : soyez libéraux et restez, intégrez-vous à la vie mauricienne et devenez un des plus beaux fleurons de notre vie nationale.

Vous avez un an pour changer toutes vos idées, jusqu'à la fin de 1966.

Pour ma part, j'aurai fait mon devoir et parlé. Par une réforme agraire, vous vous sauvez. À vous à décider et pour l'avenir de vos enfants.

Mais une chose est claire. Nul ne peut penser comme en 1900. Inutile de dire : nous tenons tout, nous avons toutes les manettes ! Cela est un mythe, avec l'Indépendance tout change. Et la politique peut forcer l'économique. Cela n'est de l'intérêt de personne qu'il y ait forcation.

Il faut changer le cœur des capitalistes, afin de changer leurs idées. Qui le fera ? La force des événements peut-être. Mais la réforme agraire se fera avec ou contre les capitalistes. Je souhaite que ce soit avec. C'est tout le sens de mes deux articles qui visent à l'ENTITÉ NATIONALE dans une reconstruction du pays.

## ADVANCE

15 Octobre 1965

### Chez les puristes

Toute la littérature mauricienne est paralysée par la grammaire. Chacun vise ici à être un puriste. Cela n'a pas empêché Rémy Ollier, qui écrivait mal la grammaire, d'être le plus grand journaliste que l'île Maurice ait connu.

Les Français n'écrivent pas le français. Ils écrivent un français grammatical, mais sans vie. Et nous savons que la grammaire évolue. Ici l'Académie française est prise de court.

À Paris, on dit : « Écrire mal comme Chazal ». J'en suis très flatté, en raison de ceux qui me jugent. Cela n'a pas empêché *Petrusmok*. Car s'il m'avait fallu écrire comme les Français, je n'aurais rien écrit du tout.

Les Français écrivent une langue morte, sèche et sans vie. C'est tout un charabia abstrait, sans images, bourré de syllogismes. L'analyse ici prédomine, donc le style n'a pas de cohésion. On tourne en rond. Les *Nouvelles Littéraires*, le *Figaro Littéraire* donnent des maux de tête. Le style français a ici de petits décolletés, mais pas de nudité.

Depuis Descartes, c'est comme ça. Et ça ne fait qu'empirer.

Donc, si j'avais écrit *Sens-Plastique* à la manière des Français, *Sens-Plastique* n'aurait jamais paru. Donc, j'ai eu à écrire *mon* français.

L'autre jour, j'ai rencontré le Dr Vellin, que personne à Maurice ne comprend et que personne ne connaît. Voici ce que m'a dit le Dr Vellin : « Je revenais d'Europe. J'avais lu un article de vous, où vous disiez 'J'écris non le français, mais *mon* français'. Je vous ai compris parfaitement, ajouta le Dr Vellin, et vous approuvai. J'allai voir Rivet – vous collaboriez alors au *Mauricien* – et je lui dis : 'Le français de Chazal est si magnifique qu'il dépasse la préface de Cromwell de Victor Hugo' ». Vellin ne m'a pas dit quelle fut la réaction de Rivet.

Ce que les écrivains mauriciens ignorent, c'est qu'en voulant être puristes, ils se condamnent à l'impuissance ! La grammaire est une convention et pas autre chose. Cette « convention » change au cours des temps. Or, le poète, le précurseur refuse la notion de temps. Il surplombe et brasse les deux pôles du passé et de l'avenir. De sorte que le poète construit sa propre loi, impose son rythme, son style. C'est le « Cavalier seul », comme disait Duhamel.

La bouffonnerie à Maurice, c'est que les écrivains mauriciens ont voulu me mettre dans un cadre : « Soit vous écrirez comme écrivent les Français ou vous serez considéré comme un cacographe ». Je m'en moque des Français. Je ne suis pas nationaliste de la langue comme beaucoup. J'ai emprunté aux Français leur idiome et c'est tout. Je n'ai aucun compte à rendre aux Français. Ma pensée ne leur doit rien. Je suis au-delà de la France et du patriotisme des lettres.

Et si quelqu'un doit à quelqu'un d'autre, c'est bien les Français qui me doivent tout pour avoir reinvigoré leur langue.

Mais que j'eusse écrit en anglais ou en allemand, en russe ou en chinois, dans la langue hindoue ou en langue arabe, j'aurais été ce que je suis. J'aurais refait les autres langues, pour les adapter à ma pensée.

Et pour tout dire, *Sens-Plastique* est au-delà des mots. Cette œuvre part des mots, mais se transcende par sa montée en esprit et, partant d'une transfiguration de l'idiome, atteint à l'*esprit pur*.

Donc, les écrivains mauriciens, en voulant être puristes, s'abolissent.

Une femme ordinaire s'habille comme tout le monde. Elle suit la mode. La femme qui a du charme et qui a une personnalité, fait de la robe l'adjuvant de son charme. Il y a ici le charme d'abord et puis la robe et la mode. La femme de charme, même si elle s'habille selon la mode, dépasse la mode.

Prisonnières de la mode, esclaves de leur propre robe, les femmes sans charme sont comme un objet dans une boîte, où la plus grande beauté sans charme est enfermée dans sa robe.

Moi, je m'en moque du français. Je crée *mon* français, et le français malcolmien ne doit rien à personne.

Résultat : la forme et le fond chez moi sont liés, inconscient et conscient soudés. Le but est alors atteint. Je reviendrai sur toute la question.

\*.\*.\*

P. S. – En fait, les Français parlent-ils le français ? Non, car ils ont tous l'accent. Le français sans accent est parlé à l'étranger par certains individus. J'en nomme deux à Maurice : Jean-Baptiste Mootosamy et le professeur Ramgoolam, qui ne portent pas précisément des noms français. Qu'est-ce que c'est d'être Français ? Que quelqu'un me l'enseigne.

# ADVANCE

5 Novembre 1965

## Une deuxième chambre

J'ai lu avec intérêt l'article d'Hervé Masson dans *L'Express*, où il était question d'une deuxième chambre, d'un sénat. Et je l'approuve, mais avec des variantes.

Notre constitution a une lacune – et l'*Ombudsman* ne peut en aucun point corriger cette lacune – il manque à notre constitution un CONTRE-POIDS, et ici les garanties aux minorités ne peuvent rien apporter.

Qu'est-ce qui constitue notre drame national ? Je l'ai dit et redit et je le répète : *notre politique est socialiste et d'avant-garde, notre économie est féodale*. La première structure ne peut s'accommoder de la deuxième.

Tout notre passé a été mené par l'économie et non par la politique. La politique, telle que nous la voyons aujourd'hui, est une NOUVELLE VENUE. Il y avait dans le passé le Secrétariat qui menait l'administration. La politique se limitait pratiquement à surveiller ce que faisait le Secrétariat. Tout le reste était sous la coupe de l'économique. L'Administration et le Secrétariat mis à part, il n'y a eu, depuis près de deux siècles, qu'une seule politique à Maurice : LA POLITIQUE DU SUCRE.

Aujourd'hui, les choses ont changé. La politique va beaucoup plus loin. Mais l'économique, elle, est restée FÉODALE.

Et ici mon ami Hervé Masson, homme super-intelligent et peintre de valeur, va me comprendre : il faut mettre un PONT sur le fossé qui sépare la politique et l'économie à Maurice.

La POLITIQUE DU SUCRE a été et elle est toujours d'*ordre privé*. Il faut que cette *politique du sucre* devienne d'*ordre national* et que tout le monde puisse se mêler de l'économie, – non seulement les députés, mais tout le pays.

Pour l'immense avantage de nos financiers et pour le bien du pays comme un tout, il nous faut un SÉNAT A-POLITIQUE, mais où entreraient des politiciens. Ce Sénat n'aurait aucun pouvoir exécutif d'aucun ordre. On l'appellerait *Sénat* parce que je ne vois pas d'autre mot. Ce Sénat – constitué de politiques et de financiers – serait le MÉDIUM entre l'économique et la politique. Toute grosse question comme le *planning* lui serait soumise en premier. Ce SÉNAT A-POLITIQUE constituerait son propre collègue d'experts. Il serait la sauvegarde de notre économie et de notre politique, le soutien, le maillon essentiel, et créerait un *lien d'harmonie* entre le Capital et le Travail. Il aurait ses bureaux, qui s'étendraient à toutes les activités du pays. Ce Sénat serait uniquement *consultatif*, mais ses opinions auraient un tel poids, qu'en conseillant il épaulerait l'effort de ceux qui nous gouvernent.

Il faut qu'avec l'indépendance, il y ait ACCORD PARFAIT et TOTALE COLLABORATION entre les hommes politiques et les financiers. Le bonheur de tous, et des financiers eux-mêmes, en dépend.

Ce SÉNAT A-POLITIQUE servirait tour à tour de FREIN et donnerait l'ÉLAN à nos grandes décisions. Mieux qu'un *Brain-Trust*, il mobiliserait toutes les énergies.

LA POLITIQUE DU SUCRE continuera, parce que nous n'avons qu'une seule industrie. Mais cette POLITIQUE DU SUCRE deviendrait nationale et cesserait d'être d'ordre privé. Une et indivisible, l'industrie

sucrière serait alors la mère de tous, Capital et Travail réunis. Autant qu'une Grande Famille, l'Île Maurice, par sa principale industrie, deviendrait MAURITIUS AND COMPANY ILLIMITED où l'intérêt de chacun se marierait à l'intérêt de tous. Avec ce fondement établi, nous pouvons monter vers *autre chose*, vers cette ENTITÉ NATIONALE, ce Visage Unique, à la fois spirituel et social, gage de notre pérennité et de notre rôle dans l'Univers.



# ADVANCE

17 Novembre 1965

## Les deux Cabon

Il y en a deux. Et il y en a mille. Il y a le Cabon de Rivet. Il y a le Cabon d'*Advance*. Il y a le Cabon qui peint et dessine et parle plusieurs langues, dont l'espagnol. Il y a le Cabon avec qui je m'entends bien et très mal. Il y a le Cabon qui a été le premier dans le monde à comprendre *Sens-Plastique* en poète (et André Masson en savant, en métaphysicien). Les deux se complètent. Il y a le Cabon qui est franchement méchant. Et il y a le Cabon généreux, qui, sans que personne ne le lui ait demandé, a adopté trois petits enfants noirs (N. de Cabon : Et qui ne furent pas adoptés parce qu'ils étaient noirs). Il y a ce Cabon qui a compris *Petrusmok* et il y a ce Cabon qui ne me donne pas assez de place dans *Advance*. Il y a ce Cabon ami de Sir Seewoosagur Ramgoolam et il y a ce Cabon qui parle comme un Français et qui « franciserait » l'Inde s'il le pouvait.

Cabon, je dois le dire – car c'est un article de franchise, sans quoi je n'aurais pu l'écrire – est considéré un traître. Mais, extraordinaire chose, Cabon n'est nullement un traître dans *Namasté*. Cabon donc a une « manière de trahir ». Serait-ce une manière d'aimer, ayant trait à une sensibilité blessée ? Il faudrait découvrir Cabon avant *Brunepaille*. Je suis sûr que Cabon n'aurait jamais trahi s'il n'avait eu une enfance très dure.

On ne corrige pas l'enfance dans l'homme. Et nul homme ne guérit de son enfance. Le poète ne peut faire mieux que retrouver son enfance. Il est possible qu'on apprenne un jour que Napoléon se battait dans les rues d'Ajaccio à l'âge de cinq ans et que c'est pourquoi il est devenu Napoléon. Cabon aurait dû guérir de son enfance. Il s'est mal guéri.

Parfois, je me demande ceci : si Cabon n'avait pas été un homme de couleur, mais né aujourd'hui où le préjugé de couleur va disparaître, Cabon aurait-il été Cabon ? Je crois que non. Il aurait été un autre Cabon. Il n'aurait pas écrit *Namasté*, mais autre chose.

Ici Cabon ne m'en voudra pas – je veux être franc : si la société de couleur n'avait pas rejeté Cabon, Cabon aurait-il écrit *Namasté*, qui a abouti pour lui à un voyage dans l'Inde ? Je crois que oui, mais il y aurait un autre Ram. Le fond serait resté le même, mais la forme aurait été autre.

Nul ne peut dire que le milieu ne l'influence pas et que les circonstances ne le mènent pas.

Il y a un homme qui s'appelle Cabon, mais que la société a déterminé à un certain point. Rivet était linguiste. Cabon a développé une manie de grammairien. Cependant, Rivet était Rivet et Cabon est Cabon.

Je dirai une chose sans doute stupide. Le christianisme pendant deux siècles à Maurice ayant été teinté de préjugé de couleur, il y a eu le *christianisme mauricien*. On pourrait aussi parler d'une littérature d'hommes de couleur à Maurice, qui part du *Georges* de Dumas. Marcel Cabon écrit Ram l'Hindou parce que la société de couleur l'a blessé.

Le problème Cabon touche tout le problème de préjugé de couleur à Maurice. En fait, Cabon résume la communauté dans ce qu'elle a souffert. Derrière *Namasté*, il y a Rémy Ollier, que certains appelèrent aussi un traître.

On dit que Marcel Cabon est un monstre. On dit que Marcel Cabon est un traître. Mais qui a fait ce monstre ? À qui est imputable ce traître – si le monstre véritablement existe, si le traître véritablement existe – si ce n'est la société ? Enfant, l'homme est un produit de la société et un produit de lui-même. D'où les deux Cabon. L'un influe sur l'autre et crée l'œuvre d'art. Donc, je ne juge pas Cabon directement. Je n'en ai pas le droit. L'Évangile dit : « L'on jugera l'arbre par ses fruits ». Je fais confiance à Cabon à cause de *Namasté*. Le poète m'intéresse. L'homme a ses humeurs.

L'homme ordinaire a ses intimes, sa famille, ses amis et puis le reste de la société. Il essaye de marier tout cela, surtout par un salmigondis. Mais le poète, l'homme exceptionnel, en sus de sa famille, de ses intimes, de ses amis et de la société, le poète a la poésie.

Pour ma part, je vis comme si la société n'existait pas. Et même j'ignore l'île Maurice, je ne connais que *mon* île Maurice, que j'ai essayé de traduire dans *Petrusmok*. J'ai ma famille et mes intimes, que j'honore, et puis j'ai ma *poésie*. Je dois dire que la *poésie* pour moi passe en premier, car elle est ma *religion*.

Cabon aussi a sa religion. Il a sa poésie. Il a sa famille et il a la société. En allant vivre à la Pointe aux Sables, il reste social quand même. Je ne blâme pas Cabon d'avoir gardé des liens avec la société, d'aller à des dîners officiels, à des cocktails, à des conférences, à des soupers (Note de Cabon : où l'un de mes plaisirs est de rencontrer quelquefois Malcolm de Chazal). Ça, c'est son affaire. Mais s'il est méchant, c'est qu'il est resté au sein de la société.

À mon sens, dans le monde de robots où nous vivons, le poète doit couper tout lien avec la société, s'il veut se réaliser.

Le problème Cabon pose le problème du poète. Que Cabon arrive à résoudre ce problème, il n'y aura pas alors deux Cabon, mais un seul Cabon. Comment faire ? Il ne s'agit que d'un *acte mental*. Là où je vais, je ne vois personne. Les autres me voient, mais je ne les vois pas. Quand je marche dans les rues de Port-Louis, je marche avant tout dans les rues de *Petrusmok*. Quand je mange, je mange avec la conversation que j'ai en moi-même. Je ne suis pas seul, parce que je crée.

Le poète doit *se suffire* en créant. Il n'y a qu'une manière d'être maître de la société, c'est en créant. Le poète doit se suffire, parce qu'il est comme Dieu. Car créer est la plus haute forme d'aimer. Et tout se comprend.

P.S. : Mon cher Marcel, tranquillisez-vous et criez « Hosannah ! » Moi aussi, je suis un traître. Moi aussi, je suis considéré un monstre par la société. Et je suis infiniment plus haï que vous, parce que je prends la société de front et je suis implacable et irréductible. Tous les poètes sont frères face au bourgeois. Il y en eut un qui alla jusqu'au Golgotha. Hosannah !!

## ADVANCE

29 Novembre 1965

### Le problème racial

*« The only pure race in Europe is the fox-terrier » – Bernard Shaw*

À fouiller l'archéologie on arrive à la conclusion, tout au moins autant que l'homme peut remonter dans le passé, que Adam et Ève étaient des Noirs. Le berceau de la race humaine aurait été l'Afrique du Sud. Toute l'Océanie était noire. Il y avait la race noire et la race jaune (les « rouges » d'Amérique seraient un dérivé de la race jaune qui auraient franchi le Détroit de Bering).

Les Hyperboréens de Platon d'où est venue la race blanche étaient dans le nord de la planète, à toucher le cercle polaire. Et ils descendirent. Les Atlantidiens viennent d'eux. Et enfin vient la Première Europe, celle des Celtes et des Druides. Ram, départ de la race aryenne qui envahit l'Inde et repoussa les Dravidiens, était un Druide.

En ces temps-là, l'Afrique du Nord était peuplée d'une race noire infiniment plus développée que la blanche : elle connaissait l'écriture et la métallurgie. Et elle faisait des incursions en Europe et des rafles. Et le Diable, la race noire le peignait en blanc, et la race blanche peignait le Diable en noir. Ça a été, il me semble, autour du Diable, le premier préjugé de couleur.

Donc, la civilisation noire a précédé la civilisation blanche. Le noir a rétrogradé et le blanc s'est muté. Aujourd'hui, l'Afrique s'éveille.

Je trouve assez bête cette affaire de la Rhodésie : là, les Blancs ont beaucoup à apprendre des Noirs et les Noirs ont beaucoup à apprendre des Blancs. Ce qui fausse tout est la question économique – comme toujours – les Blancs de Rhodésie voulant conserver leurs acquis. Mais en Afrique, il ne s'agit pas, à mon sens, sauf en Afrique du Sud, de préjugé racial, proprement dit, mais de lutte économique. Le Sud-Africain, lui, se croit de la race des dieux. Le Durbanais se veut le Parisien d'Afrique. Il s'agit de prestige.

Mais là où le préjugé de couleur est le plus virulent, c'est aux États-Unis. Il y avait là le Mann Act qui, naguère, empêchait le mariage entre Blanc et Noir. Il a été abrogé. Le pugiliste Johnson, champion du monde de boxe, un Noir, épousa une Blanche. Il était passible de prison. Il réussit à s'échapper.

Le Diable était noir pour les premiers Européens et le Diable était blanc pour les civilisés noirs de l'Afrique du Nord.

Mais si on découvrait que Adam et Ève étaient noirs, tout le monde aurait du sang métis dans les veines, y compris les Sud-Africains. Et Dieu qui aurait créé Adam et Ève noirs, devrait être, lui aussi, un NOIR. Vous voyez à quelle ineptie nous arrivons.

Je ne sais si mon ami Marcel Cabon acceptera de publier ce qui suit, mais il me semble qu'il y a deux endroits où le préjugé de couleur n'existe pas : à la banque et au lit.

À Maurice, le préjugé de couleur disparaîtra avec l'indépendance. Cash noir, roupie blanc énonce un dicton créole. Il s'agit d'abolir le cash et de n'avoir que de l'argent blanc (comme le nickel aux États-Unis).

Ce qui blanchit et ce qui noircit, c'est l'argent. N'ayant pas d'argent, je suis un Cafre blanc.

Je propose que notre drapeau national avec l'indépendance soit noir et blanc avec deux mains entrelacées.

Mais j'oubliais une chose : Jésus était un métis, car il était sémite. N'est-ce pas un moyen pour nous de nous réconcilier ?...

# ADVANCE

1<sup>er</sup> Décembre 1965

## Napoléon cet inconnu

L'histoire de France, les Français la connaissent par les images d'Épinal. Les Français apprennent l'histoire de France par la légende. C'est de Londres qu'on connaît Paris, et vice-versa. Ainsi, à mon sens, le seul livre valable sur Napoléon a été écrit par un Anglais, Duff Cooper, où, campant Talleyrand face à Napoléon, il démontre que Talleyrand, le traître, est celui qui a servi la France, alors que Napoléon voulait servir sa famille et ses ambitions.

Un autre livre sur Napoléon m'est tombé entre les mains, écrit par un Anglais, A. G. Macdonell, où l'auteur traite des maréchaux de Napoléon.

Tout ce groupe de petits plébéiens, devenus ducs et princes, et qui sous la Restauration, avec leurs châteaux, leurs terres et leurs bijoux, ont frayed avec la haute noblesse française, tout ce « paquet » de maréchaux ne valaient pas grand chose. Il faut excepter Davout et Massena. Le reste n'a fait que des fautes. Napoléon était seul. Tout génie, quand il est précurseur, est seul.

Il y a deux grands Napoléon : l'homme d'Italie et d'Austerlitz et de Wagram, et l'homme de la campagne de France, lorsque Napoléon avec 50 000 hommes tenait victorieusement contre les Alliés au nombre de 400 000.

Entre-temps, que de faiblesses, que de lacunes, que d'indécisions !

La grande affaire est Borodino. Ney, Davout et Murat font des prouesses. Ils enfoncent l'armée russe. Mais ils veulent l'annihilation, terminant ainsi la campagne de Russie. Ils demandent que la Garde Impériale donne le coup de grâce. La Garde était intacte. Napoléon n'était pas sur le champ de bataille, mais à un mille à l'arrière, silencieux, impassible. « Pour l'amour de Dieu, envoyez la Garde ! » implorent les trois maréchaux. Napoléon ne dit rien. Il se lève et regarde au loin le carnage et la fumée.

Le maréchal Bessières se penche à son oreille et dit : « Vous êtes à huit cents milles de Paris, Sire ! » Et le tour est joué. Les Russes peuvent s'échapper.

La grande affaire encore c'est que à Dantzig, avant de pénétrer en Russie, Napoléon demande à Rapp comme en rêve : « Combien de lieux de Cadix à Dantzig ? » L'homme pour qui la concentration des forces était tout, se battait aux deux bouts de l'Europe.

À Leipzig il est un contre deux. Or 200 000 hommes sont à l'autre bout de l'Europe en Espagne. S'ils étaient à Leipzig, Napoléon broyait l'Europe.

Il y a une chose qui frappe dans la stratégie napoléonienne : l'homme ne poursuit pas ses avantages. À la bataille de Dresde avant Leipzig, combat qu'il gagne en grand style, il ne poursuit pas l'ennemi en fuite. L'eût-il fait, qu'il aurait conservé son trône. Mais il avait pris une manie depuis quelque temps : à Lutten et

Bautzen, par exemple, la bataille terminée, l'homme subitement s'assoupissait et tombait dans un sommeil de plomb.

Avant cela, il « réglait » son sommeil. À la seconde journée à Wagram, aussitôt qu'il eut réuni tous ses canons sur un point, afin de percer le centre de l'armée ennemie par une concentration des feux, (tactique nouvelle dans la guerre d'alors), il fait déposer son manteau sur la terre brûlée, s'étend et dort pendant un quart d'heure, la durée de la canonnade. Et se réveillant frais, il fait sa cavalerie et son infanterie enfoncer le centre.

Mais depuis Lutzen et Bautzen, aussitôt la bataille gagnée, Napoléon dort profondément.

À la fameuse bataille de Dresde, au centre de l'Europe, si la poursuite avait été faite, l'Europe redevenait « napoléonienne ». Or, que fait Napoléon ? Il cherche un lit pour dormir, il oublie tout. Et rien n'est fait.

À Leipzig, à la fin du troisième jour, quand il voit que tout est perdu, Napoléon donne l'ordre de la retraite et il dort.

Merveilleux guerrier, Napoléon, à mon sens, peut être considéré un des pires diplomates que la France ait eus. Là, il se trompait sur tout, sur les pays, sur les hommes, sur les femmes. C'était un fantastique organisateur et un guerrier incomparable. Comme diplomate : zéro.

La faute capitale de Napoléon, pour toute sa carrière, est Joséphine. Joséphine était la mascotte. Avec elle, c'est Marengo. Avec elle, c'est Austerlitz. Après elle, la chute, et à pic. Qu'était Joséphine ? Un catalyseur de son esprit qui lui donnait le sens de vivre.

Joséphine était la France. Et lui, il était Corse. Ayant épousé Joséphine, il avait épousé la France. Il fallait en rester là !...

# ADVANCE

7 Décembre 1965

## La faillite de l'Occident

Sauf les Étrusques et les Grecs, l'Europe était un pays de sauvages, quand Rome vint. Les Romains étaient eux-mêmes des sauvages d'un autre ordre, des sauvages civilisés. Ce n'est seulement que par les Grecs que les Romains eurent une forme de culture. Rome avait absorbé Athènes militairement. Athènes fit une bouchée de Rome par sa culture.

L'Asie Mineure, le bassin de l'Euphrate, et surtout l'Égypte avaient connu une gloire civilisatrice non-pareille. Babylone et Thèbes étaient les pôles du monde antique, avant que vînt l'Europe. Athènes s'était nourrie de cette double antiquité.

Que fait le christianisme dans tout ceci ? Le christianisme anéantit l'art ancien. La Renaissance ne porte rien de nouveau. Le christianisme en était incapable. Mais Michel-Ange, de Vinci, Raphaël et même Benvenuto Cellini puisent dans l'antiquité, font retour au passé.

Qu'a donné la civilisation chrétienne et que les anciens n'avaient pas ? En philosophie, Nietzsche comme Schopenhauer se tournent vers la Perse et l'Inde. En peinture, on ne cherchera dans l'art sacré qu'à réveiller les fresques de l'antiquité. Le chant grégorien ne fait que retrouver les *leitmotiv* anciens. Il a fallu Rodin pour tenter de s'échapper de l'emprise de Praxitèle.

Or, curieuse chose, Picasso sachant qu'il ne peut innover, remonte à l'art nègre. Et l'art naïf cherche en vain à retrouver le hiératisme des peintres proto-historiques.

Si tous les musées de l'Occident étaient détruits, l'humanité ne serait pas appauvrie, mais pourrait partir à neuf.

Ce que l'Occident ou plutôt la civilisation chrétienne nous a donné, c'est le frigidaire, les boîtes de conserves, les « cafétérias », les satellites artificiels, et surtout le sport, manière de s'amuser en faisant la « petite guerre ». Résultat : l'homme de l'Occident n'a jamais été moins libre qu'aujourd'hui. Il a créé la machine ? La machine l'a réduit en esclavage.

Lors du *black-out* dans le nord-est des États-Unis, on s'est soudain vu au temps de l'homme des cavernes. New York, la plus puissante cité du monde, manque d'eau. Et si chaque ouvrier en Amérique a son auto, chaque homme là-bas aura bientôt son psychiatre personnel qui pourrait être aussi fou que son client.

La civilisation chrétienne n'a réussi qu'à nous mettre dans l'ère des robots. Et le paradis des robots finit à l'asile des fous.

Rome a eu la chance d'avoir Athènes pour la soulever. *Pax Americana* n'a rien que des frigidaires à nous offrir... et des hamburgers en série.

Le drame de l'Occident, c'est qu'il bute contre la machine, qui, jour après jour, est en train de devenir son maître.

Le jazz est entré dans certaines églises protestantes. Il y a maintenant en Amérique des églises restaurants mixtes. On parle de « laïciser » Dieu. Et beaucoup de prêtres protestants croient qu'on devrait arriver à une religion sans Dieu.

Quand les Grecs créèrent leur culture, ils firent leurs temples à la mesure de l'homme, selon l'arcane du *nombre d'or*. Les philosophes grecs visaient avant tout à un HUMANISME. L'Occident a voulu dépasser la mesure humaine. Il a sombré dans la machine.

Aux États-Unis on croit que la machine donnant à l'homme des loisirs illimités, le paradis sera sur terre. Toute la journée, les hommes iront au cinéma. Le soir ils regarderont la T.V. Et tout le monde mangera aux restaurants.

Ce que les chers Américains ne voient pas, c'est le mal du siècle, qui fait que l'humanité est devenue une caserne.

Le drame de l'homme, c'est que l'art est mort. L'art avait fait la Grèce. La fin de l'art sonne le glas de la civilisation chrétienne. *Car l'art est la religion naturelle, la religion primordiale, la religion essentielle.*

La civilisation chrétienne a fait son temps. Le plus vite on le reconnaîtra, le mieux cela sera.

Nous assistons maintenant à la fin de ce qu'on a appelé une civilisation.

Quelque chose de nouveau va surgir. Si vous voulez savoir ce qui vous attend, regardez vers l'Afrique qui s'éveille et l'Asie qui monte.

Si la civilisation chrétienne va disparaître, c'est parce que les hommes de l'Occident ont fait exactement LE CONTRAIRE de ce que le Christ leur avait dit de faire. Le Christ avait porté un message d'*Humanisme*. La civilisation chrétienne a *Déshumanisé* l'homme, l'a versé vers le *Robot*. L'ère des robots annonce la fin des temps. Qu'est-ce qui est en vue ? Un *Nouvel Humanisme* répondant à l'exact message du Christ, dont l'homme s'est détourné depuis 2 000 ans.



## ADVANCE

8 Janvier 1966

### Qui est Alfred de Vigny ?

À part Georges Bataille (dans *Critique*), à part Jean Paulhan (que j'ai beaucoup aidé à me comprendre) et André Breton (pape du surréalisme), l'homme qui a peut-être le mieux saisi ma pensée est Eric von Reichtoffen, un professeur allemand de l'Université de Francfort-sur-le-Mein (qui a épousé une Française).

Eric von Reichtoffen, dans un article capital à mon sujet, parle d'Alfred de Vigny comme mon annonceur, ou si vous voulez mon annonceur, dans son sonnet célèbre *L'Esprit pur*, où il disait que quelqu'un viendrait qui mettrait la poésie « au-delà des mots » (c'est cela le sens de *L'Esprit pur*).

Faut-il dire que Alfred de Vigny, Nerval et Baudelaire sont considérés comme les trois poètes qui ont sorti la poésie du cul-de-sac du romantisme et ouvert la voie à la poésie symboliste, qui a été considérée au début comme hermétique.

Donc Alfred de Vigny, selon Eric von Reichtoffen, aurait prévu une forme d'image dont il n'avait pas le sens, qui dégagerait la poésie du symbolisme. Ici à Maurice, André Masson, – et c'est tout le sens de son livre *Le Premier Livre des Clés* – comprend que le symbolisme a vécu, parce que le symbolisme est lui-même une impasse. Et qu'il faut dépasser le symbolisme, qui laisse au sein de l'Univers objectif le « Monde des Apparences ».

Quand *Sens-Plastique* parut, le fameux occultiste et « prêtre en poésie » Roland de Renéville m'écrivit, en même temps qu'Eluard, Francis Ponge et d'autres, mais sans pouvoir saisir en quoi consistait l'« image sens-plasticienne » que j'ai portée au dernier développement dans *Sens-Magique*.

Roland de Renéville avait publié déjà depuis quelque temps *L'Expérience poétique*, dans lequel livre il mettait sur deux bords la mystique et la poésie, et y voyait deux voies vers la connaissance, alors qu'il n'y en a qu'une. Pour y arriver il faut l'image qui renvoie le poète symboliste et le mystique dos à dos, et saisit le verbe unique. Ceci est totalement fait dans *Sens-Plastique* et que personne n'a le pouvoir de défaire.

Et j'en reviens à Vigny. On se questionne sur Alfred de Vigny aujourd'hui, comme on se questionne sur Victor Hugo, comme on se questionne sur Balzac.

Il y a le Hugo des *Misérables* et des *Contemplations*. Ce Hugo est le faux Hugo, l'homme de surface qui plaît autant aux bourgeois qu'aux érudits. Mais il y a le Hugo qui cherche la voie secrète, la religion des fondements et des sommets que seule une *Neuve Poésie* peut livrer à l'homme. Et il y a le Balzac de la *Comédie humaine*, acceptable par l'immense majorité, et il y a le Balzac de *Seraphitus Seraphita* que même André Maurois, son biographe, ne connaît pas.

Vigny était de la même trempe ; il y a l'auteur de *Cinq Mars* et il y a le philosophe-poète que personne n'a compris jusqu'aujourd'hui, et que Eric von Reichtoffen révèle en parlant de moi.

Avant que paraisse le soleil, il y a l'aube. *Sens-Plastique* n'a pas connu d'aube. Il est venu comme un météore dans un ciel clair, et le plus étonné a été moi-même.

J'ai cherché en vain une image sensplasticienne me précédant, je ne l'ai pas trouvée. C'est comme la polyphonie de Wagner, rien ne la précédait. Ce que Eric von Reichthoffen a bien démontré, et avec lui Henry Bataille et encore Paulhan, c'est la fusion des deux images, qui dans l'incandescence créatrice, donne *une troisième image*, et qui est la création essentielle du poète, et la clé même de mon œuvre.

Les images des poètes sont juxtaposées, la métaphore ici est lâche, elle crée un effet de séduction et c'est tout. Rien ne fuse. Il n'y a pas le miracle de l'amour, l'alchimie du feu, le réel enfantement.

Selon Eric von Reichthoffen, Alfred de Vigny m'avait annoncé, sans savoir quelle était l'image au-delà du symbolisme qui allait être révélée.

Mais la question que je pose maintenant aux plus grands critiques du monde concerne ma peinture qui rejoint ma poésie. Ici en peinture, quelle est la troisième image ? Je donnerai une indication : la troisième image ici est AU-DELÀ DU TABLEAU, elle est esprit. Et Jacques de Lacretelle brûlait quand il m'écrivait : *Vos couleurs sont esprit. Vous vous servez des couleurs pour rêver. Mais vous savez nous imposer vos rêves.*

Mais cette troisième image qui est au-delà du tableau, et qui est ESPRIT PUR, il y a ceux qui sont faits pour la voir, et il y a ceux qui en sont aveugles. Il y a ici un effet de grâce, et je m'arrête là.

## ADVANCE

26 Janvier 1966

**Mme Indira Gandhi –**

### **La femme, la fée, le chef d'État**

Visage aristocratique, tout empreint de douceur et de charme, telle est la femme. Timidité assourdie, une totale nudité de l'expression. Élan, grâce, assurance et surtout intelligence lumineuse irradiant de tous ses traits. Indira Gandhi est le type même de l'Hindoue, faite d'effacement et de fermeté.

Nous touchons ici à une des plus grandes expériences de l'Histoire. Il est facile d'être reine et femme maniant le pouvoir. Mais il est difficile d'être chef de l'État et d'avoir à compter avec un Parlement. Que fera Madame Gandhi ? Je parie qu'elle ne s'en inquiète pas. Elle gagnera les hommes à elle et le tour sera joué.

Medium, et de race, Madame Gandhi saura, étant femme, tirer des hommes qui l'entourent le maximum de leur intelligence et mobiliser les énergies. Elle sera l'Inde comme femme. Elle s'identifiera à l'Inde et elle saura tirer parti de la manne, la fleur des fleurs, et de ce suprême message que l'Inde a à donner au monde.

Stimuler, éveiller, causer par son irradiation, toutes les lumières, incarner, tel est le rôle de la femme en tous temps et en tous lieux. La femme est avant tout amour. Et régnant sur les cœurs, Madame Indira Gandhi façonnera un nouvel Hindoustan.

Gouverner pour la femme c'est persuader. Et, à la table du Cabinet, la femme ici, effacée et agissante, saura mettre tous les partis d'accord. Et l'Inde Nouvelle qui jaillira prouvera aux autres peuples que la femme a autre chose à faire, et en plus, que de faire des enfants.

Je hais les suffragettes. J'abomine le rôle odieux que les femmes ont eu pendant la Révolution Française, ces infâmes tricoteuses, affamées de sang.

La femme est équilibre ou déchaînement hystérique.

Mais je me permets une opinion personnelle : quelle qu'elle soit, la femme, aux échelons supérieurs, manque de jugement. C'est alors qu'entre en jeu l'homme sur lequel la femme doit s'appuyer pour gouverner.

Jamais, au grand jamais, je n'accorderai à la femme le droit de prendre certaines décisions comme de déclarer une guerre. La femme, malgré les Amazones, ne peut être chef d'armée. Jeanne d'Arc n'a pas été un grand général. Le sieur de Bauricourt se battait pour elle. La femme ne peut faire se balancer le berceau et tenir l'épée. On ne peut concevoir Dieu que comme un Homme. Et le rôle de la femme dans la Bible est de servir de témoin. Mais lorsqu'il s'agit de dévier la route du Destin, presque toujours se présente une femme. Et l'Inde est à un grand tournant.

Permettez, chers lecteurs d'*Advance*, que j'émette une opinion. Je ne me pose pas au prophète dans le temps. Je suis un poète, et comme tel, je suis un prophète hors du temps et strictement dans le spirituel. Mais comme je le disais ce matin à mon vendeur de fruits au *Bazar Central*, j'ai l'intuition que la fille de Nehru, Madame Indira Gandhi, sera plus grande que Nehru, dans sa sphère. Et j'ai une autre intuition : alors que les hommes politiques ont buté sur le problème du Cachemire, Madame Indira Gandhi le résoudra, à la stupéfaction de l'Univers, donnant ainsi une leçon à l'O.N.U.

Nul ne peut dire jusqu'où un sourire peut aller, jusqu'à quel point le charme féminin peut agir, et ce qu'une femme peut atteindre, *en restant femme*. Une parole admirable avant l'élection : « *Je n'ai pas peur de perdre*, dit Madame Gandhi, *et je n'ai pas peur de gagner* ». Cette seconde partie du discours est une apothéose de l'esprit féminin ; la peur du pouvoir grise, donne le vertige, éblouit l'homme, alors que la femme garde un cerveau lucide devant une grande réussite politique.

Nous parlions du *POUVOIR* et j'y reviens. Hitler avait un pouvoir maléfique. Il a régné par le Sceau de l'État et par ce pouvoir démoniaque conjugués. Alors que d'autres êtres savent que sans *le pouvoir personnel dans l'ordre bénéfique*, nul pouvoir humain n'a de réelle valeur.

Jawaharlal Nehru a réuni ces deux hommes en lui : le bouton de rose rouge à la boutonnière, le visage ouvert, la main tendue et le chef de l'État, qui sut faire passer son charme dans toute la nation.

À juger par sa photo, Madame Indira Gandhi a une volonté de fer, une inébranlable confiance en elle-même, non parce qu'elle est la fille de Nehru, mais par tout ce qu'elle tient d'elle-même. Mais la question se pose : est-ce qu'une femme, chef d'État, peut gouverner les peuples, comme elle gouverne ses enfants ? Je dis *oui*. Telle qu'elle est chez elle, telle la femme sera en tant que chef d'État. Car les hommes ne sont que des enfants – les femmes ici en savent quelque chose – et nulle plus que la femme n'est mieux faite pour gouverner les peuples avec le sourire. La vie est un jeu. Amuser, détendre, se faire aimer valent mieux que toutes les contraintes.

Le grand point – et je termine – concernant le cas de Madame Indira Gandhi, est de savoir planétairement jusqu'où une femme peut aller. Je réponds : n'importe où, il n'y a pas de limites, pourvu qu'elle reste femme. Et la photo de Madame Gandhi me donne confiance. Je suggère à Sir Seewoosagur Ramgoolam dans le message de félicitations à la Grande Hindoue de lui demander lors de ses vacances de venir nous visiter.

Ce serait trop beau ! Les hommes doivent être convertis à la valeur de la femme. Madame Indira Gandhi à Maurice serait la mise en scène d'un des plus beaux prototypes de la femme, qui est *NATION* par elle-même. Car la femme réunit tout en elle, et elle est d'autant plus forte qu'elle ignore sa force. Ainsi Dieu créa la femme un jour qu'il était en vacances. Il s'oublia et passa dans la femme un pouvoir que nous, pauvres hommes, cherchons en vain à connaître. Tant mieux ou tant pis !

\*.\*.\*

P.S. Puis-je demander à Marcel Cabon, mon excellent ami, d'adresser cet article à Mme Indira Gandhi en mon nom et au nom d'*Advance* ?

## ADVANCE

3 Février 1966

### Les « pauvres » millionnaires !

C'était à Boston. Un escalier en colimaçon montait à un bureau. Quelqu'un grimpe l'escalier, frappe à la porte du bureau. On ouvre. Deux personnes s'affrontent : un financier et Andrew Carnegie. Bref colloque. Le financier donne un coup de pied à Andrew Carnegie, l'envoie « valser » sur l'escalier en colimaçon. « *Get Out !* » lui dit-il pendant que le jeune homme dégringole. Le financier ferme sa porte, se rassied, entend un remue-ménage sur l'escalier, sort de son bureau, se penche. Il voit Carnegie, après le coup de pied, ramasser sur l'escalier une épingle et la mettre au rebord de son veston. « *Come up !* » crie le financier. Cet homme avait compris qui était Carnegie : l'homme qui avait reçu un coup de pied et un renvoi et qui ramassait une épingle. C'était l'homme que cherchait le financier : un génie de l'économie. Carnegie fit fortune. Il devint un milliardaire.

L'étonnant avec les multi-millionnaires américains, c'est qu'ils voient dans la technique de gagner de l'argent un art. Robert K. Lifton, qui habite une maison de Rs 3 500 000, dit : « *Pour l'Américain millionnaire, gagner de l'argent équivaut à créer. Si les artistes renoncent aux plaisirs du monde pour poursuivre leur vocation, les gens comprennent cela. Ce que les gens ne comprennent pas, c'est que les hommes d'affaires américains ont la même propension créatrice et en tirent les mêmes satisfactions que les artistes. Seulement avec nous ça se traduit par des dollars et des cents.* »

Que répondre à cela ?

Voyons la vie de ces hommes. Ils sont dix à douze heures à leurs bureaux. Revenus chez eux, ils pensent affaires. Leurs week-ends sont pris par les affaires, à travailler le business dans leurs maisons.

Fletcher Jones dit : « *L'argent devrait me permettre de faire les choses que je veux. Je voudrais voyager. Or je ne le puis pas. Je suis trop pris. Donc l'argent ne me mène pas à mon but.* » Mais comme un forçat, Fletcher Jones traîne son boulet.

Charles Bluhdorn dit : « *Ma joie à moi en gagnant de l'argent, est d'entasser et de voir le tas grandir.* ». Arthur Carlsbery, lui, y voit un jeu, un *hobby*, une excitation. Tous ces hommes sont des millionnaires.

Les millionnaires – ceux qui le deviennent d'à partir de rien – sont « possédés » par l'argent dès leur enfance.

Mais le tout en Amérique pour devenir millionnaire est d'avoir une *idée*. L'éducation dans une université ici n'a aucun rôle. On peut être un merveilleux technicien et ne pas avoir une *idée*.

Il y a moins de vanité parmi les millionnaires américains que chez d'autres millionnaires. Mais le *snobisme* ici a un grand rôle. Ainsi John Diebold achètera un *living room* du 16<sup>e</sup> siècle dans le Sussex en Angleterre et le fera transporter en Amérique, pièce par pièce. C'est une autre version du *Bourgeois Gentilhomme*. Un autre ostensiblement – ici nous touchons à une forfanterie – pariera chaque samedi Rs 500 000 sur les matches de football.

Mais tous les Américains diront en chœur : « *Gagner de l'argent, well and good, mais nous voulons créer.* »

Plus franc a été le Révérend Russell Herman Conwell, un ministre baptiste. Il va par tout le pays disant : « *La fortune est sacrée. Gagnez de l'argent. L'argent c'est la puissance, par l'argent vous vous rendez utile aux autres. Enrichissez-vous. C'est un moyen d'être bon.* » Résultat : Herman Conwell devant de nombreuses audiences de 6 000 à monter, parle et parle et gagne un *fee* global de 8 000 000 de dollars. Le Révérend Père est devenu millionnaire en prêchant l'utilité et la bonté de l'argent.

Mais voici des statistiques. On retrouve chez les millionnaires le plus haut taux de divorces en Amérique. Trop d'argent ne semble pas faire l'affaire de la femme.

Del Coleman est franc : « *Après 14 ans de mariage, c'est le divorce pour moi. Mon monde et le monde de ma femme ne coïncidaient plus. J'avoue : le travail est une maîtresse jalouse.* »

Le millionnaire se plaint qu'il n'a pas d'amis sûrs. Et qu'il ne peut fréquenter que les millionnaires. Et que les millionnaires n'ont pas assez de temps pour leur famille.

Carlsberg dit : « *Je ne vois presque jamais mes trois garçons Je dois prendre une semaine de congé par an pour les voir.* »

Mais sur un point, *TOUS* les millionnaires sont d'accord : il n'y a pas un « système » pour gagner de l'argent.

Mais que conclure, sinon que le millionnaire est généralement *pauvre* de ses millions. Il est devenu comme l'alcoolique ou le morphinomane : il ne peut s'empêcher d'augmenter la dose, de gagner, gagner, gagner. C'est le travail de Sisyphe.

Le millionnaire est pauvre de ce qu'il a. Le poète est *riche* de ce qu'il n'a pas.

Y a-t-il un compromis ? Non. « *On ne peut servir Dieu et Mammon* ».

# ADVANCE

11 Février 1966

## Messaline, une femme fatale

Dans l'histoire de la femme, l'humanité n'a pas connu un pareil monstre.

Fille de Valerius Messala Barbatus, cousin germain de Claude l'empereur régnant, la mère de Messaline était Domita Lepida, une de ces femmes mariées et qui fut en même temps courtisane classique.

Messaline n'est pas belle, elle est brune, mais elle a un « pouvoir ». Elle exerce ce pouvoir sur Claude qui avait deux fois divorcé et elle épouse Claude.

Qui est Claude ? C'est le fils d'Antonia, une nièce d'Auguste. L'homme passait pour idiot dans sa famille. Mais il était intelligent. Ce qui le faisait passer pour idiot, c'est une absence totale de caractère, une pleutrerie non-pareille. Ajoutez à cela un esprit superstitieux, qui croyait aux songes et aux présages. On se servait de cette faiblesse pour le « mener ». Et Messaline ne s'en privait pas. Autre thème de *Dr Jekyll and Mister Hyde*, Messaline, Impératrice, et sous le nom d'emprunt de Lysisca, quittait le palais des Césars chaque soir pour se prostituer dans les faubourgs. Et avant le jour elle revenait, et prenait le visage de la femme éperdue d'amour, grande impératrice et maîtresse mère de famille.

Elle faisait « marcher » Claude comme elle le voulait. Il y eut un pacte entre eux : *Tu vis ta vie. Je vis la mienne*. Et Messaline cueillait ses amants comme abricots à la saison des abricots. Messaline avait décidé d'« effacer » les femmes auprès de Claude. Elle fit tuer une petite nièce de Claude, nommée Julie. Une autre Julie, une autre nièce de Claude, connut le même sort.

Mais elle avait dominé l'esprit de son époux de telle manière, qu'elle en fit son « intermédiaire ».

Ainsi le mime Mnester la captiva. C'était le plus grand acteur de cette époque. Mnester, qui est marié, résiste. Messaline va voir Claude et lui demande d'« intervenir ». L'Empereur accepte et demande à Mnester de ne pas résister à sa femme et le tour est joué.

Mais pour ceux qui lui résistent, le poignard et le poison. Les hommes la craignaient, car comme la mante religieuse, elle « dévorait » ses amants. Une nuit de noces, puis le poignard.

Nous arrivons maintenant à la faiblesse de la femme. Les femmes ont un frein en tout, sauf en amour. On a remarqué que les espionnes étaient très supérieures aux hommes dans le métier. Mais aussi très dangereuses. Impitoyables quand leur cœur ne parlait pas, ces mêmes femmes étaient prêtes à tout devant le grand amour.

Les exploits de Messaline sont légion. Tout s'efface devant elle. Elle règne dans Rome et dans l'Empire. L'Empereur Claude est sa « chose ».

Mais vint la minute du destin.

Un jour, dans un banquet, son regard accroche un regard. « *Qui ?* » On lui répond : « *Silius* ». L'homme était marié. Elle écarte l'épouse. Enfin le grand amour. La fortune pleut sur Silius. Exaltée, elle demande à Claude qu'on lui confère le titre d'Augusta. C'est accepté. Et Messaline fait créer des statues de son amant qu'elle met à tous les carrefours.

Puis une idée insensée la prend. Elle veut épouser Silius, alors qu'elle est mariée. Elle voit Claude et lui raconte toute une histoire : elle lui demande d'apposer sa signature sur le contrat de mariage entre elle et son amant. Elle lui dit que c'est une feinte et que les « songes » veulent qu'il fasse cela afin de détourner le malheur sur sa tête. Fait insensé, Claude y croit et signe, puis il part pour Ostie assister à un sacrifice.

Silius, que Messaline a monté à bloc, exulte. Il se voit beau-frère de l'Empereur, par la même femme – mariage à trois à la tête de l'Empire, et peut-être demain Empereur lui-même.

Mais on peut se demander ceci : pourquoi Messaline a voulu du mariage ? Les femmes ici pourraient répondre.

Mais le fait veut que l'Empereur Claude étant à Ostie, une fête colossale est organisée à Rome pour célébrer le mariage de Messaline avec son amant. Pendant l'orgie, deux affranchis sont parties pour Ostie. Claude est seul. On le cuisine. On parle de présages, pour créer la panique chez lui. On le convainc à demi. On le pousse. Il revient en pleine nuit vers Rome. Et l'orgie est à son pic. Les centurions pénètrent dans la fête, créent l'hécatombe. Messaline fuit, Silius est massacré et d'autres, et toute la clique de Messaline.

La femme revient sur ses pas, elle tente de voir Claude. On lui refuse l'entrée. Elle le suit à distance et vocifère. L'Empereur est ébranlé. On pousse l'Empereur, on le porte au Palais, on le met devant une table, – c'est un glouton – on le gave de chairs et de vins. Et Claude est attendri.

Il revoit Messaline en esprit. Entre deux gorgées de vin, il demande qu'on lui amène Messaline le lendemain. Les tables vont être retournées.

C'est alors que Narcisse, un affranchi ennemi de Messaline, sachant que son sort est fait, halluciné, quitte la table, court dans la nuit. Il rencontre des centurions, apprend que Messaline est dans les jardins de Lucullus et dit aux centurions : « *Suivez-moi. J'ai ordre de l'Empereur de tuer Messaline* ».

Comme une bête traquée, Messaline est étendue à terre parmi les jardins embaumés. Sa mère Lepida l'exhorte à se donner la mort. Elle attend. Bruit de pas. Les hommes d'armes arrivent. Elle porte un poignard à sa gorge. Elle n'a pas le temps. Un tribun l'a transpercée avec son épée.

À Rome, Claude boit. Le repas se prolonge. Quelqu'un entre et lui annonce la mort de Messaline. Claude ne répond pas. Son seul geste est de demander qu'on lui donne à boire.

Qui était Claude ? Un lâche. Qui était Messaline ? Une dominatrice. Les femmes ne sont pas fortes. Leur force est faite de la lâcheté des hommes.

Avec Messaline cette lâcheté l'a servie. Puis cette lâcheté s'est retournée contre elle. *Quod erat demonstrandum*.



# ADVANCE

16 Février 1966

## Une politique de l'homme

Un livre fait grand bruit en ce moment, non seulement en Amérique, mais dans le monde entier. Il s'agit du livre d'Edgar Morin *Introduction à une Politique de l'Homme*, paru aux Éditions du Seuil.

Edgar Morin ramène tout à la politique, mais il hausse la politique à son vrai niveau : à l'homme en tant qu'individu doué de conscience et pleinement responsable.

Ce qui veut dire – et tel est le sens profond du livre d'Edgar Morin – que la politique couvre tout, car elle rejoint la « pensée planétaire ». La politique ainsi n'est pas la propriété de quelques hommes, visant à faire « marcher » leurs intérêts, mais la politique appartient au genre humain comme un tout. C'est faire ici œuvre d'humanisme. Edgar Morin dit : « *Mon aspiration a toujours été de chercher un point de vue qui puisse englober tous les aspects du phénomène humain.* » Voilà qui est dit de haut et en grand !

Cette « politique » dont parle Edgar Morin et qui embrasse la totalité de l'être, doit avoir, ajoute-t-il, « *les dimensions de l'homme depuis sa vie intérieure jusqu'à son activité de producteur* ».

Cela veut dire : mettre une « pensée » à la politique alors qu'elle n'est pour la plupart que lutte d'intérêts.

De « *l'animal politique* » dont parle Aristote et qu'Edgar Morin rejette, comme il refuse la « politique de la Cité », Edgar Morin passe à une « *politique reliée aux autres* », une forme de communion, un état *sacré* de la politique. Et il nomme sa thèse : l'*Anthro-politique*, s'occupant en dernier du destin de l'homme.

La « politique » dans la bouche d'Edgar Morin s'étend de la productivité à la métaphysique. Mais Morin renie la forme de « fraternité » du communisme qui, nous le savons, fait de l'homme un *robot*, présente une fraternité mécanique. Or, c'est le contraire dont veut Morin : *une politique qui humanise*.

Depuis toujours l'homme a ramené tous les pouvoirs au *judiciaire*, à l'*exécutif* et au *législatif*. Depuis plusieurs décennies est venu un quatrième pouvoir : le pouvoir scientifique. Morin voit un cinquième pouvoir, qui surplombant le tout, a trait à *l'homme qui réfléchit*, donc celui qui peut voir en synthèse. Morin voue aux gémonies les experts. Il considère que le pire malheur est d'avoir un spécialiste à la tête de l'État.

Écoutez ces paroles d'Edgar Morin : « *Le tout est de trouver un terrain sur lequel les gens puissent suffisamment se détacher de leurs propres intérêts inconscients, de leurs propres tendances, des normes que leur a inculquées l'éducation, pour en arriver au point de vue universel* ».

Pour tout dire, Edgar Morin veut faire de la politique un *RITE*, en vue de la délivrance de l'être humain. Qui pourrait le contredire ?...

## ADVANCE

17 Février 1966

### L'industrie sucrière – L'urgence d'une réforme agraire (I)

M. S. Jugdambi, dans sa polémique avec M. Koenig, de la Chambre d'Agriculture, reprend *génialement* mon thème du *hire-purchase*, que j'ai lié à une réforme agraire.

Je suggère que Rs 150 millions des Rs 325 millions qu'obtiendra notre premier ministre à Londres soient appliquées à réquisitionner des terres sur les propriétés sucrières à usine et à les allouer et à les redistribuer en lotissements.

M. Jugdambi a raison : si l'industrie sucrière perd de l'argent, comme le dit M. Koenig, pourquoi ne pas permettre à d'autres, – les petits planteurs, par exemple – de gagner de l'argent et, en brisant le monopole, de sauver le pays ?...

\*.\*.\*

P.S. – Le drame de l'industrie sucrière qui constitue l'angoisse nationale, c'est que lorsqu'il y a *pertes*, c'est la classe ouvrière qui proportionnellement supporte le plus grand poids ; et quand il y a *profit*, le profit est en large part le partage de quelques-uns. Mais si le riche perd tellement en 1966, pourquoi ces autos, cette vaisselle d'argent, ces dépenses folles, ces campements de nababs, ce luxe insolent ? Si on perd sur les propriétés sucrières, pourquoi le train de vie du riche n'a-t-il pas baissé ?

Mais, en fin de compte, ne devrait-on pas forcer le Commissaire de *l'Income Tax* à donner le 1er août de chaque année le montant des revenus de chaque propriété à usine et à le publier dans la presse ?

## ADVANCE

23 Février 1966

### L'industrie sucrière – L'urgence d'une réforme agraire (II)

Tout le monde sait à Maurice qu'une de nos plus grosses propriétés est appelée à être achetée par des trusts étrangers. En fait, un personnage important a fait la navette entre Londres-Johannesburg-New York dernièrement à cet effet. Si cette propriété est vendue, une grosse tranche du pays appartiendra à l'étranger. Nulle loi n'empêche que pareille transaction ait lieu. Et d'usine en usine, tout le pays passera.

Nous serons alors comme Porto-Rico, qui a son indépendance, mais qui est régi de New York. Cette mainmise économique, on l'appelle la NÉO-COLONISATION. L'Angleterre s'en ira. Viendra Wall Street. À quoi donc nous servira en ce cas l'indépendance ? Maîtres politiquement, nous serons esclaves dans le domaine économique.

Il faut parer à cela.

En France, le général de Gaulle, voyant la mainmise américaine sur les industries françaises, a fait passer un bout de loi qui ferme la porte aux Américains.

Que ferons-nous ? Verrons-nous, les bras croisés, notre patrimoine passer aux étrangers ? L'heure est grave. Et il est temps de crier bien haut : MAURICE AUX MAURICIENS, et voir que nos terres ne passent pas sous le nom de sociétés anonymes étrangères qui feront le vert et le sec chez nous.

Donc, je reviens à l'urgence d'une *réforme agraire*, qui permette au plus grand nombre d'accéder à la terre.

Si j'agite le spectre de la réquisition des terres contre compensations, on me dira : « *N'y touchez pas. La propriété est sacrée* ». Elle l'était. Elle ne l'est plus depuis qu'est venu le socialisme.

Le parti politique qui inscrira la RÉFORME AGRAIRE à son programme, gagnera les prochaines élections.

Mais même si aucun parti ne milite en faveur de la RÉFORME AGRAIRE, cette réforme se fera inéluctablement avec le sens irréversible de l'Histoire. Le socialisme, avec l'indépendance, l'imposera à l'Assemblée législative.

J'avais pensé, il fut un temps, que les capitalistes, devenus subitement intelligents, auraient fait la réforme eux-mêmes, car cette réforme JOUE EN FAVEUR DE LEURS INTÉRÊTS, comme de l'intérêt du pays comme un tout. Mais je me suis leurré à leur endroit. L'appât du gain, la soif du monopole ôte toute clairvoyance à l'homme.

Génie, super-génie, prophète, super-prophète, mais Blanc moi-même, j'ai voulu aider le pays en aidant les Blancs, j'ai voulu sauver le pays en sauvant les Blancs. Les Blancs me voient comme leur pire ennemi,

alors que je suis leur seul ami. Donc, la FATALITÉ jouera. L'État viendra et imposera la RÉFORME AGRAIRE. L'État arrivera avec une main de fer, alors qu'on aurait pu avoir une politique de mains tendues.

La Bêtise, ce grand « mystère », est le Visage de l'Égoïsme. Et, l'Égoïsme rend aveugle. L'homme alors ne voit même plus où sont ses intérêts et il agit comme le scorpion, il se détruit lui-même.

La FATALITÉ fera que ceux qui veulent tout tenir et ne rien céder, perdront tout. D'une économie souple, l'île Maurice sera forcée de passer à une politique délétère qu'est le contrôle outrancier de l'État, les vexations sans nombre, la gabegie. Et on saura alors à qui revient la faute. Reste un espoir : le sentiment chrétien. Si on peut parier de « sentiment chrétien » en affaires.

# ADVANCE

3 Mars 1966

## Vive le tourisme !

On dirait qu'un nouvel esprit souffle sur le tourisme.

Je n'ai jamais compris comment le Gouvernement avait pu engager les services de M. John Schoonewagen, un Sud-africain hollandais, pour gérer les choses touristiques à Maurice. Le Gouvernement s'est ressaisi. Il a choisi M. Régis Fanchette, intellectuel de classe et homme dynamique. Le tourisme ne peut être dirigé que par un Mauricien (*N. de la R.* – Et la radio-télévision ?)

Avec l'arrivée de la *Reina del Mar*, notre ami Fanchette a prouvé sa trempe. Résultat : l'extraordinaire article d'une certaine dame qui a été publié au Sud-Afrique et qui fera le plus grand bien au tourisme mauricien.

D'autre part, l'hôtellerie à Maurice a fait un bond depuis un an. Agrandissement sensationnel de l'*Hôtel du Chaland* au sein d'un décor enchanteur. Ouverture du *Pavillon* à Rose Hill. Construction qui a commencé d'un palace à la Pointe du Morne. Nous avons doublé le cap. La voie est ouverte vers une industrie prospère, qui ne fera que s'accélérer.

Et le tout dans le genre original.

Un grand événement cependant est là : le magnifique effort de Madame Jean Larcher, qui véritablement est en train de lancer une nouvelle industrie, celle des objets pour touristes.

Madame Jean Larcher est une artiste, elle peint. Et surtout elle a du goût. Elle a la distinction de l'artiste et elle a su voir notre pays *du dedans*.

C'est la première Anglaise qui le fait. Il faut espérer que Madame Larcher ne s'arrêtera pas là et qu'on la consultera dans toutes les grandes choses concernant le tourisme.

Mais je passe sur un autre sujet. Le *black marlin* constitue la grande pêche. C'est le poisson royal. Or, Grand Baie et surtout le Morne foisonnent d'empereurs. Aussi est-ce avec étonnement et une véritable fierté que nous avons connu la prouesse de M. André d'Hotman de Villiers qui, avec son *black marlin* de 1 100 livres est appelé à avoir sa place comme « recordman » dans les grands journaux d'Europe et d'Amérique. Et ça aussi fait de la propagande pour le tourisme. Et comment !

Nous avons nos plages. Nous avons nos montagnes. Nous avons notre ciel limpide. Et nous avons notre accueil. Que manque-t-il ? Une propagande forcenée que sans doute Régis Fanchette fera, avec autant de goût que Mme Jean Larcher opère. J'attends encore le PROSPECTUS TOURISTIQUE POÉTIQUE. J'offre de le faire, avec mes gouaches. Car excusez mon ego, moi aussi je vais faire de la propagande pour le tourisme avec mon exposition à Grenoble et à Londres, avec les couleurs étincelantes de mon pays.

L'essentiel est que chacun fasse ce qu'il peut, chacun dans sa sphère. Le tourisme à Maurice ne peut être un succès qu'avec la collaboration de tous. Cette collaboration dans un but éminent, n'est-ce pas le meilleur ciment de notre vie nationale ?...

# ADVANCE

9 Mars 1966

## « mystère » Weygand

Henri IV avait ses bâtards qui devinrent ducs et princes. Louis XIV légitima les siens. On a dit que Napoléon III était un bâtard. Mais tout cela n'a eu aucune importance dans l'ordre officiel.

Le « cas Weygand » est étourdissant.

Le 23 janvier 1867, un certain docteur Laussedat fait enregistrer sur les livres de l'État Civil de Bruxelles un garçon sous le nom de Maxime, de père et de mère inconnus. À noter que le Dr Laussedat est *médecin de la famille royale belge*. L'enfant est confié à une gouvernante qui s'appelle Mme Saget. Et Maxime devint Maxime Saget. On l'envoie ensuite à l'école en France. Et il a un tuteur, un juif, David Cohen, agent d'affaires de Léopold II de Belgique.

Puis Mme Saget s'éclipse. Se présente une Mademoiselle de Nimal. Et de Maxime Saget, voici Maxime de Nimal. Mais comme Maxime de Nimal veut entrer à Saint-Cyr, et puisqu'il lui faut, en tant que citoyen belge, un père français officiel, on choisit un certain François-Joseph Weygand, dont Maxime de Nimal va porter le nom. Et le « père » disparaît.

Et c'est sous le nom de Maxime Weygand que le grand stratège de la Première Grande Guerre va commencer sa carrière dans l'armée, où il va gravir en hâte tous les échelons.

Dans l'intervalle – fait capital – Maxime Weygand s'amourache de Marie-Renée Joséphine de Forsantz, fille du colonel vicomte de Forsantz. Et Weygand fait sa demande. Les Forsantz étant de vieille noblesse bretonne, font des empêchements. Finalement le vicomte de Forsantz voit la fameuse Melle de Nimal qui lui dit : « *Il coule dans les veines de Maxime, autant, si pas plus de sang bleu que dans celles de votre fille, mais je suis tenue par un secret et vous n'apprendrez rien d'autre de moi.* »

Le fait est que dans un document ouvert après sa mort, Weygand, catégorique, dit : « *Je ne sais rien de ma naissance* ». Sa femme aurait déclaré : « *La question de son origine était pour lui un tourment perpétuel.* » Et cette incertitude de sa naissance fut pour lui une éternelle angoisse.

Pas mal de thèses ont été formulées. Mais celle qui est la plus plausible concerne Charlotte, fille de Léopold Ier de Belgique, et qui devint en tant qu'épouse de Maximilien d'Autriche, Impératrice du Mexique.

Son époux l'ayant délaissée au vu et au su de tout le monde, un certain colonel mexicain nommé Lopez s'attacha à ses pas.

Éconduit, Lopez lui fit, par fraude, absorber le *toloché*, extrait de *l'estramonic* qui supprime la volonté pendant six à huit heures. Et Lopez devint l'amant, pour une seule fois, de l'Impératrice.

Et lorsque Charlotte s'en alla à Paris plaider la cause désastreuse de Maximilien auprès de Napoléon III, elle était enceinte.

L'Empereur des Français ayant renversé sa politique, Charlotte alla plaider sa cause auprès du Pape. Et c'est au Vatican qu'elle eut sa première crise de folie qui ne la quitta plus.

Expédiée à Miramar, le palais de rêve sur l'Adriatique, et veillée dans un pavillon sous l'œil du comte de Bombelles, agent de la Cour d'Autriche, et par une femme de chambre, Mathilde Doblinger, l'Impératrice Charlotte accoucha d'un enfant mâle, qui fut déclaré à Bruxelles, comme on le sait.

Que Weygand eut voulu lui aussi cacher cette naissance royale et impériale, personne ne peut le dire au juste.

Mais quand la République française envoya Maxime Weygand représenter l'armée française aux obsèques de l'ex-Impératrice Charlotte à Bruxelles, il y eut ici une curieuse rencontre au delà de la mort. Excédé quant aux questions qu'on lui posait, Weygand dit un jour : « *Il est un sujet que je vous demande, amicalement mais fermement, de ne jamais plus aborder avec moi. Je n'ai aucune confiance à faire à qui que ce soit* ».

Et j'arrive au « mystère » lui-même.

Maximilien d'Autriche lorsqu'il accepta la couronne du Mexique, poussé par sa femme, avait renoncé à tous ses droits. Mais un fils bâtard aurait tout changé puisque ce fils devenait *l'enfant légal* de Maximilien. On doit donc créer la *mort civile* de ce bâtard. Raison d'État.

Ce qui corse le tout (sans jeu de mots), Maximilien lui-même aurait été issu des amours adultères de l'archiduchesse Sophie et du duc de Reichstadt. De Maxime Weygand à Napoléon...

Dieu n'a pas créé les « bâtards ». C'est une invention de l'homme. L'humanité aurait commencé avec l'inceste d'Adam et d'Ève. Avant qu'il y eut l'État Civil, le fils légitime et le bâtard c'était la même chose.

Il y a gros à parier que si Maxime Weygand était devenu Archiduc à Vienne, très peu de chose serait resté de Maxime Weygand.

Sauf le cas du génie et du prophète, tous les hommes dépendent des événements et des circonstances. Weygand était un produit de la fatalité.



# ADVANCE

10 Mars 1966

## Les causes du chômage

- 1) L'économie féodale qui dure et qui est bâtie seigneurialement et despotiquement sur la loi inique de l'offre et de la demande, ne prenant aucun cas des intérêts vitaux de la masse et du pays.
- 2) La surpopulation qu'on aurait pu enrayer si les conservateurs ne s'étaient mis en travers.
- 3) Des masses d'argent qui nous ont quitté (Rhodésie, Afrique du Sud) et qui auraient pu être réinvesties dans le pays.
- 4) Thésaurisation des riches.
- 5) Politique fiscale qui « enrichit » les riches et « appauvrit » les pauvres.
- 6) « Énormité » des sommes d'argent placées dans des œuvres sociales stériles, qui auraient pu servir à subventionner les denrées alimentaires de base et faire baisser le coût de la vie.
- 7) Refus des propriétés sucrières de consacrer toutes les interlignes de cannes à sucre à la culture des plantes vivrières.
- 8) *Protectionnisme à rebours* par quoi nous subventionnons les industries anglaises en haussant nos barrières douanières contre l'entrée des produits industriels du Japon et de l'Allemagne de l'Ouest et qui auraient radicalement baissé le coût de la vie.
- 9) Insecticides utilisés en masse et qui privent les laboureurs de leur gagne-pain.
- 10) Les artisans mauriciens, par absence d'aide, « pénalisés » par rapport aux produits importés.
- 11) Absence totale de contrôle sur l'utilisation des capitaux à Maurice.

Et nous arrivons à la CAUSE ESSENTIELLE : la mauvaise répartition des richesses, les biens fonciers pléthoriques, la stagnation des capitaux et les mille abus inhérents à un régime capitaliste moyenâgeux.

\*.\*.\*

*SOLUTION* : Réformer toute l'économie de A jusqu'à Z. Toute autre solution est dilatoire. Il y a une impasse. Il faut trouver une solution par une REFONTE DU PAYS.

Deux moyens cependant s'indiquent impérativement pour l'immédiat :

- 1°) *la réforme agraire*, qui ouvrira la porte à une utilisation massive de bras ;
- 2°) la mise sous culture de vastes étendues de terre inutilisées par absence d'irrigation.

Et enfin le renvoi de tous les experts qui n'ont rien résolu, et la recherche d'un PLAN D'ENSEMBLE en mobilisant les suprêmes intelligences que possède le pays et qui ont été tenues à l'écart.

## ADVANCE

18 Mars 1966

### Sous le signe du Tourisme – Le monde croulant de poésie

Depuis la *Nuit du Séga*, je n'avais pas mis les pieds au *Morne Plage*. Les paille-en-queue sans moi devaient s'ennuyer. La route me dit « bonjour » et le ciel bleu me fit les gestes d'antan.

Il faut féliciter la Direction de la *Mauritius Hotels* d'avoir su développer au maximum la presqu'île du *Morne*, tout en lui gardant son cachet sauvage. D'avoir conservé le décor et la scène, tout en adaptant le tout aux besoins modernes. Dans ce sens les petites maisons ou « nids pour deux » sont sensationnelles. Dans une de ces « maisons de poupée » construites par le E.D.C., les rideaux multicolores font la conversation avec les plantes vertes et les encoignures valsent dans la lumière. Il y a ici une atmosphère de repos, d'accueil, de famille. L'hôtel vient les bras ouverts. On est « chez soi ».

L'*Hôtel du Morne* est dirigé depuis quelque temps par M. Armand Potié. Son adjoint est M. du Trévou, qui, me dit-on, va bientôt faire un stage d'hôtellerie en Suisse. M. Potié est un homme sympathique faisant des merveilles au *Morne*, mais si timide qu'il rougirait de mes éloges. Homards exquis, curry de volaille, mi-hindou, mi-madras, vin rosé jouant à cache-cache dans les verres avec le ciel azuré qui se précipite dans les salles avec les battements de paupière de la vague. Le *Morne Plage* a ceci d'extraordinaire que tout ici communie, et quand on y va, on se sent « enveloppé ».

De grands travaux sont en cours au *Morne Plage*. Le golfe, – un des plus beaux du monde, – court vers la mer, dans la cascade des filaos. Il y a ici une piste d'atterrissage et d'envol qui verra sans doute « s'ébruier » les hélicoptères, partant du *Chaland* au *Morne* et à Curepipe avec le vol d'oiseau.

Ce qui m'a ébloui au *Morne*, c'est la diversité des attractions qu'on y a aménagées pour les touristes. Par exemple dans des loges bleu-gris trois chevaux (un noir et marron, le fameux *Zorro*) se regardent regardant la mer. Et le cheval *Séga* regarde *Aloha*. Dans l'après-midi les trois bêtes vont se promener partout. Et c'est du *folklore*.

Après le déjeuner j'ai fait le tour des lieux. Il ne manque au *Morne* que les bougainvillées et des pétunias héliotropes, les lauriers en masse et les capucines. Mais ça viendra.

Et j'arrive à la plus belle vista du monde à la *Pointe Marron* qu'on appelle la *Pointe Pêcheur*.

L'île Maurice a ses montagnes faites comme en carton-pâte pour un Opéra qui a pour acteur la Nature. Mais la mer a ceci d'étrange, que le tableau change à chaque heure du jour. Saphir, émeraude, lapis lazuli, topaze, diamants incandescents et perles vers le soir quand la lune monte. La mer au *Morne Plage* change sa robe comme la femme à chaque venue de ses amants.

Je me permets de dire que de toutes les plages et de tous les points de vue sur nos côtes, la *Pointe Marron* est le plus beau décor de notre île. Un hôtel installé là donne le paradis. Et c'est ce qu'on va faire, les jalons sont là. Entre-temps une *Boat House*, aérée, bâtie en *Club House*, le tout consistant d'un *snack*, de salles de bains etc. dont je ne veux pas parler avant l'inauguration.

Qu'il me suffise de dire que l'*Hôtel du Morne* à *Pointe Pêcheur* aura 36 chambres. Déjà, 27 bungalows existent, certains avec 3 chambres.

Dans quelques mois il y aura le téléphone au *Morne* et l'électricité. Une route asphaltée parcourra tout le domaine.

*Bigafi* sous l'experte direction de M. Jacques d'Unienville et de M. Paul Ferré offrent de grandes pêches aux touristes.

Il y a ici TV, eau courante, mets fins, accueil exquis.

Mais dès lors une de mes grandes peurs est conjurée. Je craignais que l'installation moderne pût heurter la poésie des lieux. Rien de la sorte. Est réussi au *Morne* l'essentiel : combiner le moderne au *folklore*. Tour de force. Je m'incline. Le tourisme a de beaux jours. Nous avons sauvé la patrie !...

# ADVANCE

15 Avril 1966

## La politique de l'eau

Dans le domaine de la production, un problème prime tout : l'EAU.

Il est établi que notre sous-sol, surtout dans le Nord, abrite des nappes d'eaux souterraines. Comme un chameau, l'île Maurice emmagasine son eau. Avec les travaux faits à *St Antoine* (Goodlands) grâce à l'initiative de M. Marcel de Nanclas, les puits artésiens vont faire des miracles dans les terres rocheuses du Nord, et augmenter considérablement la production sucrière. Il n'est pas dit que dans d'autres parties de l'île nous serons aussi heureux. Il faut donc penser à des digues et à l'irrigation dans le mode courant.

L'admirable chez nous, c'est que nous faisons venir des experts, puis nous « expertisons l'expert » et un nouveau type d'expert jaillit : le Mauricien qui juge ce que l'expert a fait. Ainsi les experts ont conseillé d'associer *l'électrification* à *l'irrigation*. Que faisons-nous ? Nous divorçons. Nous aurons des usines thermiques et nous aurons des digues pour l'irrigation.

Rien n'est fait pour capter les pluies par un réseau de canaux. Ainsi tout va au sous-sol et se perd dans la mer. Tant pis pour notre bêtise ! Mais c'est le pays qui en souffre. Car depuis le chômage et le reste, la Bêtise a une large part dans notre malheur. Et comme le disait Oscar Wilde, – je déteste citer – il y a deux choses dont on ne guérit jamais : *la bêtise et la vulgarité*.

Notre Bêtise vient de ce que notre problème est l'eau et que nous avons l'eau, alors que nous ne savons pas nous en servir.

Mais comme sans eau, point de développement de ce pays – puisque de nombreuses étendues de terre restent incultes par manque d'irrigation – comme l'EAU EST LE PROBLÈME, il me semble qu'au moins 50% de l'argent qu'aura Sir Seewoosagur Ramgoolam en vue du développement du pays, il me semble que Rs 175 000 000 de la somme globale devrait aller au problème de l'eau. Mais vous verrez on n'en fera rien. De vastes sommes iront dans des œuvres sociales pour prouver que *politiquement* nous sommes un peuple avancé, alors qu'*économiquement* nous sommes un pays sous-développé.

Et on criera *chômage* ! et on criera *misère* ! Et l'ESSENTIEL ne sera pas fait.

Nous avons deux problèmes : *la surpopulation* et *la question EAU*. L'un est aussi grave que l'autre. *De l'eau ! De l'eau ! De l'eau !* Messieurs les députés ! La surpopulation conjurée, et l'indépendance en pleine action, la grande politique sera la POLITIQUE DE L'EAU. Le plus tôt on s'en rendra compte, le mieux cela sera !...

\*.\*.\*

N. de la R. – Le type de la Mare-aux-Vacoas qui s'occupe de l'eau dans cette région sait-il seulement que tout le monde ne peut être au travail à midi et qu'à Pointe-aux-Sables, par exemple, il y a des gens (débardeurs et... journalistes) qui doivent être sur la route dès la pointe du jour ?...

Si oui, pourquoi ce matin l'eau n'est-elle arrivée à la Pointe-aux-Sables que longtemps après le départ du premier autobus ? Et avait-il seulement annoncé qu'il la couperait cette nuit ?

# ADVANCE

10 Mai 1966

## Nos routes

Nous voulons servir le tourisme ? Développons nos routes. Ainsi on sert à la fois le tourisme et le développement du pays.

Il y a deux ans de cela, je signalai, dans *Advance*, l'existence du *Chemin Français*, route reliant Mahébourg à Quartier Militaire, au dernier siècle, et que les ronces et les cannes à sucre avaient en partie envahie. Heureusement on a pris mes paroles à la lettre. Et l'on emploie des chômeurs aujourd'hui pour dégager cette route. Voilà qui est bien fait !

J'ai été toujours étonné qu'on doive faire tout un circuit dans un milieu surchargé d'autos pour passer de Moka au Nord. Alors qu'en ligne directe par une route enjambant les bas versants du Pouce, Moka serait à 15 minutes de Grand Baie.

Et du même coup on ouvre la Montagne aux habitants de Port-Louis. Avec pareille route on aurait toute une cité à Château d'Eau, dans un des lieux les plus salubres de l'île. Décidément les Mauriciens n'ont pas d'imagination ! Cette nouvelle route, le coût pourrait être pris à moitié par le Gouvernement et la Municipalité.

Les Romains le savaient qui considéraient les routes comme le premier pas vers le développement d'une contrée. Et les Romains créaient des routes durables, qui sont utilisées jusqu'aujourd'hui en France et en Italie.

Nous ne possédons pas une véritable route unique faisant le tour de l'île. En beaucoup d'endroits on doit quitter le littoral. Et des lieux éminemment intéressants pour touristes sont fermés par manque de route. À *Chamarel*, on va aux terres de couleur par un sentier. De même à la *Plaine Champagne*.

Sans la Nouvelle Route – Pont-fer Phoenix et Cassis – on se demande comment on aurait fait pour le transport de nos sucres. Opposé par tous, le Parti Travailliste ici a tenu bon. Et on s'aperçoit que cette Nouvelle Route était indispensable.

Créer de nouvelles routes veut dire en même temps ouvrir la voie à l'esthétique. Ces routes doivent être bordées d'arbres, et de préférence d'arbres-fleurs. Ici le Département des Bois et Forêts et le Département des Travaux doivent collaborer.

Mais selon moi, les routes elles-mêmes ne suffiront pas. Il faut, à côté des Compagnies d'autobus, créer des Compagnies d'hélicoptères, – la même compagnie pourrait faire les deux. L'hélicoptère s'indique. Il y a le survol et la vitesse. Deux atouts, l'esthétique et le pratique.

## ADVANCE

27 Mai 1966

### Un poète et un ami

Monsieur Pierre Klein est depuis maintenant trois mois Conseiller Culturel Français à Maurice, le premier qui nous ait été donné. J'ai rencontré Monsieur Klein. Il est déjà mon ami et l'on sait comme je suis difficile, combien je me ferme aux étrangers... et comment je me cadenasse à l'égard des Mauriciens.

Poète, critique, conférencier, homme à la vaste culture, Monsieur Klein est venu pour nous aider. Que la France soit remerciée.

Monsieur Klein me permettra cependant de lui donner mon opinion sur les desiderata des écrivains mauriciens.

Un Loys Masson, qui n'a trouvé que refus à Maurice, a dû quitter nos rivages. Son frère l'artiste, Hervé Masson, lui aussi est parti. À Paris, se trouvent Jean Fanchette, Édouard Maunick et d'autres. Si André Masson n'avait pas rencontré Alain Bosquet, ses œuvres seraient encore en manuscrits. Les écrivains ici ont été abandonnés.

Je cite un exemple. Les étrangers – surtout les Français – qui viennent à Maurice sont éberlués que chez *Sénèque* et au *Trèfle*, à la *Librairie Allot*, on ne puisse se procurer une seule copie des œuvres de Malcolm de Chazal. À qui la faute ? L'île Maurice n'a jamais connu de Mécènes. L'État ne tient aucun compte des écrivains et les écrivains mauriciens ne peuvent ici pousser que comme la mauvaise herbe.

Même l'Académie mauricienne n'a pu obtenir une aide de l'État ni de personne pour la publication des œuvres de nos écrivains, mais ici elle a à se blâmer, car elle serait sans doute arrivée à ses fins si elle avait élargi ses cadres pour inclure tous les meilleurs écrivains mauriciens quelle que soit la langue qu'ils utilisent.

Monsieur Klein n'est pas venu nous apporter, je suis sûr, un chauvinisme de la langue, mais un *humanisme*. À cause de cela, il appartient à tout le pays et je sais déjà qu'il sera ouvert à tous.

Poète subtil et fort, homme de lettres accompli, il est ici à la place qui est sienne, la personne rêvée pour nous servir et servir la France, elle-même tournée vers l'Humanité toute entière.

Alliance Française, *Indian Cultural Circle*, Centre Culturel Français, Union Culturelle Française, *British Council* forment un tout. Car la culture ne vaut que si elle est un humanisme et l'humanisme est la sève de l'esprit et le sel de la terre. Nous n'aurons une véritable élite que lorsque cela sera compris.



# ADVANCE

8 Juillet 1966

## Beethoven et l'orgueil

*Prince ! ce que vous êtes, vous l'êtes par le hasard d'une naissance. Ce que je suis, je le suis par moi-même. Des princes, il y en a, et il y en aura encore, des milliers. Il n'y a qu'un seul Beethoven.*

*(Lettre de Beethoven au Prince Lichnowsky)*

\*.\*.\*

Est-ce de l'orgueil ? Qu'un autre le dise et ce serait de l'orgueil. Avec Beethoven, c'est la stricte vérité.

Ayant rencontré Goethe aux bains de Teplitz, Beethoven écrit ceci à son sujet : *Goethe aime l'atmosphère des cours plus qu'il ne sied à un poète. On ne peut vraiment plus parler des ridicules, des virtuoses, quand on voit des poètes qui devraient être les précepteurs de la Nation avoir la tête tournée par ce faux éclat.*

Beethoven était un pur. Et l'orgueil d'un pur, c'est l'encens des dieux ! L'orgueil du génie est le corps de la splendeur.

Beethoven avait un frère, d'esprit bourgeois, qui avait « réussi ». Et ce frère méprisait Ludwig von Beethoven. L'autre Beethoven ajoutait toujours à son nom : M. le conseiller un tel, *propriétaire*... Dès lors, s'adressant à son frère, pour le *mater*, le génial compositeur finissait toutes ses lettres par ceci : Ludwig von Beethoven, *propriétaire d'un cerveau*.

Beethoven était un précurseur. Wagner se prosternait devant la IXe Symphonie de Beethoven. Or le plus grand critique musical d'alors écrivait dans une revue de Berlin : *On parle des compositions d'un certain Beethoven. Cet homme devrait d'abord apprendre à écrire la musique, aller à l'école, avant de chercher à faire de la composition.* Beethoven répondit dans la fameuse revue : *Monsieur X, grand critique musical, a parfaitement raison. Tout le monde doit apprendre la composition avant de se permettre de composer... sauf Ludwig von Beethoven.*

Beethoven devint sourd à l'âge de trente ans. Cette surdité le porta vers une META-MUSIQUE et lui donna ses accents célestes.

Le grand tort que les critiques ont, en jugeant un génie, est, *premièrement*, de le mesurer avec la jauge courante. Le génie n'a pas de défauts. Le défaut autant que la qualité fait le génie. Et, *deuxièmement*, le génie doit être pris comme un tout, tout ce qui est inacceptable chez les autres, devient chez le génie la clé de sa gloire.

La bêtise chez les autres hommes *s'additionne*. La bêtise chez le génie *se multiplie*. C'est comme le creux de la vague qui donne l'élan. Le talent est plat, monotone, parfait. Le génie est imparfait. Quand un homme de génie dit une sottise, gare ! Tout de suite après vient le suprême élan. Un génie qui serait *humble* ne serait pas un génie. Ce serait « Monsieur-tout-le-monde ».

Beethoven, tout au cours de sa carrière, n'eut pas un moment d'humilité. S'il l'avait eu, aucune de ses grandes œuvres n'aurait vu le jour.

Voyez-vous un soleil humble ? Il ne serait pas le soleil. Dieu n'est pas humble. Il est doué de la Toute-Puissance. Et la Toute-Puissance ne peut être humble.

Quand l'imbécile – les plus grands imbéciles sont les érudits – se met à être orgueilleux, il augmente son imbécillité. Le génie a ceci au-dessus des autres hommes : qu'il n'est *ni ceci, ni cela*. Il est lui-même. On doit le prendre tel qu'il est. D'abord ce n'est pas aux autres de juger le génie, mais c'est au génie de juger les autres.

# ADVANCE

23 Juillet 1966

## La Musique

Elle n'est pas un art coupé des autres arts. Elle participe à la lyre d'Orphée. Nos cinq sens sont mariés. C'est nous qui les avons divorcés. Baudelaire l'a bien vu dans *Tout-Entière* :

*Son haleine fait la musique*

*Comme sa voix fait le parfum.*

En isolant le son de son contexte universel, qui est les couleurs, le parfum, le toucher, le goûter, l'homme en est arrivé par étapes à la musique instrumentale, qui est une mécanique.

Le folklore heureusement a conservé cette fusion, je dirai plutôt cette communion des sens.

Un soir d'înant chez Max Moutia et prenant le café dans son fameux salon rouge, le maître me demanda : « Mon cher Malcolm, je reconnais que vous êtes un génie, mais pourquoi cette indifférence que vous avez à l'égard de la musique ? » Je répondis à Max Moutia à peu près en ces termes : « La musique pour moi fait partie d'un tout. Tout, à mon sens, est musique. » En ce temps je ne peignais pas encore. J'en étais à une forme de musique qui est poésie.

Après avoir fait ce que j'ai fait, causer les couleurs de *chanter* comme personne avant moi ne l'a fait, comment parler de musique dans mon cas, car je fais chanter la lumière.

Ma lyre d'Orphée est l'alphabet et j'ai passé à un alphabet des couleurs. Je suis maître du verbe.

Ainsi le poète, à cheval sur tous les arts, domine tous les arts. Et qu'il soit musicien, peintre, écrivain, n'a aucun sens. Ce qui compte, c'est qu'il est maître du verbe.

Mais puisqu'il faut parler de musique régionale, je dirais que je hais la musique intellectuelle, faite pour cérébraux, qui après avoir été une symphonie, s'épluche comme on épluche un oignon. La musique n'est valable que par les nerfs et la peau. Elle est *immédiate* où elle n'est pas.

Je n'aime Mozart que lorsqu'il est simple. Et la voix humaine est pour moi le summum de l'art. Le piano est divin ou néant. Le violoncelle, à mon sens, est ce qui est plus près du ciel de l'ouïe.

Ce qui fait le côté extraordinaire de la Callas ce sont ses fautes. L'homme sans fautes sera un bon citoyen, mais jamais un artiste. Savoir utiliser ses propres fautes est le critère du génie.

L'homme a écrémé les *sons concordants* et il a rejeté les *sons discordants*. La musique est devenue ainsi technique, mais point magique. Ravel est le premier à marier l'accord et le désaccord. Et ce qu'il y a de merveilleux avec la voix humaine, c'est qu'elle est humaine, et qu'elle fait jouer les deux versants du son.

Mais pour moi la vraie musique est celle qui est au-delà du son, lorsqu'elle touche au céleste. Le suprême compositeur c'est celui qui, tout en créant des notes, va au-delà des notes – comme le vrai poète est celui qui bien qu'écrivant avec des mots, se porte au-delà des mots.

Il y a aussi le NON-SON qui est bien le SON MÊME, perçu par L'OUÏE INTÉRIEURE, comme la vraie couleur dépasse la couleur et c'est tout le sens de mes tableaux, par quoi la VUE INTÉRIEURE est affectée.

*Les parfums, les couleurs et les sons se répondent,*

dit Baudelaire.

Nous arrivons ainsi à cette *synthèse de volupté*, qui est la joie de vivre.

# ADVANCE

29 Juillet 1966

## Les Intouchables d'Europe

Existaient, il y a plusieurs siècles, dans le sud de la France, un peuple de *parias* qu'on appelait les *Cagots*. L'origine de ce peuple, nul ne la connaît. Des bohémiens ? Peut-être, mais en même temps autre chose. On ne pouvait « toucher » ces gens. Ils vivaient en dehors des villes, se nourrissant de racines, d'insectes, d'animaux impurs. Nul contact qu'à distance. À l'Église, ils venaient au petit jour suivre la messe. On leur donnait l'hostie au bout d'un bâton.

Dans l'Inde existaient autrefois des *parias*, les frères des « intouchables » d'Europe. D'une part, les marquis et au bas les Cagots et, d'autre part, le maharajah et le paria hindous.

Et à Maurice ?

À la Cathédrale St Louis au bas de la nef, on « parquait » les nègres que le Père Désiré Laval évangélisait. De hautes planches, une lucarne pour assister à la messe et la masse grouillante des *parias nègres*.

Les parias existent encore aujourd'hui. Ce sont les poètes : le paria, c'est Cabon, le paria, c'est Chazal.

La terre ne change pas : il y aura toujours les « intouchables » et les nantis.

## ADVANCE

2 Août 1966

### « Piti vine Papa »

Je connais un groupe d'usines appartenant à un groupe de familles qui donnèrent il y a une dizaine d'années, et pour trois années consécutives, Rs 9 000 000, Rs 7 000 000 et Rs 8 000 000 à leurs propriétaires, toutes taxes déduites.

Comme ce groupe de familles ne pouvaient dépenser ces dividendes, elles les capitalisèrent. Ce « truc » de recapitalisation se poursuit à Maurice sur une vaste échelle.

Les compagnies emboîtent le pas. On donne un dividende de 6%. Le reste des dividendes réels est capitalisé. Et bientôt on verse aux actionnaires des *Bonus Shares*. Et le tour est joué. « *Nous, faire de gros profits ! Voyons nos comptes. Nous ne donnons qu'un dividende raisonnable* ».

Ainsi se poursuit le camouflage des profits et des dividendes non taxés.

Il y a une sirandane qui dit : *Piti batte maman – La cloche*. Je fais don à mon pays de ce nouveau sirandane : *Piti vine papa – Capitaliste*.

## ADVANCE

4 Août 1966

### « Caraille chaud »

La première fois que je compris vraiment la « saveur » de cette expression, fut ce jour où regardant de la terrasse de l'*Hôtel National*, je vis un couple à gauche marcher vers le Champ de Mars. Sur l'autre trottoir était une amie qui cria à la femme en bleu de l'autre côté de la route : « *Qui manière ?* » La robe bleue dans le soleil, en ouvrant un inénarrable sourire dit : « *Caraille chaud* ». Ça voulait dire tout. Le mari – je sentais qu'il était un nouveau marié – ne broncha pas.

*Caraille chaud* peut dire *Nous sommes dans la b...?* Mais qui ponctué par le sourire de la robe bleue pouvait dire vaguement *Je suis heureuse, j'attends un enfant... mais caraille chaud*.

Une dame – une Italienne qui travaillait à Maurice, me demandait : « *Comment dois-je m'adresser aux serviteurs – comme l'Anglais : Please could you do this, ou encore comme le Français : Faites cela.* »

Je répondis : « *La phraséologie importe peu. Ce qui est important, c'est le TON* ».

Ainsi *caraille chaud* a des nuances à l'infini. Chaque nuance est une gamme de sentiments sans fin. Qui a dit que l'île Maurice n'était pas riche !...

# ADVANCE

6 Août 1966

## « Ça ène perdi bande »

Les Blancs à Maurice, selon leur compte en banque, sont catalogués en grands Blancs, petits Blancs, Blancs baquet, Blancs de zinc, Blancs de plomb et ferblancs.

Puis viennent les « frontières ».

J'ai un curieux souvenir se rattachant aux « Blancs de Rose Hill ».

J'étais candidat dans la circonscription de Rose Hill. Je causais familièrement avec le peuple dans les rues. Tout le monde me disait : « *Créoles pou vote pour ou. Mais ça bande de couleur, Missié, n'a pas compte lors zote.* »

— Qui appelle-t-on « bande dé couleur » ? leur demandais-je.

— *Missié ou pas conne bande de couleur, Blancs Rose Hill ?*

Je l'ignorais.

Je ne fus pas élu à Rose Hill pour trois raisons, m'a-t-on dit :

1. Je n'étais pas catholique ;
2. J'étais un Blanc « perdi bande » ;
3. J'étais un membre du Parti Travailleiste.

Après les élections de Rose Hill, je compris que j'étais un cafre-blanc, le pire opprobre qui puisse arriver à un homme sur la terre.

Il me reste à fréquenter les cafres véritables, les Mozambiques et les Mozambiques rouges.

Comme Marcel Cabon, je suis un « perdi bande » au paradis du communalisme.



# ADVANCE

9 Août 1966

## « Lizié na pas énan balisaze »

Le créole dit *Lizié na pa énan balisaze*. C'est compris. Mais on ne peut lorgner les gens, les fixer indéfiniment. C'est de l'indécence et de la familiarité. Et il y a l'œil de l'appareil de photographie qui est indiscret. De plus il y a le téléobjectif : en fouillant un trou dans un mur, on peut espionner quelqu'un derrière le mur, le propriétaire du lieu, et entrer au sein de sa vie privée. Si quelqu'un est avec sa maîtresse dans un bois et qu'on photographie le couple, peut-on publier cette photo ? Vous voyez que *lizié na pas énan balisaze* a ses limites.

*Lizié na pas énan balisaze* : par ceci le créole veut plutôt dire que le regard d'amour n'est pas défendu... sauf quant à la menace de recevoir un coup de bâton du mari.

Mais *lizié na pas énan balisaze* concerne aujourd'hui l'*Income Tax*, qui entre forcément dans la vie privée.

Anciennement la vie privée et la vie publique étaient deux choses distinctes. Aujourd'hui tout le monde sait quelles sont les couleurs du pantalon de Brigitte Bardot et comment Sophia Loren prend son bain.

*Lizié na pas énan balisaze* a donné notre vice national : le *COMMÉRAGE* et cette manière d'entrer dans la vie d'autrui qui est à la base de nos discordes.

# ADVANCE

12 Août 1966

## Ma solution à la crise

Notre problème se résume comme suit : d'une part surpopulation et chômage et d'autre part nécessité de faire baisser le coût de la vie et de donner de l'emploi.

Comment résoudre cette équation ? J'en donne la solution – il n'y en a pas d'autre.

Il s'agit de procéder rapidement à la réquisition des terres et de créer de vastes assemblages de fermage. Le tout dans l'ordre de coopératives, sous le contrôle et l'égide de l'État. Ces « coopératives » (ici c'est l'application du plus pur socialisme) feraient de l'élevage et de la culture, en vue de fournir au pays ce qu'il lui faut dans l'ordre alimentaire.

Il n'y a rien à espérer des propriétaires sucriers, qui égoïstement n'entendent que se servir aux dépens du pays. Nulle *réforme agraire* ne viendra d'eux, nul mouvement en avant. Donc, il faut prendre les choses en main et passer par-dessus les réactionnaires.

Ma solution se coiffe de cette recommandation expresse ; seuls les Israéliens peuvent nous aider en créant ici des *kibboutz*, adaptés à notre idiosyncrasie et au génie de notre pays.

Il faut demander immédiatement que les Israéliens viennent chez nous et dressent les plans. Et aller de l'avant à vitesse accélérée. Les *relief workers*, comme l'a dit lui-même le Dr Ramgoolam, n'est qu'une solution provisoire au chômage. Seul le plan que je préconise donnera une permanence à notre salut.

\*.\*.\*

N. de la R. – Il y a aussi les spécialistes africains, indiens et formosans.

## ADVANCE

13 Août 1966

### À la Salle Louis Léchelle – Rétrospective de la peinture mauricienne

Si des critiques parisiens visitaient la *Rétrospective de Peinture* de la Salle Louis Léchelle, je suis sûr qu'ils riraient avec moi.

Ce magma de peintres suinte deux vices : *originalité forcée* et *une atrocité des couleurs* (mais il y a de nobles exceptions). Couleurs crues, criardes, parfois hullulantes... et à côté des teintes sales. Avec cela, une folle prétention... à vouloir « faire grand ».

Le premier choc : le tableau de Le Sidaner : toile grise sans couleurs, peinture maussade, sans vie, sans animation. Et cependant Le Sidaner est supposé être le pic de notre peinture.

Les Boullé... sont des Boullés. Avec Marcel Lagesse et Roger Charoux, nous avons la *Trinité Académique* de l'Île des Cygnes. Et c'est tout dire. Lagesse est du sous-Boullé, et Roger Charoux est du sous-Lagesse. Ils se suivent à la file indienne.

Emmanuel Juste ? Le surréaliste en porte-à-faux. Couleurs « impossibles » mais derrière tout cela on sent une « intelligence », une « idée », un poète égaré, oui, mais qui se cherche.

Constantin reste Constantin. Il n'évolue ni ne recule. Beau fixe ! Pire : centre d'un cyclone qui ne mène nulle part.

Jacques Charoux ? Le terne du terne. Jacques Desmarais ? Un nu bien campé. Serge Cabon ? Le No 57 (peint il y a six ou sept ans), qui promet.

Dans la lumière sourde de Port-Louis, seul un artiste m'a plu, par ses couleurs et sa recherche d'originalité. Ici les couleurs ne sont ni sales ni criardes. Je nomme l'artiste impeccable qu'est André Decotter.

Où va l'île Maurice dans le domaine de l'art ? À une impasse, à un cul-de-sac. Les anciens au moins faisaient « ancien » et franchement « petit bourgeois ». L'élite aujourd'hui veut se dépasser en restant bourgeoise. D'où le ridicule qui m'a saisi en voyant cette exposition.

Peinture empâtée, sur-travaillée, sans élan, construite, fabriquée et re-fabriquée. Derrière tout cela, on sent l'écume des préjugés et le manque d'aération, la stagnation.

Quel est le frein des Mauriciens ? La paralysie de l'inconscient. Nourrie d'éloges, la peinture mauricienne a pris Max Boullé comme arbitre. Tout cela est une bouillabaisse. Repartons à neuf.

\*.\*.\*

P.S. – Si j'avais été membre du jury, c'est à *Katia* (mention honorable), c'est à Mlle Françoise Dupavillon, que j'aurais donné le prix.

# ADVANCE

18 Août 1966

## « Roupie blanc, cash noir »

Qu'est-ce qu'un politicien ? Un monsieur (ou une dame) qui fait de la politique ? Qu'est-ce que la politique ? Un moyen pour un homme de devenir politicien. On tourne en rond.

Mais toute politique, en fait, est une politique de l'argent. La politique sert l'économie et l'économie sert la politique. Et les hommes ? Eh ! bien, les hommes servent le pays. Mais qu'est-ce que le pays ? Les contribuables. Donc nous revenons à l'argent.

Karl Marx a voulu mettre de l'ordre dans tout cela. A-t-il réussi ? Non, puisqu'il n'a pu bannir l'argent. Mais si tout l'Univers avait une seule devise, disons le dollar, cela arrangerait-il les choses ? Le dollar serait roi. Et la démocratie aurait un monarque universel.

À Maurice, le peuple, pas si bête, dit : *Roupie blanc, cash noir*. Préjugé de couleur ? Préjugé de l'argent ? C'est la même chose.

Abolissons le *cash*. Il ne vaut rien. Peut-être que ça blanchira les sentiments. Et nous aurons tous des cœurs d'or.

## ADVANCE

22 Août 1966

### « Causé pou qui la gueule pas pi »

Il s'agit du bavard, qui cause pour aérer son haleine. Le tout se réduit à parler pour ne rien dire, le verbiage inutile.

Le créole, lui, parle rarement autrement qu'à bon escient. Il est le maître du raccourci. Une situation politique il la résume en quelques mots. L'autobus vide : *paletot courte*. Chacun de ses phrases fait *bull's eye*. Il touche au but à tout coup.

*Causé pou qui la gueule pas pi* est rarement son fait. Mais vous accepterez, chers lecteurs, que beaucoup de nos députés au Conseil *causé pou qui la gueule pas pi*. Ils font de l'hygiène buccale.

*Causé pou qui la gueule pas pi*, comme on le voit bien dans les meetings politiques, où l'haleine de nos politiciens passe par la voix des haut-parleurs et porte des paroles fétides à la masse.

Ce qu'il faudrait à Maurice pour notre bonheur, c'est une extinction de voix chez certains politiciens. *Causé pour qui la gueule pas pi*, n'est-ce pas le grand mal de nos élites ?

# ADVANCE

24 Août 1966

## Le Port-Louis du poète

Comme avec les femmes, pour comprendre Port-Louis il faut l'aimer.

Tête au Château d'Eau, épaulé sur la montagne, jambes vers les Salines, Port-Louis s'évente à la Citadelle. A les cuisses dans la mer. Son ventre est le Champ de Mars. Son buste est toutes ces maisons déambulant de la montagne. La hanche de Port-Louis est la lumière, ses yeux sont les feux de joie de ses couleurs.

Port-Louis est une femme. Qui n'a pas goûté ses charmes n'a pas vécu.

J'écoutais, l'autre jour, M. Gaëtan Raynal épeler un à un les multiples noms de Port-Louis. Et je me posai la question : « *Qui connaît Port-Louis, sauf le Port-Louisien ?* »

Il faut vivre à Port-Louis pour connaître Port-Louis. Les bruits au matin ont de multiples échos comme une lumière qui s'éclabousse. Cet espace en qui naissent de nouveaux espaces avec chacun de nos pas. Cette vie multiforme, seul le poète peut y accéder et ces Créoles et ces autres habitants de Port-Louis qui sont devenus poètes à force de vivre dans Port-Louis.

Un jour, une touche de Marcel Cabon et la ville s'éveille à l'oraison des mots. Et puis un pastel de Yves Ravat parlant d'un balcon croulant sous des glycines. Et Port-Louis prend alors son vrai visage comme ce poème de Philippe Antelme faisant jouer le bruit des claquettes des Chinois avec les feuilles du badamier qui tombent.

Port-Louis a des maisons, le feu de joie de ses collines, ces ruelles qui ondoient, ces murs qui sont des paysages, mais tout cela est encore extérieur. Ce qui *fait* Port-Louis – et qui en fait son folklore – c'est cette vue qu'on voit d'en haut et d'où se dégage son essence. Port Louis est un jardin enfermé par les murs. Du haut du Château d'Eau, de la Citadelle, on voit ce « jardin ». En marchant dans Port-Louis, on soupçonne ce qui est derrière les murs. Et c'est ça, le mystère de Port Louis. Offrant ses flancs aux amoureux de sa vie et cachant son âme.

Cette âme de Port-Louis est jusqu'aujourd'hui inviolée. Ni Léoville L'Homme ni personne n'en a donné l'essence. Car en parler, c'est nommer l'ÂME DE L'ÎLE MAURICE.

Peintres, venez vivre à Port-Louis et vous communiquerez avec le surréel. Poètes, faites de Port-Louis votre habitation et les fées accourront à votre appel !

## ADVANCE

26 Août 1966

### Il faut filmer *Namasté*

La personnalité de Marcel Cabon, son individu, ne nous intéresse pas. N'entre en jeu que la valeur de l'écrivain. Nous sommes ici en dehors de la politique, dans le domaine de l'art, qu'on a voulu mêler.

Marcel Cabon serait-il mon pire ennemi, il reste ceci que *Namasté* intéresse le pays comme un tout et on peut ne pas aimer Cabon, mais on doit se courber devant son œuvre.

*Brunepaille* est un départ. *Namasté* aboutit.

Lorsque Bernardin de St Pierre, croyant glorifier l'Île de France, créa *Paul et Virginie*, il ne fait que plaquer une histoire, comme on en écrit au bord de la Seine, sur le paysage de l'Île de France. Donc, *Paul et Virginie* ne « tient » pas. C'est du contre-plaqué. Alors que *Namasté* est un MYTHE.

Qu'est-ce qu'un mythe ? C'est le génie d'un écrivain réussissant à créer une histoire qui devient réalité vivante, en partant de la réalité physique, où, entant les racines de l'histoire dans le *sol* du pays, l'anecdote monte et se réalise.

De telle sorte que l'histoire devient inséparable du pays. Ceci fait, un geste magique a été obtenu. Il y a eu noces entre l'esprit du poète et la terre. Un processus d'identification s'est opéré. Et de ce mariage vient une œuvre indéfectible, indéracinable, vivante. Le mariage du poète et de son pays a donné la *Suprême Magie*.

Je suggère ceci. Et ici je fais un appel à M. Ringadoo, notre ministre des Affaires culturelles. Cher ministre et ami, faites en sorte que *Namasté* soit filmé en couleurs. Soit par David Gardner ou un autre. Ça coûterait très peu. Ni décors à créer, ni costumes à confectionner. Le plein air et les *acteurs locaux*. L'essentiel sera de trouver Ram.

Film artistique, film de propagande, film éducatif, film touristique, le pays sera servi en tous points. Argent bien placé, puisque *Namasté*, comme l'a si bien vu le Père Dethise dans *La Vie Catholique*, œuvre en faveur de l'*Entité Mauricienne*, que nous voulons tous.



# ADVANCE

31 Août 1966

## L'évolution de l'opinion à Maurice

L'opinion ? Qui la faisait ? Les Blancs ? Sûrement pas ? Mais *quelques* Blancs, les très riches. Ceux-là faisaient la pluie et le beau temps. Ces quelques riches possédaient les deux principaux journaux, *Le Cernéen* et *Le Radical*. Leurs rédacteurs en chef prenaient leurs directives de ces quelques riches. Les autres ? La masse ? Ils n'avaient aucune influence. Ils subissaient, ils n'existaient pas.

A essayé de lutter Rémy Ollier, avec *La Sentinelle*. Héroïsme, oui, mais en pure perte.

Le premier effort pratique dans l'ordre du libéralisme se fit avec Laurent-Rivet (dont Marcel Cabon, ces jours-ci, raconte l'épopée).

Mais ce n'est que bien plus tard, lorsque *Advance* vit le jour, que le socialisme prit son envolée. Aujourd'hui tout le monde est socialiste, même les riches, et c'est à faire rire.

L'opinion est sortie du monopole de quelques riches et maintenant l'opinion a gagné les masses. Et il n'est pas un seul député, un seul ministre, qui ne doive pas compter avec l'opinion.

Si quelques Blancs riches ne font plus l'opinion et si le peuple par lui seul ne fait pas l'opinion, quels sont ces quelques hommes qui, avec le peuple, font l'opinion ?

Trouver cette clé, c'est donner l'orientation des prochaines élections. Il y a la masse, mais il y aura toujours ces *QUELQUES HOMMES*.

L'île Maurice sera ce que seront ces *HOMMES*.

## ADVANCE

3 Septembre 1966

### Après la célébration

Avec Kenneth Allsop, je dis que jamais, au grand jamais, on n'aurait dû démanteler ce joyau qu'était l'ancienne Municipalité. Il fallait la garder comme un *Musée National* et procéder comme avec l'Hôtel de Ville de Curepipe ou avec l'Hôtel du Gouvernement : conserver le bâtiment historique et construire à côté, à l'arrière ou ailleurs.

Mais si c'est trop tard maintenant pour revenir sur le passé, il est temps encore pour ôter cette effroyable verrue qu'est la tour spiralante, coiffée de sa grotesque horloge. Il y a ici un chef-d'œuvre de mauvais goût et une niaiserie. (N. de la R. : D'accord !

Port-Louis s'enlaidit de plus en plus, grâce aux hommes : l'utile partout, la poésie nulle part.

Le *Jardin de la Compagnie* est systématiquement déparé par les alentours. Mais de toute cette célébration, grande liesse du peuple et beaucoup de tape-à-l'œil, deux personnalités jaillissent.

Je veux parler d'abord de M. Moorghen, le Maire, digne d'être notre premier Lord Mayor.

Bel homme, grande allure, sous l'écarlate de sa robe, cette figure s'imposait. De la foule où j'étais, il était clair qu'au sein de ce « display » un peu hollywoodien, on n'avait des yeux que pour lui.

Comme toujours, dans notre gai patelin, lorsqu'une personne est « quelqu'un » on veut le détrôner. On avait répandu le bruit que M. Moorghen ne savait pas faire de discours, qu'il manquait de tact. Alors que c'était lui qui se dégageait, en note juste, simple et bon ton, prestige et prestance.

Dans la coulisse, se présentait un poète – le seul de toute la célébration – pour lequel nul n'a eu un mot, qu'on a totalement ignoré. Je veux parler de M. Gérard L'Éveillé, le chef des Jardins.

Par un tour de force inouï, entièrement grâce à lui, le centre de Port-Louis a été fleuri comme par une baguette magique. Il n'y avait, pendant cette célèbre journée du 25 août, que la robe écarlate du Maire et toutes ces fleurs dans le parterre, donnant un parfum de poésie au sein de ce que j'appellerai la mécanique du festival.

Je déplore intensément que le Carnaval qui aurait pu être magnifique, ait sombré dans une grande mise en scène publicitaire – affreux pendant de notre T.V. – CARNAVAL COMMERCIAL, peut-être unique au monde. Le terme est à retenir. La poésie et le folklore ont reçu ici un coup d'assommoir. Avec les touristes qui viennent, de grâce, évitons qu'on ait à rire de nous !

Le beau *Pleasure Ground*, jouxtant la mer, aurait pu, de toute la célébration, être la seule réalité tangible. Or, les gens ici, dispersés, s'ennuyaient. Ni entrain, ni rien. On se calfeutrait en petits agglomérats. Nul sourire parmi le sourire des fleurs. Train-train. Papotages. Mièvrerie. Infiniment trop bourgeois pour ce milieu de rêve.

Étranger parmi les étrangers, je marchais à l'aveuglette, quand on me présenta M. Nand Kishore. À part cela, rien.

Mais le clou a été l'inconscience ou la mauvaise foi des édiles.

En 1963, M. Raymond Devienne, alors maire, solennellement proposait au *Conseil municipal* que la Ville de Port-Louis fut élevée à la dignité de Cité.

Or, le 25 août 1966, avec tout le caravansérail des notables endimanchés et éclatant de gloriole, M. Raymond Devienne a été tout uniment ESCAMOTÉ.

Autre clou. Alors que le Dr Auguste Toussaint a été l'architecte de l'Histoire de Port-Louis, la T.V. présentait la scène *historique* et, lorsque le Dr A. Toussaint commence son discours, la T.V. vite applique la guillotine.

Le Dr Edgar Laurent, rien. Mieux et clou du clou : pas un geste pour Léoville L'Homme. Si ce n'était que Léoville L'Homme, mais Rémy Ollier dont la statue aurait dû crouler sous les fleurs !...

Pas un mot pour Rivet. Pas un mot pour Eugène Laurent. Ni Rozemont, ni Seeneevassen, ni rien.

Politique, politique, politique, que de crimes on commet en ton nom...

\*.\*.\*

P.S. – Je suggère qu'à l'occasion de la célébration historique, les grandes rues de la Capitale, comme rue Royale, rue Desforges, rue St Georges, rue Pope Hennessy, la Chaussée, etc. soient débaptisées et qu'elles portent les noms des Conseillers Municipaux 1966... quitte à être rebaptisées plus tard avec les noms d'autres Conseillers Municipaux, gloires de demain.

Élèverons-nous une statue à Louis Léchelle, le maire bon enfant qui ne gêne personne ? En signe et sceau de notre échelle de VALEURS. Le jeu de mots est approprié.

# ADVANCE

8 Septembre 1966

## Ce qui a changé à Maurice 1900-1966

En 1900, tout homme qui aurait eu l'audace de critiquer Sir Henry Leclézio (*the uncrowned King of Mauritius*) dans les 24 heures aurait perdu sa place. En 1966, n'importe quel homme à Maurice peut critiquer Sir Seewoosagur Ramgoolam et conserver sa place.

En 1900, on pouvait traiter un homme de couleur de « sale petit nègre ». Aujourd'hui si quelqu'un proférait cette insulte en public il irait en prison (voir la dernière loi contre le racisme à Maurice).

En 1930 ou 1935, un Anglais qui s'était permis de faire une critique contre l'Église Catholique (j'oublie le nom de cet Anglais) fut appréhendé par une foule de nantis près de l'Hôtel du Gouvernement et battu comme plâtre, il eut même un bras brisé. En 1966, n'importe qui peut critiquer l'Église Catholique et tout le monde trouve cela naturel.

En 1900, les femmes n'avaient aucun statut. Leur rôle se limitait au ménage. En 1966, Madame Chicorée siège à l'Hôtel du Gouvernement, et elle fait mieux que beaucoup de nos députés.

En 1900, le travailleur était congédié, chassé et souvent à coups de pied. En 1966, le travailleur a un statut légal, personne ne peut le frapper, et il ne peut être renvoyé comme un chien.

En 1900, chaque artiste – surtout s'il appartient à l'élite – est un dieu. En 1966, un homme dont je tais le nom se permet d'abattre d'un seul coup le brillant échafaudage de notre héritage spirituel à la *Salle Louis Léchelle* et personne ne peut lui répondre. Les « dieux » meurent dans un souffle.

En 1900 seuls les millionnaires existent. En 1966, 750 000 habitants sont nés à la vie.

En 1900 c'eut été un péché pour un catholique de prier dans une église anglicane. En 1966, Monseigneur l'Évêque de Port-Louis entre en grand apparat à la Cathédrale St. James sous les applaudissements des Catholiques.

En 1900, seuls les Blancs ont des écuries au *Mauritius Turf Club*. En 1966, Messieurs Gujadhur, Ram Ruhee, Ythier, Brunel dominant avec leurs couleurs au *Champ de Mars* et les Blancs sont les premiers à applaudir ces couleurs.

En 1900 aucun Blanc ne danserait aucune part avec une personne de la population de couleur. En 1966, dans les restaurants et les night-clubs toutes nos communautés dansent au sein de la même salle au son du *yé-yé*.

Le pays change, dit-on. Physiquement, oui. Mais bien moins vite que change la mentalité du pays.

La bagarre de Trois-Boutiques n'est qu'un mal de dents au sein d'un ciel serein.

En religion, en art, dans les rapports humains tout va changer à la vitesse de l'éclair.

Mais tout a changé, et rapidement, ce jour où le Dr Curé forma le Parti Travailleiste. Ça a fait boule de neige depuis. Et c'est le socialisme dont le Dr Ramgoolam a été le propulseur qui a tout changé en ce pays.

Peut-on maintenant faire route en arrière ? Ceux qui essaieraient de le faire seront broyés.

Si l'Église Catholique bouge en Occident et si une Indira Gandhi mène 350 000 000 Hindous, tout bouge.

L'île Maurice sera entraînée par le courant.

Les élections générales 1967 ou 1968 à Maurice seront gagnées par ceux qui auront le plus « bougé ». Et je sais qui gagnera. Et tout le pays le sait.

\*.\*.\*

*P.S.* – Mais je vais me permettre maintenant de parler en prophète.

En 1967 où nous aurons l'indépendance, un Hindou sera notre premier ambassadeur à Paris et un homme de couleur nous représentera à New Delhi.

En 1967 s'esquisseront les premiers mariages entre communautés. On verra tel fils d'un baron sucrier épouser une Hindoue et ce sera le vice-versa des races.

En 1967 les croyances commenceront à s'interpénétrer. Et nous élargirons même sur l'œcuménisme à Rome.

En 1967 on demandera à un Ebrahim Dawood ou à un Radha Gujadhur de siéger au Comité de Direction de la *Banque Commerciale*.

En 1967 le *Mauritius Turf Club* aura ouvert ses salons aux autres communautés et le *Mauritius Turf Club* aura cessé son apartheid.

En 1967, la vapeur renversée, du préjugé de couleur nous passerons à un snobisme étrange : c'est à qui voudra fréquenter l'autre communauté, pour prouver qu'il est « libéral ».

En 1967, une propriété comme *F.U.E.L.* fera siéger à son Comité de Direction des boueurs, des chefs mécaniciens, comme observateurs.

En 1967, Le *Parti Mauricien* sera devenu une imitation du *Parti Travailleiste* et beaucoup des premiers se convertiront à l'autre bande. Et nous aurons un Gouvernement national, où trônera le Dr Ramgoolam.

Le temps arrive à grands pas – c'est pour 1968 – où un Blanc ne se dira plus un Blanc, et un Musulman, un Musulman et un Sino-Mauricien un Sino-Mauricien, et un Hindou un Hindou.

Toutes ces différenciations auront cessé officiellement.

Mais gloire des gloires, le patois créole aura été officialisé. Et on parlera « créole » à l'Hôtel du Gouvernement. Ceci fait, *l'Entente Mauricienne* sera là. Un seul cœur, une seule âme, un seul esprit.

# ADVANCE

12 Septembre 1966

## Une légende

L'Histoire est faite de légendes. On fabrique... selon les intérêts nationaux. Ainsi, la France, qui y avait intérêt, a « fabriqué » Hudson Lowe.

Le duc de Wellington disait que Hudson Lowe était un « imbécile ». L'homme était un fonctionnaire. Il était surtout un scribe à l'État Major. C'était l'homme des renseignements et des consignes. Et il était maladroit.

Il n'avait pas un « mauvais cœur », loin de là. Et il ne manquait pas de dignité ni de contrôle de soi. Ce qui est arrivé c'était que l'Angleterre, en sa personne, avait fait un mauvais choix. La « charge » qu'on lui avait confiée était trop lourde pour lui.

Il eut à l'égard de Napoléon les meilleures intentions. Mais Napoléon et sa « petite cour » avaient intérêt à être persécutés.

Napoléon lui-même l'avait dit : « *Jésus Christ ne serait pas Dieu jusqu'à présent sans sa couronne d'épines ! C'est son martyr qui a parlé à l'imagination des peuples. Si au lieu d'être ici, j'étais en Amérique comme Joseph, on ne penserait plus à moi et ma cause serait perdue. Voilà les hommes !* »

Et Montholon, plus cru, s'exclama : « *Un ange du ciel n'aurait pu nous plaire, s'il eut été Gouverneur de Ste Hélène.* »

Napoléon n'aurait pas dû oublier que par son coup de force des *Cent Jours*, il avait remis l'Europe en feu. L'Angleterre devait donc prendre ses précautions. Et c'était le désir de la *Sainte Alliance*. Seulement la tâche de garder Napoléon, on l'avait confiée à l'Angleterre. On aurait pu mettre Napoléon au cachot. Vue sous cet angle, Ste Hélène était un acte de mansuétude.

Villa rustique, mais non pas un donjon. *Longwood* avait des jardins. Un périmètre de 12 milles lui était consacré. Les dix hommes et femmes de la suite et les 20 domestiques étaient bien nourris. Bordeaux, champagne, madère, Graves et vin de Constance. Courrier. Livres. Droit de se promener dans l'île en compagnie d'un officier anglais. Le Dr Stoyadinovitch n'en avait pas tant à Maurice. Et cependant l'ex-Premier ministre yougoslave n'avait pas dévasté l'Europe.

Le drame était que Napoléon voulait que Hudson Lowe le considérât comme Empereur. Cela ne pouvait être. L'alliance avec la famille de sa femme, les Habsbourg, ici ne jouait pas. Napoléon était un conquérant, pas un souverain de droit divin. La défaite forcément ramenait le Général Bonaparte.

Mais Hudson Lowe était maladroit. Après une « sautée » avec Napoléon, il l'invita à dîner à *Plantation House*, afin de rencontrer Lady Loudoun-Moïra (Est-ce la femme du vice-roi de l'Inde qui vint à Maurice, et qui, chef franc-maçon, assista à la consécration de la Cathédrale de Port-Louis ?)

Mais ce qu'on ne sait pas, c'est que la grande dispute fut la suite d'un acte de Hudson Lowe qui voulait empêcher le coulage à *Longwood*. (Les serviteurs revendaient une partie des victuailles fournies par Hudson Lowe).

La scène épique eut lieu dans le jardin de *Longwood* en la présence de toute la suite de Napoléon et de l'amiral Malcolm, chef des forces maritimes de l'île.

Napoléon monta sur ses grands chevaux. « *Vous me connaissez bien peu ! Mon corps est aux méchants, mais mon âme est indépendante. Elle est aussi fière ici que si j'étais à la tête de six cent mille hommes et que si j'étais sur mon trône, faisant des rois et distribuant des couronnes* ».

Hudson Lowe conserva toute sa dignité au cours de l'entretien orageux.

Puis il se détourna et sans saluer quitta la place.

Ces deux hommes ne devaient plus se revoir face à face.

La faute ici c'est que le choix de l'Angleterre en la personne de Hudson Lowe était mauvais. Il aurait fallu un parfait gentleman et un diplomate. On y mit un esprit lourd et étroit, ne manquant pas de cœur et de bon vouloir. L'homme était trop petit face à Napoléon-le-Grand.

« *Un imbécile !* » dit le duc de Wellington. Mais le fameux geôlier de Ste Hélène eut une touche de grandeur quand, venu saluer le corps de Napoléon sur le petit lit de fer, Hudson Lowe eut ces belles paroles : « *Eh bien ! Messieurs, c'était le plus grand ennemi de l'Angleterre et le mien aussi, mais je lui pardonne tout. À la mort d'un si grand homme on ne doit éprouver qu'une profonde douleur et de profonds regrets.* »

L'Histoire est bourrée de légendes. Il était difficile de fréquenter Napoléon sans être rapetissé.

## ADVANCE

13 Septembre 1966

### « Ça ène grand noir »

Le créole connaît les nuances. Au début de ce siècle pour nommer un homme qui est « quelqu'un », le créole disait : « *ça ène Blyth* ».

La maison Blyth régnait alors sur la Place de Port-Louis et l'Angleterre était à son apogée. *ça ène Blyth* allait beaucoup plus loin que le sens de *gentleman*, ce terme couvrait tout dans la saveur du lieu.

Mais un autre sens le coiffait.

S'il désignait le *grand Missié*, le Blanc riche par « *Ça ène grand Blanc* », le créole réservait pourtant pour des suprêmes valeurs l'éloge : « *Ça ène grand Noir* ».

Ce terme ne se reléguait pas au Blanc il couvrait toute la population et donnait son sens à l'*ÉLITE VRAIE*.

*ça ène grand Noir* c'est Rozemont, c'est le Dr Ramgoolam, c'est Sir John Pope Hennessy, c'est le jockey hindou Adrien, c'est Rémy Ollier, c'est Pierre Magallon, c'est « Petit Frère », c'est le Docteur Curé, c'est Laurent, c'est Rivet, c'est Eugène Laurent, c'est Edgar Antelme, c'est Anatole de Boucherville... tous ceux qui ont « fait » notre Histoire et sont entrés dans notre folklore.



# ADVANCE

15 Septembre 1966

## *Namasté* et non Hart

J'ai lu avec intérêt, dans *L'Express*, qu'on allait faire un film sur Hart. Drôle d'idée ! Hart n'en demandait pas tant. Attention de bouffonner le « grand homme » ! Hart a été détesté par les élites, notamment les Blancs. Sa propre famille collatérale l'avait rejeté. Il fallut qu'on se cotisât parmi des notabilités mauriciennes pour lui accorder la pitance de Rs 100 par mois, qu'on lui retrancha pendant un certain temps. Cette manière de glorifier un homme après sa mort, alors qu'on l'a persécuté pendant sa vie, m'écœure. De grâce, un peu de décence !

Par contre, *Namasté*, qui est notre chef-d'œuvre folklorique, sera filmé. Par qui ? Par les Hindous. La société créole et les Blancs tournent le dos à Marcel Cabon. Pourquoi ? Parce qu'il dirige *Advance*. Intolérance politique et grotesque manœuvre !

Le film sur Hart sera un total fiasco. Le feront des gens de l'élite qui lui étaient étrangers. De brillants noms parmi les promoteurs du film Hart. Pas un poète. Or, Hart était un poète.

Ah, j'oubliais qu'il est annoncé que Cabon écrira le scénario. Pauvre Cabon, qui sera lamentablement desservi !

La politique entre partout, même au sein de la littérature. Robert-Edward Hart sera étiqueté *Parti Mauricien*, un bleu – pardon : *gros bleu*. Et *Namasté* sera boudé par toute l'élite créole, parce que Cabon est l'ami du Dr Ramgoolam.

Il n'y avait qu'un film à faire : *Namasté*, qui sera une réussite, avec David Gardner et d'autres.

Hart a eu une vie intérieure. Esseulé, il était coupé de la société mauricienne. On veut l'officialiser comme un des nantis. Je m'oppose en poète contre ce guignol. Qu'on laisse tomber cette affaire qui va sombrer dans le grotesque.

*Namasté* sera monté par des Hindous. Tant mieux ! Il ne sera pas trahi.

\*.\*.\*

*Note de Marcel Cabon* : Qui vivra verra.

De toute façon, c'est moi, et moi seul, qui, invité par Daniel Dupuch à écrire un texte de film pour la télévision, ai choisi d'écrire cet *Itinéraire de Pierre Flandre*.

Merci pour les trop généreuses gentillesses à mon endroit.

# ADVANCE

21 Septembre 1966

## Le commérage national

90% de nos malheurs vient de ce que tout un chacun ici s'occupe des affaires du voisin. On espionne de maison en maison, via les serviteurs. Le commérage est national et la familiarité est endémique.

Quand quelqu'un me pose des questions personnelles concernant ma vie privée, je réponds froidement que je n'ai rien à répondre. Et je garde en réserve : « *Occupez-vous de vos affaires.* »

Si on me pose des questions dans l'autobus, je ne réponds pas. Je ne tiens pas à avoir un colloque avec quiconque. Je n'ai de comptes à rendre à personne. Ma vie privée ne concerne que moi.

J'ai eu à mettre deux avis dans les journaux pour protéger ma vie privée. Ce n'est par parce que je suis un génie que je suis à la merci des inquisitions. Et je ne vais pas en Europe afin de ne pas être houspillé par les Français.

Je ne suis « en public » que dans mes œuvres. Le reste est ma propriété privée : mon cœur, mes sentiments, ce que je mange et combien j'ai d'argent en banque, où je dîne, si je fume ou ne fume pas, mes loisirs et le reste – bas les pattes !

Le « poison » de l'île Maurice est la promiscuité, l'effarante familiarité des gens s'espionnant les uns les autres, la curiosité malsaine.

Et la politique a exagéré tout cela. Les mauvaises mœurs politiques sont telles qu'il suffit d'un rien pour qu'on déballe tout le passé d'un homme. Le tout appuyé de médisance et que couronne la calomnie. Le Mauricien manque de tenue. Aussi je ne vais nulle part pour ne pas être espionné. Ma liberté avant tout. Les autres, qu'ils se débrouillent. *Honni soit qui mal y pense.*

## ADVANCE

28 Septembre 1966

### Inde bénie – Mère de toutes les cultures

J'étais à *Vatel*, dînant au sein des demi-bougies et de l'atmosphère feutrée du lieu, quand une voix très française éclata dans la radio. Quel ne fut pas mon étonnement de constater que dans la « bouche d'ombre », parlaient des voix mauriciennes !

On parlait de Marcel Cabon, qui prend une avance sur les écrivains mauriciens, et Jean-Baptiste Mootoosamy commentait.

Madame Brinda Hazareesingh lui donnait la réplique, avec Vijay Coomar Joypaul.

Des deux côtés, pureté de la langue, absence totale d'accent. On se serait cru à Paris. Et qui parlaient ? Des Mauriciens. Et quels Mauriciens ? Des Indo-Mauriciens. C'était à faire rêver.

Seuls quelques Hindous et quelques Hindoues parlent le français à Maurice. À de rares exceptions, comme André Decotter, Marcel Cabon, Pierre Renaud, Yves Forget, Max Moutia, Luc Legris, Alain Le Breton et quelques autres, les Mauriciens blancs et hommes de couleur ne parlent pas le français. Ils ont tous l'accent du lieu. Et c'est un effroyable baragouin.

Oyez, ô vous mes compatriotes, j'élève sur l'autel de la langue française des personnes dont les aïeux viennent de l'Inde. Je nomme : M. Jean-Baptiste Mootoosamy, Mme Brinda Hazareesingh, M. Vijaycoomar Joypaul, M. D. Prithipaul, Mme Padma Ghurburun, Mme Mira Gopaul, Mlle Manda Pillay, Mme Lalita Panray et sa sœur Ouma Beeharry...Et j'en passe.

Extraordinaire miracle : l'île de *Paul et Virginie* a pris l'Inde comme patrie !

L'amour de la France, je l'ai senti dans la voix de Madame Brinda Hazareesingh.

Il est temps que la Radio et la T.V. locale remplissent les studios d'Hindous afin d'apprendre aux Mauriciens à parler le français.

La leçon sera dure, mais salutaire.

\*.\*.\*

P.S. – Qu'en pensez-vous, mon cher Marcel Cabon ?

# ADVANCE

5 Octobre 1966

## Un Marché Commun Maurice-Réunion

*Dédié à son Excellence le préfet de la Réunion et*

*à M. Michel Debré, député de la Réunion.*

Nous avons une industrie sucrière très avancée. L'île de la Réunion n'en peut dire autant. Par contre, les Réunionnais ont su implanter des industries secondaires prospères. Alors que, sur ce terrain, nous sommes dans l'enfance.

Je suggère qu'il y ait une collaboration Maurice-Réunion dans l'ordre économique avec sièges conjoints à St Denis et à Port-Louis, le tout agrémenté d'échanges incessants de techniciens et un *pool* des intelligences.

Coiffant le tout serait un *CONSORTIUM FINANCIER Maurice-Réunion*, une mise en commun des capitaux, ce qui veut dire ouvrir nos compagnies sucrières aux capitalistes réunionnais et investir des capitaux mauriciens en surplus dans l'île de la Réunion.

Cette étape économique serait le premier pas vers un *Marché Commun Réunion-Maurice*, qui amènera forcément une collaboration politique très étroite.

Deux îles perdues au sein de l'océan Indien, et qui se font face à travers un détroit marin de 100 milles à vol d'oiseau, ne peuvent vivre comme des étrangers sans que ce soit au détriment des deux îles.

Une mise économique en commun ouvrirait la voie à une possibilité d'émigration de nos compatriotes vers la Réunion. Car l'île de la Réunion, plus grande que nous, est moins peuplée que nous le sommes. Nous sommes pleins à craquer, alors que l'île de la Réunion a beaucoup de place pour le développement.

Pourquoi chercher à faire émigrer les Mauriciens à la Guyane britannique, en Amérique du Sud, en Australie ou en Europe, alors que le débouché naturel est la Réunion ?

Nous sommes dans le domaine de l'émigration comme ces gens qui voient loin mais qui ne peuvent voir de près.

Il est donc de nos intérêts que nos financiers de Port-Louis aident à développer l'île de la Réunion par leurs capitaux et en viennent ainsi à résoudre en partie notre problème de surpopulation.

L'île Maurice et l'île de la Réunion sont appelées, tôt ou tard, que nous le voulions ou non, à FORMER UN SEUL PEUPLE. Forçons le destin à s'accomplir plus tôt. Engageons-nous. Et bien vite, avant que la surpopulation n'amène chez nous un DÉSASTRE NATIONAL.

L'Indépendance pour bientôt ne veut nullement dire l'isolement, — tout au contraire — mais l'indépendance impliquera la fédération économique avec des grands et des petits pays.

Tel parti politique local a parlé de l'entrée de l'île Maurice dans le *Marché Commun Européen*, via l'Angleterre, dans un avenir incertain.

Je suggère pour ma part que notre entrée dans le *Marché Commun Européen* se fasse par le bloc Maurice-Réunion, donc que cette entrée s'opère DÈS MAINTENANT.

Tant que nous continuons à être liés politiquement à la Grande-Bretagne, nous sommes ISOLÉS DU RESTE DU MONDE. Alors que l'Indépendance nous mettra dans le Grand Concert des Nations, l'Indépendance nous fera intégrer l'humanité tout entière.

CE FAIT PAR LUI SEUL EXIGE QUE L'INDÉPENDANCE AIT LIEU RAPIDEMENT. L'île-sœur existera pour nous, alors que jusqu'ici nos deux pays étaient comme deux amants faisant chambre à part.

Avec l'Indépendance, Port-Louis pourra être dans St Denis, et St Denis dans Port-Louis — *la main dans la main* comme dit le séga créole mauricien — cœur contre cœur et, ce qui ne gêne rien, vivant d'un même ventre.

# ADVANCE

12 Octobre 1966

## Ramgoolam et la France

Un jour, au *Chaland*, dans le Grand Salon, je devisais avec les Juges Neerunjun et Ramphul, lorsque j'appris de Neerunjun les conversations que Ramgoolam et lui avaient eues avec PaulValéry.

Nous savons que Valéry ne parlait pas avec n'importe qui.

Le Dr Ramgoolam, Premier ministre de l'île Maurice, est l'homme officiel, affable, mais forcément renfermé. L'autre Ramgoolam est l'homme au grand cœur, l'être magnanime, plein d'humour. J'aime le premier, mais je préfère le second.

À mon sens (et Cabon l'a déjà dit ici-même hier), l'entrevue Ramgoolam-Malraux, Ramgoolam-Pompidou dépasse de très loin une simple rencontre diplomatique. C'est le cœur de l'île Maurice qui est touché, *notre fibre francophone* qui se marie à *la fibre hindoue*, dans cet homme unique qu'est le Dr Ramgoolam.

Que M. Camille de Rauville eût rencontré André Malraux afin d'obtenir une subvention pour l'*Académie mauricienne*, rien ne serait changé en cette île. Mais que ce soit un Hindou, le Dr Ramgoolam, qui se présente au Quai d'Orsay en notre nom, c'est ÉNORME.

On cessera, il me semble, après cela, de dire que les Hindous à Maurice veulent détruire la langue française.

Car la preuve est là, qu'on s'est grossièrement trompé.

Le geste du Dr Ramgoolam à Paris ne peut avoir qu'une immense répercussion à long terme.

Il est dès lors souhaité que ce ne soit ni M. Balancy, ni le Dr Chaperon qui deviennent le premier ambassadeur mauricien à Paris, mais que ce soit un Dr K. Hazareesingh l'homme idéalement indiqué. À New Delhi, nous aurions M. Guy Forget ou M. Balancy et ce serait admirablement marié.

La France peut tendre les bras à l'Inde, parce que ces deux pays sont les plus grands porte-étendards de l'HUMANISME, en Occident et en Orient.

Un Romain Rolland et un Rabindranath Tagore sont frères par l'esprit.

Avec le geste magnanime du Dr Ramgoolam à Paris, il est temps que nous, les Mauriciens d'origine occidentale, nous commencions à comprendre l'Inde comme elle le mérite.

Un comité franco-hindou, maintes fois suggéré par Cabon, qui fut pendant cinq ans le président de l'Union Culturelle Française, devrait être formé pour lier les deux cultures.

Le Dr Ramgoolam a fait le GESTE UNIQUE. Marchons dans ses pas, afin de glorifier notre propre patrie.

\*.\*.\*

N. DE LA R. – Dans sa *Livraison à choix*, demain soir, à la radio, notre rédacteur en chef parlera de l'amitié qui unissait Jawaharlal Nehru et André Malraux, de ce que les Indiens de la Nouvelle Delhi pensent de la France et de ce que Malraux a écrit sur l'Inde.

La diffusion de la causerie est prévue pour 20 heures 30.

# ADVANCE

19 Octobre 1966

## L'île Maurice face à son destin

Le malheur actuel est que nous croyons que nous évoluons. C'est faux. Nous sommes en pleine RÉVOLUTION.

Depuis 250 ans, la propriété a été considérée à Maurice d'ordre sacré. Elle ne l'est plus. Pour empêcher les trusts sucriers, le Gouvernement après la taxe de 5% sera forcé d'imposer *une taxe sur le Capital*, limitée aux biens sucriers.

Bien des routes auront à être construites à *travers les propriétés sucrières*. Car les propriétés sucrières créent de gigantesques enclaves, barrant la voie vers la mer, causant de grands détours, constituant une perte de temps et une perte d'essence. Les mots : *TRESPASS – propriété privée* – n'auront plus aucun sens.

Les Mauriciens ne savent pas marcher. Un groupe ainsi avance barrant tout le trottoir. Cela semble naturel. Cela devra cesser. La rue est à tous et non à quelques-uns. Le privilège de plastronner dans les rues doit disparaître.

Quand les Mauriciens sont en groupe, ils croient pouvoir tout faire. Ils interpellent, ils se moquent. Dans les restaurants, on voit tels groupes se moquer des autres groupes, rire fort, parler à tue-tête, – sans compter les cris. Les Mauriciens s'arrogent le droit de faire du tapage. Ça choque les touristes. Cette ineptie doit cesser. Car c'est l'industrie du tourisme qui écope.

Chaque Mauricien, bien que connaissant la loi, se croit un privilégié. Il y a la loi et il y a *lui*. Ainsi les Blancs se sont voulu depuis 250 ans une *préséance*. Ce mal typiquement mauricien a gagné tout le monde. Ainsi dans les magasins chacun veut se faire servir le premier. Quand un Mauricien entre dans une boutique de Chinois, il veut qu'on le serve en privilégié : « *Commis, faire ça pou moi* », même s'il faut que tous les autres attendent. Cette manière désinvolte ébaubit les étrangers. Autre exemple. Vous causez avec quelqu'un. Un autre homme arrive, coupe la conversation sans demander qu'on l'excuse, et enchaîne. Comme impolitesse, c'est le clou !

Le Mauricien n'a jamais eu aucune discipline d'aucune sorte. Il pense que la rue, les magasins, le théâtre, les bureaux sont *le prolongement de sa chambre*. Il se conduit partout avec un total laisser-aller. Puisqu'il règne chez lui, donc l'Univers est à lui.

Pour tout dire, le Mauricien est un terrible *individualiste*. Il n'a aucun sens du *collectif*. Il ignore totalement le SENS CIVIQUE. Libéraire, la licence est sa loi.

Or le drame aujourd'hui – et heureusement – personne ne veut s'effacer devant un autre, surtout si l'autre est riche et tout-puissant.



Tant que nous n'aurons pas acquis un esprit de discipline, nous ne serons pas une nation. Ce qui fait la gloire de l'Angleterre, c'est qu'elle a toujours eu cette discipline. L'Anglais comprend la liberté en dehors de l'individualisme. Nous avons tout à apprendre de lui.

Mais tout part du *colon* qui a imprimé sa marque au pays. L'esprit colonialiste a été un rapport de maître à esclave. Ainsi le *colon* ne voyait que lui et ensuite il y avait les autres.

Cet esprit individualiste se reflète dans le football. Nos équipes nationales ne seront rien tant qu'y existera le *jeu individuel* aux dépens du jeu collectif. L'entraîneur MacLennan ne changera rien à cela. Pour changer quelque chose, il faudrait changer la mentalité du pays.

Autre exemple. Aux fêtes de la Cité, foule à l'*Hôtel National*. Le gérant, M. Michel Joachim est houspillé. Chacun veut se faire servir en premier. Résultat : les boys sont débordés. Seule la maîtrise de M. Joachim a sauvé du chaos et a fait de la fête une réussite.

Le *désordre* chez nous est donc le résultat de notre esprit d'indiscipline. Et l'esprit d'indiscipline vient de notre *individualisme*.

On ne fait pas une nation avec une somme d'égoïsmes.

La religion chrétienne depuis 250 ans n'a rien changé chez nous à cet individualisme. L'esprit individualiste a voulu que dans les églises chrétiennes à Maurice jusqu'à tout récemment, on louait les bancs. Certains ont ainsi voulu être *plus près* du Bon Dieu et, par conséquent, être servis les premiers et gagner le ciel plus vite.

Liée à cet individualisme est la PRÉTENTION MAURICIENNE. Les étrangers sont effarés de cette prétention. Ça nous fait du tort.

Mais sait-on – nous qui, dans les restaurants, nous nous permettons de nous moquer des étrangers – que les étrangers, à cause de notre *prétention*, rient de nous ? Et que nous sommes moqués pour ce que nous sommes. *L'humour ici a son piment*.

C'est une chose d'être un *individualiste* et c'est une autre chose d'avoir une *personnalité*. On s'est toujours moqué de moi parce que j'ai une *personnalité*. Si tous les Mauriciens faisaient comme moi et avaient une personnalité, les étrangers ne se moqueraient pas de nous, mais nous admireraient. L'homme qui est un individualiste est un malade de la personnalité, il a le complexe d'infériorité et le complexe de supériorité. L'homme qui a une *personnalité* est dénué de complexes.

Un soir, chez John et Mary Sutherland (nos premiers amis du *British Council*), sur un divan j'étais assis auprès de Max-Pol Fouchet, venu ici conférencier pour l'*Alliance Française*.

Je discourais, sans voir les gens.

Puis l'écrivain aujourd'hui célèbre et moi allâmes faire un tour dans la cour. La lune éblouissait l'azur de nuit et la montagne du Corps de Garde était au garde-à-vous. Soudain, Max-Pol Fouchet s'exclama :

- Mon cher Chazal, pourquoi tous ces gens se moquaient-ils de vous quand vous parliez ?
- Tiens, je ne m'en suis pas aperçu.
- Mais vous ne disiez rien de drôle. Vous parliez du merveilleux.

Je ne répondis pas. Mais le lecteur pourra lire à travers ma pensée. Si on se moque de moi, c'est parce que j'ai une *personnalité* et on me hait à cause de cela. Si j'étais un néant, une non-entité, tout le monde m'admirerait et m'adorerait.

En ce moment, le pays rit jaune. Une révolution est en cours. Les valeurs bouleversées, on ne pourra plus rire comme par le passé. Car le drame est au bout. Nous allons être dégonflés.

Il manque à l'île Maurice une PERSONNALITÉ qui nous distingue du reste du monde. Cette *personnalité*, nous ne l'avons pas. Avant de parler d'ENTITÉ MAURICIENNE, parlons d'abord d'EXISTENCE MAURICIENNE.

Nous croyons que nous existons, nous ne sommes pas.

Bercés par le *farniente* bourgeois, la vie facile, nous nous sommes endormis. Nous avons hiberné.

Le réveil sera dur. Ce qui va nous secouer c'est le socialisme et l'Indépendance.

*To be or not to be* ! clame Hamlet. Devenir quelqu'un, avoir une couleur nationale, être un exemple pour le reste du monde. Telle est la tâche.

Notre Histoire est un tissu d'égoïsmes, une inénarrable prétention. Sauf Port-Louis et la terre natale, tout est à recommencer.

Ce qui est devant nous, ce n'est pas l'Évolution, mais la *RÉVOLUTION*, dans l'ordre religieux, social, artistique, sentimental et humain.

Il faut repenser la vie et avoir une âme. L'âme ne se ramasse pas sur le trottoir ou dans les champs de cannes à sucre. L'âme se mérite.

Il s'agit de recommencer ou plutôt de commencer de vivre. Avoir une âme nationale.

Serons-nous assez forts pour être nous-mêmes ... enfin. Tout est là.

## ADVANCE

4 Novembre 1966

### L'art mauricien – Une découverte

Je vous présente Yousouf Wachill, un pauvre, un déshérité. Il a 19 ans et sans espoirs. Un rejeté de la société, un perdu, un paria.

Et cependant ! L'homme est artiste. Il peint contre le Désespoir.

On m'avait parlé de lui. Qui ? Je vous laisse deviner. Une étrangère. J'ai cherché l'endroit où habitait le peintre. Un taudis. Une arrière-cour. Un endroit sans lumière. Un lieu où on met les chiens. Un cachot. Yousouf Wachill a la FORCE, l'essentiel. L'homme cherche frénétiquement. Il est honnête.

Ses moyens ? Des ferblancs de *Permoglaze*, une peinture qu'on applique sur les chaises et les tabourets. Le papier ? Juste bon pour envelopper les caisses. Du papier d'emballage.

Une madone, la tête penchée, une madone de *Permoglaze*. Plus loin, un visage qui tourne, du Picasso transfusé.

De l'abstrait ? Oui, mais qui n'a pas quitté le figuratif et qui cependant n'est ni figuratif ni abstrait. Point un compromis. Yousouf Wachill cherche sa voie.

Le dessin est fort. La marque est d'un maître. Mais le désespoir de la vie de cet homme penche le pinceau vers l'abîme des couleurs. Les couleurs de Yousouf Wachill sont des couleurs de néant, qui cherchent l'issue. Quand cet homme connaîtra la joie, ses couleurs chanteront. L'hymne d'allégresse est-il en vue ? C'est au Gouvernement de Maurice de répondre.

L'île Maurice va-t-elle s'occuper *uniquement* de l'art en masse, enseigné dans les écoles, *l'art démagogique* ? Ou l'île Maurice va-t-elle aider ses suprêmes titans à se réaliser ?

Que faut-il à Yousouf Wachill et que le Gouvernement de Maurice peut lui donner ? Une bourse pour aller apprendre l'art à Paris ou à Londres ? Sûrement pas. Ça le fausserait. Cet homme n'a pas besoin d'apprendre quoi que ce soit. Il a la FORCE, il a l'imagination, il a l'honnêteté. Ce qu'il lui faut, c'est un endroit qui ne serait pas un cachot, un site de lumière, de l'argent pour acheter de la peinture et du papier au *Corner House* ou chez *Poisson*. Et un débouché. L'aigle volera ensuite de lui-même.

Je suis venu de l'exposition d'art mauricien à la Salle Louis Léchelle, écœuré de *cette fabrication d'art* à laquelle les Mauriciens se sont livrés depuis 200 ans.

Avec Yousouf Wachill y a-t-il une lueur, annonciatrice d'un feu nouveau ? On peut l'espérer. Mais je ne peux encore me prononcer.

Je ne peux dire que Yousouf Wachill est *original*. Je ne peux dire s'il sera un grand peintre. Je ne sais qu'une chose : le Gouvernement de Maurice ne peut tourner le dos à ce grand talent.

Roger Charoux vend ses peintures. Il fait de la peinture bourgeoise pour les bourgeois. Les bourgeois le feront vivre. Max Boullé a été porté aux nues par les bourgeois. Marcel Lagesse se fait un considérable revenu avec sa peinture (c'est le Mauricien qui fait le plus d'argent à Maurice avec son art).

Au trio Boullé-Charoux-Lagesse, gloire et puissance ! Gloire des gloires des bourgeois !

Mais un Yousouf Wachill, qui ne travaille pas pour les bourgeois, doit lutter dans son cachot sans lumière. Ce n'est pas possible.

Soit l'île Maurice doit se livrer totalement aux bourgeois ou elle doit ressusciter. La mort ou la vie. L'espérance ou l'enfoncement dans le passé. Le glorieux avenir ou le conservatisme atroce.

La lueur qui fera peut-être de Yousouf Wachill un peintre incomparable, c'est ces trois gouaches éclairées, de très grand format.

On est saisi. On croit voir du William Blake.

La pose des corps est magistrale. L'intégration incomparable. Ce n'est pas neuf, ça sent le passé. Mais ici le peintre Yousouf Wachill cherche une ouverture : couteau en main, il cherche à déchirer le voile de l'Invisible.

La grandeur de ce très jeune Mauricien, c'est qu'il est un peintre de l'Invisible, *un peintre de l'occulte*.

Alors que Picasso est dans le temps, Yousouf Wachill est un métaphysicien.

Que pareille valeur soit gâchée, est impensable.

Poussera-t-on cet homme au suicide moral, par une strangulation de son talent ? Je ne le crois pas. La POLITIQUE doit se mêler.

Yousouf Wachill est un pauvre, un malheureux, un dépourvu, un abandonné.

Qu'on vienne à sa rescousse ! Je fais un appel direct au Gouvernement de Maurice.

\*.\*.\*

P.S. – Le problème de l'art à Maurice est le suivant.

Seuls quelques-uns possédant l'argent et cette aristocratie d'argent n'étant faite que de bourgeois n'ont acheté, n'achètent et n'achèteront que la peinture bourgeoise (du genre du trio Boullé, Lagesse, Charoux). Il n'y a donc aucune espérance *pour un fils du peuple, qui n'entend pas faire de la peinture bourgeoise*. Ce « révolutionnaire » n'a que trois solutions à sa vie : *se suicider, devenir dément ou déposer le pinceau*.

À moins que l'État n'entre en jeu, la nation spirituelle s'abîmera dans l'anéantissement.

Avec l'Indépendance qui vient, serons-nous un peuple de bourgeois livrés aux capitalistes ou la nation réelle va-t-elle se réveiller ?

L'État ici a le dernier mot. M. M. les Ministres, à vous de choisir !...

## ADVANCE

8 Novembre 1966

### *Le rendez-vous de Lucknow –* **Un poète parle**

L'Inde vit au rythme des saisons. En allant aux Indes, Marcel Cabon a su capter cela.

Des gens voyagent – écrivains comme financiers – ils nous ramènent souvent uniquement des statistiques. Marcel Cabon, dans son voyage aux Indes, a capté des images. Les fruits de son imagination se sont mêlés aux fleurs du réel qu'il a trouvées. Le tout forme un livre : *Le Rendez-vous de Lucknow*.

Vue par un Occidental, l'Inde prend une autre saveur. Vue par un poète, l'Inde se transfigure. Il y a dans le livre de Cabon des couleurs, des cris, une sincérité... oui, une sincérité. Quelques images même vous tiennent. On se sent là. Voyager par les yeux d'un autre – tel est ce livre. D'autres racontent, Cabon suscite. Il part de *Brunepaille* et aboutit dans l'Inde par les chemins de l'imagination.

Il parle, étant enfant, et étant en sixième, - d'un livre Hachette qui s'intitulait *Le turban blanc*. Il s'agissait de l'Inde de la révolte des Cipayes, d'un Indien qui sauva la vie d'un petit Anglais.

Et Cabon enchaîne :

« Je me souviens de l'émotion qui me souleva à cette lecture. L'Inde entrait dans ma vie, avec sa poésie. C'est-à-dire, d'abord, avec ses arbres, ses temples, ses villages, tout cela que l'auteur ne disait pas, mais qui m'était superbement donné à cause de mon propre village, de son petit temple, des lampes de la Divali et des odeurs d'épices, au soir, quand rentrent les charrettes et que retentit la conque du pandit, sous le banian... »

Marcel Cabon a vu l'Inde, adulte, avec l'œil de l'enfant. Son livre vaut par ces deux pôles.

Une image fulgure comme un haïkaï : « Il y a toujours une tourterelle qui chante dans l'Inde. »

Marcel Cabon s'est penché là-bas sur la vie des artisans. L'homme de Brunepaille et de la Vallée des Prêtres s'est penché sur les villages, a voulu capter l'âme de l'Inde à même le sol et dans l'odeur du safran.

J'épingle ici un commentaire du Dr Sarvepali Radhakrishnan, président de la République, qu'il a rencontré à New Delhi dans l'ancien palais du Vice-Roi. Ça traite de Maurice.

Marcel Cabon : « On craint à Maurice, M. le Président, ou plutôt les minorités craignent qu'après l'indépendance, l'île Maurice devienne une colonie indienne. »

Le Dr Radhakrishnan se mit à rire : « Rassurez-les. Nous avons assez d'ennuis comme ça. Et ce n'est pas pour devenir une puissance coloniale que l'Inde s'est défait de ses propres chaînes. Rien d'ailleurs, dans le tempérament indien, ne fait d'elle une race de cette espèce... »

Ces paroles sont à retenir et devraient être répétées sur les plates-formes politiques lors des prochaines élections.

J'ai aimé par-dessus tout dans le livre de Cabon ce rapprochement de Krishna et de Radha, symbole et allégorie de l'âme et de son créateur, qui rejoint le Cantique des cantiques.

Les pages les mieux écrites et les plus inspirées du Rendez-vous de Lucknow sont sur le Taj Mahal, sommet de l'amour d'un homme pour une épouse idéalisée.

Mais une allusion à l'emporte-pièce, c'est lorsque Cabon parle de Lanza del Vasto « qui, pour être un meilleur chrétien s'en alla vivre aux Indes, dans l'ombre de Gandhi ». Le dernier Concile du Vatican a su comprendre cela, à savoir que le christianisme n'est valable que s'il est universel.

Mais voici une note, un appel au goûter qui a tout son poids dans le livre de Cabon où il est parlé d'une recette extraordinaire de la cuisine hindoue : « Une recette que je dédie à une amie » dit Cabon. Dans un coco qui n'est qu'aux trois quarts mûri, mettre de la sauce de massala et des crevettes, recouvrir avec la partie enlevée du coco ; entourer de glaise et faire cuire dans un vase en terre pendant trois ou quatre heures. »

Je ne terminerai pas sans une apothéose. Une femme parle à Marcel Cabon. Il est question de la RELATION DE L'ART, à mon sens l'unique et éternelle. La femme parle de la DANSE :

« La danse et la poésie ne sont rien autre chose que la forme artistique de la religion. Disons qu'elles sont elles-mêmes la religion. L'hindouisme est une manière de vivre, un style de vie et pour nous, Indiens, la danse est un des chemins qui vont de l'expression de soi à la réalisation de soi. »

De Moïse dansant devant l'Arche aux danses de Kalakshetra, l'art se balance aux deux pôles de l'amour. Le cœur humain, l'écrivain ne l'a pas inventé. Le cœur humain danse dans les soleils cosmiques.

Le livre de Cabon est le livre d'un poète. Les autres voyagent. Le poète parcourt les pays dans son voyage intérieur. Il mêle les deux et recrée. Il alchimise.

Le livre de Cabon est valable parce que c'est le livre d'un poète. C'est un peu de Namasté transposé. Le poète reste le même, écrirait-il mille livres. Il chante ce qui est lui. Mais voilà, le « lui » du poète il le veut cosmique. C'est par cela que le poète se sépare du reste des humains.

## ADVANCE

18 Novembre 1966

### « Bourique mange jam »

Deux Créoles ont un colloque. Des gens les entourent. On s'excite. Il semble qu'on va arriver aux coups. Puis, un interlocuteur arrête la palabre, hausse les épaules, et, s'en allant, dit : « *Bourique mange jam* » Ce qui veut dire : « *Tu es un âne, tu ne comprends rien. Je ne m'abaisserai pas à discuter avec toi.* »

C'est ma formule dans les journaux. Je ne polémique jamais. *Bourique mange jam*. Et je tourne le dos.

On est arrivé à un point à Maurice où tous les partis politiques étant socialistes, je me demande pourquoi on discute.

J'aimerais savoir ce que penserait le Speaker de la Chambre, l'Honorable Vaghjee, si par hasard, un de nos députés, las de discuter, disait à son confrère : « *Bourique mange jam* ». Serait-ce un « Contempt of Council ? »

À suivre on entend les vendeurs de journaux crier : « *Bagarre dans Conseil* ».

Avec *Bourique mange jam*, est-ce qu'on ne mettrait pas fin à tout cela ?

## ADVANCE

25 Novembre 1966

### Le Parti Travailleiste et le contrôle des naissances

Nous sommes en 1963-1964 – je ne sais quelle date – un évènement d'importance mondiale se passe dans un laboratoire de Boston, U.S.A.

Deux chimistes-physiologistes américains poussent un *hourrah*. Ils ont fait une des plus grandes découvertes de tous les temps.

Avant eux, afin de « contrôler » les naissances, on procédait par méthode chimique pure : on détruisait l'action du spermatozoaire sur l'ovule, on interférait au sein de la vie, c'était un *crime* contre la Nature.

On ne peut donc s'étonner si le Pape Pie XII s'éleva véhémentement contre pareille intervention. « *La loi morale la réprouve. La loi naturelle la réprouve. Donc la loi divine la réprouve* », s'exclama Pie XII. Qui pouvait aller contre ce raisonnement !

Or à Boston, les deux chimistes-physiologistes américains découvrent une pilule *qui ne détruit pas la vie*. La pilule ici sans rien détruire, fait en sorte que le spermatozoaire et l'ovule ne s'accouplent pas. Par quel miracle ? Personne ne le sait. Dix pour cent des médecins américains *croient* qu'ils savent pourquoi le spermatozoaire et l'ovule ne s'accouplent pas. Leur thèse cependant est abstruse, que refusent les autres médecins, qui, eux, disent candidement : « *Nous ne comprenons pas* ».

Ce « mystère » de la science tombe comme une bombe au Vatican.

La thèse de Pie XII, valable moralement, ne « tient » pas dans l'ordre naturel tel qu'il s'exemplifie par la science. Tout est jeté à terre. Il faut tout repenser. La science subitement lance un défi à la religion.

Paul VI, sous la pression des théologiens et des clercs d'extrême gauche, est amené à réagir. Il ne dit ni *oui* ni *non*. Il ne rejette pas son prédécesseur Pie XII et en même temps il ne peut nier l'expérience de Boston. Il demande qu'une enquête soit faite. Elle a abouti à la Grande Réunion de Rome et à un rapport catégorique des enquêteurs qui ouvre la voie à la pilule.

Le dilemme au sein de l'Église est effrayant et le Doute monstrueux. La foi subit un grand choc. Les consciences sont ébranlées. Que va dire demain ? Que fera Paul VI ? Si le Pape dit *oui*, il sera forcé de révoquer le verdict de Pie XII. S'il dit *non*, les catholiques passeront outre. Donc le drame aux deux bouts. Dilemme effroyable, infiniment plus percutant que tout ce que l'Église a connu depuis 2 000 ans.

À Maurice, il y a trois ans, le Parti Travailleiste, lui, avait choisi. On lui a barré la route. Qui est « on » ? Les prêtres catholiques et les députés catholiques de ce même Parti Travailleiste.

Le Parti Travailleiste, s'il avait insisté, aurait abouti à sa dislocation. On a dû céder.



Donc si aujourd'hui l'Église se DOUTE, elle ne peut plus opposer une thèse. Elle ne peut que rester neutre. Et c'est ce que l'Église fera, car on ne peut être plus Pape que le Pape.

Cependant il y a trois ans ou plus, les Indo-Mauriciens qui sont la majorité, eux, avaient opté. Ils acceptaient le contrôle des naissances. Ils la voulaient car c'est eux que l'excès de population frappe le plus.

Mais il y a une chose que je ne comprends pas.

Nous sommes, dit-on, en démocratie. La majorité, ajoute-t-on, ne peut imposer sa volonté à la minorité. Or dans la question du contrôle des naissances, c'est la minorité qui a voulu imposer sa volonté à la majorité – en l'espèce les Indo-Mauriciens – et elle a eu gain de cause. Ce fait est troublant. Le communalisme à Maurice a bon dos, on le met à toutes les sauces.

Encore un point et qui touche à l'humour noir. À Maurice les riches qui peuvent avoir des enfants n'en ont pas. Alors que chez les pauvres les enfants pullulent. Drôle de pays !

Ces mêmes riches qui avaient la haute main sur le Parti que nous connaissons, criaient le plus fort, avec l'Église : « *Le contrôle des naissances est un crime !* », et ils le pratiquaient. Ils faisaient ce qu'ils disaient de ne pas faire.

Aussi pourrai-je parler du CAPITALISME DU SEXE, qui a pour résultat de ramener la fortune du pays de plus en plus en quelques mains. Et vogue la galère : « *Toi, 'Hindou mon frère', fais des enfants. Ça nous fournira de la main-d'œuvre et tu nous aideras à nous enrichir. Quant à nous, nous ne ferons pas d'enfants.* »

Aussi la politique du contrôle des naissances a-t-elle été une GROSSE FARCE, où le peuple paie. Ça doit cesser.

Tout père de famille, toute mère de famille doit avoir le droit de porter sa famille à un niveau maniable. Et l'État doit les aider.

Philosophie, religion, métaphysique, morale, tout cela est *individuel*.

Ce qui est inadmissible c'est qu'une minorité impose sa volonté à la majorité. Le Parti Travailleiste a été trop tolérant. Il réagit en ce moment pour sauver notre pays du chaos et de la ruine. Bravo, mon cher Harold Walter ! *Le capitalisme du sexe* doit cesser. Dieu ne peut pas vouloir le suicide de tout un peuple. Les femmes me comprendront, elles à qui la famille pléthorique ôte toute joie de vivre !

Elles qui font les enfants et qui supportent tout le poids dans leur chair et qu'on n'a jamais consultées. Doux pays ! Inénarrable patrie !

## ADVANCE

21 Décembre 1966

**Ramgoolam et Hervé Masson –**

**Deux figures de proue**

**(Où il s'agit de la *Fédération des Mascareignes*)**

Il est maintenant vérifié et authentique que le promoteur, à la fois en Europe et à Maurice, de la *Fédération des Mascareignes*, est Hervé Masson.

Insigne honneur, puisque le peintre distingué entre de plain-pied, par la seule force de son intelligence, dans notre Grande Histoire.

Alors que nos politiciens pataugent en vase clos avec leurs querelles de clocher, Hervé Masson veut que notre pays enjambe sur le champ international.

Le duo Ramgoolam-Masson est à retenir, car ils sont tous deux animés du même esprit : ils voient grand et loin.

Quel contraste avec le *Parti Mauricien* et ses dirigeants, qui veulent nous enchaîner au passé et, à cause d'intérêts privés (en l'espèce les capitalistes), nous river à l'Angleterre, alors que l'Angleterre lâche ses amarres et rejoint la Grande Europe.

Faut-il donc qu'à cause du *Parti Mauricien*, nous soyons un ersatz du Sussex, après avoir été une colonie de la Couronne ?

Sur le plan politique – et je le crie très fort – le *Parti Mauricien* est rétrograde. Son sort donc est scellé. Connaissez-vous le thème du char de Juggernaut ?

Donc, deux visionnaires : Ramgoolam et Hervé Masson, deux hommes de premier plan.

Pour prouver le statut international qu'il veut conférer à l'île Maurice, Sir Seewoosagur a été à Paris, à Formose, dans l'Inde, à Madagascar, à New York et il ira demain à Montréal.

À Paris, cet homme a donné sa pleine mesure. Parlant au nom d'une très petite île, il s'est comporté en grand homme d'État. La Grèce était petite, mais ses hommes étaient grands.

Sir Seewoosagur Ramgoolam veut d'une île Maurice rayonnante. Jusqu'à dernièrement, l'île Maurice, île du Sucre, était chasse gardée pour quelques-uns. Sir Seewoosagur Ramgoolam, – je le répète très fort – a rendu l'île Maurice à l'île Maurice. Et l'île Maurice retrouvée – qu'importent les faits et gestes du *Parti*

*Mauricien ?* – deviendra une fiche sur l'échiquier international. ET CELA NE PEUT ÊTRE ATTEINT QUE PAR L'INDÉPENDANCE.

Donc, je proclame que les deux plus forts hommes politiques de ce pays sont Ramgoolam et Hervé Masson.

Il est inadmissible, anti-naturel, anti-humain et absurde que deux îles perdues au sein de l'océan Indien, – Maurice et l'île de la Réunion – se regardent comme chats de faïence à travers le détroit de 100 milles marins qui les séparent. Ces deux îles s'épousent géographiquement – l'île de la Réunion est mâle de forme et Maurice est femelle de forme. Ces deux îles ont la même langue, un patois quasi identique, leur folklore est apparenté. Et rien ne ressemble plus à un Mauricien qu'un Réunionnais et rien ne ressemble plus à un Réunionnais qu'un Mauricien.

Ces deux pays ont les mêmes goûts, la même manière de sentir, un même contexte multiracial, les mêmes arbres, les mêmes plantes, les mêmes fleurs, la même lumière, la même cuisine, la même joliesse créole des femmes, le même air, les mêmes couleurs.

Le lien n'implique que marier leur économie. Un empêchement : l'oligarchie d'argent des deux côtés ; le duc de Bagasse à Maurice et la princesse Géranium à la Réunion, ces mêmes capitalistes qui sucent le sang des deux pays. Mais l'Indépendance dans les deux camps effacera tout cela.

Car l'île de la Réunion – le Dr Paul Vergès aura finalement raison de la clique capitaliste – l'île de la Réunion aura son indépendance, après que l'île Maurice aura eu la sienne.

*Iles-Sœurs* depuis si longtemps, Maurice et Réunion finalement feront un seul pays. C'est ça l'avenir, et personne – oui, personne – ni le *Parti Mauricien*, ni M. Michel Debré – ne pourra l'empêcher.

Au fronton de notre Histoire donc j'écris deux noms : Sir Seewoosagur Ramgoolam et Hervé Masson, deux grands Mauriciens, deux grands patriotes, hommes de cœur et d'esprit, à la fois visionnaires et réalistes, les hommes à la proue.

\*.\*.\*

P.S. : Le tout se ramène à ceci ; *il n'y a pas de petits pays pour les grands hommes*. De Gaulle rend la France aussi respectée et honorée que du temps qu'elle avait un empire. On a parlé du siècle de Périclès, comme on a parlé du siècle de Louis XIV. L'île Maurice inconnue depuis 250 ans, prend une place maintenant sur la scène internationale, parce qu'elle a retrouvé quelques hommes.

Aussi, ce n'est pas le pays qui fait les hommes, mais ce sont les hommes qui font le pays.

Bernardin n'a pu « faire » l'île Maurice avec *Paul et Virginie*, ni le comique Dodo faire de nous des titans.

Notre histoire donc commence avec les quelques hommes d'aujourd'hui.

En ce moment, les touristes viennent voir l'île Maurice. Bientôt, ils viendront y voir les hommes.

Nous n'avons pas été. Nous devenons.

---

# ADVANCE

27 Janvier 1967

## Un plan révolutionnaire

Je considère comme une date capitale le jour où Sir Seewoosagur Ramgoolam rencontra à la Secrétaire d'État à Washington M. Katzenbach.

Ce qui se noue alors, c'est une relation à long terme. L'aide des États-Unis ne fait aucun doute. Ce sera plus important que le *Marché Commun*. Je vois ici la planche même du salut.

Voici mes raisons. Et je vais parler de Madagascar.

Si, *directement*, lier notre sort à Madagascar est difficile, avec l'aide et l'intermédiaire des États-Unis ce sera chose facile.

L'Amérique a l'œil sur Madagascar. Pourquoi ? À cause de ses gisements miniers. L'Île Rouge est sous-développée. Et il n'y a que les capitaux américains pour la mettre en valeur.

Maintenant, j'enchaîne.

Il y a 18 mois de cela, j'adressais un article au *Courrier de Madagascar*, lequel eut un grand retentissement. Le président de la République malgache s'y intéressa fortement et tout le Cabinet. L'agent de *France-Presse* qui vint à Maurice m'en parla longuement. Pour une raison ou pour une autre, la presse mauricienne fit la sourde oreille à ce qui cependant avait mis l'île de Madagascar en alerte.

Pourquoi ce retentissement là-bas alors qu'à Maurice ce fut le silence ? C'est à cause de l'idée toute neuve que j'émettais. Et on se regimbe à chaque fois que je parle du nouveau.

Il s'agissait de l'émigration des Mauriciens à Madagascar.

Voici mon plan.

Madagascar doit se défendre. Elle ne peut accepter d'être inondée de Mauriciens qui lui feraient concurrence.

J'obviais à tout cela. Je disais ceci : « Nous ne voulons pas envoyer nos compatriotes dans les villes ou autour des villages malgaches ni même dans les lieux agricoles. Nous demandons ceci : qu'on nous permette de nous établir dans des lieux inexploités, que les Malgaches n'ont pu mettre en valeur. »

« Qu'on nous laisse libres de nous installer dans les vastes étendues du Sud de l'île par exemple. Nous y créerons des colonies agricoles autonomes. Nous sommes experts dans la culture de la canne à sucre. Nous planterons la canne, nous produirons du sucre et nous augmenterons la richesse de Madagascar. »

« De plus, les Mauriciens établis dans l'île de Madagascar prendraient la nationalité malgache. Ils deviendraient des citoyens malgaches à part entière, retenant cependant le folklore mauricien et la nostalgie de leur pays d'origine. »

Cette idée est magnifique, elle remplit toutes les nécessités – et de Madagascar et de Maurice.

Pourquoi donc, alors que le président Tsiranana de Madagascar s'était emballé pour cette idée, l'île Maurice est restée sourde à mon appel ? Mystère ?

Mais c'est ici que l'Amérique entre en jeu.

À la suite de la visite de Sir Seewoosagur à Washington, nous aurons un consulat américain à Maurice. Et le lien pourra être établi entre l'ambassade américaine à Tananarive et nous, entre Washington et nous. Et nous aurons un représentant accrédité à l'ambassade britannique de Washington.

Des pourparlers pourront alors commencer selon mon plan, auquel le Président de Madagascar a déjà donné son assentiment.

Et voici le point capital.

Pour que mon plan se matérialise, il faudra l'aide financière du Département d'État à Washington. Il faudra l'apport des dollars pour créer ces colonies mauriciennes dont j'ai parlé.

La logique ici maintenant reprend ses droits.

L'île Maurice est surpeuplée. Chaque pouce de terrain va être bientôt exploité. Nous sommes pleins comme un œuf alors que Madagascar a de vastes étendues disponibles.

Donc, le débouché naturel à notre surpopulation est Madagascar.

Le plan que je préconise ouvrira la voie à une future Fédération Madagascar-Maurice - Ile de la Réunion que tout le monde souhaite. Se greffe sur le tout la francophonie.

Nul n'aura le pouvoir dans l'avenir d'empêcher l'attraction des TROIS ÎLES.

Je ne fais que précéder. L'Histoire emboîtera le pas.

---

# ADVANCE

3 Février 1967

## *Le Morne fantastique*

La route de la Rivière Noire était un ruban mauve. Les montagnes s'égouttaient de bleu. Une lueur saphir était dans l'air. Sous un parasol d'héliotrope, le soleil avait pris un visage carmin. Je voyais en poète et j'étais avec quelques amis. Je dressais un tableau dans la panoplie de mon cerveau.

Comme un chalet suisse sur la crête, le « cottage » des Cambier regardait dans la plaine gorgée de vert.

Mais quelle route, mon Dieu, entre la croisée de la Grand'Route et l'*Hôtel du Morne* ! L'auto grinçait sous les baisers durs de la pierre.

L'hôtel est le même. Un nouveau gérant, M. Wilson, qui a l'œil à tout, et les « boys » ont conservé la même gentillesse. Ce qui fait l'extraordinaire des établissements de la *Mauritius Hotels*, c'est que chacun d'eux a son cachet. Mais j'avouerai que je préfère *Le Morne-nourriture*, atmosphère et tout. Ici, la poésie tient ses assises : vertical du *Morne* et horizontal de la mer.

Nous avons été à la Pointe Marron. Le clair de lune s'annonçait. La lumière des « cottages » était comme des lucioles. Le sable fin avait un goût de filao et les filaos avaient odeur du large. Une somme de joie était là. Bon goût, élégance, chic et re-chic, sans épate. Et suprême cachet : rien ne force la vue. Les « cottages » glissent sur le regard sans l'enfoncer. Chacun se sent chez soi ou croit être au bout de son allée et cependant c'est l'immensité.

*Le Morne* a un espace à lui, un temps d'éternité. Un allongement des sentiments ici joue avec le battant de la lame.

Un policier passait avec son chien policier. Un couple avait emprunté le champ de golf. Les bruits feutrés donnaient une âme de paix à tout.

Le dîner sur la terrasse arrosé d'une *Rosée d'une nuit* et qui brillait à la lumière de la lune, le dîner avait été ce soir-là toute la conversation.

\* \* \*

Il manque à la *Mauritius Hotels* maintenant trois choses : un night-club au fond du Trou-aux-cerfs avec téléphérique ; un autre *Touessrock* sur l'île aux Aigrettes ou ailleurs ; et surtout louer *Le Pouce* et installer une station estivale sur le versant regardant Port-Louis.

Après on fera plus grand. Je pense à l'île *Plate*.

Mais ce que je recommande surtout à la *Mauritius Hotels*, c'est de développer les promenades sous-marines. Selon Bernard Moitessier, avec leur splendide et irréelle lumière sous les eaux, les versants de nos récifs peuvent émerveiller l'Univers.

Plût au ciel que je puisse avoir un coin au *Morne* où je peindrais mes gouaches « excessives » et où je ferais de la peinture à l'huile et où je mettrais mon enthousiasme à peindre des vases comme Picasso à Vallauris, à faire de la poterie !

Tiens ! je rêve tout haut. Mais on peut se demander : « Qu'est-ce qui sépare le rêve et la réalité au *Morne* ? » N'est-ce pas la même chose ?

---

? ? ?

? ? ?

## LE PARADIS TERRESTRE DE MALCOLM DE CHAZAL

*Texte de la causerie faite à la radio par  
Mme Jadwiga Rostovska*

Dans mon petit appartement de Knightsbridge, en cet automne de 1965, il y avait des tableaux de Malcolm de Chazal partout: sur les chaises, sur le long divan, sur le tapis jaune, sur le bar, sur tous les murs. Dans cet appartement charmant, un peu vieux jeu, où la lumière fade d'automne pénétrait avec difficulté même pendant la journée, où le bruit incessant des voitures, camouflé par les lourds rideaux de velours jaunâtre, n'était qu'un bourdonnement sourd, les tableaux de Malcolm de Chazal étaient comme des bombes joyeuses, comme des explosions de couleurs ravissantes.

La nouvelle s'est répandue. Nos amis et les amis de nos amis venaient voir JK- ces gouaches exotiques, arrivées de si loin, apportées par avion dans une valise, au lieu de mes tailleurs d'automne. Tom Driberg, qui connaissait déjà la peinture de Chazal, par sa récente visite à Maurice, est venu les admirer et promet d'aider à organiser la publicité, tâche qu'il a, comme on le sait, accomplie avec éclat.

Il venait des directeurs de galeries, tel mon vieil ami viennois DEl Banco, très écouté dans ce milieu, et qui porta le matin même onze gouaches de Chazal, roulées sous le bras, à la Mercury Gallery. Il venait des critiques d'art, dont le grand Niger Gossling, de l'Observer. Et c'était fort intéressant que de voir la réaction des critiques d'art et des propriétaires de galeries. Sans exception, leur réaction était celle d'une joyeuse surprise. Déjà, sur le seuil du salon, les visages s'éclairaient d'un sourire, tandis que dans les yeux on pouvait lire l'expression d'un étonnement sincère. Ils étaient ravis. Accroupis ou assis sur le tapis, on fouillait parmi les tableaux, les plaçant l'un après l'autre vis-à-vis de la lumière. On parlait de peinture. On parlait de Malcolm de Chazal. Ce qu'on me demandait le plus souvent, c'était si le peintre de ces tableaux tellement vigoureux était très jeune. Alors, j'étais obligée d'admettre que Malcolm de Chazal, quoique certes très jeune d'esprit, est un Monsieur d'un certain âge, qu'il porte toujours un chapeau, une cravate, que personne ne l'a jamais vu en bras de chemise, qu'avant d'avoir commencé à peindre, il était déjà très connu comme poète et penseur, acclamé par l'avant-garde française. On essayait, comme ça se fait toujours, de tracer des parallèles, et les trois noms qui étaient prononcés le plus souvent étaient Matisse, Gauguin et Chagal. Matisse à cause de ses couleurs pures, Gauguin parce qu'il a vécu dans une île tropicale et y a peint, et Chagal parce que lui seul, comme Chazal, a créé un monde individuel, tout un monde imaginaire. Mais après avoir dit tout ça, on arrivait toujours à la conclusion que cette peinture venue de la lointaine île Maurice (et on se demandait peut-être où exactement pouvait se trouver cette île enchantée pleine de cocotiers dansants et de fleurs qui se chuchotent des secrets), on arrivait toujours à la conclusion que cette peinture était tout à fait originale, qu'elle découvrait un monde nouveau et inconnu, que c'était une vision personnelle d'un monde fabuleux et qu'il fallait absolument monter ces tableaux à Londres, où l'on pouvait espérer pour eux un succès retentissant.

J'avais vécu parmi ces gouaches pendant trois mois. Je m'endormais en les regardant, c'étaient les premiers objets que je voyais le matin. Je les aimais de plus en plus et c'était avec un vrai regret que je me séparais d'eux quand je les mis, un jour de décembre, dans la voiture pour les remettre à la Mercury Gallery où ils sont exposés avec un tel succès à présent.



... vieillards, la mer est mariée au ciel, les poissons s'envolent comme des oiseaux, les maisons ont des visages, sont habitées par des êtres mystérieux et bienveillants. Il y a aussi des

scènes de famille: voilà un haut palmier blanc avec une énorme chevelure jaune. C'est (on le voit bien) une jeune maman qui se promène sur le sable bleu, sous le ciel vermillon, avec ses enfants. Et les enfants, ce sont les deux fleurs - la fleur rose à sa gauche et la fleur violette à sa droite. Mais tout ce que je viens de dire, quoique lié à ce que Chazal a dit lui-même dans *Sens Plastique* et dans *Sens Magique*, me semble tout de même un peu superficiel. Je crois que sur un plan plus profond, la raison pourquoi il n'y a pas d'humains dans ses tableaux est bien plus importante. Malcolm de Chazal a créé un monde tout à fait spécial, individuel et fabuleux. Nous le voyons de la place de spectateur, de l'artiste lui-même, mais aussi vis-à-vis de ses tableaux, nous en devenons une partie - le seul humain dans le tableau, celui qui est absent. S'il y avait dedans un humain, il nous ferait concurrence et cette fusion mystérieuse ne pourrait pas se produire. En omettant de peindre les formes humaines, Chazal nous entraîne dans son monde fabuleux des fées. Il y a, j'en suis sûre, beaucoup de personnes à Maurice en ce moment-ci qui se demandent si les Anglais ne sont pas, par hasard, devenus un peu fous. Pourquoi tout ce bruit autour de Chazal, pourquoi une trentaine de ses tableaux furent achetés cinq jours avant l'ouverture de l'exposition, des tableaux très pareils à ceux qu'on voit depuis des années au Chaland et au Morne et dont on est un peu fatigué? C'est pourquoi je voudrais dire quelques mots sur Chazal comme peintre. Pas sur le côté anecdotique de sa peinture, ça veut dire de ce qu'il y a sur les tableaux, mais comment il peint. Car il est très possible de peindre des palmiers dansants, des fleurs amoureuses et des poissons volants, et - quand même - de faire de la mauvaise peinture, produire des tableaux sans *aucun* intérêt.



*La Cathédrale – Port-Louis*

Malcolm de Chazal est, avant tout, un coloriste. Par un travail énorme, car il le fait depuis cinq ans chaque jour, il a appris à traduire sa vision intérieure en rapports et rythmes de couleurs sans faute. Il approche chacune de ses peintures, quel que soit le sujet, comme un peintre d'abstrait. Les formes, que ce soit des cocotiers, des fleurs, des poissons, des lagunes ou des montagnes, ne sont que de véhicules pour ses compositions coloristiques. C'est pourquoi, selon les besoins de la composition, la mer peut être rouge ou noire, le ciel jaune ou mauve. C'est la symbiose des couleurs avec les formes, pénétrée par l'esprit de mystère, qui fait l'essence de la peinture de Chazal. Car il n'y a pas de tableaux de Chazal. Il y a seulement sa peinture.

On dit souvent que Malcolm de Chazal peint comme un enfant - et il le dit lui-même.

Mais il serait suffisant de prendre disons mille tableaux faits par des enfants et les comparer aux peintures de Chazal pour voir immédiatement toute la différence énorme entre elles. C'est vrai que les

enfants aiment ses tableaux, car ils n'ont pas des préjugés de grandes personnes, car pour eux c'est évident que les arbres dansent toujours, que les fleurs ont des visages, que les maisons sont habitées par des êtres mystérieux. Ainsi c'est un malentendu de dire que Malcolm de Chazal peint comme un enfant. Il peint pour les enfants et pour tous ceux qui n'ont pas encore tout à fait oublié que notre monde est un monde de mystères merveilleux où les miracles se produisent sans cesse.

---

? ? ?

? ? ?

## FLEUR D'AMOUR POUR UNE FEMME MINISTRE

Une toile de l'écrivain philosophe mauricien, Malcolm de Chazal, dont la première exposition de peinture s'est ouverte à Londres lundi, a été achetée par Mme Judith Hart, ministre britannique pour les Affaires du Commonwealth.

Mme Hart se trouvait parmi plus d'une centaine d'invités à une réception offerte samedi à la *Mercury Gallery*, lieu où se tient l'exposition.

Dans un bref discours Mme Hart décrit les toiles de de Chazal comme étant "*ensoleillées*". Elle passa en revue les 47 tableaux et en acheta un surnommé Fleur d'amour.

Un porte-parole de la galerie n'a pas révélé combien Mme Hart avait payé sa toile, mais il dit que toutes les peintures se vendaient entre 40 et 60 livres sterling.

Environ vingt toiles ont été vendues avant que l'exposition ne soit ouverte au public. Sept autres ont été achetées lundi et on s'attend à ce que tous les tableaux soient vendus vers la fin de la semaine. "*Des gens ont visité la galerie durant toute la journée de lundi et y ont porté un grand intérêt*", dit le porte-parole.

Au cours de l'inauguration, le commissaire de l'île Maurice à Londres, le Dr L. Teelock, remercia tous ceux qui avaient aidé à mettre l'exposition sur pied, y compris le membre du parlement britannique, M. Tom Driberg, qui avait acheté deux toiles de l'écrivain lors d'une visite à l'île Maurice il y a deux ans.

Plusieurs membres du parlement se trouvaient à la réception de samedi. On notait la présence de MM. Driberg, Maurice Foley, Nigel Fisher et James Johnson, président de l'*Anglo Mauritian Society* à Londres.

Parmi les autres invités se trouvait M. Harols Walter, ministre de la Santé à l'île Maurice, qui a quitté Londres quelques heures plus tard à destination de son pays.

Un bref compte-rendu de l'exposition et une reproduction d'une des gouaches exposées, *La Cathédrale*, paraissent dans le numéro de janvier de la revue artistique *Apollo*.

Voici ce que dit en substance la critique: « *Malcolm de Chazal est déjà connu pour ses écrits poétiques et philosophiques, mais sa peinture décorative frappe par sa fraîcheur et sa gaieté totale. Ses couleurs simples et éclatantes l'apparente à Matisse et il est impossible de ne pas répondre à la joie inconsciente avec laquelle il transforme ce qu'il voit en des dessins pleins de rythme et de richesses* ».

(B.I.S.)

---

? ? ?

? ? ?

## MALCOLM DE CHAZAL

ECHOS DU MONDE est une revue d'informations à large circulation dans les ambassades et représentations britanniques dans les grandes capitales.

Cette revue a cité, parmi les événements marquants de 1967, l'exposition de Malcolm de Chazal à Londres. Elle écrit: *"L'écrivain et philosophe mauricien Malcolm de Chazal vient de montrer qu'il est aussi un peintre de talent. Au cours de sa première exposition qui a eu lieu récemment à Londres, il a vendu 47 toiles dont les prix varient de 27,600 à 41,400 francs C.F.A. "*

*Echos du Monde* cite ensuite des opinions sur la peinture de Chazal, opinions que nous avons reproduites récemment.

---

## *Le CERNEEN*

**Vendredi – 10 Février 1967**

### **"MANET ET AUTRES VELASQUEZ"**

*Nous recevons la lettre suivante de Mme Jadwiga Rostowska:*

M. le Rédacteur,

Dans votre numéro du 31 janvier Saturnin s'éleva contre la peinture de Malcolm de Chazal qu'il contrasta avec celle des grands maîtres parmi lesquels il n'inclut qu'un seul peintre moderne: Edouard Manet.

Ce nom rappelle que - en tant que critique d'art - Saturnin a une lignée distinguée. Voici ce que M. Paul de Saint-Victor disait de Manet dans *La Presse* du 27 avril 1863:

*"Imaginez Goya passé au Mexique, devenu sauvage au milieu des pampas, et barbouillant des toiles avec de la cochenille écrasée, vous aurez M. Manet.. Ses tableaux sont des charivaris de palette. Jamais on n'a fait aussi effroyablement grimacer les lignes et hurler les tons. Ses Toreros feraient peur aux vaches espagnoles; ses Contrebandiers n'auraient qu'à se montrer pour mettre en fuite les douaniers les plus intrépides. Son Concert aux Tuileries écorche les yeux, comme la musique des foires fait saigner l'oreille".*

M. Paul Mantz, un autre critique également sérieux, écrivait dans la *"Gazette des Beaux Arts"* le 1er avril de la même année que les tableaux de Manet... *"révèlent en lui une sève abondante mais... dans leur bariolage rouge, bleu, jaune et noir, sont la caricature de la couleur, et non la couleur elle-même"*. Il lui reprochait qu'il *"n y a plus là que la lutte criarde de tons plâtreux avec des tons noirs. L'effet est blafard, dur, sinistre"*. Il finissait en disant que l'art de Manet *"n'est pas sain"* et en assurant ses lecteurs qu'il ne se chargerait *"nullement de plaider la cause de M. Manet devant le jury de l'Exposition"*.

Napoléon III et l'impératrice Eugénie, prédécesseurs encore plus distingués de Saturnin, taxèrent le *"Déjeuner sur l'herbe"* d'« indécents ». Ce qui est plus grave, c'est que des critiques plus professionnels que le couple impérial aient qualifié sa composition de *"grotesque"* *"délirante"* ; *"incongrue"*; en forçant ainsi un Manet fort embarrassé à avouer timidement qu'il avait *"emprunté"* cette composition à Giorgione... qui, lui, s'était *"inspiré"* de... Raphaël!

Ce qui nous ramène à la liste imposante de Saturnin: *"Raphaël, le Vinci, Michel-Ange, Goya, le Greco, Rubens, Rembrandt, Vermeer, le Titien, Véronèse, Giotto, Breughel, Courbet, Manet et autres Velasquez"*. Voudrait-il savoir ce qu'ont dit ses ancêtres spirituels de ces grands maîtres qui ne semblent avoir de commun que le fait que Malcolm de Chazal ne peint pas comme eux? Il n'a qu'à demander!

Veillez agréer, Monsieur le Rédacteur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

**JADWIGA ROSTOWSKA**

## CHAZAL ET LES TEMPS FUTURS

Voici donc Mme Jadwiga Rostowska qui daigne rompre une lance avec ma chétive personne en faveur de Malcolm de Chazal et sa peinture pour laquelle, dotée d'une grâce et d'une intuition particulières, elle prévoit un avenir glorieux. Laissons donc galamment cette aimable personne se complaire en sa délectation et sa prescience. Et puissent les temps futurs, qui s'annoncent si singuliers, à en juger par le cheminement actuel des hommes et des choses, lui donner raison, consacrer et laurer Malcolm, l'infantile prodige! Puissent-ils aussi dire à nos successeurs si notre prestigieux compatriote a vraiment trouvé la route du génie en repiquant tardivement du nez, de la cime de Petrusmok, dans l'eau lustrale de l'innocence première!

Mme Rostowska cite pour me confondre quelques uns de mes "*ancêtres spirituels*" - que d'honneur! - qui en leur temps, avaient d'une encre corrosive, malmené les oeuvres de Manet. Elle me met donc en bonne compagnie et me prodigue une involontaire consolation en démontrant qu'avant moi des critiques distingués, et même d'impériales majestés, avaient porté des jugements erronés ou peu pénétrants sur un artiste aujourd'hui classé parmi les plus illustres. Il me flatte donc de penser que d'autres tellement plus grands que l'infime ciron que je suis seront trompés sur le talent d'artistes, leurs contemporains.

Mais, hélas! les comptemteurs de génies "*self appointed*" ou "*Dryberg made*" découverts par des prophètes myopes de leur époque, ne se sont pas tous mis le doigt dans l'oeil. Ce sont même, au contraire et assez souvent, les thuriféraires malchanceux qui se sont fourré l'index dans la rétine, et jusqu'à l'omoplate!

Bon garçon, je souhaite pourtant bien vivement pour la joie posthume de Mme Rostowska, de Tom Dryberg et de l'ami Malcolm, peintre en sens-plastique, que la postérité plus perspicace que leur béotien de serviteur, confirme que l'infantilisme est en même temps la source et le sceau infailible du génie pictural.

Bonne chance donc, dans les siècles des siècles, à l'époustouflant Chazal, devenu grand peintre pour être, par instinct, aux approches de son crépuscule, retombé dans l'enfance de l'art ou dans l'art de l'enfance ou dans l'art de l'enfance. bonne chance aussi au confiant duo Rostowska - Driberg qui, devançant si hardiment le jugement de l'avenir, a prodigué au portraitiste du "*Réduit*" ses laudatives bénédictions.

Dieu veuille cependant, puisque tout arrive et que l'avant-gardiste d'aujourd'hui peut n'être plus, dans cinquante ou cent ans d'ici, aux yeux d'un monde changeant, qu'un "*croulant*" relégué dans la masse des brosseurs de navets caducs, qu'on n'entende pas quelque Mme Rostowska ou quelque Dryberg nouvelle vague s'écrier, avec la moue du mépris: "*Ce Chazal, quel affreux pompier! Le pauvre homme peignait comme un enfant!...*"

SATURNIN

---

# ADVANCE

16 Février 1967

## Le contrôle des naissances

J'avoue être fermé à certains raisonnements.

Depuis 2 000 ans, la religion chrétienne a dit : « Le mariage, ou plutôt les rapports sexuels entre époux, ne vise à rien d'autre qu'à la reproduction de l'espèce humaine ».

Or, le Concile du Vatican a décrété que le rapport sexuel entre époux a encore un autre but : faire communier les époux.

Le sexe donc, depuis le Concile Œcuménique, a un but supplémentaire : l'amour pour l'amour, compléter les joies du cœur par l'union de la chair.

Cela a muté du tout au tout le concept du couple.

Alors que depuis 2 000 ans, la religion chrétienne a associé le *sexe* et le *péché*, tout cela est changé. Les rapports sexuels prennent désormais une valeur nouvelle : unir les âmes des époux.

Le sexe ainsi, grâce au Concile Œcuménique, entre par le grand portail de l'Église.

S'il y a une révolution, en voilà bien une.

\* \* \*

Aussi, je me demande ceci : « Que vient faire ici la méthode de températures ? » Si l'amour est un mode d'union, peut-on la mettre à heures fixes ? Les animaux connaissent la saison du rut. L'homme, lui, a le privilège d'échapper au temps. Ordonner l'amour selon la montre, y accoler un thermomètre, est une dérision.

Quant au cher Ogino, spécialiste japonais, ce n'est qu'une manière de passer à côté des lois de la nature, de frauder. Qui trompe-t-on ici dans l'ordre moral ?

La pilule a ceci d'honnête, qu'au moins ici on est franc ; on ne cherche pas une excuse, une bifurcation. On va tout droit au but.

\* \* \*

Mais prenons le cas de l'île Maurice. Est-ce mieux d'empêcher qu'un surplus d'enfants naissent, de condamner volontairement tout un peuple à la cachexie ? Est-ce plus désirable d'empêcher un surcroît de naissances que d'appeler une mort lente sur toute une humanité ?

Aussi le contrôle des naissances est une *nécessité vitale* : l'appliquer ou périr.

\* \* \*

Mais les peuples n'attendent pas des commandements moraux, ils agissent. L'Inde a tout mis en action pour sauvegarder sa pérennité, *Primum Vivere*.

\* \* \*

Dans tout ceci, c'est la loi dite morale qui subit un gros accroc. Les hommes ont créé la morale et Dieu a créé la vie. Qui passe avant ? La réponse est nette : la vie a primauté sur tout.

Soit nous appliquerons le contrôle de naissances ou nous périrons. La vie ou la mort – tel est notre dilemme.

---



# ADVANCE

3 Mars 1967

## Cézanne et Toulouse-Lautrec

On l'appelait « le Fada » – ce qui veut dire « fou » en provençal.

Son père, un banquier « arrivé », avait destiné son fils pour lui succéder. Le fils s'y refusa. Paul Cézanne devint peintre.

Cézanne voulut se servir de la couleur pour « construire ». Le dessin de Cézanne est rudimentaire. Cézanne s'en servait comme point d'appui.

Toute la peinture moderne part de Cézanne – jusqu'à Picasso et l'art abstrait.

En mon opinion, Cézanne est un peintre froid. Ses couleurs sont glacées. Je n'éprouve aucune émotion devant les peintures de Cézanne – sauf le seul plaisir intellectuel et c'est peu de chose.

Mais Cézanne a aimé la peinture comme on aime une femme. Il en avait fait une religion. « Moi, quand il s'agit de cette sacrée peinture, disait Cézanne, j'égorgerais père et mère ! »

Mais voyons comment l'argent entre en jeu avec les œuvres des grands maîtres.

Cézanne meurt en 1906, à peine connu.

En 1907, le tableau *Les fruits* se vend 19 000 francs or. En 1920, un *Autoportrait* est pris pour 84 000 francs. En 1925, *Grand arbre à Montbriand* vaut 528 000 francs. Et pour *Pommes et biscuits*, en 1952, c'est 33 millions de francs. En 1960, à Londres, *Le jeune homme au gilet rouge* atteint 400 millions. Et il y eut récemment *Les Baigneuses* qui a trouvé à Londres la somme fabuleuse de 700 millions de francs.

Maintenant retournons en arrière.

Quelque temps après la mort de Cézanne, Ambroise Vollard s'en alla à Aix tenter de retrouver quelques Cézanne non-vendus. Il se présente à tout hasard chez les propriétaires d'une maison où Cézanne avait habité.

Ambroise Vollard questionne. « Des Cézanne ! lui dit-on. En voilà plein ! »

Il y a là une vingtaine de toiles. Vollard les emporte toutes pour 2 000 francs. Une aubaine pour les villageois qui considèrent l'acheteur « dingue ». Quoi, tout cet argent pour un barbouilleur !

Lorsque Ambroise Vollard se trouve dans la rue et pendant qu'il charge le fiacre, il entend une voix qui lui crie de la maison : « Té ! Vous en oubliez une ! Je vous la donne pour rien ! » Vlan ! Et c'est le vingt-et-unième chef-d'œuvre qui s'engouffre dans le fiacre.

Avec un seul de ces tableaux, cette famille provençale aurait été aujourd'hui des milliardaires. À quoi tient l'art ?...

\* \* \*

Voyons maintenant Toulouse-Lautrec.

Un dimanche matin, à Albi, un M. de Laportalière cherche à racoler deux témoins dans la rue. Pourquoi ?

Il s'agit d'avoir ces gens au « château ». M. le Comte Charles de Toulouse-Lautrec-Monfa, oncle du célèbre peintre et descendant des fabuleux Comtes des Toulouse, va faire œuvre pie.

Dans la cour du château une pile de bois attend.

Huit grandes toiles d'Henri de Toulouse-Lautrec sont là, représentant des danseuses, des écuyères et des filles.

« Ces ordures ne déshonoreront plus mon hôtel ! » dit le Seigneur de Lautrec, et il ordonne d'allumer le bûcher. Les huit chefs-d'œuvre sont jetés dans les flammes par un valet.

\* \* \*

Les génies suscitent les sots. Mais ce qui étonne, c'est que tandis que pour une « affaire » l'instinct joue d'ordinaire, lorsqu'il est question de l'art d'un précurseur, sauf exception, tout le monde est bouché.

À Tahiti, après la mort de Gauguin, on vendait une de ses toiles aux enchères, *Paysage breton sous la neige* pour 7 francs. Ce tableau, il y a dix ans de cela, a été acheté par le *Louvre* pour 103 millions de francs. Il vaut, depuis, le triple ou le quadruple de cette somme.

\* \* \*

Le tableau le plus cher du monde – et pour tous les temps – aurait été sûrement un *Christ fait sur nature* et qui aurait été peint du vivant du Maître, Jésus posant pour l'artiste.

Mais si ce tableau avait été fait, que serait devenue la religion chrétienne ?...

À vous, lecteurs, de méditer.

---

# ADVANCE

11 Mars 1967

## La poterie magique

Lorsque Pablo Picasso s'installe à Vallauris, petit village de Provence, il n'a aucune intention de révolutionner quoi que ce soit.

Si dans ses fameuses peintures, il porte le profil en pleine face, – ce qui, en fait, n'amène qu'à une image de chaos, une monstruosité – Picasso à Vallauris se contente d'« orner » des vases, aux formes très classiques.

C'est de la céramique et rien de plus. Mais c'est Picasso. La marchandise se vend. Et le village de Vallauris devient un lieu de pèlerinage.

\* \* \*

Pour ma part, j'ai d'autres idées.

Il me faut d'abord le vase animé – une théière qui ressemble à un canard, une tasse qui est à la fois tasse et autre chose. Je chercherai tout d'abord à faire des correspondances entre les objets et la vie.

Cette poterie magique ne saurait s'arrêter là.

Il y a deux mois de cela, sont parties avec James Armstrong pour Mrs Raffles et la *Mercury Gallery*, 20 gouaches, dont une exceptionnelle.

À l'intérieur d'un vase, je mets des maisons, la mer, des arbres, le soleil, des bateaux, des fleurs.

Effet extraordinaire. Mais ce même objet qui porte la vie dans son sein, est lui-même inséré au sein d'un paysage.

*Le dedans* et le *dehors* dès lors s'épousent. Un espace inouï est né, espace au-delà de l'espace. Et la *double intégration* mène à une magie sans limites.

Vous voyez donc, lecteurs, que pour moi l'art n'est pas l'art, c'est autre chose. Cette forme d'art pourrait rendre fous les autres hommes. Mais moi ça me stabilise.

De ce concept de l'objet, tel que présenté dans une gouache envoyée à Londres, je voudrais arriver à un vase de quatrième dimension hors du temps.

Voici comment.

Il me faudrait d'abord un lieu à la mer, un four électrique, un atelier (à ma façon et selon mes directives), un tourneur-modeleur, de la terre importée.

Cet « atelier » serait absolument unique.

Je créerai des vases animés – une forme de sculpture à moi – je les traiterai à la couleur.

Et le vase une fois fait, en le tournant à la lumière, on verrait tourner le diorama. Le vase « vivrait ». Ce serait la totalité de l'art animé. Et pour tout dire, ce serait *Sens-Plastique* incarné.

De même que je veux, par une *architecture magique*, faire un monument surgir hors du temps (voir ma lettre à Mgr Liston), par une *sculp-peinture*, par un modelage magique, je voudrais faire des objets surgir hors du temps.

Il ne s'agit pour moi de rien d'autre que de réaliser par les moyens artistiques, ce qu'une pensée littéraire a exprimé par des mots.

Il s'agit, par une quatrième dimension métaphysique, de faire l'objet sortir du temps. L'objet alors par une SPIRITUALISATION cesse d'être objet. Car l'objet épousant alors les formes naturelles, l'objet rejoint la vie.

Je voudrais ainsi arriver à des *nus en couleurs*, dans la poterie, alliant l'objet à la forme humaine où au-delà de Praxitèle, Michel-Ange et Rodin, Pygmalion n'animerait plus Galathée, mais Galathée vivrait de sa propre vie, comme si Pygmalion n'avait jamais existé.

L'art doit atteindre au point où l'artiste s'abolit devant son œuvre. L'art devient alors autonome et l'artiste ne paraît plus que comme prétexte.

---

# ADVANCE

13 Mars 1967

## Réformer l'Information

Les journaux se multiplient. De tout petits journaux. Et tous les journaux disent les mêmes choses. Les « conférences de presse » sont en aggravation. Chaque journal est fait aux deux tiers d'avis. L'autre tiers est pour la politique et les sports. Les nouvelles de l'extérieur nous viennent au compte-gouttes.

Une femme ouvre un journal à Maurice : elle n'a rien à lire. Les journaux deviennent de plus en plus *ennuyeux* avec les ans.

Et plus on a de journaux, plus on s'ennuie. Et on achète quand même les journaux à Maurice. Que faire dans ce pays, si on ne lit pas les journaux ? Et le cercle vicieux de l'ennui se resserre.

Quand les journalistes songeront-ils à faire de leurs journaux des choses amusantes ?...

C'est comme la T.V. C'est ennuyeux. Toujours l'arrivée de l'avion à *Plaisance*. Et la ritournelle des mêmes thèmes, aux mêmes heures. Les speakerines sourient – souvent un sourire commercial. Luc Legris, lui, est toujours avenant et vivant. Et Alain Le Breton, à la radio, ne lasse jamais.

L'île Maurice, avec le progrès, est devenu le pays où l'on s'ennuie.

Il faut réformer l'*Information*. Mettre du piment, du poivre et du sel à des plats fades. Mais nous sommes mûrs pour un *Canard Enchaîné*.

Mais, tiens, j'ai une idée. Pourquoi ne pas embrigader les femmes dans les salles de rédactions ? Et donner plus d'initiative aux femmes à la T.V. ? Une Monique Ohsan parle bien – et de mieux en mieux, en anglais comme en français – mais pourquoi la reléguer à l'éternel *Jeunesse-Magazine* ?

M. David Gardner part, me dit-on. Pourquoi ne pas nommer Luc Legris ou Alain Le Breton comme *Programme Organizer* à la place de David Gardner ?

À mon sens, les gens les plus remarquables dans l'ordre du journalisme à Maurice, ce sont les vendeurs de journaux, particulièrement ceux établis sur la terrasse d'*Advance*. Il y a ici un « gars » qui a une intelligence stupéfiante. D'un coup, il a vu les nouvelles du jour. Et il beugle d'une voix magistrale les « nouvelles », créant un super-journal dans le journal courant.

Pourquoi ne pas appeler cet homme dans les salles de rédaction et lui donner de l'emploi ? Il réformerait le journalisme.

Depuis Adam et Ève et le paradis terrestre, les femmes ne connaissent qu'un péché mortel : le péché d'ennui que leur distillent les hommes.

Les journaux à Maurice deviennent de plus en plus ennuyeux.

Mon opinion est que le parti politique – soit P.M.S.D., P.T., C.A.M. ou F.I.B. – qui aurait les journaux les plus amusants, gagnerait les prochaines élections.

Rozemont était amusant. Il a été l'idole du peuple. Le Sud-Africain Matloo me paraît à la fois sérieux et amusant.

MM. les journalistes ne nous ennuyez pas, et nous nous prosternerons à vos pieds...

---

# ADVANCE

23 Mars 1967

## La politique de l'Eau

Le Dr Jocelyn Maingard a eu une polémique serrée avec M. Satcam Boolell sur la question du riz.

On ne parle partout que de chômage.

Les prix du sucre tombent. Et quoi encore ?

À mon sens, on est aveugle aux réalités.

L'île Maurice n'a qu'un problème après l'accroissement de la population : le problème de l'EAU.

On a pensé aux écoles. On a pensé aux routes. On a pensé aux stades. On a pensé aux écrivains mauriciens. On a pensé à tout, sauf à l'EAU, l'essentiel.

*Culture du riz* ! s'exclame le Dr Maingard. Mais il faut l'eau.

Développer le district de la Rivière Noire ? Mais il faut l'eau.

Notre pluviométrie est énorme. Toute cette eau va à la mer. Nous avons un plateau central. Il est aisé, d'à partir de cette surélévation, d'endiguer cette eau.

Qu'a-t-on fait ? Loin là-bas, le réservoir de *La Nicolière*. Loin là-bas, le réservoir de *La Ferme*.

Qui a pensé à ceinturer le plateau central d'un *catchment* ? À faire une *Citadelle de l'eau*, avec le plateau central ?

Des millions sont chaque année perdus par l'emploi de *Relief Workers*, servant à gratter la terre, à « picorer » des œuvres sans but.

Alors qu'avec une magistrale *campagne de l'eau*, toute cette « bande someurs » iraient élever des digues, créer des travaux hydrauliques qui sauveraient ce pays.

Greffer les travaux hydrauliques aux usines électriques, planter du riz comme le veut le Dr Maingard, donner de l'eau à boire, irriguer nos terres incultes et stériles – tout cela marche de pair.

Au centre, dans le pivot des choses, il y a le problème de l'eau, le « Problème Mauricien ».

*Di l'eau ! Di l'eau ! Di l'eau ! deux verres ène sou !* criaient au Champ de Mars les porteurs ambulants d'antan.

Rien n'est changé, sauf que l'EAU est devenue POLITIQUE et la POLITIQUE c'est l'EAU.

La *politique de l'eau* est toute notre politique.

Pour se le rappeler, les 60 députés de notre futur Conseil Législatif devraient placer chacun devant son « *desk* » un verre d'eau.

Et le Speaker certainement ne trouverait rien à redire – car il a de l'humour – si tel nouveau Rozemont, tel nouveau Anquetil, tel nouveau Seeneevassen finissait chacun de leurs discours par ces paroles : « *We want water ! We want water !* » ou en créole « *Nou oulé dilo ! Nou oulé dilo !* »

Bientôt, on ne dira plus P.M.S.D., P.T., I.F.B., C.A.M., ...mais autant de *partis de l'eau*.

Et les Mauriciens verront qu'ils sont dans le même bain.

---



## ADVANCE

8 Avril 1967

### Quand le cœur bouclé personne na pas trouvé

Dans une image en raccourci, le Créole a résumé le sentiment vrai et la fausse sentimentalité.

Voyez le dahlia enflammé, le poinsettia. On croit qu'il y a ici la passion, il n'en est rien. Mais voyez le camélia glacé qui brûle du dedans. La première est une enflammée frigide, la seconde a l'amour dans l'âme.

Je n'ai jamais cru que la jalousie est le signe de l'amour. Sur ce point, Shakespeare avec son *Midsummer night's dream* est un âne. La jalousie est le signe de l'*ego*, ce qui est tout autre chose. Le serpent a un regard brûlant. Mais c'est une flamme qui paraît se donner, alors que le feu ici est tourné vers soi. Le délire dans l'amour n'est pas l'amour. Tout ce qui est « excès » dans l'amour est un signe d'égoïsme. Tous les fanatiques sont zélés et nous savons que ce sont des monstres.

*Quand le cœur bouclé, personne na pas trouvé. Quand montagne bouclé, tout di monde trouvé*, et il y a ici toute la sagesse du monde. C'est les hauts faits de Brigitte Bardot, l'amour exhibitionniste, alors que le cœur qui brûle du dedans est lié au dépouillement.

Bijoux, vison, falbalas, carrosses de fée, maison à Éden Roc, yachts et colifichets, tout cela, c'est le dahlia rouge, froide fleur au fond de glace et qui met sa sève en affiche.

L'amour a ceci de grand qu'il est intérieur, ou il n'est pas. Qui a aimé plus que la *Religieuse Portugaise* ?...

---

## ADVANCE

13 Avril 1967

### La peinture des enfants à Rose Hill

*À Jadwiga Rostowska, peintre des signes et des allégories*

Il y avait là Serge Constantin, et accoudée une fraîche jeune fille. Le « curateur » était loin derrière. C'était la lumière de midi, c'était samedi. Le « Board » était fermé.

Premier effet de choc : couleurs assourdies, beauté et ivresse des premiers ans, mais non l'éclat de la maturité. Les couleurs embaumaient, mais elles n'étaient pas solaires.

L'humour ruisselait de partout, comme il fallait s'y attendre.

Le choc des couleurs assourdies fit place chez moi à un certain désenchantement, qui dura jusqu'à ce que je fus face au tableau N° 38, de Jean Aitken, 12 ans, *Desert Island* ou l'île aux trésors. Ici choc et rechoc, étourdissant délice devant le dessin. Ce qui m'enchantait ici, c'était la précision, alliée à un charme infini. Lucidité des 12 ans, début de la maturité.

Je dirai franchement que dans l'exposition des œuvres des enfants à Rose Hill, les couleurs ne m'ont pas ému. Ce qui m'a « tenu », c'est le meta-dessin.

Un seul tableau en couleurs se rapprochant de ma peinture, le N° 7 de Barbara Dixon, 7 ans, *The naughty kitten*. Le fond jaune est éclatant. Ici enfin un tableau solaire.

Je m'arrête sur ces deux exemples.

Madame Jadwiga Rostowska a parfaitement raison : ma peinture n'est pas une peinture enfantine. Il y a chez moi une technique que l'enfant n'a pas, et un style qui n'est pas le sien. Enfin une approche des couleurs qui nous différencie. Mais ce qui nous lie, c'est la perspective des couleurs, l'absence du trompe-l'œil et surtout *l'humanisation des formes*.

Si l'enfant, en tant que peintre de l'innocence, donne le départ, je suis l'arrivée. Si l'on veut, nous sommes l'alpha et l'oméga d'une même peinture.

Mais ce qui me frappe surtout devant la peinture des enfants, à Rose Hill, c'est la nullité de la peinture naïve face à cet enchantement. Devant l'art des enfants le douanier Rousseau est un fantoche. Et Duffy. Et Klee. Et tous ceux qui cherchent le monde des fées par un truquage.

Simplicité, fraîcheur, lumière douce, enchantement, tout cela est à Rose Hill à l'exposition de l'art des enfants.

Mais, comme on dit, il faut avoir des yeux pour voir. Nos peintres académiques et leurs émules, les bourgeois mauriciens n'y verront que du bleu et du néant.

\* \* \*

Quoi qu'il en soit, André Decotter a manqué ici une grande chose : me donner tout un panneau et mettre ainsi ma peinture en parallèle avec celles des enfants. Confrontation unique et qu'on ne songera même pas à faire en Europe. Mais est-ce trop tard ?...

\* \* \*

Je ne vais jamais aux expositions. Je reviendrai à Rose Hill – et plusieurs fois. Je veux porter ces images dans mon inconscient. Me refaire avec leur présence. Non pas voir, mais *sur-voir*. Non pas apprendre, mais *m'apprendre* à travers eux.

Je ne sais quel critique d'art a dit : « Seul l'enfant crée ». C'est parfaitement vrai. Mais il faudrait ajouter : « *Seul l'enfant crée... et le poète qui peint en redevenant enfant* ».

C'est là, ma chère Jadwiga, ce que je crois être tout le secret : pas peindre comme un enfant, mais REDEVENIR enfant, aller aux sources.

Pour moi, la peinture des enfants aboutit à un ANGÉLISME, qui met l'art dans son but.

\*.\*.\*

Face à ces merveilles à Rose Hill, qu'est l'artiste d'aujourd'hui ? Un impuissant. Il forge des images comme Caïn. Il est au labeur de Sisyphe.

Il s'agit de créer dans la joie comme les enfants... et de donner la joie. Mais cette joie, comment la recevoir et comment la donner ? C'est facile, il s'agit d'aimer.

---

# ADVANCE

17 Avril 1967

## L'humour

J'ai toujours cru – et je l'ai dit – que la Bible est avant tout *un livre d'humour*.

Ainsi quand Jésus dit : *Si l'on te frappe sur la joue gauche, présente la droite*, il parle dans l'ordre de l'humour.

Mais, attention ! Il y a plusieurs formes de l'humour.

Le véritable humour – l'humour rose – c'est l'humour des enfants, que l'on retrouve chez les amants, par la *moquerie amoureuse*, une douce taquinerie, montant jusqu'à la caresse de l'âme.

L'humour est céleste dans son faite : c'est le sel des cieux.

\* \* \*

Tout ce qui est logique est faux. Tout ce qui est paradoxal est vrai. Car la vérité est faite de deux versants mariés. La logique n'en voit qu'un seul côté. Or l'humour prend à la fois les deux côtés et simultanément. L'humour est lié à la magie. Alors que la logique participe à la rhétorique.

Les philosophes, ne pouvant capter *l'humour rose*, ont cru tenir la vérité par une dialectique abstraite.

Ainsi en est-il du *paradoxe statique* que Karl Marx a puisé du philosophe Hegel et dont il a fait le communisme en essayant de réconcilier le Travail et le Capital par la dictature du prolétariat. Et on connaît la suite.

Or la Bible juive ne contient que des paradoxes vivants. C'est pourquoi les exégètes en voulant y appliquer une logique critique, se sont cassé le nez.

Et je suis sûr que les enfants entourant le Christ comprenaient mieux ses paroles que les adultes. Car les enfants sont en plein humour. Ils rient avec le petit chien, parce que le petit chien est plein d'humour.

L'humour n'est pas seulement « bête », mais à la fois bête et intelligent comme chez les femmes pures.

L'humour, qu'est-il en fait ? Une qualité d'innocence.

Là où le surréalisme erre, c'est quand il a cru arriver à la vérité par *l'humour noir*.

L'humour noir qui associe la comédie et le drame (appelé par les surréalistes *l'humour objectif*), l'humour noir n'est utile qu'à se moquer de la société, avec ses codes et ses préjugés. *L'humour noir* est

destructeur, nécessaire, mais il ne bâtit rien. Alors que l'humour de la Bible nous mène à la vérité par les voies paradisiaques du paradoxe. L'humour ainsi retrouvé nous donne la clé du merveilleux !...

---

# L'EXPRESS

20 Avril 1967

## La grande farce de l'Exposition de Montréal

*Hôtel National, le 19 avril 1967*

Je ne sais ce que le Dr Ramgoolam décidera, s'il portera à Montréal les cinq gouaches comme il avait été convenu tout d'abord, ou si le Dr Ramgoolam, changeant d'idée, laissera tomber l'affaire...

Quoi qu'il en soit, je veux donner mon opinion sur l'exposition de Montréal et cela personne n'a eu le courage de le dire.

M. Marcel Lagesse, commissaire de l'île Maurice à l'Exposition de Montréal, veut refaire la *Nuit du Séga*, sans les danseurs de séga, — ceux du Morne, de Brisée-Verdière, de Roche-Bois, etc.

M. Lebrasse a appris le séga, qu'il a appris à d'autres. Résultat : séga commercial, civilisé. Folklore en boîtes de conserves. À mon sens, donner pareil séga à Montréal, c'est TRAHIR LE PAYS ET SON FOLKLORE. C'est faire d'une danse authentique et vivante un guignol. Il eut été si facile de prendre de superbes danseurs de la Rivière-Noire et de les amener à Montréal. Non, on a eu honte. Conséquence : c'est une mystification que Maurice joue au reste du monde.

M. Marcel Lagesse, homme très distingué, sympathique, de bon vouloir, et en même temps un excellent organisateur, est comme artiste une non-entité. M. Marcel Lagesse est un *artiste bourgeois*. C'est le dernier homme qu'il fallait nommer à Montréal. Or M. Lagesse a fait un nom à Maurice. Ses chefs-d'œuvre ? La tour de l'horloge à la municipalité, colimaçon montant à la recherche de sa coque et cette fontaine atroce face au quai.

Pour l'exposition de Montréal, n'aient pas été consultés : André Masson, Malcolm de Chazal — les deux plus grands écrivains de ce pays ; Serge Constantin (maître es-décors), Maïta Desmarais (artiste et le meilleur *Public Relations Officer* que nous ayons eu, sinon le seul). Un Aunauth Beejadhur ? Écarté. Rien que des fonctionnaires.

Aussi la poésie sera absente à Montréal. Le pavillon de Maurice n'aura pas d'âme. Régneraient ici le plexiglas et le formica, dont M. Marcel Lagesse est la haute autorité.

Ce n'est pas la première fois que dans un projet de portée nationale, les écrivains, les poètes, les véritables artistes sont écartés, méprisés. Le pavillon de Maurice ? Un black ou blue Marlin, des dodos empaillés, des cornes de bœuf et des gâteaux piments ; Est-ce cela Maurice ?

Apparemment, dans une démonstration qui engage le pays tout entier les autorités à Maurice ont donné carte blanche à M. Marcel Lagesse.

Que les ministres aillent à Montréal ou non, que cette « affaire » coûte au pays Rs 1 000 000 ou Rs 1 500 000 (le chiffre de Rs 440 000, m'a-t-on dit, a été largement dépassé), il reste que nous allons nous bouffonner devant l'univers.

Si à Maurice quelques individus se font passer pour des dieux — je parle ici spécifiquement de M. Marcel Lagesse — cette colle ne « prend » pas ailleurs. Moka n'est pas New York et Curepipe n'est pas Londres.

M. Marcel Lagesse a dit à une conférence de presse : « Nous allons mettre l'île Maurice sur la carte du monde ». Ce « nous », ce sont les bourgeois de l'île Maurice, naturellement.

On ne peut donner un nom à l'île Maurice avec le plexiglas et le formica. Il faut une Œuvre — et le lecteur aura compris — quelque chose d'original, d'authentique, de magique, de poétique.

L'exposition de Maurice est un magistral raté, parce qu'elle ne contient rien de poétique et de vivant.

M. Marcel Lagesse et sa bande ont défiguré le visage de l'île Maurice à Montréal. Ce masque, ce n'est pas nous.

Il fallait faire vivant, ou rien.

L'île Maurice est une île de poètes. On en a fait un pays de bourgeois. Maintenant on va payer Rs 1 500 000 ? Une vétille. Ce que cela va nous coûter ? TOUT. Le paradis terrestre jeté à bas.

---

# ADVANCE

8 Mai 1967

## Serge Constantin – l'homme et l'artiste

Visage fin, sourire marqué d'ironie, masque à la El Greco, Serge Constantin avance dans la vie comme l'eau qui coule. Habillé comme un vrai artiste, jamais de cravate, jamais de veston, la plupart du temps en espadrilles, Serge Constantin épelle à grands pas son intelligent nonchaloir.

Juché sur le pigeonnier du *Plaza* dans deux chambres qui sont un capharnaüm, Constantin boit du thé toute la journée en humant le parfum de la vie.

Toujours occupé, même quand il marche, pensant et ne pensant pas, Serge Constantin peint avec ses gestes. Il est toujours devant un tableau et ce tableau c'est la vie.

Voici un homme qui vit sa peinture et sa peinture le vit.

C'était à l'exposition d'art des enfants où je vis l'homme comme tant de fois avec un plaisir renouvelé. Car Serge Constantin respire l'optimisme. Son enthousiasme se videra le jour que l'Univers se videra de ses étoiles.

Serge Constantin subit en ce moment une mutation. Il ne change pas de peau, il change d'âme.

Ses gouaches ? Ses couleurs ? Eh bien, ses couleurs basculent dans un autre monde. Sa composition ? Tenez ce « flottement d'ailes d'oiseaux » dit long sur son orientation, comme ce château blanc fondu dans un bleu irréel. Serge Constantin fait la course à la couleur. Qui rattrapera l'autre ?

Mais ce qui m'étonne chez lui, c'est le nu. Ses nus anciens étaient chatoyants, mais impurs. Des seins en bilboquet, des hanches paresseuses dans l'onguent du sensualisme.

Cette fois le nu se détache et prend son envolée. Le nu monte vers la métaphysique pour s'épurer. La femme est là, mais les courbes se purifient en se simplifiant. Serge Constantin ramasse sa puissance. Le nu se déshabille. Le vrai nu est là. Au bout il y a le *nu du nu*.

Sa collection de dessins, plus intellectuelle, révèle ici un maître du crayon. Serge Constantin sait très bien qu'il faut aller aux essences et qu'au-delà du dessin il y a le dessin. Mais quels dessins ? Ceux qui s'évadent comme l'aile du papillon qui n'est plus qu'air liquide dans son battement d'ailes qui s'oublie.



# ADVANCE

13 Mai 1967

## Courses 1967

La présidence du *Mauritius Turf Club* a passé cette année à M. Camille Nairac, homme très intelligent et je crois un fin organisateur. Sa conférence de presse en dit long.

Il y a quelque chose de changé depuis l'année dernière au *M.T.C.* Comme l'a dit M. Radha Gujadhur à l'Assemblée Législative, un esprit nouveau flotte sur cette vénérable institution, qui est un des plus beaux fleurons de notre folklore.

Dans un grand geste de fraternité et d'esprit national, le *M.T.C.* a ouvert ses bras à tous les nominateurs et entraîneurs, depuis 1966 et qui sont aujourd'hui devenus membres à part entière du Club. Dorénavant chaque année, dès 1967, sur recommandation des écuries, un membre de chaque écurie deviendra automatiquement membre du *M.T.C.* La glace est brisée. Le *M.T.C.* s'inscrit dès lors dans le contexte mauricien absolu. On ne peut donc que louer le geste généreux et libéral du *M.T.C.* qui a toute la gratitude du pays.

Sur ces prémices, je fais donc la suggestion suivante au Gouvernement de Maurice.

Le *M.T.C.* est au bout de ses ressources. Il a des frais énormes pour l'achat des chevaux. Il ne peut plus joindre les deux bouts. Il est temps que le Gouvernement vienne à sa rescousse pour l'intérêt général du pays.

Je suggère donc qu'à la taxe de 20% perçue par le Gouvernement de Maurice sur les loteries du *M.T.C.*, soit faite une ristourne du quart. La loterie du *M.T.C.* rapporte au Gouvernement Rs 1 000 000, en moyenne par an. Ce serait donc une ristourne de Rs 250 000, qui permettrait au *M.T.C.* de se retrouver.

Sans cela les finances du Club péricliteront et ce sera la déchéance du sport hippique à Maurice. Je suis sûr que non seulement les passionnés du sport hippique à Maurice, mais les autres, tous les autres trouveront que ma suggestion tombe dans le cadre de l'intérêt national. À noter que la taxe a été augmentée de 10% à 20%.

On peut s'attendre cette année à une excellente saison.

La politique hippique du *M.T.C.* quant à l'achat des unités va porter ses fruits.

Les 2 *ans* ont eu une préparation experte à Floréal. (Malheureusement on n'a pu encore amener les chevaux à la mer. Il faudrait pour cela certains aménagements, et ça coûterait beaucoup d'argent).

D'ores et déjà on peut dire ainsi qu'il en a été l'année dernière, le groupe Ruhee présente la meilleure écurie suivie par l'écurie Daruty de Grandpré.

Les dispositions prises par le *M.T.C.* pour ce qu'il s'agit du *booking*, rencontrent l'approbation de tous.

Une innovation concernant les loteries va encore plus loin : tirer les numéros à 10 heures le jour des courses et allouer les chevaux à la cinquième course.

Le grand problème maintenant est l'espace des tribunes qui est devenu exigü avec l'augmentation de la population. Ce problème devra être résolu töt ou tard. Les journées de la *Duchesse* et du *Maiden* causent une bousculade indescriptible. On ne peut avancer dans la foule ni se faire servir aux buvettes. On s'écrase littéralement aux guichets et ça gäte tout.

Que faire ? Soit détourner la route, à l'arrière des tribunes, et « monter » les tribunes avec une pente douce qui donnerait une vue magnifique, les buvettes « montant » en même temps que le terrain. Ou acheter le terrain Gujadhur et augmenter les tribunes latéralement. Mais ici il faudrait Rs 300 000 sans doute. Et les caisses du *M.T.C.* sont à sec. Et encore, qui dit que ces passionnés de Port-Louis que sont les frères Gujadhur voudraient vendre. Ces Messieurs ne sont pas à Rs 300 000 près. Il y a là tout leur passé avec le grand ancêtre Rajcoomar Gujadhur.

Personnellement, je crois, n'importe comment, qu'on peut faire quelque chose de la colline Monneron. Quoi ? Je ne révèle pas pour le moment mes idées.

La journée de la *Duchesse* verra, grâce à M. Gaëtan Halbwachs, secrétaire du Club, toute une floraison exceptionnelle dans les tribunes. Je comprends – mais est-ce une indiscretion ? – que c'est M. L'Éveillé, le magicien de nos jardins, qui va s'en occuper. Et c'est tout dire.

---

## ADVANCE

18 Mai 1967

### ***La Mauritius Hotels en pleine lancée***

L'afflux des étrangers à Maurice est véritablement stupéfiant. Le commerce va en profiter. Le tourisme devient, après le sucre, la plus grande industrie du pays.

La *Mauritius Hotels* a accompli des prodiges. Mais elle a considéré sans doute que la tâche était énorme. Est venue la firme *Fortes* d'Angleterre. Nous allons combiner le génie national et le génie anglais dans l'ordre de l'hôtellerie.

Je ne connais pas M. Fortes. Je l'ai vu sur l'écran de la T.V., lors de l'inauguration de l'*Hôtel Brabant* (ex *Hôtel du Morne*).

M. Fortes a une réputation établie à Londres et ailleurs. Mais surtout sa firme a une expérience. Et cela ne peut être fixé qu'à un très haut prix.

Des compagnies comme *Fortes*, le *Hilton*, etc. ont la réputation, lorsqu'elles s'occupent de créer des hôtels dans les îles émerveillées, d'allier tout le confort moderne avec le respect absolu du visage vivant de l'île. D'apporter le modernisme en conservant intact le folklore. Ceci est une garantie. Et l'alliance de la *Mauritius Hotels* et de *Fortes* ne peut que donner des fruits.

Encore un point capital : il s'agit de l'intérêt de la *B.O.A.C.* à notre île et au tourisme à Maurice.

Avec l'entrée de *Fortes* et de la *B.O.A.C.* dans la *Mauritius Hotels*, nous donnons un boom à l'hôtellerie et nous mettons avec nous la plus grande compagnie d'aviation dans l'océan Indien.

Avec ce consortium, toutes les espérances sont possibles. Toutes les idées que j'ai eues : *l'île aux Aigrettes*, *l'île Plate*, *le Night Club au fond du Trou-aux-Cerfs*, *le restaurant-perchoir du Pouce* pourraient devenir des réalités.

Une gamme de cuisines – anglaise, française, indienne, chinoise, créole - pourra être appliquée. La pêche pourra être développée, à la fois sous-marine et en surface.

Nous aurons sans doute des hélicoptères desservant les hôtels, avec prise directe à *Plaisance*. Et une agence touristique de promenades au sein de l'île, systématiquement mise en place. Et tant de choses encore.

Mais, à mon sens, il y a une chose qui manque et qui manquera indéfiniment si rien n'est fait dans cette direction. Je veux parler de l'art. Il manque – pour nos visiteurs et pour nous-mêmes – un CENTRE ARTISTIQUE que je situerais préférablement au *Morne*.

Personnellement, si j'avais les finances – mais qui sait ? – j'aurais demandé à M. Hugues Cambier de me vendre toute la partie-sud de la presqu'île du Morne (la partie-nord de cette presqu'île a été prise en totalité par la *Mauritius Hotels*).

Là, je créerais de grands parcs, j'attirerais les oiseaux (je ferais une réserve). Les cerfs ici courraient en liberté. J'irais même jusqu'à cultiver des plantes rares, adaptables aux embruns. Et les filaos et les cocotiers, les mourouks, les bougainvilléas pousseraient à foison et librement. Le gazon doux partout. De grandes ouvertures, de magnifiques échappées dégageraient le port altier de la montagne du *Morne*.

Dans cette presqu'île de rêve, j'élèverais un *manoir de l'art* : une maison qui serait comme un HOMME, avec de grands retraits à l'arrière, le dos de la maison s'adossant à tout un habit de lumière sous les feux rouges, orangés, blancs et mauves des géraniums.

*L'Homme* qui serait la maison serait assis. Sous ses bras, de chaque côté, ici j'aurais un atelier pour gouaches, peintures à l'huile, un atelier et un salon d'art. Et sous l'autre bras, j'aurais mon atelier de poterie, mes fours, mes établis de modelage, mes séchoirs, ma salle d'exposition.

Dans le ventre de la maison, je déjeunerais. Dans le torse de la maison, je prendrais l'air. Sur les épaules de la maison, je verrais se déployer dans les matins ensoleillés et les après-midi bénis la ligne étincelante des récifs et les jeux de lumière sur la montagne. La tête de la maison, ça, c'est mon secret. Ce serait là que je serais moi-même.

Ce plan est un concept gigantesque : le rêve d'un poète, devenu poème dans la vie. Ça coûterait beaucoup et qui dit que M. Cambier voudrait vendre ?

Mais la *Mauritius Hotels*, épaulée par *Fortes*, peut créer une COLONIE D'ARTISTES, où moyennant un prix modique, nos meilleurs artistes pourraient, à la mer, créer un *Montmartre Mauricien*, un *Bateau Lavoir* dans l'ordre créole, un *second Vallauris collectif*.

L'art couronne. Sans l'art rien n'est absolu. Et les touristes réclament l'art. Il y a donc ici le conditionnement parfait d'un plan de grande envergure.

---

# ADVANCE

26 Mai 1967

## La faillite de la littérature (I)

Je causais avec Jacques de Lacretelle. C'était sur la pelouse de *Monplaisir*. Nous parlions peinture. Il s'agissait de mon exposition à Paris.

Entre-temps, je lui demandai : « Que lit-on à Paris ? *Le Figaro Littéraire* ? *Les Nouvelles Littéraires* ? Mais c'est de la paille. C'est sec comme de l'amadou. » Jacques de Lacretelle, avec un soupir, acquiesça.

Depuis Descartes, la langue française se meurt. Descartes l'a poignardée par la logique. La raison a eu raison de la foi. Le rigorisme a défait l'élan.

Tous les écrivains français d'aujourd'hui écrivent pareillement : même style, même débit. La prose française baigne dans l'abstrait. Les images ici sont mortes et le verbe est enfui. Le français devient langue morte. Sa précision (qui n'est pas la clarté), l'en fait un véhicule parfait de la diplomatie, la langue même des contrats et des traités.

Mais comme langue poétique, les mots ici sont vidés. J'ai dû recharger le tout et en faire une langue vivante. La vraie langue française vient de l'île Maurice. Là-bas, à Paris, on crie « Écrire mal comme Chazal ». C'est un éloge. Si j'avais écrit le français comme l'écrivent les Français, aucune de mes œuvres n'aurait vu le jour.

Mauriac écrit bien, mais avec un compas. La grammaire n'est pas le style. Un grand écrivain refait la syntaxe.

Un Baudelaire, un Rimbaud – ce ne sont pas des Français, parce qu'ils ne sont pas cartésiens – ont tenté de donner vie à la langue française. Ils n'ont pas été suivis.

Et lire devient fatigant, on truffe le tout du sexe pour tenter de faire lever la pâte. La pornographie a gagné tout. Sans l'équivoque, qui lirait Françoise Sagan ?

Tous ces prix littéraires sont un charabia. Ça tourne autour du sexe. Il n'y a ici aucune pensée sur la vie. Au bout de Descartes, il y a Sartre. La logique a mené à l'absurde. Camus ne fait qu'aggraver le doute de l'humanité. Et le théâtre est encore une désolation.

Ce qui manque à la littérature française ? Mais c'est la FOI POÉTIQUE.

D'aucuns déjà savent – et non seulement à Paris – que la littérature universelle est morte. Elle n'a résolu aucun des problèmes de l'homme. Elle n'a libéré quiconque.

N'apportant rien, la littérature est devenue une marchandise. On ne parle pas d'un grand livre, mais qu'est-ce qu'il a rapporté ? Au bout du bout, il y a le *best-seller*.

Mais si la littérature universelle se meurt, c'est parce que la philosophie est morte – heureusement ! – cette philosophie qui a nourri la littérature pendant tant de siècles et qui est elle-même une logomachie.

Et ce qui amène la fin de la littérature, c'est l'art – l'art qui n'est fait que d'images et qui est un verbe direct, une parole immédiate.

On peut traduire des œuvres littéraires françaises en japonais, donner des ouvrages anglais à lire aux Patagons, traduites en patagon – la pensée ne s'exaltera pas pour cela dans l'ordre mondial. Le sectarisme demeurera. Car la littérature n'est plus qu'une œuvre de curiosité. Elle ne nourrit pas. Au mieux, elle délasse.

Alors que l'art n'a ni bornes ni frontières. L'art est immédiat et direct, et parle à l'*HOMME*, quelles que soient sa race et ses appartenances géographiques.

L'art va devenir le langage immédiat de la race humaine, parce qu'elle se sert d'images, alors que la littérature est dans les mots.

Quand je parle de mots, je parle de cette chose vide de sens qui ne fait que *désigner* et non pas *nommer*.

C'est ainsi que j'ai dû prendre des *mots* français en créant *Sens-Plastique* et me porter au-delà des mots, créer *mon* français et de *mon* français monter et au-dessus des mots ressuscités, me porter vers un verbe en esprit.

La Poésie alors trône. Et il y a une autre grammaire, une autre syntaxe. Le style devient la vie elle-même.

Et l'homme crée son propre dictionnaire. Il est le maître de sa propre langue.

Parti du français, j'aboutis à la poésie pure. La différence ici est comme entre le pic de la montagne et les sombres vallées, entre ce qui luit et ce qui clignote. Les mots courants alors face au verbe transfiguré ne se présentent que tels des *fantômes* incapables de tenir le verbe.

Ainsi périssent les langues, quand ne pouvant s'élever en esprit, elles ont fait leur temps.

La Bible est éternelle parce que dans quelque langue qu'on la traduise, elle est le sel de la Terre. Ici l'Esprit commande et la forme s'insuffle, de la pensée qui vient d'*En-haut*.

---

# ADVANCE

6 Juin 1967

## Christianiser l'industrie sucrière

Voici les deux extrêmes.

Les politiciens diront dans l'avenir – ça ne manquera pas – que nous devons *nationaliser l'industrie sucrière*. Pareille application amènera la catastrophe irrévocable. Le pays sombrera dans la ruine et dans le gouffre. Donner des raisons à cela est oiseux. Les administrateurs des propriétés sucrières seraient alors remplacés par des fonctionnaires. Et l'on ferait marcher l'industrie sucrière comme on fait marcher le *Service Civil* : les cannes à sucre resteraient à pourrir sur place pendant qu'on discuterait sur des processus bureaucratiques.

(Je tiens à dire que je considère le *Service Civil* de Maurice totalement incompetent, en surnombre, aux trois-quarts inutiles. Réformons le *Service Civil* et nous n'aurons besoin que du quart du personnel et tout marcherait mieux et avec une économie fantastique pour le pays).

Donc, à un extrême, la *nationalisation de l'industrie sucrière* et, à l'autre extrême, l'état actuel financier et économique de cette même industrie, totalement rétrograde, menée par quelques-uns, pour quelques-uns, au détriment de tout le pays.

Ainsi, d'une part, *une nationalisation* qui mène à la ruine et, d'autre part, un état de fait que nous ne pouvons accepter, parce que ça barre la voie au progrès et au socialisme.

Que faut-il donc faire ?

Rétablir le tout sur d'autres bases. Comment ?

Premièrement, *la réforme agraire* que j'ai préconisée et sur laquelle je ne reviendrai pas. Et deuxièmement, la mise de toute l'industrie sur une *Base Coopérative*.

La *Chambre d'Agriculture*, le *Syndicat des Sucres* doivent disparaître. La *Chambre des Courtiers*, qui gouverne la Bourse, doit d'elle-même décréter sa propre fin. Car une Bourse véritable, nous n'en avons pas. À sa place, une officine de bons procédés, qui nargue les temps actuels.

Ce à quoi il faut mettre fin c'est la *franc-maçonnerie d'affaires*, qui enraye et freine notre économie.

Jamais on n'arrivera avec cela à la coopération entre le Capital et le Travail. Et le pays ira cahin-caha, tombant dans les fossés et se relevant. Et puisque l'Angleterre bientôt sera loin, nous aurons à ne compter que sur nos propres forces.

Donc ce qu'il faut, c'est RESTRUCTURER l'industrie sucrière, lui donner un autre fondement et une autre sommité.

Les petits planteurs doivent devenir actionnaires des propriétés-à-usine, lesquelles seront constituées en coopératives. Changeront alors les *Comités de Direction*, lesquels sortiront des mains de quelques-uns. On infusera alors dans ces institutions désuètes un nouvel esprit, une nouvelle forme d'intelligence.

Sans cela, qu'on ne parle pas de patriotisme, encore moins de la réalisation de l'UNITÉ NATIONALE. Car il y aura toujours la rancœur entre le riche et le pauvre.

On a parlé récemment dans la presse de l'*Église des pauvres*. Il s'agit ici de rien autre que d'un SOCIALISME CHRÉTIEN. C'est cela dont nous voulons. Non d'un socialisme à la Marx, mais d'un socialisme selon Jésus, tel que nous le retrouvons dans l'Évangile et qu'on feint d'ignorer.

Tout donc se résume pour nous par cette formule : CHRISTIANISER L'INDUSTRIE SUCRIÈRE et mettre dans la société l'esprit des premiers Chrétiens, lorsque Pierre autour de Jérusalem, créait ses premières colonies chrétiennes. Il ne s'agit pas ici d'un COMMUNISME AVANT LA LETTRE, mais d'un HUMANISME ÉCONOMIQUE, une application dans la vie des grands préceptes du Christ.

L'île Maurice, nous dit-on, est un pays chrétien. Les églises sont bondées. Mais ceci est de la piété, qu'on associe facilement aux sentiments égoïstes.

Les Chrétiens chez les riches, nous voulons les voir sur la Place d'Armes, au sein des *Comités de Direction*, à la banque, sur les propriétés sucrières et non pas seulement le dimanche dans l'odeur de l'encens.

*Christianiser l'industrie sucrière* est la voie du salut. Mais qui donnera l'élan ? J'attends ce Chrétien méritoire et riche qui témoignera au nom de l'homme de Nazareth dans ses gros sous.

\*.\*.\*

N.B. : Depuis que cet article a été écrit, a paru la dernière Encyclique du pape Paul VI traitant du Capital, de ses responsabilités et de ses obligations. Je note avec grand intérêt que les paroles du pape ne sont pas contradictoires avec ce que j'ai écrit. Tant mieux ou tant pis pour ceux que cela concerne.

---



# ADVANCE

7 Juin 1967

## Cabri manze salade

Dans le Service Civil de l'île Maurice il y a une loi irrévocable, impitoyable : les réelles valeurs doivent rester au bas de l'échelle.

Un outre-mérien qui était venu faire une enquête me dit ceci : cherchant des renseignements au département des Forêts et ne pouvant les obtenir au haut de l'échelle c'est par hasard qu'il les obtint par un garde forestier qu'on lui avait donné comme cicérone, lors de ses inspections dans les bois. Ce garde forestier est resté garde forestier. Les autres – les incapables – ont gravi l'échelon : *Cabri manze salade*.

Allez voir un chef de Département. Ce Monsieur ne connaît rien. Il vous réfère à son chef de bureau et le chef de bureau vous passe à un subordonné – *pass on the bucket* – et vous arrivez à un « minus » au bas de l'échelle qui, lui, connaît tout. *Cabri manze salade*. Dans le Service Civil de Maurice, le moins bien payé est celui qui fait tout et qui par voie de l'échelle hiérarchique donne les « idées » au chef, via la suite des sous-chefs, de bas en haut.

Il y a un dicton : *l'écume monte au haut du vase* ou c'est moi qui l'ai inventé. Le Service Civil de l'île Maurice est comme un crabe qui avance en reculant. Le chef a peur de l'intelligence de son sous-chef et ainsi de suite jusqu'au bas de l'échelle. Par peur de la concurrence, on fait monter ainsi les incapables. *Cabri manze salade*.

Ce sera toujours ainsi tant que les « malins » seront à la première place. Ainsi va la vie !

---

# L'EXPRESS

14 Juin 1967

## Le 17 juin 1967 à l'EXPO 67

Je reçois à l'instant une lettre de M. Irving Weiss, professeur à la State University de New York.

M. Weiss termine en ce moment une traduction de *Sens-Plastique* en anglais pour une maison d'édition new-yorkaise.

Mais voici ce qui intéressera les Mauriciens. Je puise de la lettre de M. Weiss :

\*.\*.\*

*Ayant lu qu'à l'EXPO 67, on commémore le Jour de l'île Maurice, le 4 mai, j'ai écrit à M. Marcel Lagesse, pour une démonstration publique de votre œuvre.*

*M. Lagesse m'a répondu. La démonstration a été fixée pour le 17 Juin au Pavillon de la Jeunesse.*

*La State University de New York a mis à mon usage tous les appareils et matériaux nécessaires (des pellicules, des enregistrements magnétiques, des jeux de projecteurs, etc.) pour faire une mise en scène MIXED MEDIA.*

\*.\*.\*

Donc ce n'est pas au Pavillon de Maurice qu'aura lieu la démonstration, mais au *Pavillon de la Jeunesse*, attirant une plus vaste audience et ramifiant notre prestige et notre rayonnement.

Je consigne ici avec le plus vif plaisir le geste de M. Marcel Lagesse que je remercie.

Comme le *Pavillon de la Jeunesse* est couvert par la radio-télévision canadienne, c'est à la M.B.C. maintenant de faire le nécessaire afin que ce qui sera « joué » à Montréal devienne réalité sur notre petit écran.

---

# ADVANCE

24 Juin 1967

## La route ivre

Lorsqu'en 1866 – il y a un siècle – on procéda à la construction des chemins de fer, l'idée n'était pas de créer un tracé par grandes lignes de jonction, desservant l'économie sucrière. Non, on se mit, par méandres et contorsions, à lier les villages entre eux par le rail. Résultat : une dépense inéconomique de charbon de terre, allongements. Et les propriétés sucrières durent « venir » aux chemins de fer, au lieu que les chemins de fer aillent à elles. Tout cela était un non-sens.

Même confusion et même ânerie quand vinrent les autos.

Un directeur des Travaux Publics dans le premier quart du siècle, eut l'idée saugrenue que voici. Epouvanté de la vitesse des autos (on roulait à 25 milles à l'heure), ce directeur donna l'ordre que les nouvelles routes soient faites en lacets, en crochets, en casse-cou et virevoltes, afin d'empêcher que les automobilistes fassent de la vitesse. Ceci doit être consigné dans les annales de l'Ile du Dodo.

Ainsi, en venant à un pont, la route faisait des chassés-croisés et repartait comme sous l'ivresse.

Des charrettes et des carrioles, on avait passé à l'auto. Et ces mêmes autos paraissaient des bolides par rapport aux voitures et aux diligences d'antan.

Aussi, si de l'air, un avion de reconnaissance faisait une carte de nos routes et de nos chemins de fer, on verrait des sillages assez curieux nageant dans la mer des cannes à sucre.

Comment rectifier tout cela ? C'est trop tard. Il faut songer aux nouvelles routes.

Je parlais de l'ancien *Chemin Français* liant Mahébourg à Brisée Verdière, passant par Riche-en-Eau et empruntant les collines du Sud-Est de l'île. Cette voie est en pleine restauration.

Nos routes sont totalement inadéquates. Elles occasionnent un surplus de dépenses d'essence. Elles sont trop étroites et mal construites. Elles ne répondent plus aux besoins actuels. Et des sommes folles sont dépensées à rafistoler ce qui est devenu désuet.

L'autostrade Port-Louis – Phoenix est de l'argent excessivement bien placé. Cette route rencontre les vues du tourisme, sert l'économie du pays et l'esthétique. Et elle nous fait économiser l'essence, ce qui allège notre balance commerciale.

D'autres autostrades devraient être construites. Il est question du prolongement de la grande voie Port-Louis – Phoenix jusqu'à Mahébourg. Fort bien ! Mais il faut un embranchement de Curepipe à Souillac. Et une voie directe, prenant de Trianon, passant à la droite de la chaîne du *Pieter Both* et atteignant Grand-Baie. Et de Trianon, devenue plaque tournante, créer une route directe vers Centre de Flacq.

Ceci fait, il ne s'agirait que de greffer sur ce réseau routier principal des routes latérales.

Le Gouvernement devrait dès maintenant verser un droit de péage à Réunion S.E. pour l'utilisation de sa route en corniche desservant la Rivière Noire. Cette route serait ouverte au public en entre-coupe. Avec le charroi des cannes, ce ne serait pas possible pendant la coupe.

Les « terres de couleur » intéressent les touristes. Une route passant par Chamarel et descendant vers la Rivière Noire devrait être ouverte, raccourcissant ainsi la distance entre *Le Morne* et Curepipe et permettant le développement des vastes régions des Mares etc.

Souillac devrait être lié à Mahébourg par la côte. Et une route créée de Baie du Tombeau à Choisy, via Trou-aux-Biches.

On ne peut développer l'île sans développer les routes. On ne peut développer le tourisme sans l'extension des routes.

Dans un sens, nous sommes comme au temps des diligences. De grosses usines sucrières sont créées. Tout le trafic se fait par des routes, les chemins de fer ayant fermé. Et voici que les routes nous lâchent.

Or, sauf l'autostrade Port-Louis – Phoenix, toutes nos routes sont archaïques et dépassées.

Par manque de routes, la beauté de l'île est fermée aux touristes. Et on perd un temps précieux à voltiger sur les routes, baguenaudant autour des bornes, accrochant aux maisons ivres au sein de la route ivre. Et quand on arrive au but, on est saoul de la route.

Soit la saoulerie de la route ou l'ivresse du paysage. À nous de choisir – pour les touristes et pour nous-mêmes et pour l'économie du pays.

---

# ADVANCE

3 Juillet 1967

## La Réunion ou l'île-fée

À mon sens, le plus grand Réunionnais n'est pas Leconte de l'Isle, mais Jules Hermann.

Qui est Jules Hermann ? Un Allemand naturalisé, fils de la Réunion et auteur des *Mystères du Grand Océan*.

Jules Hermann a repris le thème du Grand Continent disparu (appelé Lémurie en Europe, *Gondwana* dans le bassin de l'Indus et *Mû* en Extrême-Orient), et dont l'île de la Réunion et l'île Maurice sont des bribes.

C'est en retrouvant les douze signes du Zodiaque dans les montagnes fermant St Denis que Jules Hermann a échafaudé sa thèse des « montagnes taillées ».

J'ai connu Jules Hermann grâce à Robert-Edward Hart qui m'en avait parlé. Et sur le tout, j'ai bâti *Petrusmok*. (Se référer à ma causerie à la radio à ce sujet).

Grâce à Jules Hermann, l'île de la Réunion est devenue une île du mystère et du mythe, plongeant dans l'occulte. Et ça se sent du moment qu'on met les pieds sur cette terre de rêve.

L'île de la Réunion est un des plus beaux pays du monde. Ses montagnes sont à mi-chemin entre les Montagnes Rocheuses, en Amérique, et la Suisse. Moins sauvages que les premières, moins suave que la Suisse – un merveilleux mélange de nostalgique joie et de printemps éternel. Et son folklore est sans prix.

Le peuple réunionnais a une adorable candeur. Intelligent, il est resté poétique. Il n'a pas été gâté par la civilisation. Les robots l'ont à peine entamé. Industriel, le peuple réunionnais a un pied dans le passé et un pied dans l'avenir. Et c'est ce qui est beau.

On ne saurait, du point de vue topographique, parler d'un plus grand contraste qu'entre ces deux terres créoles, nos deux îles se regardant à travers un bras de mer de 100 milles.

L'île de la Réunion, par ses montagnes gigantesques, son abord abrupt, est mâle. Alors que Maurice est femme – femme par ses plages, femme par ses coteaux, par ses courbes. C'est une femme allongée qui trempe ses pieds dans les mers du sud, balance ses flancs d'est en ouest et dont la bouche est Grand Baie et dont la tête se perd dans les flots bleutés.

Cet « appariement » fait que ces deux pays – Maurice et la Réunion – font couple. D'où l'enchantement des Réunionnais venant chez nous et l'extase mauricienne face au Grand Benard et aux pêcheurs en fleur au mois d'août.

Même culture, même langage – mais, en fait deux esprits.

Si le peuple mauricien a l'humour à en revendre, une causticité sans pareille dans les analogies et les métaphores – un peuple qui s'exprime entièrement en images – l'île de la Réunion est fondamentalement plus pure dans son concept humain.

Alors que le racisme est la lèpre de l'île Maurice, alors que le communalisme nous dévore, alors que nous sommes perdus d'intolérance, l'île de la Réunion fleurit au sein d'une liberté que la politique n'a pu détruire.

Donc, je dis : nous avons tout à apprendre à l'école de la Réunion dans le domaine humain. Et l'île de la Réunion a mille choses à voir chez nous. Une osmose véritable est nécessaire. Et ça vient.

Marché Commun de l'Océan Indien (en incluant les Seychelles), j'applaudis. M. Guy Forget a raison. Mais ce qu'il faut avant tout entre les deux îles, c'est l'accouplement des mentalités. Et ça vient.

Quoi qu'on en dira, l'ART est le grand ciment de l'humanité. Je parle de l'art tel qu'il se lie à la POÉSIE. Et peut-il y avoir de poésie sans humanisme ?

L'île de la Réunion a formé une seule nation. Nous sommes encore loin de cet idéal. L'île de la Réunion a une âme collective. Nous sommes, pour notre part, loin de ce but.

Si l'île de la Réunion s'est forgée une âme commune, c'est avant tout grâce à la France, qui a su, par la puissance de sa culture, intégrer les terres lointaines et en faire une Petite France au-delà des mers, tout en gardant intact ce qui fait l'identité de la Réunion, son folklore et son imprescriptible poésie. À la Réunion, c'est *comme* en France, mais ce n'est pas la France et c'est ce qui compte.

Au contraire de ce que les gens pensent à Maurice, ce ne sont pas nos élites qui formeront l'île Maurice future. Mais cette Ile de l'Avenir commence au ras du peuple, au sein duquel le communalisme tend à se dissoudre.

Et parlant du mariage de l'île de la Réunion et de l'île Maurice, je parle du mariage de nos deux peuples. Pour que cet idéal s'impose, il faut conserver le folklore des deux côtés, faire que les deux terres se meublent d'un même amour et que sous l'océan qui nous sépare, les deux terres n'en font qu'une.

Car c'est le terroir qui fait les peuples. Et sans fusion du terroir, point d'humanisme durable.

---

# ADVANCE

12 Août 1967

## NAURU ou le pays de cocagne

Un nouveau pays sera promu à l'indépendance le 31 janvier 1968. Il s'agit d'une contrée mesurant 8 ¼ milles carrés (L'île Maurice a 740 milles carrés). C'est une île située à 1 700 milles au nord-ouest de l'Australie. Cette île de 8 milles carrés (le centième de l'île Maurice) aura donc une place et un représentant aux Nations-Unies et sans doute des ambassadeurs.

Cette île sera connue comme la République de NAURU. C'est un paradis couvert de palmes. Mais c'est une Ile au Trésor.

Les deux-tiers de l'île contiennent des dépôts de phosphates, qui sont pour le moment exploités par la *British Phosphate Commission*, régie conjointement par l'Angleterre, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Cette Ile au Trésor n'héberge que 3 000 habitants, qui de primitifs sont en train de se civiliser. Déjà chaque habitant, hier miséreux, a un revenu annuel de 4 000 dollars, soit Rs 20 000. Tout cela vient de ce que la *British Phosphate Commission* paie aux habitants un « royalty » annuel s'élevant à 15 400 000 dollars soit Rs 75 000 000.

Avec ce « royalty », les Nauruens ont l'écolage, soins médicaux, l'eau, l'électricité à des taux ridicules et ils ne sont imposés ni de droits de douane ni d'aucune taxation.

Le 1er juillet 1967, les Nauruens ont obtenu le contrôle partiel de l'industrie des phosphates. Dans trois ans ils auront le contrôle absolu de cette industrie.

Selon les plans d'avenir, les profits futurs de l'industrie des phosphates seront tenus en *trust*, versés au Fonds Commun de l'Ile.

La raison en est la suivante

On estime que dans trente ans, les dépôts de phosphates dans l'île auront été épuisés. Et par conséquent l'île sera ruinée. Cependant avec la mise à la réserve il se fera que chaque Nauruen aura un revenu perpétuel de 25 000 dollars par an par individu, donc de Rs 125 000 – des millionnaires, quoi !

Un grave ennui. L'exploitation des dépôts de phosphates laisse des trous dans le sol. Plus de 38 millions de tonnes de l'atoll-Nauru ont ainsi disparu, embarquées sur les navires.

Les Nauruens auront donc – ceux qui voudront rester dans l'île – des fortunes colossales et pas de terre.

Il est question de prendre la voie à rebours et importer de la terre par les navires afin de combler les « trous ».

Nauru est un pays de cocagne. Mélange de paradis terrestre – palmes et flots bleus – et le dernier cri de la civilisation mécanique et chimique.

Avis aux Mauriciens qui désirent devenir millionnaires rapidement : émigrer à Nauru et devenir des citoyens Nauruens.

Mais il faut se presser. Car après le 31 janvier 1968, il sera trop tard, car Nauru sera alors devenu une nation. Pour le moment, les Nauruens sont anonymes. Et entre qui veut.

---



# ADVANCE

16 Août 1967

## En marge de l'Indépendance – La Réforme Agraire

Avec l'Indépendance, la grande question à résoudre – et la première de toutes est la *Réforme Agraire*.

Quand le prince Otto Von Bismark se fut bien établi comme Premier ministre de la Grande Allemagne, la première chose qu'il fit, ce fut d'appliquer *une réforme agraire*. L'Allemagne, cependant, était un pays conservateur.

Le socialisme, où qu'il soit, s'attaque en premier lieu à la *réforme agraire*. Or, tant que l'île Maurice n'était pas indépendante, elle ne pouvait rien faire dans ce sens. Maintenant, elle peut agir.

Quarante-huit pour cent (48 %) de nos terres, et des meilleures, appartiennent à un petit groupe d'individus. *Ce n'est ni bon pour eux ni bon pour nous*. ça arrête le progrès et ça paralyse le pays. Comme nul de ces propriétaires pléthoriques ne fera rien pour céder une fraction de ces terres aux petits, voici ce qui doit être fait.

C'est l'action directe, car *l'État ici doit intervenir*. Comment ?

Si dans six mois Sir Seewoosagur Ramgoolam partait pour Washington, il aurait facilement des banques d'État \$ 20 000 000 ou cent millions de roupies.

On réquisitionnerait alors entre le  $\frac{1}{4}$  et le  $\frac{1}{3}$  des terres des grosses propriétés-à-usines, le tout contre compensation. Et on morcellerait les terres ainsi réquisitionnées en lots ne dépassant pas trois arpents, qu'on vendrait à des petits planteurs *nouveaux*. Cette vente par morcellement laisserait des profits. Avec la somme recueillie, *plus* les profits, on repaierait rapidement capital et intérêts de la somme empruntée, laissant l'État sur un bénéfice. Le tout ferait boule de neige.

On avancerait des fonds à chaque petit planteur pour l'achat de bétail, création de vergers, petite culture vivrière, etc. Et nous aurions ainsi un grand nombre de métayers et un peuple heureux.

On décongestionnerait ainsi les villes. On ramènerait notre population à la terre. On assainirait notre peuple, déjà assez merveilleux. De nouvelles routes seraient créées. De nouveaux villages jailliraient de terre. Et avec un pays agricole, nous aurions un peuple agricole. Et une foule de petits propriétaires feraient une nation harmonieuse et équilibrée.

Je n'entre pas dans les détails, ni profondément dans les modalités, qui demandent des experts. J'établis les principes.

Sans la *réforme agraire*, nous arrivons à des villes TENTACULAIRES. Le problème urbain devient INSOLUBLE. La campagne se dépeuple. Et de Curepipe à Port-Louis, toute cette étendue devient

une seule ville. Et ailleurs, désert de champs de cannes à sucre. C'est horrible et bête, monstrueux et inacceptable. Il faut agir.

La grosse propriété-à-usine, avec ses champs de cannes à perte de vue doit disparaître comme telle. Et la remplacer par la *coopérative*, l'usine coopérative, où les petits et moyens planteurs auront leurs représentants au Comité de Direction.

Ceci résoudra à 80 % notre problème politique et économique et fera de l'île Maurice une *grande famille*.

Le gouffre entre riches et pauvres alors se comblera. Les gros intérêts et les moyens et petits intérêts formeront dès lors corps. Et l'échiquier mauricien changera du tout au tout.

---

# ADVANCE

26 Août 1967

## L'Inde et moi

Robert-Edward Hart aimait l'Inde. Il a écrit sur l'Inde. C'était un bouddhiste tronqué. Mais Hart dans le ton comme dans la forme de ses écrits était un parnassien, un classique. Si Robert-Edward Hart fréquentait les Hindous à Maurice, il était, avec Toulet, l'homme des élégances parisiennes dans l'ordre des lettres. Et son maintien, la tournure de sa pensée n'avait rien à voir avec l'oriental.

« Hart ressemble à Max Jacob », me disait Georges Duhamel. Académicien, Hart aurait été à sa place sous la Coupole, par le physique, le langage, la résonance de tout son être.

Or, je reçois à l'instant une lettre d'un éditeur suisse qui me propose de publier mes œuvres à Lausanne et qui me dit : « Il y a quelque chose d'Oriental dans vos écrits ».

Rien n'aurait pu me faire plus plaisir.

Déjà, à la parution de *Sens-Plastique* en 1947, le plus grand expert occidental sur le Yoga, Mircea Eliade, s'enquerrait à Maurice si « je n'avais pas été initié par des Hindous ».

Pourquoi est-ce que je me rapproche de l'Hindou ? C'est parce que ma pensée est métaphysique. Et comme l'Hindou, j'ai approfondi l'inconscient. Mais comme je maintiens le conscient à la même hauteur, je suis à cheval sur l'Orient et l'Occident.

Tout à fait occidental de manières, de gestes, ma pensée est en Asie.

*Sens-Plastique*, grâce au premier Commissaire de l'Inde à Maurice, est maintenant entre les mains des plus grands érudits de la Grande Péninsule.

Il n'y a que deux grands livres sur la métaphysique : *Sens-Plastique* et les *Upanishads* – le premier poétique, le second philosophique. Il y a Romain Rolland et il y a Rabindranath Tagore. Mais les *Upanishads* et moi, nous avons été infiniment plus loin.

Ce qui me lie à l'Inde, c'est que l'Inde n'a pas de religion, mais un humanisme : « Avant d'être hindou, dit Tagore, je suis un citoyen de l'Univers ».

L'Inde, appelée la « Grèce excessive », ne peut concevoir Dieu que par le cosmique. Universalisant sa pensée, l'Hindou devient automatiquement tolérant.

L'Hindou véridique n'est ni panthéiste, ni polythéiste, mais cosmiquement humain.

Les pics de la pensée philosophique européenne, Schopenhauer et Nietzsche, se sont penchés sur l'Inde.

Ma position inexpugnable – en littérature comme en peinture – vient de ce que, dans ma prose comme dans mes tableaux, j’allie ce qui manque à l’Inde, la discipline, à ce qui manque à l’Europe, le rêve métaphysique. C’est le *rêve éveillé* qui me fait et qui fait ce que je suis.

Et c’est ce qui manque au Monde : un brassage entre l’Europe et l’Asie, une alchimie, une communion des deux essences.

C’est ainsi que mon futur éditeur suisse a pu me dire : « Il y a quelque chose d’oriental dans vos écrits », et qui m’émeut. Le ton de mes écrits n’est pas européen. La cadence, le style, le rythme, la respiration tient de l’Asie. Il y a ici un parfum des eaux du Gange, une appellation orientale qui fait qu’on ne me retrouve pas sur les berges de la Seine, où il est dit couramment et bêtement : « Écrire mal comme Chazal ».

Le fait d’écrire m’a défrancisé de la pensée, ou plutôt « décartésianisé », car tous les Français sont cartésiens.

De sorte que peut-être plus qu’aucun Hindou en cette île, je suis oriental par la pensée. En même temps que je reste strictement européen, aussi européen qu’était Hart.

Ce « malaxage » de deux mondes, associé au dépassement, fait l’essentiel de tous mes livres : *Sens-Plastique*, *La Vie Filtrée*, *Petrusmok*, je nomme les principaux. Et bientôt mes contes et mes nouvelles.

Non, ce n’est pas la fréquentation des Hindous à Maurice qui m’a rendu oriental par la pensée, mais c’est en écrivant que je me suis moi-même fait ainsi. Une exposition de mes œuvres picturales à la Nouvelle Delhi créerait une sensation par les couleurs et l’irrationnel des formes.

Être Hindou, en fait, qu’est-ce, sinon une manière d’être, un humanisme ? Cet humanisme je l’ai retrouvé en moi. Et le retrouvant, j’ai retrouvé l’Inde.

---

# ADVANCE

12 Septembre 1967

## Le tourisme en Russie

La Russie n'est plus la Russie. Le bolchevisme s'est embourgeoisé. Le tourisme en ce moment fleurit en Russie. Plus de rideau de fer. Seules restrictions : il est défendu aux touristes de prendre des photos à partir d'un avion ou d'opérer des prises de vue d'installations militaires et scientifiques, de photographier les digues, les ponts ou les tunnels.

Hors cela, liberté complète. On croit rêver.

Miracle des miracles : point d'annuaires de téléphone en Russie, on doit connaître le numéro qu'on va demander. Pourquoi ? Rébus.

Vous entrez dans un restaurant. Le service est excessivement lent : on attend des heures à table. Mais n'allez pas commettre l'impair de donner un pourboire. Les « boys » russes se considéreraient insultés. À la rigueur, donnez un livre, un disque à un agent de l'Intourist. Et vous serez dans le ton.

Vos bagages ? On ne vous ennuie pas trop. Mais la Douane interdit l'argent russe venant d'ailleurs, pas de *pigeons* (?) et pas de propagande pornographique. Les Russes sont un peuple pudique.

Les menus dans les restaurants sont en quatre langues. Les prix des hôtels sont bas, l'équipement moderne, le service excellent.

Mais si quelqu'un, disons à Détroit, veut faire une tournée en Russie, il doit faire son « booking » un mois à l'avance et payer *d'avance* le coût de la tournée.

Les « guides » sont triés sur le volet et sont de jeunes femmes exquises, instruites, brillantes. Le guide est pour la durée du tour.

Mais voici un chiffre. À Moscou, se trouve le plus grand hôtel du monde : 3 182 chambres air-conditionnées.

En Russie, il y a des magasins strictement pour touristes. Mais pas un seul *night club* mode européen.

Des théâtres magnifiques. La danse, le chant, la musique, tout ce qu'il y a de mieux à *gogo*.

Visites historiques, comme dans ces grands palais des Tsars, qui sont des mondes de rêve et des musées.

Mais a cessé l'endoctrinement. Le touriste est libre. Ô Russie !

Tout ça fait rêver. Et le général de Gaulle qui disait : « L'Europe de demain sera de l'Oural à l'Atlantique ». Le prophète a parlé et tout se réalise.

Aurons-nous à Maurice des touristes russes ?

La parole est à vous, Régis Fanchette.

Les Russes ont beaucoup à nous apprendre, nous avons beaucoup à leur donner.

Il est temps qu'on envoie des Mauriciens apprendre en Russie, ce qui se fait là-bas.

À cheval sur l'Orient et l'Occident, la Russie est par elle-même une leçon. C'est tout l'avenir. Avec l'Indépendance de l'île Maurice, peut-on se priver de cette leçon ?...

---

## ADVANCE

15 Septembre 1967

### Nos lagunes ce mythe !...

En France, il y a quelques mois de cela, la première station marémotrice a été inaugurée. D'autres suivront. Il s'agit ici d'utiliser l'énergie découlant des hauts et des bas des marées. À Maurice, on avait parlé de quelque chose de cet ordre. Et le lieu choisi était Riambel.

Nous touchons ici au premier thème de l'utilisation de nos lagunes.

Ensuite, il y a la pêche. Ce qui dépeuple nos lagunes est le fait que le goémon y sera bientôt inexistant. De plus, on a vidé nos lagunes de coraux. Or, le goémon constitue la nourriture des poissons et les coraux leur servent d'habitats.

Nous savons cependant que nos lagunes sont pratiquement de grands *barachois naturels*. Il s'agit donc de repeupler ces barachois de poissons en ensemençant les lagunes de fertilisants dans les endroits appropriés où la valeur nutritive des sels n'aurait pas la chance d'être drossée en haute mer. Avec les fertilisants chimiques nous aurons une autre flore sous-marine. Ceci fait, on pourrait simultanément créer des *barachois artificiels* qui serviraient de *nurseries* pour les poissons, de lieux d'incubation, d'où l'on prélèverait comme d'une pépinière.

À noter que les pousses de mangliers sont idéales pour servir aux poissons de *couveuses*. Autour des racines de ces mangliers, les embryons prennent leur départ. D'instinct, les constructeurs des barachois naguère plantaient des mangliers sur les bords. Qu'a-t-on fait depuis ? On nettoie les barachois, on les vide de cette flore providentielle.

Donc, d'une part, l'utilisation marémotrice et, d'autre part, le développement de nos lagunes en vue de notre nourriture.

Un troisième point de vue : celui du tourisme. En effet, tout le monde ne peut pêcher l'espadon en haute mer.

En « restructurant » nos lagunes, nous rétablissons en même temps ce capital exceptionnel que sont les *promenades sous-marines* dont sont friands tous les touristes du monde. Vu surtout notre lumière exceptionnelle dans les bas-fonds des lagunes, à toucher la frange auréolée de nos récifs.

En « refaisant » nos lagunes, nous jouons donc sur tous les bords, liant l'esthétique au pratique, le tourisme à l'industrie.

Mais comment demander aux Mauriciens de faire cela ? Nous sommes déchirés ici entre les experts et les indifférents. Ceci est une fatalité. Donc, vogue la galère !...

---

## ADVANCE

21 Septembre 1967

### Le général Gordon à Maurice

Le général Gordon, qui devait finir si tragiquement à Khartoum, est venu à l'île Maurice. Était-il en garnison ? Je ne sais. Était-ce en visite prolongée ? Mais il venait de l'Inde, c'est sûr.

Il serait intéressant de savoir où il habitait à Maurice. Et quelles furent ses activités. Mais on sait qu'il a peint pendant son séjour. L'Angleterre, dont il a été le héros, est-elle au courant de ce fait ? Je l'ignore.

Le général Gordon a été appelé le soldat-missionnaire. Il se battit dans toutes les « marches » de l'Empire. Il se livrait à la volonté de Dieu. Et dans la bataille, il était fataliste.

En janvier 1884 – Gladstone étant Premier ministre – Gordon fut envoyé au Soudan. Le général Gordon, une décennie plus tôt, avait été Gouverneur général du Soudan. Il y mena une campagne déterminée contre l'esclavage.

L'ordre au général Gordon donné par le cabinet Gladstone était qu'il fallait évacuer certaines places du Soudan à cause d'une rébellion des Soudanais et se replier sur l'Égypte.

Gordon partit avec l'idée de désobéir.

Sir Evelyn Baring commandait alors la diplomatie anglaise en Égypte. Il était véritablement le maître du pays. Les ordres à Gordon passaient par Baring, mais Gordon désobéissait.

Finalement, le général Gordon s'enferma dans Khartoum.

Les jours passaient. L'armée rebelle renforçait son encerclement de Khartoum. Gladstone refusait d'agir et d'envoyer une armée de secours pour délivrer Gordon.

Gordon s'était enfermé dans Khartoum afin de tenir et de forcer le cabinet anglais à agir et à reprendre le Soudan.

Mais Gordon étant pris comme dans une trappe, le peuple anglais s'émut.

Et la reine Victoria intervint. Gladstone, qui n'aimait pas Gordon, dut céder. Des troupes anglaises de secours furent envoyées en hâte. Elles vinrent trop tard, de deux jours. Avant cela, le drame avait éclaté.

La garnison assiégée fut massacrée. Voici comment Lord Elton, le biographe de Gordon, raconte la prise de Khartoum et l'ultime geste :

*Un tumulte s'éleva dans les jardins du palais. Les derviches s'élancèrent dans l'escalier menant à la chambre de Gordon. Le général sortit de la pièce, en uniforme blanc, et resta au sommet des marches, dans son attitude caractéristique : main gauche sur la garde de son épée. Le premier derviche qui l'atteignit lui*



*ficha sa longue lance dans la poitrine. Gordon qui n'avait pas fait le moindre geste pour se défendre, tomba en avant. Le jour commençait à se lever.*

Or, Gordon est venu à Maurice. Ses pas ont parcouru la grande cour des Casernes Centrales. Il a été sûrement au Réduit. Qui nous renseignera sur sa vie à Maurice ?

Un fait demeure : le général Gordon a peint. Il a créé d'admirables gouaches. Et ces peintures sont *en ce moment même* à l'Hôtel du Gouvernement et forment un gros album. Comment cet album a-t-il été là ?

C'est la question à savoir.

J'ai vu les gouaches du général Gordon naguère, en la compagnie du peintre français Matossy.

Pourquoi ne pas organiser une *Exposition Général Gordon* à Rose Hill ? Le héros de Khartoum traite dans ses peintures de vues de l'île Maurice.

---

## ADVANCE

26 Septembre 1967

### ***La Mauritius Hotels* prend pied aux Cassis**

Il y a deux Port-Louis : la ville des affaires et l'autre ville.

La *Mauritius Hotels* a judicieusement pensé à l'*autre ville* pour la construction de son nouvel hôtel.

Où est l'« autre ville » ? C'est le Port-Louis poétique.

Celui qui marche vers *les Salines* fait un voyage vers le passé. Outre que Léoville L'Homme en a parlé, le terrain ici, qui jouxte la mer, est un lieu d'évasion. En pleine ville, on est à la campagne.

En ce moment, les plates-bandes de phlox de M. L'Éveillé mettent un tapis persan au *Pleasure Ground*. Les grands palmiers de Cayenne ponctuent le ciel bleu. Et les hibiscus à la suite sont comme des nonnes fleuries sous leurs collerettes de feuilles. Tout respire ici le *bon vieux temps*, qui est le temps d'aujourd'hui et qui sera toujours ainsi, tant qu'il y aura des poètes à l'île Maurice.

Plus loin sous les filaos, Pierre Magalon est là. Derrière la boutique se construisent des pirogues. Une peinture naïve égaie un bistro. Les enfants jouent. Toute l'île Maurice est là.

Magistral coup de dés et jouant gagnant avec le folklore. On ne pourrait trouver mieux. Dans cet emplacement, la *Mauritius Hotels* créera son nouvel hôtel. Il faut remercier à rebours M. Austin, qui créa le site. Anciennement, la mer venait jeter en ce lieu ses goémons.

M. Austin a commencé. Il faut terminer. Il y a ici un atout magistral : étendre la ville sans « l'urbaniser ». Gardant le cachet provincial et folklorique, la Municipalité devrait *reclaim* comme l'a fait M. Austin : récupérer le terrain des ex-salines en y installant des drains et planter cette grande plaine qui s'essouffle vers la mer. « Verdoyer » ce site par des pins, des filaos, des essaims de bougainvillées ici et là.

Et récupérer ce terrain bas entre le Fort Blanc et le *Pleasure Ground*, où la mer jette ses écumes d'eau par les grandes marées. Face au Fort Blanc et donnant vers le grand large est un atoll qui se forme. Donc, former ici un balcon sur la mer.

Pour le tourisme, pour les habitants, pour étendre Port-Louis à faux frais, tout cela s'indique.

Ce petit coin de terre va s'étonner qu'un si grand édifice se monte là où naguère il n'y avait que les cactus. Les gens vont se voir ici comme ces villageois parmi lesquels on installe un beau palais.

Mais je suis sûr que ce nouvel hôtel sera marié au site et que le *Pleasure Ground* aura ici une « continuité ».

Il faut faire un hôtel gai, mauricianiser le tout dans le confort. Quel nom aura ce Grand Hôtel des Cassis ?

Difficile choix.

Les clients sur les suprêmes étages se sentiront en mer, comme s'ils étaient au *Chaland* ou au *Morne*. Les montagnes et leurs mythes, tout *Petrusmok* sera devant eux. Avec la main, ils attraperont les nuages et d'un geste des bras, ils saisiront Port-Louis.

La *Mauritius Hotels* a pleinement compris qu'il y a deux pôles à l'île Maurice : le Port-Louis poétique et le folklore de nos côtes. Entre ces pôles, il y a Mahébourg.

Bientôt, quand les Américains seront chez nous avec leurs dollars et leur *slang*, le Vieux Grand Port ressuscitera. Un autre hôtel sera construit en ce site où naguère les habitants voyaient guerroyer Duperré et Willoughby.

L'île Maurice se peuple d'hôtels, nous devenons le Haïti de l'océan Indien.

Pour gagner les peuples il faut le sourire. Faisons sourire nos hôtels. Gardons l'île intacte. Réservez pour notre accueil notre charme imprescriptible.

Pour ma part, je considère que passer du *Chaland* au *Morne*, du *Morne* à *Port-Louis*, de *Port-Louis* à *Mahébourg*, c'est un immense voyage. Quelle île est petite avec la *qualité* de son charme ?

Athènes était une bourgade. Cependant, elle a façonné le monde.

Les étrangers ne viennent pas ici pour contempler *the biggest in the World*. Au sein d'un monde qui se perd parmi le quantitatif et les statistiques, l'homme cherche de plus en plus la « *mesure humaine* » des choses. En cela, notre île a tout pour contenter l'humanité.

L'île Maurice ne sera que ce que nous sommes. Osons être nous-mêmes et la Patrie est sauvée !...

*P.S.* : Ah ! j'oubliais, il n'y a plus de *Pleasure Ground*, mais le Jardin Robert Edward Hart. Qui se sert de ce nouveau nom ?

Personne. Car le *Pleasure Ground* est un nom *chargé*. Les noms sont des êtres. Ils ont leur vie en propre. Voyez-vous, si le nom *Jéhovah* était effacé, les Juifs ne croiraient plus en Dieu. On ne fait pas un nom. Il se fait lui-même.

---

# ADVANCE

28 Septembre 1967

## Baudelaire et La Dame Créole

Il s'est passé un grand événement poétique à l'île Maurice, dépassant de loin le mythe fade et fastidieux de *Paul et Virginie*.

C'est lorsque Charles Baudelaire, père du symbolisme, pour fuir la persécution de son beau-père, le colonel Aupick, vint à l'île Maurice.

Il ne s'agit pas d'un Toulet qui, avec ses *Contrerimes*, est encore un enfant de chœur auprès de Baudelaire. Mais il s'agit de celui qui, avec William Blake et Rimbaud, est peut-être le plus grand poète de tous les temps.

Le sonnet des *Correspondances* de Baudelaire situe la *polyphonie des cinq sens*, mode d'approche immédiate de l'Univers. Et ici Baudelaire est un prophète.

Baudelaire est venu à Maurice. Ses pieds ont foulé la poussière de Port-Louis. Il a vu notre *Pouce*. Il a humé l'air du terroir, il a convolé avec nos nuages et avec nos rives. Baudelaire aurait dû être là. Il est absent.

Que nos rues soient les Champs-Élysées de nos édiles et de nos « grands hommes », je n'ai ici rien à trouver à redire. Qu'est-ce que le nom d'une rue si ce nom ne porte rien à l'imagination de l'homme ?

Mais Baudelaire...

On doit remercier Marcel Cabon d'avoir pensé à immortaliser le nom de Baudelaire chez nous à l'occasion d'un centenaire.

André Masson a appuyé la proposition de Marcel Cabon. J'y mêle ma voix.

Baudelaire est venu chez nous et il a écrit *La Dame Créole*, un classique incomparable. Je suggère que la rue Sir John Pope Hennessy cesse d'exister comme tel. Pope Hennessy est une anecdote de notre passé, à qui a joué son rôle. Mais Rémy Ollier est infiniment plus proche du cœur de l'île Maurice.

Nommer l'ex-rue du Gouvernement Rue Charles Baudelaire (et non pas Charles Baudelaire *Street*). Et quand les étrangers viendront en foule, ils sauront de quoi on parle. Et rien ne fera mieux pour « poétiser » cette île et nous rendre la place qui nous est due.

Le sonnet *À une Dame Créole* pourrait alors être enchâssé quelque part dans le bronze.

Charles Baudelaire a rencontré Madame Autard de Bragard (qui fut la mère de Mme Ferdinand de Lesseps), à la rue Georges Guibert qui fut la *Rue des Tribunaux*.

Cette rue qui descend sur ses pavés vers la rue de la Poudrière, rappelle le temps des palanquins. C'est un de ces coins les plus poétiques de l'île. Je crois comprendre que la maison de Madame Autard de

Bragard, l'inspiratrice de *La Dame Créole*, à laquelle elle s'identifie, n'est autre que celle qu'occupe en ce moment Maître André Robert et qui a été dans la famille Robert depuis longtemps. Une plaque commémorative pourrait être ici installée, en souvenir du passé.

Et les villes de Curepipe et de Rose Hill devraient emboîter le pas. (N. de la R. : Pour Curepipe, c'est déjà fait, grâce à M. Gaëtan Duval).

Aujourd'hui que la France vient nous tendre les bras sous le signe de la culture, commémorer la venue de Charles Baudelaire à Maurice s'indique.

L'île Maurice indépendante n'est que la continuation du passé, qui mute le présent, transforme l'avenir, retenant ces « chaînes des aïeux », sans quoi la vie ne serait qu'une farce.

Baudelaire chez nous jettera un onguent, un encens dans l'air, parfamera notre ville. Et quel effet évocateur en remontant la Grande Rue de Port-Louis, de la mer à la montagne, de sentir le souffle de ce grand homme et cette respiration de l'Esprit. La mer, le *Pouce*, les manguiers en fleurs, le patois créole, tout cela se tient. Et les dames en palanquin, la soie du ciel, le rire de la lumière, tout cela fait un tout. Ne renions pas notre passé...

---

# ADVANCE

11 Octobre 1967

## La faillite de la littérature (II)

Dans un premier article, j'ai esquissé dans les grandes lignes pourquoi la littérature est un échec.

Je voudrais maintenant entrer plus profondément dans le sujet.

On s'est mépris sur ma pensée lorsqu'on a cru que je parlais uniquement de la *littérature française*. Je l'ai prise ici comme exemple. Ce que je vise, c'est la littérature dans sa généralité.

Qu'est-ce que la littérature ? Une manière de s'exprimer au sein de certaines règles qui varient au cours des temps. La littérature traite de l'essai aux jeux de l'imagination. Elle couvre théâtre, romans, contes, nouvelles, etc., dans des genres différenciés à l'infini. Mais à quoi mène tout cela ? Personne ne le sait.

C'est pourquoi dégoûté de cette « boutique », Paul Verlaine s'exclama : « Tout le reste est littérature. » Ce qui retient Verlaine, ce qui retient Baudelaire, c'est la *Poésie*. Pour Baudelaire, seule la poésie mène à « quelque chose ». Non le lyrisme, ce gargarisme. De même l'homme qui est toujours dans le « je » poétique et qui ramène tout à lui, arrive-t-il à quoi que ce soit ? La poésie de Baudelaire, certes est une *recherche d'absolu*. Mais le poète ici déçu et opposé par la société, s'échappe dans le *Rêve*. Et Baudelaire s'est jeté dans l'alcool, le hachisch, l'opium. C'est ainsi qu'on a parlé des *poètes maudits*.

Lui, Rimbaud, revient à la société, mais en la fuyant en Éthiopie. Il s'agit pour le poète de rester dans le monde sans appartenir au monde. Le poète alors impose sa vision, et dans son œuvre et dans sa vie. C'est le *Victorieux*.

« Tout le reste est littérature », dit Verlaine. Et comme il a raison !

Ouvrez les journaux français. Tout ici est littérature, tout un papotage qui ne mène à rien. La littérature vue ainsi n'a pas changé le monde. Le Prix Goncourt, le Renaudot, le Fémina ne changeront rien à rien.

Le plus grand éloge qu'on m'ait fait à Paris, c'est que je ne suis pas un littéraire et que je ne fais pas de la littérature. *Petrusmok*, *Sens-Plastique* et mes autres livres sont au-delà de la littérature. Qu'est-ce ? C'est une appréhension de l'absolu, qui s'insépare de l'humanisme. J'écris des livres sur l'homme, pour l'homme, je parle de l'homme en me servant des allégories de la Nature. Pour moi, l'Univers est un LIVRE d'IMAGES qui parle de l'homme. Je lis, je transmets. Je révèle ce que je vois. Je n'invente pas. Je suis un poète.

M'identifiant à la vie, étant dans la vie, je ne peux qu'écrire des *livres de vie*. Les autres racontent. Je témoigne. Les autres sont intelligents. Je ne fais que voir et répéter ce que je vois. Mes livres donc me sont dictés.

« Tout le reste est littérature », dit Verlaine.

Charles Baudelaire n'aurait eu qu'à écrire le seul *Sonnet des Correspondances* qu'il aurait été un des plus grands hommes de tous les temps. *L'Albatros* nomme le poète, le résume dans sa vie de tous les jours. Et *La*

*Charogne* est l'exemplification de l'amour divin au-delà de ce qui périt. Baudelaire veut expliquer l'homme à lui-même. Mais pour le faire, il se sert de *paraboles*. *L'Albatros* est une parabole que Kafka n'atteindra jamais.

Baudelaire parle par des emblèmes. Il s'oublie. Il laisse le verbe parler en lui. Les autres écrivent. Lui se laisse écrire.

La langue ? Seulement l'extérieur – très extérieur – d'un verbe qui est au-delà des mots. La poésie est ainsi essence et esprit.

« Tout le reste est littérature », dit Verlaine. C'est-à-dire : paille par rapport au grain, préciosités des mots par rapport à la parole de vie.

« Cet homme est un littéraire », nous dit-on de quelqu'un. Que fait-il ? Il écrit.

Pourquoi écrit-il ? Lui-même ne le sait pas. Ainsi de borgnes en borgnes, d'aveugles en aveugles, les hommes écrivent. Pour aller où ? Pour se perdre en eux-mêmes.

Les bibliothèques s'allongent, les éditeurs éditent. Les prix de littérature foisonnent. Pour aller où ? Nulle part.

Reste le poète, le phare de l'humanité.

---

# ADVANCE

20 Octobre 1967

## Le jeu

À Maurice, nous jouons aux courses. Un point, c'est tout. Il en est autrement en Amérique. Le jeu ici est permanent. Tout le monde joue à la Bourse. L'Amérique, c'est une maison de jeu sans fin.

Quelques anecdotes.

Bernard Baruch, juif millionnaire, apprend, au siècle dernier, que le commodore Schley a défait les Espagnols à Santiago. Le 4 juillet 1898, il se suspend au câble à New York et achète *illico* de vastes stocks U.S. à Londres. Le lendemain on apprend la grande nouvelle de la victoire. Les stocks montent et Baruch se fait une immense fortune.

Autre cas célèbre :

Le duc de Wellington est à Bruxelles. Les officiers anglais dansent. À l'aube, ils partent pour Waterloo. On s'attend à Londres à la victoire de Napoléon. James Rothschild avait un agent à Bruxelles, qui suit les troupes, voit la bataille à distance. Wellington vainqueur, il câble à Londres. Rothschild achète de vastes stocks à bas prix. Quelques heures après, grande nouvelle du triomphe. James Rothschild rafle une immense fortune.

Mais un cas typique est celui de Joseph P. Kennedy, le père du président Kennedy.

C'était en 1926. Un matin, Joseph Kennedy s'arrête à un *Shoe-Shine Parlor* et se fait cirer les chaussures. Il entend le cireur parler des « affaires ». Il écoute. Le cireur est un profane. Mais ce que dit le cireur étonne Joseph Kennedy. Il sort du *Shoe-Shine Parlor*, marche sur le trottoir et se dit ceci : « Oui, mon flair me dit qu'on est trop sur la hausse en ce moment. On force trop. Or, voici un homme qui cire des bottes et qui raisonne comme moi. Cet homme ne connaît rien. Moi, je connais tout. Nous sommes de la même opinion. Donc, il y a sûrement quelque chose de vrai dans ce que nous pensons tous les deux ».

Vite Joseph Kennedy va à la Bourse, vend, vend, vend ses actions. Trois jours après, c'est le Grand Krach de New York, qui bouleverse l'Amérique et l'Univers. Joseph Kennedy avait échappé grâce à un cireur de bottes.

On a voulu ensuite expliquer sa réussite par son absence totale de sentiments en affaires, par son génie du « timing » et par sa passion pour les *facts*. Bêtise ! Le jeu est le jeu. Mais on a des prémonitions, de soudaines clairvoyances. Il y a ici un psychisme.

Le jeu est un sport. C'est bien dit ! Il y a les jeux en amour, comme il y a les jeux en esprit. Le calcul a ses limites. Il faut à un moment donné bondir, sauter la rampe, avoir une intuition dans l'inconnu.



De même de l'art. Tel peintre est inconnu aujourd'hui. Six mois après, ses tableaux valent des fortunes. C'est Pollock qui avait des chaussures éculées et qui roulait sur l'or trois mois après. Et les acheteurs ? Et les revendeurs ? Les autres travaillent. Quelques-uns spéculent. Ce sera toujours ainsi.

Croustillante histoire en Hollande :

Les tulipes ne servaient naguère aux Hollandais que de décor à leur vie. Puis vint la demande de tulipes de partout. Et la spéculation s'y mit. Un « tulipien » hollandais achète un bulbe de tulipe rarissime à Rs 7 200. C'est le bulbe *Semper Augustus*. Il la place chez lui. Un employé amateur d'oignons, quelque temps après, prend le bulbe, la croque. Il l'avait prise pour un oignon.

Des histoires à l'infini sur les Américains. Même un certain Jesse Livermors avait face à lui, dernièrement, une batterie de trente (30) téléphones reliés aux cabines du *Stock Exchange* à New York. Il « jouait », comme on joue au piano, sur ces trente téléphones. Et ça lui réussit.

Un mot. Un geste. Quelqu'un d'important parle. Les stocks tombent ou montent. Un Robert W. Galvin en fit l'expérience. Et en plein *Stock Exchange*, il parla. Un mot, la hausse. Un autre mot, la baisse. Il joua ainsi comme sur une flûte, avec les hautes notes et les basses notes. Et sa poche s'enfla démesurément. Mais il ne fallait pas recommencer.

Tout est là. Prendre la chance au vol. Le flair, les prémonitions, l'intuition. Un mot, un geste, un sourire – on touche à l'impalpable. Qui a dit que le « sixième sens » ne servait qu'aux poètes ?...

---

# ADVANCE

24 Octobre 1967

## Le bon vieux temps

Il y a un décalage fantastique entre Curepipe et Mahébourg, entre Rose Hill et Centre de Flacq, entre Port-Louis et le village des Quatre Cocos.

Nos villes sont nos villes. Mais dans les petits villages continue le « bon vieux temps ».

On a voulu que le « bon vieux temps » fût le temps des crinolines, des redingotes et des hauts-de-forme. Et lorsque M. Lafitte, à la *Flore Mauricienne*, accueillait ses clients ; où une limonade rose dans les bouteilles à canettes faisait les délices des enfants.

Or, le « bon vieux temps » était là au Champ de Mars l'autre jour lorsque les enfants faisaient au son du carrousel le « Tour du temps ».

Et le « bon vieux temps » est dans *Namasté*, dans la boutique du chinois qui se continue. Le poète est de tous les temps. Chez lui, le « bon vieux temps » est perpétuel. Mais on a voulu qu'à Maurice le « bon vieux temps » appartînt à cette période où on chantait : *Madame Bestel est une bonne dame* et lorsque, sous les boas à plumes et la robe à entraves, nos belles s'époumonaient dans leur marche coquette. Ce « bon vieux temps », c'est notre « temps des cerises », de la chanson agrémentée de sauce bourgeoise. C'est le temps où l'on se gavait aux repas pour « faire bien » et où les souliers vernis crissaient sur des parquets mastiqués d'ennui.

Deux groupes d'humanités ont vécu pendant 250 ans à Maurice ; le peuple et les élites qui ne se sont jamais connus. D'une part, il y avait ce « bon vieux temps » et, d'autre part, il y eut le « temps margose ».

Mais quand on regarde en arrière à travers la longue-vue du folklore, le « bon vieux temps » n'est plus qu'une bulle de savon qui éclate et le « temps margose » fleurit.

Qui nous écrira une Histoire du Peuple de Maurice ? Est-ce vous, Gaëtan Raynal, en offrande au *Jour de l'Indépendance* ?

*Polyte de Savinien Mérédac* avait voulu cela. Un grand livre – qui demande à être réédité – est *La Vie des Choses* d'Evenor Mamet. Mais qui nous parlera de Mahébourg, à travers son peuple de pêcheurs ? Et de la vie à la Rivière Noire autour des salines et des usines d'aloès ?

Qui nous donnera un livre de contes ou une nouvelle sur la vie de nos propriétés sucrières ? Est-ce vous, Yves Ravat, l'évocat par excellence, qui porte le goût du fangourin dans vos mots ? Qui nous donnera le parfum de l'île Maurice ?

Ô Marcel Cabon, vous avez pu écrire *Namasté* parce que vous avez vécu à la Vallée des Prêtres ! Et vous, Yves Ravat, vous avez glorifié la vie des usines sucrières parce que vous êtes né à *Britannia*.

Il y a nos élites qui écrivent, mais qui ne vivent pas avec le peuple. Il y a le peuple qui constitue notre folklore, mais qui ne sait pas écrire.

Le Bon Vieux Temps est là et il le sera toujours, là où le poète manie la plume.

Le Bon Vieux Temps, c'est le temps des amours de tous les temps, le temps d'écrire et de peindre, le temps des grands poètes et des grands esprits.

Le Bon Vieux Temps n'est pas cette époque qui se situe entre le camaron et le canapé et entre le canapé et le camaron. Le Bon Vieux Temps est le temps de vivre de tous les temps. Et qui vit sinon celui qui crée ?

Le peuple crée. C'est lui qui constitue notre folklore. Nous y puisons pour les touristes et en parlons à la *Nuit du Séga*, entre deux bouchées à la reine et une gorgée de St Émilion.

Le Bon Vieux Temps est aujourd'hui même dans la boutique du chinois, au *Bazar Central*. Le Bon Vieux Temps se crée tous les jours. C'est lui qui donne la vie à ce pays. « *Si le sel perdait sa saveur...* »

---

# ADVANCE

31 Octobre 1967

## Le paradis du *Morne*

Dimanche après-midi, j'ai été au *Morne*, avec des amis. Je n'ai pu rester pour le *barbecue*. J'étais déjà venu dîner dans le superbe restaurant. Mais la nuit opaque me fermait le paysage et la magie.

Cette fois, j'ai été ébloui.

Face à la plage immaculée et ce panorama où les monts trempent leurs pieds dans l'eau tour à tour argentée et azurée, je me suis dit : « Voilà un des plus beaux sites au monde et aménagé avec une maestria incomparable ! »

Goût, équilibre, paix, exaltation, tout y est. Et, en plus, la totalité de l'atmosphère mauricienne dans le confort le plus cossu.

La « verdure », qui fait de tout le fronton un *patio*, prolonge la terre dans les mers et ramène la mer dans les terres. Cette osmose nous fait flotter dans l'eau et l'île fait comme se continuer dans des îles sans fin. On peut rêver ici et vivre loin de l'abominable monde de robots qu'est devenue l'Europe.

L'ordonnateur de ces délices a pensé à créer un bosquet de bananiers à même l'entrée. Bientôt, des grenadiers et le fruit de Cythère avoisineront le franciscéa.

Trois tableaux de moi – des maisons, des poissons, des fleurs animées – jettent leurs touches claires dans cette féerie. Je tiens à féliciter, en poète, la direction de la *Mauritius Hotels* pour ce chef-d'œuvre et à saluer ce miracle au nom de l'île Maurice.

N. de la R. : La rédaction d'*Advance* se permet d'ajouter ses félicitations à celles de Chazal. Un paradis, c'est bien cela.

---

# ADVANCE

8 Novembre 1967

## Les grands capitaines

Tous les grands capitaines ont un point commun : *ils innovent*. Et si chacun d'eux a eu ses grands principes, chaque bataille est une œuvre d'art nouvelle. Donc pas de parade.

On a dit que Thoutmès III, le Pharaon du Nouvel Empire, a été un des plus grands capitaines de tous les temps. Sa tactique ? On ne la connaît que par la légende.

Jules César peut être appelé le premier grand capitaine des temps modernes. À Alésia où il défait Vercingétorix, le Romain applique une stratégie peu ordinaire : assiégeant, il se fait assiégé. Il crée une contre-citadelle : il appelle la sortie de l'ennemi, il laisse l'ennemi l'assiéger, puis il contre-attaque et d'assiégé devient l'assiégeant, mais porte la bataille en rase campagne.

Alexandre le Grand, lui, avait développé comme un ballet de l'infanterie et de la cavalerie. Il mettait sa cavalerie *au milieu* de son infanterie formée en carré (tactique totalement révolutionnaire). Puis il se laissait attaquer. Avant que son carré ait été enfoncé – il avait entraîné ses troupes dans ce but – son infanterie s'ouvrait en éventail comme un ballet et l'ennemi en fonçant se voyait tout à coup chargé à bout portant par la cavalerie d'Alexandre et c'était l'effroyable massacre.

Une des plus grandes batailles de l'histoire eut lieu près de Cannes entre Hannibal et les Romains.

Hannibal avait placé ses meilleures troupes sur les deux ailes. Au centre, il mit les mercenaires, qu'il savait allaient flancher. Les Romains enfoncèrent le centre. C'est alors que, comme une pince, les ailes fermèrent et se retournant mirent en pièces les Romains. La tactique ici est : *céder pour vaincre*. Mais qui y avait pensé ? ...

Il a fallu attendre dix-huit siècles pour que vint Napoléon.

L'archiduc Charles, le meilleur capitaine d'alors, mais l'ombre de Napoléon, disait que Napoléon n'était pas un grand tacticien, mais un stratège de génie.

Napoléon manœuvrait afin de forcer l'ennemi à se battre sur le terrain qu'il s'était lui-même choisi. Le « plan » à l'avance était un si pur chef-d'œuvre, que quiconque l'aurait appliqué normalement devait vaincre. Or, sauf le maréchal Berthier, Napoléon n'eut point un seul grand chef d'état-major. Si Waterloo a été perdue, c'est parce que Berthier n'y était pas.

\* \* \*

Le grand capitaine, c'est l'homme qui a un peu le sens du temps einsteinien, pour qui l'espace et le temps s'équivalent.

La bataille ne se fait pas entre des troupes, mais dans le *temps intérieur* du grand capitaine, qui transpose sur le champ de bataille. Vaincre, c'est se rendre *maître du temps*. Mais toutes les victoires sont comme ça. Il y a une stratégie d'aimer, comme il y a une stratégie de guerroyer. Seul le « terrain » change.

\* \* \*

L'histoire des peuples, c'est l'histoire de leurs grands capitaines.

Aujourd'hui, il y a les machines de guerre. Mais qui les dirige ? Les hommes. La machine n'aura jamais d'imagination.

Les grands capitaines sont ceux qui ont une « poétique » de la guerre, qui rusent comme l'enfant ruse à geste découvert. C'est ça qui est dangereux. Car le grand capitaine simplifie. Mais comme l'adversaire est compliqué, il perd.

Les peuples de l'Europe préhistorique, lorsqu'ils se battaient, se faisaient accompagner de pythonisses. Quand la Pythie avait parlé, ils agissaient.

La plus grande tactique de guerre est l'amour. Les femmes ici toujours devanceront l'homme dans l'ordre du génie : le siège invisible, le contre-pied toujours, le recul pour envelopper et surtout le flanc découvert pour attirer l'« ennemi ». La « ruse de guerre » commença le jour où Adam fut pris dans le piège. La pomme ? Un emblème. Qui se soumet, soumettra. Qui cède, s'impose. Qui capitule, a vaincu.

Le capitaine a su faire danser ses troupes. Il s'agit de faire danser l'armée et tout est dit.

---

## ADVANCE

1<sup>er</sup> Décembre 1967

### Helena Rubinstein, un génie des affaires

Elle vient de mourir à 94 ans dans la splendeur de sa survitalité. Mais quelle existence ! Juive de Cracovie, à 18 ans elle quitte famille, pays pour rejoindre un oncle en Nouvelle-Zélande. Pourquoi ? Pour l'aventure. Elle a dans ses bagages quelques pots de crème de beauté, qui lui viennent d'un inventeur à Prague. Elle en parle, elle en fait la propagande. Elle vend. Elle fuit à Melbourne, elle y crée un institut de beauté rudimentaire. Des amants ? Elle n'en a pas. Elle fait agir les hommes en vue de ses intérêts financiers. Elle économise sou par sou. Elle ne sort pas. Et l'ambition la prend. Elle appelle sa sœur, qui dirigera l'affaire de Melbourne, et elle file pour Londres. Là, elle loue la demeure seigneuriale de Lord Salisbury et lance ses produits de beauté parmi les duchesses et les marquises.

Une volonté, un caractère. Corps souple, esprit délié. Petite de taille, mais pleine de nervures. Helena Rubinstein a la joie des affaires.

À Melbourne, un jour, elle rencontre un Polonais, Edward Titus. Elle s'en éprend. Mais les affaires avant tout, elle veut rester libre. C'est alors qu'elle fuit à Londres, ou une après-midi, au moment où elle sort de chez elle, elle rencontre un homme sur le parvis. C'est Edward Titus, qui la poursuit. Elle cède. Elle l'épouse. Lune de miel à Nice. « Je fus étourdie de bonheur ! » dira Helena Rubinstein dans ses *Mémoires*.

Mais voici la femme dans toute son étendue.

Une après-midi, elle rentre à l'hôtel. Son mari parle avec une très jolie femme. Ivre de jalousie, elle retourne sur ses pas, hèle un taxi, part pour la gare, prend le train pour Paris, n'ayant en tout et pour tout que sa chemise et sa robe.

Son mari la rejoint à Paris, mais le drame couvait.

Helena Rubinstein ne pouvait s'arrêter. Après Londres, c'est Paris. Ces deux installations seront dirigées par deux autres sœurs. Et puis New York et puis l'Amérique du Sud et jusqu'au Japon.

Helena Rubinstein ne pouvait avoir deux amours : entre le mari et les affaires, entre les deux fils qu'elle avait eus et ses vastes entreprises, elle choisit les affaires. Et elle perdit son mari, qui lui avoua qu'il en aimait une autre. Edward Titus, malgré l'immense fortune de sa femme, la quitta.

Pour oublier sa grande douleur, Helena Rubinstein s'enfonça dans ses affaires ... jusqu'au cou.

Mais elle se rejeta sur l'art. Dans son splendide hôtel privé à Paris, elle avait comme amis Marc Chagall, Braque, Picasso, Dufy et d'autres. Elle s'habillait chez Chanel.

« Coco » Chanel qui avait ouvert très large l'arc-en-ciel de l'amour, un jour se pencha sur Helena Rubinstein et lui dit dans un coin perdu de son regard : « Dites-moi, n'avez-vous jamais eu d'amant ? »

À cela Helena Rubinstein répondit, ce qui jeta Mlle Chanel à la renverse : « Il me faut admettre que je n'avais jamais eu ni le loisir, ni l'envie d'en avoir un. »

La passion des affaires avait tout pris.

La fortune de Helena Rubinstein prit des proportions géantes. La femme travaillait dix-huit heures sur vingt-quatre. Créer et éternellement créer.

Un intermède.

Un soir, elle dînait à Paris chez la comtesse de Polignac. Le souper achevé, on jouait au bridge. Comme partenaire, elle eut un homme gai, à la stature imposante, le prince géorgien Artchil Gourielli-Tchkonia. L'homme lui plut. Elle l'épousa. Mais celui-ci sut s'enthousiasmer pour l'œuvre d'Helena Rubinstein. Le ménage fut une réussite. Vingt ans de bonheur, puis l'homme mourut.

Voici une femme qui avait un cœur, des sens, une magnifique soif de vivre, une vitalité sans pareille, mais une passion sans limites. La passion des affaires l'a dévorée.

Les femmes ont été faites pour aimer. Madame de Staël l'avait su qui disait : « Pour une femme, la gloire est le deuil éclatant du bonheur ! »

Que peut une femme sinon inspirer ?

Le drame d'Helena Rubinstein, c'est qu'elle cherchait *UN HOMME*. Elle eut deux maris. Et comme elle n'était pas une bourgeoise, elle chercha « autre chose ». Le monde des affaires était encore « quelque chose » : *un mode d'expression*. Et là elle fut une totale réussite.

---



## ADVANCE

12 Décembre 1967

### Marilyn Monroe ou la femme fétiche

Certains forcent l'hérédité. D'autres en sont esclaves. Dans ce dernier cas, nous retrouvons Marilyn Monroe.

Son nom véritable est Norma Jean Baker. Elle porte le nom de sa mère, Gladys Baker. Elle n'a pas de père. On dira « père inconnu », qui fit de Gladys Baker une fille-mère.

Le malheur de Norma Jean Baker est que sa mère devint folle. Et l'enfant est confiée à une Grace Mackee, qui, peu après, se marie, laisse l'enfant aux orphelinats. Et roule la chère enfant, de toit en toit.

À treize ans, elle est femme de formes. À seize ans, c'est le prototype du « sex appeal » américain. Les êtres bien intentionnés, ces différents gens qui lui donnent le toit et la nourriture payés par des sociétés de bienfaisance, ces femmes qui sont tutrices de l'enfant devenue femme, apprennent à Norma Jean Baker à se contempler nue devant le miroir, à « poser », à faire la *star*. On pousse même la jeune fille dans une *École de Charme*, où on lui apprend à avoir du charme (chose curieuse qu'on ne voit que chez les Américains). Et Norma Jean Baker se fait un « genre » qui va lui rester.

Atroce vie, de maison de bienfaisance en maison de bienfaisance. Mais la fille heureusement se méfie des hommes (et elle s'en méfiera toujours).

La fille reste pure et elle est emmenée aux studios de Hollywood par les « protecteurs », qui en sont pour leurs frais.

Mais de même que Charlie Chaplin avait créé un « genre », Norma Jean Baker, devenue subitement Marilyn Monroe pour les besoins du cinéma, Marilyn Monroe est « commerciable » avec son « genre ». Et le cinéma l'embauche.

Un groupe d'âmes charitables voyant que le « genre » de Marilyn Monroe provoquait les hommes décident de la marier. La future vedette se laisse faire. Et Marilyn Monroe épouse Jim Dougherty. Couple inénarrable. Les travaux du ménage ? Elle s'en moque. On déjeune, dîne et soupe de sandwiches. Le frigidaire est là : on l'ouvre et on le ferme. Et chacun se sert. Par ailleurs, Marilyn Monroe contemple son corps dans le miroir, polit ses ongles à longueur de journée.

Marilyn Monroe bégaié. Son mari la fait bégayer encore plus. Le ménage ne marche pas. Vite, on se sépare.

Ce qui est typique avec Marilyn Monroe, c'est la femme-enfant, mais qui manque totalement de jugement. Et son drame, c'est qu'elle se voyait toujours seule : la totale incomprise. Les hommes en veulent à son corps. Elle lit des livres, s'instruit de tout et ne possède que des ouvrages profonds. *Sex Appeal* extérieurement, à l'intérieur la femme est faite pour être une intellectuelle.

Mais le mythe Marilyn Monroe a pris corps et il l'entraîne. Pour le cinéma, elle doit jouer son rôle, sur l'écran comme dans la vie ; jeu de hanches et de poitrine, croiser les jambes de telle façon, s'habiller avec des pelures. Plus tard, présentée à la Cour d'Angleterre, elle ne put même pas se courber tant elle était cousue dans sa robe qui la moulait.

Sur ces entrefaites, un Italo-américain, héros du base-ball, se lance à ses trousses. Excédée, elle l'épouse sans amour, par pitié et désœuvrement. L'homme est borné, avec de beaux muscles. Catastrophe. Si le physique répond au physique, l'esprit n'y est pas. Et Marilyn Monroe divorce.

C'est alors qu'elle rencontre Arthur Miller. On ne pourrait concevoir un plus grand mufle. Calculateur, aimant l'argent, c'est le juif parfait de la pire espèce. Mais magistral homme de théâtre dans le genre américain. L'homme réussit. Marilyn Monroe croit avoir trouvé le maître. Elle est devant un faquin. Mais Arthur y voyait une « affaire ». Il divorce de sa femme qui avait été sa providence et convole avec Marilyn Monroe, aux applaudissements de l'Amérique. Arthur Miller voulait épouser la femme que tous les hommes désiraient. Il avait la gloire des lettres. Il voulut le prestige du séducteur. Il était servi. Mais tout s'effondre quand Marilyn Monroe est face à face avec l'homme qu'est son mari et que tombe le masque. Et elle quitte Miller, qui s'en tire assez bien. Résultat : *nervous breakdown* de la vedette qui ne dort plus. Et s'accumulent les somnifères.

Marilyn Monroe s'est suicidée dans son lit à Hollywood après avoir téléphoné à beaucoup d'amis, alors qu'elle se voyait seule et personne n'est venu.

Marilyn Monroe s'est ôtée la vie, parce qu'elle ne voyait pas *un sens* à la vie. Et elle le disait.

Il fallait non pas se suicider, mais tuer la fausse Marilyn Monroe qu'elle s'était elle-même créée. Elle ne l'a pas fait. Et c'est cette fausse Marilyn Monroe qui l'a tuée.

---

# ADVANCE

19 Décembre 1967

## Le drapeau national

Doux pays ! Notre chère patrie a un drapeau national : rouge, bleu, jaune, vert, – sans doute pour exprimer les différentes communautés. Mais voici, ces barres sont horizontales.

Innommable erreur ! Les couleurs ici sont en confusion, en fait et en optique. Voyez-vous l'arc-en-ciel horizontal ? Il ne jaillirait pas et les couleurs seraient mortes. Le bleu de la mer épouse les vagues. Et l'horizon courbe fait voltiger le ciel bleu. Notre drapeau sera statique. C'est inadmissible. Avec des couleurs mortes, un emblème de confusion. Les rayures du drapeau américain, elles, sont aérées par le blanc. Ici, le blanc est tabou. On veut oublier le passé. Donc où est le blanc, mère de tous les symbolismes dans l'ordre des couleurs ?

J'ai eu *mon* drapeau. Je l'ai envoyé à la commission. On l'a mis au rancart. Il serait bon de savoir de quoi il est fait. J'ai œuvré en peintre et je sais ce que j'ai fait. Mais *mon* drapeau ne saurait passer. Les capitalistes n'en voudraient pas. Car le blanc que j'y ai mis n'est pas le blanc capitaliste, mais le blanc qui fait jouer l'arpège des couleurs, ce blanc de la lumière qui fait communier.

Quand notre drapeau national : rouge, bleu, jaune, vert, battra au vent de l'indépendance, les couleurs se rideront et la confusion sera encore plus grande. Et c'est ce que nous ne méritons pas.

Pour qu'un drapeau soit consolidé dans le public, il faut un consensus.

Disons que l'on écarte *mon* drapeau, qu'on en trouve un autre. Laissons les femmes se prononcer et prenons pour témoins les enfants.

La couleur est un symbole, un emblème, un porte-bonheur, un signe de ralliement. De la confusion, passons à la *clarté*. Faisons notre drapeau un *signe d'avenir*, un corps de joie, embellissant nos paysages édeniques. Et surtout faisons simple et pur, dépouillé, tel un thème jaillissant vers l'avenir.

---

# ADVANCE

4 Janvier 1968

## Le 12 mars 1968

L'Indépendance ne se discute pas. Elle entre dans le contexte planétaire des temps actuels.

Mais l'Histoire se suit. L'île Maurice est une continuité.

Pour cette raison, le 12 mars, le passé doit revenir à l'avant-scène.

Feu d'artifice, banquets, confetti et acclamations, fort bien ! Mais il faut faire « réapparaître » l'époque des Hollandais, la période française et cette glorieuse étape qu'a été l'appartenance à l'Angleterre.

Donc il nous faut une rétrospective, l'Histoire réécrite à rebours. Non pas un carnaval publicitaire. Mais quelque chose de gratuit. Il faudra des costumes, « rééditer » Labourdonnais, faire coudre par le fil du temps les robes vaporeuses des Virginie aux volants en voltige des crinolines.

Cela va coûter. Mais c'est là où l'argent sera bien employé et contentera tout le monde.

Le 12 mars devra fixer toute notre Histoire, comme un livre qu'on ouvre et dont chaque page cimentera notre vie commune.

Le titre ? *L'île Maurice à travers le temps*. Y collaboreront tous ceux qui de près ou de loin, du Dr Auguste Toussaint au simple profane, auront l'art et la poésie intégrant à l'amour de leur pays.

Ce que je propose est un panégyrique scellant dans un seul geste notre coexistence à travers les temps et nous apprenant ce que nous sommes, ce que nous fûmes et ce que nous deviendrons. L'œuvre ici est nationale, sans aucune borne et sans aucune frontière.

Mais il ne faut pas que cette panoplie soit comme un grand éclair, un *flash* qui soudain s'éteint. Il faut non seulement fixer le tout en couleurs pour la T.V. internationale, mais faire *un film en règle* qui romancerait ce que succinctement nous déploierons par une tournée d'une heure dans Port-Louis. Un film non pas publicitaire, mais un film ayant une saveur, un élan exceptionnels, un film pour tous les cinémas du monde, avec une intrigue (de grâce, mettons fin à *Paul et Virginie*, cette fadeur !) et dans une kaléidoscopie inouïe où tout notre folklore flambera.

Rétrospective et film, voilà les deux pointes de flèche de la grandiose concélébration du 12 mars – ce qui éblouit et ce qui demeure. Ce qui mobilisera tous les talents, toutes les bonnes volontés, en d'autres mots ce qui sera une *œuvre d'art à l'échelle nationale*, une communion de tous les esprits vers un but unique et qui donnera aux fastes de l'Indépendance tout son sel, tout son sens, toute sa raison d'être, scellant, structurant, bâtissant et élevant notre conscience nationale.

Il n'y a pas de plus haut but. N'importe quelle somme qu'on dépenserait à cette fin serait justifiante dans la lettre et dans l'esprit.

P.S. : De grâce, qu'on nous épargne un retour à la *Nuit du Séga*. Il nous faut quelque chose d'original, de neuf, de personnel, d'unique. Il ne s'agit pas d'imiter, mais de *se retrouver*.

---

## ADVANCE

9 Janvier 1968

### L'art religieux à Maurice – Une révolution

Hier matin, je passais, à Curepipe, dans la rue que jouxtent le couvent, l'église Sainte-Thérèse, l'École des Frères, quand, du fond de la nouvelle église du couvent, toute une fantasmagorie de couleurs vint jusqu'à moi.

J'entrai.

L'église ici est *nue*. Un autel de pierre, *pas une seule statue*, un chemin de croix en effigies. Un tabernacle de cuivre. Un crucifix filiforme. Au fond, des symboles et des signes. Il y a place ici pour la pensée. Cette « nudité » libère le monde intérieur.

Tout a commencé avec l'église du Vieux Grand-Port, au Bois des Amourettes, où le feuillage, l'odeur de l'algue, le bruit des oiseaux, la lumière marine entrent par de larges baies, mettant la vie dans la nef. L'ouaille ici est en pleine nature.

Le temps des églises *fermées* est mort. L'œcuménisme suscite un retour à la nature. L'homme nouveau se veut engagé dans le cosmique.

Vient le temps des nouveaux prêtres, autant hommes que prêtres, l'homme *extra muros*, le participant, le frère des frères, l'ami. L'humanisme vient à grands pas.

Je me permets de dire – ai-je tort ? – que l'église du couvent, en plein centre de Curepipe, est un symbole.

Pour combien de temps encore certaines gens *s'enfermeront-ils* derrière les cloisons des préjugés et des préconceptions ?

La nouvelle église du couvent ? Avec les bancs nets, la nudité du lieu, l'esprit s'aère. Et c'est l'air des nouveaux temps.

L'île Maurice se refait un autre corps et une autre âme. Qui empêchera cela ?...

---

# ADVANCE

13 Janvier 1968

## Rodrigues – L'île harmonieuse

Un charpentier, homme très distingué, m'a enfin appris ce qu'est Rodrigues.

L'île pourrait se comparer – mais en infiniment mieux – à une île Maurice des premiers temps que Bernardin de St Pierre a si mal présentée avec *Paul et Virginie*.

Qu'est le Rodriguais ? Un homme de la colonisation première, qui a gardé d'essentiels aspects de la vie édénique.

À Rodrigues, la population forme une grande famille, où on se consulte. L'accord en tout se fait rapidement. Vivant proche de la terre, le peuple ici est heureux. Son hospitalité est incroyable. L'étranger est reçu comme un dieu.

Une seule famille hindoue, les Kader, qui fait bande avec tout le monde. Cette famille a son temple privé. Le reste, sauf un certain nombre de Chinois, c'est la population créole, avec l'élite naturellement. Mais il n'existe pas comme à Maurice un abîme entre l'élite et la masse. Ici tout le monde s'entraide et se penche sur son voisin. L'amour de l'homme pour l'homme est dans la rue.

Et dire que nous nous croyons à Maurice plus « civilisés » que les Rodriguais ! Qu'est la civilisation – son faux sens – sinon un vernis ? Qu'a le frigidaire à voir avec la civilisation – la vraie – qui n'est qu'un humanisme ?

Les Mauriciens qui vont à Rodrigues sont des fonctionnaires. Ils ne se mêlent pas. Nous ne connaissons rien de Rodrigues que ses porcs et ses poulets, ses citrons et quoi encore ?... le fait que les gens ici sont plus pauvres que nous.

« *Missié, mo fine quitte Rodrigues, me dit le charpentier distingué. Mo ploré. Mo oulé alle retrouve mo pays.* »

*Celui qui a bu l'eau du Manangarèze. Ô Patrie, Ô Mère, Ô Terre !...*

---

# ADVANCE

6 Février 1968

## Deux grands espions

Le plus grand espion de la deuxième Guerre Mondiale fut indiscutablement Storge.

Tempérament fêtard, aimant les femmes, cet authentique Allemand servit la Russie, à cause de ses idées communistes.

L'homme réussit à se rendre indispensable à l'ambassadeur allemand au Japon. Et du coup, il reçut toutes les confidences et participa à tous les secrets.

Habilement, il transmettait. Et Moscou à l'écoute connaissait le dessous des cartes dans tout l'Extrême-Orient.

C'était au moment où les hordes allemandes se ruaient sur Moscou. Et la capitale menacée, voici le problème qui tenaillait Staline.

Des troupes russes en grand nombre étaient stationnées à Vladivostok, comme couverture vers le Japon.

La question à connaître était : qu'allait faire le Japon ? Storge répondit. C'était un agent double et il avait ses entrées occultes au Grand Conseil du Japon. Storge apprit que le Japon allait frapper à l'est vers l'Amérique, puis descendre le continent asiatique vers Singapour, avec une pointe de flèche vers l'Australie. Donc, les Russes pouvaient dégarnir le front à Vladivostok et, traversant la Sibérie, s'employer à l'ouest, face aux Allemands devant Moscou. C'est ce qui fut fait. Et Moscou résista.

Il a manqué d'un rien que cet ultime renseignement ne fût pas transmis. Une maîtresse japonaise veillait.

Storge avait le renseignement. Il devait dîner avec la jolie Japonaise. Partant pour cette destination, Storge fit arrêter son auto devant sa maison, laissa la femme et gagna sa chambre, transmit ce message par radio. Les jeux étaient faits.

Mais la Japonaise croulant sous les baisers, en route vers le fameux dîner, introduisit sa main dans les poches de l'homme, subtilisa le document, demanda qu'on la déposât momentanément dans un building et là lut le document au téléphone à la police. Et Storge le soir même fut arrêté. Il paya par pendaison.

L'autre espion qui aurait pu changer le sort du monde est un Turc, agent allemand baptisé Cicéron.

L'homme s'arrangea pour obtenir une place de valet de chambre chez l'ambassadeur anglais à Ankara. Et là il fit le coup classique de prendre des empreintes du coffre de l'ambassadeur, de subtiliser les documents et de les faire photographier.

Il s'agissait cette fois du plan du débarquement allié en Normandie. Le tout fut envoyé à Berlin, qui n'y crut point. On connaît le reste.



Sans Storge, la Russie perdait Moscou et perdait la guerre. Avec les plans volés par l'espion Cicéron, les alliés étaient rejetés à la mer et la guerre était perdue à l'ouest pour les alliés occidentaux.

Dans le premier cas, Staline *crut* à son espion. Dans l'autre cas, Berlin n'accorda pas foi à la trouvaille de son espion.

Le destin du monde ainsi tient souvent à un fil. Et l'on pourra parler du fil du destin. Des collectivités, nous passons au destin des individus. On épiloguera ainsi à l'infini.

---

## ADVANCE

10 Février 1968

### David Stein, le faussaire génial

Un jour, Jean Cocteau présente à Picasso une grande toile où Cocteau imite Picasso. « *C'est moi qui l'ai peinte* », dit Cocteau.

Picasso trouve cela génial et décide de signer la toile qui n'est pas de lui, mais qui est lui-même.

Sur cette lancée est David Stein qui adore la peinture, mais qui ne peut faire des Stein. Donc, il fait des Van Dongen, des Klee, des Matisse, des Chagall, des Dufy... et il les vend. C'est si bien fait que tout le monde achète. David Stein se constitue une fortune, se marie. Sa femme devient complice.

Stein se crée un laboratoire, fait de faux certificats, « vieillit » le papier avec du thé, se sert des lampes à rayons ultra-violet pour faire « craquer » la peinture. Il étudie la vie des grands maîtres, les rencontre, il entre en eux, devient eux.

Sa thèse est la suivante : *Je ne suis pas prêt à être Stein. Dans l'intervalle, j'imité pour me former la main et faire de l'argent. Au Louvre, des peintres copient les grands maîtres.* Mais ce que David Stein ne comprend pas – ou feint de ne pas comprendre – c'est que les autres peintres imitent les grands maîtres, cependant que David Stein fait de même... mais vend les toiles.

Stein est à tel point génial comme imitateur qu'à Mougins, Picasso est « pris » par un dessin fait par Stein et Picasso authentifie le faux Picasso. Mais là où Stein se trompe grandement, c'est lorsqu'il croit que le faussaire peut être un grand créateur.

Récemment, à Maurice, un peintre mauricien disait à un Anglais : « *Chazal ! C'est une peinture absurde. Tenez, je peux moi-même faire des Chazal à l'infini.* » L'Anglais, du coin de l'œil, répondit : « *Faites.* » Et le peintre mauricien resta coi.

La vérité ici est simple. Moi-même, Malcolm de Chazal, ne peux imiter Malcolm de Chazal. Comme je ne peux m'imiter moi-même, personne ne peut m'imiter. Il n'y a pas d'autre preuve de *l'originalité absolue*.

Mais revenons à Stein. David Stein est à moitié sincère. Il veut devenir un vrai artiste. Mais, il lui manque de l'argent pour l'époque « intermédiaire ». Donc, il se procure de l'argent par l'imitation, en attendant qu'il puisse lui-même devenir un maître. Drôle de manière de penser !

Stein a été « pris » à Los Angeles. Il faisait trop de Chagall. Mais, curieuse chose, avec l'argent du faussaire, il s'est constitué une galerie d'œuvres authentiques : des Van Gogh, des Picasso (réels), des Chagall (réels), des Gauguin, des Utrillo, des Renoir, etc.

Le « cas Stein » passionne l'Amérique – ce mélange de sincérité et de tortueux, qui est explosif.

Stein est resté trois mois en prison. Finalement, il a été cautionné. Il vit maintenant comme un nabab, à Forest Hill.

Son procès – à cause des enchaînements sans fin – finira en eau de boudin, comme tous les procès du même genre.

Il paraît – et il le dit – que David Stein veut maintenant produire des Stein, comme Vidocq qui commença cambrioleur et finit policier.

Bonne chance, M. Stein, mais rappelez-vous que le singe s'imité lui-même. Il n'a pas besoin de miroir ; son esprit est un miroir. Mais le monde actuel est-il fait d'autres choses que de singes ? Il manque la queue. ça viendra.

---

## ADVANCE

15 Février 1968

### L'autre littérature

La deuxième Guerre Mondiale a pris fin. Paraît le personnage énigmatique qu'est Jean-Paul Sartre. À ses côtés, Simone de Beauvoir. L'esprit cartésien jette ses suprêmes feux.

Qu'a apporté à la France le régime de la Raison ? Rien que l'aboutissement à l'absurde. La raison, l'homme l'a inventée. Nulle forme dans la vie n'est raisonnable : tout y est magique, donc vivant.

La dialectique a essayé de capter ce mystère. La proposition dialectique, c'est un débalancement qu'on cherche à accorder sur un fulcrum rigide. La fleur immobile bouge par ses formes. C'est l'hiératisme dans la vie. ça, c'est vivant. La dialectique véritable est la magie de l'Univers, qu'un homme comme Hegel a essayé de mettre en boîtes de conserve. La dialectique, des Grecs à nous, est une invention philosophique. La seule dialectique valable, c'est la métaphore où le langage s'identifie à la réalité du monde.

Le reste est littérature. C'est de cette littérature qu'on s'est nourri et qui aujourd'hui étouffe les gens.

La littérature – la vraie – c'est cette parole de vie qui chante avec le lilas, danse avec la lumière. La littérature dans la vie, c'est elle la poésie que l'homme cherche à capter depuis 6 000 ans et que seul le folklore a pu encore effleurer. Ce qui manque à l'homme, c'est la pensée poétique, Celui qui l'a, a le verbe. Il a manqué à Rimbaud le pouvoir de se porter au-delà du *symbolisme*, lorsque le mot s'abolit devant une Pentecôte poétique et le verbe paraît au-dessus de la langue des hommes, où l'indit est tout le verbe.

J'ai connu un moment de désespoir lorsque, ayant écrit *Sens-Plastique*, je me suis rendu compte que l'INDIT était tout le livre. Comment les hommes au-delà des mots dont je me servais allaient-ils pouvoir capter cet au-delà des mots ? Et toucher à un survisible, comme au sein de mes tableaux où des méta-couleurs forment un autre tableau au-delà du tableau ?

Créer un dictionnaire malcolmien ? Quelle futilité ! Car le mot ne compte pas. C'est le pouvoir de voir qu'il faut. Comment demander à mes lecteurs de voir quand je brosse un tableau au-delà des mots ? Alors que l'homme partout est en plein dans le Monde des Apparences.

Qui a compris *Sens-Plastique* ? Une poignée d'hommes : ceux qui ont des yeux pour voir et qui perçoivent ma pensée avec les yeux de l'Esprit.

Par cela, j'explique cette A-LITTÉRATURE qui seule peut sauver le monde et dont l'exemple le plus frappant est la Bible. Il y a la Bible et il y a l'AUTRE bible, qui est la Bible de l'Esprit et qui est au-delà des mots, et que nomme le Christ : “ *Mes paroles sont esprit et vérité* ”.

Les mots sont usés après leur balade millénaire parmi les hommes. Et les mots s'usent encore plus au contact des robots. L'esprit du mot n'est plus, comme ces noix vidées dont il n'existe que la coque. Comme sont usés les sons, privés des métasons. Comme ces couleurs dont il ne reste que la carapace dans les bleus de zinc et les jaunes de néon des peintres. L'homme a perdu l'esprit des formes.

Et reste la littérature dont un Robbe-Grillet, une Nathalie Sarraute cherchent en vain à secouer le cadavre.

Et c'est l'impasse. Car il n'y a pas la forme et le fond - forme et fond ne font qu'un. ça, c'est le verbe. On a voulu les mots et puis les idées, où celles-ci sont mises dans les premiers, comme le cirage dans la boîte à cirage. La goutte d'eau est forme et fond tout en un, qui change de forme avec le changement de sa pensée.

Les mots ainsi sont devenus des sarcophages au sein desquels se présentent les cadavres des idées. *Laissons les morts ensevelir leurs morts.*

Il faut repartir à neuf. Si le *Nouveau Roman* a quelque chose de bon, c'est qu'il pourrit la littérature. Quand tout sera poussière, sur la cendre du passé montera le Phœnix. La littérature doit s'abolir pour que vienne une AUTRE LITTÉRATURE avec une NEUVE POÉSIE, qui seule nous portera le verbe par un processus d'identification.

L'homme sera alors dans la vie et la littérature sera la vie elle-même. Ce temps n'est pas loin. Le signe de ces nouveaux temps, c'est la poésie ancienne qui se meurt, avec la fin du symbolisme.

Que veut Le Clézio, notre quasi-compatriote ? Tuer la littérature. Au bout de la littérature, il y a le grand désert que doit traverser le poète afin d'atteindre ce Jardin d'Eden où le mot était la vie elle-même et où le parler des hommes était à ras du chant du rossignol, où l'homme en parlant suscitait la vie.

Les restes de ce temps édénique, c'est l'art. Mais cela fera le thème d'un autre article.

---

# ADVANCE

21 Février 1968

## Le tourisme inspiré

D'où viennent les *Pas Géométriques* ? Cela remonte à la période française où les côtes devaient être défendues, de n'importe où. Donc, toute la côte devint propriété d'État. Puis, la menace disparue, on loua les *Pas Géométriques* à des particuliers, qui y firent édifier des campements. Depuis, nous avons passé des campements aux riches édifices jouxtant les flots. Tout cela a été pris par les riches, qui vendent et revendent leur droit de location. Les pauvres bougres doivent se contenter de lambeaux de plage, à Côte d'Azur, à Flic en Flac, à Souillac, à Belle-Mare. Mais il est temps d'augmenter les *Pas Géométriques*. Comment ? En faisant du *reclaimed*, de la manière même que M. Austen naguère procéda au *Pleasure Ground*.

Sait-on que le *Fort Blanc* a pris corps grâce à deux goélettes échouées et ensablées ? Une presque île est née. Par cette méthode, on peut créer des prolongements artificiels sur la mer, des îles encorbellées, tout un monde de féerie. Nos lagunes doivent être exploitées pour agrandir l'île Maurice.

Avant-postes vers les récifs, ces îles artificielles serviraient de points de départ pour la marche sous les eaux et la pêche sous-marine. Bernard Moitessier ne nous a-t-il pas dit que seuls les fonds marins des mers intérieures du Japon pourraient nous être comparées ? Et cela en raison de la qualité de la lumière.

L'autre richesse, dans l'ordre touristique, est nos montagnes. Pures collines, à distance, ce sont des personnages. Olympe pétrée à nulle autre pareille. Un restaurant au haut du *Pouce* ferait merveille. Que faut-il ? Reconstruire la route qui monte et sur laquelle cavalcadait Sir Hesketh Bell, gouverneur de l'île Maurice. Notre proconsul avait jadis une cabane sur le plateau du *Pouce* regardant Port-Louis. Et Sir Hesketh Bell avait créé sur l'île aux Bigorneaux un chalet marocain de goût exquis.

Iles en miniature artificiellement créées, îles naturelles (île d'Ambre, île Plate, etc.) promontoires suscités sur les lagunes, voilà la Grande Ile débordant et emportant de minuscules enfants. Et puis, c'est les montagnes rendues habitables. C'est le Trou-aux-Cerfs devenu un *night club* dans son fond.

Et le tourisme rebondit. Notre minuscule île peut devenir un continent si nous multiplions les lieux de plaisir, si avec un tout petit jeu de cartes on peut créer des jeux à l'infini. Pays des empereurs, voilà pour la pêche. Pays du ski nautique, voici pour les eaux. Pêche sous-marine. Et puis montée dans les airs par les montagnes habitées. Mais qui a pensé à nos cavernes ? Qui les connaît ?

Ce qui nous manque cruellement, c'est un *village d'artistes* où, sous le chaume, dans un coin de l'île, on pétrirait la glaise, on ferait de la céramique, on peindrait, on sculpterait, on tendrait vers un *art mauricien*, valable dans le monde entier et attirant les touristes au même chef que nos plages et nos eaux, nos plages chantantes et notre ciel incomparable.

À mon sens, du point de vue touristique, Maurice et Seychelles doivent constituer un condominium et l'industrie hôtelière mauricienne se prolonger là-bas. Déjà, des milliardaires américains affluent aux Seychelles. Ils viendraient ici. L'île Maurice et Seychelles sont apparentées, comme d'une belle sculpturale et un corps à la Tanagra. Les associer en sœurs jumelles nous rendrait maîtres de l'Océan Indien.

# ADVANCE

29 Février 1968

## L'Art et Mammon

À Tahiti, au siècle dernier, Paul Gauguin meurt parmi ses maîtresses et son génie. Les bourgeois de Papeete exultent. Vente de ses derniers effets. Un tableau est sur un chevalet. Le commissaire-priseur l'a mis à l'envers. On lui demande le titre. Le commissaire-priseur regarde et dit : " *Les cataractes du Niagara* ". Adjugé : 10 francs. Ce tableau est au Louvre aujourd'hui. Retourné, il donne le fameux *Paysage breton sous la neige*. Le Louvre l'avait acheté 110 000 000 Francs il y a quinze ans, soit Rs 1 100 000. L'œuvre vaut beaucoup plus que cela aujourd'hui.

Le record est détenu par un tableau de Van Gogh, qui fut livré pour une bouteille de vin. Ce tableau est coté actuellement Rs 2 000 000.

Un cas extraordinaire est celui du clergyman Théodore Pitcairn, prêtre swedenborgien, de Bryn Athyn, Pennsylvanie, États-Unis.

Le prêtre Théodore Pitcairn est le troisième fils de John Pitcairn, roi du *plate-glass* à Pittsburgh. Millionnaire et amateur d'art, le prêtre Pitcairn, il y a plusieurs décades, tombe en arrêt devant un tableau de Claude Monet montrant *La rade de Sainte-Adresse*. Théodore Pitcairn paie l'œuvre \$ 1 000, soit Rs 5 000. À l'origine, Monet l'avait vendu pour cent francs.

*La rade de Sainte-Adresse* a été vendue 700 000 000 Francs, valeur d'une propriété sucrière à l'île Maurice.

Je pose la question : " Si Jésus-Christ avait été portraituré par un peintre, quelle aurait été la valeur du tableau ? " Assurément sans prix, car le Vatican avec tous ses trésors n'aurait pu payer la somme. Il est tout à parier que le *Metropolitan Museum of Art* de New York l'aurait acquis grâce à un consortium, un syndicat de mécènes.

L'art, jadis, se reléguait aux châteaux. L'art était aristocrate. Louis XIV possédait 1 400 tableaux. L'art, depuis, via la démocratie, œuvre pour les rois de saucisses de Chicago et les nababs de la *General Motors*. L'art est un placement et sert le prestige de l'argent. La bourgeoisie est entrée en jeu et le snobisme pictural a vu le jour.

Un tableau monte et baisse comme les valeurs de la Bourse. Les critiques ? Ce sont des " aboyeurs "

Le nombre d'habitants sur cette planète a triplé depuis 50 ans. Le nombre de génies n'a pas triplé depuis ce temps. Pourquoi ? Parce que la *qualité* se rit de la *quantité*. Les États-Unis sont *the greatest power in the world*, mais ne sont rien, absolument rien auprès de la bourgade qu'était Athènes. Jérusalem était la moitié de Port-Louis. Mais Port-Louis pourrait être une nouvelle Jérusalem.

Reste l'individu. Partout les robots humains. L'individu est éternel.

Une roupie, une roupie, une roupie et ainsi jusqu'à des millions. Cela nivelle. Le génie est unique.

Si Jésus-Christ s'était mis à peindre, il aurait fait une œuvre unique. Il aurait peint comme l'enfant. (*Laissez venir à moi les petits enfants...*) Et tout laisse croire que Jésus-Christ revenant sur terre et se mettant à peindre, aucun Mauricien n'aurait acheté ses tableaux. On aurait dit : " Il ne sait pas dessiner. C'est un barbouilleur ". Ses couleurs ? On serait aveugle de ses couleurs, que seuls les enfants verraient.

Jusqu'au jour où le snobisme s'y mêlant, les délicieux bourgeois se mettraient à acheter les tableaux du Christ dont les prix monteraient comme *La rade de Sainte-Adresse* que vendit récemment le prêtre swedenborgien Théodore Pitcairn de Bryn Athyn.

Et les tableaux qu'aurait faits le Christ aboutiraient finalement dans les Versailles-simili des rois de saucisses de Chicago.

Mammon et l'art font bon ménage. Depuis 2 000 ans, les " vendeurs du temple " n'ont fait que changer de visage.

---



# ADVANCE

5 Mars 1968

## Le moine-poète

Les lamasseries, les refuges dans l'Himalaya et enfin la Trappe sont des moyens pour l'homme de vivre sa vie intérieure *loin de l'enfer de la société*.

Alors que tous ces gens s'enferment pour écouter la voix intérieure, le moine-poète s'isole dans les lieux champêtres et sylvestres afin de mieux voir la vie extérieure et voir en lui-même, loin de l'écran qu'est la société.

La montagne ici est transparente, les couleurs mènent plus loin, le chant des oiseaux est au sein des méta-sons et la lumière coule dans le cœur de l'homme. Ici est la sainteté - la sainteté poétique s'entend.

Nous connaissons le cas de l'Empereur romain qui, après avoir déposé le sceptre, alla cultiver ses laitues. C'est trop facile ! Ou c'est Greta Garbo, dont la beauté était appelée à passer, qui couvrit son regard d'ange avec des lunettes noires. Ceci est une fuite. Le poète ne fuit pas. Il devient moine afin d'être plus près de la vie et voir Dieu dans la fleur et son sourire dans le ruisseau.

L'île Maurice peut être un enfer ou un paradis. L'enfer ? Mais c'est l'affreuse bourgeoisie, morte à tout, sauf à ses dîners et à son porte-monnaie. Le poète fuit ces gens, qui lui voilent l'éternel printemps.

L'île Maurice a besoin de monastères. *Le Morne* en est un, là où vole le paille-en-queue et où le filao a odeur de rose. Le monastère du *Morne* est cependant l'hôtel le plus luxueux de l'île. Mais ici règne la poésie.

Robert-Edward Hart fit édifier sa *Maison de Corail* afin qu'elle fut un monastère. Hélas, on l'a assiégée. Cabon lui, après la Vallée des Prêtres, s'isole à Pointe-aux-Sables. Voilà un homme heureux ! Nul ne va par là. Pointe-aux-Sables est tabou.

Le moine changera de camp avec l'homme de demain. Paris devient un enfer, après la Belle Epoque. La ville de Sarah Bernhardt est devenue une cité de métèques. Londres est devenue Paris. Mais on fuit vers les îles afin d'échapper aux robots.

Sur la presqu'île du *Morne*, la fée vit toujours parmi les aubépines des vagues. On sent ici la mer conter des histoires et le sable servir d'oreiller à la lumière. Ici le pays *parle*.

L'île Maurice pourrait devenir un des derniers monastères poétiques de l'humanité, quand tout sera en cendres et que la mécanique sera reine, broyant les consciences comme les cœurs.

Un *Nouveau Moine* est en train de naître avec le poète de demain, dont la religion est la vie. Fini le cloître. Hommes et femmes du Nouvel Evangile constitueront ce monastère permanent qu'est la Poésie devenue l'Unique Religion de l'humanité.

Car qu'est la poésie si ce n'est d'ouvrir les cœurs à la vie et chanter Dieu dans les choses. Quand les prêtres seront sortis des églises, ils seront tous des poètes. Sortant des villes, ils iront vivre une nouvelle vie. La rébellion du prêtre contre le robot augure du prêtre-poète des temps futurs.

L'île Maurice pourrait devenir un Sinaï. On m'a compris. Nous sommes en plein à Maurice dans une *expérience universelle*.

## ADVANCE

19 Mars 1968

### En marge de l'Indépendance – Le Morne Brabant Hotel a ses lettres de noblesse

Une femme m'écrit de quelque part dans l'Océan Indien : *Je suis venue à la conclusion que l'île Maurice est un pays choisi par les dieux. Mais quel est le charme tout spécial qui l'habite ?*

Cette femme – une étrangère – était venue à Maurice. Elle en a la nostalgie.

J'étais à l'*Hôtel du Morne* pendant la célébration de l'Indépendance. Je veux parler de l'enthousiasme des visiteurs à notre endroit.

Sir Lionel A. Luckhoo, C.B.E., Q.C., qui a épousé une ravissante Américaine, s'extasie. Le Prince Bikimpo, du Swaziland, renchérit. M. Aleke Banda, du Malawi, n'a que des sourires à nos filaos ; il est au septième ciel. Et M. Apollinaire Andriatsiafajato, de Madagascar, qui veut souder le tourisme mauricien au tourisme malgache. Et M. Dlamini. Et M. Indrik. Et tant d'autres. Opinion unanime : l'île Maurice est le paradis terrestre.

Mais je ne peux m'empêcher de citer deux personnalités, l'une française, l'autre américaine.

M. Bettencourt, ministre et envoyé spécial du Président de Gaulle, est tellement enthousiasmé du *Morne Plage* et de son hôtel, qu'il dit ceci : *« J'ai beaucoup voyagé, mais je n'ai jamais vu un cadre aussi enchanteur que le Morne. Paradis incomparable. Si bien que les hommes d'affaires ne demanderaient qu'à venir en masse »*.

Confirmation avec M. John Mosler, représentant personnel du Président Johnson aux fêtes de l'Indépendance : *« Je n'ai jamais vu un cadre comme cela. Si les nababs du pétrole au Texas connaissaient ce lieu, je ne sais ce qui adviendrait ici. Toute la face de l'île Maurice serait changée. »*

Mais entrons dans les dessous des cartes. Sait-on la somme d'efforts qui a dû être déployée pour faire que la presque-île du *Morne* devienne un paradis ? Laissons les organisateurs, ceux qui ont travaillé au plan d'ensemble, summum de goût et d'équilibre. Des ordonnateurs passons au *staff* : Issac, maître d'hôtel, maniant le français et l'anglais, avec Ram son assistant. Et Ignace, garçon de la Rivière Noire, le sommelier. Voici Gaëtan Mousse, alerte, causant, un véritable « whisky ». Et les 70 *boys*, vifs sur pied et l'oeil en alerte. N'oublions pas la lingère, Mlle Parent, et les deux chefs français, MM. Lullier et Dogué, qui transportent la rue de la Paix dans ce coin de l'île Maurice.

Préside au tout, un pur Mauricien, M. Roland McKay, souple et ferme, dont la présence se devine, mais qui est partout, et le grand connaisseur d'art qu'est M. Bernard.

Toute une famille, quoi. Et c'est cela qu'il fallait : atmosphère accueillante, vaste camaraderie : le site et les personnes ici ne font qu'un. Et c'est cela qui a dû étonner M. John Mosler, qui va nous faire une propagande inouïe en Amérique.

Sous le drapeau Rouge-Bleu-Jaune-Vert, voici de beaux jours.

Le tourisme va devenir notre seconde industrie. Mais qu'il le soit avec le souvenir.

Un paille-en-queue tout blanc passe, qui fleurit l'azur.

Les troupeaux d'Allan Cambier beuglent dans le lointain. La paix du *Morne* couvre tout, que ponctue le chant des oiseaux.

Sous le soleil de l'Indépendance, nous avons un rêve en lumière à offrir aux peuples du monde. Et n'oublions pas : ce n'est pas la dimension du diamant qui compte, mais la qualité de son eau et sa taille. Joyau dans l'océan Indien, la taille vient de la main du poète. Il s'agirait de convertir à la poésie le reste de la planète.

---

# ADVANCE

26 Mars 1968

## La femme et l'art

Je ne sais ce que François Ier, le roi le plus esthète de tous les temps, pensait de l'opinion des femmes sur l'art. Quant à moi, je place l'opinion des femmes sur l'art au-dessus de celle des hommes. Pourquoi ? Mais parce que les hommes approchent l'art avec leur intellect et les femmes par leurs nerfs.

Tel peintre se croit un grand peintre du nu. Il force le sexe et c'est obscène. Nous avons ici affaire à l'impuissant dans l'ordre de création. Ce qui est valable – et c'est cela que les femmes admirent – c'est lorsque le peintre « nudifie » la fleur.

\*.\*.\*

*La marguerite*

*Avec ses doigts*

*Faisant*

*Belle menotte*

*Des yeux*

\*.\*.\*

Ici la fleur ne minaude pas, elle étale sa nudité.

Tel était l'art dans l'Éden. Et l'art était la religion première, car l'art alors menait au Divin.

Lorsque Tom Driberg – qui a préfacé mon catalogue à Londres – me rencontra pour quelques minutes dans une rue de Port-Louis, je lui dis, à propos de mes tableaux : « *Ma peinture est comprise par 80% des femmes, par tous les enfants et par 20% des hommes* ». Pourquoi ? Parce que les femmes ont leur sexe dans leur cœur. Comprenne qui pourra !

Lorsque la femme s'achète un tissu, elle s'occupe d'abord de la couleur, ensuite de la texture. Elle connaît d'instinct la couleur de la robe qui est à la couleur de son esprit.

En art, c'est la même chose : la femme VA d'abord aux couleurs du tableau. La forme lui importe peu, pourvu que la couleur l'enchanter !

La femme peint, sculpte par son salon et ses meubles. Et son habillement est un tableau qu'elle change à longueur de journée. Pour la femme, l'art c'est la vie.

L'art est mêlé aux jeux de ses sentiments, à ses sourires, à ses paroles. Il y a des femmes qui sont par elles-mêmes des œuvres d'art.

Dans ce sens, voici Madame Thara Hazareesingh qui, par une réunion de la danse, de la musique et du chant, fait un pont entre l'Est et l'Ouest.

L'art n'a pas de pays, n'a pas de frontières et Mme Thara Hazareesingh l'a bien fait voir à la T.V.

Cette haute forme de culture, il faut l'encourager.

À mon sens, l'art est la seule chose qui peut créer *l'humanisme transcendant* et qui nous fait découvrir l'ultime sens du sacré.

Si l'homme est l'étoile de tête de la comète, la femme en est le brillant sillage. Le grand créateur œuvre pour Dieu et pour la femme. Quant aux autres hommes, le grand créateur les porte dans sa pensée : il n'a pas besoin de leur opinion.

On a voulu séparer *aimer* et *créer*. Pour la femme, les deux ne forment qu'un. Et la femme qui associe la création de l'enfant (l'œuvre de sa chair), et l'œuvre en esprit du divin créateur, c'est-à-dire l'homme transcendant époux ou amant, connaît, avec l'âme de l'art, la joie céleste.

Et nous touchons enfin au sublime arcane de l'art que voici. La femme n'*inspire* pas (elle le fait pour le faible, le sous-créateur), mais la femme *accouche* l'homme de son œuvre créatrice (ce qui est tout autre chose). Et en accouchant l'œuvre créatrice de l'homme, elle s'y identifie. Le faisant, elle est DANS la pensée de l'homme sans effraction. Et le couple, en pensée et dans la chair, communique en eux-mêmes et au-delà d'eux-mêmes. L'amour alors connaît son sens d'infini.

Toute femme est en attente. Ses meubles, ses robes, ses parfums, cet apparent flirt avec elle-même est l'avant-coureur de la grande rencontre. C'est Cosima Liszt attendant Wagner. C'est Georges Sand assoiffée, trop grande pour les hommes de son siècle. Et c'est Marie, Marthe, la Samaritaine, Marie-Madeleine communiant avec le Christ en esprit et voyant à travers lui le paradis inespéré.

Les femmes artistes sont partout – en attente. Bénies celles qui ont connu le plein sens de la vie, par l'échancrure d'un esprit d'homme. Bénies les accomplies !...

---

# ADVANCE

3 Avril 1968

## Le problème de l'or

Lorsque la livre sterling fut dévaluée, voici le problème qui se posa à M. Aunauth Beejadhur, gouverneur de la Banque de Maurice : « *Fallait-il dévaluer la roupie mauricienne ?* ». La réponse était nette : nous devons maintenir notre roupie, afin que notre production sucrière ne souffrît pas dans ses revenus. Cela a occasionné une hausse de certains produits d'importation ; donc, le coût de la vie a monté. Mais il fallait protéger nos sucres, « coûte que coûte ».

Il n'y avait pas d'autre décision à prendre que celle que prit Sir Seewoosagur Ramgoolam. Il a agi dans l'intérêt du pays comme un tout.

Mais la livre sterling s'arrêtera-t-elle là ? Qui peut le dire ? Il y a tant de facteurs en cause.

L'humanité a connu d'abord les échanges en nature. Les pièces de monnaie ne furent utilisées sur une vaste échelle que par les Romains. On frappa la monnaie à l'effigie de l'empereur. Et dans tout le bassin méditerranéen, qui représentait la civilisation antique, l'or obtint une valeur autre que celle d'ornement pour couvrir les murs des temples et, associé aux pierres précieuses, pour constituer les bijoux des femmes.

Lorsque Christophe Colomb découvrit l'Amérique, les Espagnols s'aperçurent, à leur stupéfaction, que l'or était abondant dans le *Nouveau Monde*. Et ce fut le Pérou, qui est depuis entré dans la langue. Les Espagnols s'enrichirent par l'or, mais pour un temps seulement, car l'or n'est rien sans le travail qui, en fait, valorise l'or.

L'or ne peut qu'être témoin de la prospérité. Il ne peut être la prospérité elle-même. Si demain on produisait de l'or *alchimiquement* et à bon compte, tout le rapport de l'*OR* et du *TRAVAIL* serait changé.

L'or commercial est ainsi un *TOTEM*. Et on peut lui donner la valeur qu'on veut.

Mais un grand événement se produisit lorsque les États-Unis, par leur technique, submergèrent le monde de leurs produits.

L'or alors s'affaissa et le dollar prit sa place, taxé fictivement sur \$ 35 à l'once d'or. Autrement dit, le dollar devint aussi *SOLIDE* que l'or. Mais ça commence à changer. L'Europe nouvelle se constitue. Des forces d'argent sont en mouvement. L'empire du dollar est attaqué. Politiquement faible par l'impérialisme de leurs dirigeants, les États-Unis sont en train de se buter à la prospérité, par l'inflation. Et le dollar ne peut soutenir le géant américain que par des contrôles et par des artifices.

Ni le dollar, ni l'or ne donnent la solution, à moins qu'on accorde à l'or une autre valeur plus élastique et que l'or devienne *TÉMOIN* et non *LE FAIT D'ARGENT*, comme un *symbole*, mais où toute la réalité est mise dans le *TRAVAIL*.

L'or peut appauvrir, car il est statique. Si une nation thésaurisait à outrance, elle pourrait se mettre en marge des nations. Ce serait l'avare qui n'a pas d'amis.

Le métal or est la confraternité des peuples, le *good-will* des nations. L'or, en tant que monnaie d'échange, pourrait cesser, si *l'intérêt international venait à primer l'intérêt particulier* et alors on pourrait s'entendre.

Rien ne va plus, lorsque c'est *la lutte de l'or*. La lutte doit cesser.

Le dollar a essayé d'être une monnaie internationale. Il est au bout de son rouleau.

L'Europe aura une monnaie commune, mais qui ne devra pas concurrencer le dollar. Les pays sous-développés rendent l'OR PAUVRE. De nos jours et de plus en plus, la prospérité est indivisible planétairement.

La solution ? Elle est mentale et spirituelle. La terre tout entière doit devenir une seule nation. La monnaie alors prendra un autre sens, avec le patriotisme planétaire. Mais est-ce que nous rêvons ? Qui le sait ?...

---



# ADVANCE

18 Avril 1968

## Les poupées

Quelle est l'origine de la poupée ? L'instinct de la maternité chez l'enfant, certes. Mais cela suffirait-il pour expliquer le bébé en carton-pâte ou en celluloïd ? Certes pas. Il y a autre chose.

Paul Gauguin écrivant de Tahiti parmi les « sauvages » polynésiens, disait qu'il cherchait « à atteindre au-delà des chevaux du Parthénon le cheval de bois de son enfance ». Gauguin parle ici en poète. Que cherche Gauguin ? Il cherche l'art de l'innocence. À l'enfance chez les adultes, introuvable, Gauguin substituera le pays des sauvages polynésiens.

Le jouet est lié à l'art. L'enfant quand il peint, joue, et l'*art* des enfants complète le *jeu* des enfants. Jeu et joie ici font un tout, mais n'est-ce pas le but même de l'art ?

Quand j'écrivis *Sens-Plastique*, je n'étais que sur le parvis d'un plus grand livre : *Sens Magique*. Je serre ici de plus près la vie paradisiaque, par l'enfance retrouvée.

Et je suis pareillement en art : je ne progresse pas, je modifie ma peinture. On peut aller ainsi à l'infini.

Henri Matisse, qui est avec Van Gogh le plus grand coloriste de tous les temps, disait que le seul critère en art est la JOIE. Car l'art est un jeu.

Aussi *jouer*, pour l'enfant, n'est nullement un enfantillage. Cela, ses aînés le font. L'enfant a l'art sérieux. Les jeux de ses aînés ne l'intéressent pas. Cette forme de jouer lui est incompréhensible. Pour lui, l'enfant, ce n'est pas sérieux.

L'enfant quand il peint joue, comme il joue avec le moineau ou avec un collier. Or, l'enfant voit. Quoi ? Les merveilles dans tout. De là son enchantement, son éternel enthousiasme. L'enfant peint dans la joie, vit dans la joie, aime dans la joie. Sa vie n'est qu'amour. (*Celui qui ne devient pas comme un petit enfant...*).

L'enfant du pauvre joue avec tout : un bout de bambou devient un cheval, une boule de terre l'infini et la plage l'univers tout entier. C'est le DON de l'enfant qui fait sa richesse. Il transfigure tout.

Donc, la poupée pour la petite fille (l'enfant du pauvre fabrique sa propre poupée avec rien), la poupée de l'enfant lui crée *une autre famille*, dont elle aura perdu le sens quand elle sera devenue mère. Les jeux de l'amour n'auront plus alors la même joie, privés de la céleste vision de l'enfance.

Le douanier Rousseau, prince du naïf, ne crée pas une peinture nue. L'intellect, ici, habille les gestes. Le primitif est arrêté par ses complexes. La peinture d'instinct, c'est comme le surréalisme, ça se ramène à un automatisme. La voie ici partout est bouchée.

Les jeux sont faits. Le joujou, c'est l'avion bombardier ; l'autre joujou est la bombe atomique. Terrifiants produits de l'enfantillage pratiqué par des adultes.

En ce moment même, liés à la perversion sexuelle, on crée des jeux sadiques, dont l'un est une guillotine qui tranche la tête en laissant jaillir un jet de sang synthétique.

Mais tout n'est pas là. On présente ce printemps des poupées « sexuées » à vêtir indifféremment en hommes et en femmes.

Que penseront les enfants ? Je laisse aux lecteurs à deviner.

La Poésie est morte. On veut détruire l'enfance. C'est le suprême péché. *(Il vaut mieux qu'on lui mette une meule au cou...)* Car si l'enfance s'abolissait, que resterait-il pour témoigner ?...

---

# ADVANCE

23 Avril 1968

## Les Hippies

Ils sont hirsutes, ils déambulent dans les rues comme des fous. Habillés de manière extravagante, ils proclament leurs propres lois. Ce sont des « runaways ». Ils quittent leurs parents. Ils en ont assez. C'est la plus grande révolte *anti-bourgeoise* des temps modernes.

Mais que veulent les Hippies ? Ils veulent instituer un nouveau christianisme sans barrières. Bouddhisme, doctrine Zen, ils appliquent tout. Ils sont pour *l'Homme*, au-dessus de la machine.

Malgré leurs extravagances vestimentaires et autres, les Hippies, c'est la pointe de flèche des *Nouveaux Temps*.

Communistes, disent-ils, nous ? « *Non, nous ne sommes pas communistes parce que le communisme n'est pas gratuit. En échange de ses dons, il confisque la liberté* ». Pourrait-on mieux dire ?

Vie en commun, vie gratuite, chacun se partage tout avec tous – mais ne sommes-nous pas comme au temps des premiers chrétiens, où Pierre et ses adhérents vivaient une vie commune indivisible. Donc, qu'y a-t-il à redire aux Hippies sur ce point ? Ils suivent la VOIE.

Au commencement, ils se droguaient. Cela a cessé. Ils vivent une vie normale, mais détachée.

Au siècle de la machine, à l'intronisation du robot, il fallait s'attendre à une réaction. Cette réaction, c'est les Hippies.

La doctrine hippie s'étend dans le monde. Ce printemps, un milliardaire américain donnera un gros yacht qui ira porter en Europe – en France d'abord – le message hippie.

Déjà, ils quittent *Haight Ashburg*, leur « capitale » à San Francisco ; ils vont dans la campagne vivre la vie originelle, pastorale, édenique. Ils font compagnonnage avec les Peaux-Rouges, dans leurs « réserves ».

Au *Progrès* répond la réaction : l'*Anti-Progrès*, qu'est la Poésie.

Ces jeunes seront les chefs de demain. Ils veulent remodeler le monde.

L'avenir est à eux. Parce que ce que les Hippies extériorisent, d'autres le pensent. Et ils sont légion.

Le monde chrétien officiel est en train de changer de visage. Il y a une marche résolue au-delà des Chrétiens des catacombes, vers les chrétiens de Palestine, ceux qui avaient VU le Christ et pleinement le connaissaient.

Ce retour au christianisme premier – faut-il le dire ? – est ce *Nouvel Humanisme* qui est maintenant dans le monde, abattant les barrières, effaçant les préjugés de race, de nationalités et créant une nouvelle élite.

Que peut-on contre cela ? Rien. Les Hippies sont l'avant-garde. D'autres suivront.

---

## ADVANCE

27 Avril 1968

### L'île aux trésors deviendra-t-elle un pays minier ?

En ouvrant les journaux, ce matin, 20 avril, quel ne fut pas mon étonnement de constater qu'*enfin* on s'occupait des richesses du sous-sol.

Il y a belle lurette que je parlais de cette question. Consultez la collection des journaux, et surtout *Advance*.

Apparemment depuis 250 ans que dure notre Histoire, on ne s'est occupé que des trésors des pirates : *La Buse*, *Nageon de L'Étang* et cætera. Quant à la possibilité que dans le sous-sol d'autres richesses soient enfouies, personne n'en a cure.

Or, l'or a été découvert à Midlands. Et il y a des indications que sous les plaines du Nord, il y a du charbon de terre.

Un fait suffit pour prouver que nous sommes riches du sous-sol : notre état volcanique.

Les terres de couleurs de Chamarel n'ont jamais pu être expliquées. Ici est-ce des cendres cosmiques d'un aérolithe qui a chu et qui pris feu dans notre atmosphère ? Ou plus banalement, est-ce signe que des métaux pullulent dans le sous-sol à Chamarel ? C'est M. Jack Scott, milliardaire des mines, qui fera forer et nous dira.

Du pétrole ? Pourquoi pas. Et de l'asphalte sous-terrain ? Et des diamants ? Tout est possible.

Mais se présente maintenant un point capital.

Lorsque les grands voiliers sur la route des Indes ou d'ailleurs, cherchaient naguère à doubler la pointe du Diable, leurs compas s'affolaient sous une emprise magnétique. Est-ce que sous la pointe du Diable il y a de l'uranium ?

Si nous sommes riches dans le sous-sol, tout est changé à Maurice. Va-t-il nous être offert un cadeau sensationnel de la Destinée ?

---

## ADVANCE

6 Mai 1968

### Du nouveau sur la Lémurie

On sait que dans *Petrusmok* je dégageais toute une projection poétique dans le passé, où sur la trace du *dodo* et des « montagnes taillées », j'élevais une épopée du paradis terrestre. Cela par l'œuvre de l'inconscient et la faculté du voyant.

La Lémurie maintenant – appelée *GONDWANA* dans l'Inde et *MU* en Extrême-Orient – surgit dans le champ scientifique.

Un paléontologiste américain, Edwin Colbert (d'origine française sans doute) du Muséum d'histoire naturelle de New York, a découvert dans l'Antarctique les restes d'une salamandre géante, qui prouve la liaison de l'Antarctique, de l'Australie et de l'Afrique du Sud dans les temps protohistoriques, car cette salamandre s'est fossilisée aussi en ces derniers pays.

L'Antarctique a été donc jadis un pays chaud, que le débalancement des pôles a jeté aux glaces éternelles. Ou, si l'on croit Hoerbiger, cela serait arrivé par la chute d'une première lune sur terre. (Voir mes précédents articles dans *Advance* à ce sujet).

Il n'est donc pas impossible, qu'un jour le dodo fossilisé soit découvert sous les glaces du Pôle Sud, comme on a retrouvé des mammouths intacts dans l'Arctique.

L'île du dodo prendrait alors un autre aspect, et deviendrait un laboratoire.

Sait-on ce que le milliardaire Scott du Sud-Afrique découvrira, quand pénétreront ses foreuses dans notre sous-sol vierge ? D'autres dodos, d'autres animaux légendaires... ou un de ces trésors des Corsaires, ou mieux que tout, l'or noir, le pétrole ?

Qu'importe ! Quels que soient les trésors, un seul vraiment compte : le trésor poétique de l'île. Le tourisme ici battra argent avec la poésie, et les foreuses feront le reste.

Mais serons-nous plus heureux ? Car il n'y a qu'un seul trésor : celui qui est dans le cœur humain.

---

# ADVANCE

9 Mai 1968

## *Namasté à l'écran*

Enfin ! La nouvelle me réjouit. Avec l'Indépendance, viendra maintenant l'*indépendance des arts*. L'île Maurice va avoir son identité. Nous n'aurons plus à nous reposer uniquement sur le *séga*. À la place des prospectus publicitaires, voici la *RÉCLAME GRATUITE* : l'art au service de la patrie.

Et nous commençons par *Namasté* de Marcel Cabon. Ce n'était que juste.

Car ici il y a TOUT : notre passé, le présent et l'avenir. On pourra introduire dans ce film TOUT notre folklore, faire une somme, donner à voir, présenter l'âme nationale sous toutes ses cultures, dans cette ligue des nations et des races qu'est notre patrimoine. Et *romancer*, sans quoi rien ne vaut.

Des pics fabuleux de nos montagnes à nos caps de sable ; de la *Caverne Rose* à la fantasmagorie de Chamarel ; de nos lagunes couleur de saphir aux détroits de verdure de nos cannes à sucre ; des arbres qui marchent dans la mer que sont les palétuviers aux robes safran de nos soleils couchants – on pourra tout y mettre – avec l'humain couronnant le tout.

James Armstrong, dit *Advance*, a construit le scénario. Mais il faut le metteur en scène. L'homme ici est Guy Lagesse et nul autre.

*Namasté* ne peut être un succès que par une vaste collaboration. Et le Gouvernement ne peut s'en dissocier, ni l'industrie du tourisme.

Mais à quand une *Compagnie cinématographique* mauricienne ? À la fois pour l'avenir matériel et spirituel du pays ?

\*.\*.\*

N.D.L.R. – Le metteur en scène est trouvé. Il vient des U.S.A.

---

# ADVANCE

11 Mai 1968

## Les forçats de l'argent

Je vous présente deux « monstres » : J. Paul Getty et Howard Hughes. Ils possèdent entre 1.0 et 1.5 billions de dollars, soit entre Rs 5 000 000 000 et Rs 7 500 000 000. Pauvres êtres ! Qui envierait leur sort ?

Vous connaissez l'histoire de la chemise. Un roi en Orient voit passer devant son palais un charretier qui lançait des vocalises. Il appelle l'homme. « *Tu es heureux ?* » L'homme ne répond pas. « *Oui, tu es heureux ; donne-moi ta chemise, je veux la porter, afin d'être heureux, comme toi* ». Or, l'homme n'avait pas de chemise.

*L'argent aide à être heureux*, dit-on. Le charretier d'Orient en donne le démenti. Ce qui rend heureux, c'est de se dépouiller de tout. « *Donne tout et suis-moi* » dit Jésus. Qui le fait depuis 2 000 ans ?

Mais il ne s'agit pas de donner de l'argent seulement. C'est se dépouiller de soi-même pour se retrouver, c'est ça qui est au tréfonds de la doctrine du Christ. C'est alors qu'on est riche. Cette richesse constituera le trésor des cieux. J'ai nommé la poésie.

Pauvre Paul Getty ! Pauvre Howard Hughes !

Le premier vit en Angleterre, derrière des barbelés électrifiés, et tout un monde de policiers et de chiens policiers. Il ne sort jamais. Une batterie de téléphones à sa portée. Il téléphone. Il téléphone. Il téléphone. C'est le forçat de l'argent.

Lui, Howard Hughes, on ne le voit jamais. Il habite au Nebraska. C'est l'homme coffre-fort.

Pauvres milliardaires ! Qui pourrait les libérer ? L'argent à ce point est une drogue. Il faut indéfiniment augmenter la dose. Et le milliardaire rêve. Il rêve à quoi ? Il rêve le mythe.

Barbara Hutton, héritière de Woolworth, qui fut le père des prix uniques, lorsqu'elle hérita, un ami de la famille vint et lui dit : « *Barbara, cet argent va vous écraser. Débarrassez-vous en d'une grande partie* ».

Barbara Hutton n'écouta pas cet avis. Elle garda le lot. Elle se maria huit fois – déception sur déception. Elle cherche en vain le bonheur : on n'en voulait qu'à son argent. Heureuse Cendrillon !

Il y eut jadis le riche avec châteaux, équipages, pages, carrosses et bijoux. L'argent alors était encore *humain*. Aujourd'hui, il ne l'est plus. L'argent est devenu anonyme.

Onassis eut la chance de s'amouracher de la Callas : possédant tant d'or, au moins il goûta la voix d'or.

L'or est ambivalent : c'est l'arche d'or dans le temple à Jérusalem, l'or sacré, et c'est l'or des caveaux de Fort Knox.

La pierre philosophale changeait le plomb en or. Mais il y avait là un symbole et un rite.



L'or pour l'or – voilà la malédiction. Mais l'Or de poésie, oui, ça c'est le trésor. La transmutation du verbe, l'or qui devient esprit, l'or de la splendeur, l'or solaire.

---

# ADVANCE

20 Mai 1968

## HITLER stratège

Les troupes, même quand il était empereur, l'appelaient *le petit caporal*. Il s'agit de Napoléon, qui, avec Alexandre le Grand, fut le plus grand stratège de tous les temps.

L'autre « petit caporal » et qui n'était pas empereur, mais dictateur, c'est Hitler.

Son drame à lui, c'est qu'il rêvait être Napoléon. Il crut qu'il avait le génie stratégique. C'est Guderian, - qu'il approuva avec le coup de maître de Sedan - qui ankra Hitler dans sa démence guerrière et qui lui fit croire qu'il était un dieu de la guerre. Car si la France tomba, c'est à cause de Guderian, dont le plan fantastique fut approuvé par Hitler, contre l'avis des généraux.

Devant Moscou, Hitler hésite : « *Non, dit-il, détruisons d'abord les centres industriels : Leningrad et le bassin du Donetz. De là, nous fermerons le Caucase. Manquant d'engins et de pétrole, la Russie capitulera.* »

Raisonnement dément. Car on se bat contre une armée et non contre des puits de pétrole, disaient les généraux. Et puis on s'occupera du reste. Mais Hitler passa outre. L'impossibilité de prendre Moscou avait réglé la guerre à l'Est.

Hésitation pour Gibraltar. Hitler, par un contre-ordre, arrête les blindés allemands face à Dunkerque. Et c'est l'entêtement d'Hitler dans la question de Stalingrad.

Au fond, il y a ceci : Hitler était un fou, un *dépersonnalisé*. Si Napoléon n'avait pas existé, peut-être qu'Hitler aurait été autre chose.

Vous connaissez le cas du violon d'Ingres.

Un Napoléon devenu fou et se croyant Michel-Ange. Un Einstein devenu fou et se croyant... Maurice Chevalier. Et ainsi de suite.

Le malheur des gens, c'est qu'ils ne sont pas eux-mêmes.

Ainsi le monde souffre de tant de détraqués...

---

# ADVANCE

23 Mai 1968

## Les fables

Les légendes naissent du folklore. Le folklore c'est la poésie qui se cristallise dans les légendes. Et les légendes deviennent le dépôt sacré d'une nation.

La légende d'Arthur et de la table ronde en Angleterre et le roman de Tristan et d'Yseult en Bretagne ramènent l'histoire à un CONTE et le conte folklorique renferme tout.

L'homme a dépoétisé la vie. Les enfants en connaissent quelque chose. Le Bonhomme Noël peut être KRONOS, qu'importe ! Ce qui est important, c'est l'imagination qui se « féérise ».

Tout autres sont les fables de La Fontaine, volées à Esope. Ici un animal parle... comme un être civilisé. C'est facile et c'est bête. L'animal est pris ici comme prétexte. Et ça amuse les intellectuels. Mais ça ne colle pas avec les enfants, sauf à l'école, quand il devient adulte.

Le « réel », c'est *Peau d'Âne* que l'Enfant comprend, la *Belle au bois dormant*, *Cendrillon*, le *Petit Chaperon Rouge* et tant d'autres merveilles, où, un air d'innocence retrouvé, l'homme se sent porté vers des vérités éternelles.

La fable, c'est le guignol de Walt Disney. La fable, c'est les chinoiserries de Klee et des Miró qui miment des images d'innocence. Il y a ici du « chiqué », qui « n'attrape » plus les enfants.

La fée est tout entière donnée dans ces paroles de Jésus : « *Si vous aviez la foi vous soulèverez les montagnes* ». Je nomme la foi poétique, cette forme de foi même que connaît l'enfant. « *Les murs jeteront des cris* », dit le maître de Galilée.

Les murs qui parlent, la pierre qui fait des discours, tout cela rejoint les paroles de Shakespeare : « *Words in stones, Sermons in the running brook* ».

Les fables sont venues, lorsqu'on a cessé la poésie. Redonner à voir, tout est là.

---

## ADVANCE

30 Mai 1968

### Sir Seewoosagur Ramgoolam, l'homme

Ce que les journaux n'ont pas souligné au sujet des réceptions récentes à l'étranger, de Sir Seewoosagur Ramgoolam, c'est *l'homme* et pas seulement le Premier Ministre de l'île Maurice, mais *l'homme*, je veux dire la personnalité.

Si notre Premier Minsitre n'était pas *l'homme* qu'il est, aurait-il été reçu comme il a été reçu ? Je dis : non.

Le Dr Ramgoolam a une personnalité parce qu'il a de l'humour. Il n'accorde aucune importance à lui-même et c'est ce qui fait un grand homme. Je l'ai vu en maintes fois se moquer de lui-même. C'est signe qu'il est humain.

Les Mauriciens semblent croire que l'île Maurice a une grande importance dans le monde. Et que les yeux de l'humanité sont fixés sur nous, à cause du *Dodo*, eu égard à *Paul et Virginie*.

Or, un grand homme n'a pas besoin d'être dans un grand pays. *IL FAIT LE GRAND PAYS*. La grandeur ici est qualitative.

Que le Président Johnson accorde une demi-heure au Dr Ramgoolam sur les *lawns* de la Maison-Blanche, c'est parce que le Dr Ramgoolam a une conversation, qu'il possède une culture, et que représentant l'île Maurice, il représente lui-même.

Et ce que le Dr Ramgoolam a obtenu pour nous, il l'a obtenu, et sans doute bien plus qu'en tant que Premier Ministre de Maurice, *en tant qu'homme tel qu'il est*. Et ceci est à retenir. Car *l'Homme* chez le Dr Ramgoolam, en mon opinion, dépasse sa fonction. Bien qu'il aurait pu facilement être un ministre dans l'Inde et même le Premier Ministre.

L'île Maurice doit former des hommes. On me comprend. C'est ça qui créera notre avenir.

---

## ADVANCE

4 Juin 1968

### Evenor Mamet et Marcelle Lagesse

Si une édition de *La Vie des choses* d'Evenor Mamet était publiée et qu'elle était adressée aux écoles, elle obtiendrait un immense succès.

Evenor Mamet, le père de la talentueuse Magda Mamet, poète profond, a su créer une « ambiance » aux choses. Sans que les choses, crayon, buvard, encrier, plume etc., prennent une vie en soi, – malgré tout, les « choses » parlent. Un peu philosophiquement, je l'avoue. Mais quand même c'est une prouesse.

Francis Ponge s'y est essayé. Faire parler les pierres et que « *les murs jettent des cris* », selon l'Évangile, c'est là le « tout du tout » de la poésie.

Shakespeare l'a bien su qui a dit : « *Books in stones* » « *Sermons in the running brook* ».

Pour que pareille chose se passe, il faut un *déplacement* : sortir de soi, aller vers les choses. Pour les faire parler, il faut les aimer. Tant qu'on reste en soi et qu'on les observe, les choses ne livrent rien.

Ce *déplacement*, c'est là tout le sens de *La vie des choses*.

Ainsi Evenor Mamet opère une *magie*. Pour combien de temps encore l'ignorera-t-on ? Qu'attend-on pour ouvrir une page dans le *Livre de nos rues*, en y mettant son nom.

Marcelle Lagesse, elle, c'est la femme qui écrit en femme. Elle ne sait que raconter son cœur et faire son esprit servir ses sentiments. C'est tout le rôle de la femme. Et il est immense. La femme doit œuvrer de cette façon ou n'être rien.

Que Simone de Beauvoir écrive des livres sous l'égide de Jean-Paul Sartre, c'est fait pour les intellectuels. Simone de Beauvoir, les femmes n'en veulent pas. Marcelle Lagesse écrit avec son cœur illuminé. L'esprit ici par l'amour incandescent se transfigure. Et le rêve donne le bras à la réalité pour enfanter un genre de poésie qui coule comme une source.

Marcelle Lagesse a un style comme l'eau. C'est fluide. La poésie suit la prose, comme l'eau suit l'eau, sans effort. Marcelle Lagesse écrit pour écrire comme l'eau coule. Pour aller où ? Mais les voies du cœur ont-elles une désignation ?

*La Diligence s'éloigne à l'aube* sera donc le second film mauricien après *Namasté*. On y verra surgir ce passé créole fabuleux avec le *Château de la Ville Bague* et le *Manoir de Bel Ombre* à l'arrivée. Ce sera en complément de *Namasté*.

Le film de *La Diligence s'éloigne à l'aube* renfermera dans son écrin ce joyau que Bernardin de St Pierre n'a pu capter et qu'un cœur de femme aura découvert sans efforts, comme une robe qui s'étire dans le vent, comme un papillon s'envole en faisant traîner la lumière derrière elle.

L'œuvre d'Evenor Mamet et celle de Marcelle Lagesse sont des créations sans apprêt. La littérature ici cède le pas à la vie. Elle se poétise. Le folklore naît. Et l'île Maurice est glorifiée.

# ADVANCE

14 Juin 1968

## Notre paradis touristique

Les touristes viennent et partent. Ils parlent de nos plages extatiquement. Mais *secrètement*, comme en se cachant, pour ne pas désacraliser un grand mystère, les touristes parlent de nos montagnes, comme en accomplissant un rite.

Tous savent que nos montagnes sont habitées et que les dieux y ont pris un asile. Les montagnes taillées ? Mieux. Les montagnes repétrées de la main des dieux qui y ont mis leurs empreintes. Et la signature des dieux est toutes ces figurines que nos bons bourgeois ne savent pas voir et où il a fallu des étrangers pour les leur désigner.

J'allai récemment sur *l'Île aux Aigrettes* par un petit bateau chantant sur les eaux azurées. Ici Laval Monty, ancien employé du *Chaland*, dirige ce monde de rêves au nom de la *Mauritius Hotels*. Un bar est là, accroché aux badamiers. *La Montagne du Lion* porte à l'homme ses cocktails de lumière. L'eau, plus bas, glapit de bonheur. Et une tasse de joie est servie par l'air embaumé.

Et je pense aux petites îles, à cette *Île aux Aigrettes*, que la *Mauritius Hotels* a su offrir en cadeau de Noël aux Mauriciens. Je pense aux possibilités infinies du tourisme à *l'Île aux Bénitiers*, à *l'Île Plate*, à *l'Île d'Ambre* et que sais-je et qui demain deviendront des paradis exilés pour sauver l'humanité abruti par la civilisation des robots.

Mais je pense à nos montagnes. Pourquoi ne pas aller là-haut, faire une visite aux dieux, en créant un sanctuaire touristique au haut du *Pouce*, là où la montagne regarde vers Port-Louis ? La route qui monte est déjà tracée. Un bar là-haut, un *night club* donnerait son pendant à *l'Île aux Aigrettes*.

Si notre population s'accroît, nos montagnes bientôt seront habitées par une foule de bourgeois qui feront fuir les dieux.

Pourquoi ne pas décréter nos montagnes comme un monde uniquement réservé au tourisme ? Sites qui, déambulant vers la mer et faisant remonter la mer sur les nautiques, associeraient nos deux joyaux touristiques : nos plages embaumées à nos montagnes balsamiques. Avec les petites îles, autres Îles Maurice comme un chapelet de cristal vert d'émeraude sur le lapis-lazuli des eaux.

Séga, *Bazar Central*, boutique de Chinois, « gros causé » de la Rivière Noire, fracas des chauffeurs de taxis pétillant d'humour, tout cela, c'est notre folklore.

Point commercialiser le tout, mais donner gratis dans le roulement des dollars.

L'île Maurice a TOUT à donner. Il faut y songer.

---

# ADVANCE

20 Juin 1968

## L'esprit nouveau

L'esprit le moins éclairé peut constater *un grand changement* qui s'opère en ce moment. Je veux parler de la *collaboration* de l'industrie sucrière et du Gouvernement ayant en vue le bien du pays.

La question de la pomme de terre, menée de main de maître par mon ami l'Honorable Ringadoo, n'est qu'un exemple. (Ringadoo, après le Dr Ramgoolam, est le meilleur homme d'État que nous possédions. Son discours sur le Budget est un chefs-d'œuvre).

*Advance* annonce ce matin en lettres d'affiche que l'industrie sucrière va vendre de la pomme de terre. Départ sensationnel, puisque l'industrie sucrière jusque-là s'était limitée à son unique produit.

C'est signe que les planteurs pensent au peuple et au pays. Bravo !

L'Indépendance aura ceci d'exceptionnel : qu'elle nous aura forcés à ne compter que sur nous-mêmes, et ainsi provoquer notre génie national.

Si la collaboration entre l'industrie sucrière et le Gouvernement continue, nous avons de beaux jours en perspective. Car lorsque la Politique et l'Économie se donnent la main, tout est sauvé.

Ce qu'il faut, c'est un *organisme commun* où siègeraient nos députés et nos ministres à côté de nos hommes d'affaires et de nos planteurs. Il s'agit d'un *Sénat* d'un nouveau genre, non pas technique, mais consultatif, et dressant des plans d'avenir, par une totale collaboration.

À ce *Sénat*, les grands problèmes dans le champ économique touchant le pays seraient présentés en premier lieu. Et ce sera à l'*Assemblée Nationale* de décider en dernier.

Tous les rouages ainsi sont sauvegardés.

Donc, au seuil de l'Indépendance, avec la collaboration de l'industrie sucrière et du Gouvernement, nous pouvons saluer un *ESPRIT NOUVEAU*. Et c'est cela l'essentiel. Ceci acquis, tout marchera sur des roulettes.

---



# ADVANCE

27 Juin 1968

## La fin du mécénat

Pas seulement à Maurice, mais partout dans le monde, le mécénat a pris fin.

Adieu le temps où François Ier recevait Léonard de Vinci comme un prince et écrivait à Michel-Ange des lettres d'ami !

Adieu le temps où Louis XIV certains jours mangeait seul devant sa cour, cependant qu'il faisait une exception pour Racine, qui déjeunait avec le Roi-Soleil comme un égal !

Adieu le temps où des carrosses allaient prendre, dans les faubourgs, peintres, penseurs, philosophes, pour les amener dîner à la table des ducs et des pairs.

Frédéric Nietzsche l'a bien dit que la démocratie avait sonné le glas de l'art.

Le milliardaire américain achète des œuvres de Van Gogh, que le divin Vincent avait donné pour une bouteille de vin. Et Modigliani ne vendant rien à une exposition, se demanda comment il allait pouvoir acheter ses couleurs. S'il vivait au Grand Siècle, ce problème ne se poserait pas. Il n'aurait eu qu'à frapper à l'Hôtel de Rambouillet ou au palais du Prince de Ligne.

Ce qui est perdu, ce n'est pas une aristocratie tout court, *mais une aristocratie de l'esprit*. Il n'y a que des métèques qui font de l'*agio* sur l'art comme à la Bourse. L'art, avec le monde actuel, s'est désacralisé.

On parle de la culture. Y sommes-nous, nous qui avons rejeté l'humanisme ? Et pour qui Benvenuto Cellini serait un vulgaire bijoutier.

Rubens – est-ce Rubens ? – un jour en Flandre, face à Charles Quint, laissa tomber son pinceau. Le Grand Empereur se baissa et ramassa le pinceau devant une Cour ahurie : « *Je suis prince*, dit Charles Quint. *Mais Rubens est un prince de l'esprit* ».

S'il n'y avait que cela. Mais l'art est devenu *Disneyland*. Vaste guignol, le *fun* américain. L'art est le cinéma et les Westerns. L'art est comme le chewing gum, en paquets, en série.

Et on prend de l'art comme on prend un *Coca Cola*.

À Maurice – je le répète, c'est partout – rien, personne n'est là pour aider un débutant. Pour l'art, rien. Si sur les recettes du football, on pouvait prélever seulement 1% afin d'aider les artistes, la culture prendrait un autre tournant.

Rien, moins que rien, zéro, néant ! Les touristes viennent. Nous nous pavanons comme des paons. Oui, nous avons le Dodo ! Oui, nous avons lu *Paul et Virginie* ! Oui, nous avons le séga ! Oui, nous avons la canne à sucre !

Les touristes viennent et demandent : « *Je voudrais voir les œuvres de vos artistes* » et on a la bouche cousue.

L'argent, on en a à *gogo*. Ce n'est pas ça qui manque. Mais l'art, c'est une chose inutile. Pourquoi jeterai-je mon argent à la mer ? dit le bourgeois.

Marie ondoyait les pieds du Sauveur avec un parfum précieux. Judas s'en offusqua. Jésus le reprit. Marie avait fait un *acte gratuit*. L'art est gratuit. C'est pourquoi on lui en veut : faire quelque chose pour rien. Voyez-vous cela ?

Paul Gauguin, qui avait épousé une très belle bourgeoise danoise, un soir qu'il était chez son beau-père, s'entendit dire que *l'art devrait être utile*. Il planta là sa femme et les gens. Il partit pour Tahiti. Quand trouvera-t-on un Tahiti uniquement pour artistes ?

---

## ADVANCE

3 Juillet 1968

### L'Honorable V. Ringadoo, l'homme du moment

Qui est l'Honorable Ringadoo ? À l'Agriculture, à l'Education, l'homme a su lier l'imagination au bon sens. Mais est-ce là tout le secret ? On retrouve au fond de cet homme – ses discours le prouvent – ce *patriotisme de la terre* que beaucoup de nous n'avons pas. Une ironie à peine perceptible – c'est là sa force – donne un certain détachement à ses discours, et en même temps tout le mordant. Avec cela, une mesure, un équilibre. Et dans ce qui pourrait paraître un excès, c'est encore une harmonie.

Le monde actuel ne peut accepter ni l'extrême droite ni l'extrême gauche. Ce qu'il faut, c'est un *socialisme humain*. C'est comme ça que je vois le ministre Ringadoo. Et ce qui me plaît chez lui, c'est le détachement lié au mordant, qui épingle sans y toucher toutes ses phrases. Qui sait ce qu'il veut et qui le dit. Mais sans faire de concessions, se veut juge de ce qu'il fait et *arbitre de lui-même*.

Je ne conçois pas que le peuple soit la *tête*, même dans une démocratie. Le peuple est femme, ne l'oublions pas. Comme la femme, le peuple se laisse mener par ses émotions.

Mais une qualité prime chez l'Honorable Ringadoo. Il la tient sans doute de la race hindoue. Cet esprit de tolérance, sans quoi l'Inde ne serait pas l'Inde.

Ce qu'on pourrait reprocher à l'Inde, c'est l'excès de tolérance. Et ça nuit au *leader*. Je suis sûr que l'Honorable Ringadoo ne tolérerait pas qu'on crut qu'il n'est pas sincère. Ou que son budget est une série de compromis faits par lui-même à lui-même et au peuple. L'Honorable Ringadoo ne tolérerait personne qui irait contre l'intérêt commun du pays.

Mais pour ce qui concernerait lui-même comme homme, il tolérerait tout : il y a le leader dans le domaine des finances qu'est le ministre Ringadoo, mais l'homme Ringadoo en tant que simple citoyen, qu'on le parle comme on écrit, tant qu'on n'attaque l'œuvre à travers lui.

C'est ainsi que je conçois Gandhi : un homme d'une classe extraordinaire (cela est intangible dans la sincérité de ses vues), mais l'autre, le souffrant, le pauvre citoyen de ce bas monde, Gandhi lui-même en faisait très peu de cas.

Ce que je reproche à nos hommes politiques, c'est leur *moi*, exorbitant, onéreux pour le pays. C'est le pays qui intéresse le peuple et non pas le *moi* des députés.

Tous ceux qui s'élèvent dans le champ politique doivent *s'oublier*. C'est ce qui est rare.

Je parle de détachement chez le ministre Ringadoo. C'est très visible. L'homme parle ici avec un recul non en lui-même, mais en dehors de lui-même. Ce recul en avant, c'est sa vision d'avenir.

Mais rien ne serait, rien ne vaudrait sans cette PERSPECTIVE HUMAINE, qui fait que l'homme sort de lui-même et devient réellement humain.

C'est par ce *côté humain* que le ministre Ringadoo m'intéresse. Nous, avec notre arc-en-ciel de races et d'appétits, aurons besoin de ce LIANT. L'Honorable Ringadoo est un homme d'avenir. Car il nous ressemble à tous et à personne. Et c'est ce qu'il faut, être à tous et à personne. Ainsi on est LIBRE.

---

# ADVANCE

6 Juillet 1968

## La civilisation Noire

Pablo Picasso qui avait été à une exposition de peintures d'enfants, à qui on demandait ses impressions, dit laconiquement : « À douze ans, je dessinais comme Raphaël ».

Pauvre Picasso ! C'est ce qui l'a perdu. À douze ans, il fallait dessiner comme un enfant.

Les gens de la municipalité de Rose-Hill en témoigneront, moi qui ne suis jamais allé à une exposition ai été *six fois* voir les tableaux d'enfants qui avaient été exposés par André Decotter, au nom du *British Council*. Au-delà des dessins d'enfants, pour moi, il n'y a rien. C'est le summum de l'art.

Lorsque Picasso, sorti de ses périodes rose et bleue, chercha une originalité, il ne la trouva pas en lui-même, il se pencha sur l'art nègre. De la fameuse peinture : *Les demoiselles d'Avignon*, puisée de l'inspiration des nègres d'Afrique est venu l'art moderne.

Qu'auront fait les Européens ? Ils n'ont fait qu'imiter ceux qu'ils prennent pour des sauvages.

C'est le même camouflage en musique. Les Beatles, Elvis Presley et tant d'autres, que sont-ils ? De purs mimes de la *négritude*, qui ont imité seulement les *blues* des Noirs de la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui, c'est le *Soul Music*, dont la prestigieuse prophétesse est Aretha Franklin qui va tout envahir, de San Francisco à Paris !

Sculpture, peinture, musique, l'art noir est partout. Mais on cherche à camoufler.

L'art nègre, qui a conquis l'Amérique, a conquis le monde.

Bientôt, ce sera la littérature. Pourquoi ? Mais parce que l'Europe, qui a façonné le monde avec ses frigidaire et ses canons, ses cafétérias et ses gadgets, manque totalement d'inspiration.

L'Art en Europe est au bout de son rouleau. Il lui manque *la flamme*. On s'est fait voleur de jeu. C'est du chiqué. Mais ce qui est typique ici, c'est que les civilisés imitent les sauvages. Laissez-moi rire ! Est-on civilisé parce qu'on a pris la mécanique pour roi ?

Quand les robots auront pénétré le cœur de l'Afrique, tout sera fini. Il n'y aura qu'à créer une vraie civilisation dans les glaces du Pôle Nord ou de l'Antarctique. À moins de coloniser la lune. Mais la machine nous suivra et là encore tout sera à recommencer.

---

# ADVANCE

13 Juillet 1968

## Charles XI et Charles II

L'Angleterre est devenue une république. Olivier Cromwell gouverne. Le Lord Protector vient de subir un attentat. La Chambre des Communes s'émeut. On veut que l'État soit consolidé. Les *Commons* offrent la couronne à Cromwell, qui refuse, par crainte de l'armée, qui est anti-monarchiste.

Cromwell meurt. Richard Cromwell, son fils, lui succède, comme Lord Protector. Mais c'est un lourdaud. Ne comprenant goutte à ce métier de chef d'État, il demande qu'on le relève de son poste.

Que reste-t-il maintenant pour empêcher l'anarchie ? Rien. Les soldats, mal ou pas payés, circulent partout, pillent et se nourrissent sur l'habitant. Le Parlement n'est plus qu'une façade : le parlement croupion. (*The Rump Parliament*).

Le général Monk qui administrait l'Écosse au nom de Cromwell, descend sur Londres avec son armée. On rappelle les membres expulsés par Cromwell et le Parlement reconstitué se dissout de lui-même. Aux nouvelles élections, les monarchistes l'emportent.

À Breda, en Hollande, Charles II, fils du Roi Décapité, rongé son FREIN. Puis, un jour, dans son palais se présente un groupe de parlementaires, qui supplient le Prétendant d'accepter la couronne. Charles II arrive à Londres, les rues étant couvertes de fleurs, les tapisseries aux fenêtres et les cloches des églises sonnant à toutes volées. Des fontaines de vin coulent dans les rues.

Qu'est-ce qui a amené Charles II à Londres ? Point les royalistes seulement : non point encore le geste de Monk qui mène la danse, mais les républicains, les anglicans, les presbytériens qui étaient opposés à la monarchie. IL FALLAIT CHOISIR ENTRE LA RESTAURATION ET L'ANARCHIE.

\* \* \*

Charles XI règne depuis dix ans sur le peuple français. Et magistralement. L'avait précédé il y a 20 ans, Philippe II, vainqueur de Verdun. Deux monarchies sous la IV<sup>e</sup> et la V<sup>e</sup> républiques.

Mais on se fatigue de ses rois. Anciennement, on substituait un roi par un autre roi. Or, Georges 1er (Pompidou) ne fait pas le poids. Qui mettre à sa place ?

Au Palais de l'Élysée, le plus grand homme d'État que la France ait eu depuis Richelieu, médite. Courageusement son Intendant agit en vice-roi. Et l'homme qu'on croyait battu, partant après un Waterloo rentre à Paris et c'est le soleil d'Austerlitz.

Charles XI – pardon le Général de Gaulle – dissout l'Assemblée. Il parle à la radio ! « *Soit moi ou l'anarchie, choisissez !* » Et le peuple français choisit. On connaît le reste.

Il y a des hommes qui incarnent une époque. Le Général de Gaulle fait pont entre le passé et l'avenir. C'est lui qui, par son génie, construira une *Nouvelle France*, à mi-chemin entre le capitalisme et le communisme.

Et comme la France a servi de modèle à toute humanité par la Révolution française, l'ORDRE NOUVEAU pour toute l'Europe et pour le reste de l'humanité VIENDRA DE FRANCE. Et c'est l'apothéose.

En France avant de partir pour l'Angleterre après l'écrasement de l'armée française, Winston Churchill voyant le général de Gaulle dans une encoignure, le désigna à son entourage et dit : « *C'est l'homme du destin* ».

Charles XI et Charles II, curieuse rencontre à travers le temps. Mais le second était prince par la naissance. L'autre se fit tout seul.

Il y a une forme de Monarchie qui n'est pas morte, c'est celle concernant ces rares hommes qui sont Monarques par l'esprit.

On n'arrête pas certains destins, doit-on mobiliser la planète. Car c'est écrit dans les pays invisibles de l'Histoire, ces demains illuminés.

---

## ADVANCE

27 Juillet 1968

### La vie des millionnaires

Il s'agit des seuls vrais millionnaires – parce qu'en dollars – les Américains.

Ils ont dans leurs maisons deux *swimming pools*, l'un extérieur à la maison et l'autre dans la maison. Ils commencent à mettre des *computers* (ordinateurs) chez eux – l'un s'en sert pour les courses hippiques et l'autre pour la Bourse.

La grande affaire est de mettre des TV intérieurs privés dans leurs demeures. Ainsi papa peut parler aux enfants dans la « nursery » en se faisant voir d'eux sans se déplacer. *Tous* les milliardaires américains ont leur champ de golf privé, le ou leurs avions à réaction.

Madame Gloria Guinness (une juive sans doute) a quatre « palais » : à Paris, en Normandie, en Suisse et à Palm Beach. Elle et son mari voyagent sans bagages. Ils passent à la Douane les mains vides. « Jet » trans-atlantique, hélicoptères, yacht de 704 tonnes, *toujours* quatre personnes les accompagnent qui font tout. Eux, les Guinness, se laissent vivre.

Les Whitney ont cinq « palais » à Lexington, à Manhattan, à Saratoga, au Canada et 100 000 hectares aux Adrien Docks « pour se promener » chez eux. Les Whitney ont cinq enfants qu'on transporte d'un palais à un autre palais. Les enfants ne s'en aperçoivent pas. Dans chacun des palais, ils ont des chambres *identiques*. C'est le voyage immobile !

Pour s'amuser, les Américains collectionnent. Un millionnaire qui n'a pas des chefs-d'œuvre sans prix, des Van Gogh, des Gauguin, des Monet jusque dans son « pantry » est mal considéré. C'est le siècle louis-quatorzième transporté à Miami et à Atlantic City.

Dernièrement deux fils du milliardaire Guest se trouvent incapables de rencontrer leur père à New York. Il leur faut de l'argent. (Le père avait disparu on ne sait où), Winston et Ceezee Guest empaquetèrent des porcelaines de Chine et quelques tableaux. Parke Bernet les met en vente. Ils obtiennent \$ 812 000 soit Rs 4 060 005.

Willis du Pont de Nemours collectionne des pièces de monnaie. Il s'aperçoit qu'une pièce en or avec laquelle il jouait valait \$ 100 000 soit Rs 500 000.

Mais il y a Alexis Ier du Pont de Nemours, qui a la folie des avions début du siècle. Il en a tant, qu'il lui faut créer un aérodrome-musée.

Chose curieuse est le cas de ce millionnaire de Détroit qui a la manie de donner des voitures de sport à chacun de ses invités à dîner.

Mais les Américains vont faire voir maintenant leur génie.



On a reconnu en Amérique que ce qui vaut toutes les fortunes du monde c'est le *Privacy*, la vie privée dans l'enfer des communications. « *Le peuple n'a aucune vie privée, disent les millionnaires américains, la classe moyenne perd sa vie privée de plus en plus. Mais nous les millionnaires américains avons conquis notre vie privée par l'argent.* » Comment y arrivent-ils ? C'est simple. Par leurs multiples maisons, leurs chiens de garde, leurs gardes, leurs immenses propriétés bordées de fil de fer électrifié, « *Pour vivre heureux, vivons cachés* ».

L'île Maurice avec ses 740 000 âmes, – 1 000 habitants par mille carré – sera bientôt le lieu au monde où la vie privée sera impossible.

Et pourtant !..

---

# ADVANCE

9 Août 1968

## Les élections présidentielles en Amérique

L'Amérique étant la plus puissante nation dans le monde, et la plus riche, l'élection présidentielle qui sera tenue en novembre aux États-Unis prend une importance planétaire.

Mais si l'Amérique a évolué, le système de désignation des candidats des deux seuls partis, les Républicains et les Démocrates, est resté le même que du temps d'Andrew Jackson. Aussi un hiatus est entre ce que veut la nation et ce que veulent les délégués aux deux conventions en question.

Joseph Kennedy appela son fils, qui était sénateur, et lui dit : « *John, tu courras pour la présidence. Tu n'as qu'à causer. Je m'occupe du reste. Il s'agit de gagner vingt délégués, pas un de plus. Et la partie est jouée.* »

Tel dit Joseph Kennedy, tel fut fait. Le père du président Kennedy connaissait le truc. Il réussit.

Cette fois, après la mort de Robert Kennedy, les jeux sont supposés faits : Nixon nommé à la convention de Miami et Humphrey à Chicago.

Attendons voir.

Il y a Wallace, l'irréductible anti-noir qui prendra quelques États du sud et brouillera les cartes. Il est question d'un quatrième parti.

Quatre personnalités se disputent les palmes préliminaires. Voyons ces personnages.

Le plus équilibré est Nixon, mais un peu statique. Brillant avocat, caractère assez ferme, conservateur et centriste, l'homme de la Haute Finance.

McCarthy, c'est l'idéaliste égaré dans le maquis de la politique, pris au piège par son idéalisme. McCarthy est un genre de poète de la politique, adoré des jeunes, sincère, droit... mais sans humour.

L'humour, c'est le milliardaire Nelson Rockefeller, mari de la délicieuse Happy, divorcée et elle-même millionnaire. Rockefeller est adoré des Noirs. C'est un libéral. Ses mobiles sont purement humanitaires. Il veut le pouvoir comme le sculpteur sculpte ; comme le peintre se déploie. Il veut faire une œuvre.

L'argent ne lui manque pas. Sa campagne publicitaire dans les journaux et à la radio aura coûté \$ 6 000 000, doit Rs 30 000 000. Le clan Rockefeller, comme un tout, l'appuie.

Herbert Horatio Humphrey, lui, est l'opposé de Nixon. Humphrey est un naïf, un enthousiaste, mais facilement influençable. C'est pour cela qu'il ferait un mauvais choix. Pour le reste, personnage sympathique, bon vivant, rondet et joyeux.

Le choix de novembre va peser sur le destin du monde. Mais voici, les événements mènent beaucoup plus le monde aujourd'hui que les hommes ne mènent les événements.

Nul homme, quel que soit le haut poste où il se trouve, ne peut effacer le COURANT qu'il devra suivre ou se désister.

Le téléphone rouge peut sonner entre la Maison-Blanche et le Kremlin. Ce qui décide aujourd'hui, c'est l'esprit de la planète.

La Terre était un conglomérat de peuples et d'individus. Or, la Terre commence à prendre conscience d'elle-même comme un tout humain. Et c'est cette somme qui dicte l'avenir.

La planète est désormais une entité qui cherche son IDENTITÉ. Ceci fait, tout change et tout sera bouleversé.

---

# ADVANCE

16 Août 1968

## La Digue, petite île Maurice

À Jean-Christophe Rustowski

L'île Maurice, colonie anglaise pendant 150 ans, a créé elle-même des colonies. L'Indépendance de notre patrie ne change rien à cet état de fait.

Il y a une colonie mauricienne à Durban, mais qui sera bientôt absorbée culturellement, socialement et linguistiquement dans le Sud-Afrique.

Mais il reste *La Digue*, pure des pures. Qu'est-ce que *La Digue* ? Proche de l'Isle Praslin aux Seychelles, se trouve une petite île Maurice.

En 1820, Seychelles comptait 8,000 habitants. En 1840, les îles Seychelles n'avaient que 4 000 habitants. Que s'est-il passé entre-temps ? Tout simplement ceci : les Mauriciens qui peuplaient les Seychelles sont partis à cause des Anglais.

Car Seychelles a été anglicisé. Aujourd'hui à Mahé et ailleurs soit on parle anglais ou on parle le patois créole.

Les Mauriciens qui restèrent – et qui seuls parlent aujourd'hui le français – se sont mis tous sur l'île *La Digue*. Et là ils parlent un idiome XIX<sup>e</sup> siècle et avant. Les Anglais à Seychelles détestent *La Digue*. En retour, les Diguois refusent de vendre un pouce de terrain à quiconque – à n'importe quel prix.

Les Diguois se marient entre eux et lorsqu'ils prennent des postes à Mahé et ailleurs, ils sont les premiers partout, les plus intelligents, les plus énergiques.

Tous les bateaux aux Seychelles – et il y en a beaucoup – sont construits à *La Digue*. Ces bateaux ont une parenté avec ceux de Christophe Colomb.

Les maisons à *La Digue* conservent la touche et le cachet de l'île Maurice. Des visiteurs qui ont été à *La Digue* poussent des cris devant une des maisons, qui est une maison chazalienne, telles que je les peins.

Seul à *La Digue*, on sent le sens de ville. En même temps, il n'y a qu'une *Landrover* et un tracteur. Pour transporter les grands bourgeois, on attelle une charrette plate ayant deux roues à un taureau (toujours le taureau). Deux chaises-rallonges sont placées dessus. Et le « grand bourgeois » et la « grande bourgeoise » voyagent comme Mérovée.

À *La Digue*, on ne rencontre pas une putain. Et de toutes les îles Seychelles, seul ici les enfants jouent et inventent des jouets.

*La Digue* n'a que le tiers de la superficie de Praslin, mais produit deux fois plus de cocos. Et les cocotiers ici sont les plus hauts du monde (100 pieds), presque aussi hauts que les fameux cocos de mer dont la célébrité est universelle, en tant que fruits de l'amour.

Tout cela est à méditer. Je le répète : à Mahé et ailleurs, on parle soit anglais ou le créole. À *La Digue* seulement on parle français, un vieux français prestigieux comme à la Cour de Louis XV.

Au sein des lagunes transparentes, dans une atmosphère paradisiaque, cette petite île Maurice fleurit parmi les bougainvilliers et les poinsettias. La cuisine mauricienne continue.

« *Nous sommes des Mauriciens* », disent les Diguois. « À *Mahé et ailleurs, ce sont les Bourbonnais.* » Ces Bourbonnais seychellois se sont complètement anglicisés. Ce sont eux qui veulent le rattachement à l'Angleterre. Les Diguois, eux, veulent de l'indépendance, avec M. René, leur leader.

Politiquement, c'est à méditer. Dans l'ordre humain avec ces mœurs pures, l'association du paradis physique et du paradis spirituel est à retenir.

Lorsque Georges Duhamel, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vint à l'île Maurice, il parla de notre patrie comme de l'*Ile de la Fidélité*. Mais que penser de *La Digue* qui abandonnée, perdue au sein de l'Océan Indien, est restée mauricienne et française dans le cœur et dans l'âme ?

Miracle de la langue, miracle de la pensée, miracle de l'amour du passé, miracle mauricien intégral !

Il est temps que le chargé d'affaires français en tête avec MM. Gainet et Camille de Rauville s'en aillent saluer les habitants de *La Digue* au nom de la patrie mauricienne. Et qu'on invite une délégation de *La Digue* à l'île Maurice et qu'on lui fasse fête et honneur.

À mon sens, il n'y a nulle part dans le monde un exemple si extraordinaire de fidélité à la langue et au pays d'origine. Sans compter cet *humanisme* stupéfiant et étourdissant qui frappe au sceau de sagesse un groupe de gens que je nomme les derniers « paradisiés » sur terre – en un temps où toute l'humanité est devenue une masse de robots et où le folklore a été remplacé par la *science-fiction*. Où la poésie se perd chaque jour un peu plus avec la dépersonnalisation de l'humanité.

---

# ADVANCE

20 Juillet 1968

## Rimbaud inconnu

Le poète a un double mystère : son œuvre et sa vie. Rimbaud les a toutes deux bien camouflées. Peu à peu, on apprend du nouveau sur lui.

Par exemple, son aventure amoureuse en Suède en 1874 avec une écuyère de cirque, qu'il suivit jusque dans son pays, lui-même devenant batteur d'estrade.

Mais il aurait eu une aventure autrement importante à Genève en 1875.

Là, il aurait rencontré Nathalie de Moerder, veuve d'un officier russe et qui vivait en concubinage avec Alexandre Trophimowsky, pope défroqué.

Ces deux êtres prônaient l'union libre. Rimbaud ainsi aurait eu, de sa rencontre avec Nathalie de Moerder, une fille qui prit le nom d'Isabelle Eberhardt et fut l'agent extraordinaire du maréchal Lyautey au Maroc. Mais ça, c'est une autre affaire.

Autre point, Arthur Rimbaud serait en partie d'origine juive par un grand-père Korfff.

Mais on s'explique sa brouille avec sa mère par le fait suivant.

Madame Rimbaud avait été délaissée par son mari. C'était une femme rigide. Elle s'arrangea pour faire croire à ses enfants que leur père était mort. Ce qui était faux.

Par hasard, Arthur Rimbaud apprit, à l'âge de vingt ans, que son père venait de mourir à Dijon. Rimbaud s'y rendit, obtint les papiers du mort et connut la vraie identité de son père. M. Rimbaud père était officier du *Bureau des Affaires arabes*, un homme d'une grande intelligence, auteur d'un *Traité de l'éloquence* et d'une grammaire de la langue indigène. Donc Rimbaud avait de qui tenir.

Rimbaud ne devait jamais pardonner à sa mère de lui avoir menti.

Mais la grande affaire concerne la religion de Rimbaud.

Athée total avant qu'il quitte la France pour le Harrar, on a cru, et comme Claudel l'a dit, que Arthur Rimbaud, revenu chez Isabelle, sa sœur, à Marseille, était mort dans la religion de ses ancêtres. C'est totalement faux.

Aujourd'hui on sait que Rimbaud au Harrar s'était converti à la foi musulmane et pratiquait. Et que les derniers mots qu'il prononça en mourant (témoignage d'Isabelle) concernent la prière islamique *in articulo mortis* « ALLAH KERIM ! »

Reste le grand mystère : *Pourquoi Rimbaud a-t-il fui ?* Il en aurait donné la raison lui-même, après avoir écrit *La saison en enfer* : « *Ce n'était pas bien ; je serais devenu fou.* »

Mon explication est que Rimbaud, dans son expression poétique, s'était vu fermé par les mots. Même problème qui touchait Mallarmé.

Le mur des mots durera toujours, tant que le poète restera au sein du *symbolisme*. Il faut dépasser le *symbolisme*. Ça encore est une autre affaire et je m'arrête là.

---

# ADVANCE

28 Août 1968

## L'indéfinissable

On se rappelle l'article que j'écrivis sur David Stein qui copiait des tableaux célèbres et les vendait comme authentiques.

À cela il y eut un dénouement. David Stein a été condamné à six mois d'emprisonnement à New York. Non pas pour les tableaux « forgés », mais pour avoir forgé une marque de fabrique commerciale.

Maintenant David Stein mène une autre vie. Il crée ses propres tableaux. Mais ces tableaux sont des mixtures de Nolde, de Derain, de Braque, de Chagall, de Dufy, des surréalistes.

La société est ainsi faite que tout le monde vole à d'autres leurs idées, leur style en art et en tout. Il n'y a pas de réelle création. (*Seul l'enfant crée*, dit Paul Guth). Chacun copie. L'originalité est nulle part.

Curieuse chose, David Stein commença à forger quand, rencontrant Jean Cocteau à Paris, il vit chez le poète ce qu'il prit pour un merveilleux Picasso. Et Jean Cocteau de dire à David Stein : « *Ce Picasso, c'est moi qui l'ai fait.* »

Là-dessus David Stein, à l'exemple du grand poète, se mit, lui aussi, à créer des Picasso. Mais il y a ici une différence. Cocteau faisait des Picasso pour son plaisir, alors que David Stein les vendait.

Ce que craint David Stein maintenant, c'est que d'autres fassent des Stein. Ainsi nous arrivons à une chaîne sans fin.

\*.\*.\*

Allez à Paris. Allez chez les couturiers. Vous y verrez des Américaines millionnaires qui mendient le talent d'un Balenciaga. Mais une robe de Dior change-t-elle une femme ? Est-ce la robe qui fait la femme ou est-ce la femme qui fait la robe ? Change-t-on une femme par un décor ? Qu'est-ce qui fait Paris : ses musées, ses théâtres ? Qu'est-ce qui mène les étrangers à Paris ?

Comme un glaçon qui est neuf-dixièmes sous l'eau, la puissance de Paris est indéfinissable ! Le jour que nous arrivons à définir un amour, nous n'aimons plus.

On imite les tableaux des artistes, parce que peu ont du charme. Peignez comme les enfants et nul ne pourra vous imiter.

Il faut connaître l'incomparable en art. Alors nul David Stein ne pourra vous imiter.

L'homme a séparé l'amour et l'art, le baiser du pinceau, la caresse de la touche, l'étreinte d'un corps de l'étreinte des couleurs.

Et, ainsi, l'homme a perdu le « céleste » en art comme dans l'amour.



L'art mène à Dieu. L'art vidé du sacré, c'est ces croûtes que vous voyez dans les musées.

Les enfants s'en détournent. Ils vont à ceux qui sont investis de la grâce et qui peignent comme l'ange prie, où la prière est l'art d'aimer et où l'amour de l'art et l'amour de Dieu font un seul et même amour : le conditionnement au verbe Divin.

---

# ADVANCE

5 Septembre 1968

## Lettre ouverte à M. André Malraux, ministre de la Culture

Hôtel National, Port-Louis.

Cher ministre et collègue,

J'eus l'avantage récemment de vous offrir deux très belles gouaches (un *Pot Intégré* et des *Arbres Personnages*), que le chargé d'affaires à Maurice, M. Jacques Dircks-Dilly, eut l'amabilité de vous transmettre.

À cette occasion, vous eûtes des mots justes à m'adresser concernant l'admiration que vous aviez pour mon œuvre écrite.

Ceci m'a rappelé un devoir qui depuis longtemps me tient : faire appel au représentant de la Culture française et lui parler du drame des écrivains de langue française à l'île Maurice.

N'écoutez pas ceux qui jadis, comme Georges Duhamel, annoncèrent à coups de clairon, la fidélité de l'île Maurice à la langue française.

Ici, dans l'ancienne Ile de France, on parle un charabia, une langue bourrée d'anglicismes, de créolismes, d'élisions estomacantes de « r », où l'avalement des syllabes jouxte une intonation qui apparente le français à l'iroquois.

On ne parle pas le français à Maurice, on ânonne un dialecte malsonnant. Bientôt le français que parlent les Mauriciens sera incompréhensible à ceux venus de France.

Oui, le patois français à Maurice est partout : les Hindous, les Sino-Mauriciens le parlent. Mais ce patois français n'a rien à voir avec le français. C'est un conglomérat de langues, une soupière faite de mille légumes. Et là encore, ce verbe ne peut être écrit.

Donc, la langue française se meurt à l'île Maurice.

L'attaché culturel s'évertue, avec son équipe, à faire tonner Marcel Proust dans les campagnes ou à faire tomber en cascades les hauts voltages de Valéry. Louable effort qui ne sert à rien. Ici les francs sont semés à perte.

Un seul espoir : les journaux qui s'écrivent en français et les écrivains mauriciens.

Le « miracle mauricien » dont a si mal parlé Georges Duhamel, consiste en une poignée d'hommes, de purs héros. Après 160 ans de colonisation anglaise, la langue française, par ces quelques hommes, fleurit. Et comment !

Un Loys Masson à Paris, une Marcelle Lagesse, un André Masson se font éditer par les plus célèbres maisons françaises. Moi-même, j'ai eu Gaston Gallimard comme éditeur et maintenant Jean-Jacques Pauvert.

Le drame de chez nous, c'est qu'il n'y a aucun Mécène. (N.D.L.R. : Ce n'est pas tout à fait vrai. Il y a un Clément Dalais, un Beeharry Panray).

Le Gouvernement hébergeant de multiples langues, ne s'intéresse pas au français. Où chercher du secours ? Nulle part.

Quand les étrangers viennent à Maurice et qu'ils demandent un ouvrage de Malcolm de Chazal, on leur répond : « Connais pas ». Mes tiroirs sont pleins de manuscrits. Ça attend. La raison ? Je suis un précurseur et mon pays ne veut pas de moi. Mais les autres.

Marcel Cabon attend, lui aussi, un éditeur en France. (Note de Marcel Cabon : Pas vrai. Mon pays me suffit et j'écris d'abord pour les miens). Son sort ? Quémander comme un mendiant deci-delà une aide. (Note de Marcel Cabon : Mais vous me calomniez, Monsieur de Chazal !)

Le drame est total et je m'adresse à vous.

Rs 10 000 000 vont être dépensées à Maurice, du bon argent français, et serviront à « vulgariser » la langue des écoles, la standardisation. On continuera à parler un français iroquois chez nous et le patois s'élargira. Adieu la France rayonnante ! Adieu le doux parler de l'Île de France !

Ce qu'il faut faire donc – et rapidement – c'est que pendant quelques années Rs 50 000 soient données à M. Camille de Rauville, secrétaire de l'*Académie Mauricienne*, pour qu'on édite ici-même les ouvrages de Marcel Cabon, de Marcelle Lagesse et d'autres auteurs de talent. (N. de M. C. : Cela aiderait beaucoup nos mécènes, oui !)

Rs 50 000 pour les premières années et puis un don annuel s'échelonnant sur 20 ans.

Si vous ne faites pas cela, il n'y aura plus bientôt de langue française à l'île Maurice.

Soit cela ou la destruction de la culture française à l'île Maurice.

Choisissez. Je fais confiance à l'auteur de la *Condition Humaine* et au critique d'art incomparable.

À vous, confraternellement.

---

## ADVANCE

20 Septembre 1968

### À qui appartiennent les montagnes ?

À moi, naturellement, puisque j'ai écrit *Petrusmok*. Comme toute l'Île Spirituelle m'appartient, puisque j'en suis le chantre essentiel. Patmos est la propriété de Jean. Le Sinaï c'est Moïse.

L'amour seul donne le droit de propriété rentable. On ne tient pas une femme par un contrat. L'Univers est à Dieu, parce qu'Il y a mis le sceau de son amour.

Le soleil est aux enfants. La lune est aux amoureux. Paul et Virginie ne possèdent rien, puisqu'ils ne donnent rien. C'est une concoction de Bernardin.

Mais à qui appartiennent les montagnes mauriciennes ? Au Gouvernement ? Aux Bois et Forêts ? Le Mamelon, au haut de la Montée S, à qui appartient-il ? Et le *Pieter Both* avec sa boule ?

À qui appartient la lumière, si ce n'est au poète ? Et les yeux de la rose ! Et la branche du vert ? Et le *strip-tease* de l'artichaut ? Et les cotonnades des brisants ? À qui appartiennent les poissons dans la mer ? À qui appartient le cœur de la jeune femme mal mariée ? Que possédons-nous ? Même pas notre corps ? Mais à qui appartiennent les montagnes mauriciennes ?

Est-ce à vous, F.U.E.L ? À vous, Mon Désert-Moka ? À vous, Highlands ? À qui appartient la roche du chemin ? À qui appartient l'algue dans nos lagunes ? À qui appartient le nez du *Pouce* ? À qui appartient Dieu : aux prêtres ou aux hommes ? Mais à qui appartient Jésus Christ ? Et les prophètes ? Et les galaxies ? Et ce baiser des yeux que donne la source à l'eau ?

Oui, mes amis, tout appartient au poète. Il a tout, parce qu'il n'a rien. Et l'Île Embaumée est à lui, justement parce qu'il n'a pas un arpent de terre. *Si Dieu possède tout, c'est parce qu'il a tout donné.* On a ce qu'on n'a pas. « *Donne tout et suis-moi* ».

Mais à qui appartiennent les montagnes mauriciennes ? Au paille-en queue ? Au regard du gosse dans la plaine ? Au singe qui y fait son nid ? Aux ruisseaux qui sucent les parois des montagnes ? Ou à tel couple au clair de lune qui y a marié leur âme ?

Les montagnes mauriciennes ne sont pas un décor. Le *Pieter Both* n'est pas un drapeau. Nos montagnes sont habitées par des êtres invisibles. La fée y couche chaque soir dans les plis de la nuit.

Le cœur de la pierre ici palpite. Résonnent les respirations de la lumière. Chaque matin ici est comme de la soie. Et le velours de nuit met toutes nos montagnes en robe de bal.

Descendent chaque matin et remontent chaque soir une foule de fantômes, faits de nos remords et de nos joies.

Tuez nos montagnes et vous abîmez les terres dans les océans.

À qui appartiennent les montagnes ? Mais à ceux qui aiment, qui prient, qui vivent. Pour ceux qui ne vivent plus, ce sont des pentes rocailleuses, de grosses pierres égarées dans le vernis des plaines.

Les montagnes mauriciennes appartiennent à ceux qui vivent et qui sont eux-mêmes montagnes.

---

## ADVANCE

28 Septembre 1968

### Les Mauriciens dans l'Antarctique

Les Russes ont fait une stupéfiante découverte.

S'aventurant dans les fins fonds de l'Antarctique, ils y ont découvert des lieux bénis.

Dans des sites où de hautes montagnes protègent de la brise glacée, la surface de la terre garde sa chaleur. Pas de neige. Pas de glace. Le sol est libre. On pourrait y planter du blé. Pourquoi pas la canne à sucre d'un nouveau genre ?

On va coloniser tout ça ? Pourquoi ne poserions-nous pas notre candidature ? La colonisation mauricienne serait intéressante par ceci que sans doute cesserait là-bas le communalisme.

Les Mauriciens pourraient s'y multiplier à loisir et peut-être même créer une nouvelle religion : *La religion de l'homme*, ce qui manque tant à l'humanité.

Là, peut-être, il n'y aurait plus de politique. Les journaux ? On en importerait.

Avec des avions, on irait de notre île à ce pays paradisiaque passer le week-end.

Il y a cependant une difficulté à tout cela : c'est l'homme lui-même. Car chacun y brinqueballerait son passé. Et tout serait à recommencer.

Coloniser la lune ? Nos préjugés nous suivraient. Des cités au fond des mers ? On continuerait la même vie. Au sein des cités-satellites ? Chacun s'y voudrait plus grand que les étoiles.

Donc, restons chez nous. Commençons par nous changer et puis on verra.

---

# ADVANCE

10 Octobre 1968

## Les femmes et le destin

On commence à comprendre la vie extraordinaire de Rose de la Pagerie, résidant à la Martinique, et qui, via le marquis de Beauharnais, devint l'Impératrice des Français.

Au moment de la terreur, à la Conciergerie, Joséphine de Beauharnais était voisine de Lazare Hoche, victime de son intempérance de langage.

Un flirt alors s'ébaucha entre Joséphine et le beau Hoche, correspondances à l'appui. Si bien que cette amourette grave suscita la jalousie de la femme de Hoche. On ne sait pas le reste.

Or, Hoche, de l'aveu des experts militaires jusqu'à ce jour, a été le concurrent de Napoléon dans l'art de la guerre – deux génies ayant deux différentes méthodes, mais stratèges visionnaires dans les deux cas.

Hoche avait fait un premier coup d'État, qui tourna court, à cause de la trahison de Baras. Hoche aurait pu faire un second coup d'État. Il avait le commandement de deux armées dans le Nord. Qu'est-ce qui l'arrêta ? Mystère. Et Napoléon prit sa place.

Lazare Hoche devenu dictateur, le sort de l'Europe aurait été changé. Avec cela, toute une affaire de Jupons...

Elle s'appelait Théodora. C'était une putain, extraordinairement belle et extraordinairement intelligente. Son charme irrésistible gouvernait Byzance par la voie que nous savons.

La fille, qui faisait des mimes dans le cirque, « dompta » un pro-consul d'Afrique, qui l'amena régner avec lui. Mais ici elle le trompa. Et le pro-César la jeta dans la rue. La fille retourna ses Jupons et passa aux macérations... De putain elle se fit nonne laïque et capta le Basileus Justinien comme on craque une noix.

Théodora, grâce à l'homme à genoux, fut la maîtresse de l'Orient et devenue une chaste, elle gouverna prêtres, papes et imposa ses dogmes.

Face à une révolte, elle sut galvaniser les généraux et devint la Jeanne d'Arc du Bosphore.

La « divine » mourut jeune. Justinien lui survécut dix-sept ans. Il ne fut plus le même. Qu'était Théodora ? Une femme. ça résume tout.

Liszt avait fait de Madame d'Agoult, pilier de la société parisienne du XIXe siècle, sa maîtresse. Madame d'Agoult abandonna tout. Une fille naquit de ses amours avec Liszt, Cosima.

Wagner avait 47 ans quand il rencontra Cosima, qui n'avait que seize printemps. (Liszt considérait Wagner comme un dieu).

Cosima Liszt rencontra Bulow, jeune chef d'orchestre génial. Elle prit la décision de l'épouser lorsque à l'opéra de Koenigsberg, Bulow dirigeait *Le Bateau Fantôme* de Wagner.

Cosima aima Bulow (ou crut l'aimer), à travers Wagner.

Quand, quelque temps après, elle retrouva le Maître de Bayreuth, elle lâcha tout. À Bulow, qui mettait Wagner aux nues et qui dans un geste de grandeur voulut libérer sa femme, Cosima dit : « *Tu m'as aimée, mais tu ne m'as jamais comprise. Richard Wagner m'a comprise du premier coup.* »

Cosima Wagner survécut à son second époux quarante ans, révérant sa personne invisible et vivant de sa présence.

Qu'aurait été Richard Wagner sans Cosima ?

Je réponds : « *Il n'aurait pas connu cette extraordinaire maîtresse qui le mena de l'Or du Rhin à Parsifal. Cosima était sa discipline. Voici un destin exemplaire de femme. Cosima reconnaissait qu'elle n'aimait pas Wagner, mais le Wagner total : l'artiste. Qui maintenant niera que le ciel d'aimer et le ciel de l'art ne font qu'un ?* »

---



# ADVANCE

24 Octobre 1968

## L'Entité Mauricienne (Mythe ou réalité)

Cette *Entité Mauricienne* ressassée, on l'a voulue de mille façons, sauf la vraie.

On a cru que par une harmonie des intérêts, on arriverait à concilier les cœurs.

On l'a voulue comme produit des compromis.

On a créé des clubs où les membres des différentes communautés se rencontreraient autour d'un whisky.

D'aucuns ont voulu créer l'*Entité Mauricienne* par la politique.

Rien n'a donné et rien ne donnera dans toutes ces directions.

L'amour du sol natal ne fera rien. Les prêches encore moins. Ni les slogans. Même pas les mariages mixtes.

L'*Entité Mauricienne* ne pourra se faire que par la culture, clé de l'humanisme. Mais entendons-nous : la culture n'est pas cette fadaise qu'on nous apprend dans les écoles. L'*Université de Maurice* fera tout, sauf de porter l'humanisme.

L'humanisme est d'abord une *communion par l'art*. L'art donne ce langage immédiat au-delà des mots, cette prise directe, ce verbe qui ne s'embarrasse pas d'idées. L'art, tel que je le vois, seul donne ce baptême qui, permettant les différences, communique les hommes par un nouvel esprit.

Donc l'*Entité Mauricienne* se fera par le haut ou elle ne se fera jamais.

Que faisons-nous dans ce sens ? Rien, absolument rien, moins que rien : on accentue les différences sans l'union. L'Art à Maurice – ô misère – est un moyen de division.

L'art hindou ne s'oppose pas à l'art grec. L'art khmer ne s'oppose pas à l'art des Aztèques. L'art a un fondement d'harmonie. Son but n'est pas la beauté, mais le verbe. L'art ainsi mène au divin.

Que fait-on à Maurice pour l'art, clé de la culture ? Rien. Donc l'humanisme ne peut fleurir à Maurice. Et si l'humanisme ne peut s'épanouir chez nous, c'est foutu. Nous n'en sortons pas.

Parler d'*Entité Mauricienne* est alors une inanité. Autant semer des paroles dans le vent ou creuser un trou dans l'eau.

Un *Ministère de la Culture* ? Qui en a parlé ? Personne. Un budget de la Culture ?

Personne n'y pense.

L'argent va chez nous à une démocratisation de la culture, qui efface le sens de culture. Nous voulons de l'*Entité Mauricienne* ? Créons une élite. Et établissons l'élite par l'art. Soit cela ou rien.

---

# ADVANCE

31 Octobre 1968

## La Haute Couture

L'habillement, le plus on remonte dans la nuit des temps, a toujours été le *drapé*. Pardon, le premier *drapé* a été la chair elle-même, leur peau qu'Adam et Ève portaient pour tout habit dans l'Éden. Ce *drapé* aujourd'hui est attaché de bikini qui souligne en donnant l'indécence.

L'habillement – puisque nous ne sommes plus à l'état de l'innocence – ne doit que mettre en valeur le corps. Ainsi des mots dans la phrase, qui ne doivent que laisser passer l'esprit.

Parler et s'habiller – et les femmes le savent – c'est la même chose.

L'arbre n'est pas habillé de son écorce. Il y a ici du pur « drapé ».

En France, Balenciaga, Dior et leurs émules n'ont qu'un but : arriver à ce sens du drapé. Ici donc un fourreau coûte infiniment plus qu'une robe sophistiquée. Un fourreau et une fermeture-éclair et c'est tout – qu'on jette comme un rideau.

Or, les couleurs aussi habillent sans déshabiller, mettent à nu le corps des sentiments de la femme. On envoie des lettres d'amour par les couleurs. Des femmes ont déclaré leur amour, uniquement par cela. Mais comme les hommes ne comprennent pas la femme, ils ne voient pas.

Après la Révolution en France, les couturiers produisirent des robes déshabillées. En ce temps, on déshabillait les seins. Aujourd'hui on déshabille les cuisses.

Affaire de modes.

Sophia Loren, la reine des reines des formes (avec cela un angélisme de mœurs) disait : « *La mini-jupe, ça ôte le mystère ! Je n'en porterai pas.* » La mini-jupe veut faire d'une femme grassouillette une fillette. Ça coupe le corps en deux. Et les cuisses exposées, les hommes n'y pensent pas, eux qui auraient préféré deviner.

Tout cela cache une impuissance de l'habillement, une détérioration du goût, le laisser-aller et le laisser-faire, une absence totale de la discipline du sexe, qui seule peut nous porter au paradis de joie.

L'habillement féminin se dépoétise. Heureusement il a conservé un sens sacré en Orient : la Javanaise est drapée, l'Hindoue est drapée. L'habillement ici se lie aux mouvements du corps, se marie, comme la pensée dans la phrase. Le reste est boursofflure.

Et j'en arrive au *nu*. Le nudisme n'a rien à voir avec cela. C'en est tout le contraire. Pour une femme, il ne s'agit pas d'avoir une robe, mais la MENTALITÉ DE LA ROBE, où l'esprit anime la robe, où la pensée nue et pure nudifie la robe.

Ainsi de la fleur nue dans son habillement de couleurs, au-delà du chaste et de l'inchaste, nous touchons à l'état de l'innocence.

Mais chut ! Ne parlons pas trop fort afin de ne pas éveiller les fées qui dorment au sein de ce rêve-éveillé, sans quoi l'amour n'aurait pas de sens.

L'habillement chez la femme est lié au verbe aimer.

La Haute Couture ? Il n'y a que cela dans la nature. Fait par Dieu et que défont les hommes.

---

# ADVANCE

6 Novembre 1968

## Le Morne Miraculé

*À Marcel Cabon qui comprendra*

M. Alain Cambier possède de vastes terrains au *Morne*, sur la presqu'île. L'autre partie a été vendue à la *Mauritius Hotels*.

Sur ce terrain, donnant vers le sud, des troupeaux de bœufs se promènent parmi les filaos et les cocotiers.

Disons que j'aie une exposition en Amérique et qui me rapporte plusieurs millions de roupies. J'offrirai alors pour ce terrain du *Morne* (moins les troupeaux qui iraient ailleurs) la somme d'un million de roupies. M. Cambier acceptera. Et que ferai-je de ce terrain ? Un poème.

D'abord je transplanterais de grands cocotiers comme Yves Forget l'a fait à la *Maison Ivre* (le nom de baptême vient de moi). Et d'autres arbres encore. Bien vite j'aurais un parc.

J'importerais alors des variétés d'oiseaux venus de toutes les parties du monde. Je ferais de ce lieu une réserve d'oiseaux. Avec des points d'eau partout, petits étangs fourmillant de narcisses. Je créerais un vaste parc à cerfs. J'élèverais des animaux de basse-cour d'une variété infinie.

Le long des plages et enferrées dans la mer, je créerais des réserves de tortues de mer venant des Seychelles. Et j'élèverais des tortues de terre, en signe du calme tranquille.

J'aurais des avenues dans ce parc, avec des noms poétiques, non Paul et Virginie, mais *Namasté* et tels héros des romans de Savinien Méridac. Par ces rues à moi, je glorifierais les écrivains de l'île Maurice.

J'aurais des réduits de verdure, comme des chapelles en lumière, des nids perforés par l'azur.

Les veloutiers toucheraient du bras le frangipanier. Et les franciscéas feraient coucou à cette coccinelle effeuillée qu'est le croton.

Et des fleurs, des fleurs, des fleurs partout par brassées et par foison.

Et dans le vent battu de l'Austral, le vers de Baudelaire flamberait :

*Les couleurs, les parfums*

*et les sons se répondent.*

Là on referait l'homme, en lui donnant un habitat à sa mesure.

Le poème du *Morne* serait connu dans le monde entier.

Et du côté qui regarde vers l'anse, bouche dans la bouche de la Rivière Noire, je créerais des îles nouvelles, en sombrant des barques abîmées parmi les sables affleurants, au sein de ces eaux qui font bascule de midi à minuit. Et les îles fleuries tendraient le bras aux îles fleuries, créant l'infini dans le fini.

La lagune ici deviendrait sous-lagune, car je créerais des barachois à ma façon (ça, c'est un secret) qui permettraient d'apprivoiser des poissons. Et les enfants pourraient jouer avec eux dans l'eau basse.

Avec Rs 10 000 000 je pourrais faire du *Pouce* un dressoir en lumière de tous les feux, de toutes les fleurs.

Avec Rs 25 000 000, je pourrais faire une montagne fleur. Avec Rs 50 000 000 la montagne flamberait comme un tableau et l'on viendrait la voir de toutes les parties du monde.

Walt Disney ? Pauvre sire ! Ce qu'il faut, c'est un nouvel Adam, faisant jaillir de la vie l'Ève éternelle.

L'île Maurice en un paradis. Reste la fée qui n'a pas encore paru.

Si la « fée » paraissait, nous ne serions plus des hommes mais des dieux.

Ce jour est-il pour bientôt ? Il faudrait à quelqu'un Rs 100 000 000 pour cela.

Ne désespérons pas. Peut-être Aristote Onassis viendra ici, avec Jacqueline ex-Kennedy. Et tout ira seul, mais j'aurais préféré la Callas.

---

# ADVANCE

8 Novembre 1968

## *Namasté* et le tourisme

Dans un magnifique article, paru récemment dans *L'Express*, Hervé Masson parlait de la culture mauricienne comme moyen d'attirer les touristes. En fait, les gens ne viennent pas à Maurice uniquement pour faire trempette, manger des carrys de volaille et voir danser des ségas aux pieds rapprochés. L'île Maurice a un prestige spirituel. Des livres comme *Un temps pour mourir*, telle thèse prestigieuse de Camille de Rauville concernant l'indianocéanisme ou *La Diligence s'éloigne à l'aube* de Marcelle Lagesse devraient être dans toutes les vitrines.

Mais on n'entend pas que ce qui constitue notre *capital spirituel* soit étalé. Le tourisme doit concerner le ventre, les pieds dans l'eau et le whisky soda face au bleu de la mer.

Foin de ceux qui portent dans leur plume et leur pinceau l'ÂME DU PAYS !

Cela est atrocement bête ! Et nous arrivons à *Namasté*.

Beaucoup n'aiment pas Marcel Cabon, l'homme. Moi-même souvent j'ai des démêlés avec l'homme. Mais j'honore le poète en lui. Et là c'est un atout national, quelque chose, comme on dirait vulgairement, à monnayer.

*Namasté*, Marcel Cabon l'a écrit au-delà du racisme, dans ce surplomb qu'est la culture imprégnée d'humanisme.

Ram, le héros de *Namasté*, est de tous les temps. Il est actuel. Il sera actuel dans cinquante ans.

Tous les experts se sont prononcés sur la valeur cinématographique de ce livre. À la M.B.C., un Américain s'est extasié sur l'adaptabilité de cet ouvrage à un grand film.

On paie des voyages à de multiples gens. Pourquoi le Gouvernement ne financerait-il pas un voyage de Marcel Cabon en Amérique jusqu'à Hollywood ? Avec ou sans M. Balancy, notre ambassadeur.

Pourquoi n'y aurait-il pas une collecte nationale pour *Namasté* qui nous débarrasserait enfin de *Paul et Virginie*, cette fadeur et ce crime contre le vrai ?

Pourquoi ne pas filmer *Namasté* ici-même, après avoir ameuté Hollywood ? Et pourquoi cette indifférence du Bureau du Tourisme qui regorge de fonds ?

Mystère ! Un Marcel Cabon, une Marcelle Lagesse, un André Masson, un Camille de Rauville qui pourraient *tout* pour notre renom, sont jugés quantités négligeables. C'est triste et bête ! Nous faisons nous-mêmes *hara-kiri* sur notre avenir. C'est l'*heautontimoroumenos* de Baudelaire. Nous nous suicidons.

Un Panray et sa charmante épouse, un Dupuch, voilà ceux qui s'intéressent vraiment à *Namasté*. Comme nous les poètes, comme nous les écrivains, comme nous les peintres ! C'est à faire pleurer. L'île Maurice s'abandonne et frappe ses talents au cœur.

Quand enfin viendra un grand réveil ? Quand finirons-nous avec les seules valeurs matérialistes ? Quand un sursaut de sainteté ? Quand cesserons-nous avec notre *communalisme spirituel* ? Quand la vraie culture de Tagore sera-t-elle vénérée ? Quand finirons-nous avec cette bassesse qui consiste parce qu'on n'aime pas l'homme, à haïr son œuvre ?

Pour ma part, je suis totalement pessimiste. *Namasté* ne sera pas filmé, à cause de *Brunepaille*, qui chante le malheur des déshérités.

*Namasté* sera tabou. Comme sont tabous tous nos écrivains. L'écrivain à Maurice est un maudit.

Cruelle destinée d'une Ile de Beauté qui renie ses sources de beauté...

---



# ADVANCE

14 Novembre 1968

## L'anti-publicité

Passez à Curepipe, à Rose-Hill, et surtout dans les tout petits villages, vous verrez partout flamber au fronton des hôtels de thé le mot fabuleux PALACE. Voici de minuscules, mais combien poétiques réduits qui s'affublent de mots sonores. Cela ne trompe personne et n'ajoute rien. Pas un client de plus. On ne s'en aperçoit même pas. Un nom plus modeste aurait fait fureur.

J'en viens à l'anti-publicité.

Dernièrement j'entrais dans une confiserie – je ne dirai pas où. Ici on vend d'excellents gâteaux. J'entre donc et je dis à la « commise » et au préposé : « *Avez-vous de mauvais gâteaux. Donnez-moi les plus mauvais* ». Eberluement. Ce n'est pas étonnant qu'on me prenne pour fou.

Or si cette confiserie avait installé à la porte d'entrée une affiche disant : *Ici on vend de très mauvais gâteaux*, ça aurait du moins attiré la curiosité. Des gens qui généralement ne vont jamais dans ce lieu y entreraient, et « pour voir » s'achèteraient des gâteaux. Voyant à quel point les « mauvais gâteaux » sont bons, ils seraient revenus et ils auraient amené des amis. Ainsi cette confiserie qui aurait annoncé : *Ici on vend de très mauvais gâteaux*, aurait fait fortune. Mais naturellement on n'utilise pas l'ANTI-PUBLICITÉ si on ne donne pas de l'excellente marchandise.

Beaucoup de femmes font de la mauvaise publicité avec leurs charmes et leurs atours. *L'anti-publicité* consisterait pour les femmes – si elles sont belles et attrayantes – de ne pas se mettre du rouge, de ne pas porter des robes trop serrées, en d'autres mots de ne pas trop vanter leur marchandise.

À Paris, c'est connu, quand on veut trop « pousser » un livre moyen, on le tue. *L'anti-publicité* c'est de l'humour. Le fond est de se moquer de soi-même. Lorsque soi-même on se fout de soi, personne ne se fout de vous.

Le soleil fait de l'anti-publicité : il baisse son abat-jour. Ainsi des cils qui atténuent le regard.

Le pare-choc du charme est l'auto-moquerie.

N'oublions pas cela quand viennent les touristes. Disons aux voyageurs. *Ah ! L'île Maurice, c'est tellement petit et c'est tellement rien du tout, que les Américains – tout au moins eux – peuvent se reposer du best in the world.*

L'anti-publicité ce sont ces couillonades qu'on dit et qui rehaussent la valeur d'une chose. Il s'agit de devenir bête. Et c'est ça qui est difficile, quand notre marchandise dépasse tout !...

---

## ADVANCE

16 Novembre 1968

### Où sont les neiges d'antan ?

Une expérience extraordinaire a été faite aux États-Unis, sur le Lac Michigan, en bordure du Canada.

On a transféré des poissons de mer comme le *Coho*, qui s'épand sur les entours maritimes des États-Unis. Ces poissons ont fructifié dans les eaux douces.

Ne serait-ce pas possible, de même, d'ensemencer des poissons d'eau salée dans les eaux douces des grands réservoirs de la *Mare-aux-Vacoas*, de *La Ferme* et de *La Nicolière* ? Qui nous renseignera ?

Peut-on parler de cela, sans tenter l'expérience ?

Quoi qu'il en soit, dans les étangs magiques du Jardin des Pamplemousses, les gouramis foisonnent. Pourquoi pas ailleurs, dans nos grands réservoirs ?

Le temps n'est plus où chaque propriété sucrière – elles étaient 125 ou plus au siècle dernier – produisaient leurs gouramis et leurs camarons.

Les camarons s'en vont, emportant leurs canapés. Le poisson d'eau douce est un rêve du passé. Les huîtres de Montagu tiennent encore. Plus de faisans, plus de pintades. Les poulets sont importés. *L'île Maurice ne produit plus* (lisez *Petrusmok*), que la canne à sucre et les préjugés. On exporte le sucre mauricien. Mais nos préjugés ne sont pas comestibles à l'étranger.

Qu'avons-nous à offrir aux touristes ? Peu de chose d'original dans l'art culinaire. Les fruits ? La papaye elle-même marche vers sa disparition.

Le menu exclusivement mauricien a vécu.

Le passé avait du bon. Le *temps margoze* n'était pas ici que ça. Pour que les touristes viennent, il faut refaire le passé. Qui y songera ?...

---

# ADVANCE

19 Novembre 1968

## Dialogue au *Morne* – La princesse Indira Devi

La princesse Indira Devi quitte Maurice aujourd'hui pour se rendre à Tananarive, où elle passera quelques jours avant de gagner l'Europe.

*Un grand poète lui rend ici hommage.*

*À cet hommage, Advance joint ses respectueux souhaits de bon voyage et les remerciements d'un public pour qui le nom d'Indira Devi est désormais celui d'un des grands amis de la petite île Maurice.*

\*.\*.\*

Sa photographie donnée dans les journaux ne présente rien de sa personne. Un pur hasard m'a fait la rencontrer, car je n'avais aucunement voulu la voir. (À noter que la consigne tient bon et que je ne veux voir aucun étranger).

Mais le destin a bien fait les choses.

Indira Devi n'est pas une jolie femme – c'est une insulte qu'on lui ferait – car sa beauté à la fois intérieure et extérieure en fait la femme la plus parfaite que j'aie connue.

J'étais au *Morne*, comme tous les dimanches, seul près des flots, dans l'ombre des veloutiers, quand le Dr. K. Hazareesingh me présenta la Princesse.

Elle était vêtue en poésie : sari rose inondé de blanc, chair vaporeuse d'un tissu se mariant avec le vert incandescent des filaos.

Indira Devi est une femme rentrée en elle-même, qui nous regarde par les fenêtres de ses grands yeux.

Intelligence ! Oui, si on peut appeler intelligence, ce qui défie la raison et qui n'est que tout mystère.

Poète-née, elle est poésie par sa personne. Elle n'a qu'à paraître et tout est dit. On hume. On ne cherche pas à connaître. Un tel être, on la connaît d'un seul coup ou on ne la connaîtra jamais.

Mais, je la vois marquée d'une fatalité inexorable. Sereine, son visage émane la douleur.

Nous marchions, le Dr. Hazareesingh, elle et moi, sur cette longue plage du *Morne* qui porte vers l'infini, quand je me dis : « Voilà l'âme orientale dans ce qu'elle a de mieux. Aller dans l'Inde ? Pourquoi ? Tout est là. Indira Devi résume. »

Le Dr. Hazareesingh nous quitta. Le crépuscule était en plein. La nuit vint. Et l'Ouest eut un colloque avec l'Est.

Je reste occidental, par mes hérédités, par ma langue, par ma manière de manger et de m'exprimer. Mais mon âme est sur le Gange et à Bénarès. Je respire l'Inde. C'est pour cela sans doute qu'Indira Devi m'a si bien compris.

Fin décembre, la princesse lointaine sera chez elle. Dira-t-elle à son amie intime, Madame Indira Gandhi, que l'île Maurice l'attend ? Ira-t-elle proclamer dans les cénacles de là-bas qu'elle a rencontré le seul homme qui puisse faire le pont entre l'Orient et l'Occident ? Qui sait ?

Mais je sais une chose : Indira Devi traduira mes poèmes (nouvellement parus chez Pauvert) en hindi et en urdu. Et elle les fera publier. Ma poésie métaphysique peut être comprise infiniment mieux dans l'Inde que n'importe où ailleurs. Et ma pensée donne à la pensée hindoue une propulsion. Le reflux sera immense.

Poète, peintre, femme dans la plus prodigieuse acception du mot, l'arrivée d'Indira Devi est un événement spirituel de première grandeur, – pour nous, pour nos communautés, pour souder et créer la Grande Communion.

Toute idée qui ne peut être incarnée ne vaut rien. Ce qui est de l'esprit et descend dans la chair et remonte de la chair en esprit – c'est cela qui vaut.

Le miracle mauricien continue. Oui – et je le crois de tout mon être – sous ses dehors exquis, l'île Maurice est une rencontre spirituelle planétaire de première grandeur. Les prochains jours illumineront cette éclatante vérité.

---

## ADVANCE

26 Novembre 1968

### Lettre ouverte à M. Norbert Poupard, maire de Port-Louis

Monsieur le Maire,

La mode veut que chaque conseiller municipal, chaque membre du *Board* ait son nom apposé sur les rues comme décoration. Ça ne trompe personne. Un nom chassera l'autre dans les temps futurs. Tout cela est enfantin. Ça fait rire. C'est si plaisant que, marchant dans Port-Louis, je me fais un véritable plaisir de lire ces noms illustres qui me rapetissent à rien. C'est de *l'humour noir*. Qu'on continue !

Mais où la chose est sérieuse, c'est lorsque le récent maire de Port-Louis, M. Fok Seung, très gentiment, écarte une proposition de Marcel Cabon visant à donner à Charles Baudelaire une rue plus digne de son nom.

S'il est un livre utile, c'est l'ouvrage de M. Jean Urrutty sur Baudelaire. Ici tout y est.

Si M. Urrutty est assez habile, son livre pourrait créer un grand intérêt à Paris.

Les dernières preuves ont été faites : Baudelaire, sauf pour une randonnée à Pamplemousses, s'est cadré, quand il vint ici, à la ville de Port-Louis.

À la rue aujourd'hui au nom de Georges Guibert, est une maison coloniale assise sous le bleu projeté du *Pouce* et qui regarde déambuler ses pavés astiqués vers la rue de la Poudrière. Cette maison est l'étude de Maître André Robert. Alfred Gellé s'extasiait quand il passait dans ces lieux. Et lui, le baudelairien par excellence, laissait aller à lui, comme un navire sur les mers, les belles stances de *La Dame Créole*.

Les pavés sont toujours là, la lumière est la même qui faisait « pleuvoir sur les yeux la paresse ». Les bruits de Port-Louis ont un peu varié. Mais il y a là une atmosphère du passé.

M. le Maire, vous dont la famille s'est succédé à elle-même à la Municipalité, c'est à vous maintenant de parler. Proposez qu'une plaque commémorative soit placée en ce lieu où Charles Baudelaire rencontra Madame Autard de Bragard, née Emmeline de Carcenac.

Baudelaire a annoncé les temps nouveaux de la Poésie. Avant lui rien. Après lui tout. La métaphore lâche, aux mots juxtaposés au temps de Ronsard, obtient, grâce à Baudelaire, une structure. *L'Analogie Universelle* prend son départ, propulsée par ce barde de l'Esprit. À juste titre, Baudelaire a été appelé le *Père du symbolisme*.

Or, ce que Marcel Cabon demande – et le premier – c'est qu'une rue soit nommée au nom de Charles Baudelaire. J'ai suggéré le tronçon de la rue Pope Henessy qui, passant devant *l'Hôtel National*, se perd dans les pelouses du Champ de Mars. À vous de voir et de décider.

On a parlé du tourisme. Il faut faire revenir le passé. Après mon article intitulé *Où sont les neiges d'antan ?*, M. Noël Daruty de Grandpré (propriétaire de *Touessrok*) m'envoie deux papayes succulentes, en signe que, pour lui, le passé continue.

Au *Morne*, le séga fleurit dans l'air embaumé de ce paradis des dieux.

Refaire le passé ! C'est si facile. Il ne s'agit que de cueillir dans cette boîte à bijoux qu'est notre folklore. Et Baudelaire appartient au folklore mauricien. Qui lui dédiera un séga ?

Le passé se reconstruit et revient de l'avenir au passé dans cette danse du temps rond qu'est la vie. Nous sommes un tout.

M. le maire, n'amputez pas une partie de ce tout. Agissez. Bien à vous.

---

# ADVANCE

12 Décembre 1968

## Hitler humain

Il y avait en lui deux personnages : l'homme privé et l'homme public faisaient Dr. Jekyll and M. Hyde.

Le voilà parmi ses intimes. D'abord ses manies : on ne pouvait fumer devant lui, il offrait de la bière, du vin à ses invités, mais avec réticence (pour sa part, il ne buvait que de l'eau minérale et du cidre).

Eva Braun, sa maîtresse, avait un immense pouvoir sur lui : il lui permettait tout sauf ceci. Eva Braun avait la passion du photographe : pour elle jamais Hitler accepta de poser : il fallait le « prendre » au naturel.

Quel était le physique de Hitler ? Des yeux bleus, grands et fixes qui intimidaient le spectateur et même lui communiquaient un état de peur. Mains très blanches, quasiment féminines, en éternelle agitation.

Société hétéroclite ; un ancien boxeur poids lourd. Schmelling avec sa femme côtoyaient Marion Schoënemann qui avait fait de Hitler son bouffon. Le maître du Reich se laissait gausser par cette femme et il riait.

Hitler n'aimait rien. Il s'ennuyait prodigieusement partout. D'où ses monologues pour se divertir lui-même.

Mais l'homme était l'élégance même avec les femmes. Il s'occupait de leur habillement, mais abhorrait le rouge aux lèvres.

Eva Braun n'en prenait aucun cas et maculait les serviettes à table. Hitler avait reconnu que Eva Braun était la femme de sa vie. Il le disait partout. Mais il ne l'épousa que dans son bunker à Berlin. Question de politique.

Le pouvoir de cette femme sur peut-être le plus cruel des hommes que l'humanité ait connus, venait sans doute de ceci que le dominateur aime être dominé. Le sadisme s'accompagne toujours de masochisme. Et dans ce rôle Eva Braun, femme insignifiante en apparence, était une experte.

Comme le Bourgeois Gentilhomme, Hitler avait envoyé en Angleterre quelqu'un rafler aux Lords anglais le secret de leur étiquette. Et cela même jusqu'à la Cour d'Angleterre.

Mais la domination qu'il exerçait sur ses invités affleure encore par ceci que les maîtres d'hôtel avaient pour ordre à sa table de retirer les assiettes que lorsqu'elles étaient vides. Hitler entendait que ses hôtes mangeassent tout ce qui leur était servi.

Alors que Hitler s'habillait de la même manière éternellement, sa maîtresse avait une furie de robes qu'elle changeait cinq ou six fois par jour. Ce qui exaspérait Hitler : « *Je ne te reconnais pas avec cette nouvelle coiffure* »... « *Je ne te reconnais pas avec cette robe* ». Eva Braun le laissait dire et continuait, domptant le dompteur.

Entre Eva Braun cependant et Hitler, il y eut Bormann, l'Éminence Grise. Elle ne voulut pas d'un affrontement avec Bormann. Ç'aurait fait sauter le Reich.

Mais Hitler eut ceci de capital : Eva Braun était le délassément du guerrier. Jamais, une seule fois, Hitler ne l'associa à la politique.

S'il l'eût fait, peut-être cette femme « insignifiante » aurait changé le destin du monde.

Voici pour la vie intime, où Hitler était humain. Mais voilà tout à coup l'heure des conseils avec les militaires. Le visage de Hitler se durcit. Il prend un autre masque. C'est l'autre homme qui surgit : LE MONSTRE, implacable, horrifiant, la terreur humaine.

Cette QUALITÉ a perdu Hitler et a perdu l'Allemagne.

---



# ADVANCE

17 Décembre 1968

## La réforme de nos lois

Quand le centre de gravité de l'Empire passa de Rome à Byzance, les hommes de ce temps s'aperçurent bien vite que les lois étaient caduques. Fut alors créé le Code de Justinien, qui tient encore jusqu'aujourd'hui.

Le monde a évolué fantastiquement et nous sommes comme jadis avec le code napoléonien.

Un exemple-type. Si aujourd'hui des gens veulent faire de la *diversification industrielle et agricole*, nos lois dans ce sens strict ne permettent pas d'emprunter. Il faut donc renouveler nos lois et les assouplir. Qui le fera ?

Pas un individu. Mais un trust de personnes, qui chacune prendra à sa charge un domaine : qui le droit commercial, qui le droit civil, qui le droit procédurier. Et ensuite il faudra fusionner. Temps requis : trois années à plein emploi.

Quel est l'homme de loi au Conseil qui réclamera une pareille tâche ?

Or, c'est *urgent*. Et je n'ai pas besoin de mettre les points sur les « i ».

Il faut consolider et raccourcir – *simplifier*.

De plus, un comité de Lois permanent doit être créé pour conseiller l'Administration sur les changements qui se produisent dans le monde, pour nous adapter aux conditions perpétuellement en évolution.

Je me rappelle ce jour où je rencontrai pour la première fois le chef-juge Neerunjun. Sir Rampersad et moi causâmes dans cette salle du *Chaland* qui est devenue depuis restaurant.

Serrant de près sa pensée, le chef-juge me dit ceci : « *Que voulez-vous, nos lois ne s'adaptent plus. Mais que voulez-vous que je fasse ? Mon seul rôle est d'appliquer les lois actuellement existantes* ».

Triste état de fait. Sans des lois *exactes* et totalement répondant aux besoins d'une époque, un pays ne peut progresser.

Il ne manque pas de brillants légistes à Maurice. Pour preuve, le séminaire qui se tint, il n'y a pas si longtemps, à la Réunion et où des Mauriciens s'imposèrent. On n'a donc qu'à cueillir ces valeurs.

Des cours – bancaires, etc. – seront donnés bientôt à l'Université de Maurice. On va étudier nos lois. Quelles lois ? Les lois à retardement.

L'indépendance de ce pays réclame de nouvelles lois. Il faut agir et vite. La parole est aux hommes de loi du Conseil.

---





# Table des Matières

## Volume III

du 09 janvier 1963 au 17 décembre 1968

---

N°	Titre	Date	Journal	Page
432	<b>Choses hippiques</b>	09/01/1963	Advance	001
433	<b>Le journalisme mauricien dans une impasse</b>	12/01/1963	Advance	003
434	<b>Le Capital et le Travail</b>	22/01/1963	Advance	005
435	<b>Françoise et Marilyn</b>	30/01/1963	Advance	007
436	<b>Vers une féerie</b>	01/02/1963	Advance	009
437	<b>Avec Kenneth Alisop à l'Hôtel du Chaland</b>	04/02/1963	Advance	011
438	<b>Ollier</b>	15/02/1963	Advance	014
439	<b>Interview avec un turfiste inconnu</b>	23/02/1963	Advance	016
440	<b>En marge de l'hôtellerie - Monsieur et Madame Dourouze</b>	02/03/1963	Advance	018
441	<b>Les racines du coeur</b>	07/03/1963	Advance	020
442	<b>Hôtellerie et tourisme (I)</b>	09/03/1963	Advance	022
443	<b>Hôtellerie et tourisme (II)</b>	12/03/1963	Advance	024
444	<b>Hôtellerie et tourisme (III)</b>	16/03/1963	Advance	026
445	<b>En marge des prochaines élections</b>	22/03/1963	Advance	028
446	<b>Le Dr Seewoosagur Ramgoolam</b>	30/03/1963	Advance	030
447	<b>L'américanisation de l'île Maurice</b>	05/04/1963	Advance	032
448	<b>Causerie avec Madame Robert Mallet à l'Hôtel du Chaland</b>	13/04/1963	Advance	034
449	<b>Personnalités, pêche et yachting</b>	08/05/1963	Advance	037
450	<b>Courses 1963</b>	11/05/1963	Advance	039
451	<b>Une "Semaine de la Courtoisie"</b>	16/05/1963	Advance	041
452	<b>La nouvelle année des 90 shillings</b>	27/05/1963	Advance	043
453	<b>Le sucre et l'indépendance</b>	30/05/1963	Advance	046
454	<b>Les bootleggers de Kenneth Allsop</b>	04/06/1963	Advance	049
455	<b>Basil Paul Lewis - le jockey champion vous parle</b>	24/06/1963	Advance	051
456	<b>L'hindouisme et moi</b>	29/06/1963	Advance	054
457	<b>Sous le signe du tourisme - Interview de M. John Schoonewagen</b>	08/07/1963	Advance	056
458	<b>Avec Mukesh</b>	11/07/1963	Advance	059

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
459	<b>En marge de l'indépendance - Pour la création d'un sénat mauricien</b>	17/07/1963	Advance	061
460	<b>La Joconde et l'île Maurice</b>	20/07/1963	Advance	063
461	<b>Mahébourg l'enchanteresse</b>	25/07/1963	Advance	065
462	<b>Deux prodiges</b>	06/08/1963	Advance	067
463	<b>Cosima et Richard Wagner</b>	12/08/1963	Advance	069
464	<b>L'Évangile et les Évangiles</b>	20/08/1963	Advance	071
465	<b>Hitler et Napoléon - une affaire de moustache</b>	29/08/1963	Advance	073
466	<b>La belle et la bête (courses 1963)</b>	09/09/1963	Advance	075
467	<b>Les "dévoyés" sublimes</b>	24/09/1963	Advance	077
468	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (I)</b>	02/10/1963	Advance	079
469	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (II)</b>	03/10/1963	Advance	081
470	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (III)</b>	04/10/1963	Advance	083
471	<b>En marge d'une biographie - Ramgoolam et nous (IV)</b>	05/10/1963	Advance	085
472	<b>Aunauth Beejadhur, l'homme et le serviteur du pays</b>	18/10/1963	Advance	087
473	<b>Le mythe Cocteau</b>	28/10/1963	Advance	088
474	<b>La destinée de M JMG Leclézio (une grande leçon mauricienne)</b>	07/11/1963	Advance	090
475	<b>Le rire</b>	19/11/1963	Advance	092
476	<b>Marcel Cabon, l'écrivain</b>	30/11/1963	Advance	094
477	<b>Interview au Chaland - M. le ministre Rajaonarivelo nous parle</b>	06/12/1963	Advance	096
478	<b>La Grande Catherine</b>	21/12/1963	Advance	099
479	<b>Le diable et Gogol</b>	08/01/1964	Advance	101
480	<b>Une réforme du Mauritius Turf Club</b>	23/01/1964	Advance	103
481	<b>Le salut du pays est dans un homme</b>	24/01/1964	Advance	103
482	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (I)</b>	31/01/1964	Advance	106
483	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (II)</b>	01/02/1964	Advance	110
484	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (III)</b>	03/02/1964	Advance	112
485	<b>Les Hindous et l'industrie sucrière (IV)</b>	05/02/1964	Advance	114
486	<b>Sur une interview de M. Maurice Paturau</b>	19/02/1964	Advance	116
487	<b>Les attardés</b>	26/02/1964	Advance	118
488	<b>Réquisitoire des grands écrivains - En marge de Paul et Virginie</b>	03/03/1964	Advance	120
489	<b>Hart et les capitalistes</b>	07/03/1964	Advance	122
490	<b>M. Gustave Le Clézio : le poète et le voyant</b>	20/03/1964	Advance	124
491	<b>Brunepaille ou Cabon l'exilé</b>	09/04/1964	Advance	126

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
492	<b>Les reines de beauté - je vous présente Miss Irlande</b>	21/04/1964	Advance	129
493	<b>Les courses 1964</b>	05/05/1964	Advance	131
494	<b>La littérature mauricienne</b>	25/05/1964	Advance	134
495	<b>À la gloire du patois créole</b>	06/06/1964	Advance	136
496	<b>Un film mauricien</b>	12/06/1964	Advance	139
497	<b>Pour faire de La Citadelle un musée folklorique</b>	19/06/1964	Advance	141
498	<b>Biographie de Rémy Ollier (I)</b>	22/06/1964	Advance	143
499	<b>Biographie de Rémy Ollier (II) - L'ambiance</b>	23/06/1964	Advance	145
500	<b>Biographie de Rémy Ollier (III) - L'époque</b>	24/06/1964	Advance	147
501	<b>Biographie de Rémy Ollier (IV) - Le héros</b>	25/06/1964	Advance	149
502	<b>Arbre, mon ennemi !</b>	07/07/1964	Advance	152
503	<b>L'idole</b>	13/07/1964	Advance	154
504	<b>Le journalisme dans une impasse</b>	20/07/1964	Advance	156
505	<b>Personne ne l'avait vu rire</b>	28/07/1964	Advance	158
506	<b>Nominators et Commissaires</b>	03/08/1964	Advance	160
507	<b>M. Sookdeo Bissoondoyal sous un jour nouveau</b>	05/08/1964	Advance	162
508	<b>Football</b>	11/08/1964	Advance	164
509	<b>Si j'étais riche</b>	13/08/1964	Advance	166
510	<b>Avec M. Pierre Simonet</b>	01/09/1964	Advance	168
511	<b>Quelques poètes</b>	15/09/1964	Advance	170
512	<b>Le Père Laval et le Mauritius Turf Club - Admettez les Créoles au M.T.C</b>	22/09/1964	Advance	172
513	<b>Le Père Laval et moi</b>	25/09/1964	Advance	174
514	<b>Hitler était-il fou ?</b>	02/10/1964	Advance	175
515	<b>Lettre ouverte à M. le ministre Maurice Paturau</b>	06/10/1964	Advance	177
516	<b>Le tourisme - question primordiale</b>	12/10/1964	Advance	180
517	<b>Le tourisme - une femme m'écrit</b>	21/10/1964	Advance	183
518	<b>Du Guignol au merveilleux (I)</b>	26/10/1964	Advance	184
519	<b>Du Guignol au merveilleux (II)</b>	27/10/1964	Advance	186
520	<b>Du Guignol au merveilleux (III)</b>	28/10/1964	Advance	188
521	<b>Le poète face à lui-même</b>	07/11/1964	Advance	190
522	<b>Une poétesse - Marie-France Armstrong</b>	21/11/1964	Advance	192
523	<b>The City of Port-Louis</b>	02/12/1964	Advance	196
524	<b>L'Île Maurice et les Roses-Croix</b>	11/12/1964	Advance	198
525	<b>À qui appartiennent les montagnes de Maurice ?</b>	21/12/1964	Advance	200
526	<b>D'extraordinaires statistiques concernant le tourisme</b>	30/12/1964	Advance	202
527	<b>Lettre ouverte à M. John Mc Cormack</b>	07/01/1965	Advance	204

N°	Titre	Date	Journal	Page
528	<b>Bravo, H.M.S London</b>	12/01/1965	Advance	206
529	<b>Le Bazar Central</b>	20/01/1965	Advance	207
530	<b>Atrocités et Exqu岸ités</b>	01/02/1965	Advance	209
531	<b>Un Musée Français</b>	19/02/1965	Advance	211
532	<b>La démocratisation de l'art</b>	02/03/1965	Advance	212
533	<b>Deux ânes savants : Descartes et Pascal</b>	10/03/1965	Advance	214
534	<b>Les Mauriciens dont un capitalisme centenaire a fait des parias</b>	12/03/1965	Advance	216
535	<b>Interview de l'évêque Trevor Huddleston</b>	22/03/1965	Advance	218
536	<b>Le Premier Mai ou le Nouvel Alléluia</b>	29/04/1965	Advance	221
537	<b>Après une exposition (I)</b>	06/05/1965	Advance	224
538	<b>Un affront du Conseil de Curepipe aux Lettres mauriciennes</b>	07/05/1965	Advance	226
539	<b>Après une exposition (II)</b>	11/05/1965	Advance	228
540	<b>Hitler, stratège</b>	21/05/1965	Advance	230
541	<b>La télévision locale</b>	27/05/1965	Advance	232
542	<b>La vie d'Einstein</b>	10/06/1965	Advance	233
543	<b>Picasso et les femmes</b>	24/06/1965	Advance	235
544	<b>Sans méchanceté - comment devenir un génie ...</b>	13/07/1965	Advance	237
545	<b>Les femmes ont-elles une âme ?</b>	16/07/1965	Advance	240
546	<b>L'entité mauricienne</b>	22/07/1965	Advance	241
547	<b>Le soleil et l'homme solaire</b>	29/07/1965	Advance	243
548	<b>Le cœur du robot</b>	31/07/1965	Advance	244
549	<b>L'anti-ego</b>	09/08/1965	Advance	246
550	<b>Un trésor du folklore : le Namasté de Marcel Cabon</b>	11/08/1965	Advance	247
551	<b>Questions insolubles ?</b>	20/08/1965	Advance	249
552	<b>Edmond de Chazal ou l'originalité</b>	02/09/1965	Advance	251
553	<b>En marge de la Conférence de Londres</b>	09/09/1965	Advance	253
554	<b>Points de vue - L'INDEPENDANCE, nécessité humaine et historique (I)</b>	16/09/1965	Advance	256
555	<b>Points de vue - L'INDEPENDANCE, nécessité humaine et historique (II)</b>	17/09/1965	Advance	259
556	<b>Sous le signe de l'Entente Nationale - L'indépendance et la réforme agraire (I)</b>	07/10/1965	Advance	261
557	<b>Sous le signe de l'Entente Nationale - L'indépendance et la réforme agraire (II)</b>	08/10/1965	Advance	263
558	<b>Chez les puristes</b>	15/10/1965	Advance	265
559	<b>Une deuxième Chambre</b>	05/11/1965	Advance	267
560	<b>Les deux Cabon</b>	17/11/1965	Advance	269
561	<b>Le problème racial</b>	26/11/1965	Advance	271
562	<b>Napoléon cet inconnu</b>	01/12/1965	Advance	273
563	<b>La faillite de l'Occident</b>	07/12/1965	Advance	275



<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
564	<b>Qui est Alfred de Vigny ?</b>	08/01/1966	Advance	277
565	<b>Mme Indira Gandhi - la femme, la fée, le chef d'État</b>	26/01/1966	Advance	279
566	<b>Les "pauvres" millionnaires !</b>	03/02/1966	Advance	281
567	<b>Messaline - Une femme fatale</b>	11/02/1966	Advance	283
568	<b>Une politique de l'homme</b>	16/02/1966	Advance	285
569	<b>L'industrie sucrière - L'urgence d'une réforme agraire (I)</b>	17/02/1966	Advance	286
570	<b>L'industrie sucrière - L'urgence d'une réforme agraire (II)</b>	23/02/1966	Advance	287
571	<b>Vive le tourisme !</b>	03/03/1966	Advance	289
572	<b>Le "mystère" Weygand</b>	09/03/1966	Advance	291
573	<b>Les causes du chômage</b>	10/03/1966	Advance	293
574	<b>Sous le signe du Tourisme - Le monde croulant de poésie</b>	18/03/1966	Advance	295
575	<b>La politique de l'eau</b>	15/04/1966	Advance	297
576	<b>Nos routes</b>	10/05/1966	Advance	299
577	<b>Un poète et un ami</b>	27/05/1966	Advance	300
578	<b>Beethoven et l'orgueil</b>	08/07/1966	Advance	301
579	<b>La musique</b>	23//7/1966	Advance	303
580	<b>Les Intouchables d'Europe</b>	29/07/1966	Advance	305
581	<b>"Piti vine Papa"</b>	02/08/1966	Advance	306
582	<b>"Canaille chaud"</b>	04/08/1966	Advance	307
583	<b>"Ça ène perdi bande"</b>	06/08/1966	Advance	308
584	<b>"Lizié na pas énan balisaze"</b>	09/08/1966	Advance	309
585	<b>Ma solution à la crise</b>	12/08/1966	Advance	310
586	<b>À la salle Louis Léchelle - Rétrospective de la peinture mauricienne</b>	13/08/1966	Advance	310
587	<b>"Roupie blanc, cash noir"</b>	18/08/1966	Advance	313
588	<b>Causé pou qui la gueule pas pi</b>	22/08/1966	Advance	314
589	<b>Le Port-Louis du poète</b>	24/08/1966	Advance	315
590	<b>Il faut filmer Namasté</b>	26/08/1966	Advance	316
591	<b>L'évolution de l'opinion à Maurice</b>	31/08/1966	Advance	317
592	<b>Après la célébration</b>	03/09/1966	Advance	318
593	<b>Ce qui a changé à Maurice 1900-1966</b>	08/09/1966	Advance	320
594	<b>Une légende</b>	12/09/1966	Advance	322
595	<b>"Ça ène grand noir"</b>	13/09/1966	Advance	324
596	<b>Namasté et non Hart</b>	15/09/1966	Advance	325
397	<b>Le commérage national</b>	21/09/1966	Advance	326
598	<b>Inde bénie - Mère de toutes les cultures</b>	28/09/1966	Advance	327
599	<b>Un Marché Commun Maurice-Réunion</b>	05/10/1966	Advance	328
600	<b>Ramgoolam et la France</b>	12/10/1966	Advance	330
601	<b>L'île Maurice face à son destin</b>	19/10/1966	Advance	332
602	<b>L'art mauricien - une découverte</b>	04/11/1966	Advance	335

N°	Titre	Date	Journal	Page
603	<b>Le rendez-vous de Lucknow - un poète parle</b>	08/11/1966	Advance	337
604	<b>"Bourique mange jam"</b>	18/11/1966	Advance	339
605	<b>Le Parti Travailleiste et le contrôle des naissances</b>	25/11/1966	Advance	340
606	<b>Ramgoolam et Hervé Masson - Deux figures de proue</b>	21/12/1966	Advance	342
607	<b>Un plan révolutionnaire</b>	27/01/1967	Advance	344
608	<b>Le Morne fantastique</b>	03/02/1967	Advance	346
609	<b>Le paradis terrestre de Malcolm de Chazal</b>	???	???	348
610	<b>Fleur d'amour pour une femme ministre</b>	???	???	351
611	<b>Malcolm de Chazal</b>	???	???	352
612	<b>Manet et autres Velasquez</b>	10/02/1967	Le Cernéen	353
613	<b>Chazal et les temps futurs</b>	???	???	354
614	<b>Le contrôle des naissances</b>	16/02/1967	Advance	355
615	<b>Cézanne et Toulouse-Lautrec</b>	03/03/1967	Advance	357
616	<b>La poterie magique</b>	11/03/1967	Advance	359
617	<b>Réformer l'Information</b>	13/03/1967	Advance	361
618	<b>La politique de l'Eau</b>	23/03/1967	Advance	363
619	<b>Quand le coeur boulré personne na pas trouvé</b>	08/04/1967	Advance	365
620	<b>La peinture des enfants à Rose Hill</b>	13/04/1967	Advance	366
621	<b>L'humour</b>	17/04/1967	Advance	368
622	<b>La grande farce de l'exposition de Montréal</b>	20/04/1967	L'Express	370
623	<b>Serge Constantin, l'homme et l'artiste</b>	08/05/1967	Advance	372
624	<b>Courses 1967</b>	13/05/1967	Advance	373
625	<b>La Mauritius Hotels en pleine lancée</b>	18/05/1967	Advance	375
626	<b>La faillite de la littérature (I)</b>	26/05/1967	Advance	377
627	<b>Christianiser l'industrie sucrière</b>	06/06/1967	Advance	379
628	<b>Cabri manze salade</b>	07/06/1967	Advance	381
629	<b>Le 17 juin 1967 à l'Expo 67</b>	14/06/1967	L'Express	382
630	<b>La route ivre</b>	24/06/1967	Advance	383
631	<b>La Réunion ou l'île-fée</b>	03/07/1967	Advance	385
632	<b>Nauru ou le pays de cocagne</b>	12/08/1967	Advance	387
633	<b>En marge de l'Indépendance - La Réforme Agraire</b>	16/08/1967	Advance	389
634	<b>L'Inde et moi</b>	26/08/1967	Advance	391
635	<b>Le tourisme en Russie</b>	12/09/1967	Advance	393
636	<b>Nos lagunes ce mythe !...</b>	15/09/1967	Advance	395
637	<b>Le général Gordon à Maurice</b>	21/09/1967	Advance	396
638	<b>La Mauritius Hotels prend pied aux Cassis</b>	26/09/1967	Advance	398
639	<b>Baudelaire et La Dame Créole</b>	28/09/1967	Advance	400
640	<b>La faillite de la littérature (II)</b>	11/10/1967	Advance	402
641	<b>Le jeu</b>	20/10/1967	Advance	404

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
642	<b>Le bon vieux temps</b>	24/10/1967	Advance	406
643	<b>Le paradis du Morne</b>	31/10/1967	Advance	408
644	<b>Les grands capitaines</b>	08/11/1967	Advance	409
645	<b>Helena Rubinstein, un génie des affaires</b>	01/12/1967	Advance	411
646	<b>Marilyn Monroe ou la femme fétiche</b>	12/12/1967	Advance	413
647	<b>Le drapeau national</b>	19/12/1967	Advance	415
648	<b>Le 12 mars 1968</b>	04/01/1968	Advance	416
649	<b>L'art religieux à Maurice - une révolution</b>	09/01/1968	Advance	418
650	<b>Rodrigues – L'île harmonieuse</b>	13/01/1968	Advance	419
651	<b>Deux grands espions</b>	06/02/1968	Advance	420
652	<b>David Stein, le faussaire génial</b>	10/02/1968	Advance	422
653	<b>L'autre littérature</b>	15/02/1968	Advance	424
654	<b>Le tourisme inspiré</b>	21/02/1968	Advance	426
655	<b>L'Art et Mammon</b>	29/02/1968	Advance	427
656	<b>Le moine-poète</b>	05/03/1968	Advance	429
657	<b>En marge de l'Indépendance - Le Morne Brabant Hotel a ses lettres de noblesse</b>	19/03/1968	Advance	431
658	<b>La femme et l'art</b>	26/03/1968	Advance	433
659	<b>Le problème de l'or</b>	03/04/1968	Advance	435
660	<b>Les poupées</b>	18/04/1968	Advance	437
661	<b>Les Hippies</b>	23/04/1968	Advance	439
662	<b>L'ILE AUX TRESORS deviendra-t-elle un pays minier ?</b>	27/04/1968	Advance	441
663	<b>Du nouveau sur la Lémurie</b>	06/05/1968	Advance	442
664	<b>Namasté à l'écran</b>	09/05/1968	Advance	443
665	<b>Les forçats de l'argent</b>	11/05/1968	Advance	444
666	<b>HITLER stratège</b>	20/05/1968	Advance	446
667	<b>Les fables</b>	23/05/1968	Advance	447
668	<b>Sir Seewoosagur Ramgoolam, l'homme</b>	30/05/1968	Advance	448
669	<b>Evenor Mamet et Marcelle Lagesse</b>	04/06/1968	Advance	449
670	<b>Notre paradis touristique</b>	14/06/1968	Advance	451
671	<b>L'esprit nouveau</b>	20/06/1968	Advance	452
672	<b>La fin du mécénat</b>	27/06/1968	Advance	453
673	<b>L'Honorable V. Ringadoo l'homme du moment</b>	03/07/1968	Advance	455
674	<b>La civilisation Noire</b>	06/07/1968	Advance	457
675	<b>Charles XI et Charles II</b>	13/07/1968	Advance	458
676	<b>La vie des millionnaires</b>	27/07/1968	Advance	460
677	<b>Les élections présidentielles en Amérique</b>	09/08/1968	Advance	462
678	<b>LA DIGUE, petite île Maurice</b>	16/08/1968	Advance	464
679	<b>Rimbaud inconnu</b>	20/08/1968	Advance	466
680	<b>L'indéfinissable</b>	28/08/1968	Advance	468

<b>N°</b>	<b>Titre</b>	<b>Date</b>	<b>Journal</b>	<b>Page</b>
681	<b>Lettre ouverte à M. André Malraux, ministre de la Culture</b>	05/09/1968	Advance	470
682	<b>À qui appartiennent les montagnes ?</b>	20/09/1968	Advance	472
683	<b>Les Mauriciens dans l'Antarctique</b>	28/09/1968	Advance	474
684	<b>Les femmes et le destin</b>	10/10/1968	Advance	475
685	<b>L'Entité Mauricienne (Mythe ou réalité)</b>	24/10/1968	Advance	477
686	<b>La Haute Couture</b>	31/10/1968	Advance	479
687	<b>Le Morne Miraculé</b>	06/11/1968	Advance	481
688	<b>Namasté et le tourisme</b>	08/11/1968	Advance	483
689	<b>L'anti-publicité</b>	14/11/1968	Advance	485
690	<b>Où sont les neiges d'antan ?</b>	16/11/1968	Advance	486
691	<b>Dialogue au Morne : La princesse Indira Devi</b>	19/11/1968	Advance	487
692	<b>Lettre ouverte à M. Norbert Poupard, maire de Port-Louis</b>	26/11/1968	Advance	489
693	<b>Hitler humain</b>	12/12/1968	Advance	491
694	<b>La réforme de nos lois</b>	17/12/1968	Advance	493

---